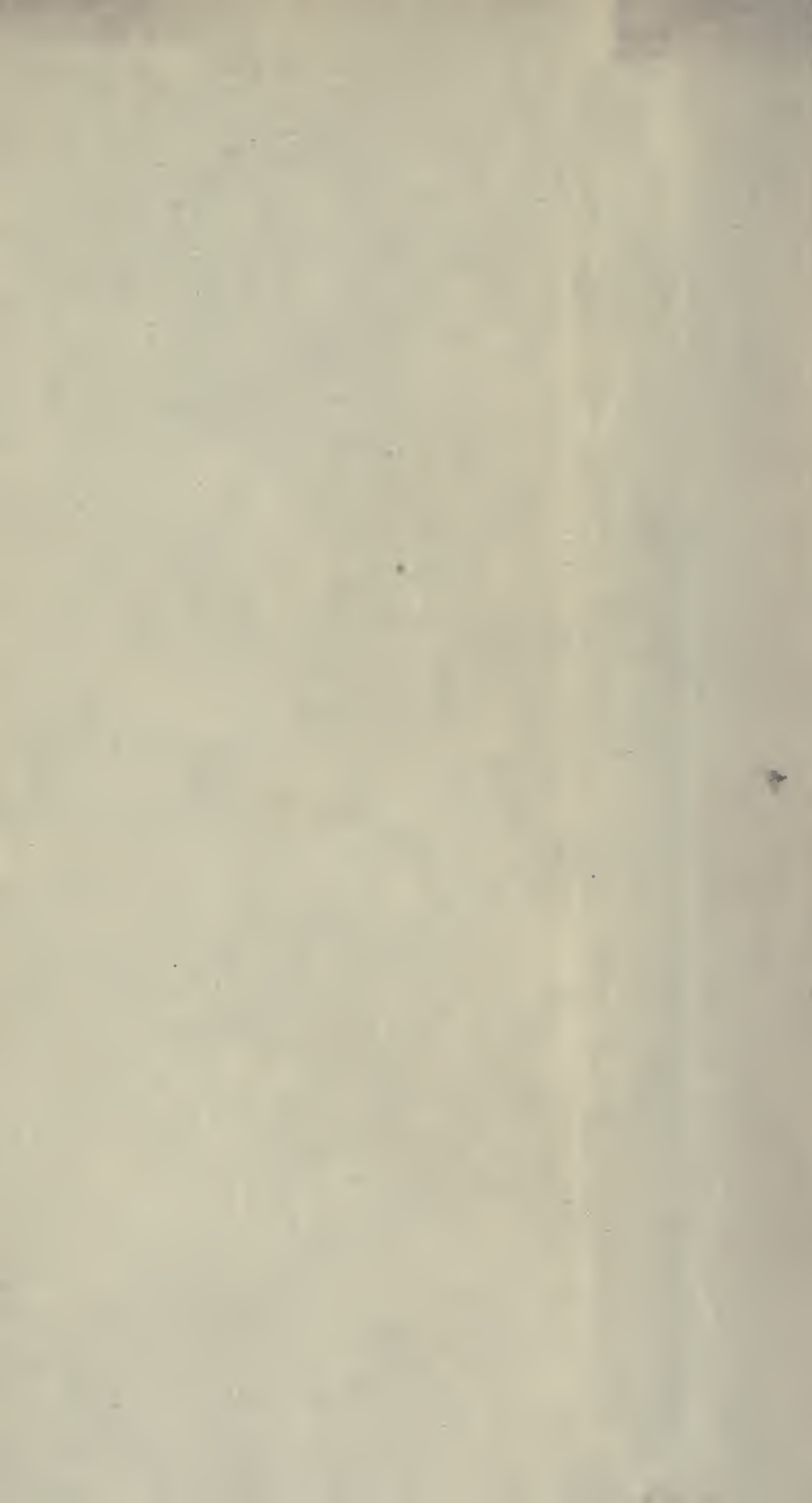




101 27

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.)

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE

ET
REVUE SUISSE

CENT-DIX-SEPTIÈME ANNÉE

TOME LXVIII

LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

23, Avenue de la Gare, 23.

PARIS

CHEZ H. LE SOUDIER, 174 et 176, Boulevard Saint-Germain.

LONDRES

HACHETTE & Cie, 18, King William Street, Strand.

LEIPZIG

A. TWIETMEYER. — F.-A. BROCKHAUS.

NEW-YORK

G.-E. STECHERT & Co, 9 East, 16th Street.

1912

Tous droits réservés.



122 848
3 / 5 / 13.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LA POÉSIE POLITIQUE ET SOCIALE

CHEZ LES TCHÈQUES

Ceska Lyra (La lyre tchèque). — 1 vol. Prague, librairie de l'Union, 1911. — H. Jelinek, *La littérature tchèque contemporaine*. Paris, Mercure de France, 1912.

Depuis bien des années déjà j'ai dans cette revue appelé l'attention sur la renaissance politique et intellectuelle de la nation tchèque et sur les principaux représentants de sa littérature¹. Récemment encore j'ai étudié ici même l'œuvre du grand poète Svatopluk Czech. Voici deux ouvrages publiés l'un à Prague, l'autre à Paris, qui me donnent tout naturellement l'occasion de revenir sur la renaissance intellectuelle d'une nation à laquelle je suis toujours heureux de pouvoir concilier des sympathies.

I

Le livre de M. Jelinek est le résumé d'un cours libre professé à la Sorbonne durant l'année scolaire 1910-1911.

¹ Voir notamment: *L'historien national de la Bohême*, François Palacky, octobre et novembre 1876. — *Jean Kollar et la poésie panslaviste*, août et septembre 1898. — *Les littératures slaves. En Bohême*, décembre 1906. — *Svatopluk Czech*, octobre 1910. Cette dernière étude a été réimprimée dans un récent volume: *La renaissance tchèque* (Paris, Alcan, 1911).

Il est fort agréablement écrit, d'une lecture facile et tout à fait digne du patronage que lui a accordé mon éminent collègue, M. Ernest Denis. L'auteur n'a qu'un tort, c'est d'avoir trop ignoré ce que d'autres avaient écrit avant lui pour révéler la nation tchèque au public français. Pressé par le temps, gêné par le cadre étroit d'un volume in-12, M. Jelinek a dû nécessairement laisser de côté plus d'un nom et certains de ses oublis me semblent injustifiés (notamment en ce qui concerne le romancier M^{me} Podlip-ska, les poètes François Prochazka, Emmanuel Czenkov, et d'autres encore). Mais lorsque le lecteur français avait l'occasion de trouver dans des travaux antérieurs la justification ou le commentaire des faits ou des idées énoncés dans le volume, M. Jelinek avait le devoir d'indiquer ces travaux. Je ne citerai qu'un exemple. Dans sa hâte d'arriver aux temps plus modernes, M. Jelinek passe très rapidement sur le grand précurseur, le poète du panslavisme, Jean Kollar. Qu'il ait ignoré les études que je lui ai consacrées ici même en 1888, je l'admets parfaitement. Mais ces études ont été réimprimées dans un volume publié à Paris en 1890¹ et ce volume ne figure même pas dans la bibliographie très sommaire de M. Jelinek. On pourrait y lire « les sonnets d'un beau pathétique et surtout le prologue, cette douloureuse et sombre rhapsodie qu'aucun Tchèque ne peut relire sans émotion. »

Ce que M. Jelinek est venu faire à Paris en 1910, un autre de ses compatriotes, le poète Joseph Fricz, l'avait tenté dès 1866. Grâce à lui, mon prédécesseur au Collège de France, feu Alexandre Chodzko, avait publié dans la *Revue contemporaine* deux articles intitulés : « La renaissance littéraire en Bohême » et ces articles avaient été réimprimés en compagnie d'autres essais dont je revendique

¹ *Russes et Slaves*, 1^{re} série (épuisé).

la paternité dans un gros volume intitulé: *La Bohême historique, pittoresque et littéraire*, — véritable encyclopédie des choses tchèques, — édité à Paris en 1867 (Librairie internationale). Ce volume ne figure pas dans la bibliographie de M. Jelinek et il semble ne l'avoir même pas consulté. Décidément, c'est un mauvais métier que celui de prédécesseur et qui vous expose parfois aux pires ingrattitudes. Tout le monde sait que ce n'est pas Christophe Colomb qui a donné son nom à l'Amérique.

Je pourrais encore chercher quelques autres chicanes à M. Jelinek. J'aime mieux purement et simplement recommander son livre qui, malgré quelques erreurs ou omissions, apprendra beaucoup et contribuera certainement à augmenter la sympathie pour une nation à laquelle je m'intéresse depuis un demi-siècle, ce qui veut dire que je n'ai plus bien longtemps à travailler pour elle.

Le volume de poésie lyrique qui a paru à Prague n'a pas la prétention de donner une idée complète de cette poésie depuis la renaissance, c'est-à-dire depuis les premières années du dix-neuvième siècle. Il n'embrasse que la seconde moitié de cette période et il fait singulièrement honneur à la nation à laquelle il est consacré. Le compilateur du recueil l'a divisé en six groupes d'après les motifs d'inspiration. Le premier a pour titre: La vie, l'amour, la poésie; le second: La patrie et le monde; le troisième: La nature, la beauté, l'art; le quatrième: La société et le travail; le cinquième: La vérité et la sagesse; le sixième: Dieu, l'éternité, la vie d'outre-tombe. Les œuvres qu'il renferme appartiennent, si j'ai bien compté, à cent quarante-huit poètes. La plupart d'entre eux sont encore vivants. Il serait impossible de men-

tionner ici tous ceux qui figurent dans cette exquise anthologie. Quelques-uns d'entre eux sont, ou plutôt, hélas ! ont été pour moi des amis personnels. Au risque de faire de la peine à tel ou tel, je me bornerai, sauf peut-être quelques exceptions, à étudier ceux qui figurent sous les chapitres n° 2 et n° 4. On chante partout et dans toutes les langues l'amour, la poésie, la nature, Dieu. Ce que je voudrais étudier surtout, c'est la manière dont ce peuple si patriote a chanté la patrie, dont cette nation si laborieuse a chanté le travail. Je ne puis dans cette rapide esquisse que citer quelques noms, évoquer quelques figures. Je demande pardon d'avance à tous les vivants que je vais passer sous silence en les sacrifiant peut-être à des inférieurs. Un article de revue n'est pas un répertoire alphabétique.

II

Parmi les poètes modernes qu'évoque le recueil de M. Prochazka, le plus ancien c'est ce Joseph Fricz, que j'ai bien connu naguère émigré à Paris et que j'ai eu l'occasion de présenter ici même à nos lecteurs ¹.

Né à Prague en 1829, mort dans cette ville en 1890, il est le doyen des poètes de notre anthologie, le seul qui ait pris part aux journées de 1848. Dès 1846, à l'âge de dix-sept ans, il chantait les misères de sa race et prédisait sa rédemption :

« Le Slave est un serf, un esclave, soit ! Mais Dieu aussi fut esclave sur la croix. Persécuté, condamné, flagellé, il portait cependant l'avenir dans son grand cœur.... On le crut mort, il fut enseveli, mais dans la tombe il reprit une vie nouvelle, pour

¹ Voir dans la *Bibliothèque universelle* « Souvenirs d'un slavophile » (livr. mars-avril 1903). Réimprimé dans le volume qui a paru sous ce nom chez Hachette en 1905.

arracher le monde entier et l'enfer aux ténèbres. Gardes, veillez ! La résurrection est proche !

» Oui, le Slave a été serf. Il a succombé sous le poids du joug. Le jour du jugement est venu. Le redoutable Maître des Maîtres se demande en sa colère pourquoi le pauvre Slave fut attelé par vous à la charrue, pourquoi il fut bafoué et cloué sur la croix. Vous, races de Caïn, que répondrez-vous ?

» Que notre vie soit mise à sa merci ! Il est bon ; il n'a jamais rendu le mal pour le mal.

» C'est possible ! Mais prenez garde de vous tromper et souvenez-vous que le jour du jugement est proche. »

On sait quels souvenirs la tradition hussite a laissés chez la nation tchèque. Même chez les catholiques le calice des Utraquistes reste un symbole non pas seulement religieux, mais national.

Neruda chante *La terre du calice*:

« Seigneur, que d'amertume tu as jeté sur notre terre ! Amer est notre pays ; amère notre race ; amère la vie dans les palais et dans les chaumières ; amers sont nos guérets, amer le vin de nos coupes. Amère la gloire héritée des ancêtres, amers nos souvenirs, amères nos espérances, amères nos chansons, nos paroles, nos malédictions et nos prières. »

Rodolphe Mayer rappelle les souvenirs de cette journée tragique de la Montagne-Blanche (18 novembre 1620) qui vit la ruine de l'indépendance bohême: -

« Montagne-Blanche, montagne de deuil, quelles blessures tu nous a faites ! Tu as enseveli notre gloire.

» Montagne-Blanche, montagne du désastre, comme tu nous as perdus ! Dans notre paradis tu as fait entrer la misère. Tu as changé notre joie en larmes.

» Tu as dépouillé nos temples. Tu as tout livré à nos bourreaux. Tout ce qui était à nous depuis des siècles, tu l'as changé en cendre et en poussière. »

Tandis que certains poètes pleurent sur les désastres du passé, d'autres font luire l'espoir de la revanche. Adolphe Heyduk, un des doyens de la poésie contemporaine (il est né en 1835), oppose à la force brutale l'énergie morale qui jaillit du sein de sa nation :

« Nous ne redoutons pas vos armes acérées... la main de Dieu tout à coup les brise. Au jour de la revanche nous les repousserons par la force de nos chants. »

Il invoque les orages du printemps qui emportent la poussière et purifient la terre :

« Orages du printemps, tout s'éclaircit après vous ; les vieux troncs germent de nouveau, les tiges s'élancent de la terre ameublie.

» Orage du printemps, arrache, détruis tout ce qui est pourri. Orage printanier, quand viendras-tu fondre sur mon peuple ? »

Le même accent se retrouve sous une forme mélancolique dans l'œuvre d'un poète mort jeune il y a quarante ans, Alexandre Balcarek :

« Mon cœur chante tantôt la tristesse et tantôt la joie. Cette tristesse, c'est ta destinée qui l'inspire, ma chère patrie. Une larme jaillit de mes yeux. Trouveras-tu une fois le bonheur ?

» Mais soudain cette chanson éclate, impétueuse : « Qu'il se lève, le soleil du salut ; ne songe qu'à l'action, ô ma patrie ! Elle te vaudra une nouvelle aurore. »

J'ai longuement étudié ici même sans l'épuiser l'œuvre de Svatopluk Czech ; j'ai particulièrement insisté sur les *Chants d'un esclave*. Il ne s'intéresse pas seulement à ses compatriotes du royaume et de la Moravie ; il embrasse dans son œuvre les frères des pays slovaques, le plus malheureux peut-être et le plus oublié des peuples

slaves ¹. Il l'associe aux vœux qu'il forme pour l'avenir de son pays :

« Peu importe, fils des Carpathes, que le cours de l'histoire nous ait séparés ; rien ne brisera les milliers de liens qui nous lient depuis des siècles : nous sommes un seul peuple, une seule langue, une seule branche du tilleul slave. Ni la ruse ni la violence ne peuvent nous séparer.

» Epaule contre épaule, flanc contre flanc ! Qu'il sache, le vaste monde, que nous sommes des frères, que l'ennemi trouvera chez nous un groupe uni ; croyez-moi, de plus beaux jours se lèveront pour les frères tchéco-slaves jusqu'au moment où toutes les voix résonneront à l'unisson des monts de Bohême aux Carpathes. »

Dans un beau poème intitulé : *Hymne slave*, Czech développe la thèse de la solidarité slave, si chère à tant de ses compatriotes et dont Kollar fut le premier apôtre :

« De l'union, frères ! Assez de querelles ; trop longtemps nous avons pâti dans les griffes d'autrui, assez de désastres se sont abattus sur les tribus slaves ; maintenant frappons nos ennemis du glaive de notre concorde. De l'union, frères ! à ce prix est notre succès, notre liberté et la perte de nos ennemis.

» Egaux avec des égaux, marchons vers un seul but ; libres avec des hommes libres, unissons nos forces ; que la Slavie dresse sa tête vers les cieux, que le châtiment atteigne ses bourreaux !...

» Flottez en bon accord au-dessus de nos têtes viriles, drapeaux amis de tous les pays slaves. Annoncez-nous des jours meilleurs ; allez au-devant d'une nouvelle gloire. »

A côté de Czech, au-dessus de lui peut-être, le plus

¹ La *Grande Encyclopédie* a oublié l'article Slovaques. Le grand Larousse leur consacre tout au plus une dizaine de lignes. Voir *Bibliothèque universelle*, avril 1908 : *Serbes de Lusace et Slovaques*.

grand poète de la Bohême c'est Jaroslav Vrchlicky ¹. Il occupe une place d'honneur dans le volume de M. Jelinek et dans la chrestomathie de M. Prochazka. Mais c'est surtout un poète impassible, un artiste cosmopolite dans le genre de Leconte de Lisle ou, si l'on aime mieux, du Victor Hugo de la *Légende des siècles*, et l'inspiration patriotique est peut-être celle qui est venue le plus rarement le visiter. C'est à elle qu'est dû le beau sonnet où le poète évoque les splendeurs de la couronne de saint Vaeslav, la couronne du royaume de Bohême. Cet insigne qui naguère a brillé sur le front de Charles IV, de Jean de Luxembourg, de Georges Podiebrad, dort aujourd'hui enfermé dans une chapelle de la cathédrale de Saint-Vit. Le souverain actuel est le premier empereur qui, malgré des promesses formelles, ait négligé de se faire couronner :

« Combien de temps languiras-tu dans ta retraite, joyau splendide, symbole sacré de notre nation ? O soleil, quand resplendiras-tu sous le soleil, sur une terre consacrée ?...

» Comme Michel resplendit à la porte du paradis, quand verons-nous avec toi éclater un nouveau siècle d'or ? Quand, au bruit des canons, au son des cloches, la reconnaissance des cœurs tchèques pourra-t-elle éclater sous la voûte du ciel ?

» Combien de temps dormiras-tu dans ta cellule ? Ce n'est pas en vain que sur ton cercle rayonne l'éclat de nos pierres précieuses. Notre amour, c'est le rubis ; notre foi, c'est le saphir ; l'émeraude, notre espérance, et la perle notre silencieuse abdication. »

¹ Prononcez Verchlitsky. Ce nom est le pseudonyme de Jaroslav Frida. Si le poète avait gardé ce nom plus facile à prononcer, sa gloire eût sans doute plus aisément passé la frontière de son pays. Au moment même où je corrige ces épreuves, j'apprends la mort de Vrchlicky.

M. Vrchlicky est professeur à l'Université tchèque de Prague et ce n'est point à lui qu'il convient d'écrire des chants de guerre. Nous aurions à nous occuper de lui plus longuement s'il s'agissait d'étudier ici la poésie tchèque considérée dans son ensemble. Il mérite à lui seul de remplir le cadre d'un essai. Nous devons lui être d'autant plus reconnaissants qu'il a plus que personne contribué à naturaliser la poésie française dans son pays. Pour le moment je me contente de renvoyer aux pages excellentes que M. Jelinek lui a consacrées.

Professeur dans une haute école commerciale, M. V. Sladek put donner un plus libre essor à ses rancunes et à ses espérances de patriote.

Qui n'est pas avec nous est contre nous — *Nous sommes condamnés à la lutte*, tel est le titre de deux poésies que je rencontre dans l'anthologie. Je traduis quelques strophes de cette dernière :

« Nous sommes condamnés à la lutte. Eh bien, nous continuerons à batailler. Il faut prendre le destin comme il nous est donné. Ce qu'il a écrit, il faut le lire. Qu'importe un feuillet noir de plus ou de moins ?

» Nous sommes condamnés à la lutte, mais non pas à ne recueillir que de l'ivraie du sol sur lequel nous avons versé notre sueur et notre sang... à souffrir que ce qui est un droit pour les autres soit pour nous un péché.

» Que nous importe qui sème et qui récolte aujourd'hui ; ce sol tchèque est pourtant bien à nous....

» Debout ! debout ! debout ! tous aux armes ! là où bat un fier cœur tchèque, où frémit une fière main tchèque. Sans doute naguère les canons ont parlé et brisé nos fléaux¹ ; mais les bras vaillants

¹ Allusion aux fléaux dont étaient armés les guerriers hussites.

sont restés et les mauvaises têtes aussi. Et le droit sera le droit et le mensonge restera le mensonge.... Notre amour sera le bouclier de la patrie, notre labeur sa forteresse. Tels nous avons duré pendant des siècles, tels nous durerons dans l'avenir. »

Sur un ton moins belliqueux un délicat poète, M. Emmanuel Czenkov, évoque les souvenirs de ce château royal de Prague qui abrita naguère le souverain d'un pays indépendant et qui offrit l'hospitalité à notre Charles X :

« Oh ! ce calme gris des salles poudreuses où pâlisent la soie et le brocart, fraîcheur mélancolique du mausolée royal, tout dort ici d'un sommeil séculaire et enchanté. Qu'il dorme, le château ! Il est trop tard pour évoquer la splendeur évanouie du palais. N'attendons point le salut de ce qui sommeille dans la tombe ; sur notre route brillent les feux de nouvelles étoiles.

» Voyez ! l'herbe croît entre les pavés. Pas une âme vivante. Seules, les sentinelles comme dans un rêve font entendre leurs pas cadencés.

» Pourquoi dans cet asile de mort tant de gardes armés nuit et jour ? Quelqu'un aurait-il peur de voir notre vieille nation s'élançer tout à coup de la tombe muette ? »

III

De la poésie patriotique nous passons à ce que j'appelle la poésie sociale, la poésie du travail. La transition nous est tout naturellement fournie par une pièce de Svatopluk Czech sur *La noblesse*, non pas la noblesse en général, celle dont notre Boileau disait :

La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère,
mais celle qui représente aujourd'hui l'aristocratie du royaume de Bohême et qui, sauf quelques rares exceptions, reste en général assez indifférente aux destinées de la nation. Pour bien comprendre ce petit poème, il

faut se rappeler que la noblesse indigène a presque entièrement disparu après les désastres du dix-septième siècle et qu'elle a été remplacée par des éléments étrangers. Notons en passant deux traits caractéristiques. En Pologne, le mouvement national est surtout mené par la noblesse, en Bohême par les classes moyennes :

« Où es-tu, noblesse tchèque évanouie dans la tempête comme un chant fier éteint sans échos ? Où êtes-vous, aigles de nos rochers ards, héros au poignet de fer, vous qui portiez sur vos épaules un puissant Etat et promeniez par le monde vos armes victorieuses ? Où êtes-vous ? Sur les ruines de vos châteaux seule la légende soupire péniblement vos noms.

» L'exil vous a dispersés ; la hache du bourreau vous a égorgés ; l'esprit de trahison, de lâcheté, a fait de vous des renégats, — et ce qui reste maintenant avec vos vieux écussons, ce qui s'appelle la noblesse tchèque, n'est tchèque ni d'esprit, ni de cœur, ni de sentiment, revêt avec fierté la livrée de l'étranger, ignore notre langue, n'estime que les sottises étrangères. Oui, nous avons une noblesse, mais elle n'est pas tchèque. »

Sladek, que nous avons déjà cité tout à l'heure, rêve de l'idéal qui se réalisera dans trois mille ans, d'une ère où il n'y aura ni serf, ni seigneur, mais il ne nous dit pas comment ce rêve s'accomplira. Karl Kadner, qui n'est plus tout à fait un jeune homme, — il a passé la cinquantaine, — chante le mai de l'humanité à cet âge d'or :

« Où l'espoir de la liberté s'élancera d'un vol d'aigle au-dessus des droits des trônes sur le rocher de la vérité, où l'humanité sera un soleil et l'amour une fleur. »

A ces rêveries chimériques je préfère, je l'avoue, les accents virils par lesquels M. Simaczek exalte la beauté et la grandeur du travail :

« Le travail est un devoir qui des créatures fait des hommes ; le travail est nécessaire à l'homme comme l'amour ; qui sème le travail, récolte la joie et garde en son cœur une paix éternelle....

» Dieu ne demandera pas à l'homme au jugement dernier s'il a cassé des pierres, ou écrit des vers. Qu'il ait labouré son front par la pensée ou son champ par le soc, celui-là sera sauvé qui dira : « J'ai travaillé. »

M. Jaroslav Kvapil interpelle brutalement ceux de ses jeunes compatriotes qui négligent la joie du travail et ne veulent connaître de la vie que le plaisir. Il les menace de l'invasion des barbares ; et leur sang ne rougira même pas leurs baignoires ; car c'est de l'eau qui coule dans leurs veines. Un poète qui a pris le pseudonyme français de *Liberté* chante les souffrances des mineurs. Il nous fait assister à l'enterrement d'une des victimes de la mine :

« Le prêtre priait, mais seul, tout seul. Toute la foule était muette. Naguère ils regardaient en vain le ciel, maintenant ils ne regardent plus que la terre.

» Il eut une tombe de plus, le cimetière des mineurs. Et au compte des propriétaires fut inscrit un nouveau débit. »

Un autre poète morave qui signe du pseudonyme de Petr Bezrucz chante lui aussi la misère et annonce la revanche du mineur :

« Vous tous gens de Silésie, vous, maîtres des mines profondes, le jour viendra où des abîmes jailliront la flamme et la fumée, le jour où nous réglerons nos comptes. »

La Bohême, comme la Belgique, comme la Flandre, est un pays de grande industrie et d'exploitation minière.

Elle est le théâtre d'une double lutte. D'une part le Tchèque veut s'émanciper de l'Allemand, d'autre part, le travailleur veut s'émanciper du capitaliste qui l'exploite et qui l'opprime et qui est le plus souvent un étranger. La poésie s'applique surtout à exprimer ces deux tendances, qui parfois se complètent et parfois se contredisent. La nation tchèque a aussi ses anarchistes intellectuels qui font bon marché des traditions historiques et des revendications nationales. Toutefois il n'en est guère parmi eux qui, pour les réaliser, consentiraient à se faire Allemands.

IV

Dans son très intéressant volume destiné au public français, il y a une question que M. Jelinek a complètement négligée, c'est celle de savoir quelle influence la littérature française a exercée sur la littérature tchèque. Elle demanderait une étude spéciale qui ne peut être écrite qu'à Prague. Je voudrais seulement donner ici quelques indications.

Lorsque je suis allé pour la première fois en Bohême en 1864, j'ai rencontré de grandes sympathies pour la France. Mais la connaissance de notre langue était très peu répandue.

En dehors d'une aristocratie cosmopolite et peu intéressante, elle n'était parlée que par de rares intellectuels. Ces intellectuels étaient avant tout obligés de savoir l'allemand pour communiquer avec le reste de l'Europe et avec les autres peuples de la monarchie. Ils n'avaient pas eu le temps d'apprendre le français, ni l'occasion d'entrer en rapport avec la France.

A l'époque où notre littérature rayonnait sur toute

l'Europe, où des nations germaniques comme la Prusse et la Hollande étaient pour elle en quelque sorte une seconde patrie, la pauvre nation tchèque écrasée, humiliée, se débattait péniblement sous l'étreinte des jésuites latinisants et des fonctionnaires germanisateurs. Un Tchèque ne pouvait arriver à être quelque chose que s'il savait l'allemand. Les rares traductions du français sont celles de quelques ouvrages de spiritualité catholique. La nation tchèque est restée complètement étrangère à l'influence de nos grands classiques du dix-septième et du dix-huitième siècle. Ce n'est qu'au début du dix-neuvième que les Tchèques ont découvert notre littérature. En 1805 parut une traduction d'*Atala* de Chateaubriand. Elle était due au grand restaurateur de la langue, au lexicographe Jungmann.

Au dix-neuvième siècle les traductions se sont multipliées et l'Alliance française de Prague a pu, à l'occasion de l'exposition de 1889, en publier un catalogue assez considérable. Ce sont surtout les romans et les pièces de théâtre qui ont représenté en Bohême notre littérature. Depuis quelques années les cours spéciaux à l'usage des étrangers organisés par l'Alliance française et diverses universités ont attiré en France un certain nombre d'étudiants. Prague a même dans ces derniers temps reçu la visite de quelques-uns des conférenciers les plus renommés. On a songé à fonder une revue franco-tchèque. Mais je doute que l'entreprise réussisse. Depuis que les Hongrois ont définitivement secoué le joug du germanisme, ils affectent de laisser absolument de côté les Allemands dans les relations internationales. Ils subventionnent une *Revue de Hongrie* en langue française. Ils impriment en magyar et en français les

titres financiers qu'ils émettent, — par exemple ceux du dernier emprunt de la ville de Budapest. La situation du royaume de Bohême n'est pas absolument identique à celle de la Cisleithanie. Les Tchèques font partie du groupe politique cisleithan, où les Allemands s'efforcent par tous les moyens de maintenir la suprématie de leur race et de leur langue. Ils n'ont pas la même liberté d'action que les Magyars. On sait néanmoins avec quelle persévérance et on peut dire quelle ostentation les Tchèques se sont à diverses reprises rapprochés de la France. J'ai dans un récent volume signalé ces diverses tentatives de rapprochement et je n'y insiste pas¹.

Il est tout naturel qu'au début de la période romantique les poètes tchèques aient — consciemment ou non — subi les influences de l'Allemagne et, par l'Allemagne, de l'Angleterre.

Il est non moins naturel qu'ils se soient inspirés des congénères slaves, notamment des Russes et des Polonais, chez lesquels la littérature romantique a fait éclore de si belles œuvres. Je ne crois pas que pendant la première moitié du dix-neuvième siècle aucun littérateur tchèque ait eu les moyens ou l'idée de pousser jusqu'à Paris. Le premier qui vint résider chez nous fut le poète Joseph Fricz, une épave de la révolution de 1848 emportée par le vent de l'exil jusqu'aux rives de la Seine. Et encore Fricz, qui traduisit pour vivre quelques-unes de nos pièces de théâtre, n'a-t-il jamais pu, même en France, se libérer de l'influence de Heine, de Byron et de Mickiewicz. Neruda, qui poussa jusqu'à Paris en 1867 et qui lui a consacré quelques esquisses, reste au fond réfractaire à nos influences. Dans ces dernières années un

¹ *La Renaissance tchèque*. Paris, Alcan, 1911.

publiciste distingué, M. Hladik, M. Czenkov, M. H. Jelinek lui-même ont consacré à notre pays des études ingénieuses et sympathiques. Parmi les poètes, je n'en vois guère que deux qui se soient inspirés des nôtres. Le premier est M. Jaroslav Vrchlicky, dont j'ai dit plus haut le rôle prépondérant et qui paraît s'inspirer parfois de Leconte de l'Isle et de Victor Hugo ; dans ses essais en prose il a étudié aussi quelques-uns de nos maîtres ; l'autre est le poète M. Emmanuel Czenkov, traducteur de Hugo et de Musset, qui est venu bien souvent à Paris et qui lui a consacré tout un volume de poésies. Si j'avais le temps de faire un recueil qui pourrait s'intituler *Les motifs français dans la poésie slave*, j'aimerais à citer de lui de jolis vers sur Versailles, sur Trianon, sur Napoléon. Mais cette étude rapide n'est pas une anthologie ; elle est encore bien moins un répertoire. Je sais les susceptibilités qui sont propres au *genus irritabile vatum*. Je souhaite — sans trop oser l'espérer — que le volume français de M. Jelinek inspire à quelqu'un de nos lecteurs le désir de lire dans l'original le volume de M. Prochazka. Mais, je le répète, je n'ose l'espérer. Si savoureuse que puisse être l'amande, la coque est un peu dure à briser. Il est plus aisé d'applaudir aux exploits des *Sokols* que de lire leurs poètes dans l'original.

LOUIS LEGER,
de l'Institut.

L'ÉTRANGER

CONTE

Il n'y avait sur la petite place vide que la chute verticale de la lumière qui rejaillissait contre les murs blancs des maisons. Au milieu, à peine si le maigre feuillage des six faux-poivriers la tamisait un peu autour de la petite fontaine. Où les gouttes rondes, en tombant d'une vasque dans l'autre, faisaient le seul bruit qu'on entendît. Les marchands sommeillaient dans l'obscurité des boutiques, leurs joues écrasées sur leurs poitrines. Le mendiant sous le porche de la petite mosquée, roulé dans son manteau, ne formait qu'un paquet sale. Mais la porte de la grande maison, sans doute fraîchement repeinte, éclatait de sa belle couleur canari dans l'aveuglante clarté. Et ce fut alors qu'il arriva.

Un homme long et maigre, tout enveloppé d'une couverture qui s'enroulait d'abord étroitement autour du corps, puis passait sur la tête, et était rejetée enfin sur l'épaule, lourdement et en gros plis. Et là dedans lui-même noir, sec et brûlé ; dans le capuchon que la couverture formait, un visage hâlé et semblant fait de cordes,

une barbe où paraissaient déjà les poils blancs, des yeux allongés pleins de feu.

Et le bas des jambes sec aussi et nerveux, comme à ceux qui ont fait de longs voyages.

Avec vraisemblance un de ces hommes qui s'en vont, à pied, d'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre, parfois seuls, parfois se joignant aux caravanes, pour visiter les écoles, écouter les sages ou les poètes, étudiants, perpétuels étudiants, chanteurs, conteurs, voleurs.... Il s'était arrêté, il restait là, à l'entrée, regardant la petite place muette et immobile sous la chaleur, close et paisible.

« Je te retrouve.... Telle je t'ai quittée, telle je te retrouve. Et en moi tout a changé ! Ce paysage intérieur que je porte en moi, alors étroit et frais, il s'est élargi aux limites du monde ; il contient tout, il contient le monde. Des midis l'ont brûlé, des minuits l'ont glacé ; des tourbillons qui se sont levés l'un après l'autre l'ont saccagé et transformé, et des pluies bienfaisantes l'ont fait reverdir ; et mon corps aussi a changé, fatigué et durci ; mais toi, voilà que tu es restée pareille !

» J'ai vu des villes et des places sans nombre, pleines de foules bigarrées ou de silence, somptueuses, bordées de palais, ou entourées de mesures ; elles étaient chacune différente, et j'ai voulu épuiser le nombre inépuisable des possibilités ; mais toi, voilà que tu es restée pareille, pareille dans l'espace et dans le temps, close et paisible, et j'éprouve un singulier sentiment à te revoir.... »

Ses lèvres bougeaient ; il était là planté à l'entrée de la place, bizarre, étranger.

Seule la petite fontaine, entre les six faux-poivriers, lui répondait en laissant tomber ses gouttes rondes d'une vasque dans l'autre.

Mais où les regards de l'étranger s'arrêtaient, c'était sur la porte de la belle maison, sur son cadre de pierre finement sculpté, sur ses vantaux peints en jaune vif et garnis de clous noirs, et il se mit à marcher vers elle, traversant lentement la place dans toute sa longueur, et ses savates usées faisaient un léger claquement contre ses talons nus dans ce silence.

Un des marchands assoupis entr'ouvrit un œil, et le referma ; le tisserand étendu au fond de sa boutique retourna la tête ; mais si on avait bien regardé, on aurait pu voir, tandis que l'homme était arrêté devant la belle porte, que dans la grande couverture tout son corps tremblait.

Et voilà que comme il était là et sans doute allait étendre la main vers le gros anneau de fer qui sert de marteau, voilà que le mendiant couché à la porte de la mosquée juste en face, et qui sans doute avait l'oreille fine, se dressa tout à coup sur sa main, et se mit à crier à toute force, d'une voix rauque, hargneuse, comme un chien qui aboie :

— Que viens-tu faire ici, vagabond de grandes routes ? Va-t'en d'ici, voleur de grands chemins ! Mendie ailleurs si tu veux, mais pas ici, fils de malheur, fils d'étranger. Laisse ceux qui sont d'ici recueillir les aumônes de ceux d'ici. Va-t'en au diable, dont tu es le fils, va-t'en d'ici !

Les injures se suivaient avec des gestes furieux et de tels éclats de voix que les marchands et les artisans endormis se réveillèrent et avancèrent la tête hors de leurs boutiques pour regarder l'intrus.

Et lui, pantelant et hésitant, il se recula de la belle porte en se disant : « Non ! pas à présent, et pas ainsi ! »

A ce moment lui tomba sous la vue le petit café qui s'ouvrait du côté de la place où était la mince bande d'ombre. Quelque chose l'y attira, sans doute la porte ronde ouverte, l'impression de fraîcheur. Il s'avança poursuivi par les imprécations du mendiant qui continuait à l'appeler « étranger fils d'étranger. »

Et voilà, à côté de la porte s'étendait un banc de pierre, juste dans l'ombre, et comme l'homme s'en approchait, indécis, il aperçut au-dessus, dans le mur, une touffe de verdure qui avait poussé là. C'était une touffe de réséda sauvage. Et bien qu'on eût récemment recrépi le mur et que les feuilles fussent un peu éclaboussées de chaux, on l'avait gentiment respectée, et elle était couverte maintenant de petites fleurs d'un jaune pâle. Il lui sembla qu'elle lui faisait signe. Et cela le décida. Il s'assit juste au-dessous, ramena ses pieds fatigués sous lui, et sa tête tomba sur sa poitrine :

« Oui, étranger, partout étranger ! Alors pourquoi et à quoi bon ?... »

Et il restait dans l'accablement.

Peu à peu la vie de la place reprenait en même temps que l'ombre violette s'étendait sur la poussière jaune ; le battement régulier du métier du tisserand recommença, et les coups de la masse de cuivre du savetier sur son billot de bois ; des passants commencèrent à passer, et voilà que la porte de la belle maison, vers laquelle le voyageur ne cessait de regarder, s'ouvrit tout à coup ; un homme richement habillé et replet en sortit, et aussitôt s'élevèrent les objurgations du mendiant d'en face. Auquel en effet l'homme riche donna une pièce de monnaie, puis rapidement traversa la place d'un pas pressé, avec un regard préoccupé ; un regard qui voyait

sans voir, avec lequel il toisa l'étranger, et passa si près de lui que son manteau le frôla. Sans remarquer le mouvement que réprima l'inconnu, comme s'il allait l'arrêter, probablement pour lui demander l'aumône.

Ce que du moins pensa le cafetier qui dans ce moment même sortit sur le pas de sa porte, et s'empressa de saisir cette occasion d'adresser la parole à son hôte silencieux :

— Tu aurais pu lui demander sans crainte ; il est assez riche pour donner ! C'est le fils de l'ancien juge, mort il y a bien des années. Un homme, celui-là, comme il n'y en a plus ! Qui a vécu et qui est mort entouré du respect de tout le monde.... Celui-ci aussi est un homme droit et considéré ; mais ce n'est plus la même chose ; il est tout occupé par ses affaires... sans que je veuille rien dire sur son compte que du bien ! Mais l'ancien juge était une autre nature, une nature grande et généreuse.... Il avait un fils aîné qui est parti pour étudier et qui sans doute est mort. C'est dommage, car il était bien doué. Et ce n'aurait pas été trop de deux pour remplacer le père. La nature parfois divise ce qu'elle avait réuni.... Mais louange à Dieu !

Il s'était assis à l'autre bout du banc de pierre ; le voyageur le regarda, et vit un vieillard au teint coloré, à la barbe grise, aux petits yeux bienveillants.

Il le regarda longtemps d'un regard profond, comme s'il remontait le temps ; cependant la voix âpre du mendiant faisait retentir la place ; on le voyait tendre un doigt menaçant vers ceux qui passaient ; il criait :

— Donnez au nom de Dieu à celui qui est malheureux, vous qui avez de la chance, vous qui avez réussi dans la vie ! Est-ce en faisant toujours le bien que vous

avez gagné de l'argent ? Réfléchissez à tout le mal que vous avez commis, et si vous ne voulez pas qu'il retombe sur vous, donnez à celui qui vaut autant que vous, et peut-être davantage, et qui a eu du malheur. Donnez au malheureux, ou bien malheur à vous !

Il crachait derrière ceux qui passaient sans lui rien donner, et aussi, mais de plus loin, derrière ceux qui lui donnaient. Ce qu'on voyait de son visage qui n'était pas caché par le poil noir qui lui poussait jusque dans les yeux, était jaune de la couleur des vieux citrons.

— On lui donne parce qu'on a peur de lui, reprit le cafetier. Je suis sûr qu'il se fait plus d'argent que le tisserand, qui pourtant travaille toute la journée. Il dit qu'il a les membres raides ; Dieu sait si c'est vrai, et à quoi il dépense cet argent qu'il ramasse. En tout cas il a déjà mangé une fortune, car c'était de naissance un homme riche, mais déjà alors envieux, aigri et mécontent.

Le voyageur leva de nouveau les yeux vers le vieillard qui lui parlait ainsi, d'une voix amicale et paisible, mettant chaque chose à sa place, et il lui dit :

— Permets-tu que ce soir, quand tu auras allumé la lampe, je fasse dans ton café des récits de voyage, ou de la ville sainte, ou tel autre récit qui me viendra à l'esprit ? Car je suis un diseur de contes, rien de plus, et c'est ainsi que je gagne ma vie.

Le vieillard répondit :

— Tous les métiers sont bons quand ils sont bien exercés.... Je le veux d'autant plus volontiers qu'il n'y a rien que j'aime pour ma part comme d'écouter les contes.

Mais des clients entrèrent dans le café, qu'alla servir le vieillard, et de nouveau l'étranger resta seul avec son

âme. La tristesse l'enveloppait d'un nuage obscur ; la petite place était dans la paix et la clarté, il était lui dans la tempête, dans le vent et le sable qui vous frappe le visage.

Puis peu à peu le tourbillon s'éloigne, et l'on voit de nouveau. Comme à travers un brouillard il voyait passer des hommes qui portaient des manteaux de drap fin et des tuniques de soie ; ils avaient des visages roses et soignés ou des teints de cire transparente sur lesquels la moustache est comme peinte au pinceau ; il voyait des acheteurs s'arrêter devant les boutiques et les figures paisibles des marchands s'avancer de l'ombre ; il voyait les mouvements toujours pareils du tisserand : d'une main après l'autre il lance la navette, puis on entend le bruit du cadre de bois frappant l'étoffe qui s'allonge. A côté un brodeur tressait une chaînette, assis dans l'ombre de sa boutique, tandis que devant, au soleil, un enfant tendait les fils de la chaîne et pour les entre-croiser rapprochait ses deux mains. Dans la boutique aussi du fabricant de pantoufles jaunes, le fils à côté du père commençait à battre le cuir sur le billot de bois. Partout les gestes identiques et se transmettant de génération en génération ; et le proverbe ne dit-il pas : « Il n'encourra aucun reproche, celui qui suit le métier de son père ! » Partout la régularité de l'habitude, la certitude et la paix d'une vie assise et pareille.

Et le voyageur, l'errant, lui, le détaché, accompagnait par l'imagination un de ces paisibles artisans, ou un de ces marchands, ou un de ces acheteurs dans sa maison. Voilà qu'il referme sur lui la porte, voilà qu'il retrouve le divan où il se tient d'habitude et le guéridon où l'on pose la tasse de café ; et celle qui la pose, c'est sa femme !

Justement passaient devant lui des femmes. Elles passaient en trébuchant un peu sur les hauts talons de leurs petites mules, tout enveloppées dans le grand voile blanc, le masque noir plaqué sur le visage. Elles passaient à deux ou à trois, revenant sans doute des bains, et il était frôlé par ce mystère du monde des femmes.

Dans l'ouverture du loup il apercevait les yeux largement cerclés de noir et qui avaient un point brillant comme un charbon allumé ; il voyait les chevilles qui se rapprochaient l'une de l'autre à chaque pas, et parfois entrevoyait un peu de peau pâle, comme d'une orange mûrie dans l'ombre, qui paraissait au cou ou au poignet.

Et il se les figurait rentrées dans les maisons et éclosant de ce cocon de voiles en veste de soie claire, les bras nus, en pantalon rayé découvrant le bas des jambes minces ; elles vont et viennent ; de la cour ensoleillée s'enfoncent dans l'ombre des appartements, où l'on aperçoit la pâleur du lit....

Alors la tempête qui pendant un moment avait soufflé moins fort en lui se releva plus terrible qu'avant, et il était secoué tout entier par les rafales intérieures.

Sur la petite place les ombres s'allongeaient davantage, des enfants s'étaient mis à jouer, de jolis enfants, et c'est si doux ; puis ils s'étaient éloignés, et était venue l'obscurité, et s'étaient fermées une à une les boutiques, et allumées les lampes. Alors il se leva, entra dans le café éclairé, où les gens étaient nombreux ; il y entra comme entre un oiseau de nuit dans la lumière, il s'assit sur l'estrade, les jambes sous lui, et tira sa flûte et balançant le haut du corps se mit à jouer. Puis, soudain, interrompant la musique, il commença à improviser, et les paroles rythmées s'échappaient de sa bouche :

« Voici, de la place dorée il retourne à sa maison, de la rue étroite et blanche où le manteau frôle à la fois les deux murs ; mais derrière ces murs on ne sait pas ce qu'il y a. Maintenant il est debout devant sa porte, une belle porte jaune à clous noirs ; un instant il reste là immobile.... »

Le chanteur remet la flûte à ses lèvres, en tira une sorte de refrain cadencé et triste. Puis il reprit :

« Il entre, le maître de la maison ; il referme sur lui la porte jalouse ; il s'avance par le vestibule obscur et coudé, et voilà elle s'ouvre devant lui, claire, carrée, inondée de soleil sur ses carreaux de faïence verte et jaune.... »

De nouveau la cadence de flûte.

« la cour de la maison, entourée de ses minces colonnes et des portes sombres des appartements, la cour fermée à la poussière du dehors que pourchasse le vent, fermée aux bruits du dehors et à l'inquiétude, découpant un carré de bleu sur le ciel ; et le puits dans un angle est la profondeur fraîche de cette vie enclose, et dans un autre angle le pied de vigne ou de figuier en est le doux fruit.... »

La flûte aux lèvres, la cadence mélancolique et aigre, le corps balancé d'avant en arrière. Puis : « le doux fruit le voici, l'enfant qui accourt, avec sa joue veloutée comme la pêche, avec ses yeux humides comme les cerises, l'enfant qui est votre vie continuée, la même et différente, jeune pendant qu'on vieillit, qui mêle en lui votre chair à la chair de la femme aimée.... »

» Et voilà, voilà, soulevant le voile de l'ombre pour entrer sous la chute éblouissante du soleil qui rejaillit sur les dalles, ou debout sur le seuil des portes, dans la

grâce mystérieuse des choses qui sont entre l'ombre et la lumière, voilà des figures de femmes !...

» ...Pareilles à des scarabées brillants avec leurs corselets de soie, pareilles à des abeilles aux cuisses chargées de pollen avec leurs pantalons de soie jaune, pareilles à quoi, ô dieux, avec leurs bras ronds et lisses, avec leurs joues claires, avec la cascade noire de leur cheveux ? Pareilles à elles seules, uniques, délicieuses !

» ...Les rires sonnent comme des fontaines ; les patins de bois sonnent comme des rires ; le petit vase de porcelaine bleue luit dans l'ombre transparente avec sa branche de jasmin dont les fleurs sont des étoiles d'argent parfumées ; les coussins du divan sont doux et profonds.... »

La cadence ici, toujours plus sauvage à chaque fois, formant avec les paroles un contraste étrange, et de nouveau le rythme des vers :

« Elle est étendue, son bras blanc et gras posé sur la pourpre brodée du coussin, et au bout il y a sa main ronde et blanche comme la cire, et son petit doigt légèrement écarté, et au bout le tout petit ongle rose, pareil à un rubis transparent. Et cet ongle rose de ce petit doigt vaut mieux que les pensées des plus sages et que les calculs des plus habiles. Le parfum de l'essence de rose remplit la chambre.... Mais la vie de la bête sauvage est plus belle ! »

Et alors, de la flûte, une musique sauvage aussi, farouche, exaspérée et d'une tristesse comme la mort. Puis l'étranger resta silencieux et immobile, la flûte sur ses genoux, la tête courbée sur sa poitrine. Et aussitôt éclata la voix âpre du mendiant, qui était venu, lui aussi, et s'était assis près de la porte :

— As-tu fini, faiseur d'embarras ? Mais a-t-on jamais rien entendu de pareil, rien d'aussi stupide ? A-t-on jamais vu un homme pareillement dénué de talent que ce vagabond, ce voleur sans vergogne qui vient filouter de l'argent par ici ?

Il continua de glapir ; mais tout près du chanteur, au milieu d'un groupe, l'homme riche, le propriétaire de la belle maison, parlait, écouté avec complaisance. Et soudain l'étranger l'entendit qui disait :

— A quoi sert tout cela ; je vous demande un peu quelle utilité il y a à de pareils contes ? Ce sont des choses que nous savons tous. Si encore il enseignait quelque nouveauté, s'il enseignait des maximes de sagesse, une science quelconque ! Mais que peut-on tirer de ce qu'il a dit ? Je ne le vois pas. Ce qui est en haut il le met en bas, et ce qui est en bas en haut. Il rapporte tout à sa propre cervelle. C'est un fou ! Ces gens-là sont des égoïstes et des fous !

Et il se détourna, sans rien mettre sur le plateau de cuivre que lui tendait le fils du vieux cafetier ; mais quand il fut près de la porte, en passant devant le mendiant qui continuait d'aboyer, il lui donna une pièce blanche, puis sortit, suivi de bénédictions et de respects. Et à sa suite le petit café se vida.

Il ne resta que le cafetier, son fils et l'étranger immobile comme une pierre, et la gêne et le silence entre eux.

A la fin le vieillard, en tenant à la main le plateau sur lequel il n'y avait guère de pièces de monnaie, s'approcha et s'efforça d'encourager l'inconnu, et lui offrit la couchée, dans une petite pièce qu'il avait là inoccupée à côté du café, où l'étranger se laissa volontiers conduire, et bientôt régna le silence, sauf dans son cœur.

Il lui semblait qu'il étouffait, enroulé dans sa couverture sur le tapis qu'on avait étendu pour lui ; alors il se leva et à tâtons chercha la porte, tira le verrou de bois et se trouva de nouveau sur la place, où coulait maintenant le lait de la lune, vide et silencieuse, animée seulement par le léger bruit d'eau de la fontaine.

Il se tint là devant elle, tantôt assis sur le banc de pierre, tantôt se promenant pour calmer son agitation. Au loin, tout à fait au loin dans la ville, résonnait une musique de flûtes et de tambourins. Et une plainte sans forme monta à ses lèvres :

« Solitude, solitude ! voilà que je te retrouve encore ici ! Où pourtant je venais pour te fuir !... Parce que je t'ai désirée un jour, pour être moi-même entièrement, est-ce que tu t'es attachée à moi pour toujours ? Tu m'as accompagné partout où me poussait mon inquiétude ; mais ici qui m'y a ramené, sinon le désir secret de me défaire de toi ? et voilà que je t'y retrouve. Plus tenace et plus froide que jamais et tu ne t'appelles plus solitude, mais isolement.

« L'isolement à cause de la différence, de la différence avec ceux qui sont le plus près ! Sur le promontoire où je me suis avancé, il n'y a plus de sentier qui rejoigne les autres sentiers, il n'y a plus de pont. Le regard plonge à pic sur les profondeurs, et les hommes n'aiment pas ces vues-là ; ils n'aiment pas ces roches nues où souffle l'âpre vent du large. C'est pourquoi j'y suis seul !

» Car tu es terrible, ô solitude : tu es l'absence de tout voile, tu es la nudité entière de la terrible vérité !... Mais je ne puis plus te supporter maintenant, je ne puis plus !...

» La présence d'un être qui me cache un peu de cet

effrayant spectacle ! Une voix près de mon oreille pour couvrir par moments cette musique implacable du monde, la douceur d'un corps qui réchauffe mon cœur contre ce froid glacial, la fraîcheur d'une main qui défende mon front contre cette chaleur d'incendie !... »

Les gouttes sonores des deux vasques superposées de la petite fontaine répondaient seules à ces supplications sans objet ; la nuit claire baignait la ville dans son lait tiède ; la musique des tambourins continuait, irritante, et il semblait qu'il s'y joignît des voix aiguës de femmes qui faisaient dans l'air immobile une vibration électrique. L'étranger rôdait sur la place comme un animal agité.

« Une main que je puisse saisir, un bras à serrer, un corps à étreindre ! Un être qui se penche vers moi, l'étranger, le perdu, le méprisé, — et moi à mon tour je le soulèverai jusqu'aux étoiles ! »

Au mur d'une terrasse une forme obscure apparut et se pencha, sans doute attirée par les cris, et lui il courut jusqu'au pied de la maison, et les deux bras silencieusement tendus il semblait qu'il allât monter vers l'ombre ou la forcer à descendre vers lui, tellement son geste était ardent. Mais la forme obscure disparut.

Alors, les deux mains ainsi levées, sans les abaisser, il s'avança et les appuya contre le mur encore chaud de soleil de la belle maison ; il les promenait contre le mur et jusqu'à la porte aux gros clous noirs, et saisit le marteau, et il semblait qu'il allait ébranler toute la maison en frappant.

Mais il abandonna soudain l'anneau et tomba devant le seuil, étendu à plat ventre et les bras devant lui, et il murmurait :

« Ne sois pas lâche, du moins ne sois pas lâche ! Ne

te trahis pas toi-même. Ne va pas maintenant abandonner ce qui fait le prix de ta vie, ton indépendance, ton orgueil, ton amour de toi-même et de la vérité. Qu'importe de souffrir, si l'on sent davantage ? Echappe aux soins qui diminuent, échappe au bonheur qui rassasie. Garde précieusement l'intensité ! Tu as choisi ta part, ne te sois pas maintenant infidèle, ne te trahis pas toi-même, ne sois pas lâche ! »

Et là étendu, souffrit une agonie, une de ces morts d'où on ressuscite vêtu d'un suaire de force et de fierté. Et en effet la violence de cette longue crise était enfin passée, et un tremblement seul agitait ce long corps, comme la surface de l'eau est agitée après une tempête, tandis que le calme se reforme dans les profondeurs.

Et il regagna lentement la petite chambre du cafetier et le tapis qui lui servait de lit ; mais sitôt le jour revenu il alla de nouveau s'asseoir sur le banc de pierre, devant la petite place de nouveau claire, ayant l'air grave de ceux qui ont combattu et ont été victorieux. Et à l'amertume qui restait en lui se mêlait peu à peu une douceur.

Était-ce la clarté nouvelle du matin, ou la clarté nouvelle de ses yeux : une vie plus diaprée et plus joyeuse lui semblait animer la place.

Elle était pleine des jeux de la lumière et de l'ombre : il y avait sur la poussière, sur le marbre de la fontaine, sur les murs blancs, la découpe dansante que faisait le feuillage des faux-poivriers. Des enfants aussi jouaient, faisaient danser aussi leurs bonnets grenat et leurs petites tuniques de jolies couleurs, dont l'une était d'un vert-amande, et l'autre d'un rose légèrement fané. Mais une autre, jaune-or, resplendit tellement quand elle passa dans le soleil, qu'elle fit oublier le vert et le rose.

Il y avait de tout petits enfants qui sautaient en criant de plaisir à cause du bonheur de vivre à cet âge, et leurs petits pieds nus faisaient voler un peu de poussière. Et y en avait de plus grands, déjà minces, qui lançaient leur toupie. Ils levaient le bras très haut et se dressaient sur la pointe de leurs pieds, — et l'étranger se disait : « Oui, c'est bien ainsi qu'il faut faire ! » — et puis ils lançaient la toupie d'un grand geste, d'un élan de tout le corps ; elle frappait le sol comme une balle. Parfois un, penché en avant, le bras allongé, d'un mouvement rapide enlevait la toupie sur la paume de sa main où elle continuait de tourner, — et lui, il savait bien comment cela faisait, comme un oiseau qu'on tiendrait prisonnier, comme une petite bête vivante qu'on tiendrait dans le creux de la main !

Au passage il entrevoyait un teint chaud dans lequel le rouge du sang paraissait sous une peau dorée, ou une bouche semblable à un fruit gonflé, ou une petite main ronde, et des joues rondes, et des yeux ronds et tendres comme ceux des pigeons.

Les coups réguliers du métier du tisserand scandaient la danse des enfants et de la lumière. Un vendeur de galettes appelait sa marchandise d'une voix claire. Jusqu'à la voix âpre du mendiant faisait partie du rythme universel. L'enfant du brodeur entre-croisait de ses petites mains les longs fils de la chaîne, debout dans le soleil sous son caftan bleu soutaché de jaune qui le faisait ressembler à un insecte éclatant. Des hommes passaient, graves et élégants, les bras enveloppés dans les plis du manteau. Dans les boutiques les marchands étaient assis au-dessus des corbeilles débordantes de légumes, d'oranges, de dattes, de citrons, de petites

pommes jaunes. L'ombre de la boutique et le reflet de la grande clarté de la place enveloppaient de douceur ces choses colorées et le visage paisible du marchand. L'acheteur s'approchait, il se tenait sous l'auvent, juste entre l'ombre et la lumière ; on voyait le marchand étendre une main sans se déranger ; on le voyait saisir la corde qui pend à la solive pour se pencher en avant ; l'acheteur glissait son achat dans le pli de sa toge.

Deux jeunes hommes traversèrent la place, vêtus de tuniques l'une bleu de ciel et l'autre marron, leurs manteaux savamment drapés sur l'épaule, occupés de leur jolie figure. Puis, midi approchant et l'appel à la prière, des vieillards parurent, de ceux qui ont des visages blancs, rassasiés de jours, et dont les yeux immobiles regardent vers une autre vie.

Sans doute c'était la victoire remportée sur lui-même qui lui donnait cette clairvoyance, mais il semblait à l'étranger assis sur le banc de pierre qu'à travers les vêtements et les corps de ces passants, de ces habitants de la petite place, il voyait à nu les âmes, les simples et les doubles, celles qui vivent dans la confiance et la paix, et celles qui sont constamment plongées dans l'inquiétude, ou dans l'envie, ou dans le deuil, les âmes graves et les âmes légères pour lesquelles n'existe que le présent et qui sautent d'une chose à l'autre comme les sauterelles dans l'herbe.

« La voilà donc, pensait-il, ma part ! Qui est le regard sur les couleurs, sur les gestes et les attitudes, et la vue profonde sur les cœurs. Parce que tout n'est pas donné au même ; ceux qui ont ne voient pas, et ceux qui voient ne posséderont pas. Mais il faut être content de sa part, et la mienne est assez belle ! »

Il avait, avançant hors de sa couverture une main longue et brune, cueilli des ongles une des hampes fleuries du réséda qui croissait au-dessus de sa tête, et il la portait souvent à ses narines ; elle avait une petite odeur sauvage, à la fois amère et douce. Il pensait : « Sauvage, amère et douce comme ma vie ! »

Et quand, la lourdeur de midi passée, et les ombres s'allongeant dans l'autre sens, vinrent s'installer sur la place des charmeurs de serpents avec leur vieux sac de cuir dont sort le naja qui s'enroule et dresse sa tête en recourbant son cou plat, et que le charmeur, qui était jeune et ardent et beau, se mit à marcher en cercle d'une marche rythmée en invoquant les saints, unissant ainsi le danger, la religion et la danse, peu s'en fallut que l'étranger ne criât de plaisir.

Le soir, sous la lampe qui pendait de la voûte blanchie à la chaux, devant les auditeurs accroupis sur la natte blonde, il commença après le prélude de flûte à raconter ses voyages, les dangers et les fatigues, les perpétuels changements de lieux, le spectacle toujours nouveau, la poursuite du but mystérieux qui échappe toujours parce qu'il recule sans cesse.... Il montra le gîte du soir, la halte dans le désert glacé, quand la fumée du feu allumé se recourbe contre le vide du ciel et que les voix retombent comme des flèches sans force devant l'épaisseur du silence. Et il montra aussi midi ardent, où la lumière, versée par le ciel à pleins bords, renvoyée par la terre, tournoie dans un immense remous, et emporte avec elle la vue dans le vertige et le mirage ; il n'y a plus ni loin ni près, ni grand ni petit, parce que la distance est enlevée, et la dimension est enlevée ; il n'y a plus que l'absolu partout répandu, et le silence.... L'accable-

ment vous saisit, le sommeil sans rêves.... S'il y a un but, on y touche ; s'il y a une fin, la voilà ; l'éternité commence, et l'on défaille sur le sable brûlant....

Les clients paisibles du cafetier écoutaient, étalant sur leur genou la main où ils portaient leur plus belle bague....

Ainsi de jour en jour, et de mois en mois, et d'année en année, car l'étranger ne s'en allait pas, et on s'était habitué à sa présence sur le banc de pierre devant la place ensoleillée. Il vivait ainsi dans la vue continuelle de la vie, tenant d'ailleurs les yeux souvent fixés on ne savait sur quel spectacle, sans doute intérieur, et n'écoutant guère les paroles, qui sont faites pour tromper et détournent de la vérité. Il restait là, buvant dans les petites tasses la liqueur brune et brûlante qui stimule l'esprit, ayant, le jour, la place gaie et claire et l'ombre du café, la nuit la petite fontaine qui causait dans le silence, et c'était elle qu'il écoutait. Il disait au vieux cafetier :

— Qui eût cru que le monde entier tînt dans la petite place ignorée d'une petite ville ?

Parfois il regardait longtemps la belle porte close de la riche maison ; l'homme riche sortait et rentrait, toujours pressé....

Au vieux cafetier bienveillant en qui il avait trouvé un père et un ami, il disait :

— J'ai beaucoup erré, poussé par l'inquiétude et le désir, j'ai poursuivi la science, mais j'ai vu qu'il n'y a pas une seule parole à laquelle on ne puisse en y réfléchissant opposer une autre parole, et toute ma sagesse tient aujourd'hui dans le creux de la main, dans ce mot que tu prononces souvent : « Louange à Dieu ! » Car cela signifie

l'acceptation de la destinée et le remerciement pour la vie, qui est bonne à vivre avec joie. Ainsi par tant de routes j'ai été simplement ramené à moi-même ; mais béni soit le prophète qui a dit : « Il n'y aura d'égarés que les méchants. »

La voix qui sortait de la bouche amère du mendiant éclatait, et elle était pour lui un avertissement salubre. Mais sa récompense était cette joie ailée de la vie qu'il saisissait au passage et emprisonnait dans des vers toujours plus beaux, à cause du dépouillement toujours plus grand de lui-même, et parce que maintenant il avait payé le prix.

Et il pensait : « Plus précieuse encore que l'ongle poli d'une femme, et même que la femme tout entière, et plus durable encore que le fils qui continue votre chair et la chair aimée, il y a la parole de beauté. »

Et le bon cafetier lui disait :

— Quand tu racontes, c'est comme si on voyait les choses, et mieux que si on les voyait, parce que les yeux de la plupart des hommes sont infirmes, et tu révéles les choses que l'on pense sans savoir soi-même qu'on les pense, et la vérité qui est en nous.

Et les gens, tout en le considérant avec un peu de mépris, aimaient toutefois à venir l'entendre ; même l'homme riche y vint à plusieurs reprises. Et le fils du cafetier le servait, qui portait d'habitude une tunique jaune et avait aux deux coins de ses lèvres rondes un léger duvet qui posait là comme deux violettes, et il l'écoutait.

Jusqu'à ce que vînt, pour lui comme pour d'autres, celle qui met la nuit devant le soleil, qui sépare complètement, qui finit tout.

Or on trouva dans son manteau un papier qui montrait qu'il n'était autre que le frère de l'homme riche, propriétaire de la belle maison, le fils de l'ancien juge, celui qui était parti pour étudier, et qu'il n'aurait eu qu'à réclamer ses droits pour vivre dans l'abondance des biens et des jouissances. Mais il avait préféré une autre abondance, intérieure.

Le vieux cafetier devant le corps étendu de son hôte se frappait le front, disant : « Mais je le savais ! » en considérant ce visage dans lequel il retrouvait agrandi et pacifié et ennobli le visage ardent et inquiet d'un enfant qu'il avait vu s'amuser autrefois sur cette même place où continuaient à jouer dans le clair soleil, tout près du mort immobile, d'autres gais enfants.

Et ce fut ce corps rigide seulement qui entra par la belle porte jaune dans la belle maison. Mais l'homme riche son frère, et tous les habitants du quartier lui firent de grandes funérailles, chacun voulant toucher du moins la civière où on le portait, car à présent que sa voix s'était tue et que chacun répétait le peu qui lui restait de ses paroles, ils comprenaient quel homme ils avaient perdu. Ainsi encore par sa mort l'étranger les révélait à eux-mêmes et les agrandissait.

F. CHAVANNES.



PRESSE SUISSE

ET POLITIQUE ÉTRANGÈRE

Pour aborder ce sujet un peu complexe, j'évoque quelques souvenirs historiques. Je remonterai jusqu'au 14 juillet 1823, date à laquelle la Diète suisse adopta ce qu'on appela le « conclusum. » Cet acte, inspiré par les tendances réactionnaires d'une Europe encore sous l'empire de la Sainte-Alliance, était intitulé : « Arrêté contenant des mesures relatives aux abus de la presse et à la police sur les étrangers. » Il débutait en ces termes :

« Oûi le rapport du Directoire fédéral et les observations des députations des cantons ;

» Appréciant justement et voulant maintenir la position que la République suisse occupe dans l'association des Etats de l'Europe et *ayant soigneusement égard aux rapports dans lesquels les traités l'ont placée vis-à-vis d'eux ;*

» Profondément convaincu de la nécessité de prendre, dans les circonstances graves et difficiles de l'époque actuelle, des mesures propres à préserver notre patrie des conséquences fâcheuses qui pourraient résulter soit

de l'hospitalité que la Suisse a de tout temps exercée envers les étrangers, soit des abus de la presse ;

» Enfin dans sa due sollicitude pour la sûreté de la Confédération :

» La Diète arrête à l'unanimité :

» Tous les hauts Etats sont invités très instamment à prendre, de la manière qui sera jugée convenable, des mesures énergiques en vue de ce qui suit :

» A. Relativement aux abus de la presse.

» 1) Qu'en traitant des relations extérieures dans les journaux, brochures et écrits périodiques, on évite avec soin tout ce qui blesserait les égards dus à des puissances qui sont en relations amicales avec la Suisse ou leur fournirait des motifs à de justes plaintes.

» 2) Qu'en prenant ces mesures on ait pour but, non seulement de punir, mais surtout de prévenir les contraventions.... »

Le conclusum, dont la seconde partie était consacrée à la police des étrangers, fut confirmé chaque année jusqu'au 8 juillet 1829 ; puis il tomba dans l'oubli sans que, dès lors, on ait fait aucune tentative de ramener la Suisse dans cette voie. On se représente le tollé à peu près général qui s'élèverait de la presse, si les chambres fédérales en venaient un jour à adopter un arrêté du même genre.

Le second fait que je citerai a trait à la guerre franco-allemande de 1870. Le message du Conseil fédéral du 8 décembre 1870, concernant le maintien de la neutralité suisse pendant la guerre entre la France et l'Allemagne, le rapporte en ces termes :

« Par suite de certains événements de peu d'importance, il s'était manifesté dans l'Allemagne du Sud, et particulièrement

chez nos voisins badois, des tendances hostiles à la Suisse que des adversaires malveillants s'étaient efforcés d'entretenir. Après les brillants succès remportés par les armées allemandes au commencement de la guerre, l'enthousiasme du vainqueur s'était même traduit en de véritables menaces contre la Suisse, et comme la violence provoque la violence, la presse suisse et la population de la frontière ont répondu sans trop peser parfois leurs expressions....

» Quelques faits qui vinrent fortuitement coïncider avec cette polémique éveillèrent en nous l'idée que certaines personnes travaillaient à compromettre la Suisse et, dans ce but, cherchaient à surexciter l'opinion publique. Nous pensâmes dès lors qu'il était de notre devoir d'adresser aux cantons une circulaire pour les engager à redoubler de vigilance relativement à ces faits; nous recommandâmes en même temps à la presse de ne pas afficher de la partialité et de refuser les articles provenant d'auteurs peu connus de la rédaction ainsi que les articles irritants ou les insinuations ayant un caractère général.

» Cette circulaire a provoqué de vives réclamations de la part d'un certain nombre de journaux, et, en combinant habilement les phrases, on a attribué au Conseil fédéral l'intention d'engager les gouvernements cantonaux à prendre des mesures de rigueur contre la presse. D'autre part, on approuvait le Conseil fédéral, et, ce qui importe surtout, notre circulaire a produit le résultat qu'elle devait produire. Comme, de leur côté, les gouvernements des Etats voisins ont agi d'une façon toute semblable, les esprits se sont calmés en deçà et au delà du Rhin. »

L'auteur du message de 1870, le président de la Confédération, Jacques Dubs, montrait ensuite combien la position des neutres était difficile, et combien, dans cette guerre franco-allemande qui les touchait de si près, il avait été difficile aux Suisses d'imposer silence à leurs sympathies. Il rappelait que la Suisse avait fait de cruelles expériences jusqu'à ce qu'elle se fût familiarisée

avec l'idée de ne plus se mêler des querelles du dehors, et terminait en disant :

« La Suisse a eu, elle aussi, sa mission dans cette guerre.... L'union des races étant son caractère essentiel, elle a le devoir de veiller au maintien de son principe et de le faire prévaloir au milieu des guerres de race; partout où elle le peut, elle doit s'efforcer de frayer la route à des appréciations plus humaines sur le terrain du droit des gens. C'est dans ce sens que le Conseil fédéral a compris la mission que la Suisse avait à remplir et c'est à ce point de vue qu'il désire voir juger ses actes. »

Pour prendre enfin un fait tout récent, qui n'est pas le seul de son espèce, je citerai le passage ci-après d'un article publié en avril 1911, à propos du Maroc, par la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, le journal allemand qui a le plus de rapports avec la chancellerie impériale.

« Ce qui est surprenant écrivait l'organe officieux allemand, c'est que dans la Suisse française, quelques journaux ont adopté un ton qui rivalise avec la surexcitation des journaux boulevardiers parisiens, et qui est difficilement conciliable avec la neutralité de la Suisse. »

A quoi M. Georges Wagnière répondait dans le *Journal de Genève* que les articles de journaux n'étaient pas des actes de gouvernement et que la neutralité de notre pays n'empêcherait jamais un citoyen suisse qui tient une plume de dire librement ce qu'il pense sur les événements de politique étrangère et de manifester dans des termes convenables ce qu'il croit être juste....

« L'opinion suisse, ajoutait notre confrère, peut être d'un grand poids dans le monde, mais à condition d'être indépendante, comme la patrie elle-même. Le Suisse romand n'a pas à épouser sans contrôle l'opinion des journaux français et à

s'irriter tour à tour contre l'Italie, l'Angleterre ou l'Allemagne suivant les intérêts que la France poursuit à Tunis, à Fachoda ou au Maroc. Le Suisse allemand n'a pas à attendre le mot d'ordre de Berlin pour juger la politique prussienne en Pologne ou ailleurs. Si nous voulons compter pour quelque chose, il nous faut commencer par être nous-mêmes. »

Voilà donc trois cas, à bien des années de distance les uns des autres, dans lesquels la presse suisse est rappelée à ce qu'elle doit à la neutralité du pays. Chacun de ces cas est différent. Dans le premier, nous voyons la Diète, cédant aux influences réactionnaires qui pesaient alors sur toute l'Europe, prescrire aux cantons des mesures même préventives contre les abus de la presse contraires aux rapports dans lesquels les traités avaient placé la Suisse vis-à-vis des autres Etats de l'Europe. Dans le second, le Conseil fédéral recommande à la presse la prudence et la modération à l'égard des belligérants, non pas au nom des traités, mais à cause des obligations qui s'imposent à tous les Etats non belligérants, demeurés, de leur propre volonté, dans une situation de neutralité au milieu des Etats qui se trouvent en guerre. Dans le troisième, c'est un journal officieux étranger qui s'appuie sur le caractère de neutralité perpétuelle de la Suisse pour réclamer contre le langage d'une partie de sa presse.

Aujourd'hui, nous pouvons considérer comme généralement admis que le principe de la neutralité n'impose aucune restriction particulière à la presse des pays neutres. D'accord avec feu M. Hilty et avec Bluntschli, M. Sidney Schopfer écrivait dans sa dissertation sur le principe de la neutralité :

« Exiger du peuple suisse des sentiments d'impartialité absolue serait aller trop loin. Un Etat peut avoir de vives sympathies pour un des belligérants, manifester hautement son mécontentement des actes de l'autre partie, tout en restant neutre. Avoir une opinion sur la justice ou l'injustice d'une cause ou d'une ligne de conduite politique, et exprimer cette opinion, ce n'est pas prendre part à la guerre.... Aujourd'hui l'extrême civilisation des masses a rendu les peuples d'une nervosité dangereuse et d'une susceptibilité d'esprit très ombrageuse qui ne répond pas toujours à une réelle pureté de sentiments, mais qui n'en est pas moins impérieuse et qui exige plus de ménagements dans l'expression que dans les pensées. Rien n'est plus facile à un Etat animé d'intentions belliqueuses que de paraître toujours provoqué, surtout quand c'est lui qui provoque. Toutefois les témoignages de sympathie dans la presse non officielle ne sauraient jamais être imputés à l'Etat neutre comme un abandon de sa neutralité, tant qu'ils n'excèdent pas les limites de sa propre législation. Ce n'est que s'il s'agissait d'offenses évidentes contre les belligérants que l'Etat neutre pourrait, selon les circonstances, avoir l'obligation d'avertir, de prévenir et de punir. Sans exiger de la presse des restrictions d'une timidité exagérée, il est d'autant plus indispensable d'intervenir à temps, avec le tact et la réserve d'une raison éclairée, que les passions que la guerre déchaîne sont plus facilement surexcitées par ces manifestations. C'est là plutôt une question de sagesse politique que de droit international.... »

En 1876 déjà, dans un rapport au département militaire fédéral, M. Hilty écrivait :

« La neutralité de l'Etat n'est pas compromise par des actes individuels qu'il n'a pas autorisés, ni par les opinions ou sympathies manifestées par ses ressortissants. »

Ce que disent MM. Hilty et Schopfer s'applique spécialement à la neutralité en temps de guerre; on peut en dire

autant, à plus forte raison, de la neutralité en temps de paix. Mais la question est loin d'être épuisée par la considération de ce point de vue spécial. Nous avons à tenir compte du rôle particulier que joue la Suisse au milieu de l'Europe et que Numa Droz définissait ainsi:

« Ce qui a plus d'importance peut-être que le texte des traités de 1815, c'est le rôle moral que notre petit pays a été appelé à jouer dans les relations internationales. Comme on sait que la Suisse ne nourrit point d'ambitions et n'ourdit pas d'intrigues contre les autres Etats, ceux-ci se sont habitués de plus en plus à réclamer son intermédiaire et sa participation dans toutes les œuvres qui ont pour l'Europe et pour l'humanité un intérêt général. C'est sur son sol que les congrès internationaux aiment à siéger. C'est à la Suisse que les autres Etats confient volontiers la direction des grandes œuvres de paix et de civilisation, telles que l'Union universelle des postes, des télégraphes, de la propriété intellectuelle, l'Union européenne des chemins de fer, etc. La Suisse vit sur un pied d'amitié avec toutes les nations civilisées. Elle occupe au point de vue international une situation privilégiée. Objet de la sympathie générale, notre pays s'en montrera d'autant plus digne qu'il demeurera plus fidèle à ses traditions de simplicité, de droiture, de bienveillance pour tous. »

On ne saurait mieux dire. Ce n'est pas la neutralité seule qui nous dicte cette attitude bienveillante vis-à-vis des autres nations, mais une situation particulière dont cette neutralité et notre position au centre de l'Europe sont le principe. Il serait étrange que l'Etat seul, comme tel, fût tenu à certains égards, tandis que la presse, organe de l'opinion publique, se considérerait comme exempte de toute obligation de cette nature. La sagesse politique, car c'est elle qui a son mot à dire ici, admettra difficilement cette discordance. La règle générale est.

qu'entre pays qui ne sont pas en état de guerre il convient de s'abstenir de mots piquants, de paroles offensantes, de tout ce qui peut troubler les rapports réciproques et justifier des représailles ou des agressions. Comme les individus, les nations ont leurs susceptibilités légitimes et leur honneur, et leur patience a des bornes. Cette règle se renforce des devoirs résultant de la situation particulière si heureusement définie par M. Droz.

Allons plus loin: il semble que tout, dans notre situation, nous recommande une attitude, sinon bienveillante, du moins impartiale vis-à-vis des autres peuples. Nous sommes enfermés entre quatre grandes nations se rattachant à des races différentes. Notre pays lui-même se partage entre plusieurs races. Il a l'ambition d'être la « plaque tournante » de l'Europe. Une immense immigration étrangère a débordé sur lui, en partie contre son gré, mais en partie aussi, ne l'oublions pas, à la suite des efforts intenses de nos institutions scolaires et de l'industrie la plus lucrative de la Suisse, celle que nous appelons l'industrie des étrangers. Permanente ou temporaire, cette immigration a pris une large part au développement économique. Ajoutons que nos grandes industries ne pourraient subsister sans exporter dans les pays voisins et que nos écrivains les plus distingués ont très souvent revendiqué pour la Suisse le rôle d'intermédiaire bienveillant et d'interprète conciliant entre les idées diverses des nations qui nous entourent. Or ce rôle et ces intérêts excluent tout parti pris, toute sympathie excessive en faveur de l'un ou de l'autre. Ils nous invitent à nous dégager autant que possible des sentiments susceptibles de nous entraîner trop fortement d'un seul côté, à pratiquer l'impartialité et la modération du langage.

Mais si notre situation particulière nous impose ce devoir, ne crée-t-elle pas aussi certains droits, et en particulier celui d'élever la voix, même au risque de déplaire à l'un ou l'autre de nos voisins, quand la politique de ceux-ci choque les principes sur lesquels est fondée la civilisation moderne? Il y a peu de semaines, un débat intéressant s'engageait sur ce point dans la *Semaine littéraire* entre deux publicistes, M. Robert de Traz, et notre confrère M. Albert Bonnard, rédacteur en chef du *Journal de Genève*. Dans sa *Vie en Suisse*, M. de Traz avait émis l'opinion que les journaux suisses devraient, dans l'examen des faits de la politique extérieure, se placer plus qu'ils ne le font au point de vue suisse, rechercher notre intérêt de cas en cas et ne pas s'abandonner à des sympathies irraisonnées, en contradiction avec les intérêts vitaux du pays. Après avoir appuyé son dire sur quelques exemples récents, notamment la victoire cléricale en Belgique et l'expédition italienne à Tripoli, M. de Traz concluait en ces termes :

« Un journaliste qui suivrait cette méthode devrait évidemment ne pas procéder au hasard, mais interroger l'histoire et rechercher, dans l'Europe contemporaine, où se trouve l'intérêt suisse. Utile besogne ! Mais cette chimère qu'on appelle la neutralité dispense trop souvent d'une vue d'ensemble. Se préoccupe-t-on quelque part de cultiver notre amitié autrichienne et notre amitié anglaise ? Voilà la question qu'on arrive à se poser lorsqu'on réfléchit en lisant son journal. »

A cette thèse, M. Albert Bonnard a répondu, dans des articles dont je ne puis malheureusement citer, faute de place, que peu de lignes. Après avoir montré combien il était difficile, selon lui, de discerner clairement l'intérêt suisse dans les cas cités par M. de Traz, il est arrivé à cette conclusion que la thèse pourrait se soute-

nir si les journalistes étaient des hommes d'Etat, chargés, comme nos conseillers fédéraux, de défendre jalousement les droits et les intérêts de la Suisse.

« Mais, dit-il, la tâche du journaliste est surtout de bien présenter les faits, de chercher à les faire comprendre, sans prétendre à exercer sur eux de l'influence. Notre fonds commun, c'est le respect des droits de tous, le sens de la liberté, le désir de justice sociale, le sentiment bien enraciné que les peuples peuvent disposer d'eux-mêmes et que partout où un peuple est enchaîné malgré lui à un plus puissant, un droit inaliénable est violé ; l'aversion pour toute attitude dévotieuse devant les grandeurs conventionnelles, monarques, castes ou mandarinats, pour toute abdication devant la fortune, la force et le succès ; le sens profond de l'égalité humaine ; le respect d'une loi obligatoire pour tous et obéie même par ceux qui l'édicte ; l'idée bien enracinée que nous avons le droit de tout discuter et de tout juger par nous-mêmes et d'après nous-mêmes sans qu'une autorité quelconque nous dicte des arrêts obligatoires ; le respect traditionnel de la valeur militaire dépensée par quiconque a défendu sa patrie. Tout cela notre histoire nous l'a appris. Tout cela est le sens même de nos institutions, la raison d'être de la Suisse, la note spéciale qu'elle donne dans le concert européen.... »

M. de Traz a répliqué qu'il ne proposait pas d'abandonner le point de vue général pour un point de vue suisse étroitement utilitaire, mais d'adjoindre parfois et à l'occasion celui-ci à celui-là.

« N'est-il pas légitime, écrit-il, alors que tant de gens, cédant à des affinités ethniques, choisissent de s'intéresser à tel ou tel pays voisin, de proposer énergiquement qu'on choisisse la Suisse?... Dans l'intérêt même de nos libertés, de notre désir de justice sociale, de notre sens profond de l'égalité humaine, et précisément pour sauvegarder ces valeurs-là, n'est-il pas permis de voir quelles sont les conditions pratiques pour nous de vivre et de durer?... »

Les deux points de vue qui viennent d'être esquissés ne s'opposent pas nécessairement l'un à l'autre. On peut être certain que si un intérêt suisse majeur clairement discerné nous invitait à exprimer nos sympathies pour une nation voisine, à déterminer un courant d'opinion en sa faveur, ou à arrêter un courant contraire, la presse suisse ne travaillerait pas de propos délibéré dans le sens opposé. C'est dans des circonstances pareilles que peut s'exercer l'habileté des hommes d'Etat qui savent utiliser la presse, lui donner au moment opportun la note juste et la faire travailler, quelquefois sans qu'elle s'en doute, au profit des intérêts nationaux. Mais on l'a vu par l'expérience de 1870, l'intervention du gouvernement, l'envoi d'une circulaire officielle ne manque guère d'éveiller les susceptibilités et de soulever les protestations d'une partie de la presse. Il sera toujours plus prudent de s'aboucher avec les publicistes qui exercent sur l'opinion une autorité légitimement acquise ou d'intervenir, comme cela s'est déjà fait, par l'intermédiaire des sociétés de la presse. Notre neutralité rend parfois nos intérêts extérieurs difficiles à discerner. Nous ne sommes pas dans la situation de la presse anglaise, toujours si prompte à orienter ses sympathies et son action du côté de l'intérêt anglais du moment.

A côté de cela, on ne peut contester que le point de vue où se place M. Bonnard ne soit juste. La presse suisse s'honorera toujours et n'exposera pas son pays en soutenant des causes nobles et généreuses, à condition toutefois qu'elle y apporte une modération d'expression qui donnera d'autant plus de poids à son intervention pacifique. L'écueil de cette politique est le don quichotisme, cette disposition à intervenir à tout propos, à propos et hors de propos, à distribuer et à s'attirer force

horions sans qu'il en résulte la plupart du temps autre chose que des désagréments pour ceux qu'on a prétendu défendre; c'est le penchant à faire, à propos de politique extérieure, des campagnes dans toutes les règles et au cours desquelles il est bien difficile de ne pas sortir des bornes de l'impartialité et de l'équité.

Un autre écueil de cette intervention de la presse suisse dans les affaires extérieures, c'est la tentation de juger des faits sous l'influence des affinités ethniques ou de certains souvenirs historiques. Le sentiment de race est assez puissant pour nous faire dévier d'une manière à peu près inconsciente. Selon qu'on parle français, allemand ou italien, selon qu'on fait sa pâture quotidienne des journaux de tel pays ou de tel autre, on peut s'habituer insensiblement à donner ordinairement raison au pays avec lequel on a le plus de points de contact, de rapports et de ressemblances; on le fera en toute bonne foi et d'autant plus aisément qu'il est bien rare que dans les grands conflits de la politique extérieure, tous les torts se trouvent d'un seul côté. M. le professeur Ernest Bovet signalait ce travers le jour où il écrivait :

« Nous critiquons trop nos voisins et nous agissons trop peu dans un sens national. Selon les parties du pays, notre aversion systématique se dirige contre la France, contre l'Italie ou contre l'Allemagne. Ce sont là des sentiments déraisonnables en opposition avec l'histoire européenne et la psychologie des peuples. »

On pourrait citer de nombreux articles de journaux suisses à l'égard desquels cette critique est fondée. Je crois que, sous ce rapport, Suisses allemands, Suisses français et Suisses italiens ont presque tous quelque chose à se reprocher. Une connaissance plus approfondie

de l'histoire, et surtout de l'histoire contemporaine, pourrait, dans une certaine mesure tout au moins, nous garantir contre cette faiblesse en nous rappelant que chacun de nos voisins nous a donné tour à tour de graves sujets de plainte ; qu'en politique extérieure, de la part des grandes puissances, il n'existe d'autres sympathies que celles qui sont fondées sur des intérêts ; qu'aucune nation ne nous aime pour nous-mêmes et qu'une politique basée sur une admiration exclusive pour une race ou un Etat, fondée sur la croyance que nous avons tout à attendre de l'un et rien des autres, que cette politique ne peut conduire qu'à des déceptions et à des erreurs.

J'ai toujours admiré les paroles si sensées que Washington, le fondateur de la grande république américaine, adressait le 17 septembre 1796 dans son message d'adieu au peuple des Etats-Unis.

« Observez, disait-il à ses concitoyens, envers toutes les nations, les règles de la justice et de la bonne foi, et vivez en paix avec elles. La religion et la morale vous en font une loi et une sage politique vous le prescrit aussi.... Pour l'exécution d'un tel plan, rien n'est plus essentiel que d'extirper les antipathies invétérées ou l'aveugle attachement pour certaines nations, et de les remplacer par un sentiment de bienveillance amicale pour tous les peuples.... La nation qui entretient pour une autre une haine habituelle ou un excès d'affection s'en rend esclave en proportion de la vivacité de ces sentiments, et l'un ou l'autre doit l'entraîner au delà de son devoir ou de ses intérêts. L'antipathie entre deux nations les dispose à s'injurier, à s'insulter, à devenir hautaines ou ombrageuses au plus léger prétexte de mécontentement : de là des froissements multipliés et des querelles obstinées et sanglantes. »

Notre grand historien vaudois Louis Vulliemin exprimait une idée toute semblable lorsqu'il disait à ses concitoyens :

« Soyez les alliés de tous sans vous donner à aucun. Que l'on sache que vous voulez une exacte neutralité et que vous la voulez sincèrement. »

Ces paroles peuvent s'appliquer à l'attitude de la presse. Elles n'excluent ni la critique ni l'approbation des actes des autres nations, mais elles condamnent nettement la critique qui dérive de l'antipathie et l'approbation qui a son principe dans l'engouement. En matière de politique extérieure, notre effort doit être de nous dégager des préjugés de race et de langue et de nous élever au point de vue supérieur du désir de justice et d'une bienveillance autant que possible égale pour tous. Cette attitude nous est recommandée aussi bien par des motifs de politique intérieure que par des considérations de politique extérieure. En accentuant leurs sympathies pour la France, les Romands en arrivent à froisser les confédérés allemands, comme ceux-ci peuvent les froisser en affichant leurs sympathies pour ce qui émane de l'empire allemand. De là naissent malentendus et méfiance. J'ai dit plus haut les raisons que nous avons, vis-à-vis du dehors, de nous comporter avec une égale retenue envers les uns et les autres et de nous souvenir, selon le mot connu, qu'en toutes choses « il y a la manière. »

Je le reconnais : peu de choses sont plus difficiles, non pas que d'imposer silence, mais que de contenir dans de justes limites des sympathies pour les uns qui peuvent se traduire en antipathie pour les autres et qui sont le produit de la culture générale, d'affinités de races, de la communauté du langage, souvent même, dans les villes où l'élément étranger est en force, des influences du milieu ambiant. L'instinct entre en jeu, parfois sans qu'on s'en doute, et l'on sait combien il est

difficile à la froide raison de résister à l'instinct ou à la passion. Une étude sérieuse de notre histoire peut contribuer, je l'ai dit, à nous affermir dans les dispositions désirables. On ne saurait trop la recommander aux journalistes comme antidote de sentiments exclusifs. L'histoire ne peut manquer de leur apprendre combien il est imprudent pour la Suisse et pour les Suisses d'intervenir partialement en faveur de telle ou telle nation. Elle leur apprend que nous avons eu tour à tour à nous louer et à souffrir des uns et des autres et que le plus sûr moyen d'être dans le vrai consiste à ne pas s'écarter des bornes de la modération et de la courtoisie ; qu'aucun rôle n'est plus coupable que celui qui consisterait à flatter le sentiment public aux dépens de l'intérêt national.

C'est en temps de guerre, — on l'a vu en 1870, — quand toutes les passions sont allumées autour de nous et que la répercussion de ces passions vient retentir dans notre pays, que la situation est particulièrement dangereuse et délicate. Les grandes puissances n'ont pas toujours été très scrupuleuses dans l'emploi des procédés diplomatiques. En 1870, le Conseil fédéral croyait pouvoir discerner dans certains articles violents ou perfides la main d'agents intéressés à provoquer des incidents ou un état d'esprit fâcheux. Ce danger reste possible même en temps de paix, et réclame, dans les époques troublées, une très grande circonspection. Si le langage de la presse suisse en matière de politique extérieure reste mesuré et digne, nous aurons d'autant plus de force pour exiger que les étrangers résidant chez nous s'expriment avec convenance et usent de procédés corrects. Nous avons des amis en France, en Allemagne, en Autriche, en Angleterre, en Italie. Sachons les fortifier dans leurs

sentiments de bienveillance en évitant ce qui peut les blesser dans leur propre sentiment national.

En somme, défendons-nous avec vigueur contre les attaques et les reproches immérités de la presse étrangère, surtout quand ils émanent de journaux ayant quelque autorité et non d'extravagants ou d'excentriques ; ayons l'œil ouvert sur l'intérêt suisse ; n'oublions jamais ce que nous devons à l'honneur national ; mais quand il s'agit de faits politiques qui ne nous concernent pas ou ne nous touchent que d'une manière indirecte, souvenons-nous que notre jugement sera d'autant moins suspect, d'autant plus apprécié et plus autorisé qu'il paraîtra moins s'inspirer des sympathies et des antipathies de race, mais, au contraire, prendre sa source dans des sentiments supérieurs de justice et de bienveillance, de respect des faibles, dans le désir sincère de rapprocher les peuples et de voir mûrir chez nos voisins comme chez nous les plus beaux fruits de la civilisation et de la paix. Le journaliste qui se laissera guider par ces principes courra bien rarement le risque d'être taxé d'agressif et d'arrogant ou de nuire à son pays par les rancunes et la malveillance qu'une attitude partielle aura amassées autour de celui-ci. Les journalistes ne sont pas des hommes d'Etat, mais ils peuvent faire beaucoup pour faciliter la tâche des hommes d'Etat, ou pour la rendre au contraire plus difficile et plus ingrate.

FÉLIX BONJOUR,
conseiller national.



L'HOMME DANS LE RANG

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹

Les dimanches soir, la cour, la cantine, les chambrées, les escaliers et les corridors de la caserne s'emplissaient d'une rumeur joyeuse. Chacun revenait content de sa journée, avide de raconter ses parades en uniforme. Les dernières minutes de liberté, avant l'appel en chambre, étaient mises à profit. On chantait, on s'appelait, on buvait un verre avec les amis, on faisait jouer la boîte à musique de la cantine. Des retardataires arrivaient en courant avec des paquets où se devinaient des « douceurs » de la maison, ou du linge propre. D'autres se tenaient par le bras et riaient ensemble de joyeusetés, de « scies » qui n'étaient claires que pour eux. Parfois un officier fendait la foule des soldats, rapide, le sabre traînant, et répondant d'un seul geste à toutes les mains levées.

Devant la grille, sous le réverbère, stationnaient des civils. Des femmes, des petites amies, des mères peut-être, regardaient avec une mélancolie jalouse cet endroit incompréhensible, où elles ne pouvaient pénétrer et où

¹ Pour la première partie, voir la livraison de septembre.

celui qu'elles aimaient oubliait leur absence. La façade noire de la caserne était éclairée à tous les étages. Puis, on entendait soudain un alerte roulement de tambour ; un bref silence s'établissait et, par toutes les fenêtres ouvertes des chambrées, venait le bruit des appels ; des noms énumérés et les « Présent » vociférés par les hommes.

Après l'appel, on avait une demi-heure jusqu'à l'extinction des feux, et nous parlions ensemble de nos dimanches, en débouclant nos ceinturons. Diserens avait été au tir de son village, et il nous montrait vaniteusement son livret où les 4 se succédaient. Muller, le chauffeur d'auto, avait passé son après-midi de façon moins innocente et, comme il était gris, ses confidences scabreuses faisaient rire toute la chambrée. Blanchod, qui n'avait pas entendu, rêvait à l'écart et malgré sa tunique, son képi, conservait son air de petit garçon timide. Aubry fumait des cigarettes à bout de carton et avouait avoir dormi toute la journée, pour se retaper. Monard grognait. J'étais assis à côté de lui et je lui demandai la raison de sa mauvaise humeur.

— Sale existence ! répondit-il.

— Cela ne va pas, chez toi ?

— Mais non, ici. Jouir de quelques heures de liberté et retomber dans ce bain !

— Un bain ? Tu exagères.

Il y avait longtemps que je n'avais causé avec Monard. J'ignorais son état d'esprit. Je l'observai : sa figure lassée et tirée, avec un lorgnon de travers, exprimait le découragement. Il sentit mon regard, haussa les épaules et recommença :

— Chez moi, j'ai pris un bain, pour me décrasser de

nos sueurs et de nos poussières. Je me suis mis en civil, couché sur mon divan, et j'ai essayé d'oublier que j'étais un soldat, en proie à toutes les brutalités, à toutes les promiscuités. J'ai chassé violemment de mon esprit tout ce qu'on y avait enfoncé la semaine dernière. J'ai crié vers ma chère indépendance d'autrefois, vers la solitude où je me cultivais à loisir....

Ces phrases, par leur excès et leur prétention mêmes, m'auraient très bien convenu quelque temps auparavant. Mais je m'étais transformé, et assez profondément pour ne pas y reconnaître un sentiment qui avait été le mien. Ces plaintes me parurent mesquines. J'allais leur répondre lorsque Lavanchy, qui rentrait du rapport, nous reprocha avec acrimonie de ne pas être encore couchés. Nous nous séparâmes pour obéir.

Tandis que Monard soupirait, Aubry sifflotait en pliant son pantalon, Diserens bavardait avec Blanchod, Belmont ronflait, Muller cuvait son ivresse glorieuse. Brusquement s'éleva de la cour un nouveau roulement de caisse. Alors Lavanchy éteignit la lumière en menaçant de punir quiconque prendrait encore la parole. Et le silence régna dans la chambrée obscure.

Etendu dans mon lit, entre les draps rudes, j'écoutai comme tous les soirs le tambour courir sur le gravier de la terrasse pour aller répéter son signal à l'angle sud de la caserne. Je perçus bien, quoique plus vaguement, qu'il recommençait devant les écuries. Il devait encore le répéter à l'angle nord, mais cette fois-ci je ne pus l'entendre : je dormais déjà.

Le lendemain, à la cantine, j'abordai Monard. Il était assis au bout d'un banc déjà occupé par de bruyants camarades, devant un verre de café.

— Tiens, regarde, dit-il, ils n'ont même pas de tasses !

Je me mis en face de lui et lui demandai, non sans ironie, s'il avait passé une bonne matinée. Il haussa les épaules, détourna la tête, puis brusquement, comme un reproche :

— Cela te plaît donc d'aliéner ainsi ta vie, de supprimer en toi ce qui fait ta valeur humaine ? Cela te plaît, cette bousculade grossière et ininterrompue, sans méditation, sans rêve personnel ?

La table fut secouée tout à coup par le tumulte de quatre joueurs de cartes qui abattaient en même temps leurs jeux, avec des cris. Monard continua :

— Qu'est-ce que je préfère dans l'existence ? Assouplir mon intelligence, goûter les raffinements, lire des vers, analyser les idées. Je suis un intellectuel. Ma place n'est pas ici.

— Moi aussi, si tu veux, je suis un intellectuel....

— Eh bien, alors....

— Au début, avouai-je, je me suis senti dépaycé, malheureux même. Mais maintenant....

Trois camarades vinrent enjamber le banc avec leurs gros souliers et s'installèrent à mes côtés. Ils commandèrent des cafés-kirsch et de la tarte, et ils se mirent à déblatérer contre un « sacré bougre de caporal » qui les embêtait. Pendant ce temps, j'essayai de m'expliquer pourquoi je ne pouvais plus partager les manières de voir de Monard. J'étais, comme lui, très attaché à l'intelligence, mais je lui attribuais dorénavant un autre rôle dans l'être. Ce n'était plus une faculté tyrannique, séparée du reste, mais une partie dans un ensemble. Ma « valeur humaine », pour reprendre son expression, dé-

pendait aussi bien de mes muscles, de mon entrain moral, de mon aptitude à commander ou à obéir, que de mon cerveau. Cette idée me rapprochait d'ailleurs de certaines philosophies modernes qui refusent à l'intelligence la place prépondérante ; seulement, je n'y étais pas arrivé par mes lectures ou mes raisonnements ; je concluais ainsi après des expériences de caserne, des observations militaires que j'avais vécues. Et j'entrevois une « intellectualité » non plus uniquement abstraite et livresque, mais basée sur l'énergie et vouée au plein air.

Dans sa caisse, sous son lit, Monard conservait des volumes de vers contemporains que je connaissais presque tous et que j'avais aimés, dans le civil, pour la plupart. A travers leurs pages, naguère, j'avais pris le goût d'une existence irréaliste ; dans mon corps immobile et négligé avaient passé des rêveries vagues et délicieuses, des ambitions imaginaires, des sentimentalités impossibles.... Maintenant beaucoup de ces poèmes me paraissaient factices, anémiés, séparés de la réalité comme des fleurs coupées, et qui vont se flétrir. Je souhaitais une beauté où l'on pût voir courir le sang de l'homme et la sève de la nature. Je ne voulais pas un fragment subtilisé de vie, une apparence irisée et incomplète, mais la vie totale. Au lieu d'assister au spectacle en le chantant, maintenant, j'y prenais part. Mon corps en mouvement allait et se baignait parmi les choses réelles. Je m'harmonisais avec le monde. Et le rêve n'était pas mort en moi, mais reverdissait davantage : seulement il se tournait vers le soleil.

....L'atmosphère de la cantine se remplissait toujours plus de fumée et de bruit. Au son d'une aigre mécani-

que, quatre ou cinq couples de Valaisans tournaient avec une cadence appliquée. Un homme de garde, en tenue de campagne, vint boire une chope. Muller le blagua d'être de service. A côté de nous, les joueurs de cartes se disputèrent sur un coup douteux et mes trois voisins prétendirent les mettre d'accord.... Monard assura son lorgnon et reprit :

— Et puis cela m'irrite de consacrer mon temps à des occupations aussi vaines qu'elles sont médiocres. L'armée est inutile, sinon pour protéger des privilèges qui doivent disparaître. Nous ne verrons plus jamais de guerre. Le progrès des idées pacifistes rend absurde le retour d'une pareille barbarie. Nous perdons ici notre temps au bénéfice de quelques gradés vaniteux et autoritaires.

— Tu es antimilitariste ? lui demandai-je.

— Ah oui, par exemple !

J'eus l'impression qu'il piétinait quelque chose de précieux, et d'instinct je voulus l'en empêcher, même par la force. Mais je me retins, et me contentai de rire. Avec sa mine dégoûtée, sa casquette mise toute droite, sans bonne humeur, avec ses affirmations faciles et son attitude de pion, il m'apparut comme prodigieusement arriéré. Quelle victime des théories toutes faites ! Ce garçon, cet étudiant, qui était curieux de littérature et d'idées, fermait les yeux sur la réalité si riche qui l'entourait. Il dédaignait de pareilles occasions de réfléchir et d'imaginer ; il méconnaissait, parce qu'il ne croyait qu'aux livres, cette chance que lui offrait la caserne de poser autrement les problèmes. Cet apprenti humaniste ne constatait pas la remarquable mise en valeur de l'homme obtenue autour de lui, sinon en lui. Il demeura

rait attaché au signe écrit, déjà couvert de poussière, la représentation au second degré, qu'un autre a pensée pour vous, sans voir l'original lui-même, pas encore arrêté en formule, vivant.

Contrairement à lui, je me persuadais toujours davantage que la préparation à la guerre est une excellente préparation à la pensée et à l'action, parce qu'au fond c'est peut-être la même chose. Et cette notion pratique de la guerre, non seulement m'aidait à comprendre le spectacle de l'homme, mais encore me faisait sentir l'histoire. Etre soldat, c'était la besogne séculaire, l'attitude par excellence, l'origine de toute gloire comme de toute civilisation. Modeste recrue, avec mon uniforme et mon fusil, je refaisais les gestes essentiels, je devenais mieux le frère de tous mes prédécesseurs, j'entrais mieux dans leurs raisons, dans leurs enthousiasmes. Collaborateur anonyme et inconnu d'une tâche considérable, à ma place, à mon rang, mon activité n'était pas médiocre : je participais à de grandes et magnifiques traditions humaines.



Grâce à Monard, je vis plus clairement le chemin que j'avais parcouru depuis quelques semaines. Je constatai quelles acquisitions j'avais faites.

En premier lieu, et péniblement, j'avais connu ce qu'était l'effort. J'avais appris non seulement qu'il est nécessaire, mais qu'il révèle des ressources ignorées et qu'il est une exaltation. Profond sentiment de plénitude qui suit l'effort heureux, orgueil d'avoir triomphé de soi-même et de quelque chose : quelles découvertes ! S'efforcer, ce n'est pas le *devenir* fatal des Allemands, c'est l'intention volontaire de celui qui s'affirme et qui refuse de subir.

Ensuite, j'avais dû ouvrir les yeux sur l'utilité de la discipline, et cela c'était en contradiction avec tout ce que le siècle m'avait habitué à considérer comme agréable. Mais comment ne pas être frappé par les résultats extraordinaires d'une discipline intelligente et réglée ? Sur la troupe, d'abord, puisqu'elle permettait de l'instruire, de l'organiser, de la conduire. Et sur soi. Au lieu de suivre son caprice, obéir à une loi, c'était une manière aussi de tonifier son âme et de développer le sentiment de la vie personnelle. Si je me discipline, je me maîtrise. Etre son maître, me paraissait désormais aussi satisfaisant que la manie moderne de céder tout de suite à n'importe quelle impulsion ou passion. En commandant à mes nerfs, à mon âme, je me connaissais davantage. Prendre la position, d'un seul mouvement, en claquant les talons, la poitrine ouverte, le regard levé, être prêt à l'action et s'offrir par son attitude au chef qui vous interpelle, c'était aussi fièrement agréable que, pour un cavalier, de maintenir solidement entre ses cuisses un cheval rétif. Et de même, sauter en bas de son lit, sans hésitation et sans mauvaise humeur, ou bien manier adroitement son arme, selon une cadence juste, un équilibre harmonieux du poids inerte et des muscles ; ou bien tout simplement connaître son corps libre, agile, souple, sanglé par le ceinturon, apte à bondir ou à s'étendre. Qu'il est donc délicieux de sentir sa jeunesse mise en valeur !

Enfin on m'avait persuadé de l'importance de mon rôle de soldat et j'avais appris à être responsable. Un gradé, à chaque instant, pouvait m'interroger sur ma tenue ou sur ma tâche. Sans même attendre sa question, je devais « m'annoncer », proclamer à haute voix qui

j'étais, ce que je faisais. Etre en uniforme m'imposait des devoirs. Responsable, je l'étais aussi, en campagne, d'un ordre à transmettre ou d'une consigne à exécuter. Je l'étais comme sentinelle, comme patrouilleur, comme tirailleur même puisque, dans le combat d'aujourd'hui, l'homme est isolé, entouré d'un vide qui le protège mais l'effraie, obligé de soutenir avec ses propres forces le poids terrible de la peur, du risque, de la souffrance sanglante.

Assurément, avant d'arriver à la caserne, j'avais des lumières, comme tout le monde, sur l'effort, la discipline, la responsabilité. Mais la caserne m'avait imposé ces méthodes, elle les avait obligées à pénétrer mes réflexes physiques et moraux. Grâce à elle, ces notions étaient devenues un idéal et j'en constatais chaque jour, par le fait, l'excellence.

Toutefois, je ne prétendais pas trouver dans la caserne seulement les principes d'une culture égoïste et comme les règles d'un sport supérieur. Il y avait davantage....



Droit sur ses fortes jambes, la figure autoritaire, le verbe haut, le sergent-major donnait ses ordres pour le bivouac. Sur nos fusils en faisceaux nous accrochions nos képis et nos ceinturons; ensuite nous disposions nos sacs en longues rangées et nous mettions nos casquettes, non sans les incliner sur l'œil. Nous nous regardions les uns les autres, silencieux selon la consigne, mais avec des envies de gaité. Après cette interminable matinée de marche et de manœuvre, il était doux de nous retrouver tous ensemble dans cette clairière de forêt, à l'heure du repos.

Lavanchy me désigna « de cuisine » ainsi que Muller et Belmont, sous la direction du caporal Blanc. A l'écart, nous installâmes les gamelles. Belmont creusa un foyer et l'abrita avec de grosses mottes. Je m'étais mis à genoux et j'allumais de légères brindilles, des morceaux de papier, tandis que Muller écrasait avec ses doigts les blocs de Maggi. Bientôt une fumée légère s'éleva, la flamme pétilla entre les bûches de bois blanc : notre feu était le premier prêt de la compagnie.

Cela redoubla notre zèle. Chaque homme a dans l'âme un fonds de Robinson et de sauvage. Nous étions enchantés de faire les cuisiniers en plein air. Nous nous penchions avec un intérêt très vif sur les gamelles où l'eau commençait à bouillir ; nous placions sur le feu les bûches que Belmont taillait sans rien dire, à coups secs et précis. Le caporal bavardait tout le temps, au contraire, et s'affairait, aussi nerveux qu'une maîtresse de maison. Muller chantonnait un refrain de beuglant et jurait quand la fumée lui piquait les yeux.

Ensuite il fallut verser la poudre, soigneusement délayée avec un peu d'eau froide, dans l'eau bouillante. Le caporal, qui tournait avec une cuiller le contenu des gamelles, murmura :

— Cette fois-ci, elle sera bonne....

Mon sac à pain contenait un gros morceau de fromage : je proposai de le râper dans la soupe. Cette proposition fut très bien accueillie, et Muller se relevant, plein de dévouement et d'enthousiasme, cria de loin au reste de nos camarades :

— On travaille pour vous, mes enfants !

Ils répondirent par des plaisanteries variées. Ils étaient étendus à l'ombre des sapins. Les uns dormaient, d'au-

tres fumaient en se racontant des histoires que nous n'entendions pas. Ils se reposaient et nous étions à l'œuvre pour eux. Comme dans le service de garde, quelques-uns, et à tour de rôle, étaient au service de tous.

Et nous prenions plaisir à ce service rendu, qui manifestait notre camaraderie. Nous y percevions les liens obscurs qui nous reliaient, et rendaient facile la cohabitation d'un vigneron avec un étudiant, d'un paysan avec un employé de bureau. Nos destinées devenues pareilles dépendaient les unes des autres. C'est pourquoi notre tutoiement n'était pas une simple formule, mais l'expression d'une réalité. L'homme dans le rang n'est pas seul, mais, touchant des coudes ses deux voisins, il connaît sa solidarité.

A force de vivre ensemble, de faire partie de la même section sous les ordres d'un même chef, d'exécuter des mouvements homogènes, nous n'étions plus une réunion arbitraire d'individus différents, nous composions un ensemble. A notre personnalité se superposait une personnalité collective à laquelle nous participions tous. J'avais admiré comment l'organisme militaire s'était formé : il ne fallait pas oublier que l'organisme crée une âme. Cette âme du groupe, née de nos âmes particulières, était quelque chose de plus que leur somme ; elle se prolongeait en nous d'en haut, elle nous rendait homogènes et nous faisait réagir ensemble et de la même façon à certaines excitations. Lorsque, par la faute d'un sous-ordre, la section était mal commandée, — et j'imagine qu'une telle impression se produirait, décuplée, en cas de panique ou de déroute, — nous éprouvions un malaise indéniable, non pas à cause de nous-mêmes, mais à

cause de l'ensemble, dont nous n'étions que les parties, et qui souffrait. Par contre, quel sentiment de santé, de bonheur, lorsque par exemple la section défilait bien, d'un bon pas rythmé, les têtes droites, les bras balancés à la fois, et les files couvertes ! Et de même lorsque nous apportions à nos camarades affamés ces gamelles d'une soupe que nous avions cuite pour eux : l'esprit du groupe se réjouissait d'être bien nourri.

Je vis à l'instant même ce que ce sentiment avait de fort et aussi d'exclusif. Un homme d'une autre compagnie passa près de nous et voulut renifler la bonne odeur de nos gamelles. Muller le repoussa d'un geste extraordinairement dédaigneux :

— Qu'est-ce que tu viens f... par là ? cria-t-il. Fais-tu partie de la section ?

Et comme l'autre reculait de deux pas, intimidé, et comprenant les raisons puissantes de ces interrogations, Muller ajouta sur un ton magnifique :

— Cette *jaffe*-là, elle est pour notre section ; c'est la section des voltigeurs !

Car, heureux de l'entrain que nous avait communiqué notre lieutenant et des exploits qu'il nous avait fait accomplir, avides de manifester notre orgueil d'être nous-mêmes et notre égoïsme, notre admirable égoïsme de clan, nous avons donné un surnom à l'entité humaine que nous formions et nous nous étions baptisés, avec défi : *Les voltigeurs* ! Nous nous aimions mieux en nous opposant aux autres. Nous vivions davantage après avoir exprimé par un mot notre raison d'être, nos souvenirs, notre idéal....

La soupe mangée, on chercha à se distraire. Les uns s'affrontèrent à la lutte, la vieille lutte suisse des ber-

gers. S'étreignant deux à deux, pour le plaisir de l'effort, pour la gloriole du succès, ils roulèrent dans l'herbe, entourés d'un cercle d'amateurs qui commentaient les passes. D'autres, réunis selon un principe opposé, se mirent à chanter des chœurs. Sous les arbres, leurs voix jeunes répétèrent les strophes de guerre et d'amour, les chants religieux, les chansons patoises. Ici s'étaient groupés les bergers ; là des mécaniciens et des serruriers discutaient de questions professionnelles. Monard parlait de romans avec Aubry. Des Valaisans taciturnes se tenaient ensemble. Dans l'imprévu de ce bivouac, renaissaient, malgré l'uniforme, les différences régionales et sociales. Chacun obéissait à ses goûts, à son espèce. C'était un grand désordre, ou plutôt c'était un autre ordre....

Mais soudain quelqu'un appela :

— Première compagnie, aux armes !

Tout s'interrompit. On courut à sa place, on s'équipa. Il y eut un bourdonnement, une bousculade, des ordres chuchotés avec énergie par les sous-officiers, puis un silence, et, après quelques commandements, toute la compagnie fut rassemblée en ligne, immobile, l'arme au pied. L'unité était rétablie. Et le vent qui passait comme une longue rumeur à travers les sapins de la clairière, semblait l'âme du groupe qui reprenait possession de son corps, qui s'installait tour à tour dans chacun de ces êtres humains qu'il harmonisait.

Nous étions contents d'appartenir à cette troupe, et d'être repris par la main de notre chef. Nous immolions sans difficulté nos volontés personnelles pour nous confondre dans la volonté collective. Nous étions prêts à agir à l'unisson des autres. Nous enrichissions de nos

forces impatientes, mais retenues, la force grave née de nous tous.

Le « garde-à-vous » se prolongea. Le chef de compagnie ne donnait aucun ordre. Qu'allions-nous faire ? Cette force et cette âme que nous composions, à quoi serviraient-elles ?

C'est à ce moment-là que je découvris, au delà des arbres de la forêt, par une éclaircie, immobiles comme nous sous le ciel bleu, une ligne de montagnes blanches, dur profil pareil au guerrier couché d'une pierre tombale, — les montagnes de mon pays.



Hélas, les épisodes que je rapporte sont minuscules, mais ils déclanchaient en moi des impressions toujours plus cohérentes. Je ne m'en apercevais pas au moment même, parce que j'étais entraîné, distrait. Maintenant, je reporte la responsabilité de modifications profondes à certaines circonstances très simples, mais déterminantes.

Ainsi, j'étais descendu un jour, en permission, à la gare. Je voulais serrer la main à un de mes amis d'Angleterre qui s'y arrêtait quelques minutes, venant de Londres et sur le chemin de Zermatt. Dans cette saison, la gare de Lausanne est l'endroit le plus cosmopolite, le plus bariolé, le plus encombré, le plus amusant qu'on puisse voir. Les quais étaient surchargés de voyageurs et il fallait se frayer un chemin au milieu de groupes agités et de bagages en monceaux. A chaque instant de nouveaux trains arrivaient — de Genève, de Pontarlier, de Berne, de Milan — qui déversaient de nouvelles foules, parmi les cris des facteurs, les sifflets et la cloche des départs.

Je m'efforçais, comme disait Lavanchy, « d'avoir

bonne façon. » J'avais serré mon ceinturon autant qu'il était possible sans faire trop de plis à la tunique ; ma jugulaire était tendue à la pointe du menton et m'obligeait à lever la tête. Un petit garçon à jambes nues, avec une boîte d'herboriste, s'écria : « Maman, regarde le soldat ! » Au milieu de ce tumulte disparate et civil, j'avais, non sans raideur, le sentiment de mon uniforme.

Tout à coup, d'un train survenu, je vis à quelque distance descendre un officier de cavalerie. Il était grand, large d'épaules, étincelant des pieds à la tête, avec ses bottes vernies, son sabre et ses épaulettes d'argent. Entirement rasé, son visage brun, hâlé par le soleil d'un récent service, le faisait ressembler à un Italien. Avec beaucoup d'aisance et quelques sourires, il parlait à une dame qui était venue l'attendre sur le quai et qui me parut fort jolie.

Mais je regardais surtout l'officier. J'éprouvais de l'admiration et une jalousie ridicule. A côté de la sienne, comme ma tenue de simple troubade était modeste !... Mais je le vis se diriger de mon côté, souriant toujours, et avec un bruit métallique d'éperons et de gourmette de bélière qui faisait retourner les gens. J'eus quelque appréhension : on m'avait raconté vingt fois le dédain que témoignait à l'infanterie l'arme sœur. Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pas de moi, je pris la position et je saluai.

Alors il cessa de sourire et de causer avec sa compagne. Il tourna vers moi un visage attentif et me regarda profondément, tandis que sa main gantée de blanc se portait à sa casquette. Quand il eut passé, j'abaissai mon bras avec énergie, et, selon les indications de Lavanchy, je pris « une position aisée. »

Cette petite scène n'avait duré que quelques secondes, mais elle me remua. Le salut de cet élégant capitaine, au milieu de cette foule disparate, m'avait fait sentir l'invisible lien qui unit l'officier au soldat, même quand ils s'ignorent. Celui-là appartenait à une autre arme, il portait un autre uniforme, il me rencontrait par hasard sur un quai de gare... et il prenait la peine de me saluer, à égalité, de me montrer par son coup d'œil son intérêt et sa compétence. Il y avait donc entre nous une sorte d'amitié préalable, puisque nous nous en donnions ce témoignage public et réciproque. Et j'étais prêt par avance à lui obéir, comme lui à me commander. Nous dépendions l'un de l'autre.

Les réflexions que j'avais faites dans ma chambrée, à la cuisine, à la garde, au sujet du groupe, de la section, de la compagnie, me revenaient, plus élargies. Je découvrais les innombrables frères d'armes que je possédais sans le savoir, depuis que j'étais incorporé. De l'infanterie, de l'artillerie, de la cavalerie, du génie, des masses de soldats, de sous-officiers, d'officiers de tous grades, jusqu'au général en chef, tous animés d'un esprit semblable, d'un idéal semblable, destinés à une mission unique. Je n'étais pas grand'chose, rien qu'une molécule dans ce vaste organisme, mais j'étais le camarade de tous. De m'être redressé pour saluer cet officier inconnu, me faisait comprendre que nous étions consacrés au même service, que nous appartenions tous les deux à l'armée.

Un pareil sentiment de fraternité, quand une fois on l'a éprouvé clairement jusqu'au fond, ne vous quitte plus. Rentré dans la vie civile, on n'en garde pas moins le même intérêt aux choses militaires, la même sympathie

instinctive pour l'homme en uniforme. Bien plus, on étend cette curiosité sympathique jusqu'à des étrangers, lorsqu'ils sont soldats. Il y a plus de cordialité par exemple entre officiers de deux armées différentes — j'entends en temps de paix — qu'entre les commerçants ou les fonctionnaires de leurs deux pays. L'amour des choses professionnelles, l'attrait des problèmes qu'ils doivent pareillement résoudre, la certitude de trouver chez les autres un état d'esprit d'analogie, le même goût de commander et d'obéir, rendent leurs relations faciles et empressées.... Et puis aussi ce sentiment si fier d'appartenir à quelque chose et d'en porter les couleurs.



Vers la fin de l'école nous devions faire une expédition de plusieurs jours dans les Alpes. La « grande course », comme tout le monde l'appelait, avait occupé nos conversations longtemps à l'avance. Les gens bien informés, parmi nous, la décrivaient comme une épreuve redoutable. Si l'on se mêlait de les contredire, ils apportaient des précisions assez impressionnantes. Et Lavanchy, en nous écoutant parler, avait son mauvais sourire et son regard dur.

De fait, la veille de notre départ fut consacrée à des distributions successives. Nous reçûmes du pain pour trois jours, du fromage, du chocolat, du thé froid dans les gourdes, la ration de réserve, deux bûches de bois, soixante-dix cartouches à balle, les tentes-abri ; plus des vêtements chauds, un pantalon et des souliers de rechange, sans oublier la capote. Nos sacs devenaient de plus en plus lourds, et nous les soulevions avec appréhension, en nous disant qu'il faudrait trimballer tout cela plus haut que deux mille mètres.

— Hé, Salamin, s'écriait Diserens, ton pays est donc un pays de sauvages qu'il faille tout y apporter !

Salamin se contentait d'un sourire gauche qui éclairait sa face jaune et qui disait assez son plaisir de retourner là-bas.

Au milieu de l'agitation dont la caserne était le théâtre, des appels de corvées, des inspections, on vint me prévenir que j'étais choisi comme un des gardes du drapeau. Je me persuadai que cet honneur valait bien mon regret de quitter la section et, après mes adieux à la chambrée, j'allai m'annoncer à l'adjudant porte-drapeau.

Le soir nous ne fûmes pas déconsignés et nous allâmes nous coucher très tôt. Bien peu de temps après, le bataillon fut alarmé. Dans une nuit noire et vaguement pluvieuse, à la flamme tremblante de quelques becs de gaz, les compagnies se formèrent. J'avais été prendre ma place, avec trois camarades, autour de l'adjudant. Celui-ci portait sur l'épaule un bâton entouré de toile cirée : je fus un peu déçu ; j'imaginais que le drapeau — on ne nous l'avait pas encore montré — devait être déployé aux yeux de tous....

Après les rapports de front, le major donna ses commandements, et nous descendîmes, à travers la ville endormie, nous embarquer à la gare.

Au bout de quelques heures d'un voyage monotone, pendant lesquelles nous essayâmes de renouer le fil de nos rêves, il fallut quitter les wagons. Le temps s'était rasséréné. Les nuages dérobaient encore les cimes qui nous entouraient de toutes parts, mais ils cédaient peu à peu au vent vif de l'aube. Salamin, très joyeux, me cria de loin qu'il allait faire beau.... Le chocolat fut cuit

au bord de la route, distribué, et le bataillon, en colonne par un, se mit lentement à gravir la montagne.

Je ne raconterai pas ce trajet ; je ne décrirai pas l'insensible changement des noyers aux sapins, des maisons de pierre aux maisons de bois, la longue montée dans l'ombre encore humide, les branches qu'un oiseau secoue sur votre tête, puis l'étincellement du soleil dans un ciel bleu, puis l'arrivée, plus loin que la région des forêts, dans les hauts pâturages dénudés où la terre herbeuse se mamelonne et croule. Il faudrait ajouter comment, malgré les haltes fréquentes, le dos se voûte et s'endolorit sous le poids du sac, comment le pied s'attarde et se pose plus lourdement, comment la face devient plus chaude, le corps se couvre de sueur et la tête s'emplit de bourdonnements.

Parfois, un torrent qu'on passe sur un pont de planches vous fraîchit la figure. Après, c'est de nouveau la chaleur d'été qui s'accroît avec les heures, la taquinerie incessante des mouches. Mais l'air plus léger qu'on respire sent bon le sapin et la fraise. Et au fur et à mesure des interminables lacets, par brusques échappées, la vue élargie embrasse de plus en plus d'espace, émerge de la vallée étroite pour découvrir d'autres pays, et s'épandre sur un immense horizon. Telle était la vue qu'offrait le pâturage en terrasses où, vers deux heures, nous établîmes le bivouac. Plus un arbre ; quelques étables de bergers, un troupeau éparpillé sur les pentes et presque invisible. Au delà, le gouffre, l'immensité du vide, et des montagnes, d'innombrables montagnes soulevant leurs glaciers lointains dans le ciel embrasé de juillet.

L'adjudant et ses quatre compagnons avaient reçu

l'ordre de s'installer au sommet du bivouac, sur une éminence qui dominait les faisceaux, les bâtons ferrés plantés dans le sol, les sacs en file, et les hommes assis ou couchés qui mangeaient leurs conserves.

Personne n'était fâché de s'étendre et de se nourrir. L'herbe était pleine de petites fleurs odoriférantes. L'eau, prise au torrent et glacée, désaltérait délicieusement. L'appétit s'excitait à l'air des hauteurs. Et après avoir mangé, on dormit.

....Je somnolais, le képi tiré sur la figure, lorsque l'adjudant me secoua :

— Allons, debout, on va faire la présentation du drapeau au bataillon !

Je me levai et je m'ajustai rapidement. Au pied de l'éminence où nous nous trouvions, le bivouac était en rumeur : on mettait tout en ordre, on brûlait les papiers épars, on s'équipait. Les faisceaux furent rompus. Les hommes, alignés, regardèrent de notre côté, curieusement.

L'adjudant, avec beaucoup de soin, défit la toile cirée, la retira. Le drapeau parut, étroitement roulé. Et alors, d'un seul geste, tandis qu'en contre-bas tout le bataillon s'immobilisait au garde-à-vous et que la musique jouait le refrain obsédant et solennel qui lui est consacré, il déroula le drapeau et l'offrit à l'espace.

Je me tenais très droit à côté de l'adjudant et immobile comme les autres. Cette chose pourpre passa devant mes yeux, m'éblouit. Ce n'était pas une étoffe inerte. Le vent du pâturage l'agitait, la faisait claquer dans ses remous, l'emplissait de soupirs et de murmures joyeux. Devant elle, à nos pieds, la troupe rendait les honneurs. Puis venait la pente de gazon et, au delà du gouffre

immense, et géantes, immobiles comme nous pour l'hommage suprême, c'étaient les grandes montagnes de rochers et de neige.

L'étendard prenait triomphalement possession de tout cela. Au-dessus de nos têtes, il s'inscrivait dans le ciel, il animait le paysage de son flot de sang. Sous des souffles descendus d'en haut, on eût dit qu'il parlait, ou plutôt qu'il chantait, de belles strophes lyriques, à la fois magnifiques et graves, où le souvenir se mêlait à l'enthousiasme. Ainsi était-il le frère des loques glorieuses qui pendent dans les églises, les arsenaux, les musées, et qui ont flotté, jadis, dans la bataille. Il participait de leur resplendissement et de leur légende. Tous les autres drapeaux se retrouvaient en lui et il devenait eux-mêmes....

L'adjudant avait peine à le tenir, tellement le vent l'ébranlait. Il arriva qu'au milieu de ce tumulte, l'étoffe du drapeau tourna de mon côté et vint passer sur ma figure. Quelle caresse humaine, en cette minute, eût valu celle-là ? Sous cet attouchement sacré, un frisson brûlant et froid me traversa le corps. Le drapeau flottait de l'autre côté maintenant, mais je ne le voyais plus, je ne voyais plus le vaste horizon. Mes yeux étaient pleins de larmes.

Cela, c'était la révélation dernière, la justification de ce que nous avions appris. Pourquoi nous avait-on dressés, par la vertu de l'effort et de la discipline, pourquoi nous avait-on enseigné ce dur métier, pourquoi cette âme lentement établie, pourquoi cette fraternité, — sinon pour mettre tout cela au service de quelque chose ! Si utile qu'elle fût pour nous, l'éducation qu'on nous avait inculquée ne se bornait pas à nous. Il ne s'agissait pas

d'une culture égoïste. Après avoir surexcité et coordonné les forces de l'individu, on complétait l'œuvre en les consacrant à une tâche qui dépassait l'individu. Maintenant qu'on nous avait transformés en soldats, on nous montrait le drapeau.

Et ce pavillon écarlate, j'en écoutais l'exigeante éloquence. Jamais personne jusque-là ne m'avait demandé mon dévouement. Lui le réclamait, et aussi, à l'occasion, mon sacrifice. Voilà la grande chose, la chose nouvelle qui éclairait tout le reste. Je saisisais mieux des sentiments, des émotions que je n'avais connus que d'une manière indirecte et tranquille. Ici, ce n'était pas une démonstration livresque, et pas davantage un pathos redondant qui provoque à l'ironie et à la défiance. Non, rien qu'un drapeau, un drapeau passionné dans le vent de la montagne. Et nous étions conquis, pour toujours.

....Maintenant on l'avait roulé, il avait disparu dans sa gaine noire. Les hommes, au bivouac, avaient tous ensemble chanté le *Cantique suisse*. Ensuite le signal du départ avait été donné. Lentement, un par un, et silencieux, le bataillon s'était remis en marche. Le chemin où il s'était engagé passait par l'éminence où nous nous tenions, et nous attendîmes le moment de nous insérer au milieu de la colonne.

La compagnie de tête avait défilé. A présent, la suivante, c'était la mienne. Je guettaï ma section. Z. venait le premier, grand, mince, souple : je vis dans son regard gris qu'il avait été pris comme moi par cette cérémonie si simple et si touchante ; j'aurais voulu lui crier ma reconnaissance de son exemple et de ses enseignements. Derrière lui marchait Lavanchy, homme dur, mais, comme Z., capable d'héroïsme. Et il fallait de

l'héroïsme ! Ensuite, Aubry rêveur, Belmont avec son pas lourd, Muller moins goguenard, Diserens joyeux et les dents à l'air, Monard la tête basse, Salamin. Et enfin Blanchod, qui sortit de la colonne et me tendit la main. Hein, Blanchod, depuis le jour où, dans la cour du vieil arsenal de Morges, nous avons mis pour la première fois un képi, que de choses nous avons apprises !

Sa voix tremblant un peu, sa gentille figure devenue très sérieuse, il m'indiqua d'un geste le grand pâturage :

— Tu sais, Morrens, me dit-il, il ne faudra jamais oublier tout cela....

ROBERT DE TRAZ.



DANS LA CAROLINE DU SUD

My country, 'tis of thee,
Sweet land of liberty,
Of thee I sing....

S. F. SMITH.

J'ai quitté l'Etat de New-York il y a deux jours, après y avoir vécu des semaines charmantes, riches d'enseignements, mais trop brèves, en contact direct avec des milieux différents, surtout avec le milieu ouvrier.

N'ayant eu affaire, dans l'Est, qu'aux citoyens blancs de l'Union, j'ai cherché, dans le Sud, par l'intermédiaire d'un aimable compatriote, un poste qui me permît d'observer les citoyens noirs. Je n'ai pas réussi à le trouver. Mais je ne voudrais pas rentrer en Europe sans passer quelque temps dans cette Caroline du Sud dont on m'a dit tant de bien. C'est pourquoi je vogue vers ses rivages avec l'intention d'apprendre à en connaître les habitants, sinon de travailler avec eux. Je n'ai qu'un regret : celui de n'avoir pu préparer mon voyage par une étude de l'anglais suffisante pour vérifier toujours le bien-fondé de mes appréciations....

Passer en quarante-huit heures d'une tourmente de neige à un printemps d'Algérie, — nous en avons ici la

latitude, — avoir navigué l'avant-veille à travers une débâcle de glaces flottantes et pouvoir, le surlendemain, cueillir des camélias en plein air, voilà qui n'arrive pas tous les jours. En vérité, depuis hier, je me demande si je ne suis pas l'objet d'un rêve et si je ne dois pas, en errant parmi les jardins de Charleston, dire comme le personnage de Molière : « *Il me semble qu'il fait chaud....* » Il y a deux jours, ne voyait-on pas, tels des capucins de cartes, les passants tomber sur le verglas de New-York et les cordages de l'*Iroquois* se couvrir de stalactites minuscules?... Non, ce n'est pas une illusion : j'écris sur la galerie d'une de ces demeures de style colonial qui seules font pardonner aux Américains les gratte-ciel. Un grand calme a succédé au perpétuel roulis du navire, le ciel est bleu, quelques nuages se mirent dans le petit lac de Broadstreet. Sur la route, deux jeunes garçons s'interpellent en nasillant et, à l'horizon, c'est un rideau de palmiers, de grenadiers, de chênes verts, où des villas dorment encore, tandis qu'au bord du quai de grosses nourrices noires bavardent.... On se sent loin de tout. Hommes et choses contribuent à donner cette impression. De ce coin, à la fois champêtre, populeux et commerçant, de la Caroline du Sud, émane je ne sais quoi de paisible, de triste et de doux, qui contraste avec la brutalité, l'affarisme, le vacarme des villes et des gens du Nord, de l'Ouest et de l'Est. On a ici comme la sensation d'un recul dans l'histoire. Et devant le superbe effort des familles ruinées par la guerre civile, pour refaire une fortune ou simplement pour vivre, on ne peut se défendre de quelque attendrissement. Ce mot, déplacé partout ailleurs au Nouveau-Monde, vient ici tout naturellement à la pensée. Douceur du climat, douceur des

êtres. Tristesse aussi. A Charleston et dans l'intérieur, on est paisible, pacifique. Mais si l'on a profité de l'épreuve en se relevant par le travail, on n'a cependant pas oublié. On est attaché à l'Amérique, sans nul doute, on la veut grande et forte, et, le cas échéant, on saurait mourir pour elle, mais on reste en deuil du passé. Songez donc ! un demi-siècle n'est pas grand' chose dans la vie d'un peuple. J'ai pu constater cette vitalité du souvenir hier au soir, dans un meeting à l'occasion de l'anniversaire de naissance du général sudiste Lee.

Plus grand que Georgetown, que Columbia le siège du gouvernement, Charleston est la ville la plus commerçante de la Caroline du Sud, qui y embarque pour les Etats de l'Est, et de là pour l'Europe, du riz, du maïs, des phosphates, du coton surtout. Ce vieux port, dont on a tant parlé entre 1860 et 1865, a la forme d'un quadrilatère coupé de rues à angle droit. Le clocher d'une église — est-ce un symbole ? — sert de phare aux navires. Les rivières Ashley, Cooper et l'océan baignent de trois côtés Charleston, défendu par les forts Moultrie et Sumter, qui firent, pendant la guerre de Sécession, une si héroïque résistance aux Nordistes. En arrivant, l'autre soir, je voyais les feux de ces sentinelles avancées, presque au ras de l'eau comme ceux du port. A droite et à gauche, les lignes sombres des îles sont aussi très basses. Sur le viaduc reliant l'île Sullivan à l'île des Palmiers, on pense involontairement au paysage entre Mestre et Venise.... Cette côte si plate fuit vers la Floride, les pineraies alternent avec les rizières, et ce n'est guère qu'à cent milles d'ici que le sol devient accidenté.

Un rapprochement avec l'Italie s'impose encore à l'esprit du voyageur dans certaines rues de Charleston, par une douce matinée de janvier. Cette hantise serait plus forte, me dit-on, si, il y a un mois, le gel n'avait pas fait grand mal à la végétation. N'importe, on a sous les yeux de beaux restes. A l'East-Battery, promenade qui longe la mer, les magnolias frémissent à la brise du large, un gai soleil chauffe les boulets en pyramide et les canons du siège, espacés sur le quai.... Mais, plus que l'Italie, l'Espagne s'évoque dans le style des villas, rappelant au touriste désorienté que la Caroline du Sud confine à une ancienne colonie espagnole. Tout est transition, à Charleston, dans la nature et dans les édifices : ce n'est pas encore la végétation des tropiques, ce n'est plus celle de l'Est. A défaut des *patios*, ces cours intérieures des maisons du Sud, où de belles créoles se balancent en hamac parmi la verdure, le hasard d'une promenade me fait découvrir des constructions hybrides, voisinant parfois avec l'œuvre charmante d'un architecte français qu'on a sagement laissé agir à sa guise, des demeures aux sévères lignes romaines et même, près de l'église élevée par des réfugiés huguenots, un tout petit temple grec où se tient l'école du dimanche. Les fautes de goût, que l'on pourrait signaler ici et là, disparaissent tout à fait dans Légaré-street, aux aristocratiques et vastes maisons. J'en sais une, fort hospitalière, où se perpétue ce culte du souvenir dont je parlais tantôt. Ceint de palmiers, d'arbres d'Espagne, d'azalées en fleurs, son grand salon montre avec un orgueil attristé le trou fait par une balle nordiste dans un tableau hollandais. Je sais encore, dans un quartier tout proche, une autre oasis de silence. Une fois franchie la porte exté-

rieure, on se croirait dans le cloître d'un vieux couvent, n'étaient la pelouse, le chêne vert et l'essaim de jeunes filles qui s'ébattaient sur l'herbe drue, égrenant leurs éclats de rire entre les murailles sonores. Là s'abrite l'atelier d'une femme au noble cœur, qui, loin du pays natal, cherche dans l'art des consolations aux épreuves de la vie. Elle est Française, et plusieurs noms français, un nom genevois même, se retrouvent au cimetière des Magnolias et parmi les rues et les familles vivantes de Charleston.

Dans cette ville le passé domine-t-il donc le présent ?... Pas partout, grâce à Dieu. Au long de Broadstreet et surtout de Kingstreet et de Meetingstreet, les seules artères qui soient très bien éclairées le soir, on se sent rentrer dans la vie, dans l'agitation moderne. On y trouve les beaux (?) magasins, les clubs, les inévitables cinématographes et les théâtres, parmi lesquels le théâtre *for colored people*, où les blancs ne s'aventurent guère. Mais, dans ces rues, on a aussi l'impression du déjà vu. C'est que tous les quartiers de ce genre, dans les villes de province américaines, se ressemblent étonnamment.

Après un regard à la citadelle de Marion-Place, où s'érige la statue d'un homme d'Etat carolinien, à l'Académie militaire, avec son parc, son avenue d'arbres superbes, son gymnase, son emplacement pour les sports, son hôpital, sa *library* et ses cottages de professeurs, il faut revenir non pas aux rues désertes de tout à l'heure, telle Légaré-street, qui ne donnent de la ville qu'une idée incomplète, mais à celles qui avoisinent le port. En y allant par des ruelles de traverse, vous recevrez peut-être les œillades de quelque jeune mulâtresse accoudée à sa fenêtre.... Mais bientôt, dans la rumeur du

quartier commerçant, ce seront des nègres que vous rencontrerez, ces nègres dont on attend si peu en Caroline et auxquels, me semble-t-il, on ne fait pas toujours assez crédit.

Voici la douane, vrai palais où M. Roosevelt installa naguère comme directeur un noir, au grand scandale de la population blanche, pourtant la moins nombreuse à Charleston¹. L'honorable M. Taft l'a remplacé depuis par un blanc. Ainsi passent les régimes et les couleurs.

Voici le marché couvert, avec ses étalages de volaille, de tomates, de concombres, ses amoncellements d'oranges, de mandarines, de tangerines, de pommes rubicondes, de *grape-fruits* jaune pâle, de bananes, d'ananas, de noix ovales et rondes.

Voici l'ancien marché aux esclaves et, un peu plus loin, un curieux magasin de poudre, témoin des temps révolutionnaires....

Mais le soir vient, et une sensation de fraîcheur me rappelle qu'en dépit de la latitude « algérienne », janvier est encore là. Il faut regagner le home de Broadstreet, où travaille déjà sous la lampe la fille de mes hôtes, charmante *teacher* de dix-neuf ans, qui joint la douceur et la finesse caroliniennes à l'énergie et à l'opiniâtreté yankees. N'est-ce point là l'idéal ?...



Avant de quitter, pour l'intérieur du pays, ce Charleston où l'on n'est que trop enclin à se laisser vivre, il ne faut pas omettre une excursion à l'île des Palmiers. Pendant le trajet je remarque une vieille maison de pêche dont le cadre inspira, dit-on, à Edgar Poë son *Scarabée d'or*. L'Island of the Palms est habitée l'hiver par deux

¹ Et dans l'Etat tout entier.

dames, le portier de l'hôtel de la Plage, sa famille, quelques nègres, des pêcheurs et des radeleurs, les soldats et les officiers du fort. Il y a là, en effet, des ouvrages militaires importants, et l'on passe en tramway devant les sentinelles revêtues de l'uniforme si sobre des troupes américaines. Celles de terre, et plus encore les officiers de la marine, ont le meilleur traitement du monde. La formule : *the best in the world* doit être prise ici au pied de la lettre.

Nous saluons le tombeau d'un chef séminole, un des derniers possesseurs autochtones de cette région. Prisonnier de guerre à la fin de sa vie, il arpentait l'espace restreint qui lui avait été accordé, et ses regards erraient tristement sur les forêts de l'intérieur, où il avait mené son existence de fier Peau-Rouge.

Sur la plage de l'île, nous trouvons des coquillages curieux, entre autres ces « biscuits de mer » plats et ronds, au dessin en feuilles de trèfle qu'un mystérieux ouvrier semble avoir gravé noir sur blanc. A nos pieds gît la carapace intacte du « roi des crabes ».... Plus loin, c'est un coin d'Algérie, sables et palmiers, qui eût fait crier de joie Fromentin. Revenant sur nos pas, nous trouvons un sentier sinueux, à travers les pins aux branches tordues, les palmiers à la svelte élégance, les fourrés propices aux serpents à sonnette et aux porcs sauvages. Des chiens aboient : ce sont les gardiens d'une case, à la lisière de la forêt. Nous revoyons l'océan, de grandes étendues de sable, la ligne lointaine des rizières, où sévit en été la fièvre jaune. On l'évite en passant cette saison dans les montagnes de la Caroline du Nord ou dans l'île des Palmiers, balayée par la brise de mer, salubre et vivifiante. Ici aussi, l'on voudrait bâtir sa hutte et sus-

pendre la marche du temps impitoyable. L'endroit, très solitaire, est de ceux où jadis les corsaires venaient se terrer avec leur butin. Comme la tribu indienne des Séminoles, ils régnèrent sur l'île, puis disparurent à leur tour devant les Anglais et les Américains.



J'ai quitté ce matin l'hospitalier port du Sud pour m'enfoncer dans l'intérieur, et, à la gare, j'ai eu une preuve nouvelle de l'éloignement des blancs pour les noirs sous la forme de deux écriteaux ainsi conçus : *White people*, *Colored people*.... Dans les salles d'attente, comme dans les compartiments des trains, on ne veut donc pas s'asseoir auprès de l'oncle Tom.

— Que ferez-vous si vous rencontrez un noir au ciel ? demandé-je à l'un de ces gais compagnons qu'on trouve toujours sur sa route en Amérique.

— Ah, j'espère bien, répond-il, qu'au moins là-haut je ne verrai pas de nègres !... Mais où allez-vous ?

— A Marston, chez le colonel Churchill.... Vous le connaissez ?

— Si je le connais ! tout le monde le connaît.... *It is a very nice man*. Et il prononce *nice* avec tant de ferveur qu'évidemment pour lui c'est un superlatif. Après ce *nice* et le mot *fine*, employé avant-hier par une autre personne à l'égard du même homme, avec une conviction tout aussi ardente, je peux me rassurer sur le sort qui m'attend.

Marston, où je dois séjourner deux mois, est une propriété située à six milles de Dalzell, ma station-terminus. On atteint celle-ci en quatre heures de chemin de fer et l'on passe par Summerville, à cinquante minutes de Charleston.

Le train, dont l'allure ne ressemble en rien à celle du Pacific, traverse des plaines marécageuses, moitié rizières, moitié prairies, où pointe de loin en loin une ferme de modeste apparence. Un ciel ouaté de gris présage la pluie. Peu à peu, les forêts de pins se font plus nombreuses et rappellent celles de la Saskatchewan¹, avec cette différence qu'elles sont moins vastes. On se sent aussi dans un pays plus peuplé, les stations sont plus rapprochées les unes des autres, et l'on n'est pas témoin de ce spectacle si curieux : un colon n'ayant pas de gare à sa disposition et, la canne ou le parapluie levé, faisant stopper le train aux « arrêts facultatifs. »

Est-ce à dire qu'ici les apparences indiquent une contrée plus civilisée ?... Je ne sais. Près des gares, qui ne sont pourtant pas des « roulottes », comme cela se voit parfois au Canada, se dresse un bar de campagne semblable à ceux que des films cinématographiques ont popularisés chez nous et où il se passe des choses peu édifiantes. En réalité, les bars caroliniens ne sont point des coupe-gorge.

Malgré les cotonneries², qui commencent à paraître et qui devraient procurer la richesse aux habitants, cette région semble pauvre. N'oublions pas qu'en dépit de la latitude, nous sommes dans une saison qui correspond à l'hiver. Si elle n'en a pas les rigueurs, elle dénude en partie la campagne. D'ailleurs, même dans la bonne saison, les planteurs les plus heureux doivent se contenter d'une médiocrité dorée.

Voici des huttes, des tentes, un campement de noirs, des chevaux efflanqués, des poules étiques, des enfants malpropres. Les agents de MM. Barnum et Bailey sont

¹ Province du Canada. — ² Terrains plantés de cotonniers.

venus jusqu'ici souiller les chênes verts de leurs affiches immenses, aux couleurs criardes. Dans les fourrés, on croit distinguer des reptiles.... Mais ce n'est pas leur saison, à eux non plus. Ils dorment et ne s'intéressent pas à nous, m'assure-t-on.

La pluie tombe avec persistance, avivant la verdure et les fleurs que le dernier gel a épargnées. A la plaine uniforme de ce matin succède un sol plus accidenté et la station de Dalzell finit par se dresser à l'horizon. La carte informant le colonel de mon arrivée... arrive en même temps que son expéditeur. Aussi faut-il se débrouiller et laisser là le bagage, dont aucun propriétaire de *wagon* ne veut se charger. Reste à trouver un *buggy* dans les environs. Ce n'est pas sans peine. Après bien des hésitations, un grand diable en haillons, aux allures de brigand calabrais, si une telle comparaison peut s'appliquer à un Carolinien, se décide à me conduire chez le colonel Churchill, gentleman-farmer, historien, professeur et directeur d'une école basée sur le principe de la coéducation.



La maison dans laquelle je me suis éveillé, il y a une semaine, comme au sortir d'un songe, est ancienne, — soixante-dix ans, c'est beaucoup aux Etats-Unis. Elle présente tous les avantages du genre colonial : hauts plafonds, vastes pièces, larges escaliers extérieurs, galerie où se voient déjà les bancs, les hamacs, les rocking-chairs, propices aux longues causeries, au far-niente.... Elle en a aussi les inconvénients : fenêtres à guillotine, à la chute rapide, trop nombreuses et trop élevées, fermant mal, vestibules à courants d'air multiples, rez-de-chaussée dallé. Mais une chose fait oublier ces petites

misères : le chauffage au bois. Malgré la déperdition de calorique et la consommation excessive de bûches dont un nègre de mes amis apporte deux fois par jour une pleine corbeille, c'est là une des façons les plus économiques, dans ce pays très forestier, d'obtenir un peu de chaleur.

Nous habitons la partie la plus élevée du plateau, ce qui permet au regard, du haut de la galerie, d'atteindre les courbes des Montagnes-Bleues, lointaines et vaporeuses dans la brume du matin. L'horizon de ma chambre est clos, à deux ou trois portées de fusil, par le profil noir de la pineraie, dont me sépare un espace découvert, où les geais mènent leur tapage. Non loin de là, derrière les arbres à fruits que la sève gonfle déjà, un terrain de labour est égayé par la présence d'une charrue et de deux mules au travail. On entend le cri monotone et régulier de leur conducteur noir. A droite, le poulailier riche en pintades, en oies, en dindons, cache le groupe des cases et des bâtiments de la ferme. Si l'on tourne à gauche, on traverse un jardinet qui s'étoile de perce-neige et de violettes, et l'on gagne la porte d'entrée, la façade principale. Là, des noyers blancs, des magnolias, un érable au feuillage sanglant, des chênes surtout, chênes verts éternellement jeunes et *white oaks* dépouillés de leur vêtement, font une véritable cour d'honneur au vieux Marston. Au delà, c'est la cotonnerie, les champs de maïs et d'avoine, qui s'inclinent doucement vers la grand'route, du côté d'Acton.

Par le fait qu'en Caroline il n'y a pas, à proprement parler, d'hiver, Marston, campagne et maisons, m'apparaît comme une ruche bourdonnante, hospitalièrement ouverte, dans tous les sens du mot. Il y a même des

jours, tel le dimanche, où le va-et-vient des buggys semble ne devoir pas finir. Après les différents services divins de la matinée, de jeunes gars aux épaules carrées, au visage glabre, ferme et paisible, attachent leurs montures ou leurs attelages aux anneaux des arbres, et il faut admirer la patience des bêtes, qui attendent les gens parfois jusqu'à onze heures du soir. La beauté des lieux suffirait à justifier ce pèlerinage. Mais il a pour but neuf des dix filles de la maison (une seule est mariée, à quelques kilomètres d'ici). Des groupes, des couples, se forment un peu partout. Bien fin qui pourrait y distinguer les flirts des simples camaraderies, les amis... des fiancés en titre !

Les uns et les autres ne perdant jamais la tête, toutes ces intrigues, passagères ou définitives, ne ressemblent guère aux nôtres. Aussi doit-on se garder des comparaisons. On l'a souvent noté : des familiarités qui ont chez nous un caractère sérieux, parce qu'à notre sens elles engagent ceux et celles qui s'y livrent, sont d'un usage sinon courant, du moins assez répandu au Nouveau-Monde. La raison en est, je crois, qu'on y a des « valeurs » une échelle différente, — je n'ai pas dit plus juste. Aussi la vie morale d'une Américaine où d'un Américain — je parle des personnalités « moyennes », bien entendu — semble-t-elle composée de casiers. Celui du cœur existe certainement, mais il ne déborde pas les autres, qu'on nous passe l'expression. Une des conséquences d'un pareil état de choses, c'est que la passion paraît être une fleur très rare là-bas. A supposer qu'elle existe, elle se cache si bien... qu'on ne peut demander à un simple voyageur de la découvrir.

Si l'on s'attache vite et fortement à ses hôtes dans cette Caroline du Sud où chacune de vos nouvelles con-

naissances vous invite chez elle pour un jour, voire une semaine, c'est, entre autres motifs, parce qu'auprès d'eux on se sent tout ensemble *at home* et indépendant.... « *At home* », grâce à leur urbanité et à leur cordialité. Indépendant, grâce au respect tout spécial que professe l'Américain pour la liberté d'autrui.

On a dit de nous autres Genevois que nous ignorons trop l'urbanité. Cela n'est peut-être plus vrai d'une façon générale. Nous aussi, nous avons appris à être cordiaux pour les étrangers. Quant au respect de la liberté d'autrui, nous avons encore des progrès à faire sous ce rapport. Sans doute, nous ne lancerions plus des pierres aux salutistes, mais jamais je ne me suis trouvé, dans une famille pieuse de mon pays, — mettons du pays romand, — aussi à l'aise, aussi libre de mes faits et gestes qu'ici. Je sais ce qu'on va répondre : c'est qu'il est dans notre sang de calvinistes de juger, de critiquer, sinon toujours de faire du prosélytisme, et qu'en Amérique on ignore cet esprit-là, qui en vaut bien un autre. Que si mon hôte, baptiste zélé, ne cherche pas à discuter ou à me convertir à sa secte, c'est qu'il est probablement moins convaincu qu'il n'en a l'air.... A quoi je répliquerai : Non, ce n'est pas cela. On trouve sans doute ici des indifférents et des sceptiques, mais mon hôte n'en fait pas partie. La raison de son attitude à mon égard doit bien se trouver dans son sens de la liberté. Quand leurs enfants atteignent l'âge de raison, M. et M^{me} Churchill les laissent maîtres d'entrer ou non dans un cadre ecclésiastique. C'est ainsi qu'à la table de famille, il y a des baptistes, des épiscopaux et même des... hors-cadre, spectacle peu banal, plus rare qu'on ne le pense peut-être, car nous montrons souvent plus d'intolérance

à l'égard de nos proches qu'à l'égard des étrangers, vis-à-vis de nos coreligionnaires que vis-à-vis des gens d'autres confessions. Pour éviter une objection que je vois venir, je m'empresse d'ajouter : la plus grande affection, parfois même la plus grande intimité, unit tous les membres de cette famille. La mère et l'avant-dernière de ses nombreuses filles paraissent avoir une personnalité moins accentuée que les autres.... Mais en Amérique il ne faut pas juger sur l'apparence. La douceur et la grâce caroliniennes cachent une énergie, une patience, une obstination souvent peu communes. Il est du reste fort heureux que les différentes individualités qui m'entourent s'affirment dès l'enfance, chacune de ces « misses » devant gagner son pain vers l'âge de vingt ans.

Il en est une, aux cheveux cendrés, dont les yeux charmeurs s'embusquent avec malice derrière la nacre des paupières mi-closes.... Elle est en visite chez ses parents et travaille au chef-lieu comme dactylographe dans un « office. » Bien différente est la fille cadette, dont l'enfantin visage, à l'ovale régulier, se coiffe de lourds bandeaux noirs, qui, dénoués, suffiraient à la vêtir. Le nez mince et droit, le regard décidé, les gestes pleins de gracieuse précision, tout en elle semble présager une vie rectiligne, sans heurts, étrangère aux aventures sentimentales.

Ces aimables *girls*, dont les chevelures offrent une gamme de nuances, du blond le plus pâle au brun le plus foncé, se répartissent en général pour les repas entre la maison paternelle et la maison d'école. Leurs allées et venues incessantes à travers la forêt qui nous en sépare, et celles des *boys* de la G. S. M. A. (General Sumter

Memorial Academy) justifient le terme de ruche par lequel j'ai désigné Marston.

Au milieu de cette agitation passe de temps à autre une personne silencieuse : c'est Nancy, tache sombre sur les blancheurs qui l'entourent, Nancy, la jeune négresse au sourire énigmatique. Affligée d'un invraisemblable embonpoint, elle s'exprime *sotto voce*, et lorsqu'elle se hasarde à hausser le ton, elle glousse plutôt qu'elle ne parle, secouée d'un rire déconcertant. Sa négrillonne de sœur, tête énorme sur de courtes jambes arquées, lui tient compagnie tous les matins à la cuisine, tandis qu'au dehors, parmi les quadrupèdes et les volatiles de la cour, le petit frère chocolat tire d'un puits profond une partie de l'eau nécessaire à la maisonnée....



Le fusil sur l'épaule, je traverse la cour de Marston, où les noirs travaillent avec la lenteur de mouvements qui caractérise leur race. Vander, au clair visage, — tout est relatif, — joli garçon, le plus loquace, est en train de réparer la chaîne du puits. Isaac aiguise une hache et roule de mon côté des yeux ronds comme des billes de billard. Ce sont là deux beaux corps de cuivre et de bronze qu'habite une âme insouciant. James, de plus petite taille, attelle ses bœufs, tandis que les négrillons Columbus et Jaske babillent près de lui.

La cour franchie, je longe à gauche un joli sentier, entre le verger et la cotonnerie. Ce matin, le givre endiamante la campagne, mais les oiseaux continuent de chanter, car ils savent que ces façons d'hiver ne sont pas sérieuses. Sous les pins où je me glisse à la recherche d'une dinde sauvage, on voit sautiller de branche en branche le mobile geai bleu au cri discordant, le gros

robin à la gorge brune, l'oiseau rouge nuancé de vert et celui dont le plumage est d'azur sombre. La forêt, vallonnée entre Marston et Acton, fait un rempart à ce dernier, qui la domine d'un côté par une haute clairière où s'érigent les bâtiments de la General Sumter Memorial Academy.... Ce nom solennel et prometteur ne répond pas à la réalité, beaucoup plus modeste. Nous touchons ici au péché mignon des Américains, encore enfants à certains égards : voir un monde dans de petites choses.

Appeler académie une école primaire et secondaire, dont la classe la plus élevée correspond à la cinquième ou à la quatrième du collège de Genève, voilà qui est bien un peu prétentieux. Quant au général Sumter, en souvenir duquel cette académie a été installée par mon hôte dans la maison d'Acton, il fut un des lieutenants de Washington durant la guerre de l'Indépendance. Le chef-lieu de notre comté porte son nom et ses cendres reposent ici près, dans la solitude des bois.

A la fois externat et internat, la G.S.M. A. comprend six degrés pour les deux sexes. Quarante-huit élèves de dix à seize ans y sont inscrits. Quelques-uns, d'un âge plus tendre, trouvent également place à l'école.

— Vous travaillez beaucoup, en Europe, n'est-ce pas ? me disait l'autre jour le colonel, qui est l'âme de la G. S. M. A.

J'avoue avoir répondu *oui* sans aucune hésitation. En peut-on dire autant ici ? Je n'en ai pas l'impression. Mais, et c'est l'essentiel, on y prépare les jeunes gens à la vie, non pas à la vie purement intellectuelle ou à telle et telle carrière, comme c'est trop souvent le cas chez nous, mais à la vie tout court. Sans doute on ne par-

vient pas dans les écoles à former des êtres complets, et les adultes semblent, en Amérique, un peu superficiels en tout. A y regarder de près, cependant, ils ont sur nous ce grand avantage de pouvoir « se tirer d'affaire » de bonne heure, d'être des gens pratiques à un âge où nous autres, nous nous contentons d'une existence parasite, dont nos parents font les frais.

Quelques-uns des *pupils* de la G. S. M. A. demeurent à Marston, quelques autres à Acton. Il en est qui retournent dans leur famille tous les soirs ou du samedi au lundi. Il en est aussi dont le « home » est trop éloigné pour qu'ils songent à en goûter la douceur plus d'une fois par mois ou par trimestre. Mais dussent-ils rester toute l'année ici, je crois bien qu'au rebours des internes de France, ils ne le regrettent pas : ils passent à la G. S. M. A. le plus heureux temps de leur vie. Et je suis certain qu'il en est de même pour les jeunes gens de tous les établissements scolaires des Etats-Unis. J'en sais même, parmi les élèves d'Acton, qui y reviennent le dimanche ! Comment s'en étonner lorsqu'on pense à l'homme distingué et à la charmante femme qui sont les bons génies de ces lieux ? me dis-je une fois de plus ce matin, en déposant mon fusil dans le vestibule.

Muni des gros gants de rigueur, je profite, avant l'heure des *exercises in the chapel*, de la présence d'Allower, Maxwell et Sanders, pour jouer à la balle, cette balle dure comme le plomb, qu'il n'est pas agréable de recevoir dans la main nue.

L'oncle Aby, sa souriante face d'ébène encadrée de gris, — il a soixante-douze ans, — balaie le monumental escalier de bois dont est pourvue, de deux côtés au moins, toute maison « coloniale » de quelque impor-

tance. La façon de balayer de l'oncle Aby n'est pas très expéditive, car dans une heure je le retrouverai au même endroit. Mais le vieux nègre est d'humeur toujours égale. Il vous accoste d'un si gentil : « *How, you, sir?*... » Le moyen de faire des reproches à un homme, si noir soit-il, qui a vu naître les dix filles du colonel ?

Mais la cloche a retenti. Au son d'une musique bien rythmée, — manière forte dont a le secret la pourtant si frêle Miss Georgia Churchill, professeur de violon et de piano, — trente à trente-cinq élèves entrent à la file indienne dans la grande salle d'Acton, dite chapelle parce qu'on y fait aussi l'école du dimanche et le culte. Au hasard, ou selon les affinités, toute cette jeunesse prend place, non sans avoir répondu à l'appel nominal, prononcé avec ensemble l'Oraison dominicale, et chanté un cantique.

Ce moment de la journée me semble bienfaisant entre tous. Il doit en rester quelque chose à chacun jusqu'au soir et même au delà. Elèves et professeurs des différents degrés se trouvent en contact intime. Il y a là Miss Theodosia Churchill, professeur d'histoire et de chant, Miss Elisabeth Churchill, professeur de latin, Miss Virginia Churchill, qui donne aux plus jeunes externes des leçons de lecture et d'écriture. Ces petits « académiciens » ont généralement les jambes et les pieds nus.

Sur six *teachers*, deux seulement appartiennent au sexe masculin. N'est-ce pas amusant et significatif ? Ah ! cela vous change un peu des habitudes européennes, et cela n'en marche pas plus mal, croyez-m'en. Mon hôte, cet original de si grand caractère, ami de M. Roosevelt et de tout le monde, directeur et professeur à la G.S.M.A.,

profite du moment où il a ses cadres et ses unités sous la main pour faire les communications d'intérêt général et surtout pour adresser une paternelle allocution aux élèves. C'est une sorte de sermon laïque à la Pécaut. Un matin, il s'agit du courage physique et moral, et l'orateur parle de Washington ou de Bayard. Un autre jour, il traite de la volonté, et c'est alors Franklin qui est donné en exemple, ou Napoléon. La napoléonite sévit aux Etats-Unis plus encore qu'en Allemagne. Ces speeches sont toujours très courts, d'autant plus que l'élève américain, j'en ai fait l'expérience, éprouve une difficulté toute spéciale à fixer son attention. J'ai cependant réussi à la capter deux fois, entre autres avec un récit de l'Escalade et une chanson de Botrel, accompagnés de dessins à la planche noire et d'explications préalables. Il faut aux garçons surtout, dont plusieurs — soit dit en passant — prennent des attitudes par trop abandonnées, et qui tous ont de la peine à rester plus d'une demi-heure sans bouger, il faut à ces garçons des discours impressifs et variés, des discours qui... n'en soient pas. Les origines de la Confédération suisse excitent leur intérêt au plus haut point. Il serait bon qu'à leurs côtés on vît parfois leurs parents, si j'en juge par la question d'un de ces derniers : « Quelle est la forme de gouvernement dans votre pays ? La monarchie, n'est-ce pas?... »

Autant que j'ai pu m'en rendre compte, le peu que les Caroliniens savent est bien su et pour longtemps. Cela ne vaut-il pas mieux que de beaucoup apprendre et de mal digérer ?

Les exercices de calcul mental m'ont émerveillé. Les quatre opérations entrent en jeu dans une seule question,

et, de tous les points de la salle, les réponses partent comme un feu de file.

A la classe d'histoire, on est moins frappé par la leçon que par le spectacle peu banal de jeunes gens de quinze à dix-sept ans, souvent plus nombreux que les jeunes filles et recevant leur enseignement d'une miss de vingt-deux ans.

Cette coéducation me paraît avoir plus d'avantages que d'inconvénients. Peut-être n'en serait-il pas de même chez nous ? Et peut-être aussi la généralisation du système serait-elle prématurée ?

C'est là une question trop grave et trop délicate pour être discutée au cours de notes rapides, qui ne sauraient avoir de valeur scientifique, mon séjour en Caroline ne devant durer que deux mois. Je remarque seulement, pour avoir quelque peu partagé la vie des pensionnaires de Marston et d'Acton, que les boys y font preuve de sérieux et — comment dire ? — d'une galanterie sans conséquences fâcheuses.... Aussi bien la mièvrerie et la coquetterie du Vieux-Monde sont inconnues ici.

Je souhaiterais que les antiféministes de mon pays vinssent à la G. S. M. A. et y fissent un internat d'au moins quelques semaines. Ils verraient bien des choses trop longues à exposer ici et la plupart de leurs arguments, en général si fragiles, s'écrouleraient au contact de l'expérience. Evidemment, en constatant les heureux résultats de l'instruction et de l'éducation « actoniennes » chez d'anciens et d'anciennes élèves, je ne prétends pas dire : *Ab uno disce omnes*. Il faudrait faire une tournée aux Etats-Unis, dans les écoles mixtes... et dans les autres, pour pouvoir se prononcer en connaissance de cause. Et encore il ne s'agirait que du Nouveau-Monde.

Mais je ne puis m'empêcher d'être séduit par le système....

L'heure est venue d'entrer au réfectoire, à la suite d'une jeune négresse qui porte un plat de riz fumant. Malgré la douceur de l'air extérieur, qui permet de chasser en bras de chemise, un grand feu est le bienvenu et met de la joie dans cette salle à manger. Il sèche l'atmosphère, un peu crue à la G.S.M.A. comme à Marston. La table, où une quinzaine d'élèves ont pris place, est présidée par Miss Virginia Churchill, qui professe l'art culinaire à certaines heures, et par une gouvernante, qui partage avec elle la direction économique de l'établissement. Le repas est assaisonné de plaisanteries, qui fusent ici et là. Je regrette de ne pouvoir toujours m'y associer, mais il en est du mot d'esprit anglo-saxon comme du *witz* germanique : tout le monde n'en peut comprendre la drôlerie.

Une partie de l'après-midi est consacrée, par les garçons à des travaux pratiques d'agriculture, par les jeunes filles à des exercices culinaires ; l'autre partie, à des devoirs écrits et oraux. J'ai parlé ailleurs¹ des jeux (base-ball, etc.), qui sont considérés comme une obligation au même titre que les devoirs. On voit et on entend les élèves un peu partout, les uns aidant les autres, ou s'isolant pour apprendre, qui dans la salle de musique et de danse, qui sous les charmillles d'Acton. Sur la prairie, entre les pins et les chênes verts, aux fenêtres encadrées de chèvrefeuille, aux galeries vêtues de lierre, se remarquent les profils glabres et carrés de Singleton, d'Evans et de leurs camarades au franc regard et aux larges pantalons, les

¹ Voir *Gazette de Lausanne* du 13 août 1911.

silhouettes minces des petites « misses » dont un ruban trop large emprisonne le catogan et fait tache sur la chevelure *auburn* de Molly ou sur la blonde Addie....



— Voulez-vous venir coucher à la maison ?

— Quand passerez-vous la nuit chez moi ?

Cela correspond, en Caroline, à notre : « Venez-vous prendre une tasse de thé avec nous ? »... Impossible de rencontrer quelqu'un sans recevoir cette invitation de « passer la nuit », qu'explique *parfois* la distance et *toujours* l'amabilité carolinienne.... Tant et si bien qu'au bout de six semaines, on ne sait plus où donner de la tête. Pour satisfaire chacun, il faudrait s'absenter continuellement. Bien qu'il s'agisse en général de visites à des planteurs de coton et que nous soyons encore dans la morte saison, je pourrais dire de mes tournées en Caroline le contraire de ce qu'on dit ailleurs : plus c'est la même chose, plus ça change. Il s'en dégage, en effet, une telle impression d'originalité et d'imprévu qu'il me faudrait les raconter toutes pour vous donner une idée exacte de la vie des gens du Sud. Mais je ne puis songer à le faire dans ces notes.

Plusieurs fois Tom-Polk Sanders m'avait dit, selon la formule citée tout à l'heure : *Will you spend the night with me ? Do you go to Pine-Grove ?* Hier, donc, je suis allé passer la nuit au « Bocage des Pins », non sans prendre le « chemin de l'école. » Il y a tant à voir !... Et puis M. Williams, maître de mathématiques à la G.S.M.A., m'a demandé plusieurs fois de l'accompagner dans une de ses tournées. Et lorsqu'on dispose de peu de temps, il faut faire les bouchées doubles. — Mais, dira-t-on, que parlez-vous de tournées à propos d'un professeur de ma-

thématiques ? Ne reste-t-il pas tranquillement à l'école pour y donner ses leçons ? Ah, c'est qu'un teacher de campagne n'est pas ici ce qu'un vain peuple pense. Mon aimable compagnon de buggy non seulement cultive lui-même, à certaines heures, son petit terrain, mais il est agent agricole salarié du gouvernement. Le fait qu'il n'y a pas d'enseignement théorique à Acton l'après-midi, mais, comme nous l'avons vu, des exercices pratiques d'agriculture, facilite les absences de M. Williams, qui reste parfois un jour « en tournée. » Celle d'aujourd'hui a pour but de recommander aux farmers de la région une graine de maïs spéciale, qui fait merveille, paraît-il. Quand les personnes visitées se trouvent être des parents d'élèves, M. Williams a aussi le temps de s'arrêter un peu pour leur parler de leurs enfants.

La partie du comté de Sumter où roule notre équipage est vraiment charmante, surtout au delà de Dalzell. Sous une baguette invisible et magique, les avoines sont sorties de terre en quelques jours. Dans leur moutonnement, il y a comme des reflets bleus. Au détour de la route surgit un moulin, près d'un lac. La nappe d'ardoise, que strie à peine la brise, scintille entre les troncs du gommier, ventru comme un fiasque de Chianti, du pin svelte où rit l'« oiseau moqueur », du chêne d'eau qui domine les bois de son air altier. Les plantations de riz, très rares dans l'intérieur, les cotonneries... en espérance, les champs de maïs s'étalent à perte de vue, damier immense, interrompu de loin en loin par quelque bouquet de cèdres où s'enfouit une petite ferme à colonnes de bois. La route blanche serpente à travers les terres brunes, les terres rouges, les terres noires, et bientôt le buggy s'arrête devant une métairie mal dissimulée par

des noyers. Dans la cour, la lourde fleur du magnolia fait des taches écarlates, et derrière l'enclos s'entrevoit un verger avec la neige rose et la neige blanche de ses arbres fruitiers. Tandis que notre jument, dételée, a trouvé sa pitance à l'écurie, nous prenons le riz de l'amitié et le pain de maïs de rigueur. La cuisine américaine, si élémentaire, a ceci d'avantageux qu'elle apprend à donner peu d'importance à la nourriture... à moins que ce soit le contraire. Le riz, on le devine, est ici le mets par excellence, le fond de tout repas carolinien. Sur ce riz on couche parfois quelques morceaux d'oie bouillie ou rôtie. Des « pâtisseries » (ce superflu que l'on reproche à bon droit aux Anglo-Saxons, parce qu'il remplace mal le nécessaire) me semblent ici les bienvenues, car sans elles je trouverais l'agape un peu... courte. On arrose le tout d'une tasse de thé ou de café qui, chez les plus riches, est suivie d'un verre de vin doux.

Dans l'après-midi, mon compagnon ayant épuisé sa provision de semences et fait sa dernière visite, nous reprenons le chemin de Marston.

— Les nègres travaillent-ils à votre satisfaction ? dis-je.

— Oh ! cela dépend. Il y a beaucoup de paresseux... et pourtant un négriillon peut aisément venir à bout de la tâche quotidienne que l'oncle Tom accomplissait péniblement au temps où parut le livre de M^{me} Beecher-Stowe.

— Quel est le salaire de l'ouvrier noir ?

— C'est difficile à dire, le salaire variant selon les maîtres.

L'ouvrier noir, homme ou femme, que l'on engage au moment de la récolte peut gagner un dollar par jour, s'il est très actif. Mais l'ouvrier noir qui vit sur la plantation

reçoit dix dollars par mois. Il a sa case, du bois de chauffage pour lui et sa famille, quatorze livres de farine par semaine et le droit, chaque samedi après-midi, de cultiver son propre terrain, deux acres en général. Les négresses employées en dehors des temps de grande presse se font ordinairement deux francs par jour.

Et, après un silence, mon interlocuteur ajoute :

— Ah ! soyez sûr que la vie n'est pas gaie pour les fermiers caroliniens. Ils nouent tout juste les deux bouts !

A deviser ainsi le long du chemin, nous parvenons bientôt à la demeure du capitaine Burton. Je prends congé de M. Williams. Un moment d'entretien avec l'excellent capitaine et, au coucher du soleil, je me hâte vers Pine-Grove, sur la noire jument Hatta, qui s'est à contre-cœur séparée de son poulain. Nous voici au haut d'un ravin d'où les yeux plongent sur l'étendue. Pas de poteaux indicateurs. J'hésite sur la route à suivre et m'en informe auprès d'une femme blanche. Gestes vagues, renseignements peu précis. Il n'y a pas longtemps qu'elle doit être dans le pays, car Pine-Grove est très connu. Nous trottons de droite et de gauche à travers une forêt. La nuit tombe. Par bonheur, une négresse devant sa case me répond d'une façon très claire.... Je l'ai échappé belle, car les nègres ont l'habitude de dire oui et amen en toute occasion.... Le pli de la servitude, sans doute. « Dois-je aller à droite ? leur demande-t-on. — *Yes, sir.* — Mais... d'après ce qu'on m'a expliqué au départ, j'ai l'impression qu'il me faut ici tourner à gauche. Qu'en pensez-vous ? — *Yes, sir.* » Aussi en constatant ce soir que ma négresse nous a remis sur la bonne voie, Hatta et moi, il s'en faut de peu que je ne proclame la supériorité des femmes noires sur les blanches.

Rien ne saurait rendre la beauté de la campagne carolinienne, endormie sous une lune énorme et rouge, de cette chevauchée tardive dans un silence plein de mystère. Ici ou là un indigène, rencontré sur son *wagon*, m'assure que je garde la bonne direction. Oeil-de-Fa-con s'y reconnaîtrait sans doute, mais je ne suis qu'un pauvre Suisse, peu habitué à ce phénomène redoutable qui se nomme l'étendue. De l'étendue, parfois traîtresse, on devient cependant amoureux à la longue, surtout au Canada, où elle n'a pas de fin. Ici, en Caroline, elle ne me saisit point, comme là-bas, d'une émotion étrange et profonde, car elle a des limites, qui m'apparaissent ce soir, à quelques milles à gauche, sous la forme d'une muraille sombre flambant par le haut. Ce doit être une forêt qui brûle.... Tout se tait, sauf la mélodie d'un noir ou le chant du rossignol.... Un dernier temps de trot, et nous entrevoyons parmi les pins, Hatta l'écurie accueillante, et son cavalier la silhouette trapue de Tom-Polk Sanders, sur un fond de lumière. Quelques-uns des quatorze enfants de M. Sanders me grimpent aux bras, aux épaules et même sur la tête.

— *Hallo, friend*, je ne vous attendais plus ! *How you ?...*

La famille est groupée autour d'un grammophone qui joue *Dixie*, l'hymne national sudiste, mâle et ingénu tout ensemble, troublant dans sa simplicité. Voici la croix d'honneur du père de Tom, M. Sanders, blessé aux côtés de Lee, le général réfractaire à toute lutte fratricide, qui ne livra bataille aux Nordistes qu'à son corps défendant, comme le montrent ses admirables lettres.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous sommes en selle pour donner un coup d'œil à la cotonnerie et aux

noirs qui la fument à pleine main. Il y a là des femmes jeunes et vieilles. Il est rare d'en rencontrer de belles, à la campagne surtout. Elles me semblent s'y négliger beaucoup, comme leurs frères, pères ou maris. Tous habitent un hameau de cases autour de la maison du planteur. Actifs et dévoués, ils ont l'air fort attachés à Tom-Polk Sanders, robuste gars à la tête ronde, à Tom-Polk qui met la main à tout, levé dès l'aube, résistant comme un chêne et doux comme un petit enfant. Les jeunes femmes de couleur portent un assez coquet turban blanc et trois ou quatre négresses d'âge ont à la bouche une courte pipe de bois.

Selon la coutume chère aux farmers d'Amérique, nous galopons, nous galopons, encore et toujours. Tournée de visites chez les planteurs d'Hagood, parent de mon ami. Il y en a une tribu. Ils portent tous le même nom, et je désespère d'en sortir. Le malheur est qu'ils sont tous plus aimables les uns que les autres. Walter Sanders, l'un d'entre eux, est venu prendre les nouvelles du monde à l'épicerie de la « station ». Cette épicerie, véritable bazar, est tenue par le maître de poste d'Hagood, M. Huxley. Sa femme est une « dame » ; lui-même est un gentleman.... Heureux pays, où l'esprit de classe semble ne pas exister, où les épiciers ont une allure distinguée et leurs femmes de la finesse et du charme !

La maison de Walter Sanders, spacieuse « carrée » coloniale, visible à plusieurs milles à la ronde, est froide autant que les propriétaires en sont accueillants. Dès le matin, les sept enfants et leurs parents se groupent autour d'une flambée monstre. Décidément, ces constructions ne sont pas faites pour l'hiver.

Vers le soir nous avons été, Tom et moi, visiter les

greniers à maïs, à feuilles de maïs, à foin, à avoine, et avec ce naïf orgueil si frappant chez les personnes d'âge en Amérique, la mère de mon ami nous a fait les honneurs de son magasin de provisions. Puis nous sommes restés longtemps sans rien dire, assis sur un mur et les jambes ballantes, jouissant de l'heure, suivant d'un œil charmé les mules qui rentraient à l'étable. Avant leur repas, elles se roulent dans le sable, pour se sécher et se délasser. C'est une habitude invétérée. Elles sont très fortes ces mules, grises, blanches, brunes, noires, parfois plus belles que des chevaux; et leur valeur peut atteindre 500 dollars (Fr. 2600). Peu à peu elles se rapprochent de l'étable, font demi-cercle, comme dans l'attente d'un grand événement et, d'elles-mêmes, une à une, elles gagnent leurs stalles respectives où sont préparées leurs rations de maïs.



Il est neuf heures. L'attelage du colonel Churchill nous emmène de Marston au chef-lieu. C'est la seconde fois seulement que je vais à Sumter. Aussi bien la distance à franchir est longue, vingt-deux kilomètres et demi dans chaque sens. Cette fois-ci, heureusement, nous partons assez tôt pour pouvoir, au retour, atteindre avant la nuit Cherry-Vale, où je suis invité par le jeune planteur Frierson. Je ne crains pas les voyages nocturnes, bien au contraire, mais ils se font ici dans des conditions peu agréables. On paraît ignorer l'usage des lanternes. Lors de ma première visite à Sumter, peu s'en est fallu qu'en revenant à Marston, notre équipage n'entrât en collision avec deux autres restés en détresse à un carrefour, faute d'éclairage.

Aujourd'hui, tout va bien. Tandis que mon vénérable

compagnon fait une station prolongée au palais de justice, je me lie avec un Carolinien, professeur de français incapable de joindre la pratique à la théorie, comme c'est le cas très général ici. Grâce au peu d'anglais dont je dispose, nous parvenons cependant à nous entendre. Et alors commence une inspection scolaire qui ne manque pas d'originalité. C'est d'abord à la Graded School de la rue Washington, dans une classe de quinze jeunes filles de seize à dix-sept ans, dont la maîtresse de français nous indique la lecture du jour : « Histoire du petit Poucet. » J'interroge en mauvais anglais, au hasard, et les réponses, un peu timides, sont bonnes, mérite d'autant plus grand qu'il ne doit pas être facile à ces girls de comprendre le charabia de leur inspecteur improvisé.

Toujours accompagné du professeur Cox, j'entre ensuite à la Calhoun School, où le hasard veut que nous tombions sur la lecture de *Barbe-Bleue*. Je suis frappé de voir à quel point les contes de Perrault s'adaptent à la mentalité, au développement des élèves de cette école et de l'autre. Cette fois-ci, ce sont des jeunes gens de dix-huit ans, avec un professeur israélite au fin visage, homme cultivé, mais également incapable de parler la langue qu'il enseigne. Les trente élèves de M. Marion-Moïse semblent très surpris d'entendre un maître de français parler cette belle langue sans accent anglais.

Après avoir pris congé de mon guide, qui m'engage à revenir souvent pour continuer « l'inspection scolaire », je déambule à travers la jolie garden-city qu'est notre chef-lieu. C'est un îlot de verdure. On finit pourtant par y découvrir des rues, les inévitables Main-Street et Broad-Street de n'importe quelle localité provinciale. Ces

rues ressemblent à toutes leurs sœurs d'Amérique, comme les Capitols des quarante-six Etats sont calqués sur leur grand frère de Washington.

Malheureusement le temps passe, le colonel a terminé ses courses, visites, emplettes, et l'heure est venue de songer au retour. Notre jument, qui prend de l'âge, a le trot fatigué, en dépit de sa longue station à l'écurie. Chaque fois que nous traversons un ruisseau débordé, elle boit avec délice l'eau qui lui monte aux genoux. Le buggy croise une étrange caisse étroite et haute, qui danse sur quatre roues et que tire un bon trotteur. Les rênes sortent d'une petite fenêtre carrée et, en cherchant bien, on finit par découvrir le visage d'un gentleman au sourire affable : c'est le facteur, dont la voiture sillonne en tous sens la contrée. A la suite d'un orage — ils sont très violents en Caroline — nous avons été privés, l'autre jour, de notre courrier quotidien.... Mais nous sommes tout de même mieux partagés ici que dans l'Ouest canadien, où l'on va chercher ses lettres à la station, faute de facteur.

Après avoir perdu de vue ce précieux fonctionnaire sur la route de Sumter à Marston, nous rencontrons quelques beaux types de mulâtres, qui cheminent en compagnie du petit-fils d'un des Turcs ramenés autrefois d'Europe par le général Sumter. Puis, de temps en temps, c'est un cavalier blanc qui passe. L'air est velouté, la fin du jour exquise. On voit errer quelques porcs marrons ou noirs. A notre passage émerge la tête curieuse d'un négrillon vautré dans les terres fraîchement labourées, et les crapauds chantent dans la paix du soir.... Nous finissons par distinguer à l'horizon Cherry Vale, le plus vaste domaine du *township*¹ de Stateburg.

¹ Circonscription qui correspond à peu près à notre commune.

Toute diminuée qu'elle est depuis la ruineuse guerre de Sécession, la propriété de Cherry Vale a encore une étendue de onze cents acres en bois, en plantations d'avoine et de coton.

La maison du « Val des Cerises », dont les propriétaires se montrent aimables entre tous, a été construite il y a plus d'un siècle. La façade, avec ses énormes colonnes *de pierre*, chose bien rare ici, le principal corps de logis, avec ses hautes et spacieuses pièces en enfilade, ont une allure de palais, et je ne sais quel cachet Empire, qui disparaît dans le reste de l'habitation, terminée sans doute à une époque de revers financiers. La gêne se sent encore et apparaît ici d'une façon d'autant plus imprévue que les beaux parquets et les salles de réception préparent mal aux serrures gâtées, aux papiers jaunis remplaçant des carreaux de vitres. Ce sont là des détails, mais des détails révélateurs, que j'ai remarqués souvent dans les maisons caroliniennes sans pouvoir démêler s'ils avaient pour cause le laisser-aller ou la pauvreté. Les deux, peut-être ?

Quoi qu'il en soit, comme disait Toepffer, groupés sur le perron de Cherry Vale, nous voyons la Jeune-Amérique poindre au loin sous les traits d'un gars de vingt-six ans. Vêtu de ce costume de travail, si pratique, qui consiste en un pantalon *kaki* dont le haut couvre la poitrine et tient aux épaules par des bretelles, l'ami John Frierson, car c'est bien lui, défile comme un triomphateur, debout sur son immense « wagon », que traînent deux vigoureux chevaux de labour. Nous avons sous les yeux le type du *farmer* de bonne famille qui, par économie, travaille avec ses nègres. A ses côtés, je traverse la vaste cour de la ferme bordée de cases, qui toutes ont un péristyle. En

été, les noirs y passent la soirée et s'y reposent d'un travail... pas toujours acharné.

Un nègre actif et un négriillon paresseux labourent en notre présence. John saisit les cornes de la charrue, gourmande le négriillon paresseux et lui montre, pour la je ne sais quantième fois, comment il faut s'y prendre. Dans un autre quadrilatère, le nègre actif vient en sens contraire et creuse le sillon sans relâche. Un peu plus loin, abattant à coups de baguette les tiges de cotonnier qui ont survécu à la dernière cueillette, une jeune négresse évoque le geste de Tarquin le Superbe devant l'envoyé de Gabies. Elle fait ainsi le travail qui précède celui du laboureur. Au delà, c'est l'étendue, en un seul point coupée de quelques arbres et bornée à l'horizon par de hautes futaies. Près de nous, trois jeunes chiens se poursuivent à perdre haleine et une brise vivifiante passe sur les êtres et sur les choses.

Je n'ai qu'un regret : n'avoir pu venir ici en été pour la récolte du coton.... Mais j'ai vu les machines qui épurent ce dernier. Le bourrelet rugueux, que je viens de séparer de la tige, a en effet besoin de cette épuration, trop simple à imaginer pour qu'il soit nécessaire de la décrire.... Frierson m'a aussi montré sa gazoline, machine à vapeur qu'il met très vite en mouvement et qui, en quelques minutes, moud un *bushel* de maïs. Avec la farine tombée dans la caisse que tiennent un petit nègre et sa sœur, les Caroliniens préparent leur *corn-bread*. Il n'est pas mauvais, mais je retrouverai sans déplaisir le pain par excellence, le pain de Genève.



Me voilà revenu pour la dernière fois à Marston. C'est le moment de rentrer en Europe, et je me demande

comment il se fait qu'en deux mois j'aie pu m'attacher si profondément à la Caroline du Sud et à ses habitants ? Le charme des bords de l'Hudson était très vif, mais bien différent, et moins irrésistible. N'en serait-il pas du charme carolinien comme de celui de certaines femmes ? Au début de ces notes, et çà et là en passant, j'ai relevé les qualités des Caroliniens et les caractères de leur milieu, la douceur des paysages et la douceur des êtres, — car les noirs eux-mêmes sont moins violents dans cette contrée que dans les autres Etats de l'Union.... Mais ces qualités et ces caractères ne suffisent pas à expliquer ce je ne sais quoi de séduisant qui frappe ici et qui tient sans doute, en partie, au climat. C'est qu'aussi le charme ne s'analyse pas. On en est réduit à constater son influence, et que cette influence peut être bonne ou mauvaise. A ce propos, il est certain qu'un séjour au Canada ou dans les environs de New-York développera mieux l'énergie, la volonté, l'initiative, qu'un séjour dans la Caroline. Aussi est-ce surtout aux *forts*, en même temps qu'à ceux pour qui l'Amérique tout entière est le pays de la brutalité et du *bluff*, que je me sens pressé de dire : « Ne quittez pas les Etats-Unis sans faire un séjour dans la Caroline du Sud ! Peut-être vous donnera-t-elle l'impression que j'ai tâché de rendre ici... et vous pourrez impunément contempler son image de séduction, de tendresse et de grâce. »

EDOUARD DUFOUR.



LA VEUVE

NOUVELLE

— Vous dites, mon cher, ne pas admettre l'amour en dehors de votre société?

— Certes! mais entendons-nous. Je veux dire, par société : les classes riches. Croyez-vous donc que la petite bourgeoisie sait aimer? Et le peuple? Et le paysan?... De l'amour, ça?

— Vraiment, votre exclusivisme est bien exagéré. Transigeons, et, surtout, mettez de côté votre snobisme d'homme du monde; n'oubliez pas que nous sommes à la montagne, loin, bien loin des potins des salons du faubourg Saint-Germain.... Les classes riches, toujours le luxe et la richesse....

Il pleuvait. Un vent aigre soufflait dans la vallée. Désœuvrés, un peu las des excursions des jours précédents, nous étions — quelques Français — en train de prendre le café dans la vérandah de l'hôtel Mont-Rose à Zermatt. Un jeune ménage en voyage de noces, les de Lavay, que le temps maussade emprisonnait, s'était joint à nous.

Rien ne démontre mieux la puissance d'attraction qui

existe entre individus de même race qu'un jour pluvieux à la montagne.

En effet, tous ces étrangers, si indifférents l'un à l'autre d'habitude, groupés aujourd'hui autour de petites tables, comme nous, du reste, prenaient le café, fumaient et parlaient avec animation. Il y avait le groupe allemand, le premier reconnaissable, le groupe anglais, formé de grands gaillards aux visages glabres, membres de l'Alpine Club, évidemment, et de misses à la peau brûlée; le groupe italien, le groupe russe, le groupe Etats-Unis, et beaucoup d'autres groupes.

A notre table nous discussions sur l'amour, après avoir entendu une verte critique de la politique du nouveau cabinet, de notre ami le député Gaillard. Et je ne sais plus à quel propos, de Rogières, jeune libertin dont les manières aristocratiques charmaient, était parti à fond contre ce qu'il appelait « l'amour vulgaire » et tentait de soutenir par de subtils paradoxes la valeur de sa thèse.

— L'amour, disait-il, ne peut être ni vrai ni beau sans un riche décor et sans luxe.

Thèse absurde et facilement démolissable qu'il défendait avec l'entêtement des jeunes gens qui croient tout savoir. Marcel Daurat, écrivain très à la mode, lui répondait.

— Ainsi, poursuit avec dédain de Rogières en indiquant d'un geste un pré où des hommes et des femmes travaillaient sous la pluie, vous prétendez, cher maître, que ces gens-là, ces montagnards savent s'aimer ?

— Certainement. Ce que vous avancez ne se tient pas debout. Vous trouverez toujours du sentiment dans le plus humble amour. Pourquoi nier des délicatesses d'âme chez ces hommes ? Pourquoi nier chez ces femmes de

vrais élans d'amour pour l'homme qu'elles ont élu? Pourquoi les abaisser au niveau de la brute? Parce qu'elles sont grossièrement vêtues et accomplissent bravement le rude labeur quotidien... parce qu'ils sont sans éducation et ignorent le moindre luxe?... Allez, cher ami, il n'y a pas une de nos mondaines qui vaille ces gens-là!...

De Rogières, qui avait son idée, lâcha sa phrase toute prête sans répondre à l'écrivain:

— Pouah! moi, je pense que ces *gens-là* sont poussés l'un vers l'autre uniquement par l'instinct... mais voir de l'amour là dedans... ça, jamais... Comment pouvez-vous parler ainsi, maître, vous, un analyste si délicat?

Et il s'enveloppa de la fumée de son tabac anglais.

Il y eut un blanc. Nous sentions bien que Daurat avait quelque chose à dire et nous attendions. De Rogières, un peu surpris de ce silence, s'apprêtait à poursuivre l'exposé de ses théories subversives, quand le maître s'écria tout à coup:

— La veuve qui passe!...

Nous suivîmes la direction de son regard. Alors nous vîmes, sur le chemin caillouteux, passer une femme, dans le vent et dans la pluie. Une vieille femme, une loque de vieille femme. Un petit visage fripé entouré d'un foulard rouge, des mèches de cheveux blancs mouillés pendillant sur le cou. Dans ce paysage triste, sans ciel et sans clarté, avec le crépitement de l'eau contre les vitres et la plainte du vent dans la cheminée du hall, cette apparition était vraiment lugubre.

Elle évoquait toute une vie de misère, de lamentable existence, cette pauvre, et remuait notre cœur de pitié. Mais nous surprîmes dans ses yeux très noirs un éclat qui n'avait rien de l'humilité des êtres asservis.

— Oui, reprit Daurat, c'est « la veuve », et je crois pouvoir vous affirmer qu'elle revient du Cervin, pardon, du pied du Cervin, veux-je dire.

Nous nous regardâmes, sceptiques et étonnés, et notre étonnement fut porté à son comble quand l'écrivain poursuivit :

— Cette femme, messieurs, cette vieille repoussante qui vous paraît illustrer de la plus ignoble façon le beau sexe, est *la plus grande amoureuse* que j'aie jamais connue dans ma vie d'homme de lettres. Nous parlions d'amour; écoutez cette histoire: elle m'a été contée l'an passé par le prêtre de la paroisse, qui la tenait lui-même du vénérable curé son prédécesseur, décédé depuis longtemps. Et vous, monsieur de Rogières, prêtez une oreille attentive à ces propos, leur morale est le meilleur argument contre votre thèse.

« Il y a quarante ans, la veuve, Véronica Matten, comptait quinze printemps, et son amoureux dix-sept. Il se nommait Antonius Riffelauber, fils de guides et de contrebandiers. Véronica, elle, avait des bergers pour parents. Mais, voilà, les familles ne se fréquentaient pas. Les Matten n'aimaient point les Riffelauber et les amoureux devaient ruser pour se rencontrer. En été, ils marchaient des heures par des sentiers de chèvres pour se rejoindre; lui devait être à l'aube au chalet pour la sortie du bétail, elle dans la vallée. Et l'hiver, en entravant leurs désirs, exaltait leur passion. Que voulez-vous! Quand l'amour vous tient de cette façon-là, il faut le subir. On voudrait y échapper, mais il est le plus fort. Et, après tout, pourquoi vouloir lui échapper? N'est-ce pas la passion qui est le plus beau de notre vie?

» Bref, l'excellent homme de curé fit tant et si bien qu'il amena les deux familles à se réconcilier. C'eût été un crime de ne pas marier ces enfants. Et, ma foi, le printemps suivant, on les maria. Avouez qu'ils le méritaient bien ! Antonius était devenu un beau gaillard de vingt-deux ans et Véronica, sa femme, une admirable brune de vingt ans.

» Cinq ans coulèrent, cinq années d'un amour passionné, aussi ardent que le fœhn, ce vent troublant qui balaie certains soirs les monts... quand au bout de ces cinq ans Antonius se tua.

» Il faut vous dire qu'Antonius était guide et les louis amassés à ce rude métier constituaient le plus clair revenu du jeune ménage. Mais ce n'était pas un de ces guides genre portier et type vulgaire qui mendient la course, chapeau bas, dans les ruelles du village, à la façon des concierges de monuments. Au contraire, il était fameux par ses exploits dans les Alpes et très recherché des célèbres alpinistes de l'époque. Outre ses qualités vraiment extraordinaires de grimpeur, on appréciait son caractère franc et jovial. Il aimait la montagne comme on aime une maîtresse. Et cette passion ensorcelante faisait si peur à Véronica sa femme, que celle-ci avait tenté l'impossible pour retenir son mari dans la vallée. Ni les travaux des champs, ni le bétail, ni le projet d'ouvrir une boutique, rien ne put l'arrêter. Tout effort fut vain. Vous pouvez comprendre dans quelles transes vivait Véronica durant la belle saison. Et cette passion se mua vite en une sorte de griserie du danger, supprimant dans l'esprit d'Antonius les notions élémentaires de la prudence.

Pauvre femme! Elle se doutait bien qu'un jour ou l'autre son mari y laisserait ses os, mais pourtant pas si tôt... à vingt-sept ans!... La tragédie fut horrible.

Cet été-là, Antonius « voyageait » avec deux Anglais, grimpeurs émérites. Ensemble ils avaient conquis le Weisshorn, par la face, le Tæschhorn, par la face, la Dent d'Hérens par un chemin nouveau, et la Dent-Blanche par l'arête de Ferpècle. Et ces ascensions, réputées impossibles, servaient d'entraînement à une grimpée projetée, plus ardue que les précédentes, et terrible celle-là, fantastique: le Cervin par la face nord. Avant l'attaque suprême, Antonius voulait se rendre compte de certains passages du haut du gouffre orienté vers Zermatt, — par où il comptait monter, — et pour agrémenter cette reconnaissance il proposa à ses Anglais une « variante »: suivre l'arête de Furggen, rejoindre les Rochers rouges et de là traverser l'effroyable face nord jusqu'à l'arête de Zmutt, qu'on redescendrait. Les Anglais acceptèrent fort naturellement cette proposition inouïe et se tinrent prêts au départ. C'est au cours de cette ascension qu'Antonius rencontra la mort.

» La caravane avait passé la nuit au chalet de Staffel-Alp. Partie avant l'aurore, elle s'acheminait vers le Furggjoch et à huit heures du matin on l'avait aperçue, au télescope, de Zermatt, en train de gravir lentement l'escarpement supérieur de l'arête, sous l'épaule de Furggen. Puis, le brouillard ayant caché la cime, on la perdit de vue. Deux heures après, cependant, on découvrit les trois hommes en marche sur le névé de l'Epaule suisse. Ils avaient rejoint cette crête en longeant les larges dalles de rocs fauves, formidable vire servant d'assise à la tour extrême du mont. On ne devait plus les revoir, sinon

fracassés et morts, car le brouillard plus épais s'était abaissé et encapuchonnait le pic. Que survint-il exactement? Nul ne pourrait le dire. Aucune autre caravane ne se trouvait sur le Cervin ce matin-là.

» Pour ma part, je suppose ceci: Antonius, nullement effrayé par l'approche du mauvais temps, aura persisté dans son idée de descendre l'arête de Zmutt et d'y parvenir en traversant le *toit* du Cervin. Ceux d'entre nous qui ont gravi le colosse se souviennent de cet abîme béant et peuvent s'imaginer, non sans un frisson d'épouvante, cette cordée de trois jeunes hommes engagée sur la pente argentée de verglas, avec ses sombres rochers encastrés dans une glace noire. En outre, le brouillard, et qui sait? le vent et des giboulées de neige. C'était fou, messieurs, archi-fou, c'était tenter Dieu et le diable!... Mais, je reviens à mon récit.

» Le tenancier de l'auberge de Zermatt finissait son déjeuner quand on lui amena, encore haletant de sa course, le moutonnier qui, des flancs du Hörnli où il gardait ses bêtes, venait de voir crouler une avalanche au Cervin, sillonnant la face nord. Parmi les débris amoncelés deux gros cailloux noirs gisaient, étalés. La chose paraissait bizarre, car les avalanches sont rares en ce lieu. Mais le pâtre n'avait pas manqué d'établir un rapport entre cet événement et l'audacieuse tentative d'Antonius, rencontré la veille au cabaret, alors qu'il en discutait avec des camarades.

» Frappé par ces déclarations, l'hôtelier courut au télescope et eut vite fait de reconnaître des corps humains dans ces pseudo-cailloux chus de là-haut. Plus de doute possible: un accident était arrivé.

» La caravane de secours, partie en toute hâte, releva le

même soir sur le glacier du Cervin les cadavres des Anglais, affreusement mutilés. Du guide, pas la moindre trace, rien... rien.... Un lambeau de corde pendait encore à l'un des cadavres, et cette corde semblait avoir été coupée net par une lame de roc.

» On se contenta, ce soir-là, de mettre les corps dans des sacs et la caravane redescendit à Staffel-Alp.

» Cependant, la nouvelle de la catastrophe s'était rapidement répandue dans la vallée. Les montagnards, consternés, causaient par groupes, dans les ruelles, les yeux levés sur le Cervin que la nuit enveloppait déjà de mystère. Une des premières, Véronica l'avait apprise, brutalement, par un de ces hasards cruels, et lorsqu'elle avait enfin compris que les deux infortunés étaient les touristes de son mari, mais que de lui on ne savait rien, elle était tombée, comme une masse, évanouie.

» Le lendemain, à l'aube, elle était loin, gesticulante et échevelée; ce devait être sinistre, cette jeune épouse allant réclamer au Cervin homicide le cadavre de son mari. Et l'heure était radieuse. L'aurore rosait les neiges; les montagnes se découpaient avec vigueur sur les horizons clairs. La vallée dormait sous une gaze bleuâtre.

» Elle arriva trop tard à Staffel-Alp. La caravane de secours était repartie. N'importe! elle la rejoindrait. Elle se remit en route par le lac Noir, fébrile, les pieds torturés par les pierres des éboulis. Deux fois elle fit un faux pas, et, s'accrochant aux rocailles du Hörnli, s'ensanglanta les mains. Plus haut, sur la crête plane, allongée, elle se mit à courir. Devant elle, le Cervin, magnifique, profilait sa prodigieuse pyramide sur un ciel d'émeraude, sans nuage. La neige de la nuit poudrait sa cime et ses murailles suintantes miroitaient au soleil. Et

la jeune femme courait, toujours incohérente, toujours échevelée, à l'encontre du terrible mont, revêtu de se-reine beauté.

» La caravane des guides allait s'engager sur le glacier quand Véronica la rattrapa. Les hommes se regardèrent stupéfaits, apeurés presque. Comment! elle?... déjà?... L'attitude de folle désespérance de la malheureuse leur imposa le silence. On l'attacha, sans mot dire, à une cordée, et l'on attaqua le glacier.

» De loin, Véronica avait remarqué la double tache noire, immobile, des sacs sur la blancheur de la neige. Un frisson l'avait secouée. Et maintenant, de près, elle voulait voir. Par pitié, on ouvrit les sacs. Une tête fendue lui apparut, la cervelle coulée... le visage, une plaie rouge, sans nez... les yeux révoltés... puis ce fut une autre tête, flasque et sanguinolente, hideuse aussi. Et il y avait tout à côté, près de l'épaule arrachée, un pied dans son soulier, sectionné juste à la cheville.

» Véronica n'avait pas sourcillé. L'ignoble spectacle ne paraissait pas l'avoir émue. Mais quand elle eut terminé sa macabre inspection et qu'elle se rendit vraiment compte qu'il n'y avait pas un troisième sac, qu'on ne lui cachait rien, mais qu'il y avait pourtant une troisième victime, et que son Antonius à elle, son mari, n'était pas là, alors elle se redressa, tournée vers l'éblouissant Cervin, et, les poings tendus, se mit à hurler comme une bête blessée à mort.

» — Je n'ai jamais entendu quelque chose de plus lamentable, me disait un des guides présents, que les cris de cette femme, répercutés par l'abîme, et semblant s'élever, de roche en roche, de plus en plus étouffés, vers la cime meurtrière. Ah! monsieur, je m'en souviendrai toute

ma vie! Si, au moins, le temps avait été gris, cette scène nous aurait paru moins triste; mais non, le ciel était bleu, plein de soleil, un des plus beaux jours de l'été.... Oh! cette douleur, cette plainte clamée à gorge déployée!... Tenez, c'est moi qui ai relevé les quatre morts du Lyskamm, l'an passé, dont mon père et mon frère, mais je vous jure que ça m'a fait moins d'effet!

» Navrés d'un pareil spectacle, des hommes s'offrirent, séance tenante, à explorer les crevasses voisines, dans l'espoir d'y découvrir le corps du guide. Véronica s'y opposa avec rudesse et exigea qu'on l'y descendît elle-même. On la noua au bout d'une corde de secours de cent cinquante mètres, et quatre fois, six fois, on la laissa couler dans la mi-obscurité de ces gouffres aux parois de glace, pures comme du cristal.

» Pauvre Véronica! Elle ressortait de ces trous de froidure, livide, couverte de neige, ruisselante d'eau glacée, coupée en deux par la corde, à demi suffoquée. Puis il fallait la mener à la crevasse suivante et abattre, non sans péril, la corniche ou le pont. Dans le vide bleu, entre les franges de glaçons, la veuve glissait... glissait... plus bas... toujours plus bas... tel un spectre hantant un glacier et qui fuirait la lumière. A un signal convenu, les guides, arc-boutés, hissaient à lentes secousses cette loque humaine, tournant sur elle-même. A la sortie de la dernière crevasse, Véronica était évanouie, comme morte, les nerfs brisés, anéantie par l'émotion.

» Tard, le triste cortège fit son entrée à Zermatt. Les guides avaient placé les sacs sur un traîneau à bras.

» Les deux Anglais furent enterrés au petit cimetière de Zermatt, et le curé qui avait béni le mariage d'Antonius

dit une messe pour le repos de l'âme du disparu. Véronica n'y assista pas. Le terrible choc qui l'avait terrassée sur le glacier la contraignit à garder le lit durant de longs mois.

» Son retour à la vie réelle fut à peu près inconscient. Elle se remit bravement à l'ouvrage; on la revit de nouveau aux champs et au lavoir. Mais elle devenait farouche et inquiète, et son mutisme l'éloignait des bonnes femmes bavardes. Belle et en pleine jeunesse, — songez donc qu'elle n'avait que vingt-cinq ans, — elle refusa plus d'un parti honorable et ne répondit à aucune avance. On pensa d'abord: « Ça ne durera pas, elle se calmera et reprendra goût à vivre; elle finira bien par épouser un brave homme de montagnard. » Mais la voyant si obstinée dans son attachement pour le mort, on pensa alors: « Elle devient simple, plaignons-la! » Et l'on eut pitié d'elle.

» En effet, la veuve poursuivait le rêve de son ardent amour et sacrifiait à l'illusoire chimère sa vie de jeune femme: Antonius était là, elle le voyait, elle le sentait, elle lui parlait, elle lui souriait. Il comblait le vide silencieux de son âme et emplissait d'une joie mystique son cœur désolé.

» Son ami le curé — une des rares personnes dont elle avait conservé l'amitié — la visitait régulièrement. On les voyait assis sur le banc, devant le chalet, regardant machinalement le Cervin, et parlant avec mansuétude du temps d'autrefois. Et ce fut ce saint homme, qui, voyant s'enliser cette âme dans une langueur agrandie chaque jour, eut cette lumineuse idée, véritable intervention divine. « Véronica, lui dit-il, si nos calculs sont justes, c'est dans le glacier du Cervin que gît ton pauvre

mari. Or, écoute-moi bien: les glaciers avancent ou reculent; tôt ou tard ce maudit glacier-là rendra sa victime et lorsque ce moment solennel viendra, tu devrais être présente pour recevoir le corps d'Antonius.... »

» La veuve, attendrie à ces judicieuses paroles, eut un violent soubresaut, comprit et pâlit en songeant aux deux années déjà enfuies et pendant lesquelles le cadavre aurait pu être craché par les glaces et irrémédiablement perdu.

» Le lendemain, à l'aube, elle partait. Et, comme deux ans auparavant, lors de la catastrophe, elle montait vers le Cervin disputer son mari à l'ensorcelante montagne. Cette fois-ci, une sorte de bonheur intérieur l'illuminait. Eh oui! elle était veuve, la veuve d'un guide, fracassé par là-haut et jamais retrouvé, mais il lui semblait que tout à l'heure elle le trouverait, ce mari arraché à son amour par une cime meurtrière; elle le trouverait, oui, elle en avait l'intime certitude; il serait là, étendu sur un lit de pierres, déposé par la glace bleue comme le ciel... il serait là, pâle et souriant dans sa mâle beauté, sa gloire de jeune guide, victime du devoir... et elle se mettrait à genoux près du mort, elle caresserait ses cheveux bruns, elle riverait ses lèvres brûlantes à ses lèvres de marbre... elle lui dirait: « Mon Antonius, mon bien-aimé qui est revenu!... » elle l'enlacerait comme une mère étouffe de caresses son petit enfant... elle le berce-rait.... Oh! la joie d'avoir enfin au pied de l'église le cher mort retrouvé, sous les touffes d'œILLETS roses, le savoir là, à deux pas du chalet, dormant son éternel et paisible sommeil dans le cimetière des aïeux, et ne plus sentir l'effroi de l'imaginer seul et hideux, gisant ensanglanté

au fond d'un abîme avec les sinistres choucas comme compagnons de mort....

» Pauvre Véronica ! ces idées enchevêtrées lui brouillaient l'esprit, et pleurant et riant elle parvint à Staffel-Alp.

» De cet alpage elle grimpa droit vers le glacier, dans la direction de la base de l'arête nord-est, où l'on avait relevé les cadavres des Anglais. A mi-hauteur, entre les gazons et le plateau glaciaire, elle adopta une nouvelle tactique. Elle allait de droite et de gauche, furetant derrière les blocs, inspectant les moraines, sondant les ravins, se penchant, se dressant, se haussant, s'accroupissant. Une chute de séracs faillit l'assommer, mais elle poursuivit froidement sa chasse, tel un limier flairant une piste. Elle se rapprochait cependant du glacier dont le bord menaçant dressait un mur poli, strié de veines glauques, d'où tombaient des pierres avec fracas. Arrivée en ce lieu, elle dut pourtant s'arrêter. La paroi verdâtre courait sur plusieurs centaines de mètres et s'opposait à toute tentative d'escalade. Du reste, peu lui importait. Puisque Antonius n'était pas là, ce ne serait pas à la surface du glacier, mais bien par le bas que surgirait sûrement le cadavre. Elle fouilla encore quelques névés, puis, lasse et découragée, s'assit sur un roc et attendit, le regard rivé au mur de glace et comme voulant percevoir dans l'opacité verdâtre une forme humaine. Elle attendit jusqu'au soir, puis descendit vers la vallée, errant parmi les blocs. Oh ! ce retour ! cette défaite !... la victoire du Cervin sur ce cœur de femme !... Elle descendit vers la vallée déjà pleine d'ombre et de silence.... Des larmes coulaient de ses paupières comme des gouttes d'eau de coupes trop remplies, et son cœur se faisait de plomb.

» L'excellent prêtre avait deviné juste. Ce pèlerinage, ce calvaire plutôt, devint la seule raison de vivre de Véronica. Le désir du prochain retour se dressait, impérieux, tuant la langueur des premières années, et l'idée du devoir d'être présente, quand le mort lâché par l'étreinte de glace s'écroulerait sur les dalles, s'implanta en elle.

» Les ans et les ans passèrent, et durant presque ce demi-siècle de veuvage la veuve refit ce calvaire, pieusement, plusieurs fois chaque été, jamais lasse, jamais fatiguée, et sans cesse animée d'une volonté plus ardente, toujours amoureuse.

» Est-il nécessaire d'ajouter, messieurs, que ces étranges pèlerinages n'ont absolument servi de rien? Le cadavre est encore dans le glacier, — ou ailleurs, — et les mains desséchées de Véronica, avides de pitié, se sont toujours tendues en vain.

» Je connais la veuve....

» Nous philosophions un soir, le curé et moi, quand survint Véronica. Le prêtre arrêta la vieille femme, qui tenta de fuir en m'apercevant. Je lui serrai la main, infiniment ému, empli d'un religieux respect au contact d'une douleur aussi frémissante, d'un amour aussi puissant....

» — Eh bien! dit le curé, et Antonius?

» — Toujours rien, répondit la veuve, mais je crois bien que l'année prochaine....

» Et ses yeux s'allumèrent d'une joie où flambait toute sa jeunesse morte.... »

.

— Voilà, messieurs, un amour qui vaut bien les complications sentimentales de nos belles mondaines dans le

décor de leur luxe et leurs richesses. Qu'en pensez-vous, monsieur de Rogières ?

M. de Rogières ne souffla mot. Et ce fut la jeune M^{me} de Lavay qui dit d'une voix troublée :

— Moi, j'imagine avec horreur le jour où Véronica, amoureuse de soixante ans, retrouvera le corps de son mari de vingt-sept ans... conservé par le glacier aussi frais que s'il s'était tué ce matin... dans sa mâle beauté de jeune guide.... Quel monstrueux rendez-vous d'amour!...

CHARLES GOS.



LA PROPOSITION BERCHTOLD

ET LA DÉCENTRALISATION EN TURQUIE

Le 14 août dernier le comte Berchtold, ministre des affaires étrangères austro-hongrois, chargeait les représentants de la monarchie dualiste auprès des grandes puissances de les pressentir sur une démarche collective qui tendrait d'une part à conseiller à la Porte de prendre en faveur de toutes les nationalités de l'empire des mesures de décentralisation progressive, et d'autre part à engager au calme les petits Etats balkaniques, particulièrement surexcités par suite des graves événements qui se déroulent en Turquie. Les termes de la communication étant d'ailleurs imprécis, on annonça qu'elle serait bientôt suivie d'une note explicative détaillée.

La soudaineté de cette proposition, la source dont elle émanait, la forme vague dont elle s'enveloppait, tout contribuait à la rendre suspecte. Les circonstances au milieu desquelles elle se produisit n'étaient pas pour atténuer la froideur ou la mauvaise humeur qui l'ont généralement accueillie. En Turquie, révolte albanaise,

mécontentement de toutes les nationalités, crise ministérielle, désarroi intérieur, dangers extérieurs, et guerre avec l'Italie. En Europe, la France occupée au Maroc, la Russie absorbée par la réorganisation de ses forces militaires et navales, l'Italie immobilisée en Tripolitaine. C'est plus qu'il n'en fallait pour justifier les suspicions et les inquiétudes de l'opinion et de la diplomatie. Cependant, passé le premier moment de malaise et d'hésitation, les chancelleries se rallièrent en principe à la suggestion viennoise, semblant attendre, avant de se prononcer, qu'elle leur fût formulée en termes plus positifs.

Près de trois semaines se sont écoulées avant que vînt l'explication promise. Ce n'est en effet que le 4 septembre que l'on apprit que les ambassadeurs austro-hongrois venaient de l'apporter : il s'agirait, — à s'en tenir du moins aux détails publiés dans la presse et qui, selon toute vraisemblance, traduisent fidèlement la pensée du comte Berchtold, — il s'agirait d'étendre « à la Macédoine et aux autres nationalités chrétiennes de l'empire ottoman » le bénéfice de l'*autonomie* accordée par la Porte à l'Albanie. Remarquons en passant que cette autonomie albanaise, préconisée dans la seconde communication autrichienne comme réforme-type, n'existait pas encore le 14 août, date à laquelle le comte Berchtold formula sa première proposition, puisque le cahier des revendications albanaises ratifié par la Porte n'a été rendu public que le 22 août. N'y a-t-il là qu'un effet du hasard ou bien escomptait-on déjà à Vienne ce succès des insurgés arnautes, en lui préparant les voies ?

Quoi qu'il en soit, les explications complémentaires du Ballplatz ont rencontré infiniment moins de méfiance

que sa première et sensationnelle déclaration. Elles ont même paru rassurantes et presque anodines, du moins en Occident, car les cercles turcs, les cabinets et l'opinion des petits Etats balkaniques sont loin de partager l'optimisme d'une grande partie de la presse occidentale.

Sans doute on a fait quelques réserves, car les conversations — toujours grosses de surprises en ces matières — vont seulement s'engager soit sur les modalités du projet, soit sur les moyens à employer pour lui donner une sanction. En attendant, il semble qu'on ait réduit singulièrement la portée de la proposition Berchtold. Le ministre autrichien, dit-on, n'a pas cherché à agir isolément, à se poser en leader, à se faire délivrer un mandat d'intervention. Il a nettement posé la question sur le terrain européen. Il affirme qu'effrayé seulement par le cours que les événements prennent en Turquie, il a cru devoir inviter les autres puissances à un échange de vues sur les meilleurs moyens de fortifier cet Etat, en lui démontrant que toute l'Europe est décidée à faire le possible pour maintenir le statu quo ; qu'il importe encore d'encourager le gouvernement actuel dans la voie qu'il a prise, celle des concessions aux nationalités de l'empire ; qu'on ne songe nullement à un retour à la politique d'intervention, qui n'a pas donné de bons résultats ; qu'on ne pense pas à la réunion d'un congrès ou d'une conférence qui pourrait éveiller les susceptibilités turques ; qu'on n'a point en vue une autonomie de l'Albanie ou de la Macédoine.

Aussi loin qu'on remonte dans le passé, on s'aperçoit que, chaque fois que l'Autriche ou la Russie ont voulu préparer un nouveau démembrement de l'empire otto-

man, elles ont tenu exactement le même langage. C'est ainsi par exemple qu'en 1860, époque à laquelle la Russie, jusque-là résignée aux clauses du Traité de Paris, reprenait plus activement sa politique orientale, — fomentant les troubles en Turquie, y multipliant les pièges sous les pas des hommes d'Etat turcs, encourageant même ceux-ci dans leurs erreurs et les arrière-pensées qu'ils apportaient à appliquer les réformes en faveur des chrétiens, — la Russie tour à tour dénonçait leur impuissance ou leur manque de sincérité, prodiguait à la Porte les protestations d'amitié, réclamait des enquêtes internationales, et « une action collective ¹. » La lecture des documents diplomatiques de l'époque est très édifiante à cet égard. Comme le comte Berchtold aujourd'hui, le prince Gortchakoff affirmait alors ne pas poursuivre « un but quelconque d'intérêt spécial pour la Russie » ; il désirait seulement « préserver l'Europe du danger éventuel d'une conflagration générale. » A cet effet il conviait les puissances à coopérer ouvertement avec la Russie ². Il ne s'agissait nullement « d'une ingérence blessante pour la dignité de la Porte.... Elle est la première intéressée à sortir de la situation présente. »

Il n'était pas davantage « question d'une atteinte à ses droits, que nous désirons tous voir respectés, ni de provoquer des complications que notre vœu est de prévenir. » Cet ordre d'idées était d'ailleurs « inséparable de l'intérêt politique qui s'attache pour la Russie comme pour toutes les puissances au maintien de l'empire ottoman. »

¹ Dépêche du prince Gortchakoff au comte Kisselef, ambassadeur de Russie à Paris, en date de Pétersbourg, 12 mai 1860.

² Seconde dépêche du prince Gortchakoff au comte Kisselef, même date.

Et « en conviant les grandes puissances à s'associer » à la Russie dans ce but, le ministre du tsar croyait « écarte-
ter toute possibilité de vues ou d'ingérences exclu-
sives ¹. »



L'initiative Berchtold rappelle particulièrement deux précédents diplomatiques, s'inscrivant tous deux à l'actif de la Russie et de l'Autriche, les deux grandes puissances les plus directement intéressées au démembrement de la Turquie : la politique poursuivie par la Russie notamment depuis 1860 et dont la circulaire Gortchakoff de 1867 contient pour ainsi dire la formule essentielle, et la politique autrichienne qui, ayant débuté par la note Andrassy de 1875, a abouti à l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine en 1878, prélude de l'annexion définitive de ces provinces en 1908. A y regarder de près, on pourrait même dire que la proposition Berchtold n'est qu'une habile combinaison du plan russe de 1867 et du procédé viennois de 1875.

On sait à quelles circonstances nous faisons allusion. L'année 1867 constitue un des tournants les plus critiques de l'entreprise réformatrice ottomane. Fraîche émoulue du Traité de Paris, qui l'avait admise aux avantages du droit public et du concert européen, la Turquie était tout occupée à l'application, d'ailleurs intermittente, maladroite et insincère, du Hatt de 1856 et de sa fameuse Loi des vilayets, qui, promulguée en 1864, venait de la doter des institutions d'un Etat moderne et d'une administration centralisée à la mode française. Les

¹ Circulaire du prince Gortchakoff aux légations impériales, 20 mai 1860.

grands cabinets suivaient, les uns — ceux de Paris et de Londres — non sans découragement, les autres — ceux de Pétersbourg et de Vienne — avec des regrets bien moins sincères, l'insuccès sans cesse plus visible des engagements de la Porte envers les nationalités chrétiennes. Dans un « mémoire sur les réformes en Turquie », en date du 24 mars 1867, la diplomatie moscovite dénonçait à juste titre, mais avec un empressement qui déguisait mal sa satisfaction intime, la faillite des réformes, telles qu'elles avaient été arrêtées par une coopération entre la Porte et le cabinet de Paris et subsidiairement celui de Londres. Ce système de restauration était resté fidèle à la théorie du Hatti-Houmayoun et comportait une réforme intégrale et identique pour tout l'empire : « La France, déclarait M. de Moustier, ministre des affaires étrangères de Napoléon III, entend n'établir aucune distinction entre les diverses nationalités ottomanes et ne sépare pas dans sa sollicitude les sujets musulmans des sujets chrétiens ¹. » Rien de plus équitable et de plus libéral. Toutefois, la thèse française présentait un grave inconvénient. S'inspirant de la conception de la Jeune-Turquie nouvellement née, et empreinte de cette idéologie qui a plus d'une fois caractérisé la politique étrangère de la France sous le second empire, le cabinet de Paris recommandait la centralisation politique et nationale, la fusion — non pas seulement l'union — des races, par l'octroi d'une véritable égalité de droits et de charges, par l'école et par l'armée, soit que la diplomatie française s'imaginât que les Turcs eussent fini par se laisser assimiler par les nationalités plus avancées,

¹ Dépêche du 22 mars 1867 à l'ambassadeur de France à Constantinople.

comme les Romains l'avaient été par les Grecs de Byzance, ou au contraire que les différentes nationalités se fussent laissé absorber dans la famille ottomane. Ce fut exactement cette politique — avec la seconde de ces deux alternatives comme objectif — que le comité Union et Progrès a voulu faire triompher durant les quatre années qu'il a gouverné la Turquie, s'efforçant de supprimer les écoles, la culture et jusqu'à la langue et à la dénomination des nationalités de l'empire, en admettant du reste pour les allogènes, tant musulmans que chrétiens, l'égalité des charges, mais nullement l'égalité des droits. Politique qu'on représenta vainement aux Jeunes-Turcs comme dangereuse autant que chimérique, qui exaspéra tous les éléments, entraîna des conséquences désastreuses pour le pays et finit par balayer ses promoteurs dans la tourmente albanaise.

Tel était pourtant le remède recommandé par la France en 1867 et même dès 1855, à la veille du Congrès de Paris. Pétersbourg préconisait un système tout opposé. Reprenant la thèse qu'il avait déjà exposée en 1855 dans son memorandum du 7 janvier et qui condamnait la « fusion incohérente » des races, dont ni les musulmans ni les chrétiens ne voudraient, Gortchakoff répétait dans son memorandum de 1867¹ que l'assimilation des nationalités chrétiennes — auxquelles il eût pu ajouter les peuples musulmans non turcs, Arabes, Albanais, Kurdes, etc. — était pure utopie ; que le plus clair résultat des théories d'absorption et de centralisation professées par les réformateurs turcs avait été de « dé-

¹ Memorandum du cabinet russe sur les réformes en Turquie en faveur des populations chrétiennes, 1867.

pouiller systématiquement les populations chrétiennes des droits d'autonomie provinciale et communale qu'elles exerçaient dans des conditions plus ou moins satisfaisantes jusqu'au commencement de ce siècle » ; que, « dans l'intérêt de l'équilibre général comme dans celui des populations de l'Orient et des Turcs eux-mêmes » la solution du problème oriental devrait consister à « créer un ordre de choses social, politique et administratif approprié aux exigences respectives des chrétiens et des musulmans de l'empire ottoman ¹. » Le prince Gortchakoff avait cent fois raison, les événements l'ont depuis surabondamment démontré. Mais le remède qu'il proposait était plutôt propre à emporter la Turquie qu'à prolonger son existence. Gortchakoff suggérait en effet une large décentralisation tendant à l'érection en Turquie d'Europe de groupes autonomes. « La création récente des vilayets ², disait-il, a porté quelques atteintes à l'ancien ordre de choses. Il importerait d'y revenir en constituant autant de provinces qu'il y a de principaux groupes de nationalités réunies sous le sceptre du sul-

¹ Le prince de Metternich avait sur cette question fondamentale la même opinion. Déjà en 1841, époque à laquelle le Divan tentait de calquer son administration sur celle de la France, il chargeait le comte Apponyi, ambassadeur à Constantinople, de faire comprendre aux Turcs que « la réforme à l'européenne était de toutes les causes de décadence celle qui avait complété la source des maux » de la Turquie ; qu'ils avaient tort de chercher à emprunter à la civilisation européenne des institutions qui ne cadrent pas avec les leurs ; qu'ils devaient rester Turcs et musulmans et que pour ce qui était de leurs sujets chrétiens, ce qu'ils avaient de mieux à faire, c'était de leur accorder protection, d'user envers eux de tolérance et de ne pas se mêler de « leurs affaires religieuses » (lisez aussi : « civiles »).

² Loi centralisatrice des vilayets de 1864.

tan. » C'eût été le morcellement et la dislocation rapide de la Turquie d'Europe, et c'est bien, on s'en doute, à quoi visait l'habile diplomate.

En cette année de 1867 l'Autriche, elle aussi, partagea un moment les vues de Saint-Pétersbourg et préconisa en faveur des populations chrétiennes de la Turquie européenne un système d'autonomies que limiteraient des liens de vassalité envers le sultan, projet qu'elle voulait soumettre à une conférence internationale¹. Il semble toutefois qu'elle se soit bientôt ravisée, car un peu plus tard, tout en faisant quelques réserves sur les mesures assimilatrices et unitaires proposées par le mémoire du cabinet français², elle les admettait, du moins partiellement³.

La récente proposition autrichienne n'est en somme qu'une réédition du vieux programme russe. Lors de la première communication du comte Berchtold — celle du 14 août — il n'avait été question que de *décentralisation administrative*, ce qui impliquait simplement une réforme consistant à relâcher et à assouplir les liens par lesquels les cadres administratifs actuels se rattachent à la capitale : réforme éminemment utile, répondant à un réel et pressant besoin en Turquie, à la condition indispensable qu'elle fût sincèrement appliquée, à la condition aussi que le personnel administratif fût rénové, amélioré et équitablement choisi parmi tous les éléments ethniques. La seconde communication du comte Berchtold diffère sensiblement, sinon du tout au tout, de la

¹ Dépêche à l'Internonciature en date du 22 janvier 1867.

² Note sur le Hatti-Houmayoun en date de Paris, 22 février 1867.

³ Observations du baron Prokesch sur le mémoire du cabinet français, 22 février 1867.

première. On n'y parle plus de décentraliser les vilayets, tels qu'ils sont actuellement délimités, mais « l'Albanie, la Macédoine et les autres nationalités. »

Pour saisir toute l'analogie qu'il y a entre cette formule et celle de Gortchakoff, que l'on veuille bien rapprocher ces termes, d'ailleurs très vagues, de ce passage du mémorandum russe de 1867 : « La population mixte de Roumélie avec une partie de la Macédoine formerait une province ; la Bulgarie une autre ; la Bosnie, l'Herzégovine, l'Albanie et les pachaliks adjacents de la vieille Serbie, une troisième ; l'Epire, les parties méridionales de l'Albanie, la Thessalie et une partie de la Macédoine, une quatrième ; enfin toutes les Sporades, avec Chio pour chef-lieu, constitueraient une cinquième province insulaire. » Ce système n'équivalait pas seulement à démembrer la Turquie européenne : il aurait encore eu pour résultat, sans doute escompté par la convoitise moscovite, de créer plus d'un foyer de rivalités, de discorde et de luttes entre races opposées : former par exemple une seule province autonome de régions comme la Bosnie, l'Herzégovine, l'Albanie et la vieille Serbie, c'eût été rapprocher, ainsi que dans une fosse aux ours, des peuples qui se haïssent mortellement, notamment les Albanais et les Serbes. On peut en dire de même et pis encore d'un Etat comprenant la Macédoine, le pays par excellence des variétés ethniques.

La proposition Berchtold, du moins ce que nous en savons, ne s'écarte point, dans ses tendances, et en tout cas dans son principe, de la proposition Gortchakoff. Une autonomie macédonienne ou une autonomie albanaise, du moins telle que la revendiquent les nationalistes albanais, telle que la patronne aussi le

Ballplatz, sont des solutions ou des pièges particulièrement dangereux pour la paix de l'Orient et de l'Europe. Nous reviendrons tout à l'heure là-dessus.

Signalons en attendant, à propos de l'initiative Berchtold, un autre événement diplomatique qui n'est pas sans présenter plus d'une analogie avec les graves incidents dont les frontières occidentales de la Turquie sont le théâtre.

En 1875 les Serbes de l'Herzégovine, soutenus par leurs congénères de la principauté (le royaume serbe actuel) et du Monténégro, se soulevaient dans des circonstances assez semblables à celles qui ont marqué la dernière révolte des Albanais. Les Serbes refusèrent d'acquiescer les impôts, chassèrent les fonctionnaires de la Porte, attaquèrent des garnisons, infligèrent plusieurs échecs aux troupes turques envoyées contre eux (24 juillet, 12 novembre, 2 décembre). « Nous demandons, disaient dans un mémoire les insurgés, que notre religion soit respectée, qu'il nous soit permis de bâtir des églises, d'y installer et d'employer des cloches, qu'un évêque national préside à notre culte, qu'on nous accorde des écoles.... » Ils réclamaient de plus des conseils électifs où les chrétiens fussent représentés, une gendarmerie locale, bref les éléments d'une administration autonome et l'égalité avec leurs oppresseurs, qui n'étaient autres que leurs congénères convertis à l'islamisme. Comme à l'égard des Albanais qui viennent d'obtenir satisfaction, la Porte, cédant aux nécessités d'une situation de plus en plus critique, accueillait, alors aussi, les plaintes des habitants de l'Herzégovine et promettait amnistie complète et remise des impôts arriérés. Mais, comme les Albanais aujourd'hui, les insurgés serbes se

montraient à juste titre sceptiques sur l'exécution de ces promesses et avant d'en attendre la réalisation, ils marchèrent sur une petite armée turque qu'ils taillèrent en pièces (janvier 1876.)

De l'Herzégovine l'insurrection gagnait la Bosnie. De plus les Serbes de la principauté, les Monténégrins, les Bulgares étaient en pleine effervescence, prenaient les armes, prêts à intervenir ; de tous côtés on redoutait une conflagration générale dans les Balkans, qui d'ailleurs allait bientôt éclater, lorsque l'Autriche s'empressa d'intervenir. Puissance limitrophe des provinces soulevées, elle se donnait comme la plus directement intéressée à leur pacification. Ainsi que le comte Berchtold aujourd'hui, son prédécesseur, le comte Andrassy, eut soin d'inviter les grands cabinets à s'associer à son initiative, qui au bout du compte devait livrer la Bosnie et l'Herzégovine aux Habsbourg. Seules l'Allemagne et la Russie s'associèrent à la démarche de l'Autriche, qui du reste se défendait, comme le fait en ce moment le comte Berchtold, de vouloir s'immiscer dans les affaires intérieures de la Porte. Les trois puissances tombèrent d'accord, ce qui n'empêchait pas Vienne et Pétersbourg d'intriguer l'un contre l'autre, pour obtenir de la Turquie « certains changements immédiats dans son administration intérieure. » Le comte Andrassy remit, au nom des trois cours impériales, sa note du 30 décembre 1875, qui appelait l'attention des Turcs sur la nécessité de rétablir l'ordre et la paix par l'octroi de garanties précises à la Bosnie et l'Herzégovine. Cette note Andrassy est tout entière à relire dans les conjonctures présentes. Suivit, toujours au nom des trois cours du Nord, le mémorandum de Berlin, sorte d'ultimatum ins-

piré par Gortchakoff. Mais déjà les événements se précipitaient : soulèvement de la Bulgarie, guerre avec la Serbie et le Monténégro, massacres bulgares, conférence de Constantinople, constitution de 1878, guerre russo-turque, traité de Berlin, nouveau démembrement de l'empire ottoman et occupation de la Bosnie-Herzégovine.

Le Congrès de Berlin a été en somme le triomphe de la politique de morcellement et des autonomies. Depuis lors les puissances occidentales elles-mêmes, jadis acquises à la conservation de l'empire ottoman, ont complètement abandonné l'espoir de voir la Turquie se relever et s'amender. Au cours des trente dernières années, aucune d'elles n'a plus eu le courage de reprendre la vieille tradition franco-anglaise qui consistait à soutenir ou plutôt à pousser la Porte dans la voie d'une réforme intégrale. Toute l'Europe escompte l'échéance finale. Sans doute, sauf lorsqu'il s'agit pour l'une des grandes puissances de mettre la main sur une des provinces ottomanes, le dogme de l'intégrité est invoqué chaque fois qu'un peuple ou une province cherche à s'émanciper. La Russie elle-même, « la Russie des tsars libérateurs », n'a eu qu'une idée durant l'interminable martyrologe arménien, c'était d'empêcher, au nom du statu quo, l'installation d'une Arménie libre sur les flancs de sa Transcaucasie.

Mais si l'Europe est loin de tenir suffisamment compte des revendications autonomistes des nationalistes en Turquie, elle est bien obligée par le souci même de sa sécurité de s'en préoccuper de temps en temps. Une fois dissipées les illusions éphémères qu'avait fait naître la dernière expérience soi-disant constitutionnelle en

Turquie, la diplomatie européenne tend nécessairement à revenir au système des autonomies. Mais ce qu'il y a de très inquiétant pour les principaux intéressés, les populations encore asservies de l'Orient, ce sont les appétits, chaque jour plus gros, des grandes puissances. Sous couleur de protéger, ou de libérer telle ou telle nationalité, telle ou telle région, certaines d'entre elles, on ne le sait que trop, ne travaillent que pour elles-mêmes. C'est particulièrement le cas de la monarchie austro-hongroise, qui tend de plus en plus à jouer dans les Balkans le rôle qui était jadis celui de la Russie. De 1897 à 1908, période qu'occupe l'entente austro-russe, c'est Vienne et toujours Vienne qui a eu le premier et le dernier mot. Le programme de Muerzstegg, qui devait faire le salut de la Macédoine, est son œuvre, et on se rappelle à quelle effroyable et sanglant gâchis son intervention avait abouti.

Toutes ces raisons contribuent à rendre particulièrement redoutables les solutions autonomistes, surtout celles qui concernent des régions à populations mixtes. Voici par exemple la Macédoine. Une Macédoine autonome constituerait, on l'a dit et répété jusqu'à la satiété, une agglomération d'éléments hétéroclites et hostiles, formée par la réunion arbitraire de trois provinces en une seule. De toutes les régions ottomanes, la Macédoine est celle qui se prête le moins, de par la complexité de son ethnographie, aux reconstitutions nationales. C'est, si l'on veut, une Suisse, mais une Suisse dont les races différentes refusent de se fédérer; entre elles toutes un trait commun : l'irréductibilité de l'antagonisme et des haines qui les séparent. Le principe des nationalités, loin de pouvoir être invoqué en l'espèce, s'oppose à la création d'une province indépen-

dante. Quelle que soit de toutes les nationalités celle qui détient la supériorité numérique, aucune d'entre elles ne saurait prétendre sur ses concurrentes qu'à la supériorité relative. Aucune n'est assez forte, réduite à ses propres ressources, pour absorber les autres. Le danger de l'autonomie n'est donc pas là. Il réside uniquement dans ce fait qu'elle serait une étape, soit vers l'occupation autrichienne, soit vers l'annexion à la Bulgarie ; car celle-ci, favorisée par sa position géographique, forte de près de quatre millions d'habitants, et pourvue d'une bonne armée, exercerait une pression trop lourde sur cet Etat autonome pour ne pas l'attirer en définitive à elle. Ce serait dès lors l'écrasement des autres nationalités, réduites, par l'annexion, au rôle de minorités. C'est pourquoi les Bulgares n'ont jamais voulu entendre parler soit d'un établissement de sphères d'influence, soit d'un partage, dont s'accommoderaient la Grèce et la Serbie.

Quant à une Albanie autonome, telle que la réclament les patriotes qui sont à la tête de l'insurrection, elle ne serait pas moins une violation du principe des nationalités au nom de laquelle on voudrait la créer. Les Arnauts entendent englober en effet dans leur patrioime non seulement toute la Vieille-Serbie, région albanisée en grande partie, non en totalité, mais encore presque toute la Macédoine cisaxienne, dont seuls les extrêmes confins occidentaux sont occupés par des agglomérations albanaises, et enfin toute l'Epire, à trois quarts grecque. En somme, au vilayet de Scutari qui forme le principal domaine de leur race, ils ajoutent les vilayets de Kossovo, dont une partie leur revient, celui de Monastir, dont le sandjak de Dibra et d'Elbassan leur appartient en propre, et le vilayet de Janina, dont

seule la région septentrionale est peuplée d'une majorité albanaise, alors que le centre et le sud comptent une énorme proportion grecque, dont les aspirations d'union à la Grèce ont été sanctionnées au Congrès de Berlin.

Ainsi les Albanais entendent fonder leur patrie sur le morcellement de territoires et de populations serbes, bulgares et grecs, et l'on comprend que des protestations se fassent déjà entendre. La semaine dernière encore, dans un grand meeting, les Grecs d'Epire résidant à Athènes ont réclamé contre la nomination par la Porte d'un vali albanais à Janina, et l'opinion comme la presse ne cessent de sommer le cabinet Venizélos d'intervenir activement pour défendre les droits de l'hellénisme aussi bien en Epire qu'en Macédoine.



Décentraliser la Turquie jusqu'à la morceler par la création dans son sein d'autonomies souvent pleines de pièges, d'antinomies et d'injustices, voici donc le principe fondamental posé jadis par la Russie et qui tend à être appliqué de nouveau. Centraliser au contraire à outrance l'administration de l'empire et subordonner le plus possible les nationalités au pouvoir de la Porte, sans corriger les vices de son régime, telle a été la politique que celle-ci a suivie et qui en fin de compte a abouti aussi au démembrement progressif de la Turquie.

Entre ces deux extrêmes il y avait place pour un régime rationnel de décentralisation garantissant les intérêts supérieurs de l'Etat et donnant satisfaction aux légitimes aspirations des différents peuples de l'empire. Dans le fatras des documents diplomatiques, notes, mémoires, règlements, décrets, projets de réformes qu'a fait

éclore la question d'Orient, il existe un acte international qui réunit ces avantages : nous voulons parler du projet, en date du 23 août 1880, élaboré par la commission européenne chargée d'interpréter l'article 23 du traité de Berlin. Ce statut n'avait qu'un inconvénient, c'est qu'il était destiné aux seules possessions européennes du sultan. Mais il n'eût dépendu que de la Porte d'en faire bénéficier aussi la Turquie d'Asie. Non seulement elle n'y a pas songé un seul instant, mais elle a mis tous ses soins à ne pas l'appliquer, même aux vilayets européens. Et même, sauf erreur, le sultan ne l'a jamais ratifié.

Seule cependant la mise en pratique impartiale et rationnelle de ce règlement offrait les moyens de créer en Turquie un ordre de choses véritablement satisfaisant. Sans nullement compromettre l'unité de l'empire, puisqu'il garantit dans leur intégrité les droits souverains du sultan, il transforme dans le sens d'une large décentralisation administrative, judiciaire et fiscale, les vieilles lois organiques des vilayets, amas de dispositions souvent obscures, contradictoires et inconciliables. Il tend à ménager une juste pondération entre tous les intérêts locaux et à faire la part de chacun des éléments ethniques dans le gouvernement ; il émancipe les provinces de la tyrannie d'un pouvoir faible et arriéré qui entrave leur initiative sans y suppléer. Il offre encore le grand avantage de paraître acceptable à l'opinion turque par cela même qu'il se trouve en harmonie avec les idées des Midhat et des Khaïreddine, qui voulaient pour toute la Turquie un système pouvant s'adapter à des conditions locales extrêmement variées et garantir aux habitants un contrôle efficace sur les autorités provinciales.

C'est aussi de ces principes que s'inspire le programme du parti ottoman de l'Entente libérale, largement représenté au sein du cabinet actuellement au pouvoir, et qui, croit-on, finira par fournir intégralement le gouvernement de demain.

Pour parer le coup Berchtold, la Porte annonce comme imminent un programme de décentralisation administrative générale à tout l'empire. Point n'était besoin d'en élaborer un nouveau. Celui de 1880 est là, et on ne fera certainement jamais mieux. Mais il y a à peine place pour ces réflexions. En un moment où l'Autriche tâte les frontières de la Turquie, où les petits Etats balkaniques se préparent activement à la lutte, et où la révolution couve ou gronde sur toute l'étendue de l'empire, de l'Adriatique au golfe Persique, il est permis d'être sceptique et pessimiste.

A. ADOSSIDÈS.



VARIÉTÉS

LA FINLANDE D'APRÈS SON ATLAS

Société de géographie de Finlande : *Atlas de Finlande*. Cartes. — Texte :
I. *Nature* (cartes 1-23). II. *Population et civilisation* (cartes 24-55). —
Helsingfors, J. Simelii Arfvingars Boktryckeriaktiebolag, 1911.

La civilisation, ses contrefaçons et la barbarie se cantonnent presque exclusivement en deçà du 60^e degré de latitude boréale. Au nord, la terre ne nourrit guère qu'une population clairsemée et nomade. Sur quelques points cependant, le sédentaire réussit à prendre pied et à créer des organismes viables. Au nord-ouest de l'Amérique, entre la chaîne de l'Alaska et la mer, le Kouro-Siwo apporte à la côte abritée ce qu'il garde de la chaleur emmagasinée au voisinage des Philippines, et déjà les colons tissent patiemment sur ce territoire l'étoile qu'ils fixeront un jour au drapeau de l'Union. L'Islande a son parlement, des impôts, des écoles, des travaux publics. Les Norvégiens ont bâti des villes, Narvick et Tromsoë, jusque par delà le cercle polaire. La Suède échelonne une dizaine de bons ports de Gefle à Haparanda ; entre son littoral et les alpes scandinaves elle compte quelques centaines de localités industrielles et de petits centres commerciaux. Dans les gouvernements d'Olonetz, de Vologda et d'Arkhangelsk, l'endurance du Grand-Russien défriche et peuple, année après année, quelques centaines de déciatines.

Aucun groupement d'hommes, toutefois, au nord du 60^e degré, ne présente un caractère plus accusé, n'est plus intimement uni au pays qu'il habite, ne s'en est plus fortement inspiré et n'y a plus profondément gravé son empreinte que le peuple finlandais. Le climat, la nature et la configuration du sol, les origines nationales, les vicissitudes de l'histoire, les réactions opposées aux influences du dehors, la lutte pour le libre développement des institutions, l'amour de la patrie commune dans la diversité des races et des langues, la passion et la patience apportées à l'étude de toutes les manifestations de la vie matérielle, intellectuelle et morale en vue de corriger et d'améliorer : tout, chez ce peuple, incite à l'énergie et la manifeste. Nulle part au monde, croyons-nous, autant de résistances ne se conjurent contre le *vouloir être*, et nulle part aussi ce vouloir être ne s'affirme avec autant de décision consciente et de noble fermeté.

Indépendamment de la lutte qu'il soutient contre son âpre climat, le Finlandais livre un combat incessant pour le droit et pour la vérité contre la force et contre la ruse. Il y aguerrit son civisme. Mais la poursuite de la liberté politique n'épuise pas son enthousiasme. Il veut véritablement *posséder* son pays, en connaître tous les aspects, en accroître toutes les ressources, en exalter toutes les valeurs. Pour ne perdre aucun des enseignements qui découlent de l'examen de soi-même et de la comparaison qu'il établit entre les autres et lui, il a institué une enquête perpétuelle ; il enregistre les résultats obtenus ; il inscrit les étapes parcourues et les niveaux atteints ; il voit où son activité se montra plus féconde, où elle le fut moins, et il dirige son effort en conséquence.

Le résultat de cette enquête est consigné dans une publication décennale, l'*Atlas de Finlande*, entreprise par la Société de géographie du grand-duché ¹. Une première édition, en 1899, com-

¹ Le comité de rédaction est composé de MM. Max Alfthan, colonel, ancien gouverneur, président ; Onni Ollila, ingénieur, chef de la section géographique de la direction générale du cadastre ; J.-J. Sederholm,

prenait 32 feuilles. La deuxième a paru en 1911. Elle comprend 17 grandes cartes, 233 cartogrammes, 28 diagrammes, 38 plans de villes et 8 appendices au texte. Deux volumes in-octavo expliquent et commentent l'atlas sur 1514 pages, avec 4 planches, 8 cartes et 293 figures.

Le matériel rassemblé est énorme ; classé et condensé, il est présenté sous la forme de rapports qu'ont rédigés les sommités scientifiques de la Finlande. On ne saurait mentionner tous ces travaux dans les limites assignées à cet article. On se bornera à indiquer le plan de l'ouvrage, ses principales divisions et l'utilité de certains renseignements quand il n'apparaîtra pas clairement pourquoi on les a recueillis et consignés. Deux ou trois chapitres fourniront ensuite matière à quelques réflexions.

I

L'*Atlas de Finlande* comprend deux séries de cartes et d'études. La première a trait au pays ; la seconde à la démographie, population et civilisation. Elles sont précédées d'une introduction rédigée par le sénateur L. Mechelin sur l'organisation politique et administrative du grand-duché.

La nature du pays est définie tour à tour par son relief, par le substratum de ses roches anciennes sillonnées de lignes de fracture, par l'extension, le mouvement et les dépôts de l'ancien glacier qui couvrait la « Fennoscandie », par les oscillations séculaires de la croûte terrestre qui l'ont alternativement submer-

professeur, directeur de la commission géologique, président de la Société de géographie de Finlande ; J.-A. Palmén, professeur de zoologie à l'université, secrétaire de la Société de géographie de Finlande ; E.-G. Palmén, professeur d'histoire scandinave et de Finlande à l'université, et K.-R. von Willebrand, docteur ès sciences, ingénieur en chef à la direction générale des ponts et chaussées.

Plus de cinquante collaborateurs nommés et une multitude d'observateurs anonymes ont associé leur effort à celui du comité.

Les rubriques et les explications de l'*Atlas* sont données en finnois, en suédois et en français. Les deux volumes sont imprimés en trois éditions : finnoise, suédoise et française.

gée et mise à sec. Les mers environnantes sont étudiées avec une attention qu'a certainement inspirée celle de notre très savant et très regretté F.-A. Forel pour son lac : le rapprochement fait plus que s'imposer, le nom de l'auteur du *Léman* est mentionné à plus d'une reprise. Tous les éléments de l'hydrographie sont passés en revue : répartition des glaces selon les saisons, température, salinité et teneur en oxygène à diverses profondeurs, courants, variations de niveau, couleur et transparence de l'eau.

Tournons, sans nous y arrêter, les feuillets et les pages consacrés aux archipels, aux lacs, aux rivières et à leurs rapides, aux marécages et aux tourbières, puis le chapitre des phénomènes atmosphériques, températures, pressions, vents, chutes de neige, eau recueillie, fonte des glaces, orages, et les gelées enfin, tardives ou prématurées, le pire fléau du pays. La connaissance des particularités climatiques prépare à celle des plantes et des animaux. On s'émerveille devant ce que le Finlandais parvient à tirer de son sol ingrat : des céréales, dont l'avoine l'emporte en faveur depuis quelques années, quelques pommes de terre, des navets, une variété spéciale de pois, les petits fruits des forêts, sont à peu près tout ce que le pays produit pour sa consommation végétale ; le lin comme textile ; comme bois d'usages divers, le sapin, le pin, le bouleau et le sorbier, avec l'aune envahissant et malfaisant. Les limites des essences et surtout celles des cultures décrivent sur la carte des sinuosités qu'on voit influencées par les lignes des côtes et, dans une certaine mesure aussi, par l'anticyclone qui se maintient, durant une partie de l'année, sur l'extrême nord-est de la Fennoscandie. La faune domestique comprend le cheval, un bétail bovin de petite taille et maigre qu'on s'efforce d'améliorer, des porcs, peu de moutons, un très petit nombre de chèvres ; la poule est à peu près le seul oiseau de basse-cour. Naguère encore, la chasse fournissait un fort appoint à l'alimentation, mais le gros gibier disparaît. Les lacs et les rivières fournissent abondance de poisson.

Cette première partie se termine sur les résultats d'une enquête relative aux forêts du domaine national et privé.

* * *

La densité de la population, la nuptialité, les naissances, le sexe, les décès, l'accroissement physiologique, la répartition par genre de peuplement et par catégories professionnelles, la migration et l'émigration, les races avec leur taille, leur teint, la couleur des yeux et la forme des crânes, la religion, sont les entête courants des tableaux démographiques. Le Finlandais en veut savoir plus long sur lui-même. Il se demande où et comment se propagent les maladies à grande diffusion et les infirmités ; en quels lieux augmentent, en quels lieux diminuent, et de combien, la cécité, la surdité, l'aliénation mentale, la syphilis, la phtisie pulmonaire. Il se préoccupe du progrès ou du recul de son économie rurale. Il recense l'étendue moyenne de la propriété agricole ; ce qu'elle nourrit, selon les latitudes et la nature du sol, de chevaux, de vaches et de porcs. Il note de combien de terres labourables, de combien de prairies, de combien de forêt et de marécage dispose le campagnard, et ce que ce dernier abandonne forcément au rocher stérile ; dans quelles conditions, comme à quel titre — de propriétaire, de fermier, de locataire ou d'ouvrier de campagne — il se loge, il exploite, il se groupe en communautés ou se dissémine ; les changements que les années apportent à ces divers égards ; ce que le paysan récolte pour le consommer et ce qu'il a semé pour engranger.

Voici, sur une carte, de petites taches rondes de grosseur et de couleurs différentes. Elles figurent les instituts, écoles supérieures, moyennes et inférieures d'agriculture, celles où l'on enseigne, ensemble ou séparément, l'horticulture, le jardinage potager, le ménage, la laiterie, la garde du bétail bovin et celle du cheval, la maréchalerie. Des signes particuliers spécifient le caractère, pratique ou théorique, sédentaire ou ambulant, de l'école, avec la durée du cours. Je lis notamment que *jusque sous le cercle polaire* il existe cinq de ces écoles : deux de garde du

bétail, une de laiterie, une de jardinage potager et de ménage, — ces quatre ayant domicile fixe, — enfin une école ambulante d'agriculture qui se trouvait, en 1910, dans une paroisse perdue de l'intérieur.

Mais déjà l'industrie s'est fait place à côté de l'économie rurale. Elle multiplie les usines, capte la houille blanche, dispute les bras à l'agriculture. On mesure ce nouvel élément. On le jauge par sa consommation de matières premières : bois, minerais, pierre, argile, peaux, grain, textiles, journellement transformés en produits et sous-produits. Le mouvement des marchandises à l'entrée et à la sortie du pays développe la navigation. Le long de côtes découpées à l'extrême et semées d'écueils, la navigation à son tour appelle le balisage, le pilotage, la construction et l'entretien d'un chapelet de phares. Des ports vers l'intérieur, les voies de pénétration se multiplient et se perfectionnent : routes, chemins de fer, canaux, écluses, outillage et personnel postal, réseau télégraphique et téléphonique dont on suit, sur des cartogrammes, l'extension et l'importance.

L'excès du travail sur le besoin constitue l'épargne. Celle-ci, en retour, accroît et perfectionne les instruments du travail. Elle s'associe, pour faire davantage et mieux. La caisse d'épargne accélère le emploi fructueux ; née de l'association, elle féconde cette dernière ; elle facilite leurs opérations aux coopératives d'achat, de production, de consommation, de prêt mutuel et de prévoyance.

* * *

Peuplée de deux races, la Finlande a deux idiomes nationaux. Mais, tandis qu'une littérature florissante a fait dès longtemps l'unité du suédois, le finnois, parler agglutinatif parent du magyar et du turc, n'est passé qu'à une époque récente au rang de langue écrite et enseignée. Les dialectes ont conservé des différences de prononciation. Ces différences, portant en particulier sur le *d* et le *ts* de la langue écrite, trahissent des degrés plus ou moins éloignés de cousinage ou des infiltrations étran-

gères. Des cartogrammes font ressortir ces nuances et serviront de fondement à des travaux ultérieurs d'où jaillira un peu de lumière sur le problème des origines.

Les partis politiques n'ont pas d'autre objet trop souvent que d'exploiter de vulgaires appétits. Il en est qui doivent d'exister à d'obscures tendances auxquelles ils donnent corps et doctrine. On en voit heureusement aussi proclamer de nobles idéals, des aspirations définies.... Un temps ils s'abreuvent à ces sources. Un jour vient où ces dernières tarissent. Dès lors ils se survivent ; ils déclinent ; ils meurent. C'est donc qu'ils ont vécu. Exprimez géographiquement la répartition et l'importance des groupes politiques et sociaux et comparez les cartes confectionnées sur ce principe avec celles où sont figurés ici les caractères physiques du pays, là les démographiques : peut-être découvrirez-vous des rapports inconnus dont le législateur et l'administrateur tireront instruction et profit.

Outre que les collèges sont nombreux, chaque paroisse finlandaise a son ou ses écoles primaires — toujours mixtes. Cependant l'analphabétisme existe en Finlande. Où serait-il plus excusable ? Sur un quart du territoire la densité de la population n'atteint pas un habitant par kilomètre carré ! Une carte en teintes graduées rend sensible la proportion des élèves qui suivent les écoles primaires dans les différentes paroisses. Sur les deux tiers du pays, moins d'une moitié des enfants sont instruits à l'école. Mais sont-ils illettrés pour autant ? Nullement. La loi prescrit aux parents d'enseigner eux-mêmes la lecture et l'écriture à leurs rejetons, ou, s'ils ne le peuvent, de les confier à cette fin au pasteur ou à quelque voisin. Et cette obligation est prise tellement au sérieux qu'avec le secours d'écoles dues à l'initiative privée, d'écoles ambulantes et d'écoles enfantines, une proportion infime seulement de Finlandais ne savent ni lire ni écrire.

Une série de cartes et de cartogrammes montrent où ont été faites les trouvailles préhistoriques : âge de la pierre polie, âge du bronze, premier et deuxième âge du fer ; dans quelles pa-

roisses ont été recueillis le plus grand nombre de contes et de proverbes, et les curieux de folklore, avertis des régions les moins explorées à cet égard, savent où ils ont le plus de chances de découvrir de l'inédit.

Les dernières planches reproduisent trente-huit plans de villes. C'est que toutes les suggestions de progrès social associé à la préoccupation esthétique sont avidement accueillies en Finlande. La discussion des intérêts municipaux trouve dans ces documents une base, des points de comparaison et des arguments ; et l'opinion mieux éclairée assigne aux deniers publics un emploi plus judicieux.

II

Après cette trop sèche énumération, et pour donner une idée moins superficielle de l'œuvre, il conviendrait d'analyser quelques-uns des commentaires qui ajoutent, dans les deux volumes de texte, à l'information figurée de l'*Atlas*. Mais quelles parties détacher de ce tableau si complet et si coloré ? A défaut de critère, la curiosité nous guidera. Puisqu'il n'est savoir si étendu qui n'ait confins inexplorés, ni notion acquise qui ne mène à interroger plus outre, questionnons, nous aussi, au risque de faire étalage d'ignorance.

* * *

La Finlande présente l'aspect d'une plaine accidentée¹. La plaine est l'effet du rabotage de terrains anciens par les glaciers de la fin du tertiaire. Les accidents sont les moraines abandonnées dans le retrait, frontales ou latérales (*selkä*) et médianes (en suédois *ås*, qui a donné le terme géologique adopté « ose »), érosions fluviales dans les dépôts quaternaires.

Les moraines séparent en général les bassins lacustres. La principale, le double cordon du Salpausselkä, sensiblement pa-

¹ La superficie de la Finlande équivant à neuf fois environ celle de la Suisse, notre pays n'étant lui-même pas tout à fait aussi étendu que l'ensemble des lacs du grand-duché.

rallèle aux rives septentrionales du Ladoga et du golfe de Finlande, soutient au sud, de son arc largement ouvert et long de plus de cinq cents kilomètres, le plateau des « mille lacs. » Le Suomenselkä circonscrit ce même plateau du côté opposé ; mais cette dernière moraine est beaucoup moins marquée que la précédente ; elle n'apparaît guère que comme un glacis à pente très douce.

On conçoit sans peine que le Salpausselkä tourne son front convexe au sud-est, puisque les glaciers descendaient des Alpes scandinaves. On s'explique moins facilement que le Suomenselkä dispose son arc en sens inverse. L'anomalie, cependant, pourrait être due à un balancement de la croûte terrestre sous l'action duquel la partie de la Finlande située au nord du plateau lacustre aurait été momentanément immergée. L'invasion de l'eau salée aurait accéléré la fusion de la glace dans cette partie moyenne. Au sud, sur la partie émergée, aurait subsisté un vaste « pâte » glaciaire dont les déchets, dès lors partiellement entraînés vers le nord-ouest, auraient donné lieu aux sables et aux argiles de la Westrobothnie maritime.

Il ne paraît pas, du moins d'après les documents auxquels l'atlas se réfère, que les Alpes scandinaves aient été aussi élevées, comparativement à leur altitude actuelle, que les Alpes de l'Europe centrale le furent vers la même époque au regard de ce qui subsiste de leurs crêtes. Avec la calotte de glace qui la recouvrait et qui mesurait au bas mot trois millions de kilomètres carrés, la Fennoscandie ressemblait plutôt au Groenland de l'ère contemporaine, à un Groenland toutefois dont les glaciers seraient descendus jusqu'à six ou sept cents kilomètres plus près de l'équateur. Le géologue suédois de Geer a calculé, en se fondant sur des données irréfutables selon lui et contrôlées par de nombreux savants, que le glacier scandinave a dû fondre en dix mille ans¹. Cette assertion pose un des problèmes les plus passionnants qui soient. Il suffirait, dit-on, que notre moyenne

¹ Communiqué par M. Maurice Lugeon, professeur de géologie à l'université de Lausanne.

thermique fléchit de deux ou trois degrés pour que nous fussions contraints d'évacuer la Suisse devant une nouvelle extension glaciaire. Mais quelles seraient les conditions d'un retour de froid aussi redoutable avec maintien des précipitations sans lesquelles il n'y a pas de glaciers possibles? On n'en voit guère d'autre que l'existence d'une barrière détournant des côtes européennes notre calorifère attitré le Gulfstream, barrière assez peu élevée toutefois pour permettre au contre-alizé de couvrir nos montagnes de neige et de givre. Cette conjoncture s'est-elle réalisée jadis pour la Fennoscandie? Peut-on imaginer que le « seuil atlantique » qui court de l'Islande aux Açores a été soudé jadis aux Canaries et à l'Atlas, ou à la Messeta ibérique, sous la forme d'un cordon bas et continu? L'existence de cette Atlantide expliquerait celle du grand glacier fennoscandien; l'effondrement de l'une aurait entraîné la disparition de l'autre.

* * *

La Finlande n'ayant pas de charbon, la prospérité de son industrie dépend pour une part de l'emploi de ses réserves hydrauliques. Les fleuves sont coupés de rapides nombreux. Grâce à des travaux appropriés, ils fournissent un chiffre déjà respectable de HP, qui tend à augmenter d'année en année¹. Mais leur aménagement en faveur de l'industrie peut-il se poursuivre jusqu'à utilisation totale des ressources existantes?

Il est indispensable qu'au plus bas étiage, une partie du débit des cours d'eau soit réservée à la navigation, au flottage, ainsi qu'au passage du poisson. Outre cette réserve on doit compter — comme dans nos rivières, bien que celles-ci soient soumises à un régime annuel différent en raison de leur origine, de la latitude et des saisons — avec des différences considérables entre les hauts et bas débits. Les lacs et les marais où s'assemble l'eau de la fonte des neiges au printemps et des pluies au commen-

¹ Suivant la statistique de 1908, la force hydraulique totale atteint à l'étiage moyen une valeur d'environ 3 millions de HP, dont 90 000 seulement étaient alors utilisés par l'industrie.

cement de l'été sont sujets à des variations du plan d'eau qui atteignent et dépassent trois mètres, soit dans le cours de l'année, soit d'une année à l'autre. L'intérêt de l'industrie conseille de régulariser l'écoulement autant que le permettent les cycles d'années sèches et humides. Le service hydrographique est donc conduit à maintenir les marais qui occupent de vastes étendues, notamment dans les régions d'une pente indécise où des tributaires de bassins différents s'alimentent aux issues d'une même tourbière ; à ces latitudes, du reste, le supplément d'évaporation sur une surface plus étendue ne diminue que dans une proportion insignifiante la quantité de l'eau dont l'écoulement est retardé par la nature du fond et les bords marécageux.

En revanche, la colonisation intérieure commande le drainage, par quoi le marais est transformé en pâturage et en culture. La population rurale ne peut en effet s'accroître que moyennant l'augmentation de son domaine, la culture extensive étant, jusqu'ici du moins, la seule praticable en Finlande. Il est vrai que, pour se donner un champ, le paysan brûle quelquefois la forêt, mais on verra tout à l'heure quelle raison sérieuse il y a de proscrire l'écobuage. Le sol amendé reçoit, après comme avant, la même quantité de neige et de pluie ; mais transformé en prairie, en champ d'avoine, de navets ou de pommes de terre, il abandonne aussitôt l'excès d'arrosage. Il en résulte une augmentation du débit fluvial au moment où l'on n'en a que faire, suivie d'un trop prompt abaissement du niveau, de sorte que la période des basses eaux en est allongée et aggravée.

Ainsi, dans une certaine mesure et plus ou moins prochainement, deux sources de la prospérité nationale sont destinées à se contrecarrer. Le développement de l'industrie — dans lequel pourrait rentrer un jour l'électrification des chemins de fer — fait obstacle à celui de la culture du sol. L'activité agricole de son côté, sous peine de circonscrire son domaine, empiète sur celui que voudrait se réserver l'industrie. Le progrès des sciences résoudra-t-il le conflit ? Des procédés de culture intensive sont-

ils compatibles avec les conditions climatiques de la Finlande ? Peut-on espérer d'y augmenter la production au point de rendre superflue l'extension de la surface cultivée ? Cette conquête vaudrait un empire.

* * *

Comme si elles attendaient sa venue, les régions de la zone froide ont constitué au colon un capital d'établissement, et même un fond de roulement : la forêt pourvoit d'avance à l'habitation, au chauffage, et jusqu'au vêtement de l'homme grâce à la fourrure des animaux qu'il exproprie. Peu de chose subsiste à ce jour de la forêt primitive dans les parties abordables de l'ancien et du nouveau monde. Ce qui reste est le plus souvent inférieur, et de beaucoup, au 26 pour cent de la superficie, chiffre qu'on dit permettre à un pays de suffire strictement à sa consommation. Les forêts de la Russie ne comptent guère plus que ce qui reste à l'Allemagne de l'antique Hercynie, à moins de tenir compte seulement de ce qui s'exporte par Saint-Petersbourg et Arkhangel, en négligeant ce qui entre par Odessa. La Suède et la Norvège commencent à s'épuiser. La taïga sibérienne s'étend encore sur des territoires immenses, mais, outre que le transport est onéreux, chaque train qui passe exige son tribut de combustible, chaque colon qui s'installe commence par une dévastation. Le Canada est entamé.

Malgré le quart de siècle pendant lequel la cognée n'a cessé de battre sa forêt, la Finlande est riche encore, mais elle ne l'est déjà plus que pour donner d'un revenu sagement administré. Son capital est bien près d'être réduit à cette valeur critique où la moindre imprudence entraîne une ruine irrémédiable.

La Finlande a sagement entrepris de transformer elle-même le bois qu'elle produit jusqu'à l'état le plus voisin de celui où il entre dans la consommation. Les billes flottées par lacs et par rivières jusqu'aux usines les plus rapprochées du port d'embarquement sont réduites en poutres et en planches, en plots, en

allumettes, en pulpe et en papier par la hache, la scie, les découpeuses et défibreuses mécaniques, les broyeurs et les procédés chimiques complémentaires.

Le papier ! Vous qui jetez au panier le journal parcouru, vous doutez-vous de ce qu'un seul tirage en a coûté à la forêt ? Sachez que la presse quotidienne exige au bas mot, pour la seule Europe, trois millions de troncs de sapin annuellement, chiffre à multiplier par vingt ou par trente, selon le croît du bois, pour avoir la quantité à maintenir en reconstitution disponible pour les besoins courants¹.

Le spectacle et les conséquences de la dévastation forestière éveillent heureusement chez les civilisés l'idée d'une exploitation raisonnée. On s'est alarmé en Finlande de la dénudation où sont déjà réduits quelques districts et l'on songe à la prévenir. Mais le papier est toujours plus demandé. La fabrication de la pulpe exige des arbres jeunes. Les propriétaires, particuliers ou sociétés, naturellement désireux de hâter la rémunération de leurs capitaux, sont ainsi tentés, comme on dit, de manger leur blé en herbe : ils sacrifient le rendement élevé qu'ils obtiendraient en produisant des bois de mûture et de charpente, au gain notablement inférieur, mais réalisé en échéances moins espacées, que donnent les sapinières plus souvent abattues. En d'autres termes, ils consentent un escompte usuraire.

¹ Je dois à l'obligeance de MM. Haasenstein & Vogler, à Lausanne, Stouky & C^{ie}, commerce de papiers, à Lausanne, et Charles Bauverd, député au Grand Conseil vaudois, diverses données qui permettent de calculer en gros la consommation annuelle en troncs d'épicéas de vingt ans faite par la presse quotidienne dans la Suisse romande. Les journaux de langue française des cantons de Berne, Fribourg, Genève, Neuchâtel, Valais et Vaud distribuent environ 3500 tonnes de papier par an. Ce poids exige l'abattage de 12000 tonnes de bois, savoir de 60000 arbres de vingt ans. 1200000 épicéas de un à vingt ans doivent donc être tenus en permanence à la disposition de notre modeste journalisme. Etant donné le croît bien inférieur du bois en Finlande, il y faudrait, toutes choses égales d'ailleurs, multiplier le nombre d'arbres final par 1,5 ou même par 1,8.

Le chapitre qui traite de l'économie forestière ne fournit pas de données qui permettent de calculer le dommage que l'exploitation en jeunes arbres cause à la Finlande. Il constate avec satisfaction que « les forêts, malgré les coupes excessives et les mauvais traitements, repoussent admirablement bien et que les conditions de croissance sont plus favorables qu'on ne l'a cru. » Il est visible, toutefois, que les rédacteurs très informés de l'étude dont il est ici question ne sont pas sans inquiétude et qu'ils réclament l'intervention de l'Etat en faveur d'une exploitation plus rationnelle d'une des principales richesses nationales.

* * *

Dans les chapitres de son *Art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne* consacrés « au cycle des monstres affrontés » et au « cycle de Daniel », M. Marius Besson signale la parenté que certaines figures décoratives fréquemment reproduites sur les agrafes de ceinturon révèlent entre les mythes orientaux et nordiques : le héros luttant avec des bêtes féroces se rencontre sur les bords de la Baltique comme sur ceux de la Caspienne ou le long du Tigre et de l'Euphrate. C'est en suivant tantôt le cours de la Volga, de la Volchova et de la Néva, tantôt celui du Dnjepr et de la Dvina ou du Niémen que la compénétration s'est effectuée. Les relations n'étaient pas directes, on le conçoit ; elles s'établissaient par une série de contacts successifs. D'un anneau à l'autre de cette longue chaîne, on suit le cheminement des légendes et de leurs figurations, leurs ressemblances persistantes et leurs déformations du point de départ à l'extrémité opposée. Entre la Baltique et l'Adriatique, d'autre part, une route de l'ambre dans un sens, du verre et du bronze en sens inverse, portait aux bords de la lointaine Thulé les produits de la civilisation méditerranéenne dans la forme où les préférait l'Occident.

Il semble au surplus qu'une sorte d'alternance ordonne les destins de la Finlande. Disputée, au cours des derniers siècles, entre les influences scandinave et slave, elle fut, dès avant

l'histoire, un champ clos où se rencontrèrent et se combattirent l'Orient et l'Occident. Dans ce pays où le *silex* fait entièrement défaut, on le trouve, sous forme d'armes et d'outils, de provenance tantôt russe et tantôt scandinave. Les ustensiles en pierre polie donnent lieu à des constatations semblables, mais ce sont alors les formes qui différencient l'origine, les unes se rattachant à l'« école » occidentale, les autres à l'orientale. Même phénomène encore à l'âge du bronze, d'ailleurs peu représenté en Finlande, et au cours des deux âges du fer : on l'y voit marqué, selon les périodes, par une simultanéité ou par une succession. Pendant les cinq premiers siècles de notre ère, l'Occident domine : les fibules, briquets, *umbo*, clefs, etc., dont les figures illustrent l'étude sur la Finlande préhistorique sont à peu de chose près interchangeables avec les reproductions d'objets de même destination sur les planches de l'*Art barbare*. A ces formes succèdent brusquement des types techniques et une décoration qui se rencontrent le long des rivières russes. En même temps la richesse augmente : ce sont colliers et bracelets d'argent, bagues d'or, boutons dorés, perles d'agate et d'émail. Dirait-on pas que l'établissement des Huns sur la Volga a paralysé d'abord les échanges entre l'embouchure et les sources du fleuve, puis que la ruée sur l'Europe et la disparition, en tant que nation, des bandes d'Attila ont rouvert la grande voie sud-nord du trafic ? L'aisance relative qui apparaît vers la même époque proviendrait ou de la dispersion du butin fait par et sur les pillards, ou du métal précieux que les *φαραγγοὶ* rapportaient des rives du Bosphore....

* * *

L'âge de la pierre taillée n'est pas représenté en Finlande, et pour une raison plus péremptoire encore qu'en Suisse : les glaciers n'avaient pas achevé de fondre sur les golfes septentrionaux de la Baltique à l'époque où le Kesslerloch, Schweizersbild et les abris de Veyrier recevaient leurs premiers visiteurs. Mais le sol paraît à peine au pied de la glace qui recule, que

l'homme survient. Il s'établit d'abord le long des petits lacs et de quelques rivières, d'où l'on conclut qu'il était médiocre navigateur, venu par la voie de terre, et n'a pas osé se risquer d'emblée sur les grandes nappes d'eau. Notons en passant que les populations néolithiques de la Finlande n'ont pas connu l'habitation lacustre. L'insécurité d'une glace à demi fondue ou insuffisamment consolidée aux saisons intermédiaires, la submersion des bords plats par les crues du printemps ne favorisaient pas ce genre de construction.

* * *

Quelle impulsion, quelle attraction, quelle pression extérieure a porté l'homme vers ces plages comparativement inhospitalières, à une époque où certes des terres plus fécondes et des climats plus accueillants ne manquaient pas sur cette moitié du globe? Un totem qui rattachait les premiers colons à une espèce animale en recul vers le nord? la soif de la solitude qui exaspérait récemment encore le Boer à la vue sur l'horizon de la fumée d'un voisin? Ou bien la densité du peuplement serait-elle une fonction plus ou moins définie du degré de civilisation, à telle enseigne que la dispersion la plus clairsemée dont nous pouvons être encore témoins eût été un degré de peuplement excessif et gênant pour nos lointains ancêtres? J'en étais à me poser ces questions quand le récit d'un petit fait m'a suggéré une explication toute simple:

Un jour de cet été où la température un peu fraîche avait obligé une dame suisse en visite en Finlande de poser un châle sur ses épaules, l'amie chez laquelle elle séjournait vint lui raconter un déboire: elle avait engagé, pour sarcler les mauvaises herbes dans un carré de pommes de terre, une très pauvre fille du voisinage à qui elle était heureuse de procurer une rémunération; mais, dès le milieu de la matinée, la journalière avait planté là son outil et s'en était retournée chez elle, car, expliquait-elle en partant, il faisait décidément beaucoup

trop chaud pour travailler ! Cette pauvre, qui n'était vêtue que d'une chemisette et d'une jupe de toile, démontre que dix, vingt et même trente degrés sous zéro conviennent mieux à certains tempéraments que douze ou quinze au-dessus ne conviennent à nous autres.

* * *

Ceux dont les études mentionnées ici et les réflexions qu'elles ont suggérées auront piqué la curiosité, qui voudront suivre aux unes, compléter et corriger les autres, verront de page en page grandir leur intérêt et leur sympathie. Car il y a des richesses de tout genre dans les trois volumes de l'*Atlas de Finlande* et un attrait puissant dans l'intelligence, dans le patriotisme et dans l'énergie que le peuple finlandais met au service des poursuites qui intéressent sa prospérité matérielle et morale.

Dans cette lutte où toutes les activités sont solidaires, dans cet état de civilisation avancée où l'a porté son travail, combien attristante serait une sujétion qui priverait la Finlande des ressources indispensables à son développement, qui briserait l'initiative et stériliserait les efforts des citoyens ! Puisse donc une politique plus stupide encore que déloyale être condamnée et réprimée par le souverain à qui des agents sans scrupule endossent la responsabilité de leurs empiètements. Que la grande nation altérée à son tour des bienfaits de la liberté s'inspire plutôt de l'exemple du petit peuple que son devoir est de protéger et non d'opprimer, et qu'apprenant à se mieux connaître, elle cherche à réaliser l'égalité non plus en rabaissant ses allogènes, mais en s'élevant à leur niveau de bon vouloir et de bien faire.

J.-EL. DAVID.



CHRONIQUE PARISIENNE

Retour de villégiature. — Vers les pays où brillait le soleil. — Nécrologie : le compositeur Massenet et son œuvre. — A propos du dernier roman d'Anatole France. — Comment il faut faire de la publicité.

Voici passée la mi-septembre. Paris n'est plus un désert, mais il est loin d'être encore la cohue. Les premiers arrivants se rencontrent ; on s'aborde :

— Vous voilà déjà de retour?... Eh bien, comment avez-vous passé vos vacances? Quel temps avez-vous eu?

— Je vous remercie. Mes vacances ont été passables. Les vacances sont toujours bonnes, parce que ce sont les vacances ; il faudrait, pour ne pas l'être, qu'elles fussent marquées par des événements bien tragiques. Mais votre question au sujet du temps ne manque pas d'une certaine ironie, car vous connaissez d'avance la réponse.

Voilà un petit bout de dialogue dont nous ne garantissons pas l'authenticité littérale, mais qui donne à peu près la note des premiers propos échangés entre gens qui se revoient après les villégiatures de l'été de 1912. — Et nous voilà entraîné, bien malgré nous, à parler aussi du temps qu'il fait. Mais ne serait-ce pas fausser l'histoire que d'écarter systématiquement de cette chronique un sujet qui est, depuis deux mois, le thème obligé des conversations? A la ville, ce thème est fastidieux, autant que les propos sur les soucis causés par les domestiques et les fournisseurs, parce que les conditions atmosphériques n'ont pour les citadins qu'une importance secondaire. Tout au contraire, en vacances, la météorologie passe au premier plan ; elle est la maîtresse souveraine de notre plaisir comme de notre santé ; c'est d'elle que dépendent au premier chef le succès ou

la ruine de nos projets. Et combien de projets, amoureusement caressés depuis l'hiver, la « belle saison » n'a-t-elle pas fait échouer ! Les bicyclettes se sont rouillées, les vêtements de toile sont restés au fond des malles ; il a fallu, en toute hâte, se faire envoyer des vêtements chauds. Et l'on s'est mis à lire, à lire éperdument, ce qui est sans doute, lorsqu'il pleut, une occupation agréable, mais un pis-aller tout de même à la campagne. La belle consolation, de se dire que le mois d'août qu'on traverse est sans précédent dans les annales météorologiques !

— En désespoir de cause, et pour ceux qui se trouvaient, par exemple, en Suisse, comme votre serviteur, il n'y avait qu'un parti à prendre pour retrouver le soleil : changer résolument de climat, passer les Alpes, aller vers les pays que baigne la Méditerranée.

Le tunnel du Simplon n'est pas une affaire ; sa traversée, qui dure vingt minutes, ne paraît pas beaucoup plus longue que celle des tunnels de Blaisy-bas ou du Credo. De l'autre côté, on suit une vallée dont les montagnes ont tout à fait l'aspect de celles qu'on voit dans la vallée du Rhône, entre Culoz et Genève. L'Italie ne se révèle véritablement qu'à l'endroit où ce défilé s'élargit en un vaste cirque montagneux ; c'est le site admirable où s'élève Domodossola. La Suisse nous fait un bout de conduite jusqu'à Milan, dans la personne des employés des chemins de fer fédéraux, et c'est sous leur tutelle courtoise que nous longeons le lac Majeur, dont les stations riveraines rappellent beaucoup, par leur animation, celles du lac de Constance.

Mon calcul, décidément, n'était pas mauvais. A Milan, voici le ciel nocturne complètement nettoyé et montrant toutes ses étoiles. Je n'y ai pas été frappé par cette « certaine odeur de fumier particulière à ses rues, » qui donnait tant d'émotion à Stendhal. L'atmosphère milanaise est plutôt aristocratique. Peut-être dois-je cette impression à l'hôtel où j'étais logé, et qui est la fleur de la distinction. On est un peu agacé quand même de ne pouvoir le quitter sans que le personnel de l'établissement

fasse la haie sur votre passage, comme si l'on était un personnage de marque, une sorte de Moulaï Hafid en rupture de maghzen.

On n'a pas vu Milan si l'on n'est monté au Dôme. Rien de plus féérique que la vue de ce belvédère par une splendide journée d'été. La ville n'a pas sans doute l'étendue de Paris vu du haut de Notre-Dame, on ne s'y sent pas perdu comme dans un océan ; mais, dans cette lumière qui la baigne, elle rayonne comme un bijou au centre de la plaine lombarde, dont l'horizon se confond avec le ciel et que bornent au nord les sommets neigeux des Alpes.

Du haut du Dôme, j'ai déniché, à l'aide d'un plan, le théâtre de la Scala, que j'avais deviné à la couleur verdâtre de ses murailles et à la rangée d'œils-de-bœuf qui décorent son fronton. On se sent invinciblement attiré par ce théâtre lorsqu'on a un peu fréquenté Stendhal, qui écrivait en 1811, dans son *Journal d'Italie* : « Si jamais je m'amuse à décrire comme quoi mon caractère a été formé par les événements de ma jeunesse, le théâtre *della Scala* sera au premier rang. » Le théâtre est fermé en été, mais le public est admis, moyennant 50 centimes, à visiter la salle. Celle-ci, très spacieuse, compte six ou sept étages dont seuls les deux derniers ne comprennent pas de loges. La décoration est très sobre. Le devant des loges s'encadre d'ornements dorés dont le temps a terni l'éclat, et elles sont tendues à l'intérieur de rouge cerise. Mon cicerone m'a fait monter avec lui sur la scène, où il a frappé ses mains l'une contre l'autre pour me faire apprécier l'acoustique du lieu. Je ne sais ce qui me retenait de lancer à pleine voix une phrase de Rossini, afin de me donner les impressions d'un professionnel du *bel canto*.

Ce qui étonne le plus, lorsqu'on va de Milan à Gênes en chemin de fer, c'est que la chaîne des Apennins prend déjà beaucoup d'importance alors que celle des Alpes est encore très nette. Ces premiers contreforts, avec leurs lignes si nobles, si harmonieuses, leurs villages juchés sur les éminences comme des touffes de fleurs, viennent fort à propos compenser ce que

la plaine lombarde a d'un peu monotone. Près de Gênes, on se croit revenu dans les Alpes : vallées profondes, torrents (mais à sec) et tunnels.

Je ne m'attarderai pas plus à vous parler du cimetière de Gênes et des somptueux *palazzi* de cette ville que je ne vous ai décrit le musée et les églises de Milan. Ces choses sont trop connues. Mais j'ai eu l'heureuse inspiration, à Gênes, de passer une soirée au Théâtre Verdi, où une troupe de passage jouait une pièce anonyme : *Arlecchino salvatico*. Les personnages étaient les types consacrés de la comédie italienne : Léandre, Pantalon, Arlequin, Colombine, Tartaglia et les autres. Le Signor Pantalon faisait appel au génie d'Arlequin pour défendre sa famille contre les entreprises d'une sorte de bravache analogue au Matamore de Gautier. On se sentait au cœur même de la race italienne. Ce sont là pour le touriste de ces bonnes fortunes auxquelles le Bædeker reste complètement étranger.

De Gênes à San-Remo, les plages de la Riviera étaient couvertes de baigneurs. Pour qui venait de quitter le nord et ses intempéries, c'était à se croire transporté dans une autre planète. Grâce à la clémence du ciel, sur ces heureux bords, la vie en plein air se prolongeait jusque dans la soirée. A San-Remo, le dimanche 1^{er} septembre, la jeunesse de la ville s'était donné rendez-vous à la promenade, où la musique municipale jouait les œuvres des compositeurs nationaux. La foule, jeunes visages et robes claires, avec quelques uniformes, déambulait en rond sous les arbres autour du kiosque, mêlant son babillage à la voix des trombones.

A Vintimille, c'est la douane; à Monte-Carlo, le tripot; à Nice, Cosmopolis et Plutus. Passons. La nature reprend ensuite ses droits, et les sites méditerranéens qui environnent Cannes, Antibes, Saint-Raphaël, sont enchanteurs. Et songez que non seulement, cette année, le beau temps n'y a pas cessé, mais que la chaleur y était inférieure de 4 degrés à la température normale. Si l'on avait su, tout le monde aurait fait ses malles pour la Côte d'azur.

— L'événement de la saison est la mort du compositeur Jules Massenet. Peu de musiciens ont été plus universellement goûtés que celui-ci, ce qui ne veut pas dire qu'il fut le plus grand des musiciens.

La critique musicale, par la plume de M. Pierre Lalo, s'exprime ainsi sur cette renommée exceptionnelle : « La foule le connaissait et l'aimait ; en réalité, de tous nos compositeurs, elle ne connaissait et n'aimait que lui. Ce qu'on nomme le monde avait pour lui autant de complaisances que le peuple ; et si depuis quelques années son prestige était devenu moins éclatant dans les salons où l'on se flatte d'avoir des goûts raffinés, il avait gardé son crédit dans les autres, qui sont les plus nombreux. »

Si donc Massenet était aussi peu que possible le musicien cher à l'élite, il était au plus haut degré celui que préférerait cette portion du public que l'on oppose à l'élite. Ses premières *Mélodies* lui valurent un commencement de popularité. Elles appartiennent à un genre un peu hybride que cultivèrent aussi Gounod et Saint-Saëns, et elles eurent une grande vogue vers 1875 ; on ne se lassait pas, dans les salons d'alors, de chanter ces courts morceaux, si propres à faire valoir les inflexions d'une jolie voix, et dont le parfum poétique s'associait si bien à celui des fleurs ambiantes. Mais la vraie popularité de Massenet lui est venue de ses œuvres théâtrales. Pour M. Lalo, « Massenet est un musicien de théâtre, et n'est rien que cela. » Disons, avec un peu moins d'exagération, qu'il est cela surtout ; et voilà, au fond, pourquoi la foule est allée à lui. Il est le musicien idéal de tous ceux — et ils sont légion — qui ne peuvent aller plus loin que l'art musical concret, celui qui s'appuie sur des sentiments et des êtres déterminés, des personnages engagés dans une action dramatique.

Et, même là-dessus, il y a des réserves à faire. Tout n'est pas également bon dans l'œuvre de Massenet. La peinture de la grande passion n'est pas son fait ; lorsqu'il s'y essaie, il tombe dans l'emphase vide et bruyante. Il ne réussit que dans la

peinture de sentiments plus modérés, et en particulier dans l'expression de la sensualité amoureuse. Ses deux meilleurs ouvrages, *Manon* et *Werther*, sont là pour en témoigner.

Au reste, il était servi par de réelles qualités musicales, au premier rang desquelles M. Lalo place une forme mélodique vraiment originale, et qui n'appartient qu'à lui. Malheureusement, ajoute-t-il, « une forme aussi définie et aussi plaisante à la fois est exposée à trop se complaire en elle-même, à se contenter d'elle-même trop facilement. Elle est tentée de se reproduire à toute occasion, elle se copie, elle se répète ; aux heures où l'inspiration, le sentiment, l'émotion sont là pour l'animer, elle est une forme vivante, un moyen naturel d'expression ; aux heures où l'âme lui fait défaut, elle n'est plus qu'un procédé mécanique, qui lasse par sa répétition facile et sa vaine abondance ; elle devient formule. »

Massenet savait que ces formules plaisaient. Il avait la faiblesse de les resservir à son public, qui ne demandait qu'à les retrouver et ne s'en fatiguait pas. C'était le succès assuré, mais aussi le plus sûr moyen de hâter la caducité de son œuvre.

— Tout le monde maintenant a lu le dernier roman d'Anatole France, et l'on s'accorde généralement à dire que *Les dieux ont soif* appartient à sa première manière, à la série des volumes qu'il publia antérieurement à l'affaire Dreyfus. On sait combien cette affaire le troubla ; elle l'accapara presque tout entier ; la partie de son œuvre qui date de cette époque garde l'empreinte profonde des événements. En dépit des qualités ordinaires de l'auteur — charme du style, finesse de l'observation — et de la création d'un personnage inoubliable, celui de monsieur Bergeret, la fiction peut à bon droit y paraître trop mêlée de réalité et même d'actualité.

Dans *Les dieux ont soif*, et pour la première fois, cet alliage a complètement disparu. C'est une pure œuvre d'art. S'il y est fait quelque allusion à l'affaire dont nous parlons, cette allusion est très indirecte, très déguisée et, pour ainsi dire, fondue dans la substance de l'œuvre, encore qu'elle soit parfaitement recon-

naissable pour un lecteur attentif. C'est le passage où le Tribunal révolutionnaire est appelé à juger Marie-Adolphe Guillergues, prévenu de dilapidation dans les fourrages de la République. « C'était un homme d'une cinquantaine d'années, maigre, sec, brun, très chauve, les joues creuses, les lèvres minces et violacées. » Pendant l'interrogatoire, son visage est calme, mais ses mains se crispent d'angoisse. Le juré Gamelin, artiste peintre, « dit à l'oreille de son voisin, peintre comme lui : *« Regardez ses pouces ! »* Mais il n'y a pas de preuves, et des doutes sur la culpabilité viennent à Gamelin, qui les exprime tout haut à l'audience et décide ainsi de l'acquittement. Cet incident des pouces révélateurs éveillera des souvenirs chez ceux qui n'ont pas oublié l'instruction de la fameuse affaire. De même, les réminiscences de l'auteur sont manifestes dans le contraste qui oppose aux doutes de Gamelin l'entêtement des jurés qu'aveugle la « raison d'Etat. »

En refermant *Les dieux ont soif*, on prononce à part soi le mot de chef-d'œuvre. Il est peu de romans du même auteur où les personnages soient plus variés, mieux esquissés, plus vivants, plus en harmonie avec le milieu et l'époque où ils s'agitent. Les figures du marchand d'estampes Jean Blaise, de sa fille Elodie, du juré Gamelin, de la citoyenne Rochemaure, du graveur Desmahis, du vieux Brotteaux des Ilettes, du père Longuemare, du beau dragon Henry, de l'actrice Rose Thévenin, restent gravées dans l'esprit. Il y a quantité de charmants épisodes, de scènes enlevées d'une main ferme et légère et dont les détails révèlent une documentation jamais en défaut. L'auteur a beaucoup regardé les estampes ; il a feuilleté de nombreux recueils et, entre autres, les journaux de modes. Un des plus séduisants aspects de son livre est celui du dix-huitième siècle finissant et de la survivance sous la Révolution, dans tels ou tels personnages, de cette société polie et corrompue.

Il s'est trouvé un critique pour lui reprocher d'avoir défiguré la Révolution en la diminuant, d'avoir sacrifié la peinture des foules et des grands mouvements populaires à celle d'une

poignée d'individus. Ce reproche est mal fondé. L'auteur ne se proposait pas d'écrire l'histoire. D'autre part, rien n'est plus vrai et mieux observé que ces contemporains d'événements tragiques qui n'en continuent pas moins à aller et venir, à vaquer à leurs affaires ou à leurs amours. Si Anatole France n'a pas fait un livre d'histoire, il a du moins fait œuvre d'historien en nous montrant qu'à cet époque Paris n'était pas nécessairement, partout et à tout moment, à feu et à sang, que les hommes y conservaient une bonne partie des habitudes qui caractérisent des temps moins troublés. Et puis, n'assistons-nous pas à des séances du Tribunal révolutionnaire ? N'y voyons-nous pas la tribune publique, les tricoteuses et les sans-culottes ? Et quand il n'y aurait que les personnages du roman, leurs faits et gestes ne trahissent-ils pas suffisamment la gravité de l'heure ?

Mais il me vient une crainte très vive, celle de lire un de ces quatre matins ces lignes dans un journal : « Nous sommes autorisés à annoncer que MM. Un tel et Un tel ont tiré, avec le consentement de l'auteur, une pièce en quatre actes du roman de M. Anatole France, *Les dieux ont soif*. L'ouvrage sera mis en répétition dès la saison prochaine. » C'est en effet, hélas ! le défaut de ce roman ; il est trop bien fait, trop bien arrangé ; il donne des tentations terribles aux adaptateurs, aux auteurs dramatiques qui aiment à trouver des canevas tout faits, des « tableaux » tout montés. Et il n'y aurait ici que l'embarras du choix : *La boutique du marchand d'estampes.... Une partie de plaisir à Orangis.... Le logis de la veuve Gamelin.... Les prisonniers à la Conciergerie.... Robespierre aux Tuileries....* bien d'autres encore. Rappelez-vous qu'Anatole France a été auteur dramatique à l'occasion, et qu'il a même transporté sur la scène deux de ses romans.

— Voici un curieux petit livre qui nous enseigne *Comment il faut faire de la publicité*, par J. Arren (in-16, Laffitte). On ne soupçonne pas, avant de l'avoir lu, quelle connaissance de l'esprit humain et surtout de l'esprit des foules suppose une pu-

blicité bien faite. Mais vous ne saviez peut-être pas encore que, de même qu'il y a l'art pour l'art, il y a « la publicité pour la publicité. » C'est ce que nous apprennent ces lignes :

« Un journal, le *Ladies world*, a photographié les habitations de toutes ses abonnées dans une ville et a publié ces vues : il prouvait ainsi péremptoirement qu'il était le journal des femmes élégantes et riches, c'est-à-dire des meilleures clientes pour modistes, couturières, lingères, bref que tous ceux qui vendent ce qu'achètent les femmes avaient le plus grand intérêt à publier des annonces dans le *Ladies world*. Et ils n'y manquèrent pas. »

Le même manuel recommande de ne pas défigurer les paysages en y plaçant d'énormes affiches, et cela dans l'intérêt même de la publicité, pour ne pas provoquer la mauvaise humeur des clients éventuels. Je profite de l'occasion pour constater que le mouvement d'opinion contre les panneaux-réclame et les mesures législatives dont ils ont été l'objet a eu pour effet d'en réduire beaucoup le nombre. Tout le monde s'en félicitera.

CHRONIQUE ALLEMANDE

Le Berlin qui s'en va. — Un naufragé. — Hommes de lettres berlinois
Colonies littéraires. — Un livre français sur Peter Rosegger. — L'esprit public en Allemagne. — Publications nouvelles.

Cet été a de nouveau vu disparaître trois coins typiques du vieux Berlin, vénérables témoins d'un passé qui s'en va. Il y a vingt ans encore, tout le monde parlait de Dressel, le grand restaurateur apprécié des gourmets. Chez Dressel, Unter den Linden, on voyait se presser une foule élégante. C'était le lieu aussi où fréquentaient volontiers les dramaturges et les acteurs. L'un de ceux-ci, le comédien Emile Thomas, a raconté dans ses souvenirs, *Aeltestes, Allerältestes*, force anecdotes sur ce temps dis-

paru. Il nous fait surtout un amusant portrait du professeur de droit Pernice connu à la fois par sa belle humeur et son superbe appétit. Dans l'intimité on le nommait le Falstaff diplomatique. Un jour il émerveilla les convives en mangeant à l'affilée vingt-quatre œufs durs, un bifteck et une assiette de fraises, le tout arrosé de trois bouteilles de vin de la Moselle, d'une bouteille de Bourgogne et d'une canette de bière pour finir. On faisait cercle autour de ce bon vivant qui excellait à conter l'anecdote. Hélas ! aujourd'hui on ne fait plus cercle autour des conteurs d'anecdotes. Les repas se prennent à la vapeur dans les grands caravansérails où la foule se renouvelle incessamment. Plus d'intimité à la Dressel, et c'est sans doute pourquoi ce restaurant doit disparaître pour faire place à un de ces monstrueux Palaces comme Berlin les aime aujourd'hui.

— Un des habitués de Dressel était Kranzler, qui tenait café et confiserie à côté. Qui n'a pas connu Kranzler dans ses beaux jours n'a rien connu. Pendant cent six ans le monde de la diplomatie, des hauts fonctionnaires et des officiers de la garde s'y donnèrent rendez-vous. Les Berlinoïses s'arrêtaient volontiers à la grille de la terrasse pour y voir les célébrités du jour et quand ils avaient en visite un cousin de la province, ils ne manquaient pas de l'y conduire pour lui faire admirer à distance les grands hommes de la capitale. Hélas ! Kranzler s'en va aussi. L'an passé, le dernier de la race est mort sans héritier et le marteau du commissaire-priseur vient de mettre la maison à l'encan. Croiriez-vous que ce petit bout de terrain — vingt mètres carrés en tout — s'est vendu pour la jolie somme de deux millions de marks ! Réjouissez-vous, Berlinoïses, on va vous gratifier d'un café nouveau de dimensions colossales qui sera pourvu de tout le confort moderne, comme disent les prospectus.

— Une célébrité plus modeste a disparu également cet été, la vieille brasserie Clausing où l'on débitait la bière blanche naguère si goûtée des Berlinoïses. Après cent trente et un ans de glorieuse existence, Clausing lui aussi est obligé de se retirer

devant les exigences de la vie moderne. De moins en moins les Berlinoïses ont le goût de la blonde fraîche — *die kühle Blonde*, comme ils disent — et préfèrent les bières plus banales de Munich et de Pilsen. Or ces bières, on le sait, se consomment dans des locaux *ad hoc*, les *Bierpaläste* du nouveau Berlin qui, pour les dimensions, ne le cèdent en rien aux cafés monumentaux et aux grands restaurants du jour. Les bonnes vieilles brasseries tout intimes, avec leurs plafonds enfumés et leurs tables de bois, ne conviennent plus aux générations nouvelles. Il faut à celles-ci les tables gothiques aux faux marbres multicolores, la lumière aveuglante des lampes électriques et les ornements en *toc*. Evidemment le Bierpalast qui remplacera la *Bierstube* de Clausen sera décoré d'un nom exotique et flamboyant, comme les établissements à la mode du jour, Palais de danse, Pavillon Mascotte, Moulin Rouge, Piccadilly Café, Promenade-drink Palace, Messenger Boys, Boarding-house Palace. Que va-t-on trouver maintenant qui ait le chic anglais ou le chic français? Et je songe avec tristesse à ce que dirait le vieux Fontane, s'il revenait au monde.

— Un des hommes qui furent le plus activement mêlés à cette transformation de Berlin est Emile Michaelis, qui vient de mourir de manière si tragique à Paris. Michaelis était arrivé dans la ville au lendemain de la guerre de 1870, attiré par la sarabande des millions et la fièvre de spéculation qui sévissait alors. Comme beaucoup de juifs des provinces orientales, il fut au premier rang des brasseurs d'affaires. Avocat de son métier, il fut d'abord conseiller judiciaire d'un grand journal, en un temps où il fallait une singulière ingéniosité d'esprit pour dépister la censure.

Petit à petit il prit pied dans la société. Lancé dans le monde de la finance, il devint un grand avocat d'affaires. Il plaida aussi des causes retentissantes dans le monde du journalisme et du théâtre, ce qui mit son nom en vedette. Il spécula beaucoup, gagna de l'argent, et comme il se faisait 135 000 mark de revenu par an avec son métier d'avocat, il menait grand train.

Michaelis fut bientôt un homme fort à la mode. Richement marié, on le voyait toujours au premier rang des fêtes, mondantités, premières et vernissages. Ce qu'on ignorait, c'est que Michaelis était un effréné joueur. Non seulement il jouait à la bourse, mais il jouait aussi autour du tapis vert. A Berlin on joue beaucoup clandestinement. Mais Berlin ne lui suffisait pas et on le rencontrait souvent à Monte-Carlo, à Nice, à Rome ou à Paris, dont il connaissait les tripots, disait-on, aussi bien que les plus fins limiers de la police secrète. Tant qu'à la fin il se trouva en face d'un découvert formidable et qu'après avoir tenté une dernière fois la fortune des cartes aux bains d'Enghien, il se jeta à Paris dans la Seine en franchissant la barrière d'un pont. On l'a retrouvé à Auteuil, élégant, vêtu à la dernière mode, en bottines laquées, une fleur à la boutonnière. Il avait dans son porte-monnaie 2 fr. 75.

Quel Balzac chez nous racontera jamais les splendeurs et misères de nos Rastignacs modernes ?

— Ce n'est pourtant pas les romanciers qui manquent à Berlin. Ils sont légion, comme du reste les écrivains en général, dont l'almanach de Kürschner compte plusieurs centaines. Naguère on pouvait dire de la capitale de la Prusse ce que le grand Frédéric disait de la Marche : il n'y pousse que des grenadiers. Quand, avec Schiller et Goethe, Weimar brillait d'un vif éclat, on n'y comptait que trois écrivains : Ramler, Engel et Nicolai, dont le lustre n'était, certes, guère considérable. Il est vrai que Lessing, à différentes reprises, avait passé quelques années sur les bords de la Spree, mais Lessing ne s'acclimata jamais complètement à la ville. Plus tard on trouve le groupe romantique des frères Schlegel, de Schleiermacher, de la Motte-Fouqué et d'Achim d'Arnim, puis, quelques années après, les néo-romantiques Chamisso, Börne, Heine et Grabbe. Les salons littéraires de Mendelssohn et de Varnhagen réunissaient bien quelques hommes de lettres, mais il faut croire qu'ils n'étaient guère plaisants, puisque à ce moment Alexandre de Humboldt, gâté par les salons de Paris, s'écriait en dialecte berlinois : *Berlin ik bev*

die dicken sat, du bist en blivst en Barenstadt, en d'autres termes : « Berlin j'en ai assez de toi, tu es et tu restes une ville d'ours. »

La ville d'ours, à vrai dire, s'humanisa dans la suite et l'on voit des littérateurs assez spirituels dans la société du Tunnel dont Théodore Fontane a raconté de si jolie manière l'histoire dans ses *Souvenirs*. Mais il faut attendre 1870 pour voir là, comme dans d'autres domaines, se faire la grande ruée. Devenu capitale d'empire, Berlin vit le nombre des écrivains croître en proportion constante de sa prospérité. Les premiers qui s'y fixent sont Spielhagen, Auerbach, Julius Wolff et Wildenbruch. Puis viennent les jeunes, les novateurs, ceux qui lancent des manifestes, comme Arno Holz et Joh. Schlaf, et ceux qui transforment le théâtre, comme Gerhart Hauptmann, ou la poésie et le roman, comme Liliencron, Wilhelm Bölsche, Otto Erich Hartleben, Otto Julius Bierbaum. Maintenant on peut citer parmi les plus connus Maximilien Harden, George Hermann, Sudermann, Clara Viebig, Julius Bab, Arthur Eloesser, Mackay et Alfred Kerr. Mais les inconnus sont plus nombreux encore. Quand on voit la liste interminable de leurs noms, il nous revient à la mémoire cette phrase de la récente comédie d'Arthur Schnitzler, *Literatur* : « Ils sont nombreux comme les grains de sable de la mer et sont tous pleins de talent dans le petit café où ils trônent. »

— Tous ces gens ne vivent pas, comme on pourrait le croire, au cœur de Berlin. Ils habitent dans la périphérie et dans les faubourgs. Dahlem et Charlottenbourg en abritent un grand nombre, ainsi que le Grönewald, ou les petits lacs des bords du Havel, ou Friedrichshagen sur le Muggelsee. Il y eut même là, voici quelques années, une colonie littéraire que fondèrent Wilhelm Bölsche, Bruno Wille et les frères Jules et Henri Hart. Autour d'eux se groupèrent, soit d'une manière définitive, soit surtout d'une manière temporaire, Hegeler, Ola Hansson, Laura Marholm, Auguste Strindberg, F. Mackay, Hartleben, Halbe, Dehmel, Wedekind, Grumppenberg, Arne Gaborg, George Hirschfeld et Gerhart Hauptmann. Un critique contem-

porain, Albert Sœrgel, qui a décrit tout ce monde dans son livre *Dichtung und Dichter der Zeit*, dit : « Friedrichshagen était au début plus et mieux qu'une désignation d'endroit, c'était un programme. Tous les écrivains qui se groupaient dans ce lieu étaient des poètes qu'un même idéal unissait. L'ardent amour de la nature les avait chassés de la mer de pierre de la grande ville : ils voulaient rénover l'art en revenant aux sources de la vie. »

Aujourd'hui, après un quart de siècle, il ne reste plus que deux écrivains à Friedrichshagen, Bölsche et Wille. Ils ont été les fondateurs de l'ordre et ils sont restés fidèles au lieu !

— Peter Rosegger, le conteur styrien dont les savoureux récits montagnards sont populaires dans toute l'Allemagne, vient d'être l'objet d'une étude en France telle que nous eussions désiré la voir s'écrire chez nous. Un universitaire français, M. A. Vulliod, professeur à Lyon, lui consacre un livre fort pénétrant sous le titre : *Peter Rosegger, l'homme et l'œuvre*¹. M. Vulliod s'excuse d'entreprendre une étude d'ensemble sur un écrivain encore vivant et dont la carrière n'est point achevée, mais il ajoute que Rosegger, âgé de près de soixante-dix ans, a de son propre aveu reconnu qu'il avait dit au public tout ce qu'il avait à lui dire et que s'il lui arrivait de prendre encore la plume, c'est que « la nature chez lui serait plus forte que le vouloir. » D'autre part, si l'on objecte au critique qu'il manque, comme contemporain, du recul nécessaire qui « garantit la sérénité du jugement et permet de situer selon les lois d'une perspective exacte les divers plans dont se constitue l'ensemble envisagé », il répond, non sans justesse, qu'étant étranger, c'est-à-dire moins intéressé que ses compatriotes à la gloire de l'écrivain, il peut le juger avec plus d'équité. Il reconnaît, à vrai dire, qu'il a été puissamment saisi par l'âme du poète, mais tout de même, quand on lit son étude, on se convainc qu'il l'a étudiée objectivement, avec la curiosité qu'un étranger apporte toujours aux choses du dehors. Et son travail très minutieux et

¹ Paris, Alcan, 1912.

très complet satisfera entre tous les admirateurs de Rosegger. « L'auteur de l'ouvrage qu'on va lire, dit-il, a dépouillé, page par page, — depuis les plus anciennes rimes recueillies dans *Citbare et tympanon* jusqu'aux plus récentes notations du *Journal*, — les cinquante volumes que Rosegger, de juin 1869 à l'automne de 1910, a livrés au public de son pays. Tous les documents dont il lui a été possible de s'entourer, — et, au premier plan, la collection entière du *Foyer*, — il les a compulsés avec la méthode la plus vigilante. Il n'a eu garde enfin de négliger les correspondances, imprimées ou manuscrites, et les éléments d'information orale et personnelle auxquels il lui a été donner d'accéder. »

Nous avons ainsi une monographie fort détaillée de la vie, du caractère, de l'œuvre, de l'importance morale de cette œuvre de sa valeur sociale et de sa valeur littéraire. M. Vulliod, après nous avoir décrit le milieu où grandit Rosegger, — le monde d'Alpel-Krieglach et le foyer domestique, — après nous avoir raconté les expériences de l'écrivain, — ses premiers essais griffonnés au village, les encouragements de Svoboda, ses séjours à Laybach, à Graz, à Vienne où l'amitié d'Anzengruber fut si propice à l'éclosion de son talent, — analyse toutes ses œuvres, dont il montre l'inspiration constante et fait ressortir leur grande originalité littéraire. A ce sujet on lira avec plaisir et profit les chapitres suivants : *La vie et la nature de ses enseignements*, *Le christianisme de Rosegger et l'orthodoxie*, *Les sentiments et la vie de l'âme*, *Les idées morales et sociales*, *Les ressources et les aspects divers de son talent*. Dans sa conclusion M. Vulliod résume de façon très juste l'action que Rosegger a eue comme penseur, comme homme et comme écrivain. « Un tel écrivain, dit-il, deviendra de plus en plus rare dans l'universel nivellement qui gagne notre civilisation. Rosegger, qui lui-même a prévu la chose, s'est efforcé de la prévenir dans la mesure où un effort particulier peut être capable de faire barre à un phénomène humain d'une portée aussi considérable. »

Et cela même donne un prix particulier à son œuvre, s'il est vraisemblable qu'on n'a plus guère chance d'en retrouver pareille à l'avenir.

— Sous ce titre, *L'esprit public en Allemagne* (Paris, Alcan), a paru en français un livre qui mérite de fixer l'attention. Son auteur, M. Henri Moysset, qui, semble-t-il, a fait de longs séjours chez nous, s'est efforcé de définir l'esprit public de la nation vingt ans après Bismarck. Lors de la chute du chancelier de fer on crut qu'un nouveau cours allait commencer. L'empereur s'intéressait aux questions sociales et, dans ses discours, il ne cessait de répéter qu'il voulait être l'empereur de tous les Allemands. Mais ce ne furent que paroles en l'air, Guillaume II ne sut pas rompre avec le régime qu'avait instauré Bismarck, et la manière forte du puissant ministre resta celle de son gouvernement. Aujourd'hui les masses de plus en plus se désaffectent de la couronne. Le peuple ne comprend pas que dans un Etat devenu industriel les hobereaux, les agrariens et l'aristocratie militaire continuent à gouverner. Le mécontentement général se marque par les progrès constants de la démocratie sociale. Les Danois du Schleswig, les Polonais de l'est, les Alsaciens, tous les peuples conquis qu'on eût pu s'attacher par de bons procédés sont devenus tout à fait hostiles. Bref l'antagonisme entre la Prusse et l'Allemagne, au lieu de s'atténuer, a grandi avec les années.

Telle est la crise que décrit M. Moysset. Elle existe sans doute, mais est-elle aussi intense que l'affirme l'auteur, est-elle surtout aussi insoluble que son pessimisme le suppose ?

— La nouvelle grande publication de la maison Bong à Berlin, *Die Wunder der Natur*, s'est enrichie ces dernières semaines de nouvelles livraisons (sept à onze). Elles contiennent de très belles études : *La couronne solaire et ses protubérances*, par le professeur Walter Maunder ; les *Plantes artificielles*, par le Dr Gradenwitz ; la *Formation de l'état des abeilles*, par le Dr Max Küstenmacher ; *Basalte et rochers basaltiques*, par le Dr Carthaus ; les *Pieuxvres*, par le professeur Hesse ; les *Bactéries*,

par le professeur Migula ; le *Dragon volant*, par le professeur Lydekker ; la *Reine de la nuit*, par le Dr Heinz Welten ; l'*Action de l'eau et du vent dans la nature*, par le Dr Carl Tingwaldt.

On voit combien les sujets sont variés. Ajoutons qu'ils sont traités avec sobriété et précision et illustrés d'abondantes gravures (reproductions photographiques et très belles planches en couleurs).

CHRONIQUE RUSSE

M. Poincaré en Russie. — La future Douma. — La loi sur la presse. — Nécrologie : Alexis Souvorine, Nicolas Annenski. — La commémoration de 1912. — Un portrait de l'Aiglon. — Le *Bibliophile russe*.

La presse française s'abuse-t-elle sur les sentiments du tsar et des hautes sphères en Russie, ou estime-t-elle qu'il est inutile de les révéler au public ? Toujours est-il que le voyage de M. Poincaré à Saint-Pétersbourg est malheureusement loin de présenter le caractère triomphal que lui prêtent les journaux de Paris. Assurément le tsar ne songe pas à rompre l'alliance avec la France, mais il s'applique surtout à convaincre l'empereur Guillaume que cette alliance ne saurait être offensive à l'égard de l'Allemagne. J'ai eu souvent l'occasion de citer ici les témoignages de sympathie que les journaux monarchistes qui ont l'approbation de Nicolas II prodiguent à l'empereur allemand et la médiocre estime en laquelle ils tiennent le gouvernement de la République, qu'ils feignent de prendre pour un ramassis de francs-maçons et de juifs.

Le prince Metcherski n'a pas manqué de profiter de la présence de M. Poincaré à Saint-Pétersbourg pour formuler le vœu plutôt saugrenu que voici : « La raison du tsar et celle du peuple russe voient clairement que, si la France tient à conserver son existence, si elle ne veut pas s'exposer à perdre tout ce qu'elle possède, si elle désire maintenir la paix, elle ne peut que

souhaiter que les liens d'amitié qui lient la Russie à l'Allemagne soient aussi étroitement resserrés que ceux qui unissent le peuple russe au peuple français.... Enfin j'engagerai en outre M. Poincaré, s'il désire confirmer les sympathies franco-russes, à ne pas prêter l'oreille aux propos de ces soi-disant Russes qui, tout en exprimant à la France leur reconnaissance pour les milliards empruntés, l'invitent à se saigner encore au profit d'entreprises anglaises contre l'Allemagne. »

Peut-on dire plus clairement : « Nous voulons bien vous continuer notre amitié, mais à la condition seulement que vous ne toucherez point à l'Allemagne. » Tel est le ton de la politique étrangère du tsar, lequel prévaudra tant que la Douma sera composée d'ultra-monarchistes et de nationalistes zoologiques.

— La pression qu'exerce le gouvernement sur les préliminaires des élections ne présage non plus rien de bon en ce qui concerne la composition de la quatrième Douma. En tous pays le pouvoir s'ingénie à influencer les élections, mais ce n'est que chez nous que les généraux-gouverneurs peuvent arbitrairement, dès qu'ils flairent un candidat d'opposition possible, le mettre à l'ombre jusqu'à la fin des élections, sous prétexte de contrôler sa situation sociale et son attitude politique. Vous comprenez qu'en de pareilles conditions les personnes désireuses de poser leur candidature se font de plus en plus rares.

Un écrivain bien connu, M. Elpatievski, excursionne en ce moment sur les rives de la Volga, et nous trace un tableau saisissant de la province avant les élections. Le peuple semble ahuri. Les octobristes sont discrédités ; l'espoir qu'on avait de les voir introduire un peu de justice dans les actes du gouvernement a été déçu et l'on ne veut plus d'eux. Les nationalistes ne paraissent pas avoir beaucoup plus de chance de réussite sur les bords de la Volga. La population riveraine ne se sent nullement exploitée par les étrangers, et précisément parce qu'elle est foncièrement russe, elle renie le nationalisme zoologique.

C'est que les marchands qui font du commerce dans ces régions, et qu'Ostrovski a dépeints sous des traits si sombres,

se sont transformés. Ils ont acquis une certaine instruction et apportent un grand soin à l'éducation de leurs enfants. Les efforts du ministre de l'instruction publique pour désorganiser et démoraliser les lycées et les universités soulèvent leur désapprobation unanime. Joignez à tout cela l'influence de la disette, qui a diminué très sensiblement le trafic sur la Volga, si important encore il y a quelques années, et l'on ne sera pas surpris du mécontentement général qui règne en ces parages.

Non seulement les *inorodtzi* (non orthodoxes) se plaignent, mais les popes eux-mêmes protestent contre le rôle que les bandes noires voudraient leur faire jouer dans les élections. Quel sera le caractère de la quatrième Douma? M. Elpatievski écrit pouvoir pronostiquer qu'elle sera divisée en deux camps nettement tranchés, et que les questions économiques et sociales y seront discutées avec âpreté.

— La nouvelle loi sur la presse est une de celles qui soulèveront les débats les plus passionnés. Pendant plusieurs années une commission composée de bureaucrates l'a élaborée avec une sage lenteur, et le gouvernement se gardait de hâter son œuvre, usant à tort et à travers de son droit de mater les journalistes par la déportation ou les amendes, frappant la caisse d'un journal de milliers et de milliers de roubles d'amendes pour quelques lignes incriminées.

Pendant le comte Tatichev vient d'annoncer que la commission, après cette longue gestation, a mis au monde une loi nouvelle et que les hauts tchinovniks ont accompli leur œuvre avec le souci constant de mettre un terme aux abus de l'administration et de gratifier la presse d'une bonne loi. Dans cette louable intention la commission a décidé que la répression devait être renforcée, et que dorénavant la responsabilité de tout article incriminé serait portée, non plus par l'auteur, mais solidairement par le rédacteur en chef du journal, le bailleur de fonds et l'imprimeur... rien que ça.... Autrement dit, cette loi supprimerait purement et simplement la liberté de la presse, garantie par l'ukase du 31 octobre.

— Si Alexis Souvorine, directeur et propriétaire de la *Novoïé Vrémia*, qui vient de mourir, avait commencé sa brillante carrière de journaliste sous les auspices d'une pareille loi, il ne serait certainement pas arrivé à exercer, comme il l'a fait pendant une trentaine d'années, une influence démoralisante sur notre vie politique et sociale. Né en 1830, d'une famille pauvre, Alexis Souvorine ne reçut pas une instruction supérieure, et fut un simple instituteur d'école primaire. En 1860 il s'essaya dans le journalisme et d'emblée obtint une vive notoriété dans la presse sous son pseudonyme de *Neznakometz* (l'Inconnu) par la publication de feuilletons où il attaquait les concussionnaires, les nationalistes et tous ceux qui entravaient le grand mouvement libéral qui emportait alors la jeunesse russe. Un de ses ouvrages, *Sur tous les sujets*, fut confisqué, puis brûlé, et l'auteur condamné à huit semaines de prison.

Ces débuts révolutionnaires n'empêchèrent pas Souvorine de devenir en 1876 propriétaire de la *Novoïé Vrémia* et de mettre son talent et son journal au service de la bureaucratie. Il aurait pu profiter de son ascendant sur son entourage pour inspirer aux hauts tchinovniks un idéal quelconque ; il préféra jouer le rôle d'une girouette, tournant au gré des caprices des grands favoris en qui le tsar plaçait un moment sa confiance. Notre immortel satirique Tchédrine stigmatisa sa versalité en surnommant le journal de Souvorine le *Comme il vous plaira*, sobriquet qui lui est resté. Au directeur de la *Novoïé Vrémia* revient la regrettable initiative d'avoir introduit dans la presse russe les plus fâcheux défauts du journalisme européen : absence de principes, annonces scabreuses, persiflage de tout idéal humanitaire.

Souvorine n'a encouragé aucune tentative nouvelle, ni dans la littérature, ni dans l'art ; au contraire notre école musicale, qui fait l'admiration de l'Europe, n'a pas eu de détracteur plus acharné que le critique musical attitré de la *Novoïé Vrémia*. Ce journal bien fait, bien informé, obtint rapidement un grand tirage, mais rares sont ceux de ses abonnés qui n'avouent pas en quelle piètre estime ils tiennent cette feuille tapageuse. Le

prince Metcherski lui-même, dans l'article nécrologique qu'il consacre à Souvorine, n'a pu s'empêcher de dire que les millions de roubles que la *Novoïé Vrémia* a encaissés sont la marque de son abaissement, car pour les gagner il lui a fallu renoncer à être un journal d'idées pour ne poursuivre que le gros tirage.

— Tout autre est le deuil qui frappe les lettres russes en la personne de Nicolas Annenski, un des principaux rédacteurs de la *Rousskoïé Bogatstvo*, pendant bien des années. Cette noble intelligence, par ses études sur la vie sociale, a su tremper pour la lutte contre le despotisme plusieurs générations. M. Milioukov, le leader des cadets, rend hommage à l'influence de cet écrivain généreux, bien qu'il ne partage pas toutes ses idées : « Annenski, écrit-il, a été le créateur des rapports sociaux, de ce tissu intercellulaire sans lequel il n'y a pas d'action collective. Etre l'âme qui organise et dirige, tel fut son rôle. C'est pourquoi il est impossible de séparer sa vie individuelle de la vie collective de notre société. »

Elevé à l'admirable école de publicistes tels que Tchernichevski, Nékrassov, Mikhaïlovski, Tchédrine, Annenski resta toute sa vie fidèle aux principes légués par les grands promoteurs de la démocratie en Russie et a suivi leur programme, qu'on peut résumer en ces termes : « Progrès sans cesse par la science et combattons toujours le despotisme. »

— Des nombreux monuments que nous avons élevés en souvenir de l'année 1812, le plus glorieux sera éternellement l'épopée que Tolstoï a laissée sous le titre de *La guerre et la paix*. A mesure que la civilisation avancera le jugement porté par l'apôtre de la mansuétude sur cette période tourmentée de l'histoire apparaîtra plus vrai et définitif : « Il ne peut y avoir de grandeur où il n'y a ni simplicité, ni bonté, ni justice ! »

Que nous célébrions l'expulsion de l'envahisseur, cela se comprend, mais que les Français glorifient la campagne de 1812, c'est ce que je ne peux m'expliquer. La librairie Zadrouga, de Moscou, a eu l'excellente idée de publier un ouvrage en trois volumes, du plus haut intérêt, intitulé : *Les Français en Russie*,

d'après les souvenirs de contemporains. Le premier volume renferme des citations de 38 auteurs qui racontent les malheurs de la grande-armée depuis qu'elle a pénétré en Russie jusqu'à son entrée à Moscou. J'ai ce livre entre les mains, et je ne connais pas de lecture plus désolante, ni plus instructive : « Ces fameux héros, raconte un général hollandais au service de l'armée française, le baron de Dedem de Gelder, en parlant de la grande-armée, dès qu'ils eurent passé le Niémen, poussèrent ce cri de joie : « Enfin, nous sommes en terre ennemie, nos officiers ne nous empêcheront plus de piller ! » En effet, dès Kovno « la garde de Napoléon pille les magasins et les maisons privées, de sorte que même les Polonais nous accueillent sans enthousiasme. »

De tous ces récits, il ressort nettement qu'on pouvait dès le début de la campagne prévoir sa funeste issue. C'est une suite ininterrompue de scènes de pillage, de maraude, de désertion et d'insubordination, la meilleure école d'antimilitarisme. Sans doute il y eut de grandes batailles, où furent immolés des milliers d'êtres humains, inutilement, si ce n'est pour la plus grande gloire de Napoléon ou du tsar Alexandre et de ses conseillers. Le bon Koutousov était seul à comprendre que la grande-armée portait en soi le germe fatal de sa perte et ne présentait en somme, qu'un ramassis de gens, sans lien, sans cohésion, sans idéal commun, amenés de force dans un pays où ils se flattaient de trouver du butin et de faire bombance et où ils ne rencontrèrent que le froid et la faim.

Napoléon, sans les 30 000 cadavres russes et les 20 000 cadavres français laissés à Borodino, serait quand même arrivé à Moscou désert, et y aurait trouvé l'incendie et sa perte, car, ainsi que l'a si bien dit Tolstoï, « la trique du moujik s'était levée, dans sa force terrible et majestueuse, et, sans se soucier du bon goût ni des règles, avec une simplicité stupide mais efficace, frappant indistinctement, se relevait et s'abattait sans relâche sur l'ennemi, jusqu'à ce que l'armée des envahisseurs eût

péri. » Napoléon, en effet, n'a cessé de se plaindre auprès du général Koutousov et d'Alexandre I^{er} de ce que la campagne n'était pas conduite de leur côté selon les règles de la guerre ; comme s'il était besoin de règles pour repousser l'envahisseur !

— L'*Archive russe* publie des lettres de Longuinov au comte Vorontzov sur le congrès de 1814 où il esquisse un portrait de Marie-Louise et de l'Aiglon qui ne ressemble guère à celui que M. Rostand prétend imposer à notre admiration. « Marie-Louise à Schoenbrunn, écrit Longuinov, ne va pas dans le monde ; cependant l'impératrice d'Autriche a voulu à tout prix présenter cette sottise à notre tsarine.... Je ne l'ai pas vue, mais j'ai vu son fils, ayant eu l'occasion de me rendre avec des amis à Schoenbrunn pour visiter le jardin zoologique. Nous avons beaucoup ri de ce que nous avons vu en premier l'héritier de Napoléon et que cela ne nous a coûté que deux ducats. Nous nous sommes présentés nous-mêmes à M^{me} Montesquieu, qui nous a reçus très poliment. Le petit *diablotin* était debout près d'elle, revêtu de l'uniforme hongrois, vert à galons d'argent ; il se tenait droit, comme s'il montait la garde, la main posée sur la poignée de son épée, qui pendait de côté. Il garda tout le temps cette attitude qui lui a été imposée par sa gouvernante. Il répondit sans plaisir à nos questions par de brefs : « oui », « non », de sorte que nous n'avons pu relever aucun indice de l'esprit qu'on lui prête. Il est très blond, de teint blanc, la taille élevée, gros, avec des yeux bleus ; en un mot, il ne ressemble point du tout à son *monstre* de père. On raconte que, lorsqu'à l'entrée de l'empereur d'Autriche, on lui a dit : « Saluez votre grand-père », il a répondu :

» — Comment !... Mais c'est notre pire ennemi.

» On a sans doute inventé les paroles qu'on attribue à cet enfant, car, à son âge, il ne pouvait les dire. Je suis persuadé qu'il a déjà oublié qu'il a jamais été roi !... »

— Le *Bibliophile russe*, la nouvelle et intéressante revue dont j'ai déjà parlé ici, consacre plusieurs articles de ses III^e et IV^e li-

vraisons à l'année 1812, et nous apprend que parmi les manuscrits français de la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg, M. l'abbé Joseph Bonnet a découvert une singulière relique de la campagne de Russie, « L'aide-mémoire » de Napoléon en Russie, un manuscrit qu'on lui voyait sans cesse en mains. C'est une statistique de l'empire russe, où abondent les indications de ce genre : « Tout ce que la nature produit sous ces latitudes (froide, tempérée, chaude), la Russie le possède ou peut le posséder. Elle peut se vanter d'avantages auxquels ne peut prétendre aucun autre empire du monde. » En même temps le manuel prévenait Napoléon qu'il serait imprudent de franchir la frontière : « Par sa situation, son étendue et par le peu de culture de son territoire, la Russie peut se croire à l'abri d'une invasion. Les ennemis n'y seraient pas plus heureux que ne le furent autrefois les Romains contre les Scythes et les Parthes ! » En dépit du proverbe, bien qu'averti, Napoléon se laissa entraîner par ses convoitises et risqua sa désastreuse campagne....

L'étude de M. Stankevitch sur six morceaux de musique inspirés par 1812 n'est pas moins intéressante, surtout l'analyse de *l'Incendie de Moscou*, fantaisie pour piano, composée par David Steibelt, chef d'orchestre de l'Opéra français de Saint-Petersbourg. Après quelques mesures d'introduction, l'entrée de Napoléon à Moscou est célébrée par une marche triomphale sur l'air de *Malbrough s'en va-t-en guerre*. Puis le feu éclate, crépite, le bruit du pétilllement des flammes se mêle aux cris de désespoir des sinistrés et de la foule éperdue. 98 mesures en ré mineur développent ce thème, suivi par 68 mesures en fa majeur exprimant les vœux de la nation pour la conservation des jours du tsar, sur l'air de *God save the King*, car l'air de *Boge tsara khrani* n'existait pas encore. Après, vient la description musicale de l'explosion du Kremlin, de l'arrivée des Cosaques et de la retraite des Français, qui se lamentent sur l'air fameux d'*Allons enfants de la Patrie* et, pour conclure, les actions de grâces des Russes, dont la joie s'épanche en airs de danses et toutes sortes

de variations. Un siècle s'est écoulé, et la France et la Russie, unies par des affinités de race autant que par des liens politiques, ont tout lieu de regretter également le sang répandu en vain dans les plaines de Borodino.

CHRONIQUE SUISSE

Culture nationale. — Quelques réflexions sur l'Oberland bernois. — F.-A. Forel.

Il y a des gens qui ont la manie de s'infliger des supplices. Ils n'ont envie que de ce qui leur est insupportable ; ils s'accablent eux-mêmes de contrariétés. Je ne parle pas de ceux qui se mortifient pour gagner le ciel ; je parle de ceux qui sont en proie à une fatalité maligne et narquoise. Ainsi ces timides qui ont une fureur de hardiesse, ces pacifiques qui se battent toujours, et ces paresseux qui, sans nécessité, se chargent de besogne avec une sorte d'acharnement rageur. C'est peut-être un comble de volupté ; c'est comme ces démangeaisons dont on ne sait pas si elles sont exquises ou intolérables.

La paresse, au fond, n'est qu'une grande inquiétude de travail, comme la timidité un grand désir d'audace. Le travail attire le paresseux comme le serpent fascine l'oiseau. Il est le monstre effroyable et irrésistible. La peur qu'on a de lui vous jette en sa gueule.

Je sens très bien que semblable aventure m'engagea en ces chroniques. Puisque me voici « en galère une rame à la main », il faut que je rame de mon mieux. Mais sur quels flots incertains ! Sait-on jamais où le courant des mots vous emporte, et quels tours vous jouent les petites vagues perfides d'une phrase qu'on croyait sage ! Ah, parfois, il y a de ces bons sujets, bien canalisés, qui mènent aux vieux moulins connus. Mais aujour-

d'hui je me lance sur une mer brumeuse, aux bords marécageux et indécis. — J'ai comme passerelle d'embarquement (si je puis dire ; et je clos ici ma métaphore) deux brochures, l'une de M. Albert Trachsel : *Quelques réflexions sur l'Oberland bernois*, et l'autre, déjà signalée : *La culture nationale à l'école*, de M. R. Fath.

Elles témoignent toutes deux d'une même inquiétude et d'un même généreux effort. Elles sont toutes deux de propagande patriotique et d'exhortation helvétique. L'une, celle de M. Fath, est d'un homme que l'expérience a habitué à ramener les choses aux proportions du réalisable. Tout ce qu'il propose se peut faire. La question est de savoir si ce ne serait pas plus dangereux pour l'école que salutaire pour la patrie, plus préjudiciable à l'individu, que profitable à la cité.

... Bien qu'on m'ait, quelque part, aimablement accordé l'art des « nuances » et des « adroits balancements », je suis, ici, dans le plus grand embarras. Il faudrait, pour être juste, pouvoir toujours énoncer simultanément les deux propositions opposées. La vérité ne procède que par affirmations contradictoires. L'un ne vaut que si l'autre le corrige. La vérité, ce n'est pas : ni l'un ni l'autre (quoi de plus abject que le neutre !); c'est : l'un et l'autre à la fois, et d'une ardeur égale. Quand on ne suit qu'un chemin, les objections, qu'on n'a pu prévenir, bondissent à la traverse des phrases. Il faut pourtant se résigner ; il est impossible de glisser, entre parenthèses, à tout bout de proposition, la restriction qui fait équilibre. Cette inquiétude est une maladie de l'esprit.... Et je reviens à mon sujet.

Il y a vraiment étroitesse à vouloir faire de l'enfant un Suisse avant tout, quand on pourrait en faire un homme, tout simplement — ce qui, est-il besoin de le dire ? ne s'oppose pas, mais se superpose, ou, si vous voulez, en un sens, se compose. Il ne faut pas se contenter de dire : Être Suisse, c'est être un homme ; et faire un Suisse, c'est faire un homme. Ce qu'on entend par là peut être, certes, très grand ; mais cela peut, aussi, être assez petit. Cela risque surtout d'être médiocre quand on en aura établi la recette à l'usage des écoles.

Et, franchement, comment accueillerions-nous la même proposition, si les termes en étaient : Etre Allemand, être Italien, être Espagnol,.. c'est être un homme ? Ne serions-nous pas aussitôt sceptiques et ironiques ? Ne supposerions-nous pas immédiatement je ne sais quelle grossière forfanterie ? Que reprochons-nous aux autres, aux étrangers fixés chez nous, si ce n'est justement cette « marque nationale » dont ils sont fiers (à juste titre !), et qui nous paraît, à nous, comme une offense, une impertinente provocation ? — Mais, nous-mêmes, ne louons-nous pas hautement les Suisses qui, hors de leur pays, restent fermement attachés à la tradition nationale ; et de quels termes ne flétrissons-nous pas ceux des nôtres qui, là-bas, témoignent d'une souplesse d'adaptation que nous prétendons pourtant, ici, exiger de nos hôtes ?

Tout cela, du reste, est très naturel ; je ne m'indigne pas le moins du monde ; je partage vivement certaines antipathies de race. Je crains seulement que, si l'école se charge de former « les Suisses », elle ne substitue à l'instinct, force légitime, je ne sais quelle prétention ergoteuse, quel vague vernis d'intellectualisme (culture??) patriotique, dont les arguments vaudront ce que valent les arguments de partis, et la logique ce que vaut la logique politique. Dans tous les cas, on risque de former des êtres d'une perfection toute relative et comme locale, d'un mérite trop limité aux frontières de notre pays, On dira : « *Le Suisse est borné au nord par le Rhin, à l'ouest par le Jura, au sud par les Alpes....* » On risque de rétrécir, en ces êtres, la puissance même de leur signification humaine.

Encore une fois, il y a toutes les chances pour qu'un homme, digne du haut honneur de ce titre si simple, soit aussi un bon citoyen. Mais ses vertus civiques seront-elles de cette proportion moyenne qui les rend évidentes et familières à tous, et ne sembleront-elles pas justement hostiles parce qu'elle sont libres, qu'elles ne sont pas « d'école ? » Et même si cet homme s'astreint à remplir, avec la plus scrupuleuse exactitude, les devoirs civiques que lui impose le respect volontaire de lois qu'il sent

imparfaites, ne reste-t-il pas toujours suspect de coupable indépendance ? Et la conscience individuelle ne peut-elle se trouver en conflit avec ce qu'on appelle la conscience nationale, qui n'est trop souvent que l'intérêt national ?

Montaigne (Ah, que nous sommes loins de lui dans votre brochure, monsieur Fath !... En voilà un dont il est dangereux de maintenir l'étude au programme de nos écoles « nationales »), Montaigne dit, au chapitre de *l'Institution des enfants* : « Il se tire merveilleuse clarté pour le jugement humain de la fréquentation du monde : nous sommes tous contraincts et amoncelés en nous, et avons la vue raccourcie à la longueur de notre nez. On demandait à Socrate d'où il était : il ne répondit pas, d'Athènes ; mais, du monde. »

Socrate, nous le savons, remplit tous ses devoirs de citoyen à la guerre comme à la paix ; il se distingua, à plusieurs reprises, par son courage dans la bataille.... Et les nationalistes du temps le condamnèrent à boire la ciguë. Si celui-là, pourtant, n'était pas Grec, je ne sais plus qui l'a été !

Je viens de prononcer le mot de nationalistes. Je sais qu'il déplait aux champions de la Renaissance helvétique ; ils ne méritent certainement pas qu'on le leur applique, au sens qu'on lui donne depuis certaines aventures françaises. J'ai déjà dit que M. Fath n'a rien d'un exalté ni d'un fanatique. Il ne se perd pas en déclamations. Il voit les choses « comme elles sont. » Il ne fait pas du patriotisme lyrique et romantique, il fait du patriotisme « statistique » et réaliste. Il pratique, en quelque sorte, ce que, dans les milieux pédagogiques, on appelle la méthode positive. Cette méthode consiste à toujours tirer utilité déterminée d'une matière d'étude, à tourner tout à l'application directe. Elle a horreur de la théorie pure, de la spéculation, du stérile idéalisme, du seul jeu intellectuel ; elle n'accepte rien de « gratuit » dans l'enseignement et dans la recherche humaine. Elle ramène le sentiment au fait. Dominée par la préoccupation du moment, des nécessités présentes, de l'actualité, elle adapte le plus qu'elle peut la matière scolaire à l'usage, à l'exigence de

l'heure. Ne considérant pas les objets d'étude en soi et en leur propre aspiration, elle en détourne la signification à des fins étrangères. Elle met, si je puis dire, perpétuellement l'école au point. Elle est tendancieuse, — je reconnais du reste combien sont généreuses souvent ses tendances. On a l'école à tendance morale, à tendance sociale, à tendance hygiénique, à tendance patriotique. On n'a plus l'école toute seule. L'école sert à tout. C'est effrayant ce qu'on s'en occupe : la question sexuelle à l'école, l'art à l'école, la culture nationale à l'école. L'essentiel, qui est, à mon avis, l'étude à l'école, et l'étude pour l'étude, le français pour le français, le latin pour le latin, chaque chose en soi pour être soi, — cela, c'est le cadet des soucis de nos éducateurs.

Comme d'autres ont voulu faire servir l'art à l'évangélisation et à l'édification (le leur a-t-on assez reproché ; et vous-même, M. Fath, qu'en pensez-vous ?), on cherche maintenant à le faire servir à la *patriotisation* (pardon pour l'horrible néologisme ; mais cela convient à la chose) de la jeunesse des villes et des campagnes. C'est une forme de l'art-réclame. C'est l'art pour autre chose. L'art tout seul, nous nous en désintéressons ; mais l'art suisse, excellent pour former le soldat-citoyen. Et quand je dis l'art suisse, je crains qu'il ne faille entendre : l'art pour les Suisses, *ad usum Helvetiorum*. — J'avertis ici que je grossis un peu les choses. Les choses ? non, peut-être ; mais j'étends jusqu'à leurs fâcheuses, et lourdement bourgeoises, conclusions les idées auxquelles M. Fath prête l'agrément d'une plume experte et la séduction d'une élégante tenue intellectuelle. — Mais voyez encore l'enseignement du chant ; il ne vaudra, pour M. Fath, que patriotique. Le mérite musical est accessoire ; le chant doit être suisse ; il doit exciter à l'ardeur guerrière et à l'alpinisme. La mélodie importe moins que les paroles.

Quand on chante en Espagnol, on se moque des paroles ; quand on chante en Suisse, l'essentiel c'est les paroles. Je ne nie pas du tout que pareille « étude musicale » ne rende tout ce qu'on attend d'elle, du point où l'on se place. Mais je soutiens

que si c'est de la culture nationale, c'est de l'anti-culture artistique.

Et je clame aussitôt, pour dominer, si possible, le bruit des objections, des protestations et peut-être des invectives, que j'admire autant que d'autres certaines œuvres suisses, et que je sens vivement, et avec fierté, l'originalité puissante de certaines manifestations du tempérament « suisse » dans l'art. Mais la question n'est pas ici de savoir si nous avons des artistes, c'est de savoir à quoi on prétend les faire servir, en quelle compagnie, sous prétexte d'helvétisme, on les compromet, à quels commentaires dérisoires on risque de les soumettre, à quelle besogne de bonne à tout faire on réduit leur haute indépendance individuelle.

A cela on me répond que je bats inutilement la campagne, et que les raisonnements ne tiennent pas contre la force des choses ; que la patrie est en danger et que tout doit servir à la défendre ; qu'on n'a que faire, en cette heure grave, d'idéalistes, d'artistes et de philosophes — et surtout de critiques : qu'il faut des Suisses ; que la valeur civique seule compte, en certains moments, dans l'individu....

Je n'ai jamais eu la prétention d'envisager tous les aspects de la question. J'ai dit, au début, combien je jugeais, en un sujet si complexe, l'aventure de ma critique dangereuse. J'ai cherché à rester dans les abords du petit manifeste de M. Fath, essayant de ne pas en perdre le titre des yeux. J'ai parlé culture et j'ai parlé école. Je conviens, cependant, que M. Fath parlait encore d'autre chose.

— Quant à M. Albert Trachsel, dans ses *Quelques réflexions sur l'Oberland bernois*, je ne sais vraiment de quoi il ne parle pas. On en est à se demander, par moments, s'il faut prendre au sérieux cette suite de propos, déconcertants parce qu'ils vous présentent, avec une satisfaction de première découverte, des choses évidentes, et aussi, avec la plus calme candeur, des choses plutôt étonnantes. Cela a, par endroits, des allures de

mystification; ainsi, à la fin, tout ce joyeux projet de *Panthéon helvétique*. Il faut croire au sérieux.

Avec tant d'autres M. Trachsel déplore que l'Oberland soit devenu la proie des faiseurs d'affaires, des bâtisseurs d'hôtels, des constructeurs de chemins de fer. Il déplore que soient mortes, ou en train de mourir, ou prostituées par le vil souci du bazar, nos vieilles industries locales et domestiques. Il déplore que les filles cessent de porter le costume national, que les plus belles et les plus vigoureuses quittent le pays ou s'engagent dans les hôtels, que les plus solides gars fassent de même, que la natalité diminue, que la race s'étirole, que l'hygiène soit déplorable, qu'on ne construise plus de chalets à l'ancienne mode, qu'on s'adresse à je ne sais quelles entreprises de chalets modernes... etc. Tout cela est excellent, d'une indignation fort sensée et qui sera certainement partagée; quelques documents soutiennent cette indignation de leur utile précision. Mais la langue manque de cet accent, de cette vigueur pittoresque et colorée, de cette allure personnelle qu'on eût attendus d'un peintre dont le style, en peinture, causa bien quelque surprise.

Mais à tous ces maux M. Trachsel propose remède. Quelques bonnes lois, de ces lois bien raides qui vous règlent une question en trois lignes; la création d'un nouveau département fédéral, avec des départements cantonaux correspondants; la création d'une quinzaine de musées et d'écoles spéciales, fédérales et cantonales, puis l'érection du Panthéon, — et l'Oberland, et la Suisse, seront sauvés. On ne s'inquiète pas de ce que cela pourra coûter, puisque c'est l'Etat qui paiera; nous devons à quelques centaines de fonctionnaires nouveaux, santé, bonheur et liberté.

M. Trachsel, encore une fois, est fort déconcertant. Il a de la singularité sans avoir de l'originalité, — ce n'est pas du tout la même chose. Il a la banalité désarticulée et contournée. Il a le bon sens absurde. On ne compte plus ses contradictions. Ses deux principales préoccupations sont l'art et l'hygiène. Or, il n'y a

pas de pires ennemis que l'hygiène et le pittoresque. Cela n'embarrasse par M. Trachsel. Dans un chapitre tout est couleur locale, dans l'autre tout est désinfection. Les Oberlandaises garderont leur costume national ; elles tisseront, fileront, chanteront de vieux lieds, habiteront de vieux chalets, — mais un inspecteur fédéral viendra régulièrement leur examiner les dents ; elles recevront des cours de cuisine scientifique et rationnelle, et un fonctionnaire soulèvera de temps en temps le couvercle de leur marmite pour voir si « tout est conforme à l'ordonnance... »

— M. F.-A. Forel, qui vient de mourir, était non seulement un savant, dont on a dit ailleurs le grand mérite, mais un homme d'une bonté et d'une courtoisie parfaites. Sur sa bonté, on peut en croire le témoignage des jeunes. Il n'y avait si modeste ou gauche travail de début dont il ne s'appliquât, avec la plus aimable sincérité, à tirer le meilleur pour le mettre en lumière. Il avait de l'urbanité, ce souci du bien dire qui n'est qu'un hommage, une politesse à l'auditoire, un respect de soi et des autres, un respect aussi de son sujet. Il avait, du savant, une notion un peu vieillie ; il le voulait « honnête homme. » Il y avait, si je puis dire, un peu de Buffon en lui. Il alliait à la minutie de la recherche méthodique moderne le goût, classique, des ensembles. Il aimait à faire ressortir le contenu humain de la science. Il éprouvait en face de son sujet — le Léman ou les glaciers — à la fois la plus scrupuleuse curiosité scientifique et une émotion du sentiment. Parmi tant de petits régents de science que nous avons chez nous, il était vraiment un « homme » de science.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Les neiges colorées. — Rôle de la fragilité des tôles dans le naufrage du *Titanic*. — Les gaz rares des sources thermales; gisements d'hélium. — Les pluies de pierres et le transport des matériaux lourds par le vent. — Congélation du sol dans les travaux des mines.

A diverses reprises, dans les altitudes alpestres et sous les latitudes polaires, on a signalé l'existence de neiges colorées. La neige rouge est bien connue de réputation, mais on ne semble pas très fixé encore sur la cause de sa coloration. Divers organismes coopèrent pour la produire; les uns, rouges par profession pour ainsi dire, comme la *Spæbrella nivalis*; d'autres qui peut-être deviennent rouges lorsqu'ils habitent la neige, comme le *Pleurococcus vulgaris*, espèce bien connue et très répandue.

La neige jaune est plus rare que la rouge, et encore moins bien connue. Un professeur belge, M. A. Meunier, de Louvain, vient d'étudier la neige jaune de la mer de Kara. Il y a trouvé des organismes très variés: le plus abondant consistait en de petits globules ronds, à membrane lisse, sans cils vibratiles, et contenant avec de petites gouttes d'huile deux gros grains de fécule, réserve alimentaire évidemment. Cette algue a reçu le nom de *Diamylon nivale*. Auprès d'elle on a trouvé une trentaine d'espèces de diatomées, de nombreux péridiniens, de formes très diverses, des protozoaires, du sable, des poussières, et du pollen. La neige noire se rencontre parfois: elle doit sa couleur à de la boue glaciaire; on connaît encore une neige bleue, et une neige violet-brun, qui mériteraient d'être étudiées de plus près.

— Chacun sait — et cela ressort très nettement des deux enquêtes, américaine et anglaise, récemment publiées par les deux

gouvernements — que, lors de la collision du *Titanic* avec l'iceberg, le choc fut pour ainsi dire insignifiant. Beaucoup de témoins déclarent qu'on le sentit à peine, et que, de façon générale, on n'y prêta qu'une courte attention. La faiblesse du choc ne s'expliquerait pas seulement par le fait que le vaisseau frappa la glace tangentiellement, la frôlant au lieu de se jeter dessus, ce qui lui fut fatal : un choc brutal, perpendiculaire, eût mieux valu : l'avant eût été écrasé, mais le reste aurait pu flotter ; elle aurait une autre cause qui n'a pas été signalée jusqu'ici. Ce serait, d'après M. Ch. Frémont, un ingénieur fort expert en matière d'essais de métaux, la fragilité des tôles de coque.

Les coques de navires se feraient actuellement avec des tôles auxquelles on attribue mille qualités et toutes les vertus, — surtout celle d'enrichir ceux qui les vendent, — mais à qui manquerait la résistance. Et c'est pourquoi la collision a été à peine sentie. Si la tôle avait résisté, si elle s'était défoncée avant de rompre, le choc eût été plus fort. Mais elle n'a pas résisté, elle ne s'est pas défoncée, elle a cédé à la première sommation en se déchirant sur une longueur de près de cent mètres, d'où une plaie béante, et mortelle. Le métal des coques est trop fragile, trop cassant. On constate d'ailleurs cette fragilité en examinant les tôles du *Pluviôse*, qui a succombé au même mal. Ses tôles, frappées tangentiellement par la quille du *Pas de Calais*, se sont partout brisées sans déformation. Dans le cas du *Titanic* le déchirement des tôles a été facilité par les lignes de clouure qui ont rempli, pour les tôles, le même office que le pointillé pour les timbres.

La conclusion de M. C. Frémont est qu'en matière de constructions navales on n'est pas assez difficile en ce qui concerne les tôles, et leurs qualités fondamentales. Il faut se montrer plus sévère, et ne pas faire d'économies.

— Les sources thermales donnent toutes les gaz rares ; hélium, néon, argon, krypton et xénon se rencontrent toujours dans le mélange gazeux qui se dégage des griffons. Ceci est bien établi. On sait aussi que, si quatre de ces gaz se trouvent dans le

mélange dans les mêmes proportions que dans l'air, le cinquième, l'hélium, est toujours en proportions plus élevées, parfois très élevées. Ainsi à Maizières (Côte d'Or) le gaz brut de la source renferme près de 6 % d'hélium.

Ailleurs MM. Ch. Moureu et Lepape, qui ont beaucoup étudié la question, ont trouvé encore plus d'hélium : à Santenay (Côte d'Or) trois sources donnent un gaz où l'hélium représente de 8.40 à 10.16 %. Ces proportions font penser qu'il y a, au voisinage des sources émettant les gaz, de véritables gisements d'hélium. Le tableau qui suit donne quelques indications sur la quantité d'hélium que certaines sources rejettent dans l'atmosphère par an :

Stations et sources	Hélium (pour 100 du gaz spontané brut)	DÉBITS	
		Gaz spontanés (en litres par an)	Hélium (en litres par an)
<i>Santenay (Côte d'Or)</i>			
Source Lithium	10.16	51.000	5.182
— Carnot	9.97	179.000	17.845
— Fontaine Salée	8.40	—	—
<i>Maizières (Côte d'Or)</i>			
Source romaine	5.92	18.250	1.080
<i>Grézy (Saône-et-Loire)</i>			
Source d'Ys	2.18	—	—
<i>Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire)</i>			
Source du Lymbe	1.84	547.500	10.074
<i>Néris (Allier)</i>			
Source César	0.97	3.504.000	33.990
<i>La Bourboule (Puy-de-Dôme)</i>			
Source Chossy	0.01	30.484.800	3.048

L'hélium étant un des produits de désintégration des substances radio-actives, on peut penser que cet hélium des sources thermales est ou bien jeune, se dégageant à mesure qu'il se produit, ou bien fossile, c'est-à-dire libéré seulement longtemps après son accumulation dans les minéraux. Mais lequel ? Jeune, ou fossile ?

La source Carnot donne 17 845 litres d'hélium par an. Or il faudrait 91 tonnes de radium et 500 millions de tonnes de pechblende ou de thorianite pour produire par an ce volume d'hélium, dans l'hypothèse de l'hélium jeune. C'est beaucoup. Dans l'hypothèse de l'hélium fossile, il suffirait de la désagregation annuelle de 2 tonnes de thorianite, ou de 167 tonnes de pechblende, ou de 300 000 tonnes de granit. La seconde hypothèse paraît donc plus vraisemblable.

On remarquera que les cinq premières stations se trouvent sur une bande de territoire orienté du sud-ouest au nord-est : il y a évidemment sous cette bande des gisements d'hélium considérables.

— De tout temps on a signalé, en diverses parties du globe, des pluies de poussières minérales et même de petits cailloux. Il y a là un mode de transport des matériaux par le vent qui n'est pas sans intérêt scientifique. M. Thoulet a récemment fourni, dans les *Annales de l'Institut océanographique*, des données intéressantes sur le sujet. Il a rappelé les chutes dans le canton de Vaud, en 1907, de pierres ayant jusqu'à 1 1/2 cm. de diamètre, et pesant jusqu'à 2 gr. 62.

La région la plus voisine qui pût fournir de tels cailloux était celle des Maures et de l'Estérel. On connaît aussi le cas de petites pierres calcaires ayant jusqu'à 3 cm. de diamètre, de Château-Landon (Seine-et-Marne), transportées par le vent à 150 kilomètres de leur point d'origine. D'autre part, en Suède, en 1883, on a vu tomber des pierres enveloppées dans de gros grêlons ovoïdes pesant près de 6 grammes, et de la dimension de noisettes. Ces pierres avaient fait 60 kilomètres dans l'air.

Comme un vent de 23 mètres à la seconde ne peut transporter que des grains de 2 mm. de diamètre, comment se fait-il que des pierres aussi grosses aient été enlevées? M. Thoulet se demande s'il ne faudrait pas admettre une sorte de fixation autour des cailloux d'une enveloppe d'air ou de vapeur d'eau. La densité du corps transporté ne serait plus celle du caillou,

mais celle d'une combinaison de solide et de fluide ou gazeux, sensiblement plus légère, eu égard au volume. L'idée est intéressante et vaut d'être examinée à fond.

— Depuis plus de vingt ans l'emploi de la congélation pour le forage des puits de mines gagne de plus en plus de terrain. On connaît le principe, spécialement applicable aux terrains aquifères et meubles. Il consiste à faire, autour de l'endroit où l'on veut établir le puits, des sondages verticaux convenablement espacés. Dans ces sondages on fait circuler un liquide à 15 ou 20 degrés au-dessous de zéro. Ce liquide congèle le terrain et produit autour de l'endroit où l'on veut creuser un manchon, un mur solide de terre congelée, qui empêche les ébranlements et infiltrations. On enlève la terre, au milieu, et on descend peu à peu : bien entendu, en entretenant le froid jusqu'à ce que l'on soit arrivé au point où l'on voulait parvenir et où on peut prendre un point d'appui pour élever un mur circulaire en maçonnerie, si du moins un pareil mur suffit. Il y a 15 ans, on trouvait très beau d'avoir pu congeler jusqu'à 236 mètres de profondeur ; plus tard on a été à 315 mètres, en Allemagne, et maintenant en Belgique on se propose de faire mieux, dans des charbonnages où il s'agit de traverser 600 mètres de morts terrains et de sols aquifères.

Il est intéressant de constater qu'en Sibérie le froid naturel est pareillement utilisé, en particulier pour explorer au point de vue minier les fonds des lits des rivières, où se trouvent souvent des parcelles minérales de grand prix. En hiver la rivière gèle. Dès que la glace a une certaine épaisseur, on en retire la plus grande partie sur un certain espace. Le froid, dès lors, atteint sur cet espace des couches d'eau plus profondes, et les congèle. Une fois prises, on creuse davantage ou, plutôt, on fait fondre la glace superficielle pour enlever l'eau de fusion, et de la sorte, par étapes successives, on atteint le sol où l'on peut enfin travailler à sec, au fond d'un puits de glace résistant. Au dégel, naturellement, on se retire, après avoir remué tout le

sol formant le fond du fleuve et pris ce qu'il renfermait de précieux. Ce procédé est employé pour des rivières plus larges que profondes, ayant 2 mètres ou 2 m. 80 de profondeur, et permet une exploration très complète et souvent lucrative des dépôts accumulés.

CHRONIQUE POLITIQUE

Les Français au Maroc. — Guerre et paix. — L'Europe et les conflits balkaniques. — Les embarras du ministère anglais. — Mort du baron Marschall. — La concentration de la flotte française dans la Méditerranée et ses conséquences. — En Suisse : les grandes manœuvres ; la visite de l'empereur allemand.

Les grosses questions qui occupent d'ancienne date l'attention de l'Europe ne mûrissent que lentement, si lentement que la différence d'un mois à l'autre est presque imperceptible.

— Au Maroc les Français ont obtenu un sérieux avantage en chassant, par une offensive hardie, le prétendant El Heiba de sa bonne ville de Marakech. Mais il y a loin de là à la pacification complète. Quant aux pourparlers avec l'Espagne, ils continuent et personne n'a l'air de s'en étonner. Car, ce qui serait ridicule de la part de particuliers devient très naturel quand des gouvernements sont en jeu. On admet que des gens parlent pour ne rien dire, s'agitent pour ne rien faire, dépensent du temps et de l'argent sans utilité aucune. Mais comme il serait difficile de persuader au bon sens des foules qu'une chose qui a été discutée six mois n'aurait pu l'être aussi bien et mieux en six jours, de pareilles lenteurs ne sont pas faites pour accroître le prestige de la politique auprès du commun des hommes.

— Lentes aussi sont les négociations qui se poursuivent tout près de nous, à Ouchy, entre délégués italiens et turcs. Elles se sont ouvertes et se sont poursuivies des jours et des semaines

sans que nous en-sussions rien et c'est par la presse italienne que nous sont venus les premiers renseignements. Aujourd'hui le secret est dissipé, plusieurs correspondants de grands journaux sont là à demeure et nous recevons des détails pittoresques sur la manière d'être des diplomates et les promenades qu'ils font en commun. Mais nous n'en sommes pas beaucoup plus avancés pour cela ; les points importants restent dans l'ombre. Un jour on déclare la paix prochaine ; le lendemain on nous annonce que les négociateurs se heurtent à des obstacles insurmontables : la grande difficulté étant, bien entendu, ce fâcheux décret d'annexion que les chambres italiennes votèrent dans une heure d'enthousiasme.

Cependant la guerre se prolonge en Afrique et les nouvelles continuent à nous arriver selon le mode connu. Tandis que les journaux italiens parlent de sanglantes victoires à Derna et à Zanzour et prêtent libéralement à leurs adversaires des milliers de morts et de blessés, les dépêches de Constantinople, sans annoncer précisément des succès turcs, signalent des actions glorieuses et des pertes énormes chez l'ennemi. Nous avons tout à apprendre de cette guerre et, si un livre exact nous l'expose un jour, il nous réserve de singulières surprises. Mais il est peu probable que ce livre paraisse jamais.

— Dans la péninsule balkanique, les choses restent sans changement. Le gouvernement de Moukhtar-pacha vit encore, ce qui ne signifie pas qu'il agisse. Il a fait mettre en prison deux des chefs jeunes-turcs et annonce pour bientôt de sérieuses et profondes réformes ; mais il ne paraît capable, ni de pousser la lutte à fond contre ses adversaires, ni de réparer un quelconque des vieux abus inhérents au fonctionnement même de l'Etat. L'Albanie n'est point pacifiée, une insurrection a éclaté à Samos, en Macédoine comme en Anatolie on continue de signaler des violences et des massacres et, dans les petits Etats chrétiens, l'irritation est intense, les gouvernements ont peine à contenir les peuples. Naturellement les puissances qui, comme nous l'avions

prévu, n'ont retenu qu'une moitié de la proposition Berchtold, agissent vigoureusement à Sofia, Belgrade et Cettigné ; elles recommandent le calme avec des menaces à l'appui ; car on sait que la perspective d'un règlement de comptes leur est insupportable et que le régime actuel n'a plus rien qui les choque.

— La situation du ministère anglais tend à devenir difficile. Non qu'il soit menacé à la Chambre des communes. Sa majorité reste imposante et, si des élections partielles l'ont diminuée de quelques unités, ce fait est trop habituel pour inquiéter le parti au pouvoir. Mais une longue période de gouvernement paraît avoir usé les hommes d'Etat libéraux ; ils ne sont plus soutenus par la joyeuse confiance des masses ; ils ne gardent comme appuis dévoués que ceux qui comptent profiter d'eux et l'opinion, devenue exigeante, discute tous leurs actes et les blâme volontiers.

Le différend avec les Etats-Unis à propos des tarifs du Panama n'émeut pas encore le grand public anglais ; il reste persuadé qu'une solution acceptable interviendra et tant de choses peuvent arriver jusqu'à ce que les vaisseaux passent d'un océan à l'autre ! Mais la visite à Londres de M. Sasonof est commentée sans bienveillance. La nation anglaise ne demande pas mieux que de conclure avec la Russie un accord vague qui éloigne la perspective détestable d'une guerre ; mais elle ne veut pas lier sa politique à celle de l'empire des tsars et trouve que sir Edward Grey va trop loin dans ce sens. Le projet d'un partage de la Perse qu'on attribue au ministre russe mécontente au même degré les deux partis : tandis que les conservateurs accusent le chef du *foreign office* d'ouvrir la route de l'Inde, les libéraux lui reprochent de disposer sans aucun droit d'un peuple libre qui fait de louables efforts pour réformer ses institutions.

A l'intérieur le bill du *home rule* commence à exciter des passions. Les protestants de l'Ulster, que la perspective de dépendre des catholiques du centre et du sud exaspère, organisent des manifestations monstres et déclarent hautement que, si le *bill*

devient *act* et déploie ses effets, ils ne reconnaîtront pas le nouveau régime et résisteront par tous les moyens. Il y a là une menace d'insurrection contre la loi de l'Etat qui ne se justifierait pas mieux que celle de certains grévistes. Pourtant elle fait impression et, malgré la torpeur qui domine encore l'Angleterre, rien ne dit qu'un frémissement d'indignation n'agiterait pas le peuple tout entier si les ministres s'avisait d'envoyer des troupes contre des gens de même race, de même religion, qui veulent rester de bons Anglais, et cela au profit des Celtes longtemps détestés, qui, eux aussi, enveloppent dans la même haine tous leurs anciens oppresseurs.

— Est-ce un événement que la brusque mort du baron Marschall ? Peut-être. Rien jusqu'à présent n'avait marqué son activité comme ambassadeur à Londres. Mais il y était depuis si peu de temps ! Ce qu'on savait de l'habileté de ce diplomate, de la variété de ses moyens d'action, le faisait considérer comme la « ressource suprême. » Seul, il paraissait capable de persuader à l'Angleterre de laisser, sans en prendre ombrage, l'Allemagne s'armer formidablement sur mer, étendre entre tous les continents ses lignes de navigation et conquérir à son industrie une bonne partie des marchés du monde. Mais une œuvre semblable n'était-elle pas justement de celles qu'un homme, quelles que soient ses ressources et son art, n'accomplit pas ?

— Dans tous les cas l'Europe aurait grand besoin maintenant de diplomates habiles et pacificateurs, car, malgré les excellentes intentions de tous les souverains et l'emploi extravagant du mot de paix dans tous les discours, la confusion ne fait que s'accroître et les actes les plus simples provoquent des commentaires fâcheux. A preuve le beau tapage qui accueille la nouvelle d'une concentration prochaine de la flotte française en Méditerranée.

Il est presque superflu de résumer les faits : aussi bien, depuis quinze jours, les journaux parlent-ils de cela plus que de toute autre chose. Le gouvernement français va retirer de Brest

la troisième escadre et la fixer sur la Méditerranée avec Toulon ou Bizerte comme port d'attache. Il déclare obéir à de simples raisons stratégiques et il est certain qu'en cas de guerre avec la Triplice son principal souci sur mer serait de maintenir les relations de la France avec ses grandes colonies de l'Afrique du nord. Mais il est non moins certain qu'il n'aurait pas laissé les ports de l'Atlantique et de la Manche à la seule défense des torpilleurs et des sous-marins, s'il n'avait reçu du gouvernement britannique certains engagements, verbaux probablement puisque l'opinion publique anglaise a une telle horreur des traités écrits, mais suffisamment explicites. La concentration des flottes françaises n'est que l'application unilatérale d'un plan d'action commune.

Ce déplacement d'unités navales ne correspond pas à une augmentation des forces de la Double entente dans la mer Intérieure. Il avait été précédé par une diminution de l'escadre de Malte. Mais, dans le camp de la Triple alliance, on s'émue. La presse allemande, très calme d'abord, fait feu maintenant de toutes ses pièces, adjure l'Italie de veiller au danger qui la menace, de ne pas laisser la Méditerranée devenir un lac français. Les principaux organes autrichiens procèdent de même et estiment le moment venu d'élaborer à trois une convention maritime. Quant aux journaux de la péninsule, ils restent divisés : c'est un bond dans l'inconnu qu'on leur propose. Jusqu'à présent, si l'Italie faisait garantir ses intérêts sur le continent par la Triple alliance, elle assurait la sécurité de ses côtes et la réalisation de ses projets coloniaux par ses accords avec l'Angleterre auxquels la France avait accédé plus tard. Convient-il de renoncer à cette situation avantageuse entre toutes et, au prix de sacrifices nouveaux et d'une sécurité diminuée, d'étendre la Triplice à la Méditerranée ?

On comprend qu'en Italie journalistes et hommes d'Etat hésitent ; d'autant plus que de France leur viennent de sages conseils. Pourtant la tentation d'être inquiets, de dénoncer des

ambitions et des périls est bien forte. Animés de souvenirs anciens, en présence de l'immense développement des côtes de leur pays, ils considèrent l'empire de la Méditerranée comme un héritage impossible à abandonner, difficile à diviser. Or c'est en France que s'élèvent les mêmes prétentions; de là vient le danger : tous les Italiens le sentent instinctivement et c'est pour cela, plus que pour toute autre chose, qu'ils sont si prompts à discerner de sombres desseins chez leur voisine du nord, à se cabrer sous ses menaces, son influence ou sa protection.

Aussi est-il probable que, l'année prochaine, quand s'engageront les pourparlers pour le renouvellement de la Triple alliance, les plénipotentiaires austro-allemands rencontreront chez leurs collègues d'Italie des dispositions plus bienveillantes que cela n'aurait été le cas si l'escadre française n'avait pas quitté Brest. Il est possible qu'une convention maritime en bonne et due forme vienne doubler les conventions militaires entre puissances alliées. Mais, si pareille chose se fait, il est difficile de voir ce que l'Europe y gagnera : les armements s'exagéreront encore ; il y aura un peu moins de fraternité et un peu plus d'inquiétude.

Les manœuvres suisses des cinquième et sixième divisions qui se sont déroulées autour de Wil, au bord du pays saint-gallois, ont provoqué une curiosité exceptionnelle ; elles ont attiré beaucoup d'officiers supérieurs étrangers et la plupart des grands journaux européens y ont consacré de sérieux articles. Comme d'habitude, la louange a été abondamment répandue sur nos miliciens : on les a trouvés remarquables d'endurance et d'ardeur. Les chefs ont été un peu moins bien partagés et le dispositif général des manœuvres a provoqué quelques critiques ; on l'a estimé un peu trop arrangé pour la galerie, trop éloigné des conditions de la guerre réelle.

En fait, le reproche est inévitable. Des opérations militaires qui se concentrent en un temps limité sur un étroit espace, de

façon à permettre aux spectateurs compétents de se faire une opinion d'ensemble, se réduisent par la force des choses à des mouvements tactiques ; la stratégie n'est pas mise à contribution. Mais, cela étant, il ne paraît pas que les manœuvres suisses prêtent à la critique plus que d'autres : la soudaineté des rencontres, la brusquerie de certaines attaques sur des terrains mal adaptés prouvent bien que le « spectacle » n'était pas préparé.

Depuis de longues années la sollicitude des chefs s'était attachée à développer la discipline de la marche et la discipline au feu. Sous ce rapport de remarquables progrès ont été obtenus et, si nos miliciens acquéraient de façon plus complète l'art d'utiliser le terrain, ils soutiendraient fort bien la comparaison avec des soldats de métier. A l'autre bout de la hiérarchie, le haut commandement a été à la hauteur de ses devoirs ; les unités sont bien restées dans la main de leurs chefs et les mouvements se sont accomplis sans désordre, d'après un dispositif toujours clair, sous les yeux des juges les plus intimidants.

Après cela de nombreuses restrictions ont été formulées. Il y en aurait eu peut-être plus encore, ou du moins elles auraient été mieux étayées, si le colonel Wille, directeur des manœuvres, n'avait cru devoir rompre avec l'usage de présenter une critique générale à la veille du licenciement. Il semble bien que les sous-officiers, malgré toute la peine qu'ils se donnent, restent insuffisamment préparés à remplir leur devoir difficile, que la liaison entre les différentes colonnes et les différentes armes laisse à désirer, que le service de sûreté ne se fait que de façon rudimentaire.... Il y a bien d'autres choses encore ; mais aussi ne faut-il pas réclamer des miracles ! Nos ressources, nos mœurs, comme l'état d'esprit de notre pays, ne nous permettent pas d'entretenir un corps d'officiers et de sous-officiers de carrière, ou plutôt ne nous permettent d'en avoir qu'un très petit nombre. De là, dans la conduite des troupes, un certain flottement qui existe à un bien moindre degré dans les armées perma-

nentes. Il faut travailler sans cesse à atténuer les défauts et espérer bien ferme que, si l'heure du danger vient, officiers et soldats rachèteront par leur fermeté et leur patriotisme inaccessible au découragement ce qui leur manquera toujours comme préparation.

— Si les manœuvres dans la Suisse du nord-est ont pris une telle importance, c'est en grande partie parce que, au nombre des spectateurs les plus intéressés, figurait le chef suprême de l'armée la plus forte, la mieux préparée, la mieux entraînée dont ait fait mention l'histoire : l'empereur Guillaume II en personne. Nous n'aurions point osé lui demander sa visite. S'il est venu, c'est donc qu'il l'a voulu. Pourquoi cela ? Estimait-il que, puisque le chef du gouvernement français avait été l'hôte de notre pays polyglotte, il n'était que juste que l'empereur allemand y parût à son tour ? Voulait-il se rendre compte *de visu* de la capacité de nos troupes pour disposer en conséquence ses corps d'armée sur la frontière sud-ouest de l'empire ? Désirait-il, lui qui a visité tant de pays, être reçu officiellement par la Suisse républicaine que, depuis son arrivée au trône, il n'avait traversée qu'une fois et très rapidement encore ? Toutes les opinions sont permises et, comme Guillaume II a toujours eu le privilège d'exciter l'imagination et la verve des folliculaires de tout rang, les suppositions les plus diverses et les plus pittoresques ont été exprimées. Pour moi, je ferai volontiers une synthèse de tout et je dirai que l'empereur, en voisin aimable, était heureux de voir la Suisse, désireux de la visiter puisque M. Fallières l'avait visitée aussi et que, en homme qui ne perd pas son temps, il a saisi cette occasion de voir manœuvrer des milices et des milices de pays frontière auxquelles il a quelque raison de s'intéresser. Quant aux noirs desseins que certains journalistes ont prêtés au souverain, à son intention d'encourager le germanisme en Suisse pour préparer une mainmise morale et politique, je n'y crois pas.

La visite elle-même s'est effectuée selon le programme ; elle

aurait été charmante si le temps n'était resté presque aussi maussade que d'habitude. Zurich et Berne se sont parées comme aux plus beaux jours des fêtes nationales. Aux courses rapides en automobile, aux stations sur les coteaux où passait comme un vent de guerre, ont succédé de brillantes illuminations et de pacifiques banquets ; les discours échangés ont été parfaits de tact et de courtoisie ; entre l'hôte impérial, les magistrats républicains et les quelques profanes qui ont eu le privilège de l'accès, un ton simple et cordial n'a cessé de régner.

De conséquences politiques, il n'y en aura pas. Entre la Suisse et l'Allemagne, les rapports resteront ce qu'ils ont été : bons dans la règle, troublés parfois par quelque querelle, comme c'est toujours le cas entre voisins. Mais, une fois de plus, notre pays aura prouvé qu'il pratique fort bien les devoirs de l'hospitalité. Et, quels qu'aient été ses désirs, l'empereur doit les avoir réalisés. Durant tout son court séjour il a été heureux et gai ; son accueil a charmé tous ceux qui l'ont approché ; une fois la frontière franchie, il a dit à qui voulait l'entendre qu'il garderait un bon souvenir de son équipée sur terre helvétique. Ainsi devraient finir toutes les rencontres entre gens de bonne compagnie.

Lausanne, le 25 septembre 1912.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

L'INQUIÉTUDE RELIGIEUSE DU TEMPS PRÉSENT, par *Paul Stapfer*.
— 1 vol. in-16. Paris, Fischbacher, 1912.

Y a-t-il de nos jours une inquiétude religieuse ? La réponse nous paraît certaine. Une telle inquiétude existe. Sans doute elle ne tourmente pas tout le monde. Pourtant elle est assez générale pour constituer un des traits caractéristiques de notre temps. Elle est sensible aux regards perspicaces, sous la vague de matérialisme pratique et de négation violente qui nous recouvre de son écume, mais qui ne nous submergera point. Même l'acharnement des démolisseurs les plus farouches — une foi aussi et plus aveugle que encore l'autre — ne sert qu'à cacher à leurs propres yeux l'inquiétude qui les agite. Tel Saul se rendant à Damas. Quelques-uns de nos modernes pourfendeurs n'en reviendront-ils pas après avoir trouvé dans une illumination soudaine la paix, c'est-à-dire de solides convictions chrétiennes ?

Le peuple, la masse, celle des villes plus encore que celle des campagnes, paraît s'absorber dans des questions d'un utilitarisme immédiat et envahissant. La plupart de nos contemporains ne goûtent-ils pas le repos le plus complet loin de toute préoccupation d'ordre religieux, sinon moral ? Nous ne le pensons pas. Qui-conque est entré en contact avec les âmes, et a pénétré quelque peu dans leur intimité, est frappé de voir la vitalité souvent impérieuse des grands besoins spirituels qui ont conduit l'homme à la recherche de réalités supérieures. Partout, sur des horizons que les sens ne révèlent point, s'ouvrent des échappées inattendues et troublantes. Alors l'inquiétude paraît....

N'est-elle pas grande, encore aujourd'hui, dans les milieux attachés à leur Eglise, protestante ou catholique ? Où est, des deux côtés, le calme et la sécurité d'une conviction assurée ? Ici, les

anciennes formules sont ébranlées, et celles qu'on nous propose n'ont pas encore fait leurs preuves. Là, au delà des monts surtout, l'autorité s'acharne trop à rétablir la paix en étouffant les voix quelque peu novatrices, pour que ces violences spirituelles ne trahissent pas une sérieuse inquiétude.

Dans le volume multiple, compact et riche, qu'il vient de consacrer à ce grand sujet, M. Paul Stapfer, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Bordeaux, n'englobe pas toutes les manifestations que nous venons de signaler. Il se tient sur un autre terrain. Il analyse un certain nombre de cas, pris dans l'élite intellectuelle et morale de notre temps, et de tous les temps, puisqu'il va d'Euripide à M. Wilfred Monod en passant par Loyola et Blaise Pascal. Ce sont des articles, en général des comptes rendus très approfondis et très indépendants, d'ouvrages récemment parus sur les hommes dont ce livre parle. Ils sont tous actuels parce que tous ces personnages sont jugés du point de vue de nos circonstances actuelles.

C'est tout d'abord Euripide, obsédé par ce troublant problème de la souffrance et du mal en général, qui de nos jours rejette tant d'esprits dans le doute, l'inquiétude religieuse, même l'incrédulité. Puis les Jésuites, quelque peu noircis, mais qui restent bien noirs, aux yeux de l'histoire impartiale, et que M. Stapfer, à la suite de l'ouvrage de Bœhmer traduit par Gabriel Monod, s'efforce de juger sainement et loyalement. Ensuite Pascal, à propos du recueil d'études publié par M. V. Giraud, Pascal, dont M. Stapfer souligne le doute vrai, car l'auteur des *Pensées* a pu douter de son propre salut, il n'a pas douté du dogme ou de l'Eglise. Voici le tour de Félix Bovet, un « comble » d'individualisme protestant, antipathique par essence à toute collectivité disciplinée ; de Gaston Frommel, affirmant avec une sûreté péremptoire, un autoritarisme héroïque, le devoir de croire et la coupable responsabilité de l'homme irrégieux. Enfin, M. Wilfred Monod, préconisant, comme il la réalise, l'alliance de la plus pure ferveur religieuse avec la plus complète liberté de pensée ; ou encore Taine, faisant donner à ses enfants une instruction religieuse protestante, réclamant pour lui-même un enterrement protestant, sans avoir jamais fait acte d'adhésion personnelle au protestantisme.

Arrêtons-nous. Il est pénible de se borner à mentionner de telles études sans pouvoir en faire ressortir toute la valeur ; il en est trois encore qu'il faut indiquer pourtant ; elles parlent des diverses formes de la sincérité religieuse, du pragmatisme, et de la prière.... Ce n'est plus, en apparence, un homme qui en est l'objet essentiel. Et pourtant, elles ont pour centre un personnage encore, combien vivant, combien palpitant d'énergies morales et intellectuelles, de décision religieuse même, et c'est l'auteur.

Le retrouver partout, le suivre dans cette recherche de la sécurité religieuse, sentir au travers de son appréciation de la valeur des autres se dessiner sa propre destinée spirituelle, n'est-ce pas là le fil conducteur, l'unité d'inspiration, d'intérêt aussi, de ce recueil et d'autres, à tant d'égards divers ? Où en est-il, cet homme qui a fouillé tant d'âmes d'hommes, et qui, au soir d'une féconde carrière — il se dit un vieillard — sait chercher avec tant de vigueur cette vérité religieuse qu'il place au-dessus de toutes les autres formes de l'éternelle vérité ? Est-il inquiet ? C'est possible. Il le déclare dans sa préface. Nous l'avons moins senti à la lecture de son livre. Son inquiétude est déjà bien limitée. Sa conviction possède une fermeté que beaucoup envieront sans doute. De larges éliminations restent accomplies. M. Stapfer ne montera pas dans la barque de saint Pierre, même quand elle ne serait plus gouvernée, comme il dit, par la « gaffe » de ce pauvre Sarto, qu'il a vraiment en bien petite estime. Il ne reviendra pas à l'orthodoxie protestante dans laquelle il fut élevé, mais qu'il déclare « caduque sans relèvement possible. » Il n'ira point à la libre pensée, dont les négations plates et vulgaires l'écoeurent à bon droit. C'est à la tendance qu'il appelle le protestantisme libéral que vont toutes ses sympathies. Il n'entend pas le mot dans son sens historique, mais dans son acception primitive, haute et large, C'est le protestantisme d'un Wilfred Monod, par exemple, et de tant d'autres esprits aussi religieux qu'indépendants, — *frei und fromm*, — libres de tout joug intellectuel, libres de toute autorité extérieure, mais plaçant au premier plan le sentiment religieux, nécessaire et indestructible, manifesté essentiellement par la prière.

Telle est l'orientation de M. Stapfer. Elle apparaît toujours

plus précise, à mesure qu'on avance dans la lecture de son ouvrage. Aussi ces études sur l'inquiétude religieuse sont-elles comme une marche ferme, décidée, à la certitude religieuse. On sent vers quel idéal de foi et de vie chrétienne s'oriente la recherche si loyale et si profonde de l'auteur. C'est pourquoi, à côté de son grand intérêt historique et littéraire, ce livre est une force et une lumière morale. Il aidera sûrement bien des « inquiets », parmi les intellectuels sérieux, à trouver à leur tour la voie salubre, et à conquérir dans une foi libre et positive la sécurité de leur âme, celle qui doit devenir un jour la sécurité de l'humanité.

A. CH.

LE PRINCE IMPÉRIAL. Souvenirs et documents, 1856-1879, par *Augustin Filon*. — 1 vol. grand in-8°, illustré de 48 planches. Paris, Hachette, 1912.

Au mois de septembre 1867, M. Augustin Filon fut nommé précepteur du prince impérial. Il décrit ainsi sa première rencontre avec son élève : « Le prince m'attendait. Il était debout, les yeux tournés vers la porte, visiblement ému et se demandant ce qu'allait être cet inconnu, destiné à prendre et à garder auprès de lui, pendant plusieurs années, une place si importante. Mais cette émotion ne se traduisit pas chez lui comme elle se fût traduite chez beaucoup d'autres enfants, par des yeux baissés, par une attitude gauche et contrainte : il fit deux ou trois pas en avant et son œil arrêta sur moi un regard curieux et loyal... Il me tendit sa main ouverte et, dès que j'eus touché cette main, je fus tout à lui. »

C'était un lien solide qui se nouait alors entre le jeune homme et l'enfant. Le précepteur eut la joie de voir son élève, toujours aimable et franc, mais souvent distrait au début, fixer son intelligence et fortifier sa volonté pour acquérir, à peine arrivé à l'âge d'homme, une remarquable maturité de raison et de jugement. Et maintenant que plus de trente années ont passé depuis la catastrophe qui brisa brusquement cette vie, M. Filon a voulu, évoquant des souvenirs, groupant des renseignements et utilisant les lettres que l'ancienne impératrice elle-même a mises à sa disposition, faire revivre pour les hommes de notre temps une figure toujours présente dans sa pensée.

M. Filon a un privilège dont peu d'auteurs ont bénéficié. Tout en accomplissant un devoir d'affection, il a écrit pour l'histoire et créé une personnalité. On sent d'un bout à l'autre de son livre une émotion contenue qui agit sur le lecteur ; la documentation est abondante et précise et l'ouvrage même, admirablement imprimé et illustré, est presque une œuvre d'art. Il ne semble pas que la postérité doive changer grand'chose aux jugements de l'auteur. Ainsi le prince impérial restera dans la mémoire des hommes comme son maître et ami aurait voulu qu'il fût. Et quand M. Filon dit : « ...Mon ambition va plus loin, je prétends lui faire des amis parmi ceux qui n'ont ni regret du passé, ni crainte de l'avenir... » il peut espérer à juste titre d'avoir atteint son but.

Je ne relèverai dans ce récit d'une courte vie que quelques traits qui m'ont particulièrement frappé. L'un est la clarté, la vivacité d'intelligence du prince Louis-Napoléon. Tôt après la mort de son père, presque un enfant encore, il se rend compte des responsabilités qui pèsent sur lui. Non seulement il se prépare au rôle qui pourra lui échoir un jour par un redoublement de travail, mais il se montre au premier rang : il harangue, et de la manière la plus heureuse, les députations qui viennent à Chislehurst, correspond avec les chefs bonapartistes et souvent, dans ses lettres, apparaissent des appréciations d'un remarquable bon sens : « Encore dix ans d'un régime pareil, écrit-il en 1877 à Raoul Duval, et la France sera gouvernée, comme les Etats-Unis d'Amérique, par une coterie de politiciens, fruits secs des autres carrières, dont le métier consiste à jouer de la popularité. » Or de quoi souffre la France actuelle, si riche, si forte, si glorieuse à d'autres égards, sinon de l'avènement des politiciens ?

Un autre, c'est l'énergie et le patriotisme du prince. Il se croit appelé à faire quelque chose pour son pays ; il est parfaitement décidé à intervenir un jour ou l'autre ; mais il ne veut pas semer le désordre : « J'irai en France, soyez-en sûrs, quand l'heure sera venue ; mais cette heure c'est moi qui la choisirai. » Et, peu avant sa mort, faisant allusion à la campagne des Carlistes, il dit : « Je ne comprends pas la poursuite d'un trône par la guerre civile. »

Enfin une chose que je connaissais à peu près m'a confondu

une fois de plus : l'imprévoyance, pour ne rien dire autre, à l'égard du prince impérial, de ceux qui auraient dû le conduire et veiller sur lui. A son départ pour la guerre des Zoulous le gouvernement anglais avait certainement envoyé des recommandations précises aux chefs de l'armée d'Afrique. Or, le général, lord Chelmsford, paraît avoir laissé aller les choses sans s'inquiéter beaucoup du prince, qu'on lui avait pourtant signalé comme « trop courageux. » Le colonel Harrison, son supérieur immédiat, le charge, sans le faire suffisamment convoquer, d'un service de reconnaissance infiniment dangereux dans un pays infesté d'ennemis. Et, dans le branle-bas final, tous ses compagnons, le lieutenant Carey en tête, prennent la fuite à toute bride, le laissant seul en face de la mort,

Le prince Louis-Napoléon s'est fait tuer à l'âge de 23 ans alors qu'il cherchait à acquérir de la gloire. C'est un événement. Pour s'en rendre compte il n'y a qu'à se rappeler la joie que laissèrent éclater à cette nouvelle de nombreux Français, survivants de la Commune ou républicains avancés, qui résidaient chez nous. Il n'y a qu'à constater aussi le désarroi et l'impuissance du bonapartisme après la mort du jeune homme qui en était le chef. La France doit-elle pleurer cette fin, était-elle appelée à connaître un nouvel épanouissement de grandeur sous le sceptre d'un Napoléon ? A cela d'autres répondront selon leurs convictions ou leurs sentiments. Je constate seulement que, dans le grand nombre des prétendants à des trônes perdus qui, depuis un demi-siècle, ont erré dans notre Europe démocratique, il n'en est aucun qui attire plus de sympathie que le petit prince dont M. Filon nous a raconté l'histoire : aucun qui ait eu un sentiment plus élevé de son devoir ou qui ait porté plus bravement son drapeau.

EDM. R.

HISTOIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE. Tome II, de 1415 à 1516, par *Johannès Dierauer*, ouvrage traduit de l'allemand par *Aug. Reymond*. — 1 vol. in-8°. Lausanne, Payot, 1912.

Le second volume de M. Dierauer traite de la période héroïque. Les Suisses se donnent de l'air par la conquête de l'Argovie d'abord, de la Thurgovie ensuite. Désormais ils ne sont plus côtoyés par les terres de la maison d'Autriche, ils ont une

politique extérieure, menacent les opulents évêques de la région du Haut-Rhin, attaquent le duc de Milan. Encore un peu et ils se heurtent aux grandes puissances de l'époque, résistent vigoureusement à la France, détruisent la redoutable armée du duc de Bourgogne, tiennent tête à l'empereur et à l'empire. Ils passent pour les plus rudes combattants de l'époque et leur supériorité ne résulte pas seulement de leur entraînement physique et de leur courage, mais d'une habileté tactique qui, grâce à leurs perpétuelles prises d'armes, tend vers la perfection : ils étudient leur terrain, attaquent en masses profondes avec la lance ou l'épée, dessinent des mouvements tournants.... A nombre égal, aucune armée ne leur résiste. Ne va-t-on pas voir s'échaffauder au milieu de l'Europe un grand Etat formé du massif des Alpes avec les vallées qui s'ouvrent vers le sud, d'une partie de la plaine du Rhin et des deux versants du Jura, sorte de Lotharingie démesurément étendue vers l'est?

Mais non ! En plein triomphe des ombres ont apparu. La santé morale de la Confédération s'altère. Chefs et soldats sont pris de la soif de l'or ; ils deviennent accessibles à la corruption qu'exercent leurs voisins, les rois de France surtout. Les efforts qui manquent d'unité ne sont plus soutenus et les Suisses, fiers de leurs victoires, ne s'aperçoivent pas que les temps changent, que d'autres les dépassent en culture et que les inventions récentes ont un contre-coup sur la guerre. Si bien que la fortune militaire de la Confédération sombre sur le champ de bataille de Marignan ; et si, dans la suite, les hommes des cantons restent renommés pour leur bravoure, c'est pour d'autres qu'ils combattent.

Au dedans, la « grande ligue de la Haute-Allemagne » devient un organisme extrêmement compliqué. De huit le nombre des *Orte* ou cantons passe à treize. Autour de ces confédérés authentiques se groupent les pays alliés et les pays sujets. Des formes politiques variées, presque toutes celles que le moyen âge s'était plu à créer dans les pays romands et germaniques, étaient appliquées dans ce monde en miniature. Au point de vue fédératif, aucun progrès ne se dessine. La Diète continue d'être un congrès d'Etats souverains qui se réservent d'exécuter ou pas les décisions prises en commun. Le lien est si frêle qu'il menace

toujours de se rompre. L'étonnant est même que cette combinaison ne se soit pas dissoute comme tant d'autres ligues de l'époque. Heureusement qu'au moment décisif des paroles vibrantes se font entendre, un accès de bon sens intervient... et la Suisse dure. Mais si, avec cela, les confédérés peuvent tant bien que mal maintenir l'union et sauvegarder la liberté, ils ne sont plus organisés pour faire de grande politique.

Cependant ces institutions répondent bien à l'époque. Les contemporains, Italiens et Allemands, admirent soit la liberté des Suisses, soit leur cohésion en face du danger ; ils les considèrent non seulement comme de bons guerriers mais comme des gens sages. Pour nous, une autre chose nous frappe : la Confédération, organisme relâché mais robuste quand même, va affronter dans des conditions toutes particulières la grande crise qui, au seizième siècle, ébranle l'Europe centrale et occidentale. La Réforme sera acceptée par les uns, repoussée par les autres ; la liberté de choix ne sera pas un vain mot et le lien fédératif survivra à la séparation religieuse.

Telle est la pittoresque et captivante histoire que M. Dierauer expose avec sa hauteur de vues et sa précision bien connues. Grâce à une traduction claire et élégante, elle sera lue avec autant d'intérêt par nous autres Romands, Suisses de plus fraîche date, qu'elle l'a été par les descendants de ceux qui, au quinzième siècle, faisaient trembler les rois.

EDM. R.

LE CHATEAU ET L'ANCIENNE SEIGNEURIE DE VINCY, par *Gaston de Lessert*. — 1 vol. in-8° illustré. Genève, 1912.

En nous livrant le triage des archives familiales de son château, M. Gaston de Lessert nous avertit que cet ouvrage, tiré à peu d'exemplaires, est destiné à quelques amis. Et il ajoute : « Ils voudront bien l'accepter à titre de souvenir et user d'indulgence à l'égard d'une publication qui eût gagné à être signée d'une plume plus autorisée. »

L'auteur n'a-t-il pas été trop modeste ? Le public ne demande qu'à être renseigné sur cette « petite histoire » de son pays qui ajoute parfois des clartés inattendues à la « grande ! »

Il est certain qu'avec les volumes de leur *Vie de société dans le Pays de Vaud*, M et M^{me} William de Sévery ont fait œuvre

de patriotisme en éveillant la curiosité intellectuelle populaire aux mœurs et aux petites gloires d'un coin de terre favorisé de tout temps par ceux qui écrivent ou qui font l'histoire.

Dans le volume qui nous occupe, il suffit de parcourir les chapitres pour se convaincre que M. de Lessert a réellement des communications intéressantes à nous faire, et que sa plume est beaucoup plus « autorisée » qu'il ne pense.

Une notice sur l'historique de la seigneurie de Vinci, servant d'introduction, nous mène naturellement et sans secousse au récit généalogique de la famille de Vasserot, originaire du Dauphiné, connue plus tard du nom du fief de Vincy dont elle devint titulaire en 1720. Etablis en Suisse, les de Vincy en adoptèrent les us et coutumes. Hommes d'épée, les cadets, suivant la mode du jour, servaient avec distinction à l'étranger, en France et en Hollande. L'un d'entre eux eut une carrière particulièrement brillante. Le baron Albert (1757-1836) était de service en France au moment de la Révolution. Lors du licenciement de l'armée des princes (1792) il se retira en Suisse, et fut nommé deux ans plus tard par le gouvernement de Berne chef d'état-major de l'armée d'observation. Rentré en France, arrêté en 1804 et condamné à être fusillé, sa peine fut commuée en celle d'exil. Nous le retrouvons en 1813-14 combattant sous les ordres du général autrichien Bubna, — le même qui se fit si cordialement détester quelques années plus tard en Lombardie. Après la restauration, de Vincy est confirmé par Louis XVIII dans ses grades de colonel de cavalerie, d'aide de camp de Monsieur, et colonel-général des Suisses. En 1830 il se hâta d'offrir ses services à Charles X, qui les refusa.

Le chapitre sur les hôtes illustres de Vincy est particulièrement attachant. D'après des lettres et documents tirés de ses archives, l'auteur a très habilement reconstitué le tableau de la vie hospitalière d'alors. Comme il le dit, les membres de la société vaudoise se disputaient autrefois l'honneur de recevoir les hôtes de marque qui traversaient le pays. C'est ainsi que Voltaire, le duc de Richmond, le duc de Kent (père de la reine Victoria), et Lamartine, pour ne citer que les principaux, devinrent les obligés des châtelains du beau manoir. De « Lauzane », le 28 avril 1758, Voltaire brigua la permission de venir coucher à Vincy ;

et l'année suivante il pria à son tour son hôte de vouloir bien assister au château de Ferney à l'*anticonsistoire*, l'*œuvre de Satan*, autrement dit, à la représentation de *Tancrède*.

La visite de Lamartine est peut-être la plus connue du grand public, car le poète en a conservé le souvenir dans plusieurs de ses œuvres. M. de Lessert nous donne la primeur de trois lettres d'un très grand intérêt.

La première est datée de « Brugg (près Schinznach), 8 juillet 1824 », où Lamartine était allé pour faire prendre les bains à sa femme. Il appert de cette correspondance que le baron de Vincy avait offert à Lamartine de lui faire faire la connaissance de M. de Bonstetten. Dans sa réponse l'auteur des *Méditations*, qui aspirait déjà à une carrière plus active que la diplomatie, et rêvait d'aborder la politique, s'exclame : « J'ai lu quelques-uns de ses ouvrages qui m'en ont donné une très haute idée comme penseur et comme écrivain, mais je sens avec humilité combien la race des poètes comme moi est au-dessous de la sienne. » Et avec un soupir d'envie il ajoute : « Nous sommes les chantres de la création, ils en sont les législateurs. »

La troisième lettre de Paris, 26 février 1849, est adressée à M^{lle} Ida de Vincy, celle qui, avec sa mère, reçut et retint le jeune étranger lorsqu'il se présenta à la porte du château en 1815, « sans lettres, ni crédit, ni recommandation, ni papiers qui pussent m'ouvrir l'accès d'une seule maison en Suisse. »

« Votre lettre m'a rappelé des jours bien loin, écrit le grand tribun, mais un souvenir aussi près que le lendemain du jour où je fus reçu avec tant d'hospitalité dans votre adorable famille.... Je prends la liberté de vous envoyer le volume qui contient mon pèlerinage à Vincy (les *Confidences*). C'est un *ex-voto* que vous placerez dans vos archives. »

On se souviendra que Lamartine prétend dans les *Confidences* avoir écrit en 1815 la romance l'*Hirondelle*, dédiée à M^{lle} de Vincy. Les lamartiniens les plus autorisés, cependant, hésitent à accepter cette légende, et attribuent au poème une date considérablement postérieure.

Après cette revue sommaire de l'œuvre de M. de Lessert, nous ne renonçons pas à l'espoir d'en voir un jour une seconde édition accessible au grand public.

R. W.

GASPARD VALLETTE, par L. Hautesource. — 1 broch. in-8°. Genève, Jullien, 1912.

L. Hautesource a publié en une brochure substantielle une causerie faite à Genève sur Gaspard Vallette, dont la mort a causé un si grand vide dans les lettres romandes. Ce n'est pas une biographie; c'est plus et mieux que cela. L. Hautesource apporte des vues d'ensemble et des jugements excellents sur l'écrivain si apprécié qui s'était fait une des premières places dans notre littérature. Bien que ce cadre restreint d'une causerie ne permette pas de longs développements, on trouvera dans cette brochure un résumé très bien fait de l'œuvre de Gaspard Vallette. On y trouvera aussi des détails savoureux et des tableaux charmants de sa vie d'enfant à la maison paternelle, puis, plus tard, de nombreux emprunts faits à des lettres intimes et familières montrent ses sentiments comme jeune homme et comme étudiant; on y voit à chaque instant sa délicatesse de pensée, aussi L. Hautesource peut-elle avec raison faire ressortir la conscience et la probité de Vallette. Ces qualités étaient certes déjà bien connues, mais il n'est jamais inutile de les rappeler. L. Hautesource fait également remarquer avec beaucoup de raison, et c'est un des mérites de sa brochure, l'importance de Vallette comme vivant trait d'union entre la littérature de la Suisse française et celle de la Suisse allemande, sur laquelle il avait une documentation si érudite et si précise. La haute estime qu'on avait pour lui des deux côtés est la meilleure preuve de cette union qu'il réalisait grâce à son talent et à son indépendance.

EM. Bz.

FEMMES D'AUTREFOIS, HOMMES D'AUJOURD'HUI, par le comte d'Haussonville de l'Académie française. — 1 vol. in-8°. Paris, Perrin & Cie, 1912.

L'historien de la duchesse de Bourgogne a réuni en un volume neuf études ou conférences sur diverses personnalités. Il en a consacré deux à M^{me} de Maintenon et à son entourage; il nous montre cette femme célèbre et énigmatique sous un jour très favorable. D'autres études sont consacrées à M^{me} de Staël, et à son mari, car il y a eu un baron de Staël, quelque étonnant que cela paraisse. Dans les autres l'auteur parle d'hommes et de

femmes du dix-neuvième siècle : Lamennais, la baronne Cottu, Mme Ackermann, Octave Gréard, Edmond Schérer, Prévost-Paradol, E.-M. de Vogüé. Au cours de tous ces articles, on peut remarquer l'intérêt visible que l'écrivain éprouve pour les questions religieuses; sa sympathie va à un catholicisme très strict, mais très libéral : M. d'Haussoville fut un des cardinaux verts. On y trouve aussi le reflet des préoccupations que cause à un patriote l'état de son pays.

Cela est pensé et écrit avec cette distinction et cette haute tenue qui n'appartiennent plus guère qu'à quelques nobles écrivains et qu'on ne se lasse pas d'admirer. C. G.

EN LISANT LES BEAUX VIEUX LIVRES, par *Emile Faguet*, de l'Académie française. — 1 vol. in-16. Paris, Hachette.

M. Emile Faguet écrit avec une rapidité qui tient du prodige. Et comme il lit à peu près tout, il faut croire qu'il lit comme il écrit, et qu'il écrit à mesure qu'il lit. Pour aujourd'hui, toutefois, il nous invite à faire en sa compagnie, sans nous presser, tout à notre aise, une série de « lectures méditées. » Ce ne sont pas courses précipitées à travers des pays nouveaux, mais flâneries reposantes en des lieux familiers. Les auteurs qu'au gré du caprice ou selon l'occasion il reprend sur les rayons de sa bibliothèque sont de ceux que tout le monde connaît (entendez ceux qu'on n'avoue pas qu'on n'a pas lus), depuis Homère jusqu'à Balzac, en passant par Rabelais, Racine, Voltaire et les romantiques. Voilà longtemps qu'il les fréquente, par goût non moins que par métier. Et il n'est ni sans profit ni sans intérêt de voir dans quelles dispositions et dans quel esprit un critique supérieurement intelligent, merveilleusement cultivé, passionné de lecture et ami de la sagesse, revient, enrichi de l'expérience de la vie, aux écrivains qui demeurent alors que tout passe, et au contact desquels s'éveillèrent ses premières impressions et ses premières idées. Mais parce qu'il les connaît à fond et qu'il sait, sans tourner la page, ce qui va venir, il a tout loisir de s'arrêter, d'analyser, de réfléchir, de s'interroger sur le sens d'une expression, la justesse d'une image, la valeur d'un procédé de style ou de composition. C'est là, comme il le remarque, une très bonne habitude à prendre ou à retrouver. On y était dressé autrefois par l'explication

des textes, qui avait du bon, comme beaucoup de choses démodées. Rien n'est plus propre à développer la faculté d'analyse, à en rendre l'exercice comme instinctif, à faire lire de manière à comprendre, à « comprendre tout à fait, à entrer en possession de l'idée telle qu'elle est, et non pas seulement de sa vague et comme lointaine image. » M. Faguet veut nous rapprendre à lire : s'il y réussit, il nous aura rendu un précieux service. Ce qu'il fait, en somme, dans ce volume, c'est de l'explication de textes, au meilleur sens du mot. C'est dire que le professeur reparaît dans la critique. Mais un professeur qui n'est ni dogmatique ni pédant, qui cause plus qu'il n'enseigne, qui ouvre des aperçus sans imposer ses opinions, un professeur enfin qui est un maître.

P.-L. V.

L'IMPÔT PROGRESSIF EN THÉORIE ET EN PRATIQUE, par *Edwin R. A. Seligmann*. Traduction française par *Ant. Margaggi*. — 1 vol. in-8°. Paris, Giard & Brière.

La publication de cet ouvrage est due à l'initiative de M. Gaston Jèze, professeur à l'université de Lille, qui se propose de faire connaître, traduits en français, les principaux livres de science financière parus à l'étranger. Il est certain que celui-ci paraît à un moment des plus opportuns. La question de la progressivité de l'impôt a été discutée à toute époque, mais elle est devenue aujourd'hui particulièrement intéressante en présence des influences qui se manifestent en sa faveur dans le monde politique français à l'occasion du projet de l'impôt sur le revenu. M. Seligmann nous donne un résumé de l'histoire de l'impôt progressif depuis l'antiquité classique jusqu'à notre époque. Il nous expose la théorie des principaux économistes qui en ont fait l'objet de leurs études avec des résultats diamétralement opposés. Plus circonspect que les auteurs dont il traite, il reconnaît que l'impôt progressif peut jusqu'à un certain point se défendre en tant qu'idéal, mais qu'il est très difficile de dire jusqu'à quel point et de quelle manière le principe doit être effectivement mis en pratique. Cette réserve s'affirme plus nettement par les objections formulées contre l'introduction de la progressivité dans l'impôt foncier, l'impôt sur le capital et l'impôt sur le revenu aux Etats-Unis de l'Amérique du nord. L'auteur, profes-

seur d'économie politique à l'université de Columbia, New-York, ne s'élève certainement pas à la légère contre les intentions des législateurs de son pays. Il est d'autant moins suspect de partialité que, tout en critiquant l'application du principe de la progression aux impôts énumérés ci-dessus, il la réclame hautement pour les droits de succession. Ceci implique cependant l'approbation d'un système qui tend de plus en plus à mettre l'Etat, par la part qu'il s'attribue, au rang des héritiers. Lorsque l'auteur se rendra compte de la procédure arbitraire qui, pour les successions aussi bien que pour le revenu et la fortune, peut dénaturer un principe théoriquement juste, il estimera peut-être moins justifiée l'exception qu'il a faite en faveur de son application pratique.

C. S.

ICI COMMENCE.... Poème, par *Ch. Troufleau*. — 1 vol in-16. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie.

Ce petit livre est puéril jusqu'à l'extravagance, à force de vouloir être neuf, et fumeux jusqu'au plus noir galimatias, avec l'intention d'être profond et mystérieux.

Il a une préface qui ne donne aucun éclaircissement et un épilogue qui brouille tout. J'ai tort: la préface avoue « la pauvreté psychologique » du récit, « ses invraisemblances fondamentales, sa brièveté parfois excessive. » L'épilogue parle de « l'obscurité de l'œuvre achevée. » Mais rien ne nous explique pourquoi l'auteur, un tout jeune homme évidemment, s'est plu à écrire cette incohérente histoire de neurasthénique qui, après avoir fait le tour de toutes choses, fait celui de la Table sainte; puis, brusquement, sans indiquer ses motifs, tourne le dos au Seigneur, qu'il parodie en un grotesque *Sermon dans la plaine*, et cela en affirmant qu'il ne faut imiter personne, pas même Jésus-Christ (page 56), et en s'avouant un lecteur fervent de l'*Imitation* (page 96). Dégoûté des cultes traditionnels, il se fait l'apôtre de la religion de l'humanité. Il va au peuple et travaille avec le peuple. Un beau jour il tue un homme sans qu'on sache pourquoi, ni dans quelles circonstances. On le met en prison, et c'est bien fait. Entre ses quatre murs, il noircit du papier, divague sur mille sujets....

M. Troufleau a appelé son livre : *Ici commence....* parce qu'il a

l'intention de lui donner une suite, pour peu qu'il reçoive des encouragements.

Eh bien, j'espère pour lui qu'il n'en recevra point, parce que je le crois fourvoyé. Sa soif d'originalité lui a joué un mauvais tour : elle a fait de lui un bateleur et non pas un poète. Il n'y a dans son livre ni dignité, ni sincérité. On n'écrit pas des vers comme ceux-ci :

Vous qui pleurez, sachez que nul ici ne pleure ;
Vous qui passez, allez-vous en ; rien ne demeure ;
Vous qui souffrez, souffrez encor ; rien ne guérit,
Et sur mes lèvres seul le mépris vous sourit.

Puisque de son propre aveu (page 74) il a tant de mal à aligner ses mots, qu'il assouplisse son instrument avant de se produire à la foire. C'est probablement le conseil que lui a déjà donné son maître, M. Gustave Lanson, à qui sa triste œuvrette est dédiée.

H. A.

LA SISMOLOGIE MODERNE, par le comte *De Montessus de Ballore*.

— 1 vol. in-16 avec 64 figures et cartes, dont 16 planches de reproductions photographiques et 2 cartes hors texte. Paris, Armand Colin.

La science des tremblements de terre ou sismologie est une science moderne qu'a vue naître la fin du XIX^e siècle. C'est en particulier M. de Montessus de Ballore qui a le mérite d'avoir renouvelé, depuis quelque cinq ans, l'étude raisonnée de ces phénomènes. Tous les spécialistes en la matière connaissent ses ouvrages devenus rapidement classiques : *La géographie sismologique* et *La science sismologique*.

Malheureusement, comme nous le dit l'auteur lui-même, ces retentissantes découvertes sont trop souvent reléguées dans de lourds mémoires ou d'indigestes volumes, qu'en dehors des cercles scientifiques les curieux de la nature n'ont le temps ni de lire, ni moins encore d'approfondir ; ils ne veulent pourtant pas croire les sismologues sur parole et il leur faut être renseignés sans grand travail. C'est pour ceux-là que le comte de Montessus de Ballore a écrit son dernier ouvrage.

Après avoir montré le caractère du mouvement sismique et donné les notions indispensables sur la méthode et les instru-

ments employés, il dégage de sa longue enquête les faits essentiels et nous fait toucher du doigt la cause des tremblements de terre, qui réside dans l'épaisseur de l'écorce du globe. Il nous montre le très intéressant état vibratoire presque permanent de la masse terrestre. Comme les vibrations d'un corps dépendent de sa constitution moléculaire et de ses propriétés physiques particulières : dureté, densité, élasticité, celles de la terre, soumises à cette investigation, nous permettent d'avoir des lumières sur l'état interne de notre planète. Enfin, après quelques détails sur les secousses sismiques ressenties en France et dans ses colonies, M. de Montessus décrit en terminant les effets des tremblements de terre sur les constructions humaines et les moyens d'y remédier suggérés par l'expérience et la théorie.

F. J.

TRAITÉ DE GÉOLOGIE, par *Emile Haug*. II. Les périodes géologiques, fascicule 3. — 1 vol. in-8°. Paris, Colin.

Avec une richesse de détails et une érudition remarquables, l'auteur étudie dans ce fascicule les trois périodes *nummulitique*, *néogène* et *quaternaire*. La géologie des temps quaternaires intéressera tout particulièrement ceux qui s'occupent de préhistoire. Comme dans les autres fascicules, de nombreuses illustrations accompagnent le texte, et l'étude de chaque période est suivie d'un index bibliographique des plus complets.

A l'heure où s'ébauchent de plus en plus nettement les grandes synthèses géologiques et où, grâce en particulier aux géologues suisses MM. Lugeon et Argand à Lausanne, Heim et Arbenz à Zurich, Schmidt et Buxtorf à Bâle, nous commençons à voir clair dans le grand travail de plissements et de surrection de nos Alpes, le *Traité de géologie* de M. Haug sera un des ouvrages les plus nécessaires à quiconque s'intéresse à la géologie.

F. J.

IDÉES NOUVELLES DE L'ESTHÉTIQUE

Ch. Lalo, *Introduction à l'esthétique* (A. Colin, 1912). — *Les sentiments esthétiques* (F. Alcan, 1910). — *L'esthétique expérimentale contemporaine* (Alcan, 1908). — *Esquisse d'une esthétique musicale scientifique* (Alcan, 1908). — Henri Dussauze, *Les règles esthétiques et les lois du sentiment* (Alcan, 1911).

M. Charles Lalo, docteur ès lettres, professeur de philosophie au lycée de Bordeaux, entreprend à son tour de constituer en science l'esthétique, de réduire à des règles certaines les exercices de la critique d'art et de la critique littéraire. La tentative n'est point nouvelle ; mais elle a pris un aspect assez nouveau qui la remet à l'ordre du jour et elle se présente avec des chances un peu plus sérieuses de succès, depuis que l'idée de science a été renouvelée par les philosophes et par les savants eux-mêmes.

Trois doctrines absolues, contraires et irréconciliables, divisaient autrefois et n'ont pas cessé de diviser les ouvriers comme les théoriciens de la critique.

On a commencé par croire à un certain type de beauté artistique ou littéraire souverainement et immuablement imposé aux artistes et aux écrivains. Puis, le jour où l'on s'est aperçu que cette idée consacrée du beau ne pou-

vait pas justifier ses titres au culte des fidèles, étant arbitraire et sujette à de continuelles variations en dépit de sa prétendue éternité, on l'a reléguée au rang des choses de sentiment ou de foi, hors du domaine de la science, on a cherché la certitude ailleurs et on a cru la trouver dans les faits concrets et solides de l'histoire. Une autre école s'est fortement établie alors qui restitue à la critique littéraire sa valeur scientifique par la suppression du grand risque d'erreur que lui faisait courir sa liberté aventureuse de juger.

C'était encore une illusion. Aucun critique ne peut s'abstenir de juger sans sortir de sa définition même, sans renier sa raison d'être. Et c'est pourquoi *ils jugent tous*. Mais quelques-uns, se sentant mal à leur aise dans l'exercice de ce droit contesté, s'en privent volontairement tant qu'ils peuvent ; ils s'efforcent de restreindre la part de la critique littéraire proprement dite au profit de l'histoire générale et locale, de l'ethnographie, de la biographie, de la géographie, de la statistique et de tout ce qu'il peut y avoir de science positive mêlée à l'appréciation esthétique des œuvres et des auteurs.

Enfin, la troisième doctrine intransigeante émancipe entièrement le jugement individuel soustrait au double joug du savoir positif d'une part, d'autre part, des règles et des exemples qui firent autorité. A ses risques et périls le critique déclare son goût librement, compensant l'absence anarchique de méthode par un luxe d'idées, de talent, de style et d'esprit qui devient une condition essentielle de ce genre littéraire et fait, de la critique d'art, une *province de l'art*.

Mais les érudits méprisent profondément cette forme hybride du travail intellectuel qui n'est pas franchement de l'art et qui n'est pas non plus une contribution à la

science. Ils n'admettent pas plus l'éloquence ou l'imagination inventive en critique qu'ils n'admettraient la poésie dans un traité d'histoire naturelle ou de droit comparé. — Les amateurs, de leur côté, détestent l'importune prétention de soumettre à une stricte discipline leur promenade si amusante à travers la littérature et les impressions variées de ce libre voyage. Ils regrettent le temps où, « quand on lisait un livre, on n'y mettait pas tant de façons » ; où l'on n'était pas « toujours sur les épines, prenant garde à chaque pas, se questionnant sans cesse, se demandant si c'est le bon texte, si l'auteur qu'on y goûte a été fidèle à sa nature et à sa race, et mille autres questions qui gâtent le plaisir¹. »

La pensée à la fois originale et très sage de M. Charles Lalo est d'avoir voulu persuader aux sceptiques d'une part, d'autre part aux doctrinaires de l'absolu, que la libre critique — si l'on entend par liberté autre chose que caprice, désordre, fantaisie et absence de toute loi — peut vivre en parfaite harmonie avec la science convenablement entendue aussi.

La pseudo science est naturellement plus orgueilleuse que la vraie. Rien de plus roide que les esprits qui, ayant reçu d'abord une culture littéraire, affectent soudain les prétentions et les formules scientifiques. On se rappelle de quel ton rogue Zola professait les dogmes du naturalisme. Avant que l'expérience eût appris à Taine vieillissant les faits qui limitent ou tempèrent sa doctrine, il soutenait ses théories juvéniles avec une superbe assurance, il avait fondé sur le déterminisme un édifice de critique et d'histoire que des contradictions intérieures ébranlèrent bientôt et auraient ruiné sur-le-champ, si de

¹ Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, t. IX, citation de M. Lalo.

prudentes atténuations ne l'avaient passauvé d'une chute immédiate.

L'imagination effrayée d'un bachelier ès lettres grossit la science démesurément et s'en fait une idée superstitieuse. Pourquoi répugnons-nous tant, nous autres purs lettrés, aux efforts des philosophes qui veulent organiser scientifiquement la critique littéraire ? C'est, pense M. Lalo, parce que nous prêtons à la science une rigueur et une exigence un peu trop terribles, et il se pourrait bien que ce jeune maître eût raison en partie contre notre préjugé.

J'écrivais naguère dans un sens diamétralement opposé à celui de M. Lalo :

« Le droit le plus précieux du critique est le *droit à l'erreur*, c'est-à-dire la liberté. Il ne faut pas qu'il se défasse de ce beau et dangereux présent, par une nouvelle et toujours vaine tentative de réduire la critique littéraire en science. La critique est un art, au service duquel toute la science du monde est appelée ; mais elle est si peu une science qu'elle ne possède pas même une méthode ayant des règles sûres pour la garantir de l'erreur¹. »

« Il est possible, il est probable même, écrit de son côté M. Faguet, que la critique est, comme toutes les sciences qui s'appliquent à l'humanité, une science toujours en partie conjecturale, c'est-à-dire un savoir plutôt qu'une science, une connaissance incomplète qui est mêlée d'art et de science ; qui sait jusqu'à un certain point ; ensuite a des intuitions ; ensuite suppose ; ensuite imagine ; et enfin est destinée à se rapprocher toujours de la science sans l'atteindre jamais². »

Les vrais savants, écoutés dans leurs propres écrits, sont moins exigeants en matière de rigoureuse vérité que

¹ *Des réputations littéraires*, II^e série (1901), p. 135.

² Chapitre sur la critique dans l'*Histoire de la langue et de la littérature française* de Petit de Julleville.

les lettrés frottés d'une science superficielle. Rien n'est plus loin de leurs rêves que l'infailibilité doctrinale. Ils admettent sans peine cette possibilité permanente d'erreur qu'il peut sembler paradoxal d'ériger en précieux privilège, mais où il est élémentaire de voir la condition de toute activité libre.

Voici, par exemple, Henri Poincaré qui ne paraît pas absolument sûr que la terre tourne, que l'éther existe, que les lois physiques et les vérités mathématiques soient réelles et indépendantes de l'esprit qui les conçoit, mais qui dit simplement qu'il est « plus commode » pour nos calculs de *supposer* que la terre tourne, et que c'est pourquoi nous le croyons¹.

M. Duhem avoue le caractère *provisoire* des lois physiques et nous explique ce que nous devons entendre par là :

« Non point qu'une loi de physique soit vraie pendant un certain temps et fausse ensuite, car elle n'est à aucun moment ni vraie ni fausse ; elle est provisoire, parce qu'elle représente les faits auxquels elle s'applique avec une approximation que les physiciens jugent actuellement suffisante, mais qui cessera un jour de les satisfaire.... De toutes les lois de la physique, la mieux vérifiée par ses innombrables conséquences est assurément la loi de l'attraction universelle ; les observations les plus précises sur les mouvements des astres n'ont pu, jusqu'ici, la mettre en défaut. Est-ce, cependant, une loi définitive ? Non pas, mais une loi provisoire, qui doit se modifier et se compléter sans cesse pour se mettre d'accord avec l'expérience.... L'histoire de la science rappelle au physicien que les plus séduisants systèmes ne sont que des représentations provisoires et non des explications définitives². »

¹ *La valeur de la science*, pages 9, 250 ; *La science et l'hypothèse*, pages 141, 245, etc.

² *La théorie physique*, p. 281, 288, 444.

Au temps d'Auguste Comte, de Littré, de Taine, de Renan, de Berthelot, savants et philosophes avaient une foi entière en la science tant mathématique que positive. Et *foi* est bien le mot propre ; car cette nouvelle religion faisait revivre la ferveur, l'enthousiasme, voire l'intolérance et l'exclusivisme des siècles de foi. Elle n'admettait point qu'on suivît, dans la recherche de la vérité, une autre méthode que sa méthode géométrique et rectiligne, ni qu'il fût possible à un esprit en possession de sa santé d'aboutir à d'autres conclusions que les siennes. La science n'était pas une religion seulement, elle remplaçait les religions, elle devenait *la religion*, seule vraie, complète, définitive, suffisante à tous nos besoins. Le soleil s'est levé : disparaissent, clartés obscures, images incertaines et trompeuses de la vérité !



Comme toutes les idoles, la Science, après avoir été adorée au XIX^e siècle avec une dévotion quelque peu aveugle qui succédait au culte passablement fanatique aussi du XVIII^e siècle pour la Raison, s'est vue un jour soumise à la vérification de ses pouvoirs et de son autorité.

Le XX^e siècle l'élève encore à bon droit au sommet de l'activité humaine ; mais il ose la mettre en question, il la juge, il ne la divinise plus. Les temps prédits par Ravaisson, dans son célèbre rapport de 1867, sont arrivés ; nous assistons à l'épanouissement du germe que ce métaphysicien voyait poindre et qu'il saluait sous les noms de « réalisme ou positivisme spiritualiste. »

Quel est le sens de ces mots ? Ils signifient que la méthode du sage ami de la vérité doit rester toujours l'observation et l'expérience, mais l'observation et l'expé-

rience *intégrale*, c'est-à-dire celle qui interroge et utilise tous les moyens de connaître mis au service de l'intelligence par la nature extérieure et par notre nature humaine. La faveur publique va aujourd'hui aux doctrines qui relèvent, contre le mécanisme de la matière, la primauté et la liberté de l'activité spirituelle.

Le philosophe à la mode est Bergson. Dans l'excès d'admiration qu'il inspire aux profanes plus encore qu'aux initiés, on peut voir la répétition du curieux spectacle que nous donnèrent, il y a cinquante ans, les maîtres intellectuels de l'époque et leurs disciples enthousiastes : je veux dire l'influence réciproque d'un penseur de génie sur ses contemporains et de ceux-ci, à leur tour, sur lui ¹. Henri Bergson n'était pas, en son premier dessein, le saint Jean-Baptiste du nouvel évangile que d'impatients disciples ont cru lire dans son texte ; ceux-ci l'ont passionnément interprété dans le sens du néo-spiritualisme qui revenait à l'ordre du jour, et cette glose n'a point déplu à l'éloquent apôtre, philosophe peu modeste et sensible au doux bruit des louanges. Alors, sans altérer le fond de sa doctrine, il s'est appliqué à mettre ses écrits de plus en plus d'accord avec les tendances du siècle.

Dans une lettre qu'on a publiée, après avoir dégagé de son *Essai sur les données immédiates de la conscience* « le fait de la liberté », qui s'y trouve effectivement ; de *Matière et mémoire* « la réalité de l'esprit », qu'on peut aussi y toucher du doigt, il ajoute (ce qui est beaucoup plus douteux) que « l'*Evolution créatrice* présente la création comme un fait », et il conclut : « De tout cela se

¹ Voyez, sur ce double phénomène, Paulhan, *Le nouveau mysticisme*, p. 9, et ma deuxième série d'essais sur les *Réputations littéraires*, pages 81 à 89.

dégage nettement l'idée d'un Dieu créateur et libre, générateur à la fois de la matière et de la vie, et dont l'effort de création se continue, du côté de la vie, par l'évolution des espèces et par la constitution des personnalités humaines ¹. »

Voilà ce que M. Bergson a finalement découvert dans ses propres écrits, et si cette dernière affirmation ne va pas tout à fait jusqu'à les contredire, il est visible qu'elle les dépasse fort; il paraît trop certain qu'en s'exprimant de la sorte le maître de l'heure a inconsciemment cédé au désir de récompenser et d'encourager les artisans de sa gloire.

La philosophie bergsonienne a élargi et assoupli l'idée de la science en y introduisant des instruments de vérité assez nouveaux, — l'intuition, l'instinct, la synthèse immédiate, — qu'on aurait plutôt écartés naguère comme des outils d'erreur. Elle ne regarde plus comme bonne uniquement et par excellence, comme applicable à toute chose et en tout lieu, la vieille méthode aristotélique et cartésienne du *discours* qui analyse tout et fait la lumière pas à pas. Le besoin d'ordre et de clarté, dominant dans les esprits géométriques, paraît à son ardeur le signe d'une certaine étroitesse intellectuelle et de l'impuissance du cerveau à embrasser des ensembles. Elle est *poésie* essentiellement, cette philosophie primesautière; volontiers elle prendrait pour sa devise l'épigraphe que M. Henri Dussauze a donnée à son livre sur l'esthétique : « La poésie, plus large et non moins vraie que la philosophie.... » Elle aime la pénombre et n'est point

¹ Lettre au P. de Touquédec, publiée d'abord dans les *Etudes* du 20 février 1912, puis dans les *Annales de philosophie chrétienne* de mars, et enfin dans le volume de M. Le Roy, *Une philosophie nouvelle: Henri Bergson*, p. 202.

ennemie du mysticisme religieux. Elle vit en commerce familier avec l'art ; le langage poétique lui est naturel, et Henri Bergson, son grand prophète, a été conséquent avec ses principes en voyant dans le style métaphorique, pourvu qu'il soit une création originale, l'idiome éminemment propre à traduire la pensée d'un vrai philosophe.

Et désormais quelle raison la critique littéraire aurait-elle de craindre et de fuir la science, depuis que la science, délivrée de sa roideur et de sa hauteur, humanisée, ouverte, aimable, souriante, fait à toutes les formes de la vie, à tous les aspects du beau, à tous les visages de la vérité, à la poésie, à l'histoire, au langage, aux faits, aux sentiments, aux idées, un accueil si hospitalier ?



Voici donc le dernier mot de la science : il n'est pas certain que la terre tourne ; il est seulement « plus commode de supposer qu'elle tourne. » Car à cette hypothèse, depuis deux siècles et demi, tous les savants conforment leurs calculs et leurs raisonnements, tous les gens du monde ignorants ou instruits leurs entretiens frivoles ou sérieux. S'il plaisait à un original de donner une autre explication des phénomènes que la rotation de la terre paraît expliquer, il aurait de la peine à la faire admettre ; mais le jour où elle serait généralement acceptée, elle *deviendrait vraie*.

« C'est une illusion, disait-on naguère dans une séance de la Société française de philosophie ¹, de croire que du temps d'Archélaos ou de Pythagore déjà, comme au temps de Copernic, la rotation de la terre autour du soleil était plus vraie que le système de Ptolémée. Si

¹ Voyez *Revue de Métaphysique et de Morale*, janvier et mai 1908.

nous le croyons, c'est que nous projetons dans le passé nos connaissances actuelles et séparons, par une abstraction toute verbale, une idée de l'état d'esprit où elle prit naissance et qui seul lui donnait un sens déterminé. Du temps de Pythagore, le mouvement de la terre n'avait qu'une prétention à la vérité (*claim*) ; il n'était pas une vérité au sens d'opinion justifiée (*validity*), et le système de Ptolémée, en tant que plus conforme aux observations alors connues ou au système d'idées dominant, était plus près alors d'être justifié, plus près d'être pensé et d'agir comme vérité. »

Nous n'avons pas d'autre garantie, selon H. Poincaré, de la réalité objective des lois de la nature que le consentement des hommes ; et ce consentement est *relatif*, il n'a point l'éternité, il n'a point l'universalité des choses absolues.

Quelle que soit, dans l'ordre scientifique, la valeur de ce paradoxe si saisissant en tout cas, si riche de conséquences pour tout esprit capable de pensée et de réflexion, il est vrai sans réserve dans l'ordre esthétique et littéraire, où il a les suites les plus considérables.

Ici tout est convenu, tout est subjectif, tout est relatif ; l'opinion du monde fait seule le prix des choses ; il n'y a point d'autre garantie du beau et du vrai que le suffrage universel. Cet idéalisme radical n'est pas contraire à une notion raisonnable de la science ; il ne contrarie que la prétention d'attribuer aux jugements esthétiques une valeur absolue et une autorité objective.

Avec une raison assez évidente, M. Lalo soutient, contre l'esthéticien allemand Fechner, qu'il n'est point vrai qu'un objet soit à la mode parce qu'il est agréable, et beaucoup plus vrai, au contraire, de dire qu'il est

agréable parce qu'il est à la mode. Allons plus loin. Admirens-nous une chose parce qu'elle est belle, ou nous paraît-elle belle parce qu'on l'admire ? La Bruyère a pertinemment répondu : « Nous louons ce qui est loué bien plus que ce qui est louable. » Mais il n'a pas tiré de cette remarque féconde les conséquences importantes qu'elle contient. Elle fournit à la critique littéraire la vérité purement contingente, à coup sûr, mais positive et solide, sur laquelle seule elle peut fonder l'espoir de se constituer en science. Croire que nous admirons une chose *parce qu'elle est belle*, ce serait implicitement affirmer la préexistence d'un type normal du beau, extérieur et supérieur au jugement des hommes, c'est-à-dire réintégrer dans la critique la chimère de l'absolu et rouvrir la porte à tous les radotages des poétiques et des rhétoriques surannées.

Cependant la déroute définitive du fantôme de l'absolu ne livre pas la critique à l'arbitraire et à la fantaisie du jugement individuel lâché en liberté dans l'erreur. Les idées platoniciennes ont disparu ; « la notion d'une essence immuable du beau, d'un archétype immobile et suprasensible, préexistant à toute réalisation concrète de la beauté », s'est évanouie ; mais les *lois*, qui ne sont que le rapport nécessaire des faits historiques, demeurent avec l'autorité qu'elles empruntent désormais non plus à de vagues abstractions, mais aux réalités concrètes. L'acquisition vraiment neuve de la science esthétique nouvelle, c'est d'avoir installé le relatif dans la notion du beau, non pour remplacer par l'histoire la critique dépossédée, à la suite de l'école qui se réclame de Taine un peu abusivement, mais pour éclairer de toutes les lumières de l'histoire la critique restée maîtresse en son propre domaine.



Comment les jugements de la critique littéraire, sans dégénérer en simples constatations des faits, sans perdre leur caractère essentiel d'être des jugements, reçoivent-ils de l'histoire le degré relatif de certitude qui appartient à la science ? Un exemple le fera comprendre.

Les poètes primitifs — Homère, pour nommer le plus grand — ont une façon d'écrire qui leur est naturelle et qui étonne notre goût, soit pour le choquer, soit pour le charmer par l'agréable surprise d'un contraste. Du temps où l'on croyait à un bon goût normatif qui n'a jamais pu justifier ses droits, d'honnêtes gens souffraient de voir Homère appeler par leurs noms le cochon ou l'âne, et s'ils étaient du parti des anciens, ils disaient, pour excuser l'auteur, que ces mots étaient « nobles en grec. » Ensuite on s'est mis, au contraire, à raffoler de la naïveté et de la barbarie et on les a tellement admirées qu'on a voulu les imiter. Mais on n'a pas compris du premier coup que ces choses ne sont point belles *en soi* ; elles sont belles *à leur place*, comme un hippopotame est beau glissant entre les roseaux sur le Nil, comme on pourrait admirer des singes jouant en liberté dans une forêt équatoriale. La simplicité d'un style descriptif qui se contente de dire que les vaisseaux des combattants étaient « creux », ou que les Achéens avaient « de belles cnémides », peut ravir le lecteur de l'*Iliade* ; elle serait une pauvreté misérable dans un roman moderne.

Un étrange accident de l'histoire littéraire vint un jour révéler aux gens de lettres abasourdis à quel point la beauté poétique est chose relative : c'est l'aventure du faux Ossian.

Le monde avait porté aux nues de bonne foi les poè-

mes si originaux, semblait-il, si beaux à leur manière dans leur crépusculaire pénombre, de l'aède qu'on prenait pour l'Homère de l'Ecosse. Quand il fut prouvé qu'il n'était qu'un mystificateur, on fut extrêmement déconcerté; on ne voulut plus croire à des règles capables de diriger le jugement critique, et l'on tomba dans un scepticisme absolu. On disait, non sans apparence de vérité : « Si nous admirions Ossian hier, c'est sans doute qu'il est admirable ; parce qu'aujourd'hui l'on découvre que son nom est Mac-Pherson, est-ce une raison pour que nous ne l'admirions plus ? »

Oui, c'est une raison ; mais il a fallu du temps pour le comprendre. Anatole France ne voit encore, dans cette humiliante bévue de la critique, qu'un thème à railleries sur la vanité des jugements humains en général, des jugements esthétiques en l'espèce. Renan lui-même avoue que « la difficulté l'arrêta longtemps » ; ce qui l'a enfin tiré de peine, ce fut de découvrir que « la beauté n'est pas intrinsèque. » Il nous a clairement fait voir, dans son profond ouvrage *L'avenir de la science*, comment la chute soudaine qui précipita Ossian, des sommets poétiques où il trônait avec Homère, dans un néant littéraire complet, est une chose parfaitement raisonnable et juste ; on cesse de s'en amuser, on la prend au sérieux dès qu'on a bien compris que le beau n'est pas une qualité purement intérieure à l'œuvre qu'on admire et capable par conséquent de subsister dans l'isolement de cette œuvre considérée en soi, mais que le beau dépend aussi des circonstances. Pour qu'Ossian soit beau, il faut qu'il soit authentique, c'est-à-dire spontané, c'est-à-dire primitif : cette condition première fait partie intégrante et indispensable d'une beauté qui n'est point une chose absolue, mais un *rapport*, et « la vraie admiration est

historique. » Loin d'être une singularité absurde, la cruelle leçon donnée par l'aventure des faux poèmes celtiques est donc éminemment significative et instructive. — « Les poèmes d'Ossian, écrit très judicieusement M. Lalo, étaient et *devaient* légitimement paraître beaux tant qu'on les supposait authentiques, c'est-à-dire revêtus de l'estampille sociale que donne l'autorité de l'histoire et une longue approbation collective. »



La faillibilité de la critique littéraire l'a naturellement discréditée. Il lui devenait bien difficile, après tant et de si graves erreurs, de soutenir sa prétention d'être une science, à moins de concevoir la science d'une tout autre manière.

Je n'ai jamais cru que les jugements, même consacrés par les siècles, trouvent dans cette *consécration* une garantie de leur vérité objective, ou plutôt je suis très fermement persuadé, contre la niaiserie orthodoxe d'une postérité infallible, qu'il y en a beaucoup d'injustes et de faux ; mais le consentement général des hommes confère à l'erreur une *vérité relative*, qu'il est permis de trouver plus probable que les rectifications hasardeuses du sens individuel et qui est, en tout cas, « plus comode », j'entends d'un usage plus pratique, plus sûr et plus aisé.

L'anarchie du sens propre est pleine de périls : le suffrage universel est de tout repos ; si son autorité nous trompe, qu'importe à notre sécurité ? n'est-ce pas une chose entièrement rassurante d'errer en nombreuse compagnie ? Mais si c'est moi, chétif, qui ose avoir raison contre lui, il m'est impossible d'en fournir une preuve convaincante. Contre l'unanimité, contre la majorité, je

ne puis faire valoir que mon impression, je dirai, si on le préfère, ma conviction personnelle. La science tire un parti utile des jugements convenus, lors même qu'ils sont les plus faux du monde ; elle n'a rien à faire de mon sentiment particulier.

J.-J. Weiss estimait que le duc de Rohan, orateur, homme d'Etat et capitaine français, qui vécut de 1579 à 1638, est « le plus grand capitaine, le plus grand politique et le plus grand orateur de la France. » C'est fort possible. J'ai moi-même écrit un gros livre¹ pour établir qu'Adolphe Monod fut le plus éloquent de tous les prédicateurs français, Bossuet seul excepté. On n'a sérieusement examiné ni le jugement de Weiss ni le mien ; on a haussé les épaules et nous en avons été pour nos frais.

La fin de non-recevoir opposée à ces paradoxes de la critique s'explique par des raisons diverses que je ois avoir assez complètement analysées dans ma seconde série d'études sur les *Réputations littéraires* ; mais la meilleure raison réside dans ce fait que la vitalité des chefs-d'œuvre d'un orateur comme Adolphe Monod *n'est pas essentiellement constituée par leur valeur intrinsèque*.

Certes il n'y a rien de plus émouvant et de plus sublime que l'apostrophe à la femme tombée, dans le deuxième discours sur la femme ; rien de plus original et de plus profond que le sermon sur le meurtre ; rien d'une plus grave beauté que le pur chef-d'œuvre intitulé *Danse et martyre* ; rien de plus pathétique et de plus terrible que le sermon sur la « Misère du chrétien inconverti », dont Michelet disait : « Ceux qui l'ont entendu en tremblent encore. » Cherchez ce qu'il y a de plus admirable dans Bourdaloue, dans Massillon, dans Saurin :

¹ *La grande prédication chrétienne en France. Bossuet, Adolphe Monod*, 1897.

l'écrasante supériorité de pareilles pages sur les plus célèbres spécimens de ces prédicateurs classiques éclatera avec une triste et comique évidence. Cependant il est devenu à jamais impossible que l'injustice des hommes soit ici réparée : pourquoi ? parce que les plus beaux chefs-d'œuvre réduits à eux-mêmes ne suffisent point ; parce qu'Adolphe Monod n'a pas eu la chance d'entrer un jour dans l'histoire, au moins par une anecdote mémorable ; parce que — il faut bien l'avouer — il n'a pas eu d'influence et d'action sur la marche de son siècle, et que, dès lors, si grand orateur qu'il fût, il n'est pas un grand homme.

La superstition de la chose imprimée ou manuscrite, si commune à toute la gent littéraire, est invétérée ; même ceux que leurs études, l'expérience et la réflexion devraient avoir un peu éclairés sur les conditions de la vie sont assez naïfs pour continuer de croire à la valeur suffisante d'un bon livre, pour cette raison seulement qu'il *existe sur le papier*. Ils disent qu'il possède la vie en puissance, sinon encore en acte, et que, puisqu'il est bon, il peut tranquillement attendre la « justice infailible de la postérité ».... Ah ! mon pauvre homme, si tu n'as à compter, pour que ton œuvre vive ou ressuscite, que sur la valeur qu'elle possède *en soi*, tu attendras longtemps.



Ce n'est point la réelle précellence des œuvres les plus vantées qui les maintient au premier rang, c'est une convention, c'est un préjugé ; mais cette convention est souveraine, ce préjugé est invincible.

L'accord des esprits sur ce qui peut d'ailleurs n'être qu'un mensonge constitue toute la quantité de certitude

nécessaire à la critique d'art ou de littérature pour s'organiser en science. Comment le sentiment général, qui est en physique la seule vérité, ne le serait-il pas aussi dans l'ordre esthétique, et à bien plus forte raison? Quand la réalité objective des lois de la nature n'a pas d'autre garantie que le consentement des hommes, qui osera parler en art de beautés essentielles?

En l'absence de toute règle extérieure et normative du beau, le monde des lettres serait livré à l'anarchie, si l'utilité primordiale d'une éducation littéraire de la jeunesse n'avait pas exigé de bonne heure l'institution d'une discipline ou d'une police. C'est pour répondre à un besoin élémentaire de pédagogie et d'ordre social qu'a été établi le culte des *classiques*. Il faut prendre ce mot en son sens le plus enfantin : il signifie livres de classe. Un certain *bon goût* assez arbitraire, fort peu « scientifique », a fait choix d'une galerie de modèles d'abord parmi les anciens, puis parmi ceux des modernes qui, en imitant librement ces maîtres, ont su le mieux conserver à la fois leur tradition et l'élargir. On a généralement donné la préférence à des auteurs exemplaires, mais moyens, recommandables par des perfections plutôt négatives, sans graves défauts comme sans rares qualités, aux Bourdaloue, aux Massillon, à d'autres excellents auteurs qu'il faut grandement estimer et honorer, mais qui n'ont rien de transcendant ni d'extraordinaire. Et l'on a gardé fidèlement leur culte, parce qu'il est très utile, parce qu'il est infiniment « plus commode » de le continuer que de risquer des changements téméraires, de renverser les anciens autels et d'introniser de nouveaux dieux.

Allez donc bouleverser des études consacrées par un

long usage, des méthodes qui ont rendu tant de services, et les habitudes de plusieurs siècles ! Ce n'est pas le libre examen qui les conserve et les perpétue, c'est la tradition, c'est l'autorité, c'est la routine dans ce qu'elle a de plus servile et de plus aveugle, et voilà pourquoi elles sont si durables. « Les œuvres que tout le monde admire sont celles que personne n'examine », a dit Anatole France, qui cette fois a parlé aussi juste que bien. L'examen qui se croit libre aboutit, d'ailleurs, aux mêmes conclusions que la routine dans les esprits moutonniers de naissance ou d'éducation. Combien d'hommes feignent de chercher ce qu'ils ont trouvé d'avance, et surtout ce qu'ils ont reçu et accepté tout fait !

Boileau déclare, dans sa septième *Réflexion critique sur Longin* : « L'antiquité d'un écrivain n'est pas un titre certain de son mérite ; mais l'antique et constante admiration qu'on a toujours eue pour ses ouvrages est une *preuve sûre et infaillible* qu'on les doit admirer. » Taine, mieux averti, se borne à écrire dans sa *Philosophie de l'art*, que, « lorsque des juges échelonnés sur toute la ligne des siècles s'accordent en un même arrêt, il est *probable* que la sentence est vraie » ; mais, depuis que nous avons abandonné nos prétentions à la certitude, même dans les sciences physiques et mathématiques, ne pouvons-nous pas nous contenter de cette probabilité en matière de goût ?

Toutes les fois que l'on tente de donner à la critique littéraire les allures d'une méthode scientifique, on ne peut guère, si l'on est de bonne foi, échapper aux doutes, aux hésitations, aux à peu près, aux réserves et aux repentirs qui sont le prix dont la sincérité se paie ; et les idées neuves qu'on introduit dans la théorie de la science sont justes peut-être, mais elles sont si contraires à sa

définition ancienne que la critique en est toute déroutée, qu'elle retourne bientôt à ses vieux errements et qu'on ne peut plus distinguer son nouveau travail de ses exercices accoutumés. Tant il est vrai que l'art, les artistes, les critiques et les esthéticiens ont une naturelle répugnance à rien sacrifier de leur domaine propre, à rien céder d'une liberté qu'ils regardent comme compromise non seulement par les empiétements de la science, mais par ses abandons les plus généreux !



L'Allemand Fechner est l'auteur d'une *Introduction à l'esthétique* où il expose la méthode d'une esthétique scientifique dite « expérimentale. »

M. Lalo, qui a fait de ce singulier livre le sujet de sa thèse latine¹, en parle sans défaveur ; mais sa consciencieuse analyse n'a réussi à m'y faire voir que des bizarreries et pas une idée originale dans le bon sens du mot. Que penser d'un esthéticien qui, au dix-neuvième siècle, définissait encore la beauté par l'agrément ? ou qui croyait utile de prendre les dimensions comparatives des tableaux de genre, des natures mortes, des peintures d'histoire et des paysages dans les vingt-deux principaux musées de l'Europe, puis d'établir les moyennes diverses de ces mesures par de savants calculs logarithmiques ? ou qui a fait cette découverte saugrenue que les femmes du monde préfèrent le blanc pour leur négligé du matin et les couleurs pour leurs toilettes de soirée ? ou qui gravement observe que, si nous aimons à dire que la lune, l'or et le vin sont blancs, dorés ou rouges, plutôt que de les appeler jaunes, c'est parce que le jaune terne,

¹ On continue quelquefois à appeler *latine*, en souvenir du passé, la moins considérable des deux thèses du doctorat ès lettres ; mais elle n'est plus écrite en latin.

— « celui de la paille, du sable inculte et des canaris », — étant plus répandu dans la nature que le jaune brillant, on a enveloppé la couleur jaune tout entière dans le dédain que le jaune terne mérite seul ? Voilà-t-il pas des remarques bien intéressantes !

Un excellent littérateur français, un professeur éminent de la Sorbonne, M. Ernest Lichtenberger, s'est lui-même laissé séduire par la noble ambition de fonder une critique vraiment scientifique et il en a inventé une qu'il appelle « impersonnelle », qu'on pourrait aussi bien nommer *objective* ou encore, comme Fechner, *expérimentale*. Il en a fait l'application au *Faust* de Goethe, après avoir passé sa vie à étudier le chef-d'œuvre et nous avoir donné les plus admirables travaux *personnels* que le clair génie de la France filtrant la profonde pensée de l'Allemagne ait produits sur ce grand sujet.

La méthode consiste à rassembler et à résumer toutes les opinions exprimées sur une œuvre d'art par le plus grand nombre possible d'êtres humains et à se faire ainsi le « rapporteur de l'humanité. » Dans une page interminablement longue à dessein, l'auteur énumère les sexes, les âges, les nationalités, les religions, les partis politiques, les classes, les professions, les tempéraments, les cultures, « toutes les tendances essentielles de l'esprit humain », qui devraient être représentées dans un rapport de ce genre, et encore ne prétend-il donner qu'un faible aperçu des données innombrables dont il serait à souhaiter que le statisticien pût faire la synthèse.

J'ai perdu le droit de dire que le principe de cette méthode est faux, depuis que nous avons reconnu que la vérité en critique littéraire est une convention et que l'accord des esprits, c'est-à-dire le suffrage universel ou

général, la fonde. Mais, que l'idée soit juste ou fausse, l'exécution en est... tranchons le mot, si ennuyeuse, que, plutôt que de me condamner à cette fastidieuse besogne, j'aimerais mieux me convertir à l'orthodoxie classique et retourner à la vieille erreur du beau absolu contemplé immédiatement en soi.

Dans ses deux ouvrages, *Science et méthode*, *La science et l'hypothèse*, Henri Poincaré insiste sur la nécessité de faire des choix et de généraliser :

« L'expérience est la source unique de la vérité, cela n'est pas contestable.... Mais il ne suffit pas d'observer, il faut se servir de ses observations, et pour cela il faut généraliser.... Les faits nus ne sauraient nous suffire.... Ils vont plus vite que nous, et nous ne saurions les rattraper ; pendant que le savant découvre un fait, il s'en produit des milliards de milliards dans un millimètre cube de son corps.... Mais les savants croient qu'il y a une hiérarchie des faits et qu'on peut faire entre eux un choix judicieux ; ils ont raison puisque, sans cela, il n'y aurait pas de science et que la science existe. »

Les *faits*, en critique littéraire scientifique comme la conçoit M. Lichtenberger, sont les jugements portés sur une œuvre, par exemple, sur le poème de *Faust*. Quelques-uns sont intéressants, beaucoup plus sont insignifiants ; on est forcé d'y faire des choix et d'y introduire une hiérarchie. *Compter* les suffrages ne suffit pas, et cette statistique est d'ailleurs (je le répète, et que mon cher collègue me pardonne d'insister) le travail le plus ingrat auquel puisse s'astreindre une intelligence que Dieu n'a point créée pour compter les sottises du monde. C'est pourquoi il faut *peser* les jugements, en commençant par éliminer toutes les non-valeurs ; elles sont innombrables comme ces grains de « sable inculte » que Fechner tout à l'heure prenait pour exemple. Songez-y un instant :

dans la critique courante de la conversation, de l'enseignement, des livres et des revues, combien rencontre-t-on de jugements vraiment originaux et sincères ? Ils ne sont presque tous que des échos se répétant les uns les autres.

Notre auteur n'en disconvient pas. Les jugements récoltés par le critique « impersonnel » doivent donc, déclare-t-il, être choisis et être *typiques*. Ils sont typiques dans trois cas principaux :

D'abord, quand ils représentent la façon de penser d'une grande quantité d'hommes et de femmes.

Un millier d'imbéciles disant tous la même chose, assurément c'est une force et c'est un document humain.

Deuxièmement, quand ils sont rendus par un ou plusieurs spécialistes ; ici, dans l'espèce, par les critiques qui ont médité sur la poésie, qui connaissent l'Allemagne, l'époque de Goethe, le poète et son ouvrage. Mais cela, c'est le train ordinaire de la critique, c'est ce que nous faisons tous ; quand nous étudions un sujet avec quelque soin, ne nous informons-nous pas toujours de ce que les personnes les plus compétentes en ont dit ?

Enfin, un jugement sera déclaré « typique » s'il est rendu par un personnage célèbre, *quelle que soit d'ailleurs son incompétence dans la matière dont il s'agit*. C'est ici la partie la plus neuve sans doute, mais la plus contestable, de la méthode de M. Lichtenberger. En quoi l'opinion de M. Boucicaut et de M. Krupp, ou même celle de Bismarck et d'Edison, sur *Faust*, peut-elle être une contribution utile à la synthèse cherchée ? Quant aux poètes et aux artistes qui se mêlent de faire de la critique, leur ignorance, leur incapacité, leur injustice est notoire en dehors de leur étroit horizon, et leurs jugements singuliers ne sont représentatifs que d'eux-

mêmes. Les paradoxes où ils se complaisent s'écartent trop de l'opinion générale pour constituer autre chose que des curiosités, des *monstres*. Victor Hugo méprisait Goethe; Tolstoï, qui ne faisait aucun cas de Shakespeare, n'avait sûrement pas plus d'estime pour l'auteur de *Faust*. Donnez-vous à des jugements pareils de gros coefficients parce qu'ils sont l'aberration du génie ? L'avis d'un homme sensé et instruit a plus de valeur.

Je ne vois donc que les jugements typiques de la deuxième catégorie, ceux des *spécialistes*, qui comptent et qui pèsent ; mais leur usage en critique n'est point nouveau. La majorité routinière fait nombre ; mais elle n'a que le poids mort de son énorme masse. En somme, la méthode n'est ni impersonnelle, ni expérimentale, ni objective, ni scientifique, parce qu'elle ne peut pas se dispenser d'employer les moyens personnels, arbitraires et subjectifs dont la critique littéraire s'est toujours servie.

Je relirai les savoureux ouvrages où mon docte ami Ernest Lichtenberger a mis son savoir, son esprit, sa sensibilité, sa finesse, ses goûts délicats, son cœur et son âme.... Mais je consulterai peu ses « Essais de critique impersonnelle. »



La seule valeur *scientifique* que la critique littéraire puisse acquérir, elle la reçoit, en dernière analyse, des historiens instruits et intelligents qui, sans renoncer à l'exercice de leur droit de juger, savent et comprennent bien ce que leurs jugements sur les œuvres d'art ont de *relatif*.

Entre toutes les *relations*, l'influence du milieu social d'abord sur l'auteur et son œuvre revêt une importance

qu'il paraît impossible d'exagérer. Pourtant on l'exagère, et plus on verse dans ce sens, ôtant à l'individu ce qu'on donne à la collectivité, plus grande on fait la part de la science et petite celle de la liberté humaine ; mais c'est parfois aux dépens de la vérité.

« La technique de l'art, suivant une remarque profonde de M. Lalo, est un fait collectif, qui a une histoire, qui est l'objet d'une véritable *obligation* dans l'âme de l'élite, douée d'une *conscience esthétique*, comme le vulgaire l'est d'une *conscience morale*. Cette obligation est même sanctionnée, comme les lois morales, mais d'une autre façon : par l'admiration d'un public, par le succès ou l'insuccès, par la gloire, l'oubli ou le ridicule. Voilà autant de faits sociaux, que l'individualisme ignore ou méconnaît.... »

Certainement, quelle que fût son ouverture d'esprit, un Athénien formé par la technique ancienne n'aurait rien vu d'admirable ni dans nos cathédrales gothiques, ni dans nos symphonies richement orchestrées. Inversement, notre sens esthétique, si habitué aujourd'hui à toutes les complications qu'il les réclame et veut qu'on renchérisse encore, a une certaine peine à retrouver, par sympathie rétrospective, le goût définitivement perdu de la simplicité antique et attique.

Voilà des faits collectifs, d'où il paraît légitime de conclure qu'il existe un esprit public orienté d'après des lois générales et toujours plus puissant que tous les esprits individuels. Mais la conclusion serait trop prompte ; car on peut citer d'autres faits, d'où il semble résulter, au contraire, que la force du courant social est quelquefois inférieure à celle de certains individus d'une exceptionnelle importance.

Si la personne de Malherbe n'était pas tellement

considérable qu'on ne puisse très bien concevoir que la réforme littéraire dont l'honneur lui revient aurait pu se faire au besoin sans lui et par la seule activité de son siècle, il n'en est pas de même de Rousseau. L'initiative évidente de ce grand personnage en conflit avec la société contemporaine est la marque authentique de l'homme de génie, et la tâche délicate de la critique littéraire sera ici de faire voir ce qu'il y a eu de nécessaire et d'attendu dans l'œuvre du premier de ces auteurs, de spontané et de nouveau dans celle du second, si la critique comprend que, pour être « scientifique », elle doit savoir rester dans la vérité relative. Et cela, M. Lalo l'a compris clairement et l'a fait avec une rare liberté d'esprit, puisqu'il écrit ces lignes bien remarquables sous la plume d'un critique qui veut être un philosophe de l'histoire et qui a subi, comme nous tous, la grande influence de Taine :

« D'abord, un même milieu comporte toujours plusieurs courants simultanés, et de sens souvent contraires, qu'il importe essentiellement de distinguer avant de leur rattacher une œuvre. Aristophane et Euripide, les *Pensées* de Pascal et les *Contes* de La Fontaine, qui sont contemporains, sont sans doute les produits de leur milieu ; mais assurément de courants très différents dans le même milieu. Ensuite, ces courants *peuvent être souvent orientés par l'artiste, bien loin qu'ils façonnent toujours eux-mêmes l'artiste*, comme le croit Taine ; c'est Voltaire et Wagner seuls qui ont groupé les Voltairiens et les Wagnériens ; on ne saurait dire que des groupements préexistants dans le public aient suscité ces grands hommes et leurs œuvres ¹. »

¹ Pour rendre à chacun ce qui lui est dû, c'est une page d'Emile Hennequin, auteur d'un essai de *Critique scientifique*, que M. Lalo résume ici et endosse. Sur cette question obscure, mais extrêmement intéressante, du rapport entre l'orientation générale de l'esprit public et les initiatives



Il y a certains faits dont la répétition est si constante que la critique peut presque en dégager des lois générales à la manière des sciences naturelles.

Telle est, par exemple, la loi de l'accueil froid et hostile que les hommes font, dans le domaine de l'art, à la plupart des nouveautés. Mais voici déjà des restrictions : « la plupart », « presque » ; *presque* tout ce qui est nouveau paraît d'abord laid. Il faut « s'y habituer. » Alors, quand l'habitude est prise, ce qui devient laid, c'est ce qui la contrarie en prétendant soit restaurer une technique abandonnée, soit instaurer déjà une autre nouveauté encore. La *mode* est un engouement conventionnel pour des inventions qui, après une première surprise désagréable, plaisent follement, et passent. Rien *n'est* beau, rien *n'est* laid ; tout *devient* beau ou laid par le travail du temps : voilà sans doute une des lois de la relativité historique. La prétendue immuabilité du beau idéal, tel qu'on le concevait autrefois, est l'instabilité même et un continuel devenir. La nature demeure le mot d'ordre des écoles successives ; toutes se piquent, l'une après l'autre, de la suivre de plus près, et leur illusion est sincère ; car, pas plus ici qu'ailleurs, il n'y a de vérité objective ; tout n'est que convention, tout n'est que pure idée. « La manière de voir les arbres, disait un peintre à Victor Cherbuliez, change deux ou trois fois au moins par siècle. »

L'habitude a, d'ailleurs, un double effet contraire. Né-

individuelles, je me permets de renvoyer encore le lecteur à mes *Réputations littéraires*, deuxième série, pages 80 à 94.

cessaire pour nous apprivoiser aux beautés nouvelles, elle peut aussi émousser notre sens du beau et nous faire, par lassitude, souhaiter un changement.

De là les révolutions du goût, qui sont plus logiques et plus nécessaires qu'on ne croit, étant des faits généraux que la science de l'histoire explique et où elle peut découvrir des lois. Mais, dans ces brusques secousses, on n'aperçoit pas d'abord le lien qui unit le présent au passé ; il faut le recul du temps pour le voir. M. Dusauze remarque que « les écoles les plus révolutionnaires ne peuvent échapper à la nécessité de s'appuyer sur les acquisitions antérieures. Après tout le fracas fait par les romantiques, quand on compare aujourd'hui leurs œuvres à celles des classiques, on voit combien superficielles étaient les différences et combien persistantes les traditions de la poésie française. »

M. Lalo s'est amusé à renvoyer dos à dos les critiques *dogmatiques* et les critiques *impressionnistes*, en démontrant aux premiers qu'ils font de la critique personnelle comme les seconds, et aux seconds que ce n'est pas le dogmatisme qui leur fait peur, c'est l'idée qu'ils ont de la science :

« L'impressionnisme a été une réaction moins contre le dogmatisme du goût que contre l'appareil scientifique et érudit du naturalisme moderne. La science est objective : elle est désintéressée dans ses explications. Le dogmatique et l'impressionniste au contraire veulent essentiellement *s'intéresser* aux choses qu'ils jugent, se passionner à tout prix. Ils se mettent chacun tout entier dans leurs jugements, et ils ne recherchent rien tant dans la critique que de s'y mettre et de s'y retrouver tout entiers. Seulement pour l'un, le moi est celui du moment, c'est un caprice passager, tout sensible et subjectif, et qui tient à rester tel ; pour

l'autre, le moi qui juge est au contraire ce qu'il y a de plus permanent en nous et de plus commun à tous les hommes. »

En fait, tous nos jugements sont subjectifs et ne peuvent point ne pas l'être ; mais la subjectivité tantôt s'étend et tantôt se resserre sur une surface plus ou moins étendue. Le moi étroitement personnel peut avoir un charme séduisant et n'est pas nécessairement « haïssable » ; mais il ne nous apporte rien qui vaille pour organiser scientifiquement la critique littéraire : s'il s'élargit jusqu'à devenir un moi social ou le moi humain, la base qu'il fournit à la critique prend alors l'ampleur et la solidité que la science réclame pour ses constructions ; on peut édifier quelque chose sur le moi qui est l'homme ou la société, ou, pour mieux dire, on n'édifie rien qui dure que sur lui.

« L'individu, écrit M. Dussauze, n'est qu'une synthèse passagère des multiples tendances d'une existence sociale permanente ; la société est un être réel, synthèse permanente d'individualités passagères. »

M. Lalo identifie l'impressionnisme et le dogmatisme en les rattachant l'un et l'autre à une idée de la science hautement et largement comprise :

« Ce qu'il y a de fécond dans les deux systèmes et ce par quoi ils concordent quand on les comprend bien, c'est l'idée de relativité.... L'un la conçoit d'une façon plus étroite, l'autre d'une façon plus large. L'impressionnisme n'étudie que la relativité des œuvres à *un* individu, et même, sous sa forme la plus subjective, à *notre* individu. Le dogmatisme ne supprime nullement cette recherche ; au contraire, il lui en ajoute d'autres semblables : il la comprend et la dépasse. Ce n'est plus seulement par rapport à nous, c'est par rapport à un temps ou un milieu donnés, ou même, si possible, par rapport à tous les hommes et à tous les temps, qu'il établit la relativité universelle des valeurs d'art. »



Eh bien, M. Lalo est-il content ? Je me rends, je suis vaincu, j'accepte la thèse autrefois combattue par moi, que l'esthétique, que la critique d'art et de littérature est une science ou peut le devenir.

Mais, puisque l'élargissement de l'idée de science est ce qui a rendu ma conversion possible, je demande qu'on élargisse davantage encore cette idée et qu'on l'étende au point d'effacer entièrement les anciennes limites. Je demande qu'en devenant scientifique la critique littéraire n'ait rien à sacrifier de ce qui fit naguère sa beauté propre ; qu'elle conserve toute l'élégance, toute la souplesse, toute la liberté qui donnèrent quelquefois à ses travaux le caractère d'un jeu supérieur et de même nature que les ouvrages mêmes de l'art.

Mais c'est précisément ce que M. Lalo ne veut pas. Il poursuit de ses railleries les critiques et les esthéticiens qui, au lieu d'apporter modestement leur pierre à l'édifice de la science, prétendent être eux-mêmes des artistes et se faire admirer comme tels. C'est ce jeune maître qui a dit que la poésie et l'éloquence ne sont pas mieux à leur place en critique que « dans un traité d'histoire naturelle ou de droit comparé. » — Je réponds au docte professeur que l'éloquence et la poésie étant l'objet même des études du critique littéraire, il me semble qu'on peut admettre ici un reflet assez naturel de la chose étudiée sur l'écrivain. Un juriste poète serait peut-être ridicule ; mais ne peut-on pas concevoir une histoire naturelle éloquente, et si Buffon a eu tort de confondre quelquefois l'emphase avec la vraie noblesse, a-t-il eu tort de bien écrire ? Claude Bernard et Pasteur ont de très belles pages. Pourquoi, sous prétexte de gravité

scientifique, interdiriez-vous à la critique littéraire en tant que science les qualités de style qu'un savant peut se permettre avec honneur ? Pour moi, non seulement j'honorerai toujours et partout ces qualités, mais leur absence chez un critique d'art me fait souffrir comme une contradiction choquante, comme la preuve que notre homme s'est mêlé de ce qu'il était incapable de sentir, et je ferme, à la seconde page, tout livre d'esthétique qui est d'un mauvais écrivain.

Un critique littéraire n'était autrefois qu'un sec correcteur de vers ou de prose, un pédant qui donnait des notes mauvaises ou bonnes aux ouvrages d'imagination. « En un siècle, écrit Edouard Rod, la critique est devenue un genre égal aux autres, où un écrivain peut mouler sa pensée et déployer ses ressources aussi complètement, aussi librement que dans le théâtre, l'histoire ou le roman. Elle exige des connaissances plus précises et supporte autant d'art ¹. » Et le critique a cessé d'être un simple ouvrier maçon d'ordre très inférieur ; appartenant désormais à la même race, formé de la même matière et pour la même destinée que les grands architectes de la littérature, il lui est permis d'avoir du génie. Artiste, savant et philosophe à la fois, il unit ces trois talents, non pour les avoir acquis l'un après l'autre, mais parce qu'il possède chacun d'eux dans sa plénitude. Un artiste complet, un savant complet, un philosophe complet, n'est pas uniquement un artiste, un savant ou un philosophe : il a la triple perfection.

Les philosophes sont des artistes. Ils « font des combinaisons de concepts, et le respect qui leur est dû est celui dont on gratifie les musiciens, les peintres, les sculp-

¹ Cité par Mlle J. de Mestral-Combremont dans son excellent recueil de *Pages choisies* d'Edouard Rod.

teurs, les poètes ; eux combinent des images. » (André Marceron, *La morale par l'Etat*, p. 29.) Les artistes de la critique littéraire sont des savants. Mais leur science n'est pas la géométrie ; c'est cet esprit de finesse qu'a décrit Pascal et qui « consiste essentiellement en l'aptitude à voir clairement un très grand nombre de notions concrètes, à en saisir à la fois l'ensemble et les détails.... » Ils ont « l'esprit ample, qui est l'opposé de l'esprit classique. » (Duhem, *La théorie physique*, pages 90, 97.)

La principale science des critiques littéraires demeure donc l'histoire. Mais ces savants historiens de la littérature, étant philosophes aussi et artistes, n'en restent pas à la réalité concrète et matérielle des faits ; ils en dégagent l'esprit, ils jugent, ils généralisent, ils découvrent des lois, ils soignent amoureusement la forme, ils creusent l'idée profondément : ils font œuvre de poètes et œuvre de penseurs.

PAUL STAPFER.



LE MILLION

ROMAN

I

Dans la salle à manger, près d'un bon feu de charbon qui brille dans la cheminée, M^{me} Lesueur fait de la frivolité. Ses mains agiles vont et viennent, le fil se noue et se dénoue autour de ses doigts, tandis que la navette blanche glisse dans les bouclettes.

Sa personne replète, écrasée dans un fauteuil bas, s'harmonise avec les objets qui l'entourent. Tout est propre, honnête, peu élégant. La table, le buffet, les chaises en noyer ciré grossièrement sculptées, agrémentées de nombreuses colonnettes, font penser à ces mobiliers qu'on voit partout, dans les loges de concierge comme à toutes les devantures des petits marchands de meubles. Le buffet seul arrête les regards. Sa partie supérieure est composée de deux portes ornées de vitraux rouges et verts, au centre desquels ressortent deux dragons jaunes qui se regardent. Lorsque les Lesueur avaient acheté ce mobilier, une vingtaine d'années auparavant, ces dragons les avaient séduits : ils avaient

trouvé que « cela faisait riche » ; depuis lors, leur orgueil de les posséder n'avait pas diminué.

Outre ces meubles, on voyait encore, devant la fenêtre, la table à ouvrage de M^{me} Lesueur et, à côté, le large fauteuil de velours rouge qu'avaient usé et graissé par places le temps, les mains sales et les cheveux. La suspension de cuivre jaune, munie d'un abat-jour en porcelaine vert d'eau, complétait l'ameublement ; et la lampe du même vert, que les progrès de la vie avaient fini par pourvoir d'un bec Auer, répandait sur cet intérieur sa clarté blanche.

M^{me} Lesueur travaillait ; sa figure grasse et carrée ne reflétait aucune expression. Elle avait le nez pointu, les yeux à fleur de tête, la bouche petite et mince. Ses cheveux châtain foncé étaient frisés tout autour du front et ramassés au sommet de la tête en un petit chignon serré. Elle restait là, insensible, en apparence, à la fuite du temps ; mais tout à coup une idée sembla lui venir, et, se redressant un peu, elle cria d'une voix aiguë :

— Julie, quelle heure est-il ?

Et elle tendit l'oreille pour écouter la réponse.

— Six heures moins le quart, répondit une voix sur-aiguë, venant de la pièce voisine.

— Vous pensez à vos haricots ?

— Oui, madame, j'y pense.

Et tout rentra dans le calme ; M^{me} Lesueur se tassa de nouveau dans son fauteuil, et ses mains recommencèrent à s'agiter régulièrement.

Un long moment se passa ainsi ; puis sa figure tressaillit de nouveau :

« Je suis sûre qu'elle va encore mettre trop d'eau, et Antoine sera fâché. »

Posant sur la table sa pelote de fil, sa navette et sa dentelle, elle se leva péniblement, et, d'un pas assourdi par la semelle de feutre de ses pantoufles, se dirigea vers la porte.

Le couloir obscur qu'elle traversa était encombré d'un porte-parapluies et d'une table carrée ; il fallait avoir l'habitude des lieux pour ne pas s'y cogner. La porte vitrée de la cuisine était entr'ouverte ; elle la poussa et s'arrêta, pétrifiée.

Julie, debout sur la chaise, le corps entièrement penché par la haute fenêtre, causait fort gaiement à travers la cour avec un domestique de l'hôtel meublé situé en face. Au moment où M^{me} Lesueur entra, l'homme disait :

— Si, racontez-le moi !

Et Julie, oubliant que son interlocuteur ne voyait d'elle que la tête, répondit en se trémoussant tout entière :

— Ah ! pour ça, non ; vous ne le saurez pas !

— Julie ! appela d'un ton impératif M^{me} Lesueur.

Julie, terrifiée, se retourna. Abasourdie de voir sa maîtresse, elle ne songeait pas à sa position fâcheuse et restait perchée sur la chaise.

— Mais descendez donc de là ! reprit M^{me} Lesueur en regardant sa bonne de haut en bas. — Avec qui causiez-vous ?

Julie, penaude, sauta à terre. C'était une grosse fille épaisse, mais assez bien faite. Elle avait des cheveux noirs qui tombaient en mèches autour de sa figure, des yeux noirs, le teint vif. Son tablier constellé de taches portait dans le haut une large déchirure, à la place où son ventre un peu proéminent frottait partout. Ses mains étaient grosses et rouges. Son corsage de pilou grenat formait avec sa jupe verte un contraste désagréable.

Elle balbutia une réponse :

— C'est un garçon de l'hôtel, nous sommes du même pays.

Cette raison ne calma pas M^{me} Lesueur :

— Comment ? vous perdez votre temps en bavardages avec des individus que vous ne connaissez pas ! — Elle insista sur le mot « individus », et sa figure exprima le plus profond dégoût. — C'est inconcevable ! Croyez-vous que vous êtes ici pour cela ? Que vont penser les voisins ? Sachez que je ne veux pas qu'on puisse dire que j'ai à mon service une créature !

« Créature » fut dit sur le même ton qu'« individus » : ce mot avait toujours eu pour M^{me} Lesueur le sens de fille perdue.

Julie ne savait que répondre ; elle attendait la fin de la tirade et pensait :

« Pourvu que monsieur ne rentre pas ! »

Mais ce fut tout pour le moment. Le mépris de M^{me} Lesueur avait été jeté tout entier avec le mot « créature » ; et, sur le ton d'une reine parlant à ses sujets :

— Montrez-moi votre épaule ; je suis certaine que vous avez encore mis trop d'eau !

— Oh ! non, madame, s'empressa de répondre Julie, ravie de voir la conversation changer de cours, — madame peut voir !

Et, se précipitant vers le fourneau, elle découvrit une casserole dans laquelle mijotait l'épaule fumante avec un parfum de viande revenue et d'oignons rousis.

M^{me} Lesueur approcha son nez du récipient, et, un peu adoucie à la vue de cette chose grassouillette et juteuse, qu'elle mangerait tout à l'heure, elle reprit, plus calme :

— Faites attention que cela cuise bien doucement.

Puis, se retournant, elle aperçut de nouveau la chaise devant la fenêtre. Son ton redevint sévère :

— Si je vous revois avec ce garçon, je vous donne vos huit jours.... En attendant, monsieur saura ce qui se passe.

Et, très digne, elle quitta la cuisine et retourna dans la salle à manger.

Son beau calme avait disparu. Elle marmotta entre ses dents :

— Ah ! les gens qui n'ont pas de domestique ne connaissent pas leur bonheur !

Elle avait entendu prononcer cette phrase et avait pris l'habitude de la répéter dans les grandes occasions ; mais elle n'en pensait pas un mot, et eût donné sa chemise et celle de son mari plutôt que de se passer de bonne.

Sans savoir pourquoi, elle rangea son fil, sa dentelle et sa petite navette blanche, prit l'*Echo de la mode* qui traînait sur sa table à ouvrage et s'installa dans le fauteuil rouge, devant la table ronde recouverte d'un tapis en imitation de tapisserie. Elle ouvrit alors devant elle son journal favori, et le souvenir des méfaits de Julie ne tarda pas à s'effacer.

Comme elle était un peu myope, elle tendait le cou, tantôt à gauche, tantôt à droite, selon la page qu'elle regardait. Elle examinait longuement les gravures ; des exclamations lui échappaient :

— Ah ! non ! c'est vraiment trop ridicule !... Oh ! comment peut-on ?...

Elle s'absorba longtemps dans la contemplation d'une robe très ajustée, ainsi décrite : « Tea gown en charmeuse lilas rosée, voilée d'un habit en mousseline de soie

même couleur. » Immédiatement, elle s'était vue drapée dans ces étoffes soyeuses, sous les regards admiratifs de tous ; les femmes l'examinaient avec envie, les hommes s'avançaient empressés....

Mais Julie la rappela bientôt à la réalité : elle entr'ouvrit la porte en disant :

— Je descends chercher du pain.

M^{me} Lesueur répondit seulement :

— Allez !

Hélas ! le charme était rompu, et, tristement, elle abandonna la gravure dangereuse. Elle continua à feuilleter son journal, mais aucun modèle ne la séduisait autant. Par habitude, elle lut les pages d'annonces : Une midinette guérie par les pilules Pink.... Suc orchidée pour la beauté et la pureté du teint.... L'art d'être belle par la méthode américaine, etc. Sans bien s'en rendre compte, elle avait le désir de toutes ces pâtes et poudres dont on se couvre le visage et les mains, et qui sont le signe d'une élégance raffinée ; elle en blâmait, il est vrai, l'usage chez les autres, mais s'en fût elle-même fort bien accommodée.... Heureusement, elle aperçut le feuilleton, et, bien qu'elle l'eût interrompu depuis huit jours, se souvint sur-le-champ de la dernière phrase qu'elle avait lue. Elle se jeta sur ces feuilles avec avidité, et oubliant tout, pâtes, poudres, robe, retomba dans un autre rêve.

Tout à coup, un bruit de clef, de porte qui s'ouvre et se referme, un bruit de pas ; et M. Lesueur entra dans la pièce.

C'était un homme de taille moyenne, d'une physiologie sans caractère. Ses traits bouffis et poupards faisaient invariablement dire de lui : « C'est un brave homme. » Il n'avait aucune prétention à être autre chose, et, tout en maugréant souvent contre la vie *mollusque*

des bureaux, tout en aspirant, pour la forme, à une existence plus mouvementée, il était enchanté de son sort.

En entrant, un peu essoufflé par la montée des cinq étages :

— Bonjour, dit-il. Quoi de neuf ?

Phrase qu'il prononçait tous les soirs sans se lasser, bien qu'en réalité il ne s'attendît jamais à rien de neuf.

— Bonjour, répondit M^{me} Lesueur, reprenant, après un rapide coup d'œil à son mari, sa lecture passionnante ; et elle ajouta machinalement :

— Comment vas-tu ?

M. Lesueur, qui entendait cette question tous les soirs, avait pris, depuis longtemps, l'habitude de n'y rien répondre.

Il passa dans la chambre à coucher contiguë à la salle à manger. On entendit le frottement d'une allumette, puis plus rien. Au bout d'un moment, une paire de chaussures tomba lourdement sur le parquet. Ce furent ensuite des bruits d'eau versée, d'eau agitée ; et M. Lesueur appela :

— Dis donc !

— Quoi ?

— Devine qui j'ai rencontré.

Pas de réponse : M^{me} Lesueur, dans la salle à manger, se dépêchait d'achever son feuilleton.

M. Lesueur alla la rejoindre ; puis il demanda de nouveau :

— Devine qui j'ai rencontré.

M^{me} Lesueur agita vers lui sa main droite, et dit, très vite et très excitée :

— Attends ! attends ! tout de suite : je n'ai plus qu'une demi-page !

M. Lesueur, sans témoigner la moindre impatience, s'assit près de la table, et, heureux de se sentir chez lui, au chaud, de n'avoir rien à faire, il attendit.

M^{me} Lesueur releva enfin la tête. Elle semblait radieuse : c'est que le poète de son feuilleton avait réussi à convaincre la fille du marquis et s'apprêtait à l'enlever pour aller vivre avec elle au centre de l'Afrique.

— Quoi ? dit-elle, regardant son mari, et retombant encore une fois du haut de son rêve. Que disais-tu ?

— Je disais, reprit celui-ci : devine qui j'ai rencontré.

— Tu as rencontré quelqu'un ? fit-elle, soudain intéressée. Comment veux-tu que je sache ?

— Mon vieil ami Georges Dubois.

M^{me} Lesueur fut désappointée.

— Oui, continua M. Lesueur, et je lui ai demandé de venir demain soir avec les autres.

— Comment ! Mais nous ne le connaissons pas !

— C'est un camarade de collège, et je le tutoie !

— Qu'est-ce qu'il fait, ce monsieur ? interrogea M^{me} Lesueur, inquiète.

— Professeur au Lycée Charlemagne.... Il a fait un riche mariage, il n'est pas à plaindre.

— Ah ! dit seulement M^{me} Lesueur.

Elle ne savait que penser, tiraillée entre deux sentiments : la joie de montrer des invités de marque à ses hôtes ordinaires et de pouvoir dire confidentiellement à son amie, M^{me} Granger : « Ce sont des gens qui ont de la fortune », et l'effroi de la réception à organiser. Elle songea immédiatement :

« Il faudra du chocolat, en plus du thé, et de la bière pour les messieurs. Maintenant, pour les gâteaux, il vaudra mieux les faire venir de chez le grand pâtissier de la rue de Clichy. »

Mais M. Lesueur interrompit ses réflexions en disant :

— Tu sais, pas la peine de faire des frais : entre amis, il faut se recevoir simplement.

M^{me} Lesueur allait répondre ; mais, comme Julie entrait, elle se rappela vaguement qu'elle avait des raisons de tenir la bonne à distance : elle pinça les lèvres et rangea son journal. Ses souvenirs se précisèrent ; la scène de la fenêtre lui revint à l'esprit ; et, quand Julie eut tourné les talons, elle dit solennellement :

— Antoine ! tu sais, j'ai surpris Julie en train de faire la conversation avec un domestique de l'hôtel d'en face !

— Ah vraiment ! dit M. Lesueur, qui ne comprenait pas encore toute l'importance de cette révélation.

— Oui, reprit sa femme, et je l'ai avertie que je te raconterais tout.

— Ah ! oui, répondit encore M. Lesueur, sans savoir au juste ce qu'on voulait de lui, et paraissant réfléchir.

— Dis-lui que je suis très mécontente. J'y tiens beaucoup.

M. Lesueur avait compris. De temps en temps, on le faisait intervenir dans les discussions du ménage : cela ne l'amusaient aucunement, mais il pensait que c'était nécessaire, et il s'exécutait de bonne grâce.

Quand Julie revint, il lui dit, sans élever la voix, mais du ton d'un homme très affecté :

— Julie, madame vient de me raconter dans quelle position elle vous a surprise : je ne voudrais pas que pareille chose se renouvelât.

Julie, confuse, tenait, sans oser la poser, une pile d'assiettes qu'elle calait sur son ventre. M^{me} Lesueur semblait triompher ; ses yeux disaient :

« C'est bien fait, je vous avais prévenue ! »

M. Lesueur, satisfait du début, reprit avec dignité :

— J'espère que vous comprenez mieux que personne l'inconvenance de votre conduite.

Et, emporté par la sonorité des mots, perdant de vue ce qu'il avait à reprocher à sa bonne, il continua :

— Quant à cet individu, il faut bien que ce soit la dernière des canailles pour s'être ainsi laissé aller à....

Il ne savait comment finir ; le méfait de Julie lui revenant, il ajouta simplement :

— A vous faire perdre votre temps !

Julie respira, mais M. Lesueur, en regardant sa femme, vit qu'il n'en avait pas dit assez. Avec plus de fermeté il conclut :

— Si de tels faits se reproduisent, je vous flanque à la porte !

Cette fois, c'était la fin. Julie posa ses assiettes et continua de mettre le couvert. M^{me} Lesueur, rassérénée, regarda les dragons du buffet ; et M. Lesueur se moucha bruyamment.

Quand le dîner fut servi, M. et M^{me} Lesueur s'assirent l'un en face de l'autre et commencèrent à manger silencieusement.

Puis, repensant à sa rencontre, M. Lesueur se mit à conter à sa femme comment, au collège, Georges Dubois et lui évitaient d'apprendre leurs leçons et de faire leurs devoirs, comment ils se soufflaient pendant les interrogations, comment, enfin, sans en avoir l'air, ils s'arrangeaient pour chatouiller les camarades placés devant eux.

— Ah ! nous en avons fait de bonnes ! conclut-il, émerveillé de son audace passée.

Le dîner avait été excellent, l'épaule cuite à point, les haricots assaisonnés à souhait. La bonne digestion ai-

dant, M. et M^{me} Lesueur se sentaient parfaitement heureux : lui, rajeuni par ses vieux souvenirs ; elle, satisfaite d'elle-même, la conscience légère.

Quand Julie eut emporté la vaisselle, ils levèrent tous deux leurs bras, qui reposaient sur la table, pour qu'elle pût tirer la nappe et mettre le tapis. Puis, ils restèrent sans parler. La température était douce, des odeurs de cuisine flottaient par la chambre. M. Lesueur alluma une cigarette ; M^{me} Lesueur envahit le grand fauteuil rouge. Instinctivement elle reprit sa frivolité, et ses doigts se remirent en mouvement. M. Lesueur sortit de sa poche un journal du matin, qu'il n'avait pas eu le temps d'achever, et, les deux coudes sur la table, s'enfonça dans cette lecture.

La politique intérieure l'intéressait assez peu, et la politique extérieure pas du tout. Il regardait le compte rendu de la Chambre, mais ne s'arrêtait pas aux agitations socialistes en Allemagne. Il préférait les prouesses des aviateurs, les grands procès, les faits divers et les articles soi-disant scientifiques de la première page. De temps en temps, il annonçait tout haut quelque nouvelle :

— Tiens ! deux maçons qui se sont tués en tombant d'un échafaudage, rue de Rivoli !

Et M^{me} Lesueur répondait :

— Oh, ces ouvriers sont si imprudents !

Ou bien :

— On a trouvé sur les fortifications un cadavre mutilé. On recherche si c'est un homme ou une femme, et s'il s'agit d'un crime.

— Quelle horreur ! disait M^{me} Lesueur toute frémissante, et une impression de dégoût se répandait sur toute sa figure bien portante.

Mais M. Lesueur, pour éloigner cette image répugnante, lisait bien vite :

— La pièce de Paul Citron, *Niniche et Titi*, apparaît comme un vrai chef-d'œuvre.

M^{me} Lesueur reprenait son air placide; cela ne l'intéressait aucunement.

Un temps assez long s'écoula ainsi.

Puis M. Lesueur, ayant terminé sa lecture, reparcourut tout le journal, en quête de quelque détail inaperçu. N'en trouvant pas, il regarda sa montre et poussa son exclamation habituelle :

— Comment ? déjà !

— Quelle heure est-il donc ?

— Neuf heures et demie. C'est le moment d'aller se coucher. Surtout que, demain, on fait la fête !

M^{me} Lesueur, enchantée, rangea définitivement sa dentelle, et, tandis que son mari allumait une lampe dans la chambre à coucher, repoussa soigneusement le fauteuil rouge, puis se haussa sur la pointe des pieds pour éteindre le gaz.

Dans l'obscurité, à tâtons, elle se dirigea vers la chambre.

C'était une pièce petite et encombrée. Outre le large lit de palissandre et l'armoire assortie, on y voyait une commode Empire provenant de l'héritage d'une tante de M. Lesueur, un grand fauteuil Voltaire, recouvert de velours verdâtre, une table de nuit et deux chaises en damas rouge. En face de la salle à manger s'ouvrait un réduit obscur, sorte de cabinet noir : c'était le cabinet de toilette.

Quand M^{me} Lesueur entra, son mari avait déjà plié sur le dos d'une chaise son veston et son gilet. M^{me} Lesueur, à son tour, posa sur l'autre chaise son large peignoir de

flanelle bleu foncé à empiècement de velours rouge. Elle défit ses cheveux, réunit ceux de derrière en une petite natte bien serrée, enroula ceux de devant sur d'innombrables bigoudis, et sa figure parut plus large que jamais.

Elle laissa tomber autour d'elle le reste de ses vêtements, les ramassa en tas, les plaça au pied du lit, puis, épanouie, se glissa entre les draps, et sourit de plaisir quand ses pieds rencontrèrent le cruchon d'eau chaude.

M. Lesueur, couché avant elle, lui tournait le dos et commençait à s'assoupir. Elle se borda jusque par-dessus les épaules et dit à son mari :

— Tu peux éteindre !

Il se leva sur un coude, souffla la bougie, puis, avec un soupir, rentra sous les couvertures.

— Bonsoir, dit M^{me} Lesueur.

— Bonsoir, répondit son mari.

Depuis vingt ans qu'ils étaient mariés, jamais ils ne s'étaient endormis sans prononcer, dans l'obscurité, ce sacramentel bonsoir.

Rien ne remuait dans la chambre, tous deux semblaient dormir. Mais M^{me} Lesueur se dressa tout à coup :

— Antoine !

— Quoi ? grogna-t-il.

— Quel jour sommes-nous ?

M. Lesueur, soudain réveillé, réfléchit un moment, puis répondit :

— Vendredi.

Et M^{me} Lesueur reprit :

— Tu n'as pas remonté la pendule : demain elle va s'arrêter, et ce sera toute une affaire !

— C'est bon, dit M. Lesueur, il est encore temps.

Il ralluma la bougie, et, en chemise, jambes nues,

s'approcha de la cheminée, sur laquelle trônait la pendule en marbre noir, enjolivée de cuivre et de bronze. Il la remonta soigneusement, avec lenteur, puis retourna tout grelottant dans son lit, éteignit la bougie ; et bientôt on n'entendit plus dans la chambre que deux respirations égales et le tic-tac régulier de la pendule remontée.

II

Le matin, M. Lesueur se levait et s'habillait sans que sa femme eût une conscience bien nette de ses mouvements. Il avalait à la hâte une tasse de cacao, disposée dans la salle à manger par Julie. Il entr'ouvrait ensuite la porte de la chambre et disait assez bas :

— Au revoir, Mathilde !

M^{me} Lesueur, sans bouger, la figure dans l'oreiller, marmottait une réponse inintelligible. M. Lesueur refermait la porte et s'en allait pour toute la journée, car il habitait trop loin de son bureau pour rentrer déjeuner chez lui. M^{me} Lesueur se réveillait alors petit à petit, et se levait assez régulièrement vers huit heures et demie.

Ce jour-là, à peine hors du lit, elle se mit à songer à la réception du soir, et de graves problèmes assaillirent son esprit. Cette soirée revenait tous les mois ; mais, aujourd'hui, la présence escomptée de Georges Dubois et de sa femme exigeait des soins tout particuliers.

Il fallut sortir dans la matinée pour commander, rue de Clichy, des petits fours et de la bière. D'ordinaire, Julie était chargée de ces courses, mais, ce jour-là, M^{me} Lesueur tint à tout faire par elle-même.

Elle acheta aussi quelques fleurs pour orner son salon. De retour, elle se déshabilla, mit un vieux peignoir en lainage vert bouteille, que, depuis des années, elle résér-

vait pour les besognes malpropres : il lui servait quand elle aidait Julie à nettoyer une pièce à fond, les jours où elle faisait des confitures, et quand elle se lavait la tête. Elle remit ses cheveux, qu'elle avait défaits pour sortir, sur les petits bigoudis noirs, et, ainsi parée, elle commença les préparatifs.

Avec Julie elle fit le ménage : elle se démenait en soufflant très fort. Quand tout fut terminé, elle se fit servir un rapide déjeuner sur la table de l'antichambre, pour ne pas salir la salle à manger.

Il fallut ensuite arranger le salon, travail qu'elle aimait fort, ayant pour cet endroit de sa demeure une tendresse spéciale. Le salon lui apparaissait comme le signe de l'aisance et du confort : il lui semblait qu'elle devenait une autre femme en y entrant. Chaque fois que Julie annonçait une visite, c'est avec une joie intime qu'elle prononçait :

— Faites entrer au salon.

S'il lui arrivait par hasard d'avoir du monde à dîner, elle n'oubliait jamais de dire après le repas :

— Passons au salon, voulez-vous ?

• Parfois M. Lesueur protestait :

— Mais non, ce n'est pas la peine ; on est mieux ici.

Un regard que lui lançait sa femme l'avertissait bien vite de son erreur, et, docile, il reprenait :

— Après tout, allons-y. Cela nous changera.

Le mobilier même de cette pièce plaisait infiniment à M^{me} Lesueur. Elle y retrouvait d'abord, entre les deux fenêtres, le piano qui lui avait servi avant son mariage et dont elle avait hérité à la mort de ses parents. Elle ne l'ouvrait jamais ; mais elle avait de grandes prétentions musicales et ne manquait pas, en entendant jouer

un air, de battre la mesure avec sa tête ou son pied. Le canapé, les deux chaises et les deux fauteuils étaient en noyer ciré recouvert d'une sorte de tapisserie où des guirlandes s'entrelaçaient sur un fond vert ; mais, pour préserver l'étoffe délicate, des housses mystérieuses, et qu'on enlevait rarement, flottaient sur tout cela. Devant le piano, une table gigogne, la dernière acquisition des Lesueur, des rideaux de velours rouge, un tapis à fleurs de couleur, complétaient l'aspect cossu de ce décor et achevaient de donner à la pièce un air de confort.

Sur le piano, sur la cheminée, sur la table gigogne s'étaient, dans un désordre voulu, mille de ces bibelots inutiles qu'on finit toujours par amasser. Il y avait les vases à fleurs, de formes diverses, avec ou sans personnages, les coupes et les vide-poches, souvenirs des villes d'eaux, les sabots en bois ou en porcelaine, que les amis vous rapportent pour bien vous montrer qu'ils ont passé l'été au Tréport ou à Saint-Valéry. Il y avait les coquillages qui servent de cendriers ; enfin, éparpillées partout, une multitude de photographies, quelques-unes d'amis véritables, les autres données par ces indifférents qui, un beau jour, sans rime ni raison, vous honorent d'un portrait dont ils ne savent où placer les trop nombreux exemplaires.

M^{me} Lesueur s'attendrissait toujours devant ces trésors : elle les essayait les uns après les autres, puis les remettait exactement en place. Enfin, quand tout était propre et en ordre, on retirait les housses, et le salon dévoilait sa splendeur.

Tout cela prenait du temps.

Quand M. Lesueur rentra, sa femme, toujours en peignoir et en bigoudis, venait de sortir les tasses et les

verres, apportait dans les assiettes les petits éclairs blonds et bruns.

— N'entre pas dans la salle à manger, dit-elle à son mari ; tu salirais tout. Dis à Julie de cirer tes chaussures.

M. Lesueur obéit, et entra dans la cuisine. Il y régnait un grand désordre ; la vaisselle sale du déjeuner encombra la table ; des torchons maculés traînaient. Julie, rouge, affairée, surveillait, sur le feu, une grande casserole. M. Lesueur attendit, sans impatience, contemplant le chocolat qui montait doucement ; puis, ayant posé son pied sur la chaise encombrée de chiffons, se mit à observer Julie qui crachait sur sa brosse à cirage.

M^{me} Lesueur entra triomphante, l'œil animé, le teint vif.

— Tout est prêt, dit-elle, nous n'avons plus qu'à dîner ; ensuite je m'habillerai.

Quelques minutes après, tous deux, dans l'antichambre presque obscure, absorbaient un repas tiède et à moitié cuit ; mais ni l'un ni l'autre ne songeaient à s'en plaindre.

.

Quand retentit le premier coup de sonnette, M. et M^{me} Lesueur, debout dans leur salon, attendaient déjà depuis un quart d'heure. M. Lesueur avait gardé son veston et n'offrait pour toute élégance que ses bottines qui reluisaient. M^{me} Lesueur avait revêtu ses plus beaux atours : elle arborait un corsage de soie violette à grands ramages argentés, garni d'un empiècement de guipure jaune sur fond blanc, et ce corsage, très étroit, lui serrait la poitrine d'une manière anormale et pénible. Sa grosse figure, tout auréolée par ses cheveux frisés, sem-

blait plus rouge, émergeant de ce col blanc. Elle s'était mis, à n'en pas douter, un solide nuage de poudre de riz sur le nez et les pommettes. Sa jupe noire, ornée de soutaches, toute neuve, la gonflait d'un orgueil particulier.

En entendant sonner, ils tressaillirent ; pour se donner une contenance, M^{me} Lesueur redressa quelques fleurs dans un vase ; son mari regarda par la fenêtre, sans s'apercevoir que les volets étaient fermés.

La porte du salon s'ouvrit sous la poussée vigoureuse de Julie : deux personnes entrèrent. — C'étaient M. et M^{me} Granger.

Lui, grand, bien fait, élégant dans sa longue redingote ajustée, très chauve, avec une moustache gracieusement retroussée et une barbe en pointe. Il tenait à la main une paire de gants. Il s'avança vers M^{me} Lesueur, la bouche en cœur, un sourire satisfait sur les lèvres. Sa femme, qui le suivait, était de petite taille et très maigre ; toute sa personne paraissait étriquée et incolore, mais on s'accordait généralement à lui trouver l'air distingué.

En s'avançant, elle jeta sur le salon un regard circulaire : ses yeux tombèrent sur la jupe neuve de M^{me} Lesueur. Ce furent alors des effusions ; les mots « cher ami, chère amie » voltigèrent quelques minutes, puis les deux dames s'assirent sur le canapé, et, tout en bavardant, s'examinèrent avec soin.

— Non, je ne suis pas sortie, disait M^{me} Lesueur, cherchant pourquoi M^{me} Granger avait mis sa robe grise plutôt que sa robe bleue.

— Moi non plus, répondait M^{me} Granger, tout en se disant que jamais M^{me} Lesueur n'avait semblé si grosse.

Ces messieurs, pendant ce temps, causaient près de la

porte ; M. Lesueur, les mains dans ses poches, M. Granger jouant toujours avec ses gants :

— C'est égal, voilà le froid qui vient.

— Oui, c'est l'hiver qui commence.

Un second coup de sonnette les rendit soudain silencieux. Tandis que, dans l'antichambre, les nouveaux venus se débarrassaient, M^{me} Lesueur reprit pour dire quelque chose :

— On commence à se sentir en hiver.

Déjà la porte s'était ouverte, livrant passage à une grande femme assez jeune de tournure, mais avec un teint fané et des cheveux grisonnants. Elle dit tout de suite :

— Nous avons pris la liberté d'amener Blanche : peut-être est-ce indiscret ?...

— Mais comment donc ? répliqua M^{me} Lesueur ravie, vous avez eu une excellente idée.

Blanche avançait derrière sa mère. Elle dit bonjour d'une petite voix pointue, et s'assit sur une chaise, où elle resta toute droite sans s'appuyer au dossier.

Le mari, M. Marty, entra le dernier. De taille moyenne, il avait la barbe et les cheveux noirs ; et tout son être exprimait, depuis sa naissance, une tristesse funèbre, inexplicable et comique.

Il salua chacun d'une voix éteinte.

La conversation devint générale. M^{me} Marty dit, en se frottant les mains :

— Il fait bon ici, mais dehors il ne fait guère chaud.

Et M^{me} Granger répondit en l'observant :

— C'est que nous voilà en hiver.

Puis, après un temps :

— On va pouvoir sortir ses fourrures.

Les dames se mirent alors à discuter toilette ; et, cha-

cune voulant donner son avis, elles parlaient toutes en même temps. Les messieurs reprirent leur place près de la porte, et la conversation roula, entre M. Lesueur et M. Granger, sur le nouveau tarif des tramways. M. Marty ne disait rien, tout en paraissant très attentif, et hochant la tête d'un air approbateur, chaque fois qu'on le regardait.

Encore un coup de sonnette, suivi de l'entrée d'un nouveau ménage : c'étaient M. et M^{me} Dalmot. Lui, gros, bonhomme, l'air réjoui et bon enfant ; camarade de régiment de M. Lesueur, qu'il tutoyait. Il avait la spécialité des farces et des bons mots, et sa voix emplissait tout le salon. Elle, petite personne rondelette et insignifiante, qui avait pris, à force de vivre avec son mari, une expression de bonne humeur et de joie sans malice.

Tout le monde à leur contact sembla transformé ; M. Marty lui-même sourit avec bienveillance.

— Vous attendez encore quelqu'un ? dit M^{me} Granger d'une petite voix sèche ; car elle avait remarqué chez M^{me} Lesueur une sorte d'agitation contenue.

M^{me} Lesueur annonça d'un ton modulé la venue des Dubois.

— Ah ! dit M^{me} Granger, sans rien ajouter.

Mais cela jeta un froid, et, pour un moment, la conversation s'arrêta. Heureusement M. Dalmot n'était pas homme à laisser un silence se prolonger ; il dit de sa grosse voix joyeuse :

— C'est qu'il ne fait guère chaud aujourd'hui !

Cette phrase suffit pour dissiper la gêne, et M^{me} Lesueur demanda :

— Mademoiselle Blanche, jouez-nous donc quelque chose !

— Oh ! madame, répondit Blanche, je ne sais rien.

— Petite menteuse ! reprit M^{me} Lesueur ; les jeunes filles disent toutes cela.

Et, se tournant vers M. Marty, elle ajouta :

— N'est-ce pas, monsieur Marty, que votre fille peut bien nous faire un peu de musique ?

M. Marty se retourna, surpris ; il hocha la tête, et prit l'air de quelqu'un qui ne peut parler, retenu par le secret professionnel. Mais on insista, et un colloque finit par s'engager entre la mère et la fille :

— Voyons, Blanche, ne te fais pas prier !

— Mais, maman, je ne sais rien !

— Joue ta valse.

— Oh ! c'est impossible, il y a un passage où je me trompe toujours.

— Et ta berceuse ?

— Il y a un mois que je ne l'ai pas revue !

— Joue ta tarentelle.

Blanche hésita, et aussitôt tout le monde la pria davantage. Elle se leva alors, et, sans grâce, maussade, s'asseyant au piano, attaqua enfin sa tarentelle.

Tous se turent, la respiration arrêtée, l'oreille tendue, l'air charmé.

M^{me} Lesueur pensait :

« Pourvu que les Dubois ne sonnent pas en ce moment, et pourvu que Julie ne laisse pas brûler son chocolat ! »

M. Lesueur se demandait comment il présenterait Georges Dubois.

M^{me} Granger se disait :

« C'est drôle, il y a une lampe qui sent mauvais. »

Son mari cherchait à se rappeler si le conducteur du tramway ne l'avait pas volé de deux sous en lui rendant sa monnaie.

M. Dalmot préparait un jeu de mots sur tarentelle.

M^{me} Dalmot se demandait avec inquiétude si elle n'avait pas oublié d'éteindre le gaz de sa cuisine.

M^{me} Marty imaginait des combinaisons pour transformer, l'année prochaine, la robe de sa fille.

M. Marty seul ne pensait à rien : il écoutait.

Quand Blanche eut fini, ce furent des applaudissements, des exclamations enthousiastes : chacun voulait placer un mot, pendant que Blanche, émue et rougissante, regagnait sa place, un sourire sur les lèvres.

La conversation reprit vive et animée. On parla musique ; les Granger, qui avaient, la semaine précédente, entendu *Mignon* à l'Opéra-Comique, racontèrent leurs impressions.

Mais la soirée s'avancait ; et M^{me} Lesueur, après avoir anxieusement tendu l'oreille vers un coup de sonnette possible, finit par s'avouer que les Dubois ne viendraient pas.

Il fallut bien se résigner à passer dans la salle à manger, sans les attendre, pour prendre le thé. M^{me} Granger dit en se levant :

— Il n'a pas l'air de venir, votre monsieur Dubois.

Et M^{me} Lesueur, déconfite, dut convenir qu'il n'y fallait plus compter.

— Quelque empêchement imprévu !... dit-elle pour essayer de se remonter elle-même.

La certitude de ne plus voir arriver les Dubois acheva de dérider les convives ; et la voix sonore de M. Dalmot éclatait plus fort que jamais.

— Quand j'aurai gagné le million, disait-il, redressant sa haute taille, j'irai tous les soirs au théâtre et je souperai dans les grands restaurants.

M^{me} Granger dressa la tête :

— Vous pensez gagner le million ?

— J'en suis persuadé, répondit-il, toujours épanoui, et je pense que nous sommes tous ici dans le même cas, n'est-ce pas, Marty ?

M. Marty allait peut-être répondre, car il commençait à hocher la tête ; mais sa femme l'en empêcha :

— Bien sûr nous avons un billet, comme tout le monde...mais vraiment il faudrait trop de chance pour gagner !

M. Granger dit d'un air fin :

— On peut toujours espérer, madame !

M. Dalmot reprit :

— Que feriez-vous si vous gagniez ?

M. Granger répondit sans hésiter :

— J'aurais une automobile, et je passerais mes étés à Trouville.

Sa femme ajouta d'une voix aiguë :

— D'abord il faudrait déménager et prendre deux domestiques.

Les Lesueur ne disaient rien ; M. Dalmot le remarqua.

— Et toi, mon vieux, que ferais-tu ? dit-il à M. Lesueur.

Celui-ci hésita :

— Moi, rien, je n'y ai jamais songé.

M. Dalmot se frappa violemment les cuisses, et son rire énorme éclata :

— Ah ! c'est un comble ! Des gens qui prennent un billet et qui ne songent pas à gagner le million !

— Mais... nous n'avons pas de billet, dit M. Lesueur.

Il y eut alors un tumulte d'exclamations joyeuses. M. Marty lui-même riait silencieusement, mais de toute sa figure.

M. Lesueur éprouva le besoin de se défendre :

— Je n'ai pas pris de billets, parce que c'est une blague.... On ne gagne jamais.

— On gagne toujours, au contraire, glapit M^{me} Granger. Il y aura la semaine prochaine un millionnaire de plus : vous ne pouvez pas le nier.

— Quand a lieu le tirage ? demanda M^{me} Lesueur.

— Dans cinq jours, le 31.

M. Lesueur sembla réfléchir, puis il dit :

— Ma foi, moi, si je gagnais, je ne le dirais à personne, et je ne changerais rien à ma vie. On mettrait seulement un peu plus de beurre dans les épinards.

Et son bon visage honnête s'épanouit dans un sourire.

M^{me} Lesueur approuva :

— Je suis de ton avis : nous sommes très heureux ainsi, il ne nous manque rien.

M^{me} Granger dit très vite :

— Oh, évidemment ! A nous non plus, il ne manque rien ; n'empêche qu'un bon petit million serait assez le bienvenu. — Qu'en pensez-vous, madame Marty ?

M^{me} Marty répondit, en regardant tantôt son mari, tantôt sa fille :

— Pour nous, notre premier soin serait d'établir Blanche le mieux possible : après, on verrait.

Blanche devint pourpre, et M. Marty parut approuver pleinement les paroles de sa femme.

Cependant les convives ne perdaient pas leur temps ; M^{me} Lesueur avait vu disparaître tous les petits fours, et, songeant à son dessert du lendemain, elle en éprouvait quelque regret.

Les assiettes vides, il n'y avait plus qu'à quitter la salle à manger. Chacun chercha dans le fond de sa tasse ou de son verre une dernière goutte ; puis tous se levèrent. Il y eut un grand bruit de chaises. Avec mille politesses,

ils franchirent la porte du salon. Il y faisait bon, et le canapé, le fauteuil, les chaises rembourrées semblèrent voluptueux à leur alourdissement.

Après un moment de calme, quelqu'un s'écria :

— Eh, Marty, vous allez nous chanter un petit air.

M. Marty sourit, agita les mains, et répondit avec douceur :

— Non, non, c'est impossible.

Mais tout le monde se mit à insister, comme tout à l'heure auprès de sa fille, et, très intimidé, il ne sut plus que dire.

— M^{lle} Blanche va vous accompagner, n'est-ce pas ? interrogea M^{me} Lesueur, se tournant vers la jeune fille.

Blanche ne demandait pas mieux ; elle se leva et, l'air émancipé, se dirigea vers le piano. M. Marty, ne pouvant plus refuser, s'accouda. Sa femme lui dit :

— Chante, tu sais, celle qui est si drôle, sur le Métropolitain.

Blanche fit un petit accompagnement, et M. Marty, la figure plus triste et plus allongée que jamais, chanta d'une voix uniforme une chanson où il était question du Métropolitain, de la tour Eiffel et d'un fromage de gruyère avec lequel rimait le président Fallières.

Les auditeurs, la bouche ouverte, les yeux fixés sur lui, ne perdaient pas un mot ; au retour du refrain, les têtes et les pieds s'agitaient en cadence. Quand ce fut fini, il y eut un débordement de rires, d'applaudissements, une joie délirante.

M. Marty chantait rarement, mais il remportait chaque fois un succès aussi éclatant, et, sans qu'on sût pourquoi, sa chanson était pour tous le signal du départ. Tout en riant, les dames se levèrent, cherchèrent leurs vêtements

dans l'antichambre mal éclairée, chacune revenant s'habiller en pleine lumière, devant la glace du salon.

— Elle est épatante, celle-là, disait M. Dalmot, mettant son nez dans tous les chapeaux melons pour reconnaître le sien.

M. Lesueur alluma une petite lampe Pigeon ; et, tandis que M^{me} Lesueur, ravie, échangeait des poignées de mains et des adieux, il descendit le premier l'escalier, tenant la lampe à bras tendu au-dessus de sa tête.

M^{me} Lesueur se retrouva seule dans son appartement, au milieu des bougies qui achevaient de se consumer. Des odeurs de chocolat et de fumée de tabac imprégnaient l'air, et elle sentait monter en elle la joie d'une maîtresse de maison dont la soirée a réussi.

Se trouvant devant la glace du salon, elle se regarda instinctivement.

« J'étais bien rouge, se dit-elle, mais pas trop décoiffée. »

Son mari, qui remontait en ce moment, semblait enchanté :

— Tout a bien marché, hein ?

— Oh, admirablement ! dit-elle en soufflant les bougies.

— Ce Marty est impayable quand il s'y met, reprit-il, se dirigeant vers la chambre à coucher.

M^{me} Lesueur remit quelques meubles en place, éteignit les lampes du salon. Devant le désordre de la salle à manger, elle revit en imagination ses hôtes animés autour de la table. Elle resta un moment pensive, puis rejoignit son mari.

Elle commença à se déshabiller ; mais, soudain, les bras en l'air, défaisant sa coiffure, elle demanda :

— Antoine, pourquoi ne prenons-nous pas un billet ?

Il se retourna, interdit :

— Un billet ! Pourquoi ?

— Pour gagner un million.

— Un million, mais qu'est-ce que j'en ferais ? Je viens de dire que je ne voulais pas changer ma vie.

Elle reprit :

— Oh, il ne s'agit pas de changer ta vie. Mais enfin, tout de même, un million !

Ses yeux, tandis qu'elle parlait, luisaient d'envie dans la demi-obscurité.

Le nez dans l'oreiller, il répondit :

— En serions-nous plus heureux ?

Elle se fâcha :

— Il ne faut pas être stupide ; personne ne peut dédaigner un million.

Elle entra dans le lit sans se presser, y resta quelque temps assise, se grattant l'épaule.

— Dépêche-toi de te coucher, dit M. Lesueur, tu fais entrer de l'air froid.

— Que tu es désagréable ! répliqua-t-elle, se couvrant jusqu'au cou.

M. Lesueur marmotta quelque chose en éteignant la bougie.

M^{me} Lesueur, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, s'exaspérait d'entendre la respiration régulière de son mari. Puis une vague torpeur la saisit : elle se vit, drapée dans une robe de soie molle à longue traîne, au milieu d'un magnifique salon, recevant ses amis ; elle parlait du théâtre, de sa voiture ; puis le salon devint plus grand, un domestique ouvrit la porte et annonça M. Georges Dubois ; mais le domestique n'était autre

que M. Marty, et il se mettait à chanter sa chanson, et tous les invités dansaient et chantaient avec lui.

M^{me} Lesueur s'était endormie....

III

Le lendemain, qui était un dimanche, M^{me} Lesueur se réveilla de très mauvaise humeur, sans savoir pourquoi ; son mari, au contraire, semblait radieux, et sa mine épanouie contrastait avec l'air à la fois fermé et résigné de sa femme.

On entendait sortir du cabinet de toilette, où il procédait à ses ablutions, un bruit d'eau agitée, accompagné en sourdine par le refrain de la chanson de M. Marty ; et cette gaité achevait d'exaspérer M^{me} Lesueur.

Elle essaya de passer son mécontentement sur Julie, et la fit revenir trois fois pour enlever de la poussière sous le buffet. Puis, ce furent des récriminations à cause du beurre usé trop vite. Comme Julie s'apprêtait à monter sur l'échelle pour remettre dans le haut d'un placard les tasses et les verres, M^{me} Lesueur la repoussa avec autorité :

— Vous êtes trop maladroite ; passez-les moi !

Elle monta elle-même sur l'échelle.

Mais, tandis qu'elle se livrait à cette besogne, une tasse lui échappa et alla se briser en mille morceaux sur le parquet. Elle en resta atterrée, tandis que Julie, ravie, détourna la tête, ses épaules toutes secouées par un rire silencieux. M^{me} Lesueur descendit de l'échelle, regarda d'un air sombre les débris de porcelaine ; et sa colère retomba sur Julie :

— Vous êtes une sotte fille de rire ainsi. C'est votre

faute, aussi ; pourquoi me regardez-vous comme cela ?... Allons ! ramassez les morceaux, au moins !

Elle quitta la salle à manger et retourna dans la chambre, où elle se mit à sa toilette.

« Pourquoi tout va-t-il mal aujourd'hui ? se demandait-elle, quand elle fut un peu calmée. Je n'ai de tous côtés qu'ennuis et difficultés. Ah ! la vie n'a rien de drôle quand il faut mener une maison et veiller à tout. »

Elle se prit à s'attendrir sur son sort.

« Les gens qui sont riches ont bien de la chance ! Quelle joie de pouvoir vivre sans aucun souci ! »

Elle retrouva alors ce qui l'agaçait : l'obstination de son mari à ne pas vouloir prendre un billet.

« Qui sait, tout de même ? »

Elle s'arrêta, une éponge à la main, sa grosse figure ruisselante et rouge.

Comme la veille au soir, un beau rêve passa devant elle ; riche, parée, elle recevait ses amis.... Ses yeux, fixés dans le vague, ne voyaient rien, et un sourire béat éclaira toute sa face.

Puis sa vision s'évanouit ; et, revenant à la réalité, elle continua sa toilette. Mais, en elle, quelque chose était changé ; elle oublia le beurre gaspillé, la tasse en miettes, et elle se sentit pleine de force et d'espoir. Son mari céderait ; elle arriverait bien à le faire changer d'avis.

Pendant le déjeuner, elle se montra charmante ; au moment du café, tandis que M. Lesueur, qu'elle avait obligé à prendre le fauteuil rouge, regardait, le nez dans sa tasse, les petites bulles d'air produites par le morceau de sucre et qui venaient se réunir au centre, elle demanda :

— Tu veux voir si tu seras riche ?

Observant la large tache formée au milieu de son café, M. Lesueur répondit souriant :

— Certainement, je serai riche : regarde un peu !

M^{me} Lesueur se pencha sur la tasse et poussa des exclamations :

— Oh ! quelle fortune ! C'est merveilleux !

Et elle ajouta :

— C'est un présage ; il nous faut prendre un billet.

M. Lesueur avait oublié la loterie et les billets ; il fut surpris :

— Tu y penses encore ? demanda-t-il.

— Bien sûr, répondit M^{me} Lesueur, et je le désire de plus en plus. Veux-tu un peu de rhum ?

Sans attendre une réponse, elle se dirigea vers le buffet, et, se haussant sur la pointe des pieds, elle atteignit un petit verre à liqueur ; puis elle alla vers sa table à ouvrage, et, dans une boîte, tout au fond, au milieu des boutons, elle prit un trousseau de clefs.

Avec une de ces clefs, elle ouvrit le bas du buffet et, rouge de s'être baissée, mais un sourire sur les lèvres, elle posa sur la table, devant son mari, une bouteille aux trois quarts pleine, ornée d'une grande étiquette.

M. Lesueur n'avait rien répondu : tout doucement il remuait sa cuiller dans sa tasse et semblait absorbé dans la contemplation du liquide brun.

M^{me} Lesueur, ayant repris sa place, le regardait.

Après quelques minutes, il murmura, indécis, sans relever la tête :

— A quoi bon ?

M^{me} Lesueur sentit la partie gagnée ; elle se fit encore plus gracieuse, et, tout en remplissant le petit verre, elle dit :

— Oh ! évidemment, nous pourrions nous en passer, mais c'est une chance à courir ; c'est amusant d'essayer !

M. Lesueur réfléchit encore ; il tenait toujours la tête baissée.

M^{me} Lesueur lui demanda :

— Tu ne bois pas ton café ? Il va être froid.

Il releva la tête et dit, la regardant :

— Après tout, si tu y tiens, tu sais, je ne veux pas m'y opposer.

Elle eut un éclair de joie dans les yeux, et se mit à parler très vite :

— Oh merci ! que tu es gentil ! Et ce serait si drôle, si nous allions gagner ! Pense donc : un million ! quarante mille francs de rente ! On peut s'en payer, des douceurs, avec cela ! Et puis, ce serait la sécurité pour notre vieillesse. Aucun souci, rien à craindre !

Et sentant, pour la joie qui l'emplissait, le besoin d'une assiette large et confortable, elle ajouta :

— Veux-tu me donner le fauteuil ?

Machinalement, il se leva, prit une chaise, déplaça son petit verre, et dit, comme dans un rêve :

— Moi, je ne changerais rien à mes habitudes, j'irais toujours au bureau.

— Naturellement, répondit M^{me} Lesueur, on ne peut pas rester sans rien faire ; mais qui nous empêcherait de voyager, d'aller au théâtre, de recevoir plus souvent nos amis ? On n'aurait plus besoin de compter sans cesse et d'économiser sur tout. Ah ! vois-tu, sans changer de vie, l'idée qu'on a quarante mille francs à dépenser par an, c'est quelque chose !

— C'est vrai, dit son mari, hochant la tête, c'est vrai !

Puis ils restèrent longtemps sans parler, perdus dans leur songerie.

Elle se voyait courant les magasins, examinant d'un regard dédaigneux des piles entières d'étoffes soyeuses et molles, que des commis empressés déplaient pour lui plaire. Puis des couturières tournaient autour d'elle, drapant avec art ces précieux tissus.

M. Lesueur combinait des voyages dans les montagnes, à la mer ; il sentait la trépidation du train qui l'emportait à toute vitesse, tandis que, par la portière, les paysages filaient comme le vent.

Le temps passait. Seul, le bruit de Julie grattant le fond de ses casseroles troublait le silence de la salle à manger.

Tout à coup, M^{me} Lesueur demanda :

— Quand prendrons-nous le billet ?

Son mari revint à lui, et, souriant, répondit :

— Je le prendrai demain, en allant au bureau.

— C'est que, dit M^{me} Lesueur, hésitante, je voudrais bien le prendre avec toi. Je pourrais peut-être aller te chercher au bureau à onze heures : nous irions l'acheter ensemble, et je déjeunerai avec toi, au restaurant.

— Mais c'est de la folie !

— Oh ! je t'en prie ! dit-elle, se rapprochant de la table et posant ses deux mains sur le tapis.

M. Lesueur examina un moment cette grosse figure, qu'il était habitué à regarder sans la voir. Il fut frappé de son air honnête et sans malice ; il vit les yeux brillants et suppliants ; il se dit :

— C'est une brave femme, tout de même !

Et, comme on passe un caprice à un enfant gâté, il acquiesça.

.

Déjeuner au restaurant avait toujours été pour M^{me} Lesueur un plaisir ineffable, d'autant plus intense qu'il était

rare. Elle envoyait les messieurs qui, comme son mari, sont obligés de le goûter tous les jours. Elle n'avait jamais pu comprendre pourquoi ils s'en plaignaient. C'était pour elle une joie complète. Tout l'enchantait : la cuisine, les garçons, les petites tables, et jusqu'à ces gens affairés qui ne cessent d'entrer et de sortir avec des bruits de portes.

Quand, le lundi matin, elle s'en fut retrouver son mari, un profond bonheur la pénétrait.

Sur sa figure carrée, auréolée de ses cheveux frisés, elle avait juché un petit chapeau noir, avec une plume dressée sur le côté gauche : chapeau qu'à nulle époque on n'eût pu dire « à la mode », mais qui achevait de lui donner un aspect sérieux et convenable. Elle portait, suivant son habitude, une voilette mauve, ayant coutume de dire que « cela avantageait le teint. »

Elle monta dans un omnibus, en face d'un monsieur qui, sans journal, inoccupé, fixait les yeux droit devant lui. Plongé dans ses réflexions, il ne songea pas à détourner ses regards, qui se trouvèrent plantés sur M^{me} Lesueur.

Celle-ci ne tarda pas à le remarquer et en ressentit du plaisir : elle se redressa, dirigea la tête à droite, puis à gauche, afin de montrer son profil, qu'elle savait assez régulier. Il n'y avait dans le fond de son âme aucune mauvaise pensée ; mais, comme il lui arrivait rarement d'attirer l'attention d'un homme, cette circonstance lui fit, instinctivement, prendre des mines provocantes. Quand elle se fut bien tournée de tous côtés, quand elle eut adopté une attitude rêveuse et lointaine, puis qu'elle eut feint de s'intéresser à un incident de la rue, elle commença à éprouver de la gêne. Ce regard pesait sur

elle, il l'obsédait, et son contentement vaniteux finit par se changer en indignation :

« Qu'est-ce qu'il attend, ce monsieur, avec ses airs pâmés ? Ah ! si Antoine était là, il ne tolérerait pas une telle obstination ! »

Et elle se mit à maugréer intérieurement contre la grossièreté de cet homme.

« Que ferai-je, se dit-elle, s'il descend avec moi ? »

Justement l'omnibus s'était arrêté, et M^{me} Lesueur reconnut l'endroit où elle devait descendre.

Elle se leva, et, pendant que d'autres personnes sortaient devant elle, une voix l'appela :

— Pardon, madame !

« C'est lui, pensa-t-elle ; cela dépasse tout ! »

Et, pour regarder l'inconnu avec hauteur, elle se retourna.

— Pardon, madame... reprit celui-ci, soulevant poliment son chapeau.

Ce geste exaspéra si bien M^{me} Lesueur qu'elle ne le laissa pas achever.

— Monsieur, prononça-t-elle en lui jetant un œil courroucé, je suis une honnête femme, sachez-le bien !

Le monsieur eut un imperceptible sourire, et, avec une politesse plus exquise encore, il répondit :

— Je n'en doute pas, madame, mais vous perdez votre porte-monnaie.

Et, se baissant, il lui tendit un porte-monnaie qu'elle n'hésita pas à reconnaître.

Le monsieur souriait toujours ; M^{me} Lesueur, rouge comme une pivoine, balbutia un « merci » inintelligible ; et la voix rude du conducteur vint la tirer de peine :

— Eh bien, vous descendez ou vous ne descendez pas ?

— Je descends, je descends, dit-elle.

Et elle se précipita dehors avec les mouvements embarrassés et maladroits d'une poule qui fuit un danger.

Sur le refuge, devant le bureau d'omnibus, son mari l'attendait. Il avait relevé le col de son pardessus et serré frileusement un foulard blanc autour de son cou. Il fut étonné de l'air égaré de sa femme.

— Qu'as-tu ? demanda-t-il.

— Rien, rien, dit-elle, j'avais perdu mon porte-monnaie, et je l'ai retrouvé.

Ils allèrent par les rues agitées et tumultueuses du centre de Paris, M^{me} Lesueur oubliant peu à peu sa confusion au contact de ce va-et-vient de la foule. Ils s'arrêtèrent aux devantures, examinant tantôt des paires de chaussures, tantôt des cravates, tantôt des meubles.

Tout ce luxe éblouissait M^{me} Lesueur.

— Il y a tout de même des gens riches, finit-elle par dire.

Ils marchaient doucement, en promeneurs, sans cesse bousculés par des passants, et M. Lesueur respira d'aise en entrant dans une succursale du Crédit lyonnais. Là, du moins, on avait de l'espace, et, malgré l'agitation de quelques employés, on se reposait des bruits de la rue.

M^{me} Lesueur se sentit tout à coup possédée, sans savoir pourquoi, du désir de demander elle-même le billet. C'était une sorte de superstition à laquelle son mari n'eut pas la force de résister. Il suivit sa femme, un peu penaud, en pensant : « De quoi ai-je l'air ? »

Elle s'avança devant un de ces nombreux guichets derrière lesquels des employés se dessinant de profil écri-

vent sur de grands registres. Celui auquel elle s'adressa était brun; elle ne voyait de lui que ses cheveux bien lissés, bien pommadés, et sa main qui traçait des chiffres.

M^{me} Lesueur, d'une voix douce, demanda :

— Un billet de loterie, s'il vous plaît.

L'employé, sans lever la tête, indiqua, de sa plume, un guichet situé derrière lui.

M^{me} Lesueur, précédant d'un pas son mari, alla s'y placer. Le guichet était vide. Elle attendit quelques minutes, puis, lassée, s'en fut plus loin.

— Je voudrais un billet de loterie, monsieur, dit-elle.

L'employé, debout, lui désigna le guichet inoccupé :

— C'est là, madame, on va venir.

M. Lesueur la suivant toujours, elle retourna sur ses pas et se remit à attendre.

Enfin, quelqu'un se présenta ; c'était un grand blond, chauve, à l'air excessivement supérieur et distingué.

Pour la troisième fois, mais d'une voix moins douce, M^{me} Lesueur formula sa demande :

— Monsieur, je voudrais un billet de loterie.

L'employé sourit légèrement.

— Pour quelle loterie, madame ? demanda-t-il.

M^{me} Lesueur ne savait pas au juste ; elle tâcha d'expliquer :

— La loterie... la loterie... du million.

— Ah ! la loterie du groupement, dit l'employé d'un air profondément indifférent.

Et il alla prendre, au fond de la salle, un carton vert dans un grand casier ; M. et M^{me} Lesueur suivaient, impatients, tous ses mouvements. Il revint sans se presser, ouvrit le carton vert, et dit, toujours sur le même ton :

— Combien de billets, madame ? Un seul ?

M^{me} Lesueur répondit oui, sans hésiter ; mais, tandis que l'employé fouillait dans le carton, elle se demanda, très surprise : « Il y a donc des gens qui en prennent plusieurs ? »

L'employé avait tiré un grand carnet, et M^{me} Lesueur vit qu'avec une paire de ciseaux il allait en détacher une feuille.

— Puis-je choisir, monsieur ? se hasarda-t-elle à demander.

L'employé prit un air protecteur :

— Si vous voulez, madame.

Et, sceptique, il ajouta :

— Ils sont tous également bons !

D'une main un peu tremblante, M^{me} Lesueur désigna un billet que l'employé découpa en formant de grandes dents.

— Veuillez me donner votre nom et adresse.

— M^{me} Antoine Lesueur, 26 rue des Batignolles.

L'employé écrivit très vite, en disant :

— C'est dix-sept francs cinquante.

M. Lesueur tendit l'argent à sa femme, qui le posa religieusement devant l'employé. Celui-ci vérifia la monnaie, puis remit le billet ; et une grande émotion s'empara de M^{me} Lesueur. Oubliant de quitter le guichet, elle se mit à examiner la petite feuille. D'abord, elle ne distingua rien qu'un encadrement rouge et des signes noirs ; puis elle chercha le numéro. Elle lut : numéro 18 321, série 26 ; ces nombres ne lui dirent rien de particulier. Elle les relut encore afin de les graver dans son esprit.

Mais un nouveau venu la poussa doucement pour prendre sa place ; et son mari l'appela :

— Allons, viens, il faut déjeuner.

Elle plia le billet, le mit dans son sac, et suivit M. Lesueur :

— Tu devrais me le donner ; tu vas le perdre.

— Oh ! ne crains rien, répondit-elle.

Et elle serra plus fort son sac sur sa poitrine.

Le restaurant était proche ; ils y entrèrent.

C'était un de ces grands restaurants à cuisine bourgeoise et à prix moyens, où les gens pressés viennent, entre deux affaires, avaler un chateaubriand aux pommes. Ils s'assirent à une petite table où traînaient encore de vieilles croûtes, un verre à moitié plein et, sur une assiette, des épiluchures de poires. Un garçon s'avança, enleva ces restes, recouvrit la table d'une serviette propre, et apporta, en les cognant beaucoup, des assiettes épaisses, lourdes et chaudes. Puis, les fourchettes jetées sur la table et le couvert mis, il tendit la carte à M^{me} Lesueur.

Pour un instant elle perdit de vue son billet ; le choix des plats était à ses yeux un des plus grands avantages du restaurant.

M. Lesueur, en vieil habitué, demandait :

— Un bifteck aux pommes sautées.

— Et madame ? interrogea le garçon.

Elle n'arrivait pas à se décider. Elle voulait d'abord tout lire ; puis, lorsqu'elle essaya de fixer son choix, elle se trouva arrêtée par le prix : son goût ne l'entraînait que vers les mets les plus coûteux. Le garçon, impatienté, répondait aux appels des clients par des « Voilà, voilà ! » lancés de droite et de gauche. Elle se mit à choisir d'après le prix, de façon à éliminer d'abord tout ce qui était trop cher. M. Lesueur vint encore troubler ses recherches en suggérant divers plats.

— Prends du poulet chasseur, disait-il.

— Non, non, tais-toi !

Et, ne sachant que prendre, pour en finir, elle articula :

— Des tripes à la mode de Caen.

Le garçon partit avec un soupir de satisfaction, et M^{me} Lesueur n'arriva pas à s'expliquer pourquoi, au lieu de tripes, elle n'avait pas commandé du veau Marengo.

Tandis qu'ils attendaient, M. Lesueur lui dit :

— Montre-moi le billet.

Elle l'avait oublié. Elle le prit dans son sac et le lui tendit. Il resta quelques minutes à le considérer, puis il le retourna et lut attentivement le tableau des tirages et des lots.

Pendant ce temps, M^{me} Lesueur examinait les tables environnantes, et, chaque fois qu'un plat apparaissait, elle regrettait soudain de ne pas l'avoir choisi plutôt que des tripes.

— C'est la faute du garçon, pensait-elle ; il m'agaçait, planté là devant moi.

Aussi, pour éviter le retour d'une pareille scène, se mit-elle tout de suite en quête d'un légume. Elle hésita encore longtemps, mais il fallait se décider. Elle choisit enfin des cèpes à la provençale : au restaurant, suivant elle, il fallait manger des mets nouveaux.

M. Lesueur lui rendit le billet, et dit en souriant :

— Dire que ça vaut un million, ce morceau de papier-là !

Et, sincèrement, il ajouta :

— On ne sait pas, après tout !...

Le garçon apportait le bifteck et les tripes. M^{me} Lesueur rangea vite le billet, posa son sac à côté d'elle ;

puis, l'air gourmand, les narines ouvertes, elle flaira le petit plat de métal ; à la vue de la jolie sauce qui le baignait, tous ses regrets disparurent à l'instant même.

Ils avaient grand faim. Ils mangèrent sans se parler, un peu ahuris par tout le mouvement qui les entourait. Après les tripes, ce furent les cèpes, que le garçon jeta avec indifférence sur la table, et dont le parfum alliacé embauma l'atmosphère.

Tout en mangeant, M^{me} Lesueur ne perdait rien de ce qui se passait autour d'elle. Elle observait les couples et se demandait :

« Sont-ils mariés ? »

Souvent elle devait s'avouer que c'était probable ; mais, sitôt qu'elle doutait, elle suivait leurs mouvements avec un redoublement d'intérêt.

Elle faisait tout haut des réflexions :

— Regarde celui-là, c'est un Anglais !... Tiens, qu'est-ce qu'on apporte dans cette petite soupière ?

M. Lesueur suivait d'un œil plus distrait l'agitation du lieu ; il semblait réfléchir et dit tout à coup :

— Dis donc ! Si on gagnait, on ne le dirait à personne ?

M^{me} Lesueur fut de son avis :

— Naturellement ; sans quoi, chacun viendrait réclamer sa petite part.

Mais le déjeuner était fini et M. Lesueur devait retourner à son bureau. Il paya, examina la monnaie que lui rendait le garçon ; et tous deux, sans hâte, se dirigèrent vers la porte.

M^{me} Lesueur regrettait que ce fût déjà passé, et, bien qu'elle n'eût plus faim, enviait les gens qu'elle voyait entrer. Elle soupira en quittant son mari, et, la digestion aidant, elle s'attendrit :

— Quel dommage que tu n'aies pas congé !

Il partageait son opinion, mais ne fallait-il pas se résigner ?...

Il se perdit dans la foule.

Sur le refuge où elle attendait l'omnibus, M^{me} Lesueur se rappela le billet : un immense désir la saisit de le revoir, de le toucher ; mais elle dut attendre l'arrivée du véhicule ; et, tout en tendant son argent au conducteur, elle serrait sur son cœur le sac précieux.

A peine assise, elle tira le billet et se mit à le lire du haut en bas, sans passer une ligne. Elle essaya de déchiffrer les quatre petites signatures du bas, mais n'y put parvenir ; et elle se demanda quelque temps ce que signifiaient ces mots : « les mandataires des œuvres. » Elle remit enfin le billet dans son sac, et, l'esprit paresseux, le corps alangui par une vague somnolence, parmi tous ces gens qu'elle ne voyait pas, elle retomba dans ses rêves, tandis que la lourde voiture rebondissait sur les pavés inégaux, poursuivant doucement sa route, au milieu du fracas de la rue, et dans le vacarme berceur du choc continu de ses vitres.

JEAN BERNARD-DAVID.

(*La suite prochainement.*)



LES ÉMOTIONS DE LA TROUPE

SUR LE CHAMP DE BATAILLE

Etudes sur la guerre, par le lieutenant-colonel Montaigne, breveté d'état-major (Paris, Berger-Levrault). — *Les réalités du combat*, par le général Daudignac (Paris, Lavauzelle). — *La guerre telle qu'elle est*, par le lieutenant-colonel Léon Patry (épuisé). — *La guerre telle qu'on la fait*, par le lieutenant Jaray (Paris, Chapelot). — *L'armée russe au feu pendant la guerre 1904-1905*, par le premier-lieutenant de landwehr Richard Ullrich, traduit par le capitaine de réserve Raoul Marsollet (Paris, Chapelot). — *Le tireur du champ de bataille*, par le lieutenant Bally (Paris, Berger-Levrault). — *Des tirs de combat*, par le lieutenant-colonel Taffin (Paris, Lavauzelle). — *Les émotions du chef*, dans la livraison de décembre 1909 de la *Revue militaire générale* (Paris, Berger-Levrault).

Tout le monde sait plus ou moins confusément, soit par expérience personnelle, soit par ses lectures, que le soldat, en campagne, échappe rarement à la peur. C'est à l'angoisse qu'il ressent, et aux effets physiologiques qui en découlent, qu'il faut attribuer la faible efficacité des armes. Le rendement du tir est, sur les champs de bataille, une fraction infime de ce qu'il est dans les polygones ou les stands. Le premier ennemi que rencontre un combattant, a-t-on dit justement, ce n'est pas l'adversaire qu'il attaque : c'est la peur. Aussi l'antiquité avait-elle fait de celle-ci une déesse à laquelle les troupes les

plus intrépides, les chefs les plus vaillants, offraient des sacrifices à la veille des engagements. Les Spartiates essayaient ainsi de la détourner de leur camp. Et Alexandre lui-même la pria de ne pas venir, à Arbelles, troubler l'élan de son armée.

Les militaires sont donc amenés, par une nécessité professionnelle, à rechercher quel est au juste ce sentiment, et quelle en est l'origine, et quelles en sont les manifestations, afin de voir si on peut l'empêcher de naître, si on peut en limiter les inconvénients, si même il n'est pas possible de l'utiliser.

Malheureusement, cette étude est difficile. Elle exige, pour être bien faite, des connaissances en psychologie et en physiologie. Elle exige aussi des documents sincères. Or, peu de militaires, aux prises avec le danger qui paralyse leurs facultés, conservent le pouvoir de s'observer, d'analyser les mouvements de leur âme. Ils ont mieux à faire, en général. Et, s'ils reconquièrent leur sang-froid et leur clairvoyance, ils les emploient à accomplir les devoirs de leur métier, c'est-à-dire à exécuter les ordres de leurs chefs, à marcher, à faire feu, à s'élancer à l'assaut. De tous les mouvements qu'ils exécutent ainsi et des dispositions morales qui accompagnent chacun d'eux, il est rare qu'ils se fassent, sur le moment même, une idée nette. D'une part, ils ont l'esprit tendu vers le salut ; d'autre part, les événements se précipitent, les actes succèdent aux actes, actes qui, en totalité ou en partie, sont effectués plus ou moins machinalement, la conscience n'ayant souvent qu'une faible part à tout ce qui se passe. D'ailleurs, la fatigue contribue à brouiller le souvenir qui peut rester de tant d'impressions confuses et enchevêtrées. Quand, plus tard,

on cherche à les ressaisir, elles ont fui de la mémoire ; en vain cherche-t-on à les reconstituer tant bien que mal, les récits les plus loyaux sont inconsciemment altérés par les secrètes déformations que produisent soit les récits des autres, soit le désir de jouer un beau rôle ou tout au moins de ne pas se montrer sous un trop vilain jour, soit une certaine émulation.

Les plus véridiques sont trop souvent ceux de qui il n'y a rien à tirer, parce qu'ils omettent de parler de leurs émotions, les considérant comme sans intérêt pour le public ou ne les ayant pas enregistrées dans leur esprit, si vives qu'elles aient pu être.

Voici un récit bien typique, à cet égard.

Le maréchal Berwick avait été chargé par le roi d'Angleterre, au service duquel il était, d'aller à Salisbury prendre le commandement de quatre régiments pour marcher contre Guillaume d'Orange. Mais les soldats, entraînés par leurs officiers, étaient partis pour aller se rallier à l'ennemi, si bien que, à son arrivée au point de rassemblement, il ne trouva personne. Il dut passer alors un moment assez désagréable et s'interroger sur le parti à prendre. Sans doute, il hésita et s'informa. Il apprit la direction prise par les révoltés. Peut-être apprit-il en même temps qu'ils regrettaient leur acte d'insubordination et que, avant de se joindre à l'armée de l'usurpateur, ils s'étaient débandés. Toujours est-il qu'il raconte les choses de la manière suivante :

« J'étais arrivé peu de jours auparavant à Salisbury, d'où, ayant trouvé les troupes parties, je les suivis et arrivai à Westminster (je crois que c'est le nom du bourg), le soir de la trahison. J'y fus réveillé vers la mi-nuit par un grand bruit que j'entendis dans la rue ; et, ayant mis la tête à la fenêtre, je vis

passer beaucoup de gens qui criaient : « Voilà les ennemis ! » Sur quoi, je montai à cheval, et, étant sorti du bourg, je ramenai à Salisbury les quatre régiments. »

Comme on l'a fait justement remarquer, cette narration incolore ne nous apprend rien. Rien, que des faits. Nulle lumière n'est jetée sur l'état d'âme de Berwick, sur sa surprise ou son irritation en se trouvant seul à Salisbury, sur les raisons qui le déterminèrent à se rendre à Westminster, sur l'anxiété qu'il dut éprouver en entendant crier, à minuit : « Voici les ennemis ! » en se voyant, presque nu, à la merci d'une patrouille audacieuse, sur l'incertitude de la conduite qu'il avait à tenir, sur l'attitude de la population, sur la façon dont les fuyards l'accueillirent en le voyant arriver au milieu d'eux. Nous ne savons pas davantage comment il s'y prit pour les rallier et reformer les régiments.

Et cet exemple nous explique, en passant, le caractère livresque et schématique qu'a pris l'art militaire. On y parle de régiments qui se déploient ou se rassemblent, de mouvements débordants, d'offensive ou de feintes. Quant à la matière vivante qui fait tout cela, elle disparaît. Il n'est point question des individus. Ils sont pourtant les éléments agissants de la victoire ou de la défaite ; les combinaisons tactiques ou stratégiques n'en sont que les éléments inertes.

Voilà pourquoi, trop fréquemment, on en arrive à oublier que « le combattant est de chair et d'os, » comme le dit le colonel Ardant du Picq : « Il est corps et âme, et, si forte souvent que soit l'âme, elle ne peut dompter le corps à ce point qu'il n'y ait révolte de la chair et trouble de l'esprit en face de la destruction. » Voilà pourquoi, trop fréquemment, on néglige les fac-

teurs moraux pour appliquer aux choses du combat je ne sais quelles formules scientifiques de mathématique ou de dynamique matérielle. Voilà pourquoi, trop fréquemment, on est tenté de s'appuyer sur les expériences faites au champ de tir ou à la manœuvre par des soldats calmes, rassis, repus, reposés, attentifs, — par des instruments intelligents et dociles, bien différents, en un mot, de « cet être nerveux, impressionnable, ému, troublé, distrait, surexcité, mobile, s'échappant à lui-même, qui, du chef au soldat, est le combattant. »

Trop rarement les hommes de guerre, dans leurs récits, se montrent palpitants de vie et de passion, entourés d'êtres également vivants et passionnés. Et, ayant aidé le lieutenant J. Jaray à recueillir les témoignages avec lesquels il cherche à donner une image exacte de *La guerre telle qu'elle est*, je n'ai pu que constater l'indigence de notre littérature militaire, la rareté des autobiographies à la fois pénétrantes et véridiques.

Si on songe au nombre considérable de guerriers qui ont pris part à des opérations militaires, on est stupéfait du petit nombre de narrations dans lesquelles on trouve des impressions de champ de bataille qu'on puisse lire avec la conviction qu'elles ont été véritablement vécues, que l'imagination n'y a mêlé aucun élément parasite, que rien n'y a été faussé par une altération de la mémoire ou des sens ou du jugement. Les témoignages de la plupart des acteurs de ces drames sanglants sont sujets à caution, et rien n'est plus légitime que la suspicion qui pèse sur eux.

C'est donc plutôt à la théorie qu'à l'expérience que nous en sommes réduits à nous adresser. C'est à elle que nous demanderons ce qu'est la peur, si elle peut nous le

dire. Hélas ! nous n'obtiendrons qu'une réponse négative. Car les mêmes savants nous apprennent que la peur est une forme de l'instinct de la conservation, qui nous prouvent la fausseté de cette assertion en nous citant l'épisode suivant du siège des légations à Pékin, en 1900 :

« Au cours de la marche pour la délivrance des légations, une compagnie hindoue refuse de suivre, sous un feu violent, les Français et les Japonais qui l'encadrent. Le capitaine anglais (qui commandait cette compagnie) saisit un de ses hommes au collet, lui applique un revolver sur le front et lui ordonne de marcher. L'homme ne bouge pas. L'officier lui brûle la cervelle. Il passe au suivant sans plus de succès et l'abat encore à ses pieds. Quatre hommes tombent ainsi sans résultat, et les officiers anglais, rouges de honte, laissent là leurs hommes terrifiés, se joignent aux troupes voisines, et marchent à l'assaut pour leur propre compte. » (Capitaine CHEVOT.)

Ces Hindous ont-ils bien compris l'ordre qui leur était intimé ? Ont-ils voulu, par haine de leurs chefs, se soustraire à l'obéissance ? Ont-ils affronté la mort avec impassibilité plutôt que d'aider à délivrer les ambassadeurs et consuls européens ? On peut se le demander et ne pas attribuer à la crainte d'un péril éventuel une attitude qui les exposait à un péril certain. On sait pourtant que la terreur pousse les gens à se jeter dans un danger pire que celui qu'ils redoutent,

Et, propter vitam, vitæ perdere causas.

Etant jeune officier, le général Bruneau a vu, à une des chaudes batailles livrées sous Metz, à celle du 18 août 1870, sauf erreur, un général français envoyer porter un ordre à une troupe violemment engagée. L'officier de l'escorte chargé de cette mission pique des deux et part au galop :

« Mais, arrivé dans la zone où les balles sifflent, où la mort hurle, ses nerfs le trahissent. Il fait demi-tour, revient et se glisse dans les rangs de l'état-major. Sa présence est remarquée; on l'interroge; il part une seconde fois; il revient — comme devant — sans avoir communiqué l'ordre. Enfin, pour la troisième fois, il s'élance; on le suit du regard, et on le voit, lorsqu'il est arrivé dans la zone de mort, lever les bras d'un geste de désespoir, saisir son revolver et se brûler la cervelle.

» Contre la peur, cet homme de cœur ne trouva de refuge que dans la mort. »

Si le sujet n'était si grave, cet épisode évoquerait la pensée du personnage qui se jetait à l'eau pour n'être pas mouillé par la pluie. Ici, en tout cas, on ne peut chercher une explication rationnelle, comme tout à l'heure pour les Hindous, en dehors d'une oblitération accidentelle du jugement et d'une obnubilation de la volonté. Le « sujet » n'est pas plus maître de ses actes que l'oiseau fasciné qui se laisse tomber dans les crocs du serpent. Et donc, alors, l'instinct de la conservation n'intervient pas, ou il se manifeste à faux.

S'il est difficile de définir l'effroi, il n'est pas moins malaisé d'en dépeindre les symptômes. Darwin nous le montre hérissant les cheveux et arrêtant la voix dans le gosier, comme déjà nous le montrait Virgile :

Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit.

Pourtant, nous nous souvenons tous d'avoir lu dans l'histoire ancienne que le fils de Cyrus, ayant perdu l'usage de la parole, la recouvra sous le coup d'une violente émotion.

La même cause produirait donc des effets contraires, rendant la parole aux uns, frappant les autres de mutisme ? S'il en est ainsi, il paraît impossible d'arriver à

des conclusions utiles et qui soient de nature à passer dans la pratique. Et mieux vaut alors laisser les philosophes chercher une définition satisfaisante ou les médecins décrire les effets de la stupeur, l'immobilité hébétée dans laquelle on est cloué, les battements du cœur, la constriction de la gorge, les troubles de la vue, la dilatation de la prunelle, le roidissement des muscles (à moins pourtant que ce soit leur tremblement, c'est-à-dire tout l'opposé), la sueur froide qui perle au front, l'irrégularité de la respiration, l'altération de la physionomie, l'irritation des parois de l'intestin.

Notons que le Dr Mosso signale de la superactivité de l'appareil digestif où précisément Darwin accusait de la paralysie. Et concluons que nous pouvons laisser les hommes de science se disputer entre eux. Nous avons mieux à faire, et nous pouvons aborder la question en profanes, avec nos connaissances naturelles, sans faire intervenir la détente nerveuse, les mouvements péristaltiques de l'estomac ou les entraves apportées aux fonctions de l'hématose.

I

Nous voici en présence d'un fait indiscutable, à savoir que certaines circonstances provoquent chez l'homme un état anormal, en entraînant un trouble plus ou moins grand dans son esprit, dans ses actes, dans ses facultés. Elles lui font éprouver de l'inquiétude, de l'angoisse, de la terreur. Peu nombreux, au siècle où nous sommes, avec les progrès du bien-être, les individus civilisés qui sont inaccessibles à l'effroi. Il semble qu'une certaine ignorance explique l'indifférence que les animaux ou les sauvages opposent souvent à la menace du danger. Il y

a des causes — telles le fanatisme, l'enthousiasme, le fatalisme, la confiance en son invulnérabilité, l'espoir d'un monde meilleur — qui permettent de braver joyeusement la mort. Mais, déjà, la souffrance ou la crainte de souffrir effraie davantage. C'est ainsi qu'on voit des gens très braves que des blessures reçues rendent prudents, encore qu'elles leur inspirent pourtant le désir de se venger :

« Les hommes, en marchant au combat de Bou-Denib, le premier jour, étaient gais, insoucians. Ils riaient des premières balles, tout en les saluant. La journée suivante, ils étaient graves et réfléchis. La veille, ils ignoraient le danger ; ils le connaissaient maintenant. »

(Lieutenant MESSAL, du 3^e tirailleurs.)

D'ailleurs, ces mêmes soldats, retournant au feu pour la dixième fois, auraient probablement recouvré leur gaité initiale en acquérant une sorte d'insensibilité professionnelle. Une expérience répétée peut donc nous ramener au point où l'ignorance nous a trouvés ou nous a laissés.

D'une façon générale, on peut dire que personne n'existe qui reste toujours égal à soi-même et « impavide » devant le danger. Charles-Quint lut un jour ces mots sur une tombe : « Ci-gît qui n'eut jamais peur. » Et il se moqua de cette prétention. « — Quel est le jeanfoudre qui n'a jamais eu peur ? » demandait Ney, dont aucun de ceux qui l'ont vu au feu n'a songé à mettre en doute l'intrépidité légendaire. Dans une lettre au ministre de la guerre Voisin, le maréchal de Villars écrivait autrefois : « On dit toujours que tout le monde est brave, et vous ne sauriez imaginer, quand ce vient au faire et au prendre, le peu que l'on trouve de certains

courages. » Ecoutez, plus près de nous, le colonel Ar-dant du Picq, qui devait être tué sous Metz: « La peur !.... Il est des chefs, il est des soldats qui l'ignorent ; ce sont gens d'une trempe rare. La masse frémit, car on ne peut supprimer la chair. »

Quelques privilégiés, en effet, se trouvent exaltés et grandis par la cause qui déprime et aplatit la plupart de leurs semblables. De ce Ney dont nous parlions tout à l'heure, Gouvion-Saint-Cyr a dit qu'il n'entendait jamais mieux qu'au milieu du fracas du combat, qu'il ne voyait jamais mieux qu'au milieu de la fumée des fusils et des canons. On cite des gens pusillanimes dans le courant de la vie, qui sont crânes au feu, comme s'ils se ressaisissaient et concentraient leurs facultés pour se hausser au niveau des circonstances.

Dans un de ses romans, Octave Feuillet parle d'un vieux prêtre de campagne qu'on reçoit au château, où tout le monde se moque de sa gaucherie, de sa timidité, de son peu d'élégance, de sa difficulté d'élocution. Survient une tempête. Un bateau est en perdition au large. Le curé se retrouve éloquent pour déterminer des marins à se jeter avec lui dans une barque. Il les bénit, eux et les pauvres malheureux qui sont là-bas et qu'on n'arrivera pas à sauver, ainsi que les parents agenouillés sur la plage et qui prient. On le trouve beau maintenant, et même plus que beau. Les devoirs de son ministère sacré l'ont élevé au-dessus de sa condition ; le souffle divin l'a animé, et toutes les petitesesses de sa mauvaise éducation ont disparu. Il est aussi tranquillement intrépide devant les éléments déchaînés qu'il était mal à l'aise dans un salon.

Il n'est donc pas exact de dire que le péril amène fatalement le trouble de l'esprit. Les preuves du contraire

sont nombreuses. Et, au surplus, il n'est pas surprenant que les êtres particulièrement doués, et d'ailleurs attachés à la vie, appellent à soi tout leur sang-froid et leur intelligence quand ils sont exposés à la mort. C'est le moment ou jamais, quand on a quelque volonté, de dompter une angoisse de laquelle il n'y a guère à espérer d'échapper au danger, même par la fuite.

On voit même fréquemment des gens préférer la certitude de ce danger à l'appréhension vague de l'inconnu. Le mystère recèle de l'épouvante. Le silence aussi. Le corps-à-corps des combattants de l'antiquité, les contorsions et les hurlements de guerre des sauvages, lorsqu'ils se ruent à l'attaque, produisent un effet moins impressionnant, pour beaucoup, que le vide des champs de bataille actuels, et le silence avant-coureur des tempêtes. La lutte grise. Et on comprend qu'on en cherche l'enivrement en se jetant dans la mêlée, où les coups qu'on reçoit chassent toute indécision et excitent le désir de la vengeance.

Le général de Brack raconte qu'un remarquable chef de cavalerie (je crois qu'il s'agit de Murat) avait coutume d'amener ses escadrons, avant de les lancer à la charge, dans un endroit où ils recevaient des boulets. Il excitait ainsi leur ardeur à se précipiter vers l'ennemi. A défaut de ce moyen, il « taquinait » ses cavaliers par des apostrophes, par des observations cinglantes, pour émoustiller leur courage. L'oisiveté est la mère de tous les vices. L'inaction engendre la peur.

Dans son *Journal d'un sous-officier de l'armée de la Loire*, Amédée Delorme oppose ce qu'il a éprouvé en restant immobile sous le feu de l'ennemi à ce qu'il a éprouvé le lendemain en se battant :

8 décembre 1870.

« »

Chacun de nous pense alors qu'il n'y a pas lieu de plaisanter : on éprouve un vif désir de se rapetisser, de s'amincir.... Une heure durant, on nous maintient sur la route de Cernay à Origny sans ordonner le feu. Rien n'est plus énervant. »

9 décembre 1870.

« »

Occupé d'exécuter méthodiquement la charge (en tirant sur des batteries allemandes), je ne songeais pas à trembler, quoique le sifflement fût autrement intense et soutenu que la veille. L'appréhension vague, on ne peut trop le répéter, est pire que le danger réel, défini. »

Il n'est pas rare qu'on aborde l'ennemi avec confiance. On est curieux de savoir comment les choses se passeront. Parfois même on est curieux de savoir comment on se comportera sur le champ de bataille. On est heureux de faire quelque chose, sinon de trouver une occasion de se distinguer. Et puis, on se dit qu'on va détruire en quelque sorte le danger dans sa racine. C'est le sentiment qui pousse certains soldats à se sauver en avant, comme on dit, à se précipiter sur les lignes d'où viennent les coups dangereux. Parfois, la crânerie de cette agression épouvante les tirailleurs ennemis, qui cessent de tirer juste. De sorte que, plus on se rapproche du danger, et par le fait même qu'on s'en rapproche, celui-ci diminue.

Nous avons vu l'insouciance des tirailleurs allant recevoir le baptême du feu à Bou-Denib. Un zouave pontifical a rapporté de Loigny une impression analogue. Ses camarades perdent peu à peu, en se rapprochant du plateau de Villepion, le trouble qu'avait provoqué en eux

le bruit lointain de la canonnade. Un autre zouave, en Crimée, se demande anxieusement : « Au milieu des durs-à-cuire dont je suis le compagnon novice, quel effet produira sur mes nerfs le sifflement des premières balles ? » Justement, à la bataille de l'Alma, une de ces premières balles est pour lui ; seulement, elle vient se loger dans sa ceinture et s'aplatit sur un gros paquet de lettres. Le voici rassuré. Cet incident de bon augure lui donne la conviction qu'il a de la chance, voire qu'il est invulnérable. Et cette croyance peut s'accroître lorsqu'on voit tomber ses voisins. Loin donc de démoraliser, le spectacle des blessés et des morts donne de la confiance dans certains cas tout au moins, et chez certaines gens.

Par ces raisons, par ces exemples, on s'explique à la fois que les scènes de carnage puissent ou terrifier ceux qui y prennent part ou les laisser presque calmes, en pleine possession de leurs facultés, si ce n'est même en possession de facultés grandies, amplifiées et comme exaspérées, portées à leur paroxysme.

Un des rares écrivains qui aient apporté une importante contribution à l'étude des émotions du champ de bataille a décrit avec des détails particulièrement précis son état d'âme à Borny où, étant lieutenant, il reçut le baptême du feu. Il avait fait bonne contenance, et son capitaine l'avait félicité de son attitude. Aussi son cœur était-il « rempli d'une sainte joie : »

« — Eh bien, me dira-t-on, quel effet vous a produit cette première affaire qui a été, somme toute, assez chaude ?

» Je serais fort embarrassé pour répondre, car l'effet a été tout à fait nul. J'ai été, pendant tout le temps que nous avons été engagés, tellement occupé de mes hommes, de mes fonctions, que je n'ai vraiment pas trouvé une minute pour me tâter le pouls, et savoir si oui ou non j'avais la fièvre de l'émotion. Je

n'ai eu à me faire aucune violence pour marcher ; je n'ai pas un seul instant pensé à la possibilité de recevoir un coup quelconque. Je me suis plutôt senti exhaussé, en quelque sorte, en tout cas sans exaltation aucune, car le calme qui forme le fond de mon caractère n'a été en rien altéré.»

Plusieurs de ses camarades, qu'il interrogea à ce sujet, lui parurent logés exactement à la même enseigne que lui. Leurs sensations ont été très analogues aux siennes. Après Borny, il prit part aux affaires de Rezonville, de Saint-Privat, de Servigny-sous-Metz. Et chaque fois, il retrouva les mêmes sensations.

Il n'en fut plus de même quand il prit, à quelque temps de là, les fonctions d'adjudant-major de son bataillon. A ce titre, il était monté, et la possession d'un cheval le ravit d'aise, tout d'abord. Mais sa joie disparut lorsqu'il se retrouva au feu :

« Pendant les quatre journées de bataille auxquelles j'avais assisté, je n'avais à aucun moment eu ce qu'on peut appeler peur. En avais-je eu le temps ? L'occupation est si grande, si absorbante pour un officier qui combat avec sa troupe ! Surveiller le tir, encourager les hommes en leur parlant presque à chaque instant, faire disparaître les blessés lorsqu'on reste sur place, pourvoir au réapprovisionnement en cartouches, épier tous les mouvements de l'adversaire qui nous fait face, etc. : où trouver une minute pour avoir peur, c'est-à-dire pour s'apitoyer sur son sort, envisager l'éventualité d'une blessure, songer à la mort, etc. ?

» Mais, quand je me suis trouvé seul sur mon dada, sans autre occupation que de lui regarder les oreilles, petit à petit je me suis senti énervé par tous ces obus qui tombaient autour de moi ; il me semblait que, juché ainsi en l'air, j'étais plus exposé que les autres, assis tout bonnement sur l'herbe, et j'ai commencé à avoir peur.... N'ayant plus d'exemple à donner à personne, je me

sentais inutile, et je trouvais bête d'être exposé à être tué sans motif. »

Aussi éprouva-t-il un véritable soulagement lorsqu'un obus vint blesser la monture qu'il avait été si heureux d'enfourcher. Il s'empressa de mettre pied à terre, et il rejoignit gaîment sa compagnie où il reprit, « avec ses fonctions de conducteur d'hommes, son aplomb et son entrain. »

Cette confession, dont le ton paraît vraiment sincère, jette quelque lumière, ce me semble, sur le problème qui nous occupe. Par exemple, elle nous permet de comprendre, en dehors même de toute circonstance accidentelle, les éclipses du courage. Cette qualité n'est pas permanente et toujours égale chez le même individu. Elle se ressent de ses dispositions du moment. Certaines excitations plus ou moins artificielles (ne dit-on pas que Wellington fit boire de l'eau-de-vie à ses cavaliers avant de les lancer contre les carrés de Napoléon à Waterloo ?), d'autres causes d'exaltation, et, au contraire, certaines causes de dépression physique ou morale, une mauvaise alimentation, une fatigue excessive, expliquent des sursauts de hardiesse ou des défaillances imprévues. « Un tel fut brave dans telle occasion, » disent les Espagnols. Montluc cite à tout propos ce dicton pour exprimer ce qu'il y a d'irrégulier dans la vaillance et pour en caractériser les fluctuations.

L'exemple du lieutenant Patry nous indique, en passant, l'action fortifiante de l'amour-propre : on ne veut pas donner aux autres, à ses subordonnés surtout, le spectacle de sa lâcheté. Et c'est une force de plus qu'on a pour résister à la débilitation morale.

Mais ce que nous en concluons encore, c'est qu'on est

moins accessible à la terreur si on a l'esprit préoccupé par autre chose et le corps occupé, si on agit... ou si on s'agite. Car, par une sorte d'entraînement naturel, on se donne l'illusion de l'action utile par une agitation vaine. On cherche une griserie dans le mouvement, on s'étourdit en brûlant n'importe comment le plus de cartouches possible, en tirant bien ou mal. Et, le plus ordinairement, c'est plutôt mal, parce qu'on obéit à un instinct irraisonné. Il semble qu'on ait hâte de mettre un adversaire hors de combat pour n'avoir rien à craindre de lui. Mais, alors, on aurait tout intérêt à épauler avec soin et à bien viser avant de presser sur la détente. Or, c'est le contraire qui se produit, en général. Rien de plus désordonné, de plus inoffensif que cette pétarade endiablée. Elle n'a d'autre mérite que d'occuper les hommes et sert ainsi, selon l'expression d'Ardant du Picq, de « soupape de sûreté » à leur émotion.

En résumé, et sans multiplier les citations caractéristiques, — ce qui serait facile, — on peut admettre que nul n'échappe à la peur, sur les champs de bataille. Malheureusement on ne sait jamais quand cette peur se produira, ni sous quelle forme. « Tantôt elle nous donne des ailes aux talons, tantôt elle nous cloue les pieds et les entrave », a dit Montaigne. Tantôt aussi elle nous pousse en avant comme le ferait le courage, dont elle revêt alors l'apparence ¹.

D'autre part, on a beau savoir les principales causes

¹ « Chacun s'élance hors de la tranchée le plus vivement qu'il peut, car il craint de paraître avoir peur, et, une fois debout, sous le sifflement des balles et le bourdonnement des boulets, tous courent à l'envi. N'y a-t-il pas dans cet entrain autant d'instinct de la conservation que de courage réel ? La vitesse, en ces moments, c'est peut-être la vie : chaque seconde gagnée ne donnera-t-elle pas une chance de plus d'être sauvé ? » (*Lettres d'un zouave*, par Amédée Delorme.)

qui déterminent la dépression morale ou physique, on reste dans l'ignorance de l'existence de ces causes. Ou du moins, s'il est manifeste, par exemple, que la troupe est fatiguée, qu'elle a subi des privations excessives, ce qui la rend particulièrement apte au découragement, on ignore jusqu'à quel point la perspective de la paix prochaine ou l'espoir du pillage ou le sentiment du devoir la déterminera à un nouvel effort, jusqu'à quel point elle aura assez de volonté pour s'opposer à ce frémissement de la chair qui fait trembler les armes, qui rend sourd aux commandements, qui rend aveugle à l'évidence même, pour s'opposer à ce frémissement de la pensée qui obscurcit l'intelligence, qui altère le jugement, qui affaiblit le caractère... à moins pourtant qu'il éclaire les idées, qu'il active les fonctions du cerveau, qu'il fortifie les énergies.

Le commandant aurait pourtant un intérêt considérable à le savoir. Il a besoin, en tout cas, de règles, de conseils, d'indications, sur les moyens à employer pour empêcher la peur de se produire et d'entraîner à sa suite de funestes conséquences. L'œuvre de terrorisation ou de destruction dont l'armée est chargée risque d'être gravement compromise par un phénomène dont le résultat est d'abaisser le rendement des armes dans une proportion qui peut être considérable.

De plus, les âmes ébranlées par la terreur offrent moins de résistance aux impressions extérieures. Chez des hommes qui ont perdu le sang-froid et dont le jugement n'est plus sain, le moindre incident peut amener l'anéantissement complet de la volonté. Il peut les pousser à des actes de véritable démence, qui s'aggravent du fait de la contagion.

Car, si le tremblement du fusil d'un tirailleur dans la

mise en joue ne se communique pas au fusil du tirailleur voisin, il suffit qu'un soldat se jette inconsidérément en avant ou qu'il s'enfuie pour que, aussitôt, d'autres suivent le mouvement. La boule de neige qui se détache du sommet de la montagne se transforme en avalanche pendant qu'elle roule sur le versant. Une poignée de poltrons entraîne vers l'arrière des masses humaines apeurées et désorganisées.

II

La peur individuelle n'est rien, en effet, à côté des peurs collectives. La psychologie des foules nous apprend que, dans une réunion d'individus, une émulation singulière se développe lorsque se déclare un mouvement un peu violent : enthousiasme, colère, effroi se trouvent ainsi portés au paroxysme. Le courant est déchaîné, il entraîne tout avec une impétuosité frénétique. Il suffit d'une défaillance partielle pour déclencher une débâcle générale. Le mal se propage avec une vitesse vertigineuse.

Les exemples en sont nombreux, et ce qu'il y a d'inquiétant, c'est que les causes qui provoquent les paniques sont le plus souvent imaginaires ou d'une insignifiance comique. On en cite vraiment d'invraisemblables.

Pendant la campagne de Bohême, des cavaliers au bivouac dessellent leurs chevaux et se mettent à secouer les couvertures et à les battre pour en chasser la poussière. Comme ils étaient dans une vallée étroite, l'écho exagère le tapage. On croit entendre une très vive fusillade, et aussitôt voici tous les convois qui sont pris de terreur.

D'autres illusions d'acoustique ont produit des alertes du même genre. Telle celle-ci, que raconte le prince

Kraft von Hohenlohe-Ingelfingen dans ses admirables *Lettres sur les trois armes*.

Une colonne est engagée dans un défilé en pays montagneux et boisé. Elle est précédée par de la cavalerie et de l'artillerie. Le général qui commande cette avant-garde ordonne une mise en batterie sur une hauteur dénudée. Les servants courent aux coffres à munitions, prennent les charges, et, dans leur précipitation, au lieu d'abaisser doucement les couvercles, les laissent retomber lourdement. Le bruit de cette chute répercuté par les parois du défilé donne aux cavaliers qui sont dans la gorge de la montagne l'idée d'une attaque : ils croient entendre des coups de canon ou des décharges de mousqueterie. Comment déboucher sous les feux de l'ennemi ? Pour des hommes à cheval qui ne combattent que par le choc, la position est mauvaise. Aussi le premier prétexte va-t-il leur sembler bon pour faire demi-tour. Alors qu'ils sont dans cet état de démoralisation, la batterie reçoit l'ordre de se porter en avant. Elle décharge ses pièces. Les munitions sont replacées dans les avant-trains, et, de nouveau, les couvercles se referment avec le même fracas que tout à l'heure. Cette fois, plus de doute ! Le tir continue, et, au débouché du défilé, on va donc se trouver en butte aux projectiles. A cette pensée, les escadrons font instinctivement volte-face. Au même moment, — malheureuse coïncidence ! — pour activer le déplacement de la batterie, le général fait sonner « Au trot ! »

« En entendant la trompette, le gros prend le trot, lui aussi. Mais, comme il a fait demi-tour, il va juste en sens inverse. Ne se croyant plus en sûreté dans le défilé, il le quitte dès qu'il le peut. Lorsqu'il se trouve en plaine, le plus ancien officier fait donner le signal du déploiement au galop. Une partie de la

colonne n'entend que le premier commandement ; le reste n'entend que le second. Tout le monde prend le galop, s'imaginant que cette allure, la plus rapide, est la seule qui puisse sauver d'un danger pressant. Les hommes n'entendent pas ce que crient les officiers, ceux-ci n'arrivent pas à rattraper les fuyards lancés à fond de train. Et c'est ainsi que cette masse arrive à des vingt, à des trente kilomètres d'un ennemi... qui n'existe pas ! »

A Antozza, en 1866, une centaine de lanciers de Sicile surgissent devant une section d'artillerie autrichienne qui allait prendre position. A leur vue, la voici qui se replie sur une brigade d'infanterie qui avance en colonne par quatre. Le général de division marchait en tête : il est tué d'un coup de feu maladroit par un soldat affolé. De son côté, le général de brigade est frappé de trois coups de lance. Tout son état-major est blessé ou dispersé. La brigade terrifiée, jetant ses sacs et ses fusils, se met à détalier à toutes jambes, quoique forte de plusieurs milliers d'hommes. Certains des fuyards ne s'arrêtèrent qu'au bout de trois ou quatre lieues !

La disproportion entre les effectifs est ici d'autant plus choquante que l'infanterie peut se défendre par son feu. Mais pareilles différences numériques ne sont pas rares dans les faits de ce genre.

Turenne parle de deux régiments français qui, gravissant une hauteur, furent accueillis par une décharge que leur envoyaient une vingtaine de mousquetaires placés sur la crête. Ils crurent que cette poignée d'hommes allait être renforcée par d'autres qu'ils supposèrent en train de monter sur le versant opposé, ils prirent peur et redescendirent en désordre (campagne de 1644).

A la bataille de Ramillies, l'armée française se repliait en bon ordre, lorsqu'un escadron anglais se lança à sa

poursuite. Les bataillons de queue se retournèrent pour lui faire face et firent feu.

« Qu'arriva-t-il ? Toutes les troupes françaises lâchèrent pied au bruit de ce feu : la cavalerie s'enfuit à toutes jambes, et toute l'infanterie se précipita dans les deux ravins avec une confusion horrible. »

Maurice de Saxe, qui cite ce fait, en raconte un autre plus probant, car c'est au milieu de la victoire même et non pendant une retraite que la panique s'est déclarée, de sorte que cet incident illustre l'opinion du célèbre maréchal sur ce qu'il appelle l'« imbécillité du cœur », c'est-à-dire son aptitude à la pusillanimité :

« A la bataille de Nordlingen, l'infanterie française défait celle des Impériaux et la poursuit vivement. Mais paraissent derrière les Français deux escadrons — français, peut-être ! Quelqu'un crie : « Nous sommes coupés ! » Toute cette infanterie, prise de panique, s'enfuit et ne put être ramenée. »

A des époques très différentes, donc, nous voyons le même phénomène se reproduire, dans les conditions les plus diverses, mais avec la même intensité. Parfois des armées entières semblent prises de vertige. Une irrésistible impulsion les chasse du champ de bataille : tels, les Italiens à Adouah ; tels, les Russes après Moukden. Pendant la retraite de ces derniers, une batterie japonaise envoie sur la colonne un obus qui éclate dans le voisinage d'un convoi.

« Je n'ai pas vu un seul projectile japonais, mais cet unique coup suffit, » écrit le lieutenant Richard Ullrich, qui suivait les opérations comme correspondant de la *Gazette de Cologne*. Voici, en effet, les conséquences de cet unique éclatement :

« Des troupes qui étaient à plusieurs kilomètres de là se mettent à partir au galop et cherchent à se sauver. Un lieutenant-colonel de l'état-major de la III^e armée avec lequel j'étais me dit : « Tenez ! malgré tous nos ordres, la route de marche n'a pu être débarrassée. Eh bien, voyez : ce que nous n'avons pu obtenir, les Japonais l'ont obtenu en un clin d'œil. Ils ont transformé notre stagnation en torrent. » Le fait est que l'allure était devenue vertigineuse.

» Un artilleur, conducteur de derrière, a coupé les traits de son attelage ; le harnachement traîne à terre, pendant qu'il traverse les champs bride abattue, agitant en l'air son bonnet noir, et criant comme un insensé, d'une voix qui s'éloigne de plus en plus : « Les Japonais tirent ! »

Immédiatement, ceux des fantassins qui ont encore leurs armes se mettent à faire feu.

» Au bruit de la mousqueterie, des milliers de fuyards prennent le pas de course. Une fuite enragée commence sur la plaine lointaine. La route mandarine est couverte de monde. Partout où l'on regarde, on en voit. Les champs en sont remplis. Des cuisines de campagne versent, et aussi des caissons de munitions. Les timons de fourgons à bagages s'entre-choquent, et voici la route barrée dans le village de Puho. La foule rendue sauvage passe par-dessus cet obstacle. Des cavaliers sautent avec leurs chevaux par-dessus les murs des jardins et fuient parallèlement à la route. Mais il y a tout près de nous un pont qui passe à environ 5 mètres au-dessus de la rivière. Il forme défilé et force enfin la fuite farouche à se ralentir.

» Ainsi qu'on l'a remarqué fréquemment dans les paniques, les hommes tirent comme des aveugles, les uns sur les autres. Je vois deux médecins russes tomber frappés par les balles lancées ainsi au hasard par leurs hommes. L'un d'eux est atteint à la tête ; le coup est parti du fusil du fantassin qui marchait immédiatement derrière lui.

» Le spectacle le plus horrible, c'est ce qui se passe sur le pont. Ce pont est occupé par une file de voitures d'ambulance

toutes remplies de blessés. Arrive à fond de train une batterie d'artillerie, sans ses officiers. Les pièces pesantes se fraient leur chemin dans la colonne, lançant à droite et à gauche dans le vide, les unes sur les autres, les voitures de blessés.

» Je m'éloigne de ce chaos de gens devenus à moitié fous. Je vois alors l'intendant de la 3^e division, le capitaine Scharow. (Il n'a plus sa casquette et je le reconnais à sa calvitie.) Il a complètement perdu la tête, et, après avoir galopé en tous sens à travers la plaine, il finit par prendre la direction du sud le long de la voie ferrée, courant vers les Japonais, sous les balles desquels il devait trouver la mort. »

Ce récit d'un témoin oculaire, qui paraît véridique et modéré, me dispense d'autres citations. Il me serait pourtant facile d'en trouver d'aussi pittoresques, d'aussi émouvantes, d'où résulterait l'impression que les foules sont frappées en certaines circonstances d'une véritable démence. Le mauvais naturel des hommes, leur égoïsme féroce apparaissent à nu dans ces moments de crise. Tout sentiment de solidarité disparaît ; chacun ne songe qu'à soi. Le respect pour les chefs n'existe plus ; leur autorité est méconnue. Et, la plupart du temps, ils suivent le mouvement sous prétexte de chercher à l'arrêter. Parfois, en le suivant, ils ne font que l'accélérer.

Tous les moyens pour endiguer le torrent déchaîné restent vains. Il n'est pas facile de rendre la raison à des insensés. Il faut laisser la nature agir. Quand ils sont hors d'haleine, qu'ils ont épuisé la force nerveuse qui les agitaient, les fuyards finissent par s'arrêter. Mais ils sont dans un tel état de dépression et d'hébétude qu'on ne peut songer à s'adresser à leur raison.

D'ailleurs, ils forment des foules à l'état chaotique : tous les uniformes sont mélangés ; il y a là des hommes de tous les corps, de toutes les unités. Un « garde à

vous ! » énergiquement proféré sur le ton de commandement traditionnel peut réveiller, en ceux qui ont l'habitude de l'obéissance, les réflexes de la subordination. A cet ordre impérieux, quelques gradés et quelques bons soldats se redressent. Avec eux, qui donnent l'exemple et qui agissent sur leurs camarades, on réunit par groupes les hommes des mêmes unités, on les forme en détachements, on les encadre. Mais que d'heures il faut pour arriver à mettre un peu d'ordre dans cette confusion ! Parfois, plusieurs jours n'y suffisent pas. Et l'ennemi peut profiter de ce délai en toute tranquillité, car des troupes en pareil désarroi sont incapables du moindre effort, et leur moral reste ébranlé pour longtemps.

Les peurs collectives, qui ont pour origine des peurs individuelles, sont donc un des plus grands dangers que coure une armée, et le devoir des chefs est d'en étudier le processus, d'en chercher les remèdes. Mais, au début de cette étude, une remarque frappe l'observateur, à savoir que, dans la guerre moderne, il est rare que la panique se déclanche sur le champ de bataille.

Déjà, après 1870, le commandant La Tour du Pin Chambly avait noté « que cet abandon du rang se produit surtout sur les derrières des troupes engagées, et beaucoup plus dans les deuxième lignes tenues immobiles sous le feu de l'artillerie, que dans la première qui combat. » C'est dans les services de l'arrière, c'est dans les bivouacs, c'est dans les convois en stationnement ou en marche, c'est dans les colonnes, et particulièrement dans celles qui rétrogradent, que prennent naissance ces formidables avalanches humaines.

Il en sera vraisemblablement de plus en plus ainsi. Au temps de la tactique linéaire, nous l'avons vu tout à

l'heure, une défaillance partielle pouvait facilement devenir générale parce que le coude à coude rendait tout le rang solidaire. Les hommes faisaient la chaîne, pour ainsi dire, et la secousse électrique passait de l'un à l'autre. L'éparpillement des tirailleurs rend aujourd'hui cette communication difficile. Les impressions restent localisées.

De plus, les combattants sont cloués au sol par les coups qu'ils reçoivent. On se demande parfois s'il faut du courage ou de la lâcheté pour se suicider. On peut se demander tout aussi légitimement s'il faut du courage ou de la lâcheté pour tourner le dos à l'ennemi et s'enfuir sous son feu, puisqu'on se prive de la possibilité de riposter à son action meurtrière. Un certain instinct, contraire à celui de l'autruche, pousse l'homme à faire face au danger.

Il est comme hypnotisé par lui. Si le perdreau est fasciné par le chien, celui-ci ne quitte pas des yeux les yeux du gibier pendant l'arrêt, le bruit qu'on fait derrière lui ou à côté ne le fait pas bouger, et on peut le prendre par la queue sans que son regard abandonne sa victime.

Le combattant est absorbé par l'ennemi qu'il a devant lui. Il ne le perd pas de vue. Il ne songe qu'à lui. Si des projectiles lui arrivent d'un autre point du champ de bataille, c'est à peine s'il y fait attention. Aussi bien, il lui est impossible de faire face de deux côtés à la fois, et, s'il délaissait son adversaire primitif pour s'occuper du second, il n'améliorerait pas sa situation. Il n'est vraiment saisi de terreur que s'il se sent frappé dans le dos, s'il est pris à revers par un mouvement tournant, ou si ses munitions sont épuisées. Dans ces cas-là, son courage

peut l'abandonner. Mais, tant qu'il est engagé dans la lutte, tant qu'il peut y prendre une part active, il demeure indifférent au reste. Cette activité qu'il déploie est sa meilleure sauvegarde contre les fléchissements de sa volonté et les défaillances de sa bravoure.

De là, je le répète, cette agitation souvent vaine qu'un instinct le pousse à substituer à l'activité. Le tirailleur qui a commencé à faire parler la poudre en arrive à négliger sa sécurité et il n'entend plus les commandements. Il est aussi difficile, dans ces moments-là, a-t-on dit, d'arrêter son feu que d'empêcher un chien d'aboyer ou un noyé de se débattre.

III

Quelles mesures doit-on donc prendre pour combattre la peur individuelle ou collective ?

Les règles données sont forcément très incertaines en ce qui concerne la première. Il s'agit de s'opposer à un phénomène protéiforme qui peut se produire sans qu'on en prévoie l'apparition, par une sorte de génération spontanée, et se manifester par des actes presque contradictoires. D'ailleurs, « il n'est pas de passion humaine simple. Toutes, à côté de germes de lâcheté, contiennent des germes d'énergie. » Mieux encore, l'extrême lâcheté engendre l'énergie : la crainte donne simultanément naissance au désir de se défendre et au désir de se sauver. Si le salut est impossible, elle décuple le courage :

Una salus victi nullam sperare salutem.

Devant ces complexités, comment pourrait-on recourir à des moyens simples ? A un mal aussi difficile à diagnostiquer et d'un processus aussi incertain, il ne saurait être question de trouver un remède sûr,

Les troupes composées de soldats énergiques, ayant des sentiments patriotiques ou religieux très fermes, animés de beaucoup d'amour-propre, attachés au drapeau, présentent des conditions de résistance aux influences dissolvantes. Si le fantassin a confiance dans son arme, s'il sait s'en servir, s'il a éprouvé qu'elle s'enraie rarement, s'il est sûr de placer sa balle au point voulu, pourvu qu'il y mette de l'attention et, par conséquent, qu'il ait du calme, il fera plus volontiers effort pour se ressaisir que s'il est talonné par l'idée que, même en s'appliquant, il n'a jamais su prendre la ligne de mire dans les stands et que la maladresse l'a toujours empêché de mettre ses points d'impact dans la cible. Une forte éducation morale, une forte instruction professionnelle sont donc des éléments de solidité pour une armée.

Mais, ces éléments, ce n'est pas l'armée seule qui peut les donner. La famille, l'école sont appelées à inculquer les principes directeurs qui doivent guider la conscience. Elles ont même à fournir la vigueur corporelle que le service militaire n'a pour mission que de mettre en œuvre.

Ici, je ne veux envisager que le rôle des officiers. Ils ne peuvent suppléer aux parents et aux maîtres de la jeunesse. Ils peuvent seulement — et ils doivent — consolider et compléter l'œuvre ébauchée par les uns et par les autres. Ils ont pour tâche spéciale de préparer à la défense du pays les adultes que la nation leur a confiés et de tourner à cette fin les qualités qu'elle leur a données.

La valeur de l'outillage, l'abondance des munitions, l'organisation d'un bon système de ravitaillement sur le champ de bataille contribuent à donner du moral aux troupes. J'ai dit pourquoi. On leur en donne aussi en

les nourrissant bien, en leur épargnant des fatigues excessives, en leur procurant du repos, — à quoi on arrive en entourant les cantonnements d'un réseau d'avant-postes qui assure la quiétude, aussi longtemps qu'elle peut subsister sans inconvénients.

Non seulement ces précautions peuvent, dans beaucoup de cas, conserver le courage, mais on le surexcite par des libations alcooliques, par des promesses de pillage, par l'appât de décorations ou de grades, moyens dont l'emploi n'est pas sans comporter des dangers, si bien que parfois le remède est pire que le mal. Les plus inoffensifs stimulants, en apparence, entraînent après eux des conséquences graves : tout le monde sait que les dotations des maréchaux de l'Empire ont attiédi leur zèle. On en arrive à vouloir jouir des biens ou des honneurs qu'on a acquis. Canrobert, étant colonel de zouaves, avait appris que ses soldats se rengageaient pour toucher une prime qu'ils conservaient. Il les réunit et leur tint à peu près ce langage : « Les capitalistes tiennent à leur peau ; vous ne devez pas tenir à la vôtre. Donc, je ne veux pas que vous soyez des capitalistes. Je vous donnerai des permissions aussi longues que vous le désirerez ; mais c'est à la condition que vous reveniez ayant mangé (ou bu !) tout votre argent. » Le besoin de bien-être, l'amollissement, le goût de la vie sont des dissolvants de la volonté. Et, en donnant satisfaction à ces besoins pour aiguïser la volonté, on finit, au contraire, par l'émousser. La stimulation temporaire se produit, mais au détriment de l'avenir.

Voilà pourquoi l'attribution opportune et judicieuse de récompenses constitue une des plus graves difficultés que le commandement ait à résoudre.

D'autres problèmes, plus ou moins analogues, soulèvent

des controverses dont il est intéressant de dire un mot, dont il serait bien plus désirable encore de tirer des conclusions définitives.

Un homme averti en vaut deux. Dès lors faut-il prévenir le soldat des dangers auxquels il est exposé, lui dire, par exemple, que, derrière le rempart qu'il doit escalader, il peut y avoir des trous de mine préparés, et que leur explosion risque de l'anéantir ? En le lui annonçant, on s'expose à briser son élan. Mais, s'il s'élance quand même à l'assaut, et si, après qu'il a couronné la crête, il court pour couper les mèches qui doivent mettre le feu aux poudres, quel service n'aura-t-il pas rendu à ceux qui le suivent ! Même si la mine fait explosion, il ne sera pas surpris, il s'arrangera pour éviter d'être trop grièvement endommagé. En tout cas, il rendra hommage à la prévoyance de ses chefs, à leur savoir. Et sa confiance en eux augmentera ¹.

Lorsqu'on donne des romans de Conan Doyle à lire à

¹ Le prince de Ligne blâme l'habitude qu'on avait de son temps, dans certaines armées, de faire communier les troupes avant de les mener au combat. Pourtant, il est des pays où on se trouve bien d'évoquer l'au-delà chez ceux qui vont à la mort. Et on ne peut lire sans une émotion profonde l'épisode suivant que conte le lieutenant-colonel Rousset, d'après le prince de Hohenlohe :

« C'était à Saint-Privat, quelques moments avant l'engagement terrible où la garde prussienne devait laisser le tiers de son effectif. Ses régiments, massés sur le bord d'une route par où s'écoulaient de longues files de blessés, attendaient l'ordre de marcher au feu. Tout à coup apparaît, à cheval, un prêtre revêtu de l'étole sur sa longue robe noire. Il passe devant les bataillons, et les exhorte, en un langage vibrant, à donner sans regret leur vie. « Avec Dieu, leur dit-il, pour le roi et la patrie ! » Puis, d'un geste suprême, il les bénit et les absout au nom de Celui qui pardonne. Et aussitôt, tous, les catholiques, les protestants, les juifs, tombent à genoux. Ils font un acte de foi qui est aussi un acte d'abnégation et d'espérance ; puis ils se relèvent plus tranquilles et plus forts, pour regarder sans faiblir la mort qui marche sur eux. »

un enfant, provoque-t-on en lui la crainte des malfaiteurs, ou lui inspire-t-on l'idée que la police arrive le plus souvent à découvrir le crime ? Dans toute œuvre où le vice finit par être puni, on parle du vice, on le fait connaître, on en suggère l'idée. Faut-il donc proscrire ces œuvres ? *Grammatici certant !...*

Sur un point, on est d'accord. C'est que, dans une armée disciplinée, dont l'intelligence est éveillée, si les chefs méritent le rang qu'ils occupent, s'ils en ont fait la preuve en temps de paix, si leur attitude au feu ne les rend pas indignes du respect de leurs subordonnés, ceux-ci seront moins accessibles à la peur. L'exemple des officiers, l'affection qu'ils auront fait naître contribueront à maintenir les hommes dans le calme.

On en a vu obtenir, dans les moments les plus critiques, la même obéissance qu'en temps de paix et par les mêmes moyens : ainsi, en proférant leurs commandements sur le même ton qu'ils le faisaient au champ de Mars, et avec les mêmes inflexions de voix. J'ai cité plus haut l'effet du « garde à vous ! »

J'ai dit aussi quelle légitime émotion une troupe éprouve quand ses munitions sont épuisées. Eh bien, le prince de Hohenlohe rapporte, — et on pourrait citer d'autres faits du même genre — que, dans une batterie qui n'avait plus de projectiles et de gargousses, le capitaine fit monter les servants sur les coffres et leur fit entonner la *Wacht am Rhein*. Ainsi distraits de la préoccupation du danger, ils attendirent tranquillement (ou, du moins, dans une tranquillité relative) qu'on les ravitaillât. C'était pourtant un quart d'heure difficile à passer !

D'une façon générale, comme nous l'avons vu, on doit occuper l'esprit des hommes et aussi leur corps. Etant capitaine en 1870, le général Bonnal n'arrive pas

à arrêter le feu désordonné que sa compagnie avait spontanément ouvert. Il sent son cœur « battre la chamade » devant ce désordre, et... n'a rien de plus pressé que d'y prendre part !

« Saisissant un fusil et des cartouches qui traînaient à portée de la main, dit-il, nous nous astreignons à tirer comme à la cible, et cet exercice devient pour nous, en quelques minutes, un calmant efficace. »

Mais, encore une fois, il est impossible de donner de règle générale. Le tact du chef, l'ascendant qu'il possède lui permettront peut-être de maintenir ses hommes dans la possession complète de leur équilibre moral, de la plénitude de leurs facultés. Encore faut-il qu'il ait de la chance. Car il suffit de l'incident le plus bête et le plus fortuit, — surtout s'il est fortuit ! — pour que la direction des âmes lui échappe. Les généraux les plus habiles, les plus psychologues, les plus énergiques, les plus admirés, ont connu de telles éclipses de leur autorité. Certains épisodes de la retraite de Russie ou de la campagne de France montrent que le génie d'un Napoléon n'y a pas complètement échappé.

Les paniques sont, nous l'avons vu, une manifestation de terreur collective dont le caractère est à peu près toujours le même, au contraire des peurs individuelles, dont la forme extérieure est essentiellement variable. Il est donc plus facile de donner des règles pour le cas où se dessine un de ces mouvements torrentueux.

Quand l'avalanche roule, il n'est pas de force humaine qui soit capable de l'arrêter dans sa course ; mais, quand elle est à l'état naissant, au moment où la boule de neige se détache et commence à dévaler sur la pente, il est permis de tenter, avec quelque espoir de succès,

sinon d'enrayer sa dégringolade, du moins de la diriger.

Voici comment on conseille aux élèves de notre Ecole spéciale militaire (Saint-Cyr) de circonscrire et de limiter le mal, quand on peut le prendre à son début, et d'en empêcher la contagion :

« Dès que des symptômes de panique se manifestent dans une troupe voisine, les officiers doivent redoubler d'efforts pour relever le moral de leurs hommes, pour les distraire, les maintenir en ordre à leurs postes, les reprendre en mains.... Ils doivent surtout les occuper pour chasser l'émoi naissant. Une attitude absolument calme, des ordres nets, quelques commandements usuels, quelques paroles d'ironie cinglante contre les poltrons, un appel vibrant à l'honneur des hommes pourront alors être très efficaces¹; mais il peut arriver aussi que tout cela ne suffise pas. Il peut alors être utile d'user de menaces et même de violence contre les premiers qui tentent de fuir.

» Quand une troupe qui avance ou stationne en deuxième ligne voit arriver sur elle une bande de fuyards affolés, un bon moyen de l'empêcher de céder à la contagion de la fuite est de faire coucher instantanément tous les hommes, puis de les relever et de les porter en avant une fois le torrent passé. Ce procédé était recommandé par le général Lebrun à sa division en 1859; il a été employé avec succès à Gunstett, près Woerth, par un capitaine allemand, le 6 août 1870 : une panique s'étant déclarée dans la première ligne, toute la seconde ligne fut en-

¹ « Dans les moments les plus critiques, une interjection énergique, résolue, sur un ton de maître, calme merveilleusement les hommes. Il est bon de faire également des observations de service, telles que : « Pour » quoi, dans telle section, les hausses ne sont-elles pas levées? Chef de » section, à quoi pensez-vous? Corrigez cela tout de suite! » Puisque le chef se fâche, relève des omissions, alors c'est que tout va comme il faut, qu'il ne se passe rien de particulier, qu'il n'y a rien à craindre. Les hommes se tranquilissent, oublient le sifflement des balles, cherchent à bien placer les hausses, à se mieux poser pour le tir; ils commencent à viser. » (*Impressions d'un chef de compagnie en Mandchourie*, par le capitaine Soloviev.)

trainée, à l'exception de la compagnie que son capitaine avait fait coucher. »

Ces indications sont vagues, et elles ne sauraient déterminer des règles de conduite absolues pour les professionnels. Aussi bien ne s'agit-il pas d'éclairer ceux-ci, encore qu'il ne soit pas mauvais de leur rappeler — ce que leur font oublier parfois les traités d'art militaire, où on ne voit pas assez palpiter la chair — que la guerre se fait avec de la chair vivante. Le secret de la victoire est dans le cœur des soldats, disait Maurice de Saxe. Les officiers, de qui on dit qu'ils sont des conducteurs d'hommes, sont donc des conducteurs d'âmes, et ils doivent s'intéresser à la psychologie.

Mais ces âmes, c'est en dehors de l'armée qu'elles se préparent. C'est l'enseignement moral du père et celui de l'instituteur et du professeur, non moins que celui des instructeurs militaires, qui peut être rendu responsable du manque de caractère des combattants, de l'affolement des troupes en face du danger. Et cette affirmation, qui trace à chacun son devoir, j'ai tenu à l'énoncer.

J'ai tenu aussi à montrer quels graves problèmes soulève l'étude de la profession des armes, et que, à côté d'occupations vulgaires, dont aucun métier n'est exempt, elle en a qui sont pleines de poésie et de grandeur.

EMILE MAYER,

lieutenant-colonel de réserve.



LA VILLE NOUVELLE

Un treuil audacieux
Semble lever jusqu'aux cieux
D'énormes pierres, une à une ;
Et son câble d'acier luit aux feux de la lune.

Et plus loin d'autres treuils monumentaux
Règnent sur les mêmes travaux
Que de brusques clartés dans les ombres dévoilent ;
Et le bruit régulier des pics et des marteaux,
Après avoir bondi jusqu'aux lointains échos,
S'élève aussi comme ces treuils jusqu'aux étoiles.

Un pan de ville est tombé là
Dans la poussière et le platras
Et gît à terre, sous la pluie :
Sur le sol défoncé de l'un à l'autre bout
Quelque vieux mur branlant s'est maintenu debout,
Où zigzague un chemin de fumée et de suie.

Des gens aujourd'hui morts ont aimé ces foyers
Dont la trace perdure aux flancs d'une ruine ;
Ils y ont vu les tisons rouges flamboyer
Pour y chauffer leurs mains, leurs fronts et leurs poitrines ;
Ils ont passé leur vie à marcher, à s'asseoir,
A recompter leur or près des flammes dardées,
Et puis se sont éteints comme ces feux, un soir,
N'ayant plus dans leur cœur que de vieilles idées.
Ils sont partis sous terre, au loin, on ne sait où,
Pauvres noms effacés sur des dalles fendues,
Et seul à la muraille est demeuré le clou
Où leur image, en un vieux cadre, était pendue.
L'église où s'en allaient leurs pas chaque matin
S'élevait là, où se bossuent mille décombres,
Ils y glissaient au long des murs comme des ombres
Et leur quartier dévot serrait tout leur destin.
Un carillon alerte y secouait les heures
Et les cloches y imposaient leurs voix majeures ;
Et maintenant,
Plus rien ne s'y entend
Que de l'aurore au soir un bruit grinçant de chaînes
Et l'appel régulier des nocturnes sirènes.

Ainsi s'en va tout le passé,
Broyé, tordu et dispersé,
Avec ses carrefours et ses vieilles ruelles,
Et déjà monte et luit jusques à l'horizon,
Toujours plus haut, l'orgueil des tours et des maisons
Bourdonnantes du bruit de leurs foules nouvelles.

O travaux rassemblés pour créer l'avenir !
Tonnerres merveilleux de puissance ordonnée,
Comme vous avez mis à bas le souvenir
De ceux qui parquaient là leur vie emprisonnée !

Dès le matin,
Dans la ville aux vastes entreprises,
Mille journaux disséminent soudain
La terreur ou le deuil, la hâte ou la surprise.

Le monde y retentit au long de fils rivés
A des cornets sonores ;
Et jusque dans le sol, sous les sombres pavés,
La fièvre court et vibre encore.

A chaque envol de l'innombrable papier blanc
On croit voir un million d'ailes
Apporter dans le cœur des peuples violents
Ou les accords ou les querelles.

Chaque maison de la cité tremble et bruit ;
Chaque cerveau y fait le rêve
Qu'un jour, sous son effort, le bloc d'ombre et de nuit
De l'impossible se soulève.

Toute lueur y semble un brusque éclat de l'or
Qui illumine ou qui foudroie ;
Tout intérêt y guette un intérêt moins fort
Pour le mordre comme une proie.

Se dépasser sans cesse et dépasser autrui
S'y condense en règle de vie ;
Et s'y faire un corps sain pour qu'il serve d'appui
Aux bonds d'une âme inassouvie.

O cette fureur âpre et constante toujours
Qui s'étale, éclate, s'affole,
Mais qui se cache aussi sous de mielleux discours
Et de bénévoles paroles.

Vice ou vertu, peu importe ce qu'on en croit
Ni de quel nom chacun la nomme :
Elle seule compose et l'espoir et la foi
Et le moderne orgueil des hommes.

Elle est leur être neuf, vivace et transformé
Par la nécessité nouvelle ;
Elle est leur force dure ; elle est leur cœur formé
Par les rages de leur cervelle.

EMILE VERHAEREN.



DOSTOIEWSKY

MAITRE DE TOLSTOÏ

En Léon Tolstoï nous admirons le plus substantiel, le plus complet, le plus grand des réalistes modernes. Son argile vivante, animée de l'étincelle de Prométhée, frémit, portant en son sein la douloureuse et nostalgique âme russe.

Cette âme russe est aussi éternelle, aussi universelle et en même temps aussi originale, pour ne pas dire infiniment plus, que l'âme anglaise ou française. Un accent retentit en elle qui lui appartient en propre. A ce qui palpite d'humain, de trop humain, en chacun de nous, cette âme lointaine et un peu brumeuse ajoute ses variations personnelles sur les grands thèmes de la vie ; sa souffrance résonne, distincte de la grande angoisse commune à tout ce qui respire : désenchantement qui n'est pas désabusement, mais tourment constitutionnel, adaptation insuffisante au milieu, malaise psychique, impuissance civique peut-être.

Un besoin d'infini, d'absolu, dévore l'élite du peuple russe. Les écrivains du vaste empire des steppes, leurs

créations littéraires comme les personnages qui leur ont servi de modèles, portent sur leurs épaules la croix grecque. Et cette croix est à l'image de leur âme, elle est le symbole de leurs souffrances, de celles que nous éprouvons comme eux et de celles que nous ne pouvons connaître. Viennent-elles, ces souffrances, pour nous mystérieuses, des horizons illimités de la Russie ? Sont-elles l'effet des contraintes que l'Etat fait peser sur l'individu ? Est-ce désharmonie de facultés et d'aspirations inconciliables ? Il est impossible à un étranger de répondre. Probablement l'une et l'autre influence sont à l'œuvre.



Les personnages en qui Tolstoï s'incarne élèvent d'incessantes protestations contre les abus, les lâchetés, les iniquités qui règnent dans le monde et le bouleversent. Toujours en appétit désordonné d'utopies, ils ont la bouche pleine de théories et de paradoxes. Tous, d'une manière explicite ou latente, demandent des réformes, se bercent de rêves puérils et intransigeants. Si, d'aventure, Tolstoï a besoin de peindre la caste des satisfaits, il ne peut demeurer impartial spectateur de leur indifférence : sa manière de les excuser les accuse et constitue la plus âpre des satires. Dans son œuvre, ces créatures-là sont des exceptions ; une mansuétude attendrie, une piété toujours en éveil, le pardon spontané des offenses semblent inspirer presque unanimement ses personnages. Un rien leur manque : une pointe d'esprit, on voudrait qu'ils se dérident, à l'occasion, ou haussent les épaules. On aimerait qu'ils souffrent moins de leur misère, qu'ils acceptent les médiocrités de la routine quotidienne, sans passer les plus belles heures de leur courte vie dans

les scrupules, épilquant, bataillant. Evidemment les lois sont mal faites ; elles ne sont un obstacle que pour les honnêtes gens ; évidemment le fort abuse tôt ou tard avec rudesse de sa force ; mais le sage sera toujours celui qui renfermera son indignation dans son cœur. S'il s'avise de vouloir réformer, ce sage, qu'il soit opportuniste !

On peut, sans porter ombrage à la mémoire de Tolstoï, critiquer ses bonnes intentions. Un sourire n'aurait-il pas souvent mieux servi les causes qui lui tenaient au cœur, sourire de concession ou de compréhension supérieure ? Seuls quelques femmes, quelques déséquilibrés ont cherché à vivre ses utopies. Nous n'aimons pas que le génie, si original, généreux et chrétien soit-il, vienne trop gravement déranger nos petites habitudes, si peu originales, mais si confortables.... Tolstoï inspire à ses détracteurs — et ils sont légion — la réponse que fit Voltaire au Rousseau du *Discours sur l'inégalité entre les hommes* : « Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage, cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il est impossible de la reprendre. »

Ce que Tolstoï propose, ce n'est pas de renouveler les systèmes économiques ou de transformer les rouages du gouvernement. S'il s'était attaqué à ces problèmes, il se serait rencontré avec tous les esprits généreux qui n'ont cessé de le faire au cours de l'histoire. Non, Tolstoï sait que le bonheur est affaire d'équilibre, d'harmonie *intérieure*, de vertu en un mot. Viser à la perfection ? Entreprise irréalisable.... « Aucun n'est sans péché, non, pas même un seul. » Tolstoï, qui a beaucoup vécu et se connaît, l'aurait-il oublié ? La sagesse consiste à s'humili-

lier des imperfections, des défauts, des vices même parfois, mais aussi à s'en accommoder. Ne les tenons-nous pas de nos ancêtres, ne résultent-ils pas des caprices de notre faible chair ? Il faut donc, sinon la tolérance vis-à-vis du mal, du moins la tolérance vis-à-vis du pécheur asservi au mal. Il faut surtout renoncer à régénérer l'humanité d'un coup de baguette magique. Ce n'est pas trop de toute la vie pour s'améliorer tant soit peu ; et encore, à peine quelques personnalités d'élection y arrivent-elles, après des prodiges de ce que la religion appelle « la grâce d'en-haut » : lot rarissime d'une élite de privilégiés, de ceux qui ont, sinon la vertu innée, du moins la passion de la vertu. Et Tolstoï, qui sait tout cela par l'expérience d'une nature fougueuse et indomptée, réclame naïvement le renoncement à toutes les joies, l'abdication de tous les préjugés ?... Pur illogisme.

Et l'on se prend à regretter que le réformiste éclipse si souvent l'incomparable artiste. Et, quelle que soit l'admiration qu'inspire Tolstoï, on retourne avec prédilection vers Dostoiewsky. Tolstoï a projeté son ombre sur son maître : cependant il s'inclinait devant celui qu'il jugeait plus grand que lui-même. Mais si Dostoiewsky a l'esprit plus génial, sa main est plus inégale ; la conception est sublime, l'exécution présente des lacunes. Il est de ceux que la foule lit dans un engouement et, déconcertée, oublie vite. Tour à tour évocateur sombre et subtil analyste de la vie intérieure, homérique pince-sans-rire, imperturbable Dickens à la verve semi-asiatique, Dostoiewsky est un créateur à grandes envolées. Toutes choses et toutes gens se présentent à lui sous l'angle du pittoresque moitié ému, moitié fantasque. Il met en évidence les contradictions d'un être, accuse ces mille riens

ridicules et touchants qui prêtent à rire de notre vivant et qui, nous morts, attendriront nos proches : tics, manies, inconséquences.

L'originalité de Dostoïewsky est infiniment plus imprévue que celle de son brillant émule. Elle échappe à tout déterminisme comme à toute détermination.

Tous les personnages de Dostoïewsky se ressemblent en ce qu'ils sont en contradiction avec eux-mêmes, — et ceci est humain au premier chef, — mais ils se font pardonner ce que leur tempérament a d'impulsif et leur âme d'instable, à force de clairvoyance. S'ils oscillent d'un extrême à l'autre, ils savent où se trouverait leur équilibre. Ils savent presque toujours pourquoi ils ne peuvent s'y maintenir.

C'est un défilé interminable, chez Dostoïewsky, de viveurs, de buveurs qui se repentent, mais retombent dans leur vice, de révolutionnaires qui mènent une existence en partie double, tour à tour hommes du monde et conspirateurs effrénés. Mais quelle majesté se dégage de ces pauvres êtres ! Comme ils conservent, tout souillés de boue, l'effigie du dieu avant qu'il fût tombé dans la dégradation ! Comme on les sent « victimes du péché », au sens littéral de cette expression !

Dans les facéties, l'inépuisable conteur manifeste une verve débordante. Ses personnages vivent, les graves comme les grotesques, par le relief de leur psychologie ; ils ont tant d'analogie avec nous, leurs tares et leurs ridicules sont si voisins des nôtres, qu'ils nous font tantôt rire et tantôt frissonner.

Prenons, par exemple, pour montrer cette force comique, les *Possédés*, au chapitre de la « fête des institutrices. »

Une dame patronesse organise, dans le chef-lieu d'un gouvernement de province, une soirée de bienfaisance. Ses intentions excellentes tournent à sa confusion : une kyrielle d'olibrius, tous plus détraqués les uns que les autres, viennent, sous prétexte d'exécuter les « morceaux » annoncés au programme, faire assaut d'impertinences et de quiproquos. C'est évidemment une géniale folie que celle qu'étaient ainsi ces théoriciens verbeux et absurdes.

Cette soirée de bienfaisance se termine par une bataille générale : les uns prenant parti pour les olibrius, les autres pour le décorum ; la police est obligée d'intervenir et de mettre tout le monde à la porte.

La malheureuse dame, victime de ce coup monté, qui comptait sur cette journée pour établir sa réputation de charité et se faire bien noter dans le monde, perd la raison dans cette tempête de coq-à-l'âne et d'incohérences.

Qu'on se rappelle, dans le *Carnet d'un inconnu*, cet intendant qui vit aux crochets d'une vieille dame. Parasite et susceptible, il paie en belles phrases la charité qu'on lui fait, mais crève de dépit de sa position subalterne. Il fait des scènes à tout propos et se réhabilite à ses propres yeux en jouant au tyran. Personne n'ose lui dire son fait. Les femmes aiment toujours l'autorité ; elles raffolent de cet original qui n'a pas mauvais cœur et ne manque pas d'esprit.

Un jour, un neveu de la vieille dame survient. Il va se marier, mais désire obtenir l'approbation de sa tante. Il voit la situation d'un coup d'œil et s'avise imprudemment de démasquer le tartuffe. A ce coup droit, indignation du personnage, qui riposte et rompt en visière à l'audacieux jeune homme. Il l'humilie, se met à la tra-

verse de ses projets de mariage et amène le dénouement de la scène en simulant une attaque de nerfs. Exaspéré, le neveu reprend l'offensive, reproche au pique-assiette son effronterie, sa sotte arrogance, ses ridicules, ses feintes misères. Dans sa sortie pleine de verve, l'imprudent se laisse entraîner. Tout l'entourage de sa tante qui, peu à peu, a reflété les travers de son idole, se sent atteint.

Malin entre les malins, le personnage pris à partie écoute jusqu'au bout sans sourciller ces invectives et utilise habilement la « gaffe » de son adversaire.

Prenant des attitudes de souverain, il remet le petit jeune homme à sa place avec une telle dignité, une telle hauteur, que son crédit se trouve du coup rétabli, à l'abri de toutes les surprises futures.

Comme preuve suprême qu'on l'a calomnié, il condescend à autoriser le mariage auquel il avait d'abord opposé son veto.

Assurément, c'est là un prodige du talent de Dostoiewsky. Il arrive à justifier ces inconséquences et à les rattacher à une personnalité homogène, cohérente et presque sympathique.



Dostoiewsky possède les ressources d'une invention inépuisable ; sa verve, surtout quand il analyse les états d'âme côtoyant l'anormal, est étourdissante.

Dans *Crime et châtiment*, un jeune ambitieux, Raskolnikoff, tue une vieille avare, arguant qu'il fera de ses économies un meilleur usage qu'elle-même. Le succès, voilà, selon lui, la fin ; peu important les moyens. Peu à peu, hanté de remords, lors même qu'aucun soupçon ne le désigne à la police, il se dénonce. Le tribunal le con-

damne à la déportation ; une prostituée qu'il a intéressée à son malheur l'accompagnera dans l'exil. Leur régénération mutuelle commence avec la peine qu'ils subissent en commun.

L'intensité de la touche est si puissamment suggestive qu'on se demande, en posant le livre, si l'on n'a pas, soi-même, dans un moment d'absence, commis l'assassinat de la vieille femme. On se prend à débiter les maximes anarchistes de Raskolnikoff sur la légitimité du vol. Comme le meurtrier, on rase les murs, on évite les agents de police, on fléchit sous l'opprobre. On se sent le cœur serré d'attendrissement pour ces êtres qui ont enfin compris qu'ils étaient assez bas tombés pour être « dignes de pitié. »

Cet attendrissement semble agrandir l'âme, l'éveiller graduellement et lui faire sentir un côté de la souffrance rédemptrice qui réconcilie avec Dieu, c'est-à-dire avec soi-même. Car Dostoiewsky, évocateur souverain, a su révéler que la souffrance contient l'expiation, et qu'en ce sens le royaume des cieux est en nous, suscité par le péché même.

Le mal a sa sanction pénale en lui-même. Par son seul travail dans l'âme, par un mécanisme naturel et spontané, il impose une peine si amère que la résignation en découle. Ce sentiment fait accepter les normes reçues, — révoltantes tant qu'on les considère d'une manière abstraite, du dehors, — et l'on s'incline devant les jugements arbitraires de la justice humaine, reconnue comme l'agent subalterne de la justice divine. Les proportions des choses changent, le pardon reprend sa puissance profonde et vraie d'apaisement, de réconciliation. Haussant les épaules avec indulgence aux conventions de la vertu,

l'être humain se ressaisit dans sa dignité vis-à-vis de lui-même.

L'art de Dostoiewsky, ou, plutôt, le spectacle intégral de la vie donné par cet art, convainc le lecteur qu'il existe des forces inconnues à l'homme qui n'a jamais failli. Seule la souffrance, et, peut-être, seule, la souffrance qui naît de la faute illumine le pécheur, lui ouvre des perspectives illimitées.

Tel est l'enseignement de Dostoiewsky.



Tolstoï, écrivain, prend pour thèse le contre-pied de l'opinion courante. Son paradoxe a une certaine lourdeur. Elle a pourtant son prix, cette opinion courante ; elle permet aux hommes de vivre tant bien que mal sans se coudoyer trop rudement, sans souffrir trop des changements de modes et du surpeuplement, sans trop « se marcher sur les pieds » les uns aux autres.... L'opinion ? C'est la formule, non de la moralité transcendante ou de l'ascétisme, mais de la médiocrité bourgeoise : morale de Molière, morale à mi-côte, morale du sens commun, qui épargne les efforts de casuistique, la recherche des principes et leur application, et, à bon marché, sauve les apparences.... Elle est respectée — sinon pratiquée — à un tel degré, qu'elle doit avoir du bon ; on ne saurait donc la condamner absolument. Tolstoï, comme tous les profonds moralistes, ne veut pas d'une vertu à cours forcé, « au-dessous du pair. » Il veut de l'or et de l'or titré.... Chose difficile à trouver au temps où nous vivons ! L'or lui-même n'est-il pas trop lourd pour nos faibles mains ? L'assignat, plus petit, est plus commode ; on le met dans sa poche, on le sort au

besoin... tant pis si c'est chose pipée, puisqu'il circule....

Mais Tolstoï ne se range jamais à l'opinion ; et, pour ainsi dire, dans aucun domaine de la morale appliquée, il ne se soumet aux credos acceptés :

Vous croyez, par exemple, que le mariage est un rite sacré. La poursuite d'un gendre de tout repos n'est-elle pas aussi légitime de la part de Madame votre épouse que pour vous-même le placement de vos biens temporels en fonds de père de famille ? L'union consacrée par l'officier de l'état-civil et le ministre de votre religion est une précaution assurée contre les emportements, les outrances de la passion ! Lisez la *Sonate à Kreutzer* ; vous serez épouvantés de voir aborder les vôtres au havre du mariage, puisqu'il est gros de tempêtes imprévues, plus redoutable que les hasards de la pleine mer.

Sans l'avouer tout haut, — au cercle et au fumoir, — vous êtes d'avis qu'il faut que jeunesse se passe. Prenez *Résurrection*, et vous verrez qu'aller en Sibérie peut à peine expier une minute d'entraînement. Ouvrez enfin deux ou trois ouvrages du Tolstoï de l'âge mûr et vous pourrez tolstoïser tout à votre aise. Ses idées vous deviendront chères ou antipathiques, mais vous connaîtrez la formule de « transformation des valeurs » proposée par le grand artiste, réformateur, déformateur par ce fait même, de ses œuvres admirables. Vous pourrez le pasticher, le plagier ou le parodier, le grand Tolstoï n'est pas inimitable. Il suffit — la recette est aisée — de nier le bien-fondé de tout ce qui a cours dans le monde, puis de s'ingénier à trouver, après coup, des arguments en faveur de sa thèse.

Mais, me dira-t-on, que reste-t-il de cette œuvre colossale ? Un résidu de pensées profondes, d'aperçus inédits,

sur l'homme, ses écarts, ses contradictions, soit ! mais amalgamés d'un ensemble d'hypothèses douteuses, d'utopies insoutenables lorsqu'on veut les généraliser.

Que le lecteur se tourne alors vers Dostoiewsky. Celui-ci ne vaticine pas, ne combine pas des apocalypses qui ressemblent au chaos. Son œuvre est baroque, bizarre, obscure parfois, mais elle ne cherche pas à vous convertir à l'impossible, elle ne vous invite pas, dans la vie de tous les jours, à être extravagants par système, car elle vous prouve que vous l'êtes déjà suffisamment par nature !



L'unité de l'œuvre est une chose et celle de la vie en est une autre.

Si l'on quitte l'œuvre pour s'occuper de la vie, Tolstoï reprend sa supériorité sur son maître ; il est impossible de la lui contester : grandeur morale, indifférence aux faiblesses ou aux vulgarités de l'opinion, obéissance à son dieu intérieur, décision, abnégation, tout ce qui fait la noblesse et l'élévation d'un caractère, il le possède. Dostoiewsky, au contraire, brisé par son exil en Sibérie, revient à résipiscence, se fait l'apôtre de l'ordre, laisse acheter sa neutralité par une pension de ce gouvernement contre lequel il s'insurgeait jadis et dont, plus récemment, il a eu tant à se plaindre. Comme avait fini Nékloudoff, de *Résurrection*, ainsi commença Dostoiewsky, pour finir comme le premier avait commencé. Assurément l'évolution est moins héroïque. Nonobstant, par le seul fait de son grandiose génie, seul Dostoiewsky a « trouvé les puits dont le ciel n'a jamais vu le fond. »

Tolstoï, sans sa naissance et ses puissantes relations, eût souffert de ses opinions ; on le laissa libre de les

exprimer, par dédain de leur portée, puisque son genre de vie démentait ses principes et émoussait le danger de ses déclarations. Le gouvernement se disait que ces inconséquences rendaient ses doctrines de nul effet sur le public : n'était-il pas comte et riche, ce libéral qui dépréciait le pouvoir de l'argent ? Nous savons aujourd'hui qu'il voulut être conséquent, mais qu'on l'en empêcha, de vive force, en quelque sorte.

Dostoiewsky, comme Tolstoï, appuyé par des amis, adossé à une haute situation, eût peut-être écouté davantage sa conscience et moins la nécessité. Qui oserait en décider ?



L'homme préoccupé de la vie intérieure est fondé à se demander, de Tolstoï ou de Dostoiewsky, lequel le fait rentrer en lui-même avec le plus de profit. Le premier suggère l'esprit de contradiction, fait naître la résistance ; le second, à la faveur de son charme, nous domine. Par ses raisonnements insinuants, il se substitue à notre moi habituel pour le renouveler !

Tolstoï a des intuitions sublimes, mais il est si totalement dépourvu de cette chose plus rare que le génie, vulgaire peut-être, mais convaincante : l'esprit !

Dostoiewsky, l'inépuisable créateur de fictions, nous emporte, à force d'invention, et, par la puissance tragique de son sens du grotesque, nous rend humains. En face de ses créatures hallucinées, géniales, douloureuses et incomplètes, déformées par un vice ou une manie, mais vivantes, nous songeons à la prédilection du Christ pour les publicains et les gens de mauvaise vie. La tendresse qu'il éprouvait pour ces créatures déchues, nous l'éprouvons à notre tour. Nous l'éprouvons non seulement pour

elles, mais pour Dostoiewsky lui-même. En effet, son talent sait faire passer un souffle de compassion sur les misères qu'il décrit ; et il parvient, en nous révélant l'âme russe, à nous parler de lui et à nous faire comprendre la fraternité.



Qu'on ne se méprenne pas sur nos intentions. Nous ne prétendons pas attaquer la gloire de Tolstoï ou chercher à diminuer ses mérites. Dostoiewsky, d'autre part, a ses fidèles et se passe de propagande ; mais nous ne voudrions pas que l'auteur de *Résurrection* projetât une ombre injuste sur le sublime auteur de *Crime et châtiment*.

Dostoiewsky est un puissant écrivain, un maître irrésistible, un grand parmi les grands, et, parmi ces grands, son originalité lui confère peut-être la première place.

HENRI ODIER.



MON TUTEUR

NOUVELLE

J'avais à peine sept ans quand mon père fut emporté subitement par une fièvre maligne. Ce départ me laissa non seulement orpheline, mais seule au monde.

Ma mère, morte à ma naissance, était Anglaise. Comme je n'avais pas de parents au pays qui pussent me recueillir, on me mit en pension.

J'étais à cet âge une petite plante poussée à l'ombre, d'un développement tardif, et accoutumée à recevoir les soins de mains mercenaires. Mon ignorance même des meilleures joies de l'enfance me préservait des grandes afflictions. Les changements survenus autour de moi me laissèrent, je crois, assez indifférente.

On m'avait donné pour tuteur un cousin éloigné de mon père, le seul parent qu'il possédât encore. Je l'entrevis seulement une fois, un instant, cet oncle Jean dont on m'avait parlé. C'était le soir où je quittais ma ville natale. Il faisait froid, un temps de brouillard ; mon oncle est venu à moi, m'a caressé les cheveux tout en parlant avec ma maîtresse de pension qui m'emmenait ; puis son

visage s'est perdu si rapidement dans la foule qu'à l'heure qu'il est je ne peux plus me le rappeler.

Dès lors nous ne nous sommes plus revus. Si ! une fois, pourtant. L'année d'après, j'ai eu une pneumonie dont j'ai failli mourir. J'ai su plus tard qu'à la première nouvelle de ma maladie, mon oncle Jean était accouru ; il me veilla même toute une nuit, une nuit où j'avais beaucoup d'angoisse ; seulement, comme j'étais dans le délire, je ne le reconnus point. Le matin j'allais mieux. Et il partit pour ne plus jamais revenir.

En revanche, il m'envoyait souvent des fruits de son jardin. C'était jour de fête à la pension quand m'arrivaient ces paquets mal ficelés, ces cartons à demi crevés, mais pleins d'exquises choses. Il y avait là des pêches velues, rugueuses aux lèvres, dont le jus épandait en vous des flots de bien-être, de petites prunes noires, agaçantes au palais, des cerises ou des figues, suivant la saison, et, pardessus tout, une lettre qu'un peu de jus rose avait tachée.

Ces lettres avaient leur caractère. Mon tuteur ne semblait connaître aucune de ces appellations tendres, de ces mots caressants par lesquels on s'attache aisément les cœurs des petites filles. Elles commençaient et se terminaient sur un ton de lettres d'affaires ; pas une ligne, pas un mot qui visât à capter une parcelle de mon affection ou seulement de mon intérêt.

Mon grand ami, en effet, ne parlait jamais de lui, de ses occupations ; à peine avais-je pu conclure de ce qu'il écrivait qu'il demeurerait seul et voyait peu de monde.

Du reste, je ne m'étais jamais préoccupée de ce qu'il ne disait pas, trop impatiente, trop étonnée de chacune de ses missives, pour tout ce qu'elles me réservaient d'imprévu.

Car, si sa personne était en quelque sorte absente de ses lettres, il s'ingéniait par contre à m'intéresser à tout ce qui vivait près de lui : à ses plantes, son jardin, dont je finissais par connaître toutes les retraites, les fouillis pleins d'ombre, la fontaine à la voix austère, le geste ample et rassurant des marronniers, et l'humble attitude des buissons, pareils la nuit à des formes agenouillées. Je savais tout. Je voyais le petit enclos dont on eût fait le tour en cinq minutes sans se presser, mais dont ma fantaisie étendait à l'infini les limites. Il m'apparaissait comme un monde, tant j'y connaissais de choses, tant mon imagination le peuplait d'êtres aimés.

Ce jardin, je m'en sentais l'hôte sans y être jamais entrée. A chaque instant je croyais y rencontrer mon ombre, y trouver ma place marquée, près de celui qui, à distance, me servait de père. Le cèdre avait des branches si basses, que j'eusse pu tout juste m'y tapir pour jouer à cache-cache. Et n'étais-je pas attendue aussi par le frêne-pleureur, au bras replié formant fauteuil balançoire, où seule, je le savais, une petite fille de ma taille eût trouvé la place de s'asseoir ?

C'est ainsi que dans mon esprit, préoccupé de tant d'images attachantes, celle du maître de ces lieux s'effaçait de plus en plus, se confondant, s'identifiant en quelque sorte au mystère de ce qui l'entourait.

Il m'apparaissait comme une divinité aimable qui me préparait dans son petit paradis une place dont il me tardait de prendre possession. A tort ou à raison, je m'imaginais que malgré ses façons réservées mon oncle Jean me considérait comme sa fille, et quand je m'étonnais de ce qu'il ne m'eût jamais invitée à aller le voir, je me disais que son plan était de me laisser achever mes études

pour me prendre ensuite définitivement auprès de lui. N'était-il pas mon seul parent, mon tuteur, le remplaçant de mon père, celui à qui plus tard dans la vie incomberait le devoir de me guider, de m'assister de ses conseils ? Et à qui me serais-je attachée ici-bas, si ce n'est à ce vieil ami, personnification de la générosité discrète, de l'affectueuse bonté et de cette autorité douce dont nous autres femmes avons toujours besoin depuis le berceau jusqu'à la tombe?...

Un jour, je n'avais pas tout à fait quinze ans, je sortais avec une camarade de la salle d'étude lorsque nous aperçûmes notre directrice qui traversait le vestibule en reconduisant jusqu'à la porte un monsieur à nous inconnu. Nous nous retirâmes vivement avant d'être vues, comme il convient à de jeunes personnes, mais nous n'en entendîmes pas moins la fin de la conversation.

— Soyez tranquille, disait le visiteur, les affaires de la jeune fille ont été trouvées on ne peut plus en règle, et vous n'avez pas à vous préoccuper du reste.

— C'est l'essentiel, assurément, répartit ma maîtresse. Mais vous avouerez que voilà une chose bien étonnante....

— Heureuse avant tout.

— Au moins pour elle.

— Et pour elle seulement. Double raison de l'en féliciter. Adieu, madame.

Nous n'en entendîmes pas davantage. Presque aussitôt la directrice entra dans la salle où nous nous trouvions et m'invita à la suivre dans son petit salon particulier. Là elle me fit asseoir, et m'apprit en quelques mots que mon oncle Jean n'exercerait plus, à mon égard, ses fonctions de tuteur. Je ne puis reproduire les termes dont elle se servit, parce que seul le sens me frappa et que je ne fis point attention aux paroles.

Je restais étourdie comme si l'on m'avait battue, cependant une affreuse idée me traversa l'esprit :

— Oncle Jean est mort ?

— Non, mon enfant il n'est pas mort.

— Malade ?

— Pas davantage.

— Alors qu'y a-t-il ?

— Je te l'ai dit, M. Martine a dû s'absenter de chez lui... pour quelque temps.

— Pour longtemps ?

— Oui probablement.

— Où va-t-il?... en Amérique ?

— Je ne sais pas où il ira.

— Et il ne peut plus être mon tuteur ?

— Non, il ne peut plus.

— Je veux lui écrire tout de suite, dis-je en sautant sur mes pieds. Il a sûrement laissé son adresse à la poste. La poste fera suivre ma lettre.

Ma maîtresse hésita un moment et dit :

— Tu peux écrire si tu veux, mais je ne sais pas s'il te répondra.

Il ne me répondit jamais.

Au bout d'un mois j'appris sa mort. On ne put me donner aucun détail. Personne ne m'en a plus reparlé depuis.

* * *

Une année plus tard je partis pour l'Allemagne, puis j'allai en Angleterre retrouver la famille de ma mère.

Il y a peu de jours que je suis rentrée au pays. Le hasard d'une cure d'été m'a conduite tout près du village où demeurerait mon oncle Jean. Par un bel après-midi du commencement de juin, j'ai pris le chemin de fer, qui m'y a menée.

Tout à l'heure, en suivant l'allée droit devant moi, je dois arriver à sa maison.

Tandis que je regarde, sans me presser, un homme descendu du train en même temps que moi me dépasse. C'est un paysan qui revient de la ville ; dans le balancement de ses robustes épaules, dans son chapeau à larges bords plats, posé sur la nuque, dans son allure gauchement pressée, je crois discerner à la fois la satisfaction du marché conclu, la hâte de déposer ses habits du dimanche pour se mettre à l'aise et aussi la joie naïve de celui qui va retrouver un chez-soi. Moi, j'ai presque envie de rire, tant je me sens émue, et je pense : « Je rentre aussi chez moi ce soir, je reverrai la maison tout habillée de lierre, le balcon à jour, les marronniers en fleurs ; j'entendrai la voix de la fontaine qui rend triste quand on l'écoute trop longtemps le soir, je retrouverai toute la bienveillance du jardin propice à la rêverie, où l'image de mon protecteur flotte encore au tournant des allées, parmi les feuillages frais. »

Mais maintenant une envie d'interroger me prend, un besoin de revêtir désormais cette âme charmante d'un corps et de connaître enfin celui qui fut l'ami ancien, afin de l'aimer de plus près, sous sa forme périssable, que j'imagine sereine et belle comme son esprit.

En quelques pas j'ai rejoint mon paysan, et pour le faire parler je m'informe du chemin des Marronniers que je trouverais du reste les yeux fermés.

— Il faut aller jusqu'au village et prendre le premier chemin à gauche, me répond-il.

— Le premier chemin à gauche, parfaitement. A qui la propriété appartient-elle à présent ?

— A Tercier le vétérinaire.

— Ah ! et l'ancien propriétaire, vous vous en souvenez ?

— Le notaire ? Bigre ! Il a assez fait parler de lui, dans le temps, pour qu'on s'en souviennne.

L'homme se met à rire avec une expression sournoise qui m'étonne. Pour la première fois une jalousie me prend à penser à tout ce que j'ai ignoré de la vie du disparu : à ses relations, aux intérêts qui, en dehors de moi, ont rempli son existence.

— Pouvez-vous me dire de quelle maladie il est mort ?

Mon interlocuteur ralentit le pas et me jette un coup d'œil soupçonneux qui semble dire : « Cette mijaurée a-t-elle envie de se moquer de moi ? » Puis il reprend :

— Vous ne le savez pas ?

— Non.

— Alors... ça vous intéresse ?

— Puisque je vous le demande.

— Et pourquoi ça vous intéresse-t-il....

— Pour savoir.

— Si vous ne connaissiez pas le notaire ?

— Je le connaissais un peu, dis-je, en me sentant rougir. C'est-à-dire que j'ai même beaucoup entendu parler de lui, il y a longtemps... Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que je vous demande de quoi il est mort ?

— De quoi ? fait l'homme. Hé ! hé !

Il s'interrompt et debout au bord du chemin fait le geste d'un buveur qui se renverse dans le gosier un plein verre de liquide. Puis il conclut :

— Pas trop n'en faut, vous savez !

Je crois rêver en contemplant cette horrible mimique. Je suppose pendant un instant que mon compagnon est lui-même un peu gris. Aussi, prudemment, je m'écarte en mettant entre nous le largeur du chemin.

Le paysan n'est pas observateur. Il poursuit sa route comme si de rien n'était ; je dois d'ailleurs reconnaître qu'il marche sans défaillance et qu'il a même l'air d'un brave homme.

— Tenez, continue-t-il après un silence, quand même je ne l'estimais pas beaucoup, ça m'a toujours fait un drôle d'effet de savoir qu'il a si mal fini.

Je suis sûre qu'il y a un malentendu entre nous, que l'homme parle de quelqu'un d'autre. Je demande pourtant, énervée et presque malgré moi :

— Comment donc a-t-il fini au juste ?

Mon compagnon me dévisage avec stupéfaction :

— Ne disiez-vous pas tout à l'heure qu'on vous avait parlé de lui ?

— Oui.

— Alors vous savez bien où il est mort.

— Non.

— Pas possible !

— Pourquoi « pas possible ? »

— Parce que tout le monde le sait.

— Excepté moi.

— Tous les journaux l'ont raconté dans le temps.

Je me sens pâlir et je balbutie :

— Je n'ai pas lu les journaux. J'habitais à l'étranger... Quand je l'ai connu... de nom... c'était avant... avant sa mort, comprenez-vous ?... Mais je me trompe peut-être de personne... moi je vous parle de mon... du notaire Martine, M. Jean Martine.

— Jean Martine, oui parbleu ! le notaire Jean Martine des Marronniers... Eh bien, il est mort en prison, votre Jean Martine.

— En...

Non décidément le paysan n'est pas observateur. Il ne voit pas la pâleur qui doit envahir mon visage en même temps qu'un brouillard noir s'étend devant mes yeux. Il ne sent pas que je trébuche à chaque pas, prête à m'effondrer au premier obstacle. Il poursuit d'un ton tranquille en coupant son récit des pauses nécessaires au rappel de ses souvenirs :

— Quand on l'a arrêté, ça a fait un rude scandale dans le pays. Un notaire! On ne parlait plus que de ça au café, dans la rue, à la fontaine et partout. Matin de matin! les oreilles ont dû lui corner quelques fois dans son cachot. Du reste il y avait longtemps qu'on se méfiait. On ne l'avait jamais beaucoup aimé, avec ses manières de demoiselle, son air de ne jamais savoir ce qu'il se voulait. Déjà quand il est venu, on disait qu'il n'avait réussi nulle part. Ça n'a pas donné confiance, hein, vous pensez? Aussi en fait d'ouvrage il n'en avait pas gras. Les premières années on le voyait se promener des jours entiers, quand il ne cultivait pas son jardin. Pour quant à ça, il s'entendait à soigner les arbres fruitiers et je me suis dit quelquefois qu'il aurait gagné au change s'il avait lâché son métier de gratte-papier pour se mettre à vendre ses poires et ses pêches, qui étaient les plus belles du pays, vous pouvez m'en croire. Toujours est-il qu'à ne rien faire on ouvre la porte au diable, comme dit M. le pasteur. Petit à petit le notaire s'est mis à boire; il restait des heures au café sans parler à personne. Pendant ce temps, ses affaires marchaient à la dégringolade: un jour on apprenait qu'il avait renvoyé son unique commis; une autre fois le bruit courait qu'il devait de l'argent à la banque, qu'il n'avait pas payé à l'hypothèque; enfin des gens assuraient qu'il mettait à

des loteries étrangères et qu'il faisait des coups de bourse pour tâcher de se remonter. Bref, chacun sentait que ça devait mal finir, mais, comme on est au village, personne ne le disait tout haut. Il gérait tout de même encore une ou deux fortunes de vieilles dames. Mais, un jour, ne voilà-t-il pas qu'on apprend que le gaillard a barboté dans la caisse de ses clientes, mille francs par-ci, deux mille francs par-là... des vols bêtes, comprenez-vous, des vols de fou ou de gamin, qui faisaient dire aux gens : « Ce n'est pas des vols dignes d'un notaire. » Mais ça s'est monté quand même pour finir à une rude somme, paraît-il. On n'a d'ailleurs jamais su exactement le chiffre; voici pourquoi: c'est le notaire lui-même qui s'est rendu un beau jour chez le juge d'instruction et lui a tout dévoilé en se mettant à la disposition de la justice et demandant qu'on l'arrêtât.... Vous pouvez croire qu'on n'y a pas manqué.... Mais l'affaire ne devait jamais venir en jugement: avant la fin de l'instruction, le notaire, qui était en préventive, mourait dans sa prison. On a dit qu'il avait la tête toute détraquée et cela n'est point étonnant pour un pochard qui s'est trouvé du jour au lendemain privé de boisson; quand on a cette habitude, faut jamais arrêter tout d'un coup, tout le monde vous le dira.... Et puis, qui sait? il avait peut-être du remords.

Je marche comme une somnambule à côté de mon compagnon de route. La vraisemblance de ses paroles ne laisse place à aucun doute. Tout m'apparaît subitement trop clair, trop naturel, et le silence qu'observait le défunt sur sa vie privée et l'agitation de ma maîtresse de pension en m'annonçant l'abandon par lui de ses fonctions de tuteur, et cette mort mystérieuse dont personne ne put... non, ne voulut me parler.

L'homme a fini son histoire. Je considère avec hébètement mes souliers couverts de poussière. Nos pas résonnent sur le chemin... un char roule au loin... les grillons crient à tue-tête dans l'herbe, et ces bruits vibrent si follement sous mon crâne vide que j'en éprouve une souffrance de vertige. Il me semble être tombée dans un abîme où règne une moite fraîcheur de cave... l'odeur de la prison, peut-être....

L'homme marche toujours à côté de moi; je crois qu'il parle d'autre chose maintenant. Poliment je lui réponds:

— Ah! vraiment... vous avez bien raison... oui monsieur....

Nous faisons encore un bout de route ensemble; arrivés au village, il me dit:

— Vous verrez la maison au bout de ce petit chemin, à gauche.

Je remercie et je m'en vais. Dans la rue des enfants jouent. Des grilles de jardin s'ouvrent et se referment; j'écoute sans comprendre et bientôt je n'entends plus qu'un chien qui hurle à la mort dans une ferme lointaine. Et si profonde est la détresse de ce cri qu'il me semble être la voix même de ma douleur.

C'était donc là le mystère de cette existence qui se dérobaît ? Et c'est pour le percer qu'il m'a fallu revenir en ces lieux!...

Mais, tandis que je marche, dans le tumulte de mes pensées, une idée se précise. Parmi les victimes de mon tuteur, moi seule ai été épargnée, moi, dont le patrimoine entier était entre ses mains.... Et le fragment de conversation surpris autrefois dans le vestibule entre ma maîtresse de pension et le visiteur étranger me revient à

la mémoire. Moi seule ai été épargnée! Dans l'abîme où le malheureux sombrait, un sentiment demeurerait intact encore: la pitié pour l'enfant confiée à ses soins, pour l'enfant seule et sans défense....

Brusquement je tressaille. Là-bas, au bout du chemin, j'ai aperçu une maison; une petite cour plantée de deux marronniers la précède, un rosier blanc épand hors de la grille les minois pâles de ses premières roses. Voici le petit perron, l'auvent au-dessus de la porte, les volets peints en clair: toute la vieille façade curieuse me regarde avec les grands yeux d'ombre de ses fenêtres ouvertes.

C'est bien elle, je la reconnais.

Sur une borne, au bord du chemin, je m'assieds, anéantie. Cependant, malgré mon chagrin, je ne puis m'empêcher de répondre à l'appel des arbres: le ribès embaume encore, le lilas se fane.... Au fond des ramées la fontaine poursuit son adagio grave: toute une âme délicate et tendre s'exhale du jardin somnolent.

Insensiblement, irrésistiblement je me laisse reprendre, attirée malgré moi dans le cycle intime de ces choses humbles et chères, aux significations trop anciennes pour les oublier jamais.

Soudain je me sens frôlée. Je me retourne.... Ce n'est rien; ce n'est que l'ombre familière qui m'a touchée, l'ombre des hauts buissons qui bordent la route et qu'envahit le soir.

Non, aucune chose n'a changé. A d'autres à rechercher le sens de ce que je veux ignorer, à d'autres à accuser ou à absoudre, s'ils le peuvent, celui dont je n'ai pas à condamner les fautes. Ce n'est pas à moi à ressusciter un passé dont les faits matériels sont aussi bien morts

aujourd'hui que l'enveloppe charnelle de celui qui éclaira mon enfance d'orpheline d'un rayon de tendresse. Ces faits, je ne les approfondirai pas, je veux les ignorer toujours....

Bientôt la nuit va venir. Les noyers, dont la sève de juin carmine les feuilles, sont déjà assombris. Dans un instant, il faudra que je reparte. J'étais si bien sous la protection des vieux arbres! Mais qu'importe? Cette protection, est-ce que je ne l'emporte pas tout entière avec moi? N'existe-t-elle pas intacte dans le souvenir de la bonté que me témoigna un pauvre homme? Bonté dans laquelle il vit à jamais pour moi, et que, souvent, dans les heures noires, j'évoque encore tout bas.

IRÈNE MONTANDON.



LE GOUT DES AVENTURES LOINTAINES

ET LES

APTITUDES COLONIALES CHEZ LES FRANÇAIS

Les étrangers reprochent souvent aux Français de n'être pas un peuple colonisateur, et ceux-ci d'alléguer, pour leur défense, qu'ils sont et ont toujours été à la tête du mouvement qui a poussé les peuples d'Occident vers les conquêtes lointaines.

Il y a là un problème de psychologie sociale qu'il serait peut-être intéressant d'élucider et dont la solution semble résider tout entière dans la distinction à établir entre le goût des aventures lointaines et les aptitudes colonisatrices. Ces deux formes de l'activité extériorisée des peuples, qui procèdent du même besoin d'expansion et de mouvement, doivent logiquement aboutir, si elles sont absolument distinctes, à des résultats diamétralement opposés.

Le goût des aventures lointaines est l'apanage des races fortes et hardies douées d'un tempérament combatif et, en général, de qualités militaires ; il se développe davantage chez les populations maritimes, dont l'imagination et la curiosité sont sans cesse sollicitées

par l'attrait à peu près irrésistible des voyages de découvertes. Du reste, dans une même nation, cette prédisposition peut n'exister que chez certaines classes seulement de la société, la noblesse et le prolétariat, par exemple, la bourgeoisie ou la classe des propriétaires ruraux ayant l'esprit tourné vers des préoccupations d'un ordre plus pratique, et étant attachée fortement soit à ses emplois ou à sa fortune, soit à sa terre.

L'homme qui a le goût des aventures lointaines est, par essence, un conquérant; il se fixe rarement en un point donné et aspire toujours à des découvertes nouvelles; il est curieux de l'inconnu, poursuit la fortune, mais avec l'intention de l'acquérir autrement que par un labeur constant et régulier. Ce n'est pas un organisateur; les pays qu'il découvre et soumet à sa domination l'intéressent un peu à la manière d'un terrain de chasse; rarement il sait les mettre en valeur.

L'esprit colonisateur se caractérise par des qualités assez différentes et qui se rencontrent fréquemment chez les peuples doués de l'esprit commercial et plus spécialement dans les classes bourgeoises. Il procède davantage du besoin d'expansion que du besoin de mouvement et il est l'apanage des races prolifiques, qui se trouvent à l'étroit sur le territoire dont elles sont originaires.

Le prototype du colonisateur est, en principe, sédentaire, à l'encontre de l'aventurier qui se déplace constamment. S'il change de climat, ce n'est pas afin de donner libre cours à sa fantaisie mais de s'installer, de s'adonner soit à l'agriculture, soit au commerce et à l'industrie, de fonder, en un mot, un établissement stable. Son objectif est évidemment de faire fortune; toutefois, pour l'atteindre, il a recours, non plus à des expédients,

mais aux procédés normaux, c'est-à-dire au travail personnel ou à l'exploitation du travail d'autrui.

On peut, dès maintenant, se rendre compte que les manifestations de l'esprit colonisateur peuvent varier à l'infini, depuis la situation initiale de l'individu qui émigre pour aller s'établir aux colonies, définitivement et sans esprit de retour, — c'est le cas des Australiens, des Boers et des Franco-Canadiens, par exemple, — et celle de certaines catégories de colons dont les entreprises éphémères sont proches parentes de celles des aventuriers (chercheurs d'or).

Ce préambule va nous permettre de déterminer avec précision quels ont été dans le passé et quels sont à l'heure actuelle les caractères distinctifs de la colonisation française.

* * *

Parmi les aventuriers audacieux lancés à la suite de Christophe Colomb à la découverte du nouveau monde figuraient, en bonne ligne, de hardis navigateurs normands, basques, bretons qui, dans cette course effrénée des peuples de la vieille Europe vers des horizons inconnus, ont su tenir tête à leurs concurrents saxons ou latins; leurs expéditions ne se bornèrent pas, du reste, à la seule Amérique.

On a quelques raisons de croire, quoique le fait ne soit pas historiquement démontré, qu'au XIV^e siècle, sous le règne de Charles V, des marchands de Dieppe fondèrent sur la côte de Guinée plusieurs comptoirs qui furent délaissés par la suite. En 1504, Paulmier de Gouneville débarqua au Brésil, qui pendant tout le cours du XVI^e siècle fut visité par les marins français et notamment par la flottille des puissants armateurs de Dieppe, les Ango.

A partir du règne de François I^{er}, la colonisation devient une affaire d'Etat et les rois de France s'intéressent plus ou moins directement à la prise de possession des terres nouvelles. En 1534, Jacques Cartier visite Terre-Neuve et le Labrador et remonte l'année suivante le Saint-Laurent jusqu'aux parages où se trouve aujourd'hui située la ville de Montréal.

Plus tard, sous le règne de Louis XIV, Cavelier de la Salle descend le cours du Mississipi et prend, au nom du roi de France, possession de la Louisiane.

Aux Antilles, les expéditions de d'Esnambuc et de Roissey servent de base à la colonisation française, tandis qu'en 1604 le sieur de la Revardière s'installe à la Guyane avec quelques émigrants.

Madagascar fut découverte par les marins portugais, mais les Français, dès 1642, prennent les premiers possession de la grande île, alors qu'ils se rendaient dans l'Inde ; ils s'établissent également vers cette époque dans les îles Mascareignes (Bourbon et Maurice). Enfin, la création par Colbert, en 1664, de la Compagnie des Indes orientales marque les débuts de l'occupation française dans l'Hindoustan.

Nous ne croyons pas devoir insister davantage sur cet exposé rapide des premières tentatives du peuple français dans la voie de la colonisation ; elles relèvent toutes de l'esprit d'aventure tel qu'il a été défini plus haut. Il reste maintenant à examiner quel parti a été tiré de ces expéditions dans le sens de l'utilisation pratique et de la mise en valeur des domaines dont elles avaient, pour ainsi dire, ouvert les portes.

A partir de François I^{er}, avons-nous dit, les rois de France s'étaient intéressés dans une large mesure aux entreprises lointaines de leurs sujets, pressentant parfaite-

ment le parti qu'on pouvait tirer de leurs hardies explorations, tant pour l'accroissement du prestige royal que pour le bien même du peuple. Henri IV, et après lui Richelieu, Colbert surtout, tantôt encouragent les entreprises privées, tantôt interviennent directement dans l'occupation et l'organisation des territoires dont avaient pris possession les commerçants, les aventuriers ou les expéditions officielles.

Dans l'Amérique du nord, le premier établissement français vraiment durable date du règne d'Henri IV. A cette époque, Champlain fonda Québec et découvrit les grands lacs. Sous le ministère de Colbert, la colonie prit un bel essor; la population s'accrut rapidement et comprenait déjà près de 30 000 âmes, lorsque le traité de Paris (1763) céda le Canada à l'Angleterre. Malgré ce changement de domination, la plupart des émigrants qui avaient fait souche dans le pays y demeurèrent; leurs descendants forment aujourd'hui une population de plus d'un million d'individus industriels ou agriculteurs, ayant conservé leur langue et leurs lois, doués d'une influence politique considérable et avec lesquels le gouvernement britannique est obligé de compter.

Dans l'Hindoustan, l'occupation française a laissé des traces moins profondes et moins durables. Il faut reconnaître, à la vérité, que le climat de ces régions, ainsi que la présence d'une énorme population indigène, étaient peu favorables à l'établissement d'une colonie de peuplement. D'autre part, les premières tentatives d'établissement dans le sud avaient été provoquées par des appétits commerciaux; on ne songeait pas encore, à cette époque, à ce que nous avons qualifié depuis « colonies d'exploitation », et le but essentiel poursuivi par la Compagnie des Moluques, la Compagnie des marchands de

Rouen, la première Compagnie des Indes, enfin la grande Compagnie des Indes fondée par Colbert fut de se procurer les épices et de les transporter en Europe, où leur vente permettait de réaliser des bénéfices considérables, fort alléchants, malgré les risques de toute nature qu'il fallait courir.

Mais cette tendance uniquement commerciale ne tarda pas à faire place à des visées politiques. A partir de 1735 les gouverneurs Dumas et surtout Dupleix travaillèrent sans relâche à placer l'Hindoustan sous la domination de la France. Dupleix surtout s'attacha à cette œuvre et on peut dire qu'il est le créateur du système politique encore suivi à l'heure actuelle par les Anglais: intervention dans les querelles des chefs indigènes, utilisation de troupes natives. On sait que ses successeurs, malgré leurs talents militaires, ne possédèrent pas des qualités politiques suffisantes pour mener à bien la tâche si brillamment commencée, mais si lourde, qui leur avait été léguée; on sait aussi comment le traité de 1763 anéantit la domination française dans l'Inde au profit de l'Angleterre; toutefois, la faute grave commise par la France en signant ce traité incombe entièrement au gouvernement de Louis XV, et la responsabilité ne saurait en rejallir sur les hommes auxquels il avait confié les destinées de l'Inde.

Les possessions françaises aux Antilles, aux Mascareignes, en Guyane et sur la côte d'Afrique, ont subi depuis leur découverte des fortunes diverses. Il serait trop long d'entrer ici dans l'exposé de leurs vicissitudes: la Martinique, la Guadeloupe, Saint-Domingue, Bourbon et l'Ile de France ont dû leur prospérité à l'immigration des cadets de familles nobles qui étaient venus y chercher la fortune dont l'existence du droit d'aînesse

les dépouillait alors dans leur patrie. Quant aux établissements de Madagascar et du Sénégal, ils végétaient misérablement et on ne pouvait guère se douter, lors de la Révolution, qu'ils deviendraient, au cours du dix-neuvième siècle, la base de deux des plus importantes colonies françaises.

La période de la Révolution et de l'Empire ne fut guère favorable au développement de l'esprit colonisateur en France; on peut même dire que les préoccupations politiques et les guerres qui, à cette époque, ont ensanglanté l'Europe, contribuèrent puissamment à parachever l'œuvre néfaste accomplie par le traité de 1763. Le traité de Paris (30 mai 1814), qui mit virtuellement fin à cette époque troublée, ne laissa à la France que quelques débris insignifiants de sa splendeur coloniale, la Martinique, la Guadeloupe et la Réunion, la Guyane, Saint-Pierre et Miquelon, quelques comptoirs dans l'Inde et sur la côte d'Afrique.

Si l'on veut bien tirer de toutes les données historiques qui viennent d'être exposées l'enseignement philosophique qu'elles comportent, il est aisé de se rendre compte que, pendant toute la durée de l'ancien régime, les Français ont eu non seulement le goût des aventures lointaines, mais qu'ils furent encore doués de sérieuses aptitudes coloniales. Ils fondèrent dans l'Amérique du nord une véritable colonie de peuplement dont la population vivace ne s'est jamais laissé absorber par les conquérants anglais; ils établirent dans l'Inde la domination européenne et leurs rivaux n'ont eu, en somme, qu'à marcher dans la voie qui leur avait été tracée.

Que si des fautes politiques ont causé la ruine de cet immense empire, elles sont imputables aux gouvernements qui se sont succédé à la tête de la France et non

à la nation, ou mieux à la race, dont les aptitudes coloniales sont demeurées entières.

Nous allons voir, d'ailleurs, que ces aptitudes endormies par un demi-siècle de troubles, détournées vers des conquêtes militaires, comprimées aussi par l'inaction et l'apathie de gouvernements trop bourgeois, se sont réveillées tout à coup et ont à nouveau lancé le peuple français vers les entreprises lointaines dont il n'avait jamais complètement perdu le goût.

* * *

De 1830 à nos jours la France a étendu successivement sa domination sur l'Algérie, la Cochinchine, le Cambodge, la Tunisie, l'Annam et le Tonkin ; elle s'est acquis des possessions en Océanie (Tahiti, Nouvelle-Calédonie et archipels avoisinants) ; elle s'est établie à Madagascar, et les quelques comptoirs qu'elle possédait sur la côte occidentale d'Afrique ont servi d'embryon à deux vastes possessions qui sont devenues l'Afrique occidentale et l'Afrique équatoriale françaises. Aujourd'hui, grâce au désistement de l'Allemagne des droits éventuels qu'elle invoquait au Maroc, la domination française s'étend sur tout le nord-ouest de l'Afrique et, malgré la perte d'une partie du Congo, demeure encore prépondérante dans le centre africain.

Reste à démêler, dans l'enchevêtrement des faits de cette période d'expansion nouvelle, non pas les mobiles apparents, mais les causes profondes qui ont poussé la nation française vers l'exploration et la prise de possession de territoires inoccupés et habités par des races dont les Européens qualifient volontiers la civilisation d'inférieure. L'étude de ces causes permettra de décider, en toute impartialité, si les Français ont gardé les apti-

tudes colonisatrices que nous avons rencontrées chez leurs ancêtres.

Il importe tout d'abord d'éliminer des mobiles qui ont provoqué la reconstitution de l'empire français d'au delà des mers les besoins d'expansion, en tant que ce besoin est le résultat d'un excès de population. A aucune époque de l'histoire, les Français n'ont été poussés vers l'émigration par la nécessité d'aller chercher au loin un bien-être ou même une subsistance qu'ils pouvaient difficilement trouver dans leur patrie. La France est riche et les statisticiens affirment qu'elle serait en mesure d'alimenter une population double de ce qu'elle possède.

Mais à notre époque de grande industrie et de concurrence outrée, le besoin d'expansion peut revêtir d'autres formes ; l'émigration des individus est remplacée par celle des produits excédant la consommation nationale et par celle des capitaux cherchant un emploi lucratif. Et dans cet ordre d'idées, la France s'est vue, comme les autres nations, obligée de trouver des débouchés nouveaux à l'activité de ses usines et à la pléthore de ses capitaux ; l'adoption de plus en plus généralisée du système protectionniste, dans l'ancien comme dans le nouveau monde, n'est pas non plus demeurée étrangère à cette incessante recherche de marchés libres de toute entrave et qu'il était possible de monopoliser ou de réserver en partie aux producteurs nationaux. — Il y a là une marque indéniable de l'esprit colonisateur.

Que le goût des aventures lointaines ait joué dans la reconstitution de l'empire colonial de la France un rôle sinon prépondérant, du moins essentiel, on ne saurait le nier. La longue période de paix qui a suivi les événe-

ments de 1870 n'ayant pas permis aux hommes doués d'une nature hardie et entreprenante de trouver en Europe l'emploi de leur activité, ils ont tourné leurs visées vers les expéditions lointaines. — Si la conquête de la Cochinchine et celle de Madagascar ont été déterminées par des événements politiques, si l'occupation par la France de quelques îles du Pacifique a été entreprise dans une intention colonisatrice spéciale et aussi pour créer à la flotte les points d'appui dont elle avait besoin dans ces mers lointaines, l'installation des Français au Tonkin procéda directement des entreprises aventureuses de Jean Dupuy. C'est également le goût des aventures, doublé du noble désir d'étendre le domaine colonial de leur patrie, qui a animé et qui anime encore, dans leur glorieuse tâche, les officiers, les fonctionnaires et même les particuliers qui se sont lancés à la découverte du continent noir et grâce aux efforts desquels la domination française s'est étendue, comme une tache d'huile, sur une notable partie de la terre africaine.

Il faut reconnaître toutefois que l'ère des voyages de découvertes et d'exploration, comme d'ailleurs celle des conquêtes coloniales, est virtuellement close. Suivant l'évolution naturelle des choses, l'esprit d'organisation, l'administration stable doivent remplacer, pour la mise en valeur des possessions, le goût des aventures, car rien ne sert à un pays d'acquérir d'immenses domaines s'il ne se trouve pas à même de les utiliser.

Nous allons justement examiner, dans la troisième partie de cette étude, en quelle mesure les Français ont fait preuve d'aptitudes colonisatrices dans la mise en œuvre de leurs colonies nouvelles. Afin de ne pas

fatiguer le lecteur, nous nous inspirerons seulement, sans les citer, des statistiques que nous avons sous les yeux.

* * *

La Martinique, la Guadeloupe, la Guyane et la Réunion, colonies de plantations par excellence, ont été, comme on l'a dit plus haut, restituées à la France par le traité de Paris (1814). Elles ont connu, sous l'ancien régime et même jusqu'à la suppression de l'esclavage et à la crise sucrière, des années de prospérité indiscutable. Peuplées par des cadets de famille qui y avaient fait souche, puis par des esclaves importés de la côte d'Afrique ou de l'Inde, aussi par une race métissée provenant du croisement des uns et des autres, leur organisation sociale est fortement empreinte de celle de la France continentale ; l'œuvre colonisatrice et éducatrice de la métropole s'y est implantée par des racines profondes, et on peut dire que ces possessions sont véritablement incorporées au territoire national.

Des établissements dans l'Inde, on ne peut parler ici que pour mémoire ; ces quelques comptoirs enserrés dans l'immense empire britannique constituent les derniers vestiges de la puissance française en ce pays. On peut y tenir à titre de souvenirs historiques, mais ces enclaves ne sont pratiquement d'aucune utilité ni, eu égard à leur situation particulière, susceptibles d'aucun développement.

Quant aux îles Saint-Pierre et Miquelon, elles constituent avant tout des établissements de pêche ; en dehors des éléments flottants qu'attire chaque année la campagne, elles sont cependant habitées par une population sédentaire qui s'y est installée à demeure et a

colonisé le pays au sens propre du mot, mais qui est composée en majeure partie de commerçants, d'armateurs ou d'industriels, les terrains de culture se trouvant de trop faible étendue pour former de véritables exploitations.

Nous voici parvenus à l'étude des grandes possessions que la France a acquises au cours du XIX^e et au commencement du XX^e siècle, l'Algérie, la Tunisie, le Maroc, l'Afrique occidentale, l'Afrique équatoriale, l'Indochine, Madagascar et les Etablissements de l'Océanie. C'est après avoir examiné les procédés d'organisation et de mise en valeur de ces colonies qu'il sera vraiment possible de se prononcer sur la question de savoir si les Français de nos jours ont conservé les aptitudes colonisatrices que nous avons déjà rencontrées chez leurs ancêtres de l'ancien régime.

Au point de vue politique et administratif, l'Algérie est organisée aujourd'hui sur le modèle de la métropole; elle est divisée en départements à la tête desquels sont placés des préfets et, n'était la présence de la population arabe, le voyageur débarquant à Alger aurait l'impression d'être transporté en quelque vaste cité du midi de la France; sur le territoire qui paraît être le prolongement naturel du sol de la Provence et sur lequel s'étendait déjà la domination romaine, les Français ont transporté leurs habitudes de vie, leurs mœurs, les traits caractéristiques de leur civilisation.

Fait extrêmement curieux à noter, la clémence de l'atmosphère a produit le phénomène très rare de la coexistence, sur cette terre, de deux éléments dissemblables de population qui, loin de se détruire, vont au contraire en s'accroissant chacun dans sa sphère spéciale : la population autochtone d'origine arabe, berbère ou

sémite, la population provenant de l'immigration européenne et composée en majeure partie de Français et d'Espagnols; ces derniers perdent, d'ailleurs, peu à peu leur caractère national particulier et, à la seconde génération, au plus tard, sont absorbés par l'élément français; ce mélange de races constitue la race algérienne actuellement en voie de formation, mais présentant déjà tous les caractères d'un type qui tend à se stabiliser : installation définitive dans le pays, amour du sol natal, adaptation progressive au milieu.

Cette population, spécialisée dès l'abord dans les affaires, tend à s'emparer progressivement du sol et à y implanter, à côté des grandes exploitations, la petite culture chère au paysan français. Il semble qu'il y ait là un indice infaillible de la véritable prise de possession du sol par la race conquérante, autrement dit une manifestation évidente de l'esprit colonisateur.

En Tunisie, l'influence française se manifeste avec beaucoup moins d'intensité. Il est vrai que la Régence ne fait pas, comme l'Algérie, partie intégrante du territoire national ; elle est simplement placée sous le protectorat de la France, d'où il résulte que l'ingérence administrative, qui contribue pour une bonne part à faire naître et à développer l'influence morale, est réduite à son minimum. D'autre part, le sol tunisien, moins bien doué par la nature que celui de l'Algérie, attire moins le colon ; enfin la race française en Tunisie est fortement concurrenciée par la race italienne, plus sobre, se contentant de bénéfices moindres, obligée qu'elle est de trouver à vivre hors de son pays natal ; la conséquence naturelle de cette situation est que, contrairement à ce qui se passe en Algérie pour la population espagnole, l'élément italien, fort nombreux en Tunisie, conserve sa

nationalité et fait échec dans une certaine mesure à l'élément français, dont l'influence est limitée à la population indigène. Il est vrai que l'installation des Français en Tunisie date de 1881 et qu'il faut, par conséquent, leur faire encore crédit de quelques années avant de juger leur œuvre. Cette restriction s'impose a fortiori pour le Maroc, où rien, du reste, n'est encore organisé.

La colonie française de l'Afrique occidentale a débuté bien modestement par l'installation de quelques comptoirs commerciaux, Saint-Louis, Goué, Rufisque. Ce n'est que vers la fin du XIX^e siècle et grâce aux efforts de ses officiers et de ses explorateurs que la puissance de la France dans cette région s'est étendue peu à peu jusqu'au Niger, puis jusqu'au Tschad d'une part, jusqu'au golfe de Guinée d'autre part. L'organisation politique de cet immense empire est donc toute récente, et nécessairement rudimentaire, vu la faiblesse des moyens financiers dont dispose le gouverneur-général et le degré peu avancé de civilisation des populations musulmanes ou fétichistes placées sous son contrôle.

Du reste, en raison de son climat torride ou tropical, suivant les régions, l'Afrique occidentale française doit être rangée parmi les colonies d'exploitation, c'est-à-dire les établissements où l'Européen, ne pouvant cultiver lui-même le sol, se contente de faire valoir ses capitaux soit dans le commerce, soit dans l'industrie, soit dans de vastes exploitations agricoles. Il est alors appelé à jouer, vis-à-vis de la population indigène, le rôle de directeur d'entreprise ou d'éducateur.

Dans ces pays neufs, le premier soin du gouvernement local doit être de constituer l'outillage économique qui fait généralement défaut. La France s'est donc préoccupée, depuis quelques années, de doter ses posses-

sions de l'Afrique occidentale de voies ferrées destinées à suppléer à l'insuffisance des voies naturelles. Successivement ont été construits les chemins de fer de Dakar-Saint-Louis, de Kayes au Niger, de la Guinée, de la Côte d'Ivoire; le port de Dakar a été aménagé et l'on se préoccupe en haut lieu de compléter largement ces premiers réseaux par l'élaboration d'un vaste programme de travaux publics.

D'autre part, les initiatives individuelles se sont fait jour. A côté des négociants établis dans les grands centres à population européenne, de grosses maisons de Marseille ou de Bordeaux ont installé d'importantes factoreries dans toute la colonie; la traite des arachides est florissante dans la zone saharienne et soudanienne, dont le climat est sec; en Guinée, au Dahomey et à la Côte d'Ivoire l'exploitation du caoutchouc, des bois d'essences rares et des cultures tropicales commence à donner d'excellents résultats; toutefois, dans cette région, le trafic est forcément monopolisé par de puissantes entreprises ayant à leur disposition des capitaux considérables et l'on ne voit pas qu'il y ait place, d'ici longtemps au moins, pour la petite colonisation.

Cette particularité se retrouve, du reste, dans les établissements français de l'Afrique équatoriale, dont la mise en valeur commence à peine et qui, par suite, n'ont pu encore être dotés d'une organisation administrative complexe. En raison de la nécessité où se trouvent les entreprises privées d'avoir à leur disposition de puissants moyens d'action pour l'exploitation des richesses naturelles de la zone équatoriale, le gouvernement français avait pensé que la meilleure méthode à suivre était de concéder l'exploitation de régions fort étendues à des groupements importants de capitalistes.

Cet essai n'a pas donné les résultats satisfaisants auxquels on pouvait s'attendre et l'Afrique équatoriale n'est pas encore sortie de la période des tâtonnements.

En Indo-Chine, la France a suivi une politique toute différente; elle se trouvait, il est vrai, en présence de populations d'une civilisation très supérieure à celle des peuplades du centre de l'Afrique. Sauf au Cambodge et aux Lacs, la majeure partie des terres était appropriée soit par les individus, soit par les villages. Mais l'organisation administrative tombait en décrépitude, l'outillage économique n'existait pas; il importait donc avant toute autre chose de doter cette possession d'un gouvernement honnête, d'ouvrir des voies de communication, des ports, enfin d'installer les industries au moins indispensables. C'est à cette œuvre qu'ont appliqué leurs efforts les hauts fonctionnaires qui depuis 1887 se sont succédé à la tête des affaires indo-chinoises. A l'heure actuelle, un réseau fort important de voies fluviales, de voies ferrées et de routes permet d'écouler aisément vers les centres ou vers la côte les produits des régions les plus reculées.

Au point de vue de la colonisation, l'Indo-Chine française, en raison de sa situation géographique et climatique, ne peut pas aspirer, comme les possessions méditerranéennes de l'Afrique du nord, à devenir une colonie de peuplement: elle doit, par la force des choses, être à la France ce que l'Inde est à l'Angleterre, ou l'archipel de la Sonde à la Hollande, un pays ouvert surtout à l'activité de son commerce et de son industrie, un immense débouché pour le marché national. Cette conception n'a pas, d'ailleurs, échappé à ceux qui sont chargés de veiller aux destinées de la colonie et leurs efforts se sont spécialement concentrés vers l'éducation pratique des indi-

gènes, comme vers le développement économique d'un pays dont la richesse agricole ou minière n'est plus à démontrer. Certes, la tâche est loin d'être terminée; il existe encore, dans l'organisation de cette société mixte, un flottement qu'une collaboration intime entre Annamites et Français, pendant de longues années, pourra seule faire cesser. Cette évolution permettra l'absorption définitive ou l'élimination de l'élément chinois, aujourd'hui fort important, qui vit aux dépens des uns et des autres. Mais il est dès maintenant certain que l'organisation future de l'Indo-Chine s'établira d'après le type de la grande industrie, les indigènes formant la classe des salariés ou des artisans travaillant à forfait, les Européens composant en majorité la classe patronale. C'est là, naturellement, une simple comparaison.

Nous rangerons enfin dans une catégorie unique l'île de Madagascar et les établissements français en Océanie, y compris la Nouvelle-Calédonie. Ces différentes possessions jouissent en effet, au moins dans certaines de leurs parties, d'un climat salubre et favorable aux Européens, mais comme elles sont habitées par une population indigène souvent importante, elles participent à la fois du caractère des colonies de peuplement et des colonies d'exploitation ou de plantation. Malheureusement, ces différents établissements sont fort éloignés de la métropole et cette circonstance restreint dans de larges proportions le courant d'émigration; à Madagascar la main-d'œuvre est rare, et en Nouvelle-Calédonie la présence d'un pénitencier a éloigné pour longtemps la colonisation libre. Aussi ces deux colonies se développent-elles assez lentement, sans cependant rester stationnaires. Quant aux îles de l'archipel de la Société, elles sont d'une richesse extrême, mais leur exigüité ne permet pas d'en-

trevoir pour elles de grands horizons; il faudra donc se déclarer satisfaits le jour, et il n'est pas éloigné, où cette petite colonie déjà très prospère parviendra à vivre de ses propres ressources.

*
* *
*

De l'ensemble d'idées et de faits qui viennent d'être exposés, il est à peine besoin de tirer une conclusion. On a pu se rendre compte que, sous l'ancien régime comme de nos jours, ni le goût des aventures lointaines qui préparent l'expansion d'un peuple, en dehors de son territoire, ni les aptitudes colonisatrices qui permettent à ce peuple d'utiliser ses conquêtes n'ont manqué aux Français. Certes, leur œuvre colonisatrice est loin d'être terminée et il serait prématuré de porter sur elle un jugement définitif. On peut cependant prévoir, étant donné les caractères particuliers de la race, que les coloniaux français, doués d'un esprit commercial moins pratique que les Anglais ou les Hollandais, réussiront moins bien que ces derniers dans les possessions dites d'exploitation; il est au contraire probable que dans les colonies de peuplement ils jetteront, comme ils ont fait jadis au Canada, les bases d'un état social qui survivra à toutes les tourmentes.

J. DE BYANS.



VARIÉTÉS

FRÉDÉRIC GODET

Frédéric Godet (1812-1900), d'après sa correspondance et d'autres documents inédits, par Philippe Godet. — 1 vol. in-8°. Neuchâtel, Attinger frères, éditeurs, 1913.

Une biographie bien faite est toujours intéressante à lire, parce que rien n'intéresse plus l'homme que l'homme lui-même, vu en public et dans sa famille, en activité professionnelle et en déshabillé, en déshabillé surtout, c'est-à-dire non pas tel qu'il paraît mais tel qu'il est. Car nous sentons bien par nous-mêmes que nous ne paraissions pas tout ce que nous sommes, et que nous ne sommes point tout ce que nous paraissions, pas plus en bien qu'en mal. Quand cette biographie est celle d'un homme remarquable, non seulement par son savoir et le rôle qu'il a joué, mais aussi par son caractère, par sa valeur morale et par sa piété, la lecture en est plus qu'intéressante, elle élève l'esprit et le cœur, et, en même temps qu'elle humilie, elle stimule le désir et l'énergie du bien, en montrant ce que peut faire un être humain qui s'applique à remplir fidèlement sa tâche.

Or Frédéric Godet fut un homme aussi distingué par son caractère et sa piété que par sa science théologique. Aussi bien eût-il été dommage que nous n'eussions gardé de lui que ses œuvres théologiques, car, quel que soit leur mérite, elles partageront nécessairement la destinée des ouvrages scientifiques. Ceux-ci, en effet, portent inévitablement la marque des connaissances et de

la mentalité d'une époque et d'un milieu particuliers, et, quelque sérieuse qu'ait été leur valeur au moment de leur publication, quelque progrès qu'ils aient marqué sur les ouvrages antérieurs de même nature, ils ne peuvent prétendre à la durée de l'œuvre d'art qui a su incorporer dans une forme immuablement belle un aspect de la nature ou de l'humanité. Mais une vie humaine se distinguant par l'unité d'une noble inspiration est aussi, dans son genre, une œuvre d'art, et, bien qu'elle soit conditionnée, elle aussi, par son temps et son milieu, elle est toujours susceptible d'intéresser, d'instruire et d'inspirer les générations postérieures, non seulement parce qu'elle nous fait connaître d'un peu plus près un moment et un lieu spéciaux de l'histoire, mais surtout parce qu'elle révèle un homme à d'autres hommes.

Il faut donc être reconnaissant aux frères Godet de nous avoir donné la biographie de leur vénéré père. Je dis « les frères Godet », car c'est M. Georges Godet, le fils aîné et le successeur de Frédéric Godet à la faculté de théologie de l'Eglise indépendante de Neuchâtel, qui devait écrire le volume consacré à retracer la vie du théologien neuchâtelois. C'est lui qui en avait rassemblé les matériaux, et c'est lui qui, en sa qualité de théologien, était évidemment le plus qualifié pour parler, sinon de la vie, du moins des travaux d'un théologien. Malheureusement, le 19 juin 1907, la mort enlevait brusquement Georges Godet, avant qu'il eût pu mettre en œuvre les matériaux qu'il avait réunis. Mais, dans la famille Godet, *primo avulso, non deficit alter*, et M. Philippe Godet, homme de lettres, a remplacé son frère le théologien.

Il est bien certain que le volume n'y a rien perdu quant à la forme, à l'art de mettre en œuvre les matériaux amassés. Et s'il ne s'agissait de montrer en Frédéric Godet que l'homme et le chrétien, M. Philippe Godet était aussi bien qualifié que son frère, M. Georges Godet. Nous regrettons néanmoins que le théologien ait été presque complètement laissé de côté. Tout le monde, même parmi les théologiens de langue française, n'a

pas lu les substantiels commentaires de Frédéric Godet, son *Introduction au Nouveau-Testament*, ses *Conférences apologétiques*, ses *Etudes bibliques*, et ses brochures ecclésiastiques. Il eût été aussi intéressé qu'utile — au moins pour un grand nombre de lecteurs du présent volume — d'avoir sous les yeux une caractéristique de la théologie de Frédéric Godet. Sans doute les nombreux extraits de ses lettres, recueillis dans sa biographie, nous permettent d'entrevoir quelques-unes de ses positions théologiques, mais cela donne envie d'en savoir davantage, d'autant qu'à un certain moment, entre 1868 et 1890, il y avait, en théologie de langue française, presque une école de Neuchâtel, dont Frédéric Godet était, sans conteste, le chef et l'inspirateur et dont Augustin Gretillat a été l'élève le plus brillant. Marquer le caractère de cette théologie, montrer sa place dans l'histoire de la théologie de la langue française, l'influence qu'elle a exercée et qu'elle exerce encore, c'eût été la matière d'un chapitre fort instructif et qui aurait certainement complété la présente biographie, en relevant l'importance du rôle joué par le théologien neuchâtelois. Charles Monvert, Georges Godet, Gaston Frommel ne sont plus là pour écrire ce chapitre, mais peut-être que, pour une seconde édition, M. Philippe Godet pourrait s'adresser à M. Charles Porret, un des représentants distingués de cette orientation théologique.

En regard de la position prise par l'école de Neuchâtel et par Frédéric Godet lui-même dans la question de l'autorité et de l'inspiration de l'Écriture sainte lors des controverses, soit de 1868 à 1875 avec les libéraux, soit plus tard avec MM. Astié, Dandiran et Sabatier, il nous paraît curieux de relever deux citations extraites de lettres appartenant à sa jeunesse. C'est à vingt-trois ans qu'il écrit à un de ses amis ces lignes remarquables :

« En général, ai-je un conseil à te donner pour tes études, c'est celui-ci : d'être prêt à reconnaître ce qui se montre à toi comme la vérité, quoi que ce puisse être, dût-il tomber la moitié de la Bible. La vérité, rien que la vérité, toute la vérité, ad-

vienne que pourra. Ce n'est que depuis que je me suis résolu à cela que j'ai étudié avec liberté et impartialité. Le fondement, le centre, reste pourtant ferme, quand tout tomberait à la périphérie. Ne nous laissons restreindre notre liberté par aucune limite humaine. »

En 1851, à son ami Bonnet qui avait répondu par *La Parole et la Foi* aux fameuses lettres d'Edmond Scherer sur *La Critique et la Foi*, Godet écrit ceci, qui met très exactement le doigt sur le défaut de la cuirasse de Bonnet :

« Les deux points faibles, ce me semble, de ta brochure, seraient précisément les deux points décisifs dans la question : 1^o L'identification de « Bible » et de « Parole de Dieu » que tu supposes dans tes citations de passages, et qu'il s'agirait précisément de prouver ; 2^o La question d'une différence *spécifique* entre l'inspiration des écrivains sacrés et la nôtre, question que tu declares ne pas vouloir entamer, et dans laquelle pourtant se concentre et se résume tout. »

Ces pensées de sa jeunesse — que Frédéric Godet nous paraît avoir parfois oubliées au fort de ses discussions théologiques — nous permettent de comprendre ces lignes adressées en 1900, donc peu avant sa mort, au professeur Barth de Berne :

« Je vois toujours plus clairement combien, sur le même et unique fondement religieux, on peut élever des édifices théologiques différents. Nous ne voyons que comme au moyen d'un miroir ; il est bon de se le répéter en face de différences avec des frères que l'on respecte et que l'on aime. Si nos armes sont différentes et nos uniformes de couleurs diverses, c'est pourtant sous le même chef et pour la même cause que nous combattons. Il faut ici la largeur de la charité et le sentiment d'un attachement commun et également profond au même Sauveur et Seigneur. »

On sait que Frédéric Godet a été l'un des fondateurs de l'Eglise indépendante neuchâteloise, et quelques langues malicieuses ont même affirmé qu'il en avait été le premier pape, mais il n'a jamais été un séparatiste à la Vinet. Celui-ci faisait

de la séparation de l'Eglise et de l'Etat un dogme. Godet, lui, n'est pas de cet avis, parce qu'il tient grand compte des circonstances historiques. Ce qu'il veut, c'est une Eglise ayant toute l'indépendance nécessaire pour accomplir sa tâche, et qui, en vertu de cette indépendance, est seule compétente en matière de doctrine, de manière à pouvoir exclure de ses chaires toute prédication qui ne lui semblerait pas conforme à l'Evangile. C'est pourquoi il tenait tant à la nomination par l'Eglise des professeurs de la faculté de théologie. Tant que cette indépendance était assurée à l'Eglise, il ne voyait aucun inconvénient à l'union de l'Eglise et de l'Etat. Ce degré d'indépendance lui paraissant suffisamment garanti par la loi ecclésiastique de 1848, et non par la loi de 1873, il accepta la première et repoussa la seconde. On a quelquefois, à ce propos, accusé Frédéric Godet d'avoir prêché la séparation après l'avoir combattue. Les documents mis sous nos yeux par son biographe nous semblent l'absoudre de cette contradiction, d'autant que la séparation, en 1848, eût vraisemblablement conduit à la division de l'Eglise neuchâteloise en deux Eglises, l'une républicaine, l'autre royaliste. Or Frédéric Godet redoutait, avec beaucoup de raison, l'immixtion de la politique dans les questions d'Eglise. C'est pourquoi aussi, tout en cherchant à venir en aide aux pasteurs vaudois démissionnaires en 1845, auxquels allait naturellement toute sa sympathie, il n'avait pas approuvé leur conduite. Voici ce qu'il écrit à ce sujet à son ami Bonnet :

« Mon opinion a été formée en principe, avant tout résultat. Cette opinion, que tu ne connais pas même, était et est encore celle-ci : point de *soumission*, mais point de *démission*. Ne céder en quoi que ce soit ; refuser de se laisser employer comme agents civils ou politiques ; ne consentir à faire quoi que ce soit contre la conscience pastorale ; et puis, se laisser punir, mettre en prison, suspendre et enfin destituer ; mais ne jamais quitter soi-même la place, ce qui serait précisément reconnaître le pouvoir dont on affirmait l'illégalité. C'eût été laisser à la Providence le soin de dénouer le nœud que l'on a eu l'imprudence de

trancher d'une main humaine ; c'eût été prendre aux yeux du peuple le beau rôle de victimes que l'on a donné au gouvernement ; c'eût été le moyen de rester unis au moins avec tout ce qu'il y avait d'hommes honorables dans le clergé ; c'eût été ne pas prendre la triste apparence de vouloir jouer au coup d'Etat et préparer un bouleversement politique. Tout, tout conseillait d'en agir ainsi ; et cet avis n'a pas même été exprimé, tant l'assemblée était (ceux du dehors qui ont quelquefois un sentiment juste l'ont fort bien senti) sous une *pression* !... J'admire, mais je n'approuve pas ; j'approuve en un point la résistance, mais non le mode de résistance. »



Comme l'auteur le marque dans sa préface, ce qu'il a voulu montrer avant tout dans Frédéric Godet, ce n'est pas tant le théologien que l'homme et le chrétien. A cet égard, il a pleinement réussi, et pour moi, qui n'ai connu le théologien neuchâtelais que par ses écrits et ne partageais point ses vues théologiques sur des points essentiels, je puis dire que sa personnalité m'apparaît extrêmement sympathique, et que je comprends maintenant la profonde et bienfaisante influence qu'il a exercée sur tous ses élèves par son ascendant personnel. Je ne sais s'il était un saint, — à lire son biographe, on serait tenté de le croire, car nulle part n'apparaît la moindre tache, la moindre ombre dans le portrait qu'il nous trace de son vénéré père, — mais à coup sûr il donne l'impression d'une grande élévation morale, d'une grande droiture de conscience, et ses défauts, s'il en avait, — et il est probable qu'il s'en connaissait, — disparaissaient dans la dignité générale de son caractère et de sa vie. Il faut dire qu'il a été un privilégié au point de vue moral et religieux. Privilégié quant à ses dispositions naturelles, privilégié aussi quant au milieu où il a grandi.

Quatrième fils et sixième enfant de l'avocat neuchâtelais Paul-Henri Godet et d'Eusébie-Jacqueline Gallot, il perdit trop jeune son père (en 1819, alors qu'il n'avait pas encore sept ans) pour subir l'action de l'exemple de bonté, de générosité

et d'honneur que ce dernier donnait à sa famille. Mais sa mère représentait avec simplicité et distinction « l'antique et sobre piété neuchâteloise », et Frédéric voyait très souvent sa tante Gallot, une personne à la fois sainte et gaie, au christianisme plus accentué et plus entraînant. Il recevait son instruction religieuse de James Du Pasquier « un homme dont la personnalité puissante, mélange de fermeté et de douceur, a marqué dans l'histoire de l'Eglise neuchâteloise. » Ces influences, jointes à d'heureux instincts, contribuèrent à lui créer un premier et solide fondement de piété, sur lequel devait s'édifier, au cours des années, une vie religieuse et morale qui a toujours été en progressant.

C'est à Neuchâtel que le jeune Godet fit son collège, puis ce qui correspond au gymnase d'aujourd'hui et s'appelait les *Auditoires*. Pour aider sa mère, il passa l'été de 1830 comme précepteur dans une famille neuchâteloise, et, en même temps, prépara et réussit du coup ses examens d'entrée en théologie. Son frère aîné, Charles, alors précepteur à Paris, l'en récompensa en lui faisant passer dans cette dernière ville les deux derniers mois de 1830.

Après ce séjour, dont Frédéric Godet jouit et profita beaucoup, il rentra à Neuchâtel pour se mettre aux études de théologie. A cette époque, il n'y avait pas de faculté de théologie. Les étudiants travaillaient tout seuls, mais, chaque mercredi, l'un d'entre eux devait présenter à Messieurs les pasteurs un travail sur un sujet donné. Après quinze mois de ce régime, Godet se décida à partir pour Berlin. Il y resta trois ans, jusqu'en avril 1835, et eut comme professeurs Schleiermacher, Tholuck, Hengstenberg, Steffens et Neander, appréciant tout spécialement ces deux derniers. Deux ans après son arrivée à Berlin, il eut le bonheur d'être rejoint par sa mère, appelée comme gouvernante du futur empereur Frédéric, qui avait alors trois ans. Je note dans son journal de ce temps-là cette réflexion si juste : « Le zèle intolérant est presque toujours le signe d'une conviction trop précoce, c'est-à-dire d'une conviction qui n'en est pas une. »

Rentré à Neuchâtel à la fin de 1835, Godet est consacré au saint ministère le 7 septembre 1836 et nommé « subsidé », c'est-à-dire pasteur auxiliaire itinérant du Val-de-Ruz. Comme ses fonctions se bornent à la prédication dominicale, il est en même temps précepteur à Châtillon près Bevaix, dans la famille Sacc-Du Pasquier. C'est là que vint le chercher un appel du prince Guillaume de Prusse (le futur empereur Guillaume I^{er}) à devenir le gouverneur civil de son fils aîné, le prince Frédéric. Godet accepta, non sans hésitation, cette charge délicate, et la remplit avec beaucoup de bonheur de 1838 à 1844. Bien que le jeune prince n'eût que treize ans au moment où son gouverneur neuchâtelois le quitta, il lui resta toute sa vie fort attaché et, jusqu'à sa mort, il entretenait avec lui une correspondance dont les nombreux extraits donnés dans le volume font honneur au tact, à la dignité et à la franchise de Godet non moins qu'à la délicatesse et à la bonté de son ancien élève.

A la suite de difficultés avec le gouverneur militaire du jeune prince, Godet donna sa démission, mais en gardant la pleine confiance des parents de son royal élève. Il se maria en cette même année 1844 avec une parente, Caroline Vautravers, et retourna à Neuchâtel. Nommé immédiatement et derechef subsidé du Val-de-Ruz, il profite de ses loisirs pour instituer, un soir par semaine, des réunions religieuses particulièrement destinées à la classe pauvre. Il rédige une *Géographie du premier âge* qui a atteint sa onzième édition en 1891, polémique contre le darbyisme, et se met à lire les Pères de l'Eglise. Entre temps il devient père de deux enfants.

La révolution neuchâteloise de 1848 ne fut naturellement pas du goût de Godet, mais il accepta la république dès que le roi de Prusse autorisa ses anciens sujets « à ne prendre conseil que de la position et du bonheur du pays, sans se laisser arrêter par les liens qui les attachent à moi. » Il accepta également la nouvelle loi ecclésiastique, et en 1850, sur le refus du royaliste Perret-Gentil de continuer son enseignement, il consentit à donner à sa place, mais sans traitement, des leçons d'exégèse

de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'année suivante, il est nommé pasteur à Neuchâtel, fonction qu'il conserva pendant quatorze ans, et où il se distingua non seulement par sa prédication franche, substantielle et évangélique, mais aussi par sa préoccupation de soulager les misères matérielles qu'il rencontrait dans sa paroisse. Toute cette activité pratique ne l'empêchait pas de continuer à vouer un vif intérêt aux questions théologiques. Ainsi, de 1853 à 1855, il soutint une longue controverse avec la *Revue de théologie* de Strasbourg. En 1861 — une année après la mort de sa femme — il en entretenait une autre sur la notion de l'Eglise avec le pasteur Monsell, et en 1863 il commençait la publication de son grand commentaire sur *Saint Jean*, lequel, comme ses autres commentaires, comblait fort heureusement une grosse lacune dans la littérature théologique protestante de langue française. Il s'était remarié en 1862.

Malgré la robuste santé qui lui permettait de mener tant de travaux de front, il sentit qu'il fallait commencer à dételier. Il donna sa démission de pasteur pour l'année 1867. Mais un nouveau champ de travail allait s'ouvrir devant lui. En 1868, Ferdinand Buisson commençait à Neuchâtel une campagne en faveur de ce qu'on a appelé le christianisme libéral. Les conférences que Buisson et ses amis donnèrent dans ce sens produisirent dans tout le canton de Neuchâtel une grande agitation et provoquèrent de vives répliques, sous forme de conférences et de brochures. Godet fut le premier à la brèche et s'y distingua. Il en résulta un volume, publié sous le titre de *Conférences apologétiques*.

La campagne de Buisson, à laquelle mit fin la guerre franco-allemande, servit en quelque sorte de prélude à la loi ecclésiastique de 1873. Comme celle-ci proclamait l'indépendance doctrinale du pasteur, et que Godet voyait dans cette indépendance la ruine et la négation de l'Eglise (il oubliait que, dans une Eglise se proclamant chrétienne, et exigeant de ses pasteurs le diplôme d'une faculté de théologie protestante, ne devient

pasteur que celui qui a trouvé dans l'Evangile la vérité religieuse et estime ses convictions conformes à cette vérité; sans quoi la vocation pastorale serait impossible à exercer), il rejeta la loi, et fut un des fondateurs de l'Eglise indépendante, à laquelle se rattachèrent tous les professeurs de la faculté de théologie.

Il continuait toujours ses travaux de théologie, qui lui avaient valu, de l'université de Bâle, le doctorat en théologie. Deux volumes d'*Etudes bibliques* virent le jour dans les années 1873 et 1874. Il travaille activement à la publication de la *Bible annotée*. Ces travaux et la mort de plusieurs amis, dont celle, si tragique, de l'empereur Frédéric, ébranlèrent passagèrement sa santé. Mais il se remit. Il fait paraître ses commentaires sur *Saint Luc*, sur l'*Epître aux Romains*, réédite son *Saint Jean*, commence la publication de son *Introduction au Nouveau Testament*, polémique avec Auguste Sabatier, et ne donne sa démission de professeur qu'en 1894, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. La même année, le 30 décembre, il prêcha pour la dernière fois à Neuchâtel. Les six années qu'il lui restait à vivre, il eut encore le privilège de pouvoir lire, travailler, recevoir des visites d'anciens et de nouveaux amis. Il ne fut que quatre jours au lit, et le 29 octobre 1900, au matin, il s'endormit paisiblement pour ne plus se réveiller ici-bas.

La sèche énumération qui précède laisse entrevoir quel travailleur infatigable fut Frédéric Godet. Mais il faut lire le volume lui-même pour connaître l'homme et le chrétien, son esprit actif et curieux, sachant s'intéresser à tant de choses diverses, littérature, politique, musique, non moins que théologie, et joignant la finesse à la profondeur; son cœur d'une grande bonté, laquelle tempérerait ce qu'il avait, dit-on, d'un peu autoritaire, sa piété si profonde, si sévère pour lui-même et en même temps si pleine de bon sens, sa fidélité à ses amis et son inlassable hospitalité, Que de pensées justes et heureusement tournées on rencontre dans ses lettres! En voici quelques-unes prises au hasard :

« Enoch marchait *avec* Dieu ; *avant* n'eût rien valu. — Bien faire ce que l'on fait, même la dernière et la plus petite chose, c'est se préparer à faire la plus grande, à bien vivre et à bien mourir. — A mesure que le cœur apprend à aimer, il aime toujours mieux ce qu'il aime. — Le monde ne peut ôter que ce que le monde a donné. — La plus forte épreuve pour une âme d'homme serait une vie sans épreuve. — Se courber sous la main de Dieu, c'est le moyen d'être relevé par lui. — Quand nous faisons le bien, nous ne savons pas tout le bien que nous faisons. Quand nous faisons le mal, nous ne savons pas tout le mal que nous faisons. » Et ces mots si francs et si vrais qu'il adressait à Frédéric de Rougemont : « Vous dites que vous commencez la chose au rebours de toute sagesse humaine. Cela est très vrai ; prenez garde que ce ne soit aussi au rebours de toute sagesse divine. Toute folie humaine n'est pas pour cela une sagesse divine. »

Vinet, Charles Secrétan, Frédéric Godet, le moraliste, le philosophe et le théologien qui ont exercé jusqu'ici le plus d'action sur la pensée du protestantisme de la Suisse française, ont maintenant chacun sa biographie, également réussie, mais chacune avec son caractère propre. A les lire toutes les trois, si diverse que soit la personnalité de leurs héros, elles révèlent chez ceux-ci un trait commun : le sentiment et la préoccupation de la valeur supérieure, primante, de l'ordre moral. Ce trait est à l'honneur du protestantisme romand, et nous lui souhaitons de tout cœur de le conserver et d'en mettre la marque sur toutes ses œuvres. Ce sera pour le bien de notre patrie romande et pour la qualité et l'intensité de l'influence que celle-ci est appelée à exercer dans les pays de langue française.

LOUIS EMERY.



L'ORGANISATION INTERNATIONALE ¹

L'ouvrage que M. David Jayne Hill, ancien ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, a consacré à « l'Etat moderne et l'organisation internationale » est certainement une des plus remarquables contributions à l'étude de la solution pacifique des conflits internationaux². Ecrit par un juriste, qui est aussi un psychologue et un historien, ce livre est inspiré tout entier par le sentiment profond de la justice. Ce sentiment n'est pas, comme on pourrait le croire en songeant à tous les idéologues qui ont encombré les avenues politiques et intellectuelles du xix^e siècle, une vague aspiration vers une humanité meilleure entrevue dans un avenir brumeux. C'est au contraire un sentiment dégagé de toute fausse sentimentalité, qui plonge ses racines dans le droit. Il est nourri par les expériences de la vie juridique des nations civilisées. M. Hill croit à l'établissement de l'ordre et de

¹ Les événements survenus depuis que cet article a été écrit, c'est-à-dire depuis le mois de juillet, mettent en pleine lumière les difficultés auxquelles il fait allusion. Les discussions orageuses du Congrès de la paix, qui a tenu ses assises à Genève dans le courant de septembre, ont révélé les fissures du bloc pacifiste. La crise balkanique, que l'Europe n'a pas pu ou n'a pas voulu éviter et dont les conséquences ne peuvent être calculées, laisse entrevoir de redoutables ambitions qui se glissent derrière l'héroïsme des peuples des Balkans. Elle prouve une fois de plus que l'Europe est loin d'être parvenue à un état de stabilité politique. Décidément, l'organisation internationale paraît à peine ébauchée.

² *L'Etat moderne et l'organisation internationale*. Traduction française de M^{me} Emile Boutroux. Préface de M. Louis Renault, membre de l'Institut. — Bibliothèque de philosophie scientifique. Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1912.

la justice entre les états par les moyens juridiques qui ont assuré l'ordre et la justice dans chaque Etat.

Sans doute, ce ne sont là ni un sentiment nouveau ni des idées nouvelles. M. Hill reprend un thème connu, qui a été le *leitmotiv* de la seconde conférence de la Paix. Mais il les reprend avec la compétence et l'autorité que lui confère sa carrière d'homme d'Etat. Son argument essentiel en faveur de la solution juridique des conflits internationaux lui est fourni par le mouvement puissant qui tend, de plus en plus, à faire considérer dans chaque Etat le pouvoir administratif comme un justiciable, aussi bien soumis aux lois que tout autre. Le principe de la soumission de l'Etat à sa propre justice, que les Anglo-Saxons ont admis les premiers, a fait son chemin dans le monde. L'arbitraire de l'Etat, la volonté du prince ne sont plus des raisons suffisantes pour justifier des actes affectant la vie intérieure de l'Etat. La loi — c'est-à-dire la volonté du peuple — est dans ce domaine la seule véritable justification ; et l'exécution de la loi par l'administration est de plus en plus soumise à un contrôle judiciaire qui assure à chacun le respect de ses droits. — M. Hill insiste, avec plus de force peut-être qu'aucun autre défenseur du pacifisme, sur cette conception de l'Etat justiciable, qu'il voudrait transporter du domaine des affaires intérieure de l'Etat au domaine de ses affaires extérieures.

C'est ici que les difficultés commencent ; et, malheureusement, M. Hill ne les discute guère. Pourtant, il les aperçoit clairement ; car, pour conclure, il se borne à soutenir les solutions qui ont été proposées à La Haye, solutions dont la modestie implique la reconnaissance des obstacles que de plus radicales auraient rencontrés. Mais, exposant en pleine lumière l'une des faces des problèmes, c'est-à-dire les raisons qui militent en faveur de la solution juridique des conflits internationaux, il en laisse dans l'ombre l'autre face, c'est-à-dire les raisons de la résistance que rencontre cette solution dans les pays et les milieux sociaux les plus divers. Ou, du moins, il ne mentionne les motifs de cette résistance que d'une manière tout à fait som-

naire. Cependant, le lecteur cherche à comprendre pourquoi cette résistance existe et pourquoi elle ne cède pas sous la pression de l'argumentation claire et vigoureuse des partisans de la solution juridique; la vigueur même du plaidoyer de M. Hill l'invite à tenter cette recherche.

Chercher à organiser la justice entre les Etats, c'est poser le problème entier des rapports des Etats les uns envers les autres, le problème de l'organisation internationale dans toute son ampleur. — Tant que les nations vivront sous le régime précaire des alliances destinées à opposer un groupe d'Etats à un autre groupe, régime aujourd'hui dominant, il n'y aura pas de véritable organisation internationale : les alliances pourront donner pour un temps moins d'instabilité à l'équilibre international, mais leur existence même est la négation de toute justice entre les nations; malheur à celles dont la vigilance serait en défaut! Le régime, plus récent mais non moins précaire, des conventions d'arbitrage conclues entre deux Etats, — régime qui s'est superposé à celui des alliances, — n'a pas non plus créé une véritable organisation : ces conventions pourront rendre plus courtoise la vie internationale et favoriser l'intervention heureuse de puissances médiatrices; mais il n'y aura pas un lien juridique entre les nations, parce qu'il n'y aura pas de sanction efficace; si l'assentiment de l'un des Etats en cause fait défaut, la solution pacifique du conflit ne pourra être provoquée.

C'est ici le point central de la question. L'accord nécessaire pour l'institution de cette sanction pourra-t-il jamais être obtenu? Et comment celle-ci devrait-elle être instituée? A ces redoutables points d'interrogation, nul ne peut répondre aujourd'hui; il est peu probable qu'il en soit autrement demain. Il suffit, en effet, de jeter les yeux sur le spectacle du monde pour saisir que nous sommes dans une période de transformations et que les épées ne dorment pas dans leurs fourreaux. Il est manifeste qu'à l'heure actuelle un certain nombre de puissances se refusent à franchir le Rubicon du pacifisme juridique. Elles veulent bien être courtoises, épuiser les moyens de conciliation qui

seraient mis à leur disposition. Mais elles veulent avoir les mains libres, sans dire cependant l'usage qu'elles entendent faire de cette liberté. Cette attitude leur vaut des reproches vibrants : « Pourquoi cette réserve si vos intentions sont pures ? Vous avez des arrière-pensées. »

Ceux qui leur adressent ces reproches paraissent être vraiment victimes d'une illusion. Ils raisonnent comme si l'histoire du monde s'était arrêtée à l'heure où ils parlent. Il semble que pour eux les nations soient des entités immuables, dont l'évolution est terminée ; que les frontières soient définitivement acquises ; et que les Etats formés par ces nations et limités par ces frontières ne doivent plus avoir qu'une activité intérieure. Ils assignent à ces Etats le rôle de propriétaires de domaines plus ou moins vastes, et admettent que les seuls conflits susceptibles de les diviser sont semblables aux litiges qui séparent des propriétaires voisins. Ils écartent des probabilités ou même des possibilités de l'avenir la décadence d'une nation et l'élévation d'une autre, phénomènes dont l'histoire fournit pourtant plus d'un exemple ; ils ignorent les affinités, les sympathies et les antipathies des peuples les uns envers les autres. Ils croient, en un mot, que le monde civilisé est parvenu à un état de stabilité qui permet désormais d'envisager sous l'angle juridique les conflits à venir.

L'histoire contemporaine, celle qui se déroule sous nos yeux, vient cependant contredire un optimisme aussi crédule. Il semble au contraire que rien ne soit achevé. Tout fermente. La fièvre de l'impérialisme secoue les peuples les uns après les autres, l'empire britannique aussi bien que les Etats-Unis, la France aussi bien que l'Allemagne, la Russie aussi bien que le Japon. Le partage du monde entre les Etats civilisés s'accomplit à l'heure actuelle ; et cela ne paraît pas être précisément une action susceptible d'être juridiquement mesurée. La force de l'acquéreur y joue un rôle prédominant.

Il est bien évident que cet état de choses n'est guère fait pour incliner les Etats puissants à restreindre le champ des pos-

sibilités qui s'ouvre devant eux. Seuls les Etats qui ont donné déjà leur maximum d'efforts, ceux qui ne peuvent prétendre occuper une place plus grande ou meilleure que celle acquise par eux jusqu'ici, accepteront de lier ainsi leurs destinées : leur rôle est désormais de conserver ce qui leur appartient. La théorie juridique des droits acquis leur sera, dans leur résistance, d'une précieuse utilité. Comme Talleyrand, ancien ministre du conquérant de l'Europe, le fit au Congrès de Vienne, ils invoqueront les principes sacrés du droit public. Il est naturel que leur effort tende à obtenir l'institution d'une cour de justice internationale, qui sera leur meilleure sauvegarde. Mais comment des Etats qui se sentent en pleine croissance pourront-ils raisonner ainsi ? Y a-t-il à leurs yeux des droits acquis, quand ils voient d'autres Etats déchoir de leur rang et, inférieurs à leur tâche, négliger certaines parties de leurs possessions ? Serait-ce là un argument susceptible d'assouvir l'ardent besoin d'expansion du peuple énergique qui entend aujourd'hui replacer la Libye dans l'orbe de la civilisation ?

Et qui serait le juge des conflits au-devant desquels va une nation entreprenante ? Il n'y a, dans le monde, que quelques grandes puissances exerçant une réelle influence internationale ; les dix doigts suffisent à les compter. Les petits Etats existent, mais dans les époques de crise ils n'ont voix au chapitre qu'en se groupant comme des satellites autour de l'astre qui brille à leur firmament. Il appartiendrait donc à ces quelques grandes puissances de trancher le conflit. Seraient-elles vraiment capables de faire rendre une justice désintéressée ? Et peut-on même parler de justice quand il s'agit d'entreprises auxquelles toute considération juridique est étrangère ? Ne seraient-ce pas de tout autres considérations que celles du droit qui prévaudraient ?

Cette force d'expansion de certains Etats leur interdit évidemment de limiter juridiquement leurs ambitions, tant qu'ils n'ont pas achevé leur course. Seule l'existence de rivaux aussi décidés qu'eux-mêmes constituera un frein efficace. L'or-

ganisation internationale sera donc difficilement réalisable tant que le monde vivra sous le régime de la concurrence des puissances ; et nul ne peut dire quelle sera encore la durée de cette période. On recourra donc, comme on a recouru jusqu'ici, au système des alliances ; car il faut vivre. On y recourt, à l'heure présente, comme à la seule assurance contre les risques d'une guerre inévitable. N'a-t-on pas envisagé en Angleterre la transformation de l'entente cordiale avec la France en une véritable alliance, pour opposer à la puissance grandissante de l'empire allemand une barrière infranchissable ? Et, parallèlement, on multipliera les précautions et les démarches diplomatiques pour atténuer et limiter les conflits, et obtenir par la persuasion ce que la crainte de malheurs plus grands permettra d'arracher à la décision des armes.

Si les conventions d'arbitrage signées ces dernières années sont seulement les signes précurseurs de l'organisation internationale qui, tôt ou tard, sera établie, — car il ne faut pas désespérer de l'avenir, — leur importance n'en est pas moins considérable. Ce réseau léger d'obligations morales, réciproquement contractées et librement consenties, aura nécessairement une répercussion salutaire sur l'opinion publique. Et le jour se lèvera bien où l'esprit public du monde civilisé sera prêt à accepter un nouvel ordre de choses. Il est intéressant de signaler ici le symptôme de la réapparition d'une idée déjà ancienne, qui revient singulièrement transformée : celle des Etats-Unis, non plus d'Europe ou d'Amérique seulement, mais du monde civilisé.

C'est, en effet, dans une fusion plus ou moins complète des Etats civilisés, ou d'un groupe important de ces Etats, que réside la solution du problème, puisque, pour qu'il y ait une sanction juridique, il faut qu'il y ait une autorité capable d'imposer sa volonté aux diverses nations. Cette fusion sera-t-elle l'œuvre libre et collective des Etats qui se grouperont en un même faisceau ? Ou sera-t-elle imposée par un ou plusieurs Etats, plus puissants que les autres, qui

constitueront à leur profit l'autorité fédérale? C'est le secret de l'avenir. — Si donc il est invraisemblable qu'aujourd'hui ou même demain puisse être réalisée une organisation internationale, il importe de demeurer prêt à toute éventualité, sans sacrifier à de vaines illusions. Mais il n'en faut pas moins saluer avec joie, comme on accueille les premières lueurs de l'aube encore incertaine, tous les efforts sincères tentés en vue de faire pénétrer dans la conscience publique l'idée de l'union plus intime des nations, liée à celle de la justice.

GEORGES WERNER.



CHRONIQUE PARISIENNE

La « symphonie parisienne. » — Panorama de l'art nouveau. — Les deux courants, dans la jeune littérature : la Renaissance religieuse. La Renaissance révolutionnaire. — Classiques et Whitmaniens. — Renouvellement universel. — « La petite Espérance. »

C'est l'époque où l'on quitte à regret la nature, pour rentrer dans les villes. La fournaise parisienne se rallume. Jamais je n'y reviens sans un serrement de cœur, une sorte d'angoisse physique et morale. Fini de l'auguste silence, de la musique des champs et des bois, qui se marie avec celle de l'âme. On est jeté dans le *pandæmonium* humain.

La plupart de ceux qui s'y trouvent plongés sont, pour leur bonheur, aveugles et sourds. Ils ne remarquent rien. Ils continuent de mener leur petite vie ordinaire, indifférents à ce qui les entoure. Beaucoup sont happés par la grande roue qui tourne ; ils tournent avec elle, dans le tourbillon des pensées, des passions contradictoires et confuses, sans jamais se ressaisir. D'autres sont pris par la lutte ; toutes leurs forces sont tendues pour défendre et pour imposer, contre les forces rivales, leur rêve d'ambition ou d'art, leur personnalité. Mais le petit nombre de ceux qui, au prix de beaucoup de peine, parviendront, sans se laisser troubler par ce délire de mouvement et de bruit, à entendre, à comprendre les harmonies que forment ces milliers de voix, et les rythmes qui les mènent, — ceux-là oublieront leur peine, et ils ne songeront plus à regretter la musique des champs et des bois : la richesse de la « symphonie parisienne » leur sera une révélation.

Il faut le dire, nous envions, dans l'histoire, bien des siècles disparus, des époques de gloire ; et il n'en est guère de plus belles que la nôtre ; il n'en est pas une seule qui soit plus passion-

nante. Seulement il faut être fort, pour l'embrasser. C'est un âge de crise universelle et d'universelle résurrection. Je crois voir le *Jugement dernier* de Michel-Ange, et les grappes de corps qui tombent, les forces mortes qui s'écroulent, et la poussière qui fermente, la vie nouvelle qui fleurit, au tumultueux appel des trompettes qui sonnent. Au premier regard, tout se mêle et semble s'entre-détruire. Mais un ordre souverain règne, au fond du chaos, et ces puissances ennemies s'équilibrent entre elles. — Il en est ainsi du spectacle qu'offre en ce moment l'art français.

Mon ami Jean-Christophe, qui veut, avec l'égoïsme de tout créateur, faire vaincre son idéal, a traité souvent avec dureté tout ce qui, dans l'art parisien, est contraire à cet idéal. Plus d'une fois sans doute, et peut-être ici même, je reprendrai ce combat. Mais il est bon, de temps en temps, sans abdiquer sa foi, de s'élever au-dessus de la mêlée, — ou mieux, d'y promener, comme le bon Walt Whitman, l'Homère du Nouveau Monde, une curiosité allègre et affectueuse :

« Nous, qui nous promenons en silence, au milieu des disputes et des affirmations, mais qui ne rejetons pas les disputeurs ni rien de ce qu'on affirme ; »

» Nous entendons leurs braillements et leur tumulte assourdissant ; de toute part nous assaillent leurs divisions, leurs jalousies, leurs récriminations ;

» Ils forment autour de nous un cercle péremptoire pour nous enfermer, mon camarade ;

Mais, rebelles aux emprises, nous parcourons librement la terre entière¹... »



M. Georges Batault, dans un article récent, a essayé de définir les *Tendances de la poésie contemporaine*². Il en a bien vu certains traits ; mais son étude reste incomplète ; et malgré les efforts sincères de l'auteur pour se maintenir impartial, elle est un peu tendancieuse. Son premier tort est de se borner à une poignée de poètes : — comme si, dans l'art présent, il y

¹ *Ruisseaux d'automne*. — ² *Mercury de France*, 16 septembre 1912.

avait encore des barrières entre vers et prose¹, et comme si tels des prosateurs actuels, — Suarès, par exemple, — ne comptaient pas parmi les plus grands poètes français de tous les temps ! De plus, s'il a nettement aperçu les deux courants antagonistes : le passé et l'avenir, qui se heurtent dans la pensée d'aujourd'hui, il a fait trop bon marché du premier, et conclu que la poésie nouvelle se caractérisait par le goût du présent. Il oublie que jamais le goût du passé n'a été, lui aussi, plus ardent, et qu'à côté de l'optimisme exubérant de certains poètes, on peut entendre les cris les plus poignants de douleur et de mépris poussés contre le présent.

Mais ce qui est vrai, et ce qui frappe tous les observateurs attentifs au spectacle de l'art français, c'est la passion de vivre que montrent, en ce moment, optimistes et pessimistes, chevaliers du passé et champions de l'avenir. C'est cette vitalité qui est le phénomène essentiel et nouveau de l'époque. Elle surgit brusquement de l'apathie morale et de l'objectivisme dilettante de l'âge précédent. Il semble que la jeune génération vienne de conclure un nouveau bail avec la vie. Il ne s'agit pas d'une Renaissance. Il y en a dix, il y en a vingt. Tout renaît. Toutes les forces dispersées, tous les germes qu'apportent, de tous les coins de l'horizon, les quatre vents de l'esprit. — J'énumérerai seulement ici quelques-uns de ces renouveaux. Au cours des chroniques suivantes, nous aurons l'occasion de saisir l'un ou l'autre, sur le fait, à propos de tel ou tel livre récent.

Le plus remarquable est la renaissance de la vie intérieure².

Elle avait eu plus d'un annonciateur : au théâtre, M. F. de Curel et les Ibséniens du théâtre de l'*Œuvre* ; dans la critique, M. Schuré ; dans la méditation morale, l'auteur du *Trésor des humbles* ; surtout la petite troupe de poètes (H. de Régner, Samain, Guérin, Moréas, Vielé-Griffin, Stuart Mériel, etc.), englo-

¹ *Vers et prose* est le titre même de la principale revue poétique de Paris ; et son directeur, Paul Fort, a toujours intimement associé les deux formes.

² Elle a fait récemment l'objet de plusieurs études : entre autres, des frères Tharaud, et de Gabriel Sarrazin, dans la *Vie*.

bés, à la suite de Villiers de l'Isle-Adam et de Stéphane Mallarmé, sous le nom général et un peu méprisant de symbolistes, longtemps ignorés ou ironisés par la grande presse, par la critique officielle, par les confrères académiques, mais dont la flamme pâle et pure a réchauffé tant de cœurs, pendant la longue période où traînaient sur la pensée française les brumes aux miasmes fétides d'un réalisme bas et jouisseur. Tous ces poètes, tous ces penseurs étaient eux-mêmes, à leur insu, baignés par les premiers flots d'une autre poésie, qui ne s'exprime point par des mots, d'une mer de pensée, obscure et profonde, — la musique, dont les nappes montantes n'ont, depuis, cessé de s'étendre sur la raison française.

Quelle place la vie secrète, la musique de l'âme tient aujourd'hui dans la littérature, combien le roman se rapproche souvent du poème lyrique, et le poème lyrique des œuvres musicales, enfin quelle extraordinaire floraison poétique, telle qu'à aucune époque il n'y en a eu de pareille en France¹, — c'est ce que nous aurons plus d'une fois à montrer, dans la suite de ces articles. Même les plus réalistes, parmi nos écrivains, se sont laissé toucher par cette vague du sentiment, et, sans renoncer à leur observation aigüe, l'ont appliquée au monde invisible. Comme dans le beau roman de début d'Alphonse de Châteaubriant, le violon de M. des Lourdines s'est fait entendre; et c'est un trait de lumière, qui pénètre jusqu'au fond du cœur, à la source d'amour, de douleur et de foi, qui révèle la vraie vie, l'esprit caché, l'océan intérieur. L'intuition a repris ses droits, dans l'art; et la voix du philosophe, en qui l'âge nouveau s'est reconnu, — Bergson, — l'a proclamée reine de la pensée.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, la religion a été la première à en profiter. Et naturellement, le plus, celle qui a les plus lointaines racines dans la terre de France, celle qui est le

¹ Voir les nombreuses anthologies, récemment parues : *Anthologie de l'Effort*, publiée par Jean-Richard Bloch; — *Anthologie de la Renaissance contemporaine*, publiée par Robert Veyssié; — la collection de *Vers et prose*; — et surtout l'admirable collection de poètes, dont la publication restera, dans l'avenir, le titre de gloire du *Mercur de France*.

plus propice aux jeux de la raison mystique : le catholicisme. La poussée de l'art catholique, dans ces dernières années, est bien faite pour stupéfier ceux qui se vantaient, selon le mot malheureux d'un ministre (d'ordinaire plus avisé), « d'avoir éteint les lumières du ciel. » Jamais, depuis trois siècles, l'art français n'avait été, avec cette ferveur d'obéissance et de foi, chercher dans le catholicisme sa direction et ses inspirations. En musique, un Vincent d'Indy fonde la *Schola cantorum*, pour y répandre, avec son enseignement technique, son esprit religieux où se mêlent curieusement les tendances les plus généreuses et les plus intolérantes, le plus haut sentiment des devoirs moraux de l'art et les enfantillages d'un symbolisme médiéval. En peinture, un Maurice Denis et un Desvallières veulent créer des écoles d'art religieux qui combinent, dans l'instruction des élèves, les prières et les enseignements théologiques avec les leçons de technique raffinée et avec l'observation scrupuleuse de la vie moderne. En littérature, c'est, après Verlaine et Huysmans, vieux diables convertis et toujours inquiétants, un des groupes les plus vigoureux de la jeune génération : le romancier Emile Baumann, le poète des *Géorgiques chrétiennes* (Francis Jammes) et celui des *Carmina sacra* (Louis Le Cardonnel), le grand écrivain Claudel, et, le plus caractéristique de tous, le plus puissant, à mon sens, — car le plus dégagé des préoccupations littéraires, et venu des lointains de la race, — Charles Péguy, le chantre inspiré de Jeanne d'Arc, le rude et robuste ouvrier, en qui survit l'âme raisonneuse et mystique des maîtres d'œuvres gothiques.

Qu'advient-il de ce mouvement? Beaucoup de ceux qui, naguère, se refusaient à croire à sa possibilité ne sont pas loin de penser, aujourd'hui, qu'il s'étendra au point de dominer la pensée française. Pour moi, qui l'attendais et qui l'ai annoncé, au temps lointain déjà où régnaient autour de ma jeunesse le positivisme épais de Zola et le pyrrhonisme de Renan, je l'ai vu monter, et je sais, si je vis, que je le verrai retomber. Sa violence même, à l'heure actuelle, est un gage de son peu de

durée. A peine l'esprit catholique arrive-t-il à vaincre l'oppression, qu'il se fait oppresseur à son tour. Le voici qui, déjà, jette l'interdit sur toute parole libre. On vient d'entendre un Francis Jammes proclamer « qu'est immorale la littérature qui est en désaccord avec les lois de l'Eglise catholique, c'est-à-dire avec la vérité, et par conséquent avec l'ordre et la beauté ; — que tout ce qui est contraire à cette vérité est faux, donc laid en morale et en art¹. » — Il est évident que ces déclarations absurdes tourneront promptement au profit de la libre raison contre l'art religieux. Mais ce ne serait rien encore qu'il compromît sa cause auprès du public, s'il ne se brûlait lui-même. — Je songe à un curieux roman, critique et mystique, *La cité des lampes*, de Claude Silve, dont l'héroïne, une jeune fille du monde, qui vient passer quelques semaines dans la retraite de religieuses « orantines », est prise par l'extase amoureuse, est possédée par Dieu, — puis délaissée par lui, et retourne au monde, parce que, dans sa marche vers Dieu, elle a été trop vite, elle n'a pas assez préparé son corps et son esprit à la faveur divine par le renoncement et la souffrance. Les lampes s'éteignent, Dieu s'en va.... Et je songe qu'il en pourrait bien être ainsi de l'art néo-catholique, et que sa lumière est plus brillante que durable. Qu'importe ? Il aura toujours fait naître quelques chefs-d'œuvre. Et, à la flamme des lampes, d'autres feux se seront allumés.



Côte à côte avec cette résurrection de l'âme mystique, de la vie intérieure, qui se nourrit du silence et des rêves du passé, surgit avec fracas le panthéisme de la vie nouvelle, des démocraties et des empires modernes, « le spectacle prodigieux du monde transformé par l'homme. » En face de la cathédrale, le palais des machines, le ronflement des moteurs sur la terre et dans l'air, les rythmes qui se heurtent des foules en mouvement, tout le fracas de passions qui s'entre-choquent dans l'âme collective.

¹ Réponse à une enquête du journal *la Croix*

De ces formes nouvelles de l'art, Zola avait été, dans une certaine mesure, un initiateur; et, plus que lui, Tolstoï; mais surtout l'océanique Walt Whitman, dans l'œuvre duquel se jettent tous les fleuves de la vie moderne. Whitman, dont M. Bazalgette s'est fait en France le traducteur et l'apôtre fougueux, exerce sur la jeune poésie française (comme sur celle d'Allemagne) une influence considérable. Ainsi qu'il arrive souvent, cette influence a devancé la connaissance de son œuvre. Il semble que l'apparition des grandes personnalités se signale d'abord par des remous de pensée, qui, se propageant de proche en proche, finissent par toucher aux plus lointains rivages, sans qu'on sache d'où ils viennent. La poésie tumultueuse d'Emile Verhaeren fut un de ces remous. Verhaeren, le plus impétueux des poètes français depuis la mort de Hugo, le souffle le plus violent, l'âme la plus épique, ivre de mouvement et passionné de force, et qui serait si grand s'il n'était trop souvent la proie de sa rhétorique. Verhaeren et Whitman ont renouvelé le lyrisme, en immergeant l'âme du poète dans les flots de la vie collective, en substituant, pour ainsi dire, au chant *solo* la symphonie chorale des hommes et des choses d'aujourd'hui. Voix immense de la vie. Tout se pénètre, tout est lié; la moindre note a, dans l'édifice sonore, des résonances lointaines. Qui saura maîtriser cette mer d'harmonies? Qui sera le Whitman européen, le Wagner de l'art poétique nouveau? Tout semble l'annoncer chez nous: une jeune élite d'écrivains précurseurs, poètes et prosateurs, — Ghéon, Vildrac, Duhamel, Romains, Arcos, André Spire, Chennevière, Henri Franck, Philéas Lebesgue, — d'autres encore, que tout récemment l'un des mieux doués d'entre eux, M. Jean-Richard Bloch, groupait, sous l'égide de Whitman, dans son *Anthologie de l'Effort*, et qui ne manquent ni de force, ni d'émotion, ni d'élan lyrique, ni de conscience réfléchie de l'œuvre à accomplir; trop réfléchis, peut-être, trop conscients pour pouvoir connaître les ivresses de Whitman, l'homme primitif, ou même de Verhaeren, le barbare cultivé. Mais qu'y faire? La claire conscience de soi est le don que les fées de nos bois ont fait à l'art de chez nous; il ne sau-

rait s'en défaire; même dans son sommeil, il dort, les yeux ouverts. Souhaitons-lui donc, non pas de perdre jamais cette raison lucide, mais d'avoir à l'employer dans la pleine mer de l'action et des passions, de sortir des chambres fermées d'où l'on sent un peu trop que ces jeunes poètes contemplent la vaste mer. Ce n'est pas la hardiesse qui leur manque. C'est le grand air. Qu'il souffle, et le Wagner attendu paraîtra. En attendant, sachons jouir des biens que nous avons, de l'enrichissement de la technique, de l'élargissement de l'univers poétique. Nulle époque, depuis la fin de la Renaissance, n'a été davantage éprise du mouvement et apte à le saisir. L'œil, l'oreille ont acquis une sensibilité frémissante, à laquelle rien n'échappe; dans le tourbillonnement de la vie, l'esprit aime à planer; et il fond sur sa proie, avec une rapidité foudroyante. Ce vertige du mouvement, dont le poète Rimbaud fut, un des premiers, possédé, ce désir passionné de traduire dans l'art les vibrations de la vie, ont transformé la peinture, comme la littérature, et mènent actuellement aux exagérations des « intensistes », des « paroxystes » et des « futuristes », qui ne font qu'exprimer, en un langage excessif, ponctué de coups de grosse caisse, les aspirations légitimes de l'époque ¹.

A ces deux grandes Renaissances de la vie intérieure et de la vie collective, du rêve religieux et de la réalité mouvante, se relie de près ou de loin plusieurs autres. — D'un côté, la renaissance de la tradition, les efforts pour rattacher l'individu à la terre, à la foi, aux formes de pensée et de vie, que ses pères lui ont léguées (Bourget, Bazin, Bordeaux, et le groupe de la Renaissance classique). Et, dérivant du même courant, la renaissance du régionalisme, « l'inventaire sentimental des

¹ « Nous chanterons les grandes foules agitées par le travail, le plaisir ou la révolte, ... la vibration nocturne des arsenaux et des chantiers, ... les gares, les usines. les paquebots aventureux, les locomotives au grand poitrail, ... le vol glissant des aéroplanes, ... la beauté de la vitesse, dont s'est enrichie la splendeur du monde... »

Voir *Les onze volontés* du futurisme, proclamées dans son manifeste initial (*Figaro*, 20 février 1909).

provinces françaises », qui, à l'exemple de Barrès, fera bientôt, comme le dit un critique, de chaque butte de terre « une colline de Sion-Vaudémont » (Moselly, Géniaux, Bachelin, Hugues Lapaire, etc., et l'innombrable troupe de romanciers et de poètes du terroir).

C'est, d'un autre côté, la conquête d'une « plus grande France », l'introduction, dans le roman ou dans la poésie, de types nouveaux : géographie humaine, écrite, à la suite de Loti, par les officiers de marine et les explorateurs en mal de littérature, exotisme colonial, épopée africaine, sang des races mêlées dans l'empire français d'au delà des mers, conquérants et conquis (Louis Bertrand, Paul Adam, les frères Tharaud, les Le Blond, Pierre Mille ¹).

Plus importante encore est, sur le sol même de la patrie, la conquête de provinces entières de l'âme humaine, de classes sociales, qui n'avaient jamais été décrites que du dehors : — le peuple, dont nous n'avions jusqu'ici que l'image plus ou moins déformée par des observateurs bourgeois, et qui commence à peine à s'exprimer lui-même, directement, en art (Pierre Hamp, Emile Guillaumin, l'auteur de la *Vie d'un simple*, Charles-Louis Philippe, Bachelin); — le juif, dont la souplesse excessive assura la victoire matérielle, mais l'abdication morale, en faisant de lui un reflet trouble et grimaçant des milieux étrangers où il vit; le juif, qui commence à reprendre conscience de son âme souterraine, de sa pensée millénaire, de ses forces cachées, dont il semblait, jusqu'ici, avoir honte et peur. (Les poètes André Spire, Henri Franck, et le romancier Jean-Richard Bloch, qui promet d'être, avec un souffle plus emporté, un Zangwill français.) — La femme, enfin. La femme, qui, depuis qu'il y a des hommes, a toujours

¹ Je rappelle aussi, sans pouvoir y insister, les visions inspirées par la science, les échappées de l'imagination d'un J.-H. Rosny, — notre Wells français, — sur le monde pré- ou post-historique; — le filet d'eau de source que les poètes font jaillir du rocher le plus dur des abstractions mathématiques. (Un Henri Allorge va jusqu'à chanter en vers, dans l'*Am géométrique*, le point et la ligne droite !)

été sans doute le sujet principal de l'art, mais qui toujours observée, décrite par des yeux d'hommes, a toujours été vue à travers leur amour et leur haine, telle qu'ils la rêvent, bien plus que telle qu'elle est. La femme, qui, quoiqu'elle ait souvent tenté de se décrire elle-même, n'a presque jamais eu, dans le passé, le courage d'aller jusqu'au fond de sa propre pensée, et, parlant à des hommes, a, consciemment ou non, presque toujours adapté ses paroles aux hommes qui l'écoutent. Il faut être si fort, quand on est une idole, adorée ou détestée, (double hommage rendu à son pouvoir), pour briser le mirage dont on est enveloppée ! Ici encore, le goût intrépide de vérité, qui est la plus grande vertu de notre époque trop décriée, et, depuis moins d'un demi-siècle, l'apparition d'une nouvelle race féminine qui, dans la crise sociale et morale de ce temps, a chèrement acheté, au prix de durs combats sa liberté d'esprit, ont ouvert de nouveaux domaines à l'art. Nous ne sommes encore qu'au début de ces explorations ; et ce ne sont pas, tant s'en faut, les femmes de lettres les plus célèbres, ni les plus habiles, qui se hasardent le plus loin et sont le plus sincères. Celles même qui osent voir, avec le plus d'acuité, se laissent souvent reprendre, comme Aurel, par le besoin féminin de se faire admirer, ou, comme Simone Bodève, ont peine à dominer la masse chaotique de leurs observations. Et pourtant, j'estime que certaines de ces observations et de ces pensées de femmes ont déjà plus renouvelé la psychologie humaine que les meilleurs romans écrits depuis trente ans par les hommes.

Il me faut encore noter, dans ce tableau des Renaissances de l'esprit contemporain, celle de la critique. Elle était bien malade. La vulgarité, ou la vénalité d'une partie de ses représentants l'avait irrémédiablement compromise. Et l'indifférentisme, l'indécision, l'apathie, le manque de courage ou le manque de foi des plus illustres et des plus honnêtes semblaient lui avoir porté le coup fatal¹. Elle renaît. Une pléiade de jeunes

¹ De grands talents, pourtant. Un surtout, de premier ordre, mais

hommes, indépendants, instruits, d'une curiosité qu'attirent toutes les formes d'art et de tous les pays, souffrant de l'anarchie intellectuelle et aspirant à l'ordre, restaurent depuis peu — il faudrait dire : instaurent — une critique nouvelle, riche, solide et saine. C'est l'œuvre, semble-t-il, de la *Nouvelle Revue française*, et d'hommes tels que Ghéon, Thibaudet, Jacques Copeau, Michel Arnauld, Jacques Rivière, etc., dont je suis loin de partager les idées, mais dont j'admire le talent, les efforts pour fonder une tradition nouvelle, et le juste équilibre qu'ils tâchent de garder entre l'excès de l'ordre et l'excès de la liberté. À leurs noms viennent se joindre ceux de combattants isolés : Lucien Maury dans la *Revue bleue*, Jean-Richard Bloch dans l'*Effort libre*, Jules Bertaut dans la *Revue*, Jacques Reboul dans la *Renaissance contemporaine*, Gaston Sauvebois dans la *Critique indépendante*.... J'en oublie.

Se détachant enfin de ces courants multiples et souvent ennemis, surgissent quelques personnalités libres qui ne sont pas les moins belles : l'insaisissable André Gide, qui se plaît à dérouter les autres et voudrait se dérouter soi-même, et se cherche et se fuit, comme un voyageur juvénile et blasé qui promène, d'un bout du monde à l'autre, sa curiosité et son spleen ; — la flânerie nonchalante et la grâce ironique du charmant « prince des poètes », Paul Fort ; — ou Suarès, qui, à l'image de son *Condottiere*, écrase la vie de son mépris passionné, et ne peut se passer de l'étreindre et de l'aimer.

On remarquera que, dans cette revue rapide des lettres françaises, nous avons laissé presque absolument de côté la plupart des noms qui en font, dans le monde, la gloire retentissante, les maîtres les plus célèbres, les écrivains de l'Académie. C'est que — quelle que soit leur valeur — ils ne sont plus de leur

isolé, et, jusqu'à ces derniers temps, extrêmement anarchique : Remy de Gourmont, — j'en parle sans parti pris : car je suis aux antipodes de sa pensée, — le seul qui unisse en lui les dons du savant et de l'artiste, l'esprit critique et l'esprit poétique, l'intelligence la plus libre, si absolument libre qu'elle en est irrespirable pour la plupart des hommes, et peut-être mortelle.

temps. Ils vivent en dehors, satisfaits d'eux-mêmes et de leur renommée. Ils ne font plus d'efforts pour se renouveler ; ils sont restés à l'ancre, tandis que le courant passe. Ils n'ont pas d'influence, — même les plus purs artistes qui soient parmi les Quarante : Anatole France et Henri de Régnier. Le seul qui soit resté en communion directe avec la génération nouvelle est Maurice Barrès. Il exerce sur elle une action apparente, due moins à son talent, qui est inégal, et à son esprit, qui est incertain et nihiliste, au fond, qu'à son ambitieuse volonté qui sait, avec un art subtil, faire appel aux moins bonnes passions des hommes comme aux meilleures, et se sert des premières en les magnifiant sous le nom de vertus. Il n'est pas de moyen plus sûr pour être populaire. M. Barrès a réussi à l'être. Je crois que, quelque jour, il paiera le prix de cette popularité. Pour le moment, il en est l'esclave, plus que le maître. Il n'arrive à donner l'illusion de son pouvoir sur une partie de la jeunesse qu'en se mettant à sa remorque. Il la suit. Il ne la dirige point.



L'art français se trouve donc dans une période de renouvellement. Cette poussée de vie n'est pas sans s'accompagner de beaucoup de fracas, de luttes anarchiques. Ce sont les orages du printemps. Entre les tendances contraires, il se livre de rudes combats : entre l'aristocratie et la démocratie des lettres, entre la pensée révolutionnaire et la pensée classique, entre la tradition et l'idéal nouveau, entre le moralisme et l'amoralisme, ou plutôt entre la morale ancienne et la morale qui se renouvelle. D'un camp à l'autre, il y a peu d'indulgence, beaucoup d'injustices commises, bien de la boue remuée. Chacun veut l'ordre ; mais chacun voulant établir le sien, tous ces ordres en conflit semblent faire le désordre.... Patience ! Ce sont les « ordres inférieurs. » Ils annoncent et soutiennent « l'ordre supérieur », qui lentement se réédifie. L'armée s'organise en régiments, que groupera plus tard un commandement commun. N'aspirons pas trop vite à cette reconstitution de l'autorité classique. Savourons notre excès de vie et de

liberté, dût-il s'acheter de quelques inconvénients : c'est la rançon ordinaire des époques d'art très vibrantes. Croit-on qu'on ne souffrait point, dans la Florence de Savonarole et de Michel-Ange ? L'essentiel est qu'on vive ; et la France d'aujourd'hui vérifie la parole profonde de Michelet :

« Plus ou moins corrompue, la France garde toujours une puissante virtualité de régénération morale par la force des idées. La France vit de l'esprit, et elle y trouve d'inépuisables ravivements, des retours et des renaissances. Ses abattements sont grands. Le monde crie : « Elle est morte ! » On le criait, à Rosbach. Et c'est justement de là, qu'éveillée d'une faible étincelle, elle reprit force et chaleur, ranima ceux qui la croyaient éteinte, et, transfigurée par l'esprit, devint le soleil du monde. — Cette force de régénération, elle est dans l'idée qui se renouvelle¹. »

L'idée se renouvelle. Sur les chemins de France, je vois, je crois voir venir « la petite Espérance », que chante la voix passionnée de Péguy, « l'Espérance française », qui fait

« De l'eau pure avec de l'eau mauvaise, — de l'eau jeune avec de l'eau vieille, — de l'eau neuve avec de l'eau usée, — de l'eau fraîche avec de l'eau tiède, — des âmes fraîches avec de vieilles âmes, des âmes claires avec des âmes troubles, des âmes d'enfants avec des âmes usées.... »

« La petite Espérance s'avance entre ses deux grandes sœurs (la Foi et la Charité), et on ne prend seulement pas garde à elle.... Entre ses deux grandes sœurs, elle a l'air de se laisser traîner, comme un enfant qui n'aurait pas la force de marcher et qu'on traînerait sur cette route malgré elle.... Et en réalité, c'est elle qui fait marcher les deux autres, et qui les traîne....² »

Puisse-t-elle entraîner le monde entier, à sa suite !



Je m'excuse d'avoir fait de cette Chronique parisienne une sorte de panorama de l'art français d'aujourd'hui. A l'heure où j'écris, la saison parisienne n'est pas recommencée ; les théâtres, les concerts, les expositions, ouvrent à peine ; les éditeurs attendent la fin d'octobre pour le lancement de leurs livres. Le mois

¹ *Les martyrs de la Russie.*

Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc, t. II.

prochain, je vous entretiendrai des nouveautés parues. J'ai cru que, pour débiter, vous ne me sauriez pas mauvais gré de vous faire voir Paris, du haut de la tour Eiffel, avant de nous promener ensemble dans le dédale des rues.

CHRONIQUE ITALIENNE

Expositions des beaux-arts. — L'édition complète des œuvres de Léonard de Vinci. — Concours Rovetta. — Le prêtre dans le roman italien actuel. — Publications sur l'art régional. — Livres nouveaux.

Nous avons eu cette année deux expositions importantes des beaux-arts : internationale à Venise, nationale à Milan, toutes deux périodiques. Les jugements des critiques et l'impression du public pourraient se résumer en ces mots : beaucoup d'œuvres bonnes et belles, aucune vraiment exceptionnelle. Plusieurs témoignages de talent vif et sincère, aucune de ces créations qui, même imparfaites, révèlent l'artiste sûr d'avoir compris non seulement le présent, mais aussi l'avenir.... Quelques tentatives hardies et heureuses, mais nulle part cet élan irrésistible qui, à certains moments, se manifeste plus ou moins chez tous les artistes : ce vent de printemps ou d'automne qui incline les plantes et les arbustes dans la même direction, et tire des rameaux élevés, comme des plus humbles un seul chant harmonieux, tout en laissant à chacun sa voix propre.

La peinture et la sculpture (et on pourrait peut-être étendre l'affirmation aux autres arts) traversent une période, disent encore les critiques, de désarroi et de confusion. Certes il serait très difficile, si ce n'est impossible, de discerner, dans la production inquiète, agitée et souvent contradictoire de notre temps, une seule de ces lignes directrices larges et brillantes que même les profanes finissent par distinguer ou croire distinguer.

Il n'y a pas moyen de tout définir d'un de ces mots simples et lumineux qui donnent aux gens l'illusion commode de connaître la vérité et qui mettent le cœur en paix : classicisme, romantisme, réalisme, préraphaélisme, impressionnisme.... Comment intituler l'art actuel ? Cubisme ? futurisme ? Non, heureusement. Ces noms ne servent qu'à marquer la mésaventure inconsciente de quelques personnages qui, voulant à tout prix paraître grands et originaux, n'arrivent qu'à démontrer qu'ils ne sont pas du tout des artistes. Tant que vous marchez tranquillement et posément dans la rue, personne ne s'inquiète si vous êtes mal né, mal fait, mal vêtu ; mais toutes vos misères se découvrent quand vous vous mettez en tête d'attirer par des excentricités l'attention de la foule. Ecartons donc le futurisme. Seulement, je ne trouve à appliquer aucun autre de ces noms en *isme* plus respectables, assurément, mais de sens tout aussi limité, qui se lisent parfois dans les revues et dans les journaux. Il y a bien quelques artistes représentatifs dont le nom seul éveille dans tout esprit tant soit peu cultivé l'idée d'une forme d'art caractérisée. Qui dit Rodin, Hodler, Ménard, Zuloaga, Zorn (je cite au hasard) pense à certaines manières typiques de sentir, de concevoir, d'exprimer, mais ce sont des manières très différentes entre elles et jusqu'ici la critique n'a jamais tenté d'en étudier la corrélation secrète et de les réunir en une synthèse convaincante.

Il est toujours difficile de voir les traits caractéristiques de l'âge dans lequel nous vivons. Il n'y aurait donc rien d'étonnant si demain nos fils ou nous-mêmes discernions aisément ces lignes générales et ce profil d'ensemble qui nous échappent faute de recul. Il se peut aussi que notre art manque réellement d'unité organique. Peut-être traverse-t-il une période, comment dirai-je?... féodale, grâce à la coexistence de nombreuses cours artistiques, indépendantes les unes des autres, à peine soumises nominalement à la souveraineté de quelques idées ou principes généraux. En tout cas, je n'approuve pas le dédain avec lequel certains critiques croient pouvoir tirer de cette variété et divergence de tendances les arguments de leurs

lamentations acerbes. Il est fort commode sans doute pour le critique, et même pour le simple observateur, de pouvoir rattacher chaque œuvre d'art à un groupe et à un mouvement déjà connus et définis. Aujourd'hui, ce n'est pas possible. La critique doit être multiple comme l'art, libre d'idées préconçues, préparée aux manifestations même les plus inattendues, prête à inaugurer pour chaque artiste une méthode nouvelle et adéquate d'observation et d'étude.

Aussi bien on ne peut pas dire que la critique d'art italienne se soit montrée digne des magnifiques occasions qui lui ont été fournies par les dix expositions internationales de Venise, celle, également internationale, de Rome en 1911, et nos fréquentes expositions nationales. Les critiques italiens sont de deux sortes : les uns empiriques, les autres trop dominés par certaines idées personnelles et préconçues. Les premiers placent gaiement, décrivant, commentant des qualités le plus souvent superficielles, se fiant sans prudence à leurs yeux faciles et rapides, mais peu pénétrants. Les seconds se dressent rébarbatifs et méfiants devant le tableau ou la statue, persuadés qu'ils ont en eux la mesure précise de toute beauté et justesse. Dans le lourd, trop lourd bagage de leur science, il manque, semble-t-il, un des principes élémentaires de la critique : c'est que, pour comprendre une œuvre d'art, il faut avant tout se laisser prendre par elle et non vouloir la prendre. Il n'y a pas à craindre d'être trompé par les mauvaises ; seules les bonnes ont la vertu de retenir les gens de goût et d'expérience. Les œuvres médiocres ou laides ont plutôt chance de plaire à quelqu'un de ces critiques farouches qui sont toujours d'un autre avis que tout le monde.

— Plusieurs des périodiques les plus importants d'Italie, entre autres le *Marzocco* et la *Nuova Antologia*, ont parlé récemment de l'édition nationale qui se prépare des œuvres complètes de Léonard de Vinci. Ce noble projet se traîne depuis longtemps de commission en commission. Il paraît que, cette fois, c'est sérieux. Un particulier riche et intelligent a donné 100 000 francs pour l'entreprise et le gouvernement semble dis-

posé à fournir bientôt les autres fonds nécessaires. Si, *quod Deus avertat*, les délais devaient se prolonger encore quelques années et que, dans l'intervalle, un autre pays publiât l'édition de tout Léonard, certes la culture publique n'en mourrait pas, mais il en rejaillirait sur l'Italie plus de déshonneur que d'une bataille perdue en Libye.... Ayons bon espoir et représentons-nous d'avance la majesté incomparable de cette œuvre le jour où elle sera achevée. Quelques-uns des écrits et dessins du grand Italien ont déjà été édités en Italie et au dehors. Contentons-nous de rappeler le monumental *Codice atlantico*, publié par Hoepli, les *Feuilles inédits conservés à la bibliothèque du château de Windsor*, et les *Problèmes de géométrie et d'hydraulique*, tirés de manuscrits restés en Angleterre et édités par Rouveyre, à Paris. On publie actuellement à grands frais, en Scandinavie, les *Cahiers d'anatomie*, mais il y a dans les collections publiques et privées, tant en Italie qu'à l'étranger, une foule de documents variés encore inédits, en partie même inconnus. Tout cela doit être recueilli, classé, reproduit, accompagné d'études critiques qui résument l'énorme littérature vincienne et en donnent la bibliographie complète. Tâche lourde et difficile assurément; mais la commission actuelle est composée de personnes entièrement dignes de confiance. Et un précieux appui lui sera donné par la *Raccolta vinciana* de Milan, que dirige un de nos plus vaillants léonardistes, le professeur Ettore Verga.

Il ne faut pas croire, comme on le fait généralement, que le meilleur de l'œuvre de Léonard ait déjà été publié et que l'édition complète ne puisse nous réserver que peu de surprises. Voici ce qu'écrit à ce sujet, dans le *Marzocco*, un des commissaires, le professeur Romiti : « On a déjà indiqué, à propos de l'anatomie, tout ce que peut mettre de nouveau en lumière la publication des œuvres de Vinci. On peut en dire autant de toutes les autres branches du savoir humain, depuis les sphères les plus idéales de l'art et de la métaphysique jusqu'aux applications les plus complexes des vérités scientifiques, depuis les lois de l'expression dans la peinture jusqu'à la parfaite construction de l'aéroplane léonardesque, si bien illustré par Beltrami.

On peut affirmer sans témérité que l'édition complète des œuvres de Vinci, non seulement révélera une notable quantité de faits nouveaux, mais offrira un corps complet de doctrine et de science, de nature à mettre mieux en évidence toute l'étendue du génie qui l'a créé. Il faut s'attendre à beaucoup de surprises : Léonard, comme cela en ressortira, ayant eu connaissance de faits et de lois qui n'ont été découverts que peu à peu après lui. Par exemple, si l'on tire, comme cela peut se faire, des manuscrits de Vinci un traité complet de l'anatomie du cœur, les anatomistes et les psychologues y trouveront des descriptions et des dispositions de faisceaux musculaires qui n'ont été reconnus que beaucoup plus tard. »

— « Temps de pauvreté ou de germination cachée ? » Telle est la question que je lis aux dernières lignes du rapport sur le concours Rovetta ouvert entre les romanciers italiens dont les œuvres ont paru de 1910 à 1911. La commission a déclaré ne pouvoir indiquer un seul parmi les quarante volumes examinés qui l'emportât sur les autres au point de mériter le prix annoncé de 3 000 francs.

Elle a donc proposé de diviser celui-ci entre les auteurs de cinq romans estimables et contenant plutôt des promesses que des beautés de premier ordre. Et elle a signalé en même temps à l'attention publique quelques autres œuvres de moindre valeur, mais dignes de mention à divers égards. Si, aux auteurs cités dans le rapport, nous ajoutons ceux qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont pas pris part au concours, nous pouvons reconnaître, dans la faiblesse apparente de la production romanesque actuelle en Italie, les signes consolants d'une abondance et d'une force qui se préparent.

Ce qui me semble confirmer cet espoir, c'est la rupture décidée de presque tous nos jeunes auteurs avec ces formes ou formules de roman qui, consacrées par l'exemple de quelques grands écrivains ou par la mode, ont servi jusqu'ici de règle à la plupart. On ne voit plus guère trace de ce style à la d'Annunzio que les jeunes d'il y a dix ou quinze ans cultivaient et affichaient comme le nec plus ultra de l'élégance, de la beauté,

de l'italianité. Un critique parlait l'autre jour, dans un article sur les derniers romans italiens, d'un « type de roman complexe et inquiet, qui tente d'embrasser la plus grande somme possible d'attitudes humaines et s'efforce, non de les peindre dans ce qu'elles ont de plus rare, mais de les scruter dans ce qu'elles ont de plus profond.... C'est un type qui se rattache au grand roman français et russe et qui, en Italie, est encore dans l'adolescence. Mais si nous savons aboutir à une forme personnelle de roman, il est probable qu'elle sortira de là. » Et plus loin : « Il y a quelques années, le roman était d'ordinaire le récit d'un épisode, d'un état d'âme, d'un cas de conscience, individuel et isolé : la nouvelle délayée.... Aujourd'hui, nous voulons arriver au roman poème ; et cela parce que, en Italie, depuis quelque temps, il y a une renaissance magnifique de l'art de la nouvelle et que nous réservons le roman à la représentation de quelque monde extérieurement vaste, avec abondance de faits et de personnages. »

Ces paroles ne demandent pas d'explication. L'avenir seul pourra dire si cette prévision (corroborée du reste par des observations sérieuses et multiples) se réalisera. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les lettrés de la nouvelle génération en Italie travaillent courageusement et patiemment, favorisés par la misère même et les difficultés du commerce de la librairie. Quand un art n'offre que peu ou point de perspective de gain, seuls les fervents y persistent.

— Trois des romans les plus remarquables de la saison se déroulent à l'ombre du temple, dans le froufrou des soutanes et l'odeur de l'encens. Ce n'est pas là, je crois, une coïncidence fortuite, et cependant on ne peut en soupçonner les auteurs d'avoir voulu exploiter un sujet à la mode, tel que le modernisme. Il ne s'agit pas de néo-catholicisme, ni de dilettantisme, comme nous en voyons tant d'exemples dans la littérature française actuelle. C'est notre instinct d'art qui s'aperçoit que, après la femme, le prêtre est le personnage le plus intéressant de l'humanité, le plus riche en mystère et en complications étrangères, le plus exposé aux maladies rares, le plus proche des

bords dangereux de la rue. Surtout dans les temps où nous vivons. La foi traditionnelle va chaque jour diminuant dans la foule ; la science et la philosophie ont versé dans tout le monde une lumière et une température nouvelles auxquelles ne peuvent pas même se soustraire ceux qui voudraient le plus ardemment rester intacts. Le modernisme de Tyrrel, de Loisy, de Fogazzaro, peut facilement être condamné, et leurs livres interdits aux fidèles, et l'ostracisme être étendu à des œuvres aussi peu hérétiques que celles du P. Duchesne et du P. Lagrange, coupables seulement d'être conçues dans un esprit scientifique. Mais il y a un autre modernisme, contre lequel ne peuvent prévaloir ni les défenses, ni les menaces du Vatican : le modernisme qui se respire dans l'air. L'unique remède — inefficace d'ailleurs, mais parfaitement logique — tenté par Pie X contre l'esprit hérétique moderne est l'interdiction à tous les séminaristes de lire aucun journal ou revue quelconque, hétérodoxe ou orthodoxe : retenir son souffle, ne pas même respirer, toute l'atmosphère étant plus ou moins infestée. Oui, seule l'ignorance absolue pourrait sauver le catholicisme traditionnel ; mais il serait trop honteux de la prêcher ouvertement et impossible de l'imposer. Que faire donc ? Ce que l'Eglise a déjà fait au XVI^e siècle quand elle se sentit menacée par la Réforme : renforcer la discipline, serrer les freins, raffermir solidement la hiérarchie. C'est en Italie surtout que s'applique constamment et ouvertement ce système, parce que l'Italie, dans le grand empire catholique, est le royaume propre du pape, c'est-à-dire le lieu où la surveillance est la plus aisée et la rébellion la plus périlleuse. Comment expliquer autrement l'attitude du Vatican, qui a autorisé ou du moins toléré l'*Histoire de l'église ancienne* de Mgr Duchesne dans l'édition française, et en a condamné l'édition italienne ? Comment comprendre le transfert récent du P. Semeria d'Italie en Belgique ? Le P. Semeria s'était montré trop au courant de la philosophie et de la littérature contemporaines : il citait Nietzsche, d'Annunzio, Bergson.... Il était donc, sinon un moderniste, du moins un modernisant. Dangereux en Ligurie, mais, moins dangereux, très supportable même, en Belgique....

De ces quelques notes décousues, le lecteur peut conclure combien singulière est la condition du clergé, et particulièrement du jeune clergé, en Italie. L'élan et la chaleur des idées nouvelles, contenus par les plus redoutables digues que l'Eglise ait jamais construites autour de la pensée humaine, réduits à bouillir en dedans, à chercher des voies détournées, à se transformer sans cesse pour vivre, devaient nécessairement éveiller l'attention de l'artiste ; celui-ci avait déjà noté bien des aspects étranges de cette tragique lutte et il en observera d'autres plus intéressants dans la suite, si le bon Pie X veut bien vivre encore beaucoup d'années, comme tous le lui souhaitent, les ultra-cléricaux et même quelques ultra-libéraux.

— Nombreuses et souvent très estimables sont en Italie les publications qui se proposent d'illustrer des régions ou des villes de la péninsule ; aussi bien, l'Italie est un des pays auxquels Dieu a donné le plus de variété, et les divisions politiques qui l'ont déchirée pendant des siècles ont eu au moins un bon effet : celui d'y susciter de très nombreux centres d'activité politique et artistique, autant de petites capitales et de petits royaumes ayant chacun leur cachet spécial. Parmi ces publications, il convient de citer en premier lieu l'*Italie artistique*, dirigée par Corrado Ricci et éditée par la Société d'arts graphiques de Bergame. C'est une collection de monographies splendidement illustrées et de prix modéré, qui en est déjà à son soixante-septième volume. A noter aussi l'*Italie monumentale*, autre collection de monographies illustrées, plus modeste et populaire, publiée sous le patronage de la Dante Alighieri et du Touring Club italien. Chaque fascicule coûte 1 fr. 25, se trouve traduit dans les principales langues et fournit aux visiteurs et aux gens désireux de s'instruire une documentation et un guide précieux.

De temps en temps paraissent des monographies isolées, de plus grandes dimensions, plus riches, conduites selon une méthode plus scientifique. Je mentionnerai entre autres le volume *Aquila* (publié par l'Union des arts graphiques d'Aquila), dans

lequel Luigi Serra étudie avec beaucoup de science et de sens artistique les monuments les plus remarquables de cette antique ville des Abruzzes; *Un temple d'amour* (Palerme, Sandron), étude d'Antonio Beltramelli sur le temple de San-Francesco de Rimini, édifice du moyen âge revêtu par Leon-Battista Alberti de splendides formes classiques et dédié par le tyran Sigismond Malatesta à la divine Isotta, qu'il aimait. On ne saurait non plus passer sous silence une œuvre dont n'ont paru encore que les premiers fascicules, et qui, achevée, sera vraiment grandiose : *Les monuments artistiques du canton du Tessin*, publiée par la commission des monuments de ce canton. Elle est éditée par Hoepli, à Milan, et suscitera sans doute en Suisse, comme en Italie, un grand intérêt et une vive admiration.

— Parmi les livres parus ces derniers mois, je tiens à citer un petit et précieux recueil de nouvelles d'Alfred Panzini, intitulé : *Che cos'è l'amore?* Je vous ai déjà parlé plus d'une fois de Panzini, qui est certainement un de nos nouvellistes les plus originaux, et un de nos prosateurs les plus limpides et les plus équilibrés. Il est aussi humoriste, comme quelques-uns des nouvellistes italiens actuels, mais sa note est toute personnelle, sans trace de ressemblance avec qui que ce soit.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

Crise religieuse. — Le scandale de la police à New-York. — A propos de la loi du canal de Panama. — Les Etats-Unis aux Jeux olympiques. — Livres nouveaux.

Les étrangers de distinction qui nous honorent de temps à autre de leurs visites sont d'une utilité incontestable lorsqu'ils voient juste et ne craignent pas de publier sans ambages le résultat de leurs observations. C'est à nos institutions religieuses

que s'en prend aujourd'hui Baba Bharati, le philosophe hindou, lequel déclare que le christianisme, aux Etats-Unis, a perdu ses interprètes. Selon lui, il n'y a plus de chrétiens, mais seulement des membres de diverses Eglises (*churchanity, not christianity*). « Vos meilleurs ministres du culte, dit-il, ne sont pas des disciples du Christ ; ce sont les produits de la machinerie de vos séminaires théologiques. » Peut-être est-ce aller un peu loin. Cependant il n'est que trop vrai que bien des réformes seraient nécessaires en matière d'organisation religieuse, comme en ce qui concerne l'instruction et la politique ; que, parmi les Eglises riches, il en est trop où l'on s'occupe de tout autre chose que des enseignements de Jésus de Nazareth ; que, dans les campagnes, la multiplicité des dénominations religieuses, en éparpillant les ressources spirituelles et matérielles, est une cause funeste d'affaiblissement pour le protestantisme.

Non sans raison, le « père » Bharati déplore que 20 millions de dollars — 1 milliard 40 millions de francs — soient affectés chaque année aux missions étrangères. « C'est chez vous-mêmes, s'écrie-t-il, que vous avez besoin de missionnaires. » Tout en reconnaissant que certaines branches de cette institution, telles que les hospices, les écoles, fondés et entretenus en Orient, par exemple, rendent de grands services, on ne peut que regretter qu'il soit si facile de trouver de l'argent pour fournir des chaussettes aux sauvages d'Océanie, et si malaisé de s'en procurer pour combattre la tuberculose dans les quartiers pauvres de New-York. Et en restant sur le terrain de la théologie pure, que peut-on penser lorsqu'on constate les progrès faits en Amérique par le védantisme et toutes sortes de branches de l'hindouisme, dont quelques-unes, comme le *tautras*, est l'idolâtrie sous sa forme la plus vile ? Les classes de *yoga* sont maintenant aussi à la mode dans la société que l'étaient les clubs de Browning ou de Shakespeare il y a quelques années. Dans trente cités déjà il existe des « chapelles » adorant le dieu Mazda ; 14 000 Américains pratiquent journellement le culte du Soleil. Il n'est plus possible aujourd'hui de soutenir qu'il s'agit simplement d'études philosophiques comparées. Pour un ou deux

professeurs suivant les classes dans des vues purement technique, on compte cinquante femmes cherchant en tout et pour tout l'excitation d'une religion mystique, et attirées, sur ce terrain comme sur tant d'autres, par l'attrait de la nouveauté. Non seulement ces pratiques offrent du danger pour la morale, mais elles ont eu plusieurs fois pour conséquence de déranger l'esprit de personnes qui s'y étaient adonnées avec une ardeur aussi étrange que mal placée.

La faute, en ceci, retombe-t-elle uniquement sur la frivolité, la nervosité du beau sexe ? Faut-il aussi blâmer dans une certaine mesure les ministres des différents cultes qui, trop souvent, ne savent pas retenir l'intérêt de leurs ouailles ? Il y a là matière à investigation. Le prodigieux développement de la « Science chrétienne » montre également que tout n'est pas pour le mieux dans les institutions religieuses de ce pays. .

— Sans être, du reste, pessimiste, on doit franchement admettre que si, au point de vue des affaires, cette fin d'année présente une amélioration notable, en dépit des incertitudes des élections présidentielles, en revanche elle laissera de mauvais souvenirs en ce qui concerne la morale publique. Jamais il n'y a eu autant de crimes, de scandales, de divorces retentissants que dans les derniers six mois. Le comble, en l'espèce, fut l'affaire de la police new-yorkaise. Ce n'était un mystère pour personne que celle-ci, inféodée à l'organisation politique locale de Tammany Hall, était démoralisée. On ne se doutait pas qu'elle pût recourir, pour se sauver d'une enquête, à des procédés renouvelés des barbares. Le fait qu'un lieutenant de police est en ce moment sous les verrous, accusé d'être l'instigateur — tout au moins — du meurtre d'un homme qui allait dévoiler des tripotages honteux, ce fait n'est pas le plus grave dans l'affaire. Il est infiniment plus significatif — et plus lamentable — de constater que, dès l'arrestation de ce fonctionnaire, plus de 500 000 francs se sont trouvés disponibles, sortis on ne sait d'où, pour défendre l'accusé, ou plutôt ceux qu'il représente. Après tout, ce scandale, si regrettable qu'il soit pour la réputation de New-York, est probablement l'événement le plus heu-

reux qui pût arriver à cette cité. Il y a longtemps que l'on sait que la police se fait payer la protection des maisons de jeux et des mauvais lieux. Les gens bien informés estiment à environ *douze millions de francs* les pots de vin reçus annuellement, de cette source, par les divers bureaux de police de New-York. Un homme dont le témoignage ne saurait être mis en doute, le général Bingham, ex-chef de cette administration, lequel était trop honnête pour conserver ces fonctions plus de quelques mois, déclara qu'il eût pu aisément se faire, à lui seul, trois millions de francs de bénéfices en sous-main, dans la première année de son service. C'est lui aussi qui dévoila ce fait que de simples policemen, avec douze cents dollars d'appointements, occupent des maisons au loyer de cinq mille. Un autre fonctionnaire bien placé pour s'y connaître, le procureur de la République Jérôme, allait plus loin. « Il n'y a pas en ville, disait-il, d'endroit où passe le tramway où les pick-pockets ne *travaillent* en vertu d'un contrat avec les agents du bureau central. »

Mais telle était la puissance de ce service, qui partageait, du reste, son butin avec les politiciens de Tammany Hall, que ni le préfet de police, ni le maire lui-même ne pouvaient, malgré tous leurs efforts, faire aucune enquête officielle sur des agissements existant au vu et au su de chacun. On se rappelle peut-être que le maire Gaynor, il n'y a pas bien longtemps, faillit payer de sa vie de simples mesures de répression prises contre certaines personnalités policières. L'instruction régulière entamée par la justice de New-York, à la suite du meurtre de Rosenthal, aboutira-t-elle ? Nous le croyons. Déjà les bas-fonds de Tammany manifestent une inquiétude qui n'était pas jusqu'ici dans leurs habitudes. Il s'est même constitué un nouveau parti municipal *démocrate*, absolument indépendant du fameux Wigwam de la 14^e rue. Il se peut que, tout en restant parfaitement honorable, il rallie cette population ouvrière qui n'est nullement malhonnête au fond, mais se laisse dominer par les agents de Tammany. Privé de ce contingent, le Wigwam ne saurait

offrir de résistance sérieuse ; et l'on arriverait ainsi à mettre fin à un régime qui est une honte pour les Etats-Unis.

— Ces pauvres Etats-Unis sont bien vilipendés en ce moment par la presse européenne. Les projets ténébreux qu'on leur prête sur le Mexique, le Nicaragua et Cuba, le vote du *Panama Bill* en violation — plus morale que matérielle — des promesses contenues dans le traité avec l'Angleterre, tout ceci, venant se greffer sur le scandale de la police et les peu édifiants incidents de la campagne présidentielle, donne beau jeu aux journalistes du vieux monde, souvent un peu trop enclins à nous juger d'après les excentricités ou les maladresses d'une minorité.

En ce qui concerne la loi du Panama, dont le vote a soulevé un tollé presque général en Europe, il y a eu, si l'on se place au point de vue uniquement pratique, plus de bruit que de mal. La loi en question exempte du péage les bâtiments des Etats-Unis faisant le cabotage. Or, en vertu d'une autre loi, assez ancienne, aucun vaisseau étranger ne peut faire ce genre de transport. L'exemption ne porte donc que sur une catégorie de navires qui n'existent pas ailleurs qu'aux Etats-Unis. Le traité Hay-Pauncefote, conclu avec l'Angleterre en 1901, accordait, il est vrai, un traitement égal à toutes nations en ce qui regarde le droit de péage. Mais il ne pouvait implicitement abroger ou modifier la loi de cabotage à laquelle nous venons de faire allusion. Il ne saurait avoir d'effet que relativement aux autres navires de commerce, ceux faisant le service international. Toutefois, les signataires américains du traité ont eu le très grand tort de ne pas faire de réserves concernant les bateaux de cabotage. S'ils ont agi ainsi sciemment, pour amener l'Angleterre à accorder, sous le rapport du contrôle du canal, les concessions que demandaient les Etats-Unis, ils ont commis une action blâmable. S'ils ont péché par ignorance, il faut admettre qu'ils n'étaient guère dignes de représenter la république dans les négociations.

On doit remarquer, d'ailleurs, que l'opinion publique, aux Etats-Unis, a blâmé pour ainsi dire, à l'unanimité, le Congrès

d'avoir voté le Panama Bill dans les termes où il est conçu. Après les déclarations retentissantes faites aux autres nations, il eût été simplement correct de modifier la loi du cabotage : soit soumettre au péage les bateaux américains de cette classe, soit supprimer le monopole national du cabotage, et exempter du péage les navires de toutes contrées faisant ce genre de transport le long des côtes des Etats-Unis.

— Quelques esprits qui, comme on dit, « cherchent la petite bête », ont prétendu que la mauvaise humeur actuelle de la Grande-Bretagne contre les Etats-Unis, à l'occasion du canal, a sa véritable source dans la mortification que les Anglais ont ressentie lors des Jeux olympiques de Stockholm. Nous ne mentionnons cette opinion que pour montrer où l'en en arrive en voulant trop expliquer. Tout au contraire, il semble que la presse anglaise, si elle a témoigné de la tristesse à voir son pays relégué au troisième rang dans le total des divers concours, a du moins reconnu que la victoire des Américains était due à un entraînement sévère et systématique, alors que les athlètes britanniques, comme le disaient le *Standard* et le *Daily Mail*, ne prennent pas leur travail au sérieux, et refusent de se soumettre au régime nécessaire. Ils manquent du feu sacré, autant que de préparation.

Le total général des points, on s'en souvient, donne 128 aux Américains, contre 104 à la Suède et 66 à la Grande-Bretagne. Si ces résultats font grand honneur aux Etats-Unis, il ne faut pas perdre de vue que ce dernier pays a 90 millions d'âmes, et que la Suède, avec sa population de 5 millions, doit être encore plus fière de tenir le second rang et de battre une nation particulièrement sportive, comptant 40 millions d'habitants.

Divers faits intéressants se dégagent de cet événement, en ce qui concerne les Etats-Unis. Tout d'abord, il est assez piquant de relever ce que sont les petits collèges et les clubs athlétiques qui ont surtout brillé, tandis que les grandes universités, dont les sports font tant de bruit dans la presse et attirent tant de spectateurs, ont obtenu peu de lauriers. Harvard et Princeton n'ont pas été nommés; Yale a reçu un point et demi; Penn-

sylvania, trois ; et Cornell, un des foyers de l'athlétisme universitaire, trois quarts de point. En revanche, on voit, par exemple, la petite université de Syracuse gagner trois points trois quarts ; l'Association chrétienne de Détroit, six ; l'Ecole indienne de Carlisle, huit ; le New-York Athletic Club, dix-sept trois quarts, etc. L'ombre du bon Daniel Webster, le champion des « petits collèves », doit tressaillir de joie.... Un autre fait digne de remarque est que l'équipe américaine comprenait des représentants de toutes les catégories sociales. On y trouve côte à côte des élèves d'écoles municipales, des policemen, des étudiants, des hommes d'affaires relativement avancés en âge. Et c'est un Peau-Rouge, élève de la Carlisle School, qui a mérité d'être qualifié par le roi de Suède « le plus merveilleux athlète du monde. » Tous les vainqueurs avaient été entraînés avec un soin, une méthode qui ont droit à l'admiration des sportsmen de tous pays, — mais qu'il est regrettable de ne pas voir employer par les Américains dans *tous* les autres champs d'activité humaine !

Un journal allemand, la *Vossische Zeitung*, dit en parlant du concours : « Les Américains courent avec leur tête autant qu'avec leurs pieds. C'est dans le préau de récréation de l'école qu'ils remportent leurs victoires olympiques. Là est le secret de l'apparition, presque monotone, du pavillon étoilé de l'Union au mât du stade de Stockholm. »

Il y a du vrai dans cette élogieuse explication. Cependant il faut reconnaître qu'une grande partie du succès des Américains, dans ces épreuves, a été due à la *spécialisation* des athlètes aussi bien et peut-être plus qu'à la rigidité de l'entraînement. On peut se demander, avec la *Detroit Free Press*, si ces magnifiques équipes représentent absolument l'esprit athlétique de la nation ; et si, au contraire, elles ne sont pas des produits *spéciaux*, remarquables, mais quasi professionnels. De ce que le corps des astronomes des Etats-Unis, dans son ensemble, est probablement le premier du monde en ce moment, il serait plus que téméraire de conclure que le public américain est fort en astronomie. N'en serait-il pas de même en athlétisme ?

— Nous ne parlerons pas, dans cette chronique, de la campagne présidentielle. Lorsque paraîtront ces lignes, qui doivent partir avant les élections de novembre, on sera fixé sur l'issue de cette lutte héroï-comique et sans précédent dans les annales politiques des Etats-Unis. Force nous est donc de réserver nos commentaires jusqu'à notre première lettre de l'an 1913.

— M^{me} la princesse Troubetzkoy qui, sous son nom de jeune fille, Amélie Rives, s'est fait une place honorable parmi les femmes auteurs américaines, vient de publier un nouveau roman, *Hidden House* (*La maison cachée*)¹. Miss Rives a repris et remodelé le thème assez connu de la double personnalité. Il était peut-être un peu difficile de traiter un tel sujet après les très belles pages du livre si apprécié de M. W.-H. Mallock : *An immortal Soul* (*Ame immortelle*). Cependant la *Maison cachée* n'est pas sans intérêt, car, sans parler de descriptions pittoresques de la vie des montagnards virginien, la situation du héros, aux prises successivement avec les deux mystérieuses filles de *Hidden House*, est bien traitée, non sans finesse d'observation.

Miss Mary Wilking Freeman, l'auteur de tant de nouvelles, vient de s'essayer dans le roman proprement dit. Il est vraiment dommage qu'elle non plus n'ait su s'en tenir au genre qui lui convenait si bien. Et, ainsi que l'ont répété si souvent les critiques de tous les pays, il est encore plus malaisé pour un écrivain de contes courts de trouver l'étoffe d'un gros livre que pour un romancier déjà « arrivé » d'écrire des nouvelles. Toutefois, *The Butterfly House* (*La maison au papillon*)² est à recommander sous le rapport de ses descriptions vraies et amusantes de la vie suburbaine aux Etats-Unis. Il semble qu'à ce point de vue, Miss Freeman ait comblé une lacune dans la littérature américaine actuelle.

Parmi les ouvrages sérieux, nous sommes heureux de pouvoir citer *The Promise of American Life*³, par M. Herbert Croly. C'est là une étude d'une belle envergure sur l'avenir de la démocratie

¹ Philadelphia, Lippincott C°. — ² New-York, Mac Millan C°. — ³ New-York, Dodd, Mead C°.

aux Etats-Unis. L'auteur montre avec clarté la faillite des théories politiques du passé et l'impossibilité de cette *amélioration automatique* de la démocratie dont se sont bercés ici tant de philosophes et d'hommes d'Etat. M. Croly voit un remède à la situation actuelle dans le développement du socialisme d'Etat et la formation d'une sorte d'aristocratie politique, économique et sociale, — une conception intéressante, sinon très réalisable. En tout cas, on ne saurait trop conseiller la lecture de ce livre aux personnes désireuses d'avoir une idée claire et exacte de l'histoire des institutions politiques de ce pays.

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE

Impressions d'automne. — Jacob Burckhardt en voyage. — Lettres de Karl Stauffer. — Betsy Meyer et Julius Rodenberg. — Un amour de Gottfried Keller. — La maison Gottfried Keller à Zurich. — Exposition Welti. — Sinner de Ballaigues. — Livres.

Après un septembre et un début d'octobre désespérément gris, où les brumes matinales endeuillaient le paysage, où les feuilles mortes tourbillonnaient sur les fossés pleins d'eau, où l'air froid arrivait des champs imprégné de pluie, avec des parfums de bois humide et de sol détrempé, le ciel de nouveau s'est mis à sourire. Hâtons-nous de jouir de ces derniers beaux jours, car l'hiver est à la porte : déjà les lampes s'allument pour les longues soirées et les livres commencent à s'empiler sur la table.

Ce qui me frappe, quand j'ouvre ces livres, c'est la place de plus en plus grande que tiennent nos écrivains dans les lettres allemandes. J'ai signalé dans ma dernière chronique le *Schweizerisches Jahrbuch* de la revue munichoise *Süddeutsche Monatshefte*, mais je n'avais fait que mentionner en passant la curieuse correspondance qui s'y trouve de Jacob Burckhardt avec un

architecte de Bâle, Max Alioth, son élève, devenu son ami et son confident. Je viens de lire ces lettres ; elles sont exquises et je me réjouis fort de pouvoir en parler un jour longuement, car Hans Trog va les publier chez l'éditeur Rentsch, à Munich. Burckhardt écrivait à son ami quand il était en voyage. De 1870 à 1889 il visita à plusieurs reprises l'Italie, la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Infiniment curieux, d'esprit indépendant, dépourvu de préjugés, Burckhardt a toujours sur les hommes et sur les choses des mots justes et expressifs. En deux traits de plume il ressuscite une vieille ville italienne, une place, une église, un monument. Epicurien et fin gourmet, il aime à raconter ce qu'il mange et ce qu'il boit. On ne peut imaginer épîtres plus plaisantes et d'une bonhomie plus savoureuse. Réjouissons-nous donc de les avoir bientôt dans leur totalité : ce sera un fin régal pour les amateurs de choses finement dites.

— Une autre correspondance intéressant la Suisse, celle de Karl Stauffer, paraît dans le fascicule d'octobre de la même revue. Ce sont des lettres de jeunesse qui nous initient aux difficiles débuts de l'artiste. Elles sont toutes datées de Munich, où Stauffer alla étudier de 1874 à 1880. En 1874, à l'âge de dix-sept ans, il travailla d'abord comme apprenti chez un peintre-décorateur, mais, le métier ne lui plaisant guère, il s'esquiva de l'atelier et voulut faire de la peinture. Pendant plusieurs mois il connut la noire misère, qui, de même que la faim fait sortir le loup du bois, le força à rentrer dans l'atelier d'un peintre de décors de théâtre. Au début de 1876, ayant obtenu une bourse de son canton natal, Berne, il peut enfin réaliser son rêve et entrer à l'Académie de peinture. « Mon ambition, écrit-il alors, est d'obtenir cet automne la médaille pour le dessin d'après l'antique. » Mais à force de travailler il tombe malade et doit être transporté à l'hôpital. « Mes fonds sont bien bas, écrit-il au sortir de l'hôpital. Ils le sont d'autant plus que j'avais souscrit à des ouvrages coûteux, *La vie des animaux* de Brehm, *La Germanie* de Scherr, et les œuvres complètes de Walter Scott. » Ses parents le grondent et lui disent qu'il aurait pu

trouver ces livres dans des bibliothèques. « Ce n'est pas la même chose, répond-il : je n'aime lire que les livres que je possède. Du reste, n'est-il pas plus noble d'acheter des livres que d'aller dépenser son argent au cabaret ? »

En attendant, son talent s'affirme et ses professeurs lui prédisent un brillant avenir. Après avoir beaucoup copié les maîtres, surtout Velasquez et Van Dyck, il vole de ses propres ailes, il peint son premier portrait : *Homme à barbe rouge vu de profil*. « Qui croira jamais, dit-il que cette étude m'a coûté quatre semaines de travail ? » Le musée de Berne a conservé ce tableau de début du peintre, qui est resté une de ses œuvres les plus caractéristiques.

Stauffer ne s'intéressait pas seulement à la peinture et à la littérature : la musique aussi le passionnait, surtout la musique religieuse. Pendant la semaine de Pâques il était très assidu aux offices où l'on jouait du Händel, de l'Allegri et du Palestrina. « Le grand *Miserere* d'Allegri, écrit-il, m'a rempli d'une immense douleur. Sans exagérer, les larmes me venaient aux yeux. Qu'est la musique de théâtre en face de cette grandiose musique qui remue le cœur de l'homme, à des profondeurs inconnues ? Non, rien ne vaut la musique religieuse : c'est à mes yeux le summum de l'art. »

On voit par ces quelques fragments tout l'intérêt qu'offrira la publication intégrale de la correspondance de K. Stauffer. Souhaitons que son éditeur, le peintre U.-W. Züricher, ne la fasse pas trop longtemps attendre.

— M. Julius Rodenberg publie dans le *Literarisches Echo* des lettres de Betsy Meyer qui complètent les souvenirs que la sœur de C.-F. Meyer fit paraître en 1903. Frappé du fait que « les jeunes savants qui dissertent doctement sur l'œuvre de son frère ont complètement méconnu l'homme, » elle entreprend de le faire connaître. Elle s'en prend d'abord à Erwin Kalischer qui, dans son volume, *C.-F. Meyer dans ses rapports avec la Renaissance italienne* (1908), avait cru pouvoir affirmer que l'écrivain avait fortement subi l'influence de Th. Vischer, de Gregorovius et d'Hermann Grimm. « Quelle erreur ! répond-elle. Mon

frère lisait peu de critiques. Ses sources étaient les mémoires originaux, et mieux encore les choses qu'il voyait à Rome de ses yeux, et par-dessus tout Michel Ange. »

Partant de là, elle fait un tableau très animé de la vie qu'il menait à Rome, où elle était sa compagne. Nous y apprenons que si les choses de la Renaissance n'avaient point de secrets pour C.-F. Meyer, en revanche il goûtait peu la Rome contemporaine. Le dimanche, il ne manquait jamais d'aller au prêche de la chapelle évangélique de l'ambassade de Prusse. « C'était pour lui, écrit sa sœur, comme une oasis au milieu de cette vie enfiévrée et grouillante de couleurs, de bruits, de processions, de scènes populaires, de cris, de chants, de sons de cloches qu'est la Rome papale pendant la semaine de Pâques. »

A Rome, C.-F. Meyer restait le rigide huguenot qu'il est dans ses *Poésies* et les *Derniers jours d'Ulrich de Hutten*.

— On se rappelle le joli épisode du *Grüne Heinrich* où le héros du livre, Henri Lee, après avoir longtemps erré et vagabondé sans trouver sa voie, est accueilli dans le château d'un comte allemand qui s'intéresse à lui et l'amène à faire l'œuvre qui doit enfin tirer son nom de l'obscurité. Sous ce toit hospitalier, le peintre travaille avec d'autant plus d'ardeur qu'il a rencontré une jeune fille, Dortchen Schœnfund, enfant adoptive du comte, dont il devient follement amoureux. On se rappelle enfin que, trop sauvage pour faire sa déclaration, il cache jalousement cet amour qui deviendra pour lui un parfum embaumant le reste de sa vie.

Bien des critiques nous avaient dit que le récit de cet amour n'était point entièrement sorti de l'imagination du poète et ils en avaient nommé l'héroïne, Betty Tendering, sœur de M^{me} Lina Duncker, la femme de l'éditeur berlinois dans la maison duquel Gottfried Keller fréquentait. Mais l'histoire authentique de cette passion restait encore à écrire. M. Emile Ermatinger, qui prépare une nouvelle étude sur Gottfried Keller, nous la raconte d'après des documents inédits, — lettres et esquisses de Gottfried Keller, lettres de Franz et Lina Duncker et lettre de Betty Tendering. De ces documents il ressort que Gottfried

Keller fut réellement amoureux de la belle enfant et que, comme Henri Lee, il n'eut jamais le courage de lui déclarer sa flamme.

De caractère bourru et peu aimable, il semble même que vis-à-vis de la belle il exagérât encore ses défauts naturels. « Comment pouvez-vous, lui écrit M^{me} Duncker, égratigner ainsi la main qu'on vous tend ? » Mais c'était peut-être une manière d'exprimer sa passion. Une autre était de faire de longues stations au cabaret, et après avoir bien bu, de chercher noise aux promeneurs attardés. C'est ainsi qu'il se colleta avec un feuilletonniste qui lui reprochait d'avoir des mœurs populacières, puis avec un inconnu qui porta plainte et l'obligea à payer une amende. Une troisième fois, il trouva son maître dans un valet et rentra chez lui avec un œil poché. Gottfried Keller n'en affirma pas moins plus tard que ce fut le plus beau temps de sa vie.

Si cette passion n'eut pas de lendemain, c'est sans doute que le poète n'avait pas voulu qu'elle en eût, mais c'est aussi que, comme Goethe, quand il avait raconté ses peines de cœur il en était débarrassé. Moins d'une année après, lorsqu'il fut rentré en Suisse, c'est sur un ton badin qu'il parlait de la « belle personne » qui l'avait rendu follement amoureux. Projetant de composer un livre de nouvelles, *Galathée*, que devait éditer Franz Duncker, il écrivait à la femme de celui-ci : « Pour votre charmante sorella je veux écrire un recueil de nouvelles dont elle pourra se servir comme papillotes. Pour chacune de ses boucles il y en aura une et deux pour la natte. Elle devra seulement m'envoyer le compte et ne pas faire de boucles trop grandes, pour que je touche de plus forts honoraires. »

M. Emile Ermatinger se demande à la fin de son étude si Betty Tendering aima réellement le poète. Il cite d'elle un billet à Gottfried Keller, — le seul qu'elle lui ait écrit, — dont le ton ironique et énigmatique lui paraît avoir un arrière-fond d'amertume. Ce qui, d'autre part, ressort des lettres de son entourage, c'est qu'elle est passablement coquette et fort peu sentimentale. Elle épousa dans la suite un riche brasseur de sa ville natale, Wesel. Elle eut beaucoup de chagrins domestiques, qu'elle sup-

porta avec vaillance, et il semble qu'avec les années son caractère s'ennoblit. Elle mourut en 1902. Le recueil de nouvelles que Gottfried Keller voulait écrire pour elle sous le titre de *Galathée* devint plus tard les *Sinngedichte*.

— Il y a longtemps que le cercle littéraire de Hottingen rêve de fonder à Zurich une maison Gottfried Keller. Des fonds ont déjà été réunis et ils vont notablement s'augmenter grâce à un récent bazar qui a fait revivre de façon aimable une fête d'automne du vieux Zurich. On aura donc prochainement une maison Gottfried Keller, qui ne sera du reste que la maison du Cercle littéraire de Hottingen, lequel, comme on sait, joue un rôle considérable dans la vie artistique zuricoise. On donnera là les conférences où chaque hiver se font entendre d'illustres écrivains de Suisse, d'Allemagne et de France. On y trouvera aussi une bibliothèque, des salles de lecture et naturellement un musée où l'on groupera tout ce qui concerne Gottfried Keller. A en juger par l'appel que le comité de la société adresse au public, ce home littéraire ne sera point une modeste maison, mais un bâtiment de belle apparence qu'on élèvera non loin du théâtre, probablement en face de la rue qui porte déjà le nom du romancier.

— Un autre illustre enfant de Zurich, Albert Welti, aura aussi sous peu sa salle spéciale dans le Musée des beaux-arts. Deux de ses amis, MM. Ernest Kreidolf et Wilhelm Balmer, ont organisé une exposition de ses œuvres, depuis ses premières ébauches et les dessins qu'il crayonna sur les bans de l'école jusqu'à ses dernières toiles et projets de fresques et de vitraux qu'il élaborait peu de semaines avant sa mort. Outre les tableaux et peintures à la détrempe déjà connus, une foule d'études — esquisses à l'huile, aquarelles, pastels, gouaches, sépias, sanguines, fusains, dessins au crayon et à l'encre de Chine — ont été groupées. Et cela est d'un prix inestimable. Pas à pas on peut suivre les progrès du peintre dans sa carrière. Welti était de ces artistes difficiles et inquiets qui ne sont jamais contents de leurs œuvres. Sans cesse il revenait à ce qu'il avait fait pour l'amender et l'améliorer et il ne posait le pinceau que lorsqu'il

était satisfait. Toutes ces esquisses et ébauches montrent avec quelle conscience il traitait chaque détail d'une œuvre. Or on sait quel monde sont les toiles de Welti. Elles regorgent d'idées et d'allusions. A la manière des vieux maîtres allemands il multiplie les traits significatifs et il n'a jamais assez fait pour développer et étendre son idée. Aucun art n'est moins simplificateur que le sien. Voyez, par exemple, le portrait de ses parents, qui nous montrent deux bons bourgeois encadrés dans le paysage familial qui les a vus naître, où ils ont grandi et où ils ont fondé leur foyer : toute une vie de famille se déroule en marge du tableau et il n'est pas jusqu'aux fessées qu'y reçurent les enfants qui n'y trouvent place. Voyez aussi la *Deutsche Landschaft* : devant un brave bourgeois arrivé et satisfait, se déroule le paysage merveilleux de la vallée de l'Isar aux horizons étendus. Le fleuve serpente entre des collines boisées que des ruines couronnent. La vie suit son cours sur l'eau et au bord de l'eau. On se dit : l'idée du peintre est une idée ironique et il veut nous montrer que ce bourgeois ventripotent et épanoui ne comprend rien au paysage. N'y a-t-il pas tout près de lui un escargot sculpté qui lui fait les cornes et lui renvoie sa propre image ? Eh bien non, Albert Welti, qui prend tout au sérieux, n'a pas voulu faire une caricature. Symbole mis à part, on sent qu'il a une certaine vénération pour ce bourgeois béat : n'est-il pas le représentant de toute une classe sociale qui aspire confusément au beau et qui s'y élève ? Welti n'a point pour son modèle le mépris qu'aurait eu Flaubert. Il convenait de noter la nuance.

La plus grande partie des œuvres du peintre restera vraisemblablement à Zurich. Aussi, pendant qu'il en est temps, signalons aux amateurs la nouvelle édition du bel album que George Calwey fit paraître il y a quelques années sous le titre de *Weltis Mappe*. On y trouve toutes les œuvres classiques du maître, que nous avons une fois de plus admirées à Zurich, le *Paysage allemand*, dont je viens de parler, le *Pont*, *Portrait de famille*, le *Vieux ménétrier*, les *Âges de la vie*, les *Filles du roi*, *Sabbat de sorcières*, *Minuit*, *Hadès*, et ce saisissant *Avare* qui, descendant en barque le fleuve de la vie, ne voit point le délicieux paysage :

qui se déroule sous ses yeux et n'a de regards que pour l'or étalé à ses pieds.

Le même éditeur nous annonce un nouvel album d'Albert Welti qui paraîtra pour Noël sous le titre : *Aus Weltis Leben*. Nous en reparlerons à ce moment.

— Le nombre des Bernois qui dans la vieille république aristocratique se vouèrent aux sciences, aux lettres et aux arts est fort limité. Quand on a nommé Albert de Haller, le philosophe Bêat de Muralt, le mathématicien Samuel König et quelques savants et professeurs, tels que Ludwig Lerber, Alexandre de Wattenwyl, Nicolas Emmanuel et Vincent Bernard de Tschanner, Samuel Engel et Gottlieb-Emmanuel Haller, on a à peu près tout nommé. Pourtant il s'en faut de beaucoup que cet Etat militaire et politique ait été l'Etat béotien que certains voudraient représenter. Julie Bondeli qui, à Berne, tenait « boutique d'esprit », comme on disait en France au dix-huitième siècle, groupait dans son salon des hommes fort cultivés. Un de ceux-ci était le polygraphe Jean-Rodolphe Sinner de Ballaigues, qui vient d'être l'objet d'une étude fort captivante de M. le Dr Adolphe Burri¹. C'est toute une page de la vie intellectuelle de Berne au dix-huitième siècle qui se déroule sous nos yeux. On y voit l'éducation que reçut un jeune patricien d'abord à la ville, puis à la campagne, où son père était bailli ; les services qu'il rendit à l'Etat comme bibliothécaire, membre du Grand Conseil, directeur de la Monnaie, membre du Conseil de l'instruction publique et bailli à Cerlier. Entre temps Sinner de Ballaigues écrivait beaucoup et la liste de ses publications est grande. C'est d'abord en latin une *Histoire de la conjuration de 1749* (à ce propos M. Burri fait de curieuses révélations sur la conspiration Henzi et rectifie bien des erreurs accréditées) ; puis en français des *Extraits de poètes des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*, une édition des *Satires de Perse*, un *Essai sur les dogmes de la métempsychose*, et un autre *Essai sur l'instruction publique*. Je n'ai pas été peu surpris

¹ *Johann Rudolf Sinner von Ballaigues (1730-1787). Ein Beitrag zur Kultur-und Geistesgeschichte des 18^{ten} Jahrhunderts, von Dr Adolf Burri. Bern, A. Francke, 1912.*

de lire dans ce dernier ouvrage cette phrase assez inattendue chez un patricien bernois : « Les citoyens doivent dans l'Etat s'accoutumer de bonne heure à ne pas se croire au-dessus les uns des autres. » Voici qui est d'une assez bonne démocratie.

Sinner de Ballaigues n'écrit pas en un français très pur, mais son récit a du charme et de l'agrément. On le voit surtout par son écrit : *Voyage historique dans la Suisse occidentale*, dont M. Philippe Godet a dit : « C'est la Suisse d'il y a un siècle vue par un esprit libre, sensé, rendu tolérant par l'étude, à la fois ami du passé et ami du progrès. » Et le volume est très instructif.

Il convient donc de remercier M. Burri de nous faire connaître d'une manière plus intime cet homme oublié.

— Je viens de recevoir plusieurs volumes nouveaux, un roman de Paul Ilg, *Die Brüder Moor* ; des nouvelles d'Ernest Zahn, *Was das Leben zerbricht* et *Erzählungen aus den Bergen* ; des études d'Edouard Korrodi sur C.-F. Meyer et une nouvelle édition des *Festspiele* d'Adolphe Frey, revue et considérablement augmentée. Je parlerai de tous ces livres dans ma prochaine chronique.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Le goudronnage des routes et ses méfaits. Comment y remédier. — La digestion avant la déglutition. — Le forçage des fraisiers à l'éther. — Béton armé et bois ; étude comparative. — L'indol et la sclérose. — Le courant électrique est-il nuisible au ciment armé ? — L'éclairage par distribution en France. — Un nouveau moteur à vent. — Publications nouvelles.

La question du goudronnage des routes et de ses effets sur la végétation a été l'objet d'un rapport de M. Hickel à la Société nationale d'agriculture française. Ce n'est pas la première fois qu'on le discute. A plusieurs reprises déjà, on a signalé les méfaits du goudronnage, et ses inconvénients pour

les plantes et arbres des promenades parisiennes. L'automobilisme, envahissant et brutal, ne veut rien savoir, et malheureusement il trouve des serviteurs qui, par incompétence, proposent des mesures qui lui sont favorables, sans tenir aucun compte des intérêts ainsi lésés. C'est ainsi qu'en France, pour l'agrément des automobilistes, bien qu'ils soient la minorité, on sacrifie la végétation, qui intéresse bien plus la majorité. Il serait temps de s'opposer à cette œuvre stupide et funeste, qui rapporte profits et honneurs à quelques aigrefins, mais finira par détruire beaucoup de paysages.

L'action nocive du goudronnage est manifeste : les feuilles se fanent, la végétation se ralentit et meurt. D'après le rapporteur, on n'observerait pas d'effets nuisibles en Angleterre comme en France : cela tiendrait à ce que dans le premier de ces pays on emploie le goudron raffiné ; dans le dernier le goudron brut, sans doute pour gagner davantage.

Ce qui fait la toxicité du goudron brut, ce sont ses éléments caustiques alcalins, qui manquent dans le goudron raffiné, où il n'y a plus que des carbures neutres insolubles dans l'eau et à point d'ébullition élevé.

Les observations faites au bois de Boulogne, que le goudronnage aura vite détruit, montrent que les dommages exercés par les poussières des routes goudronnées augmentent avec l'insolation et l'intensité de la circulation. La poussière a une action mécanique intrinsèque d'ailleurs, même si elle n'est pas goudronnée. Les espèces diverses sont plus ou moins atteintes. Celles à cuticule épaisse souffrent moins : les platanes moins que les érables.

On ne peut pas se rendre compte exactement encore de l'étendue du mal, mais on peut assurer qu'il est plus considérable qu'il ne semble. Certains arbres ne dépérissent sérieusement qu'après des années, en effet : ce qu'on voit n'est nullement la mesure de ce qui sera.

Il y a donc lieu de combattre le goudronnage tel qu'il est pratiqué. M. Hickel conseille de remplacer l'enduit de surface par un rechargement goudronné, afin d'éviter les goudronnages

fréquents et la poussière d'usure ; d'éviter les épandages au moment du débourrement des plantes ; et enfin de renoncer au goudron pour lui substituer un enduit moins dangereux. Peut-être trouvera-t-on la substance cherchée du côté du bitume ou de l'asphalte ; ou bien conviendra-t-il de recourir aux chaussées bétonnées. En tout cas, il faut sauver les plantes du brutal sans-gêne des automobilistes et de leurs agents.

— Un zoologiste allemand a fait une curieuse observation sur la larve du lampyre. Cet insecte est un peu comme la larve du dyptique, qui imbibe sa proie de sucs digestifs avant de la mâcher, ce qui fait que celle-ci se digère en partie hors du corps. La larve de lampyre, en effet, a une morsure à la fois venimeuse et digestive. On savait déjà qu'elle tue les escargots, par exemple, pourtant vingt et trente fois plus lourds que leur agresseur. De quelle façon ? Au moyen d'un liquide venant du pharynx et injecté par les mandibules lors de la morsure. Mais ce liquide n'est pas seulement un poison qui paralyse les escargots : c'est aussi un suc digestif, capable de digérer les albumines.

Aussi, quand la larve aspire par succion le contenu de sa proie, absorbe-t-elle une nourriture déjà dissoute par la digestion extra-intestinale ; elle n'absorbe aucune parcelle solide, et dans l'intestin on ne trouve aucun déchet inassimilable. Il ne renferme qu'un suc alimentaire qui, grâce à l'injection de la substance toxique et digestive, est tout digéré, tout prêt à être assimilé. Pas de toxines, sans doute ; il serait désirable que l'homme pût se nourrir de la sorte.

— Depuis quelques années une nouvelle méthode de forçage s'est introduite dans la pratique courante : celle de l'éthérisation, qui semble encore meilleure que le forçage à l'eau chaude. Depuis 1906, M. Bultil (*Bull. Inst. internat. agriculture*) emploie ce procédé et s'en loue beaucoup. Les fraisiers éthérisés, par exemple, donnent des résultats supérieurs, sensiblement, à ceux des fraisiers non traités. Ainsi, dans une expérience comparative, M. G. Bultil a constaté que les fraisiers éthérisés sont beaucoup plus nombreux à fleurir, qu'ils ont plus vite fait

la floraison, et arrivent plus vite à maturité. La différence peut atteindre un mois.

— Une comparaison intéressante du béton armé et du bois vient d'être faite à Berlin, sur le canal de la Sprée. Il s'agit de pieux d'accostage et d'amarrage. Chaque pieu en béton armé a coûté 449 marks, dont 249 pour le pieu, 30 pour le transport, 100 pour le battage, 53 pour un revêtement de bois (afin de ne pas trop meurtrir les chalands) et 17 pour la peinture. Les pieux en bois ont coûté 125 marks (arrachement compris lors de la mise au rancart); ils durent 10 ans environ, alors que ceux en béton doivent durer 60 ans à peu près. Si on calcule les dépenses dans leur ensemble, toutefois, on constate que le pieu en béton coûte 120 marks par an (entretien, remplacement du revêtement, etc.) et le pieu en bois 57 seulement. Le bois est donc beaucoup plus économique.

— L'indol est-il bien, comme le dit M. Metchnikoff, un des agents qui déterminent la sclérose de la vieillesse? Un des élèves de celui-ci vient d'entreprendre à ce propos des expériences sur les animaux à qui l'on faisait chaque jour absorber de l'indol. On sait que l'indol est un des poisons produits dans l'intestin par les microbes.

Les expériences ont fait voir qu'à la dose employée (0 gr. 04 par cobaye) l'indol détermine souvent une sclérose de la crosse de l'aorte, manifestée par une dégénérescence cartilagineuse parfois suivie de calcification; il y a aussi de la sclérose des reins, des surrénales, du foie, et tendance à la sclérose du cerveau. L'indol détermine donc les phénomènes que M. Metchnikoff considère comme caractéristiques de la vieillesse: la conclusion, par conséquent, est que les auto-intoxications intestinales jouent un rôle considérable dans la production des lésions de l'âge avancé.

— Le courant électrique est-il nuisible au ciment armé? On l'a souvent assuré depuis quelques années. On a même dit que, sous l'action de courants relativement faibles, le béton deviendrait à ce point tendre, par désagrégation, qu'on pourrait le tailler au couteau.

Une enquête étendue faite en Allemagne, au sujet de la manière dont se comportent les constructions en ciment armé à l'égard des canalisations électriques, a montré que pas un seul cas ne pouvait être cité à l'appui de l'idée que l'électricité est nuisible au ciment. Cette idée paraît donc être absolument dépourvue de fondement.

Pourtant il y a quelque chose d'exact. C'est que, sous l'action du courant électrique, il peut se former des fissures au voisinage des électrodes positives : les surfaces des armatures du pôle positif se couvrent de rouille, alors que les électrodes négatives restent lisses, et le béton intact. Le béton n'est donc pas un isolateur, mais un conducteur de second ordre. Mais il n'a nullement la sensibilité qui lui est attribuée à l'égard du courant électrique.

— Un tableau a été récemment publié relatif aux villes ou communes de France possédant un éclairage public par distribution de gaz, électricité ou acétylène. On compte en France 10000 villes ou communes ayant plus de 1000 habitants où l'éclairage par distribution semblait devoir être établi. Mais s'il y a 4094 localités pourvues actuellement, il y en a 6000, dont certaines de plus de 2000 habitants, qui attendent encore.

Sur les 4094 localités éclairées par distribution on en compte :

1249	éclairées au gaz, avec 810 usines,
2673	» à l'électricité » 1247 stations,
192	» à l'acétylène.

C'est l'électricité qui tient la première place, comme on voit ; et on la trouve dans des localités très restreintes, qui ont l'avantage d'être au voisinage de forces hydrauliques : dans l'Isère, l'Hérault, l'Aude, le Doubs, etc. Le gaz ne peut être installé que dans les localités ayant au moins 5 ou 6 mille habitants. Mais l'acétylène n'est pas aussi exigeant ; aussi peut-on prévoir que ce mode d'éclairage sera adopté dans beaucoup de petites localités.

— Un nouveau moteur à vent est signalé dans la *Nature* : il a été imaginé par M. Paul de Castelnau. C'est une roue à aubes

posée au bout d'une tige verticale. Une moitié de la roue est cachée sous une enveloppe de tôle, afin que le vent n'agisse pas simultanément sur les aubes opposées, naturellement. Au sommet de l'appareil, une queue de comète oriente l'ensemble de manière à l'exposer toujours de la bonne façon par rapport au vent. La tige verticale, par son extrémité inférieure, actionne un compresseur d'air : l'appareil est donc producteur et emmagasiné d'énergie. On pourrait aussi bien lui faire pomper de l'eau que comprimer de l'air : de toute façon un moteur à air doit servir à produire de l'énergie pouvant être mise en réserve, afin de faire des provisions pour les temps calmes.

— Publications nouvelles : Voici d'abord le tome I de la *Flore complète de France, Suisse et Belgique*, de Gaston Bonnier, (Delachaux & Niestlé, Neuchâtel). C'est un très bel ouvrage, illustré en couleurs avec prodigalité, et élégance aussi : un atlas accompagné d'un texte qui est excellent en tous points. On peut dire que la plupart des plantes d'Europe sont figurées, et la totalité de celles des régions indiquées : non seulement les espèces, mais les variétés, races et sous-espèces. L'auteur ne se contente pas d'indiquer les caractères anatomiques ; il signale spécialement les particularités biologiques, usages, propriétés, la distribution, les noms vulgaires, etc. L'œuvre est fort bien comprise. Elle sera étendue et comprendra plusieurs volumes. Celui que voici a trait aux Renonculacées, Berbéridées, Nymphéacées, Papavéracées, Fumariacées, Crucifères et Capparidées.

— L'ouvrage de M. A.-P. Chalkley sur *Les moteurs Diesel, type fixe et type marine* (Paris, Dunod & Privat), est tout à fait d'actualité. Ces moteurs ont en effet l'air de vouloir prendre un essor tout particulier. — Fort intéressant aussi est le volume de M. H. Mager (Paris, Dunod & Privat) sur *Les moyens de découvrir les eaux souterraines et de les utiliser*. C'est un ouvrage tout à fait scientifique, énumérant toutes les méthodes, et plein de renseignements curieux.

CHRONIQUE POLITIQUE

La paix italo-turque. — La guerre dans les Balkans.

Si la tâche d'un chroniqueur consistait à exposer des faits, le travail aujourd'hui me serait facile. Les actes se sont succédé depuis quelques semaines : variés, pittoresques, héroïques, sanglants, il y en a pour tout le monde ; et la vieille Europe, qui s'était habituée à ne regarder que de bien loin les guerres terribles et à ne voir se dérouler à ses portes que des guerres prudentes, s'est brusquement réveillée de sa douce quiétude, se demandant quel coup de baguette magique pouvait bien faire reparaître les rouges journées d'autrefois. Mais le chroniqueur mensuel, qui arrive fatalement bien après tous les autres, doit expliquer plutôt que raconter. Or, si les événements des Balkans dérivent de causes claires, connues, classées depuis longtemps, il y a tout un ordre de circonstances, celles qui les ont rendus possibles, qui nous échappent complètement ; et il n'est point aisé d'expliquer ce que l'on comprend mal.

Mais, avant de parler de guerre, il est juste de mentionner la paix. Elle est faite entre le roi Victor-Emmanuel III et le sultan Mahomet V ; elle a été signée le 18 octobre par leurs représentants fidèles, et les laborieuses négociations qui l'ont précédée ont fait ressortir une fois de plus l'erreur que l'on commit à Rome quand, dans un moment d'enthousiasme, on proclama partie intégrante du royaume une terre qu'on pouvait désirer beaucoup, mais qui appartenait à quelqu'un d'autre. Toutes les difficultés sont venues de là.

L'Italie, à la suite d'une guerre relativement peu sanglante, mais difficile et coûteuse, s'est vue obligée de tout subordonner à la reconnaissance de sa souveraineté sur la Libye ; à ce prix, elle déclarait renoncer aux alléchantes perspectives qui s'étaient ouvertes pour elle vers l'orient de la Méditerranée. Mais juste-

ment, cette concession que l'Italie devait exiger sous peine de défaite morale, l'autre camp ne voulait pas la faire. Non pas que la Tripolitaine fût une possession bien avantageuse pour la Turquie : incapable de la mettre en valeur, elle y dépensait pas mal d'argent ; et, si le sultan Abdul-Hamid savait utiliser les sables du Fezzan pour y envoyer mourir ses prisonniers, son successeur, plus bénin, n'usait même plus de cette ressource. Mais le prestige était un jeu : si les Jeunes-Turcs ont joui un moment dans l'islam d'une réelle popularité, c'est parce qu'ils disaient bien haut, en dépit de toutes les réalités, que l'ère des turpitudes et des mutilations était close et que l'empire ottoman saurait désormais se faire respecter. Le ministère de Moukhtar pacha, porté au pouvoir par la Ligue militaire, ne pouvait être moins patriote ; il lui était possible d'assurer à un adversaire victorieux tous les avantages pratiques dont les conquérants modernes se contentent d'habitude ; mais, diminuer le domaine du padischah, céder à l'infidèle des provinces musulmanes... ce n'était plus en sa puissance.

De là les obstacles et la lenteur du travail des plénipotentiaires ; de là aussi la singularité de leur œuvre. Car, dans le traité de paix, il est fort peu question de l'objet principal du litige ; simplement, le gouvernement turc s'engage à retirer ses troupes de Tripolitaine et de Cyrénaïque et le gouvernement italien doit agir de même dans les îles de la mer Egée ; la Turquie promet une amnistie pleine et entière aux insulaires des Sporades ; l'Italie oubliera les griefs qu'elle peut avoir contre certains des habitants de la Libye... puis, comme s'il en avait déjà trop dit, l'acte s'engage dans des considérations commerciales et douanières.

Aussi bien, la pièce importante n'est-elle pas celle-là. C'est un simple protocole, signé le 15 octobre déjà, qui prévoit pour le lendemain la proclamation par le sultan de l'indépendance des populations de Tripolitaine et de Cyrénaïque, tandis que, dès le jour suivant, le roi d'Italie doit déterminer par décret la situation du fonctionnaire religieux qui représentera le calife.... Ainsi cette singulière procédure se compose d'actes en appa-

rence spontanés, mais qui, chacun le sait, dérivent d'une situation faite. Croit-on vraiment, en procédant de la sorte, donner le change à qui que soit et n'est-ce pas une dérision amère que d'accorder à un peuple « la plus large et la plus complète autonomie » quand on sait parfaitement que, dès le lendemain, un joug nouveau et plus lourd s'abattra sur lui? Mais souvenons-nous que nous sommes ici sur terrain diplomatique où les formules creuses sont la règle, où la franchise est l'exception.

De fait l'Italie se trouve en face d'une Libye allégée de toute prétention étrangère; aucune puissance souveraine ne la lui disputera plus et il est peu probable que la résistance locale puisse se prolonger beaucoup. Elle a devant elle des indigènes attachés à leur foi, que des cadis désignés par le cheik-ul-islam continueront à juger d'après les principes du chériat et qui, ayant détesté tous leurs maîtres étrangers, détesteront sans doute plus encore le dernier venu. Réussira-t-elle à se concilier ces sujets farouches, à se les associer dans un travail réparateur? Un avenir prochain ou lointain le dira : aujourd'hui l'œuvre ne fait que commencer.

Quant au reste, la situation est inchangée. Des enthousiastes avaient montré l'Italie, éprise d'un beau geste, émancipant les Sporades; des réalistes dénonçaient ses ambitions secrètes : et la proie ne valait la peine !... La vérité était au milieu : les îles n'étaient qu'un article d'échange et si leurs habitants, à l'ouïe de proclamations sonores, ont cru à autre chose, ils en sont pour leur courte illusion. Il est vrai qu'on leur a ménagé une amnistie pleine et entière pour le crime qu'on leur a fait commettre; mais comme on ne s'est pas réservé d'en surveiller l'application, l'affaire de ces gens-là est claire... quand le Turc aura le temps de s'occuper d'eux.

Ainsi, à une guerre singulière où les deux adversaires ne pouvaient se porter des coups décisifs, succède un traité, étrange dans la forme, qui ne résout qu'une question pour en ouvrir plusieurs autres. Et jusqu'au nom reste incertain : les uns disent paix de Lausanne, les autres paix d'Ouchy.

— Tout autre nous apparaît la guerre des Balkans. Là les

adversaires ne se heurtent que trop bien ; ils se crient leur colère et leur haine ; ils proclament leur but ; tandis que les uns prétendent, au prix de tous les sacrifices, arracher au Croissant les peuples de la Croix, les autres, pleins de fureur en face d'anciens esclaves qu'ils ont pendant des siècles menés à coups de fouet, voudraient en finir une bonne fois avec ces raïas méprisés et leurs insolents protecteurs. Mais l'apparence est trompeuse : l'affaire n'est pas si claire que ça.

Il y a une explication simpliste que beaucoup de journaux colportent. Les petits Etats balkaniques, Bulgarie, Serbie, Monténégro, Grèce, obéissent à des ambitions qui, pour être assez naturelles, n'en sont pas moins blâmables. Voyant la Turquie affaiblie par sa guerre avec l'Italie et par ses querelles intérieures, ils ont jugé l'occasion bonne et ils ont marché.... Ce qui permet à une foule de gens à qui la guerre ouvre de désagréables perspectives de maudire ces fauteurs de désordre qui ne laissent pas les autres dormir tranquilles.

Mais la supposition est injuste. Il est difficile d'admettre que ces peuples qui entre tous ne dépassent pas 10 millions d'âmes attaquent de gaité de cœur, dans un seul désir de conquête, un empire de 25 millions d'habitants, à l'antique réputation militaire, et cela en face d'appétits très voisins et très éveillés, en présence d'une Europe qui désapprouve nettement et déclare d'avance que, quoi qu'il arrive, rien ne sera changé à la géographie de l'Orient turc. Il y a pourtant des hommes d'Etat à Athènes, Belgrade ou Sofia, et des hommes qui voient assez clair.

Alors, force nous est de tenir compte de la version qu'on nous donne de là-bas et qui est assez plausible. Nous sommes aussi sensibles que d'autres aux avantages de la paix, nous dit-on ; mais, depuis longtemps, il n'y a plus de paix en Macédoine. Les cris des chrétiens maltraités par les Turcs s'entendent par delà les frontières ; la présence de réfugiés innombrables entretient chez nous un prolétariat dangereux et crée une crise économique qui devient fatale à la vie de l'Etat. Nos peuples admet-

tent qu'une grande partie de leurs ressources soit absorbée par les dépenses militaires, mais ils exigent que l'armée serve à quelque chose. La Turquie n'a pas changé à la suite de sa révolution ; ses malheurs ne lui ont rien appris ; à la ménager plus longtemps par égard pour l'Europe, nos gouvernants et nos rois risquaient leur existence ; nous jouons le tout pour le tout.

Les grandes puissances connaissaient cette situation ; mais elles ne voulaient y remédier que par les moyens anciens. Un instant seulement, sous l'influence de M. Poincaré qui apportait dans cette affaire son sens de juriste et sa conscience d'honnête homme, elles ont paru aboutir à quelque chose. Le président du ministère français proposait que l'Europe prît en main l'œuvre réformatrice, en garantît l'exécution aux petits Etats et, en échange, leur imposât d'être sages.... Malheureusement, M. Poincaré eut affaire à des hommes, non pas plus intelligents, mais plus rusés que lui. Engagé avec des diplomates de carrière, il ne s'aperçut pas qu'il était probablement seul à vouloir une situation franche et acceptable. Alors que les Etats balkaniques étaient en pleine mobilisation et qu'il n'était que temps d'agir, les chancelleries s'occupaient d'amender la proposition française jusqu'à la rendre méconnaissable. M. Sasonof, le fidèle allié et ami avec qui on parlait franchement de tout, proposait de reconstituer le funeste condominium austro-russe dans les Balkans ; l'Autriche-Hongrie réservait ses intérêts et posait en principe le respect de la souveraineté du sultan, l'Angleterre exigeait des égards pour les Turcs....

Le résultat était inévitable : une fois de plus l'action européenne s'est dessinée en Orient selon le mode connu ; tandis que l'Autriche et la Russie engageaient les petits Etats à se tenir tranquilles et leur déclaraient que, quoi qu'ils fissent, ils n'arriveraient à rien, à Constantinople les représentants des cinq grandes puissances exprimaient poliment l'avis que le moment leur paraissait venu d'exécuter des réformes en Macédoine et ailleurs. Le fait que M. Poincaré s'est prêté à cette comédie et qu'il s'est dépensé plus que personne pour assurer la paix italo-

turque ne peut s'expliquer que par son regret de quitter une partie où il avait paru un instant jouer le premier rôle ou par son désir d'éviter à tout prix des complications à la France.

Mais il était trop tard : le 8 octobre, le petit Monténégro déclarait la guerre à l'empire ottoman avec une crânerie sans égale ; une semaine après des notes s'échangeaient entre la Bulgarie, la Serbie, la Grèce et la Turquie ; le 17 c'était la guerre générale. Ainsi, à la barbe de l'Europe et malgré ses menaces, les Etats balkaniques engageaient la partie et tout se faisait avec une précision parfaite, comme si le rôle de chacun avait été dès longtemps fixé. Or c'est là que s'épaissit le mystère : quelle que fût la pression des peuples, il n'est pas croyable que les gouvernements aient risqué un jeu aussi terrible avec tout le monde contre eux. Il faut que quelqu'un les ait avertis et soutenus. Il faut que, dans cet orchestre européen qui joue *mezza voce* des airs attendrissants en l'honneur de la paix, un ou plusieurs des exécutants soient de mauvaise foi.... Mais qui est-ce ? L'attitude des Etats balkaniques est-elle le résultat du rapprochement russo-italien ; a-t-elle continué à être encouragée par la Russie seule quand l'Italie a eu tiré son épingle du jeu ; est-ce l'Autriche-Hongrie qui a poussé à la crise, bien sûre, dans son ambition insatiable, d'en sortir avec une province de plus ?.... La question est angoissante. Aussi longtemps que nous n'y répondrons pas, nous ne savons si la guerre restera localisée dans les Balkans ou si elle dégénérera en une effroyable curée pour tous les grands appétits. Et nous ne savons pas.

Aujourd'hui la grosse voix du canon couvre tous les autres bruits et l'attention est attirée vers des villes et villages aux noms étranges : lieux encore inconnus, que l'on cherche longuement sur des cartes insuffisantes. Je ne puis songer à décrire cette guerre ; aussi bien, quand cette chronique paraîtra, une foule de choses nouvelles seront arrivées. Je me borne à quelques grands traits.

La précision de la préparation diplomatique se marque aussi dans les opérations militaires ; évidemment, tout cela a dû être

organisé avec soin. Il semble que la mobilisation et la concentration des unités balkaniques n'aient donné lieu à aucune surprise désagréable. Sitôt la guerre déclarée, les Etats coalisés ont pris l'offensive sur toutes leurs frontières, chaque pays tendant vers ses frères de race, là où parlent les souvenirs du passé. Les Monténégrins poussent une pointe vers Skutari d'Albanie. Une armée grecque est en Epire ; une autre a franchi la frontière de Thessalie, pris Ellassona ; elle regarde, mais de très loin encore, vers Salonique. Les Serbes ont chassé les Turcs de Novi-Bazar ; leur principale armée a combattu à Kumanovo et occupé Uskub ; des troupes serbo-bulgares avancent dans la vallée de la Struma et de la Mesta.... Partout l'attaque se poursuit avec un entrain, une fureur qui indiquent des passions trop longtemps contenues ; partout les Turcs paraissent gênés : réduits à la défensive, ils ne savent pas lier leurs mouvements et perdent du terrain.

Mais, malgré l'héroïsme des Monténégrins, l'ardeur patriotique des Grecs, malgré les torrents de sang que les Serbes ont répandus et leur brillante victoire de Kumanovo, ce n'est point sur leurs champs de bataille que se joue la partie décisive. C'est l'armée bulgare, la plus nombreuse, la mieux préparée de toutes, qui entreprend la grande offensive. Elle est entrée en Thrace étalée sur un front de 100 kilomètres et pousse vers le sud-est, dans la direction de Constantinople. La tâche est ardue : non seulement le pays est dépourvu de ressources et l'absence de routes rend les approvisionnements difficiles, mais des obstacles artificiels s'opposent à la marche d'un ennemi venant du nord. En première ligne deux places fortifiées : Andrinople et Kirk-Kilissé ; deux autres en arrière : Dimotika et Lule Burgas ; et dans ce quadrilatère se masse la principale armée turque que renforcent chaque jour des troupes tirées de l'inépuisable réservoir d'Asie.

Les Bulgares ont attaqué avec la violence qui caractérise toute cette guerre. Kirk-Kilissé est en leur pouvoir et la prise d'une grande forteresse moderne par une armée en marche dépourvue de gros matériel de siège est un fait d'armes de pre-

mier ordre. Déjà des enthousiastes prédisent une offensive foudroyante qui ne se terminera qu'aux portes de Constantinople.

Il ne faudrait pas aller trop vite, cependant. Jusqu'à présent les Turcs ont déçu l'attente. Les robustes armées d'autrefois, exclusivement musulmanes, inspirées d'un fanatisme inébranlable, ont fait place à des troupes composites, incertaines, mal encadrées ; les officiers, qui ont fait trop de politique, n'ont plus la confiance de leurs hommes ; il semble que la désorganisation de l'Etat ait atteint le soldat.... Pourtant une nation militaire aux ressources profondes comme la Turquie ne se laisse pas désarçonner au premier choc ; il y aura encore de belles batailles avant que l'ennemi entrevoie les minarets de Stamboul. De leur côté les Bulgares ne sont pas au bout de leurs peines. Pour continuer leur offensive, ils doivent, ou bien s'emparer d'Andrinople au prix de pertes considérables, ou bien masquer cette place et les autres forteresses si les Turcs persistent à les occuper. Mais ce que pouvait faire l'Allemagne en 1870, grâce à ses réserves nombreuses et à sa landwehr qui venait remplacer l'armée active au blocus des villes, la petite Bulgarie qui a mis presque tous ses hommes valides en première ligne ne le peut pas ; que son armée perde trop de soldats à l'assaut des fortifications ou qu'elle en laisse un trop grand nombre en arrière, elle ne sera plus de force à culbuter l'ennemi qui lui barrera le passage.

Aussi la situation militaire au moins apparaît-elle assez nette. Les Bulgares, qu'ils aient pris Andrinople ou pas, ont tout avantage à livrer bataille aussitôt que possible et le plus près possible de leur base d'action ; qu'ils réussissent à vaincre et un fléchissement se produira sur toutes les armées turques ; toutes les régions que les Etats chrétiens prétendent affranchir ou qu'ils ont pu convoiter dans leurs accès d'ambition se trouveront libres ou peu s'en faudra ; comme ils auront eu la sagesse de ne proclamer aucune annexion, ce sera le moment pour leurs négociateurs d'entrer en scène. Et selon toute apparence, ce sera l'heure de l'Europe aussi.

Car la diplomatie, malgré sa triste faillite, n'a pas désarmé ; on continue à parler de concert européen, de parfaite identité de vues ; et s'il y a dans le cénacle des retors qui méditent quelque coup habile, il y a aussi des sincères qui ne cachent aucune mauvaise pensée. La guerre avançant, les sympathies se dessinent : l'Autriche désolée de la défaite des Turcs masse des troupes en Bosnie ; mais la Russie, que paraît traverser un souffle de slavisme, déclare hautement qu'elle n'a pas dépensé tant de sang autrefois pour livrer les chrétiens des Balkans aux Habsbourg. Si le conflit éclate, d'autres puissances y seront entraînées : l'Allemagne qui ne désire pas la guerre, la France qui la veut encore bien moins. Ainsi, à côté des ambitieux, il y a des pacifiques qui ne négligeront rien pour retenir leurs alliés. Et comme des couches profondes de la vie européenne sort une revendication de paix, nous pouvons espérer que, malgré les sombres inconnues du moment, les grandes puissances n'iront pas se ruer les unes sur les autres pour savoir à qui sera dévolu un district d'Albanie ou le sandjak de Novi-Bazar.

Lausanne, 27 octobre 1912.



BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

LA SEIGNEURIE DE GENÈVE ET LA MAISON DE SAVOIE de 1559 à 1603, par *Lucien Cramer*. — 2 vol. in-8°. Genève, Kündig, 1912.

M. Lucien Cramer publie la première partie de l'important ouvrage qu'il a entrepris sur les relations de la seigneurie de Genève et de la maison de Savoie. A vrai dire, il s'agit ici d'une page d'histoire diplomatique qui ne concerne point seulement la petite république et l'illustre berceau des rois d'Italie : il y a, dans l'œuvre de M. Cramer, le récit soutenu, solidement étayé, de négociations importantes pour l'histoire européenne.

La correspondance du saint-siège et de ses nonces, celle de Catherine de Médicis et des rois de France, les lettres de Philippe II, ce roi d'Espagne paré de mystère et d'austérité, celles d'Emmanuel-Philibert lui-même, nous font pénétrer au cœur de cette période d'angoisses religieuses et nationales que connurent, de 1559 à 1580, — et plus tard encore, — tous les pays d'Occident.

Dans un premier volume, M. Cramer expose avec clarté les entreprises, les alliances, les expéditions et traités auxquels le nom de Genève demeure attaché ; son étude, très fouillée, apporte de précieux renseignements sur nombre de questions demeurées jusqu'ici dans l'ombre et permet, en particulier, de toucher du doigt, pour ainsi dire, la politique de la France et du saint-siège vis-à-vis des cantons suisses.

Le second volume, composé de documents puisés en grande partie dans des archives étrangères, présente avec méthode, et en les accompagnant de résumés, les notes diplomatiques, les avis confidentiels, les avis royaux, que les historiens du seizième siècle ne pourront plus ignorer et que les amis du passé ne sauraient lire sans intérêt.

ED. CH.

« JEAN-CHRISTOPHE »

I

Dans un précédent article ¹ nous avons parlé de la personnalité de M. Romain Rolland. Cet écrivain, qui a su se créer de si chaudes sympathies, un peu partout dans le monde, vient de mettre le point final à son *Jean-Christophe*. Le moment est venu de jeter un coup d'œil d'ensemble sur cette grande œuvre. Lue par fragments, d'année en année, elle pouvait paraître disproportionnée. On songeait aux épopées hindoues démesurées, abondantes en épisodes et en digressions. Dans les premiers volumes, le personnage de Jean-Christophe occupe le devant de la scène et retient toute l'attention. Après son arrivée à Paris, il s'efface. On l'oublie à demi. Il n'est plus qu'un témoin, assistant à la *Foire sur la place*. Le sujet principal est alors la peinture satirique de la société parisienne. A la fin, dans la *Nouvelle journée* Jean-Christophe reprend de la vie. Seule, sa personnalité, qui jusqu'à la fin évolue, fait l'unité de l'œuvre. Le fleuve tumultueux de son génie a parcouru montagnes et

¹ Voir la *Bibliothèque universelle* d'octobre 1911.

plaines et va se perdre dans l'océan de l'infini. Sur les deux rives, les paysages changeaient sans cesse. Des figures aimées s'y miraient un instant dans les eaux mouvantes, pour s'effacer aussitôt. Et toutes ces images flottantes, apparues un instant, se confondent un peu dans notre souvenir.

Reprenons maintenant l'œuvre dans son entier. Malgré son énormité et ses apparents caprices, elle nous apparaît comme le travail volontaire d'un constructeur, sachant concevoir un plan d'ensemble et s'y tenir. Elle est une symphonie en trois parties, ou, si vous voulez, un triptyque : 1^o L'enfance et la jeunesse, en Allemagne. L'éveil du génie. 2^o Paris et les années de luttes. 3^o La « Fin du voyage » et la sérénité conquise.

Le délicieux épisode d'*Antoinette*, placé très heureusement au milieu du panneau central, en rompt l'uniformité. Sans doute, au cours d'un travail qui s'est poursuivi durant de longues années, l'auteur s'est laissé entraîner à donner trop d'importance à tel ou tel incident. Peut-être a-t-il écrit avec trop de hâte certaines parties auxquelles il tenait moins qu'à d'autres. Nous souhaitons qu'il puisse, ainsi qu'il en a toujours eu l'idée, remettre sur le chantier l'œuvre entière, pour en élaguer le superflu et lui donner plus de cohésion. Elle se laisserait réduire aisément à trois volumes un peu compacts. Et sa diffusion en serait encore accrue.

Nous avons dit déjà comment, et au prix de quelles luttes, *Jean-Christophe* a conquis sa place au soleil, non seulement en France, mais dans le monde entier. Des traductions ont paru, ou paraissent dans toutes les langues d'Europe, sauf en Italie. Mais les Italiens lisent avec passion l'édition française. Chaque pays a son volume de prédilection. En Suisse, on préfère *l'Aube* ; en Italie,

l'Adolescent ; en Allemagne, la *Révolte* ; en Angleterre, *Antoinette* ; en France, *Dans la maison* et les *Amies* ; en Amérique, le *Buisson ardent*. Ces préférences pourraient donner lieu à d'intéressantes considérations de psychologie ethnique. On peut dire que l'œuvre a un caractère européen et qu'elle est unique, par là, dans la littérature française d'aujourd'hui. Il faut bien le reconnaître : si, au point de vue strictement français, les écrivains les plus notoires de Paris peuvent trouver avantage à suivre le mouvement nationaliste ou « traditionaliste » d'aujourd'hui, ils y perdent beaucoup en autorité et en influence au delà des frontières de leur pays. Du dehors, on peut encore admirer quelques-uns d'entre eux comme artistes. Je n'en vois pas un seul, dans ce clan-là, qui ait une action quelconque sur le mouvement général des idées en Europe. N'y a-t-il pas là un regrettable abandon d'une tradition française qui est au moins aussi glorieuse et aussi ancienne que les autres ? On peut la faire remonter, en littérature, à la *Chanson de Roland*, où la France est représentée comme ayant une mission universelle, celle de marcher contre les infidèles, à la tête de la chrétienté.

D'instinct, M. Romain Rolland s'est toujours rattaché à cette France d'esprit universel. Dans sa jeunesse solitaire, à Clamecy, il lisait avec ardeur les philosophes du dix-huitième siècle, lesquels se sont efforcés de penser et d'agir non pour la France seulement, mais pour l'humanité. Il dévorait aussi les chefs-d'œuvre de Shakespeare, et Shakespeare est encore aujourd'hui son maître préféré. La large culture reçue à l'Ecole normale a développé cette disposition d'esprit. Aujourd'hui M. Romain Rolland est l'écrivain français qui connaît le mieux les idées et les aspirations de la « Jeune Europe. » S'il aime la

montagne suisse, s'il y revient chaque été, c'est que, comme son Jean-Christophe, et comme tant d'esprits altérés de liberté « qui suffoquent dans le cercle étroit des nations ennemies », il y cherche un coin de terre « où l'on puisse respirer au-dessus de l'Europe. » Mais c'est à Rome qu'il a trouvé sa patrie spirituelle, c'est à Rome qu'il retourne sans cesse chercher l'équilibre de l'âme et la force créatrice. « Connaissez-vous bien Rome ? m'écrivait-il durant un long séjour qu'il y fit l'an dernier. Il faudrait y vivre des années, — sans prendre garde aux deux roitelets barbares du Quirinal et du Vatican. Ils comptent si peu dans cette immensité ! On a envie de leur dire, par moments, comme le grand serpent de la jungle qui sort de son long rêve : « Vis-tu encore, petit de l'homme ? »

Parvenu à la fin de sa carrière, nous voyons Jean-Christophe aussi hostile que possible à la « grande peste de l'orgueil nationaliste, qui, de proche en proche, gagne toutes les nations d'Europe. » Pour lui, il se sent incapable de tant d'étroitesse et de haines si aveugles. Il est né en Allemagne et a été éduqué par la France. Et il s'en est bien trouvé. « Originaire de ces pays du Rhin où se mêlent, en un flot, deux civilisations, il avait eu, dès son enfance, nous dit M. Romain Rolland, l'instinct de leur union nécessaire. Plus il était riche de rêves germaniques, plus il avait besoin de la clarté d'esprit et de l'ordre français. De là, que la France lui était si chère. Il y goûtait le bienfait de se connaître mieux et de se maîtriser. » Sous la menace constante des formidables conflits qui peut-être éclateront demain, il est dans la situation d'esprit du sage de Weimar en 1813. Et il répète la parole goethéenne : quand on est parvenu à un certain degré de l'âme, « on ne connaît plus

de nations, on ressent le bonheur ou le malheur des peuples voisins, comme le sien propre. »

II

M. Romain Rolland, c'est ce qui explique son influence, est une âme naturellement religieuse. Il a le sens du divin. Sans doute, il est avant tout artiste et non philosophe. Son héros, Jean-Christophe, est aussi éloigné que possible de tout esprit de système. A mesure qu'il avance dans sa carrière, ses idées se modifient avec les conditions extérieures de sa vie, avec les exigences de sa production artistique. Il est permis de supposer que l'évolution spirituelle du héros correspond, en quelque mesure, à celle qu'a suivie l'auteur lui-même durant la période d'élaboration de l'œuvre. M. Romain Rolland tient à ne s'immobiliser dans aucun credo formulé une fois pour toutes, à ne s'enrégimenter dans aucune armée. Intuitif de tempérament, et non logicien, il garde sans cesse une fenêtre ouverte sur l'inconnu. Son effort constant tend à ne se laisser limiter par aucune borne, à rester en sympathie avec toutes les manifestations de la vie et avec toutes les formes de la pensée.

Les premiers volumes de *Jean-Christophe* sont animés d'un grand souffle panthéiste. Partout le poète qu'est M. Romain Rolland discerne une âme cachée, animant tous les êtres de son souffle. Il prête une personnalité aux choses inanimées. Le Rhin devient un être bienfaisant qui veille sur le nouveau-né et le berce de son perpétuel murmure.

« ... Le fleuve gronde. Dans le silence, sa voix monte toute-puissante; elle règne sur les êtres. Tantôt elle caresse leur sommeil, et semble près de s'assoupir elle-même, au bruissement de ses flots. Tantôt elle s'irrite, elle hurle, comme une bête enra-

gée qui veut mordre. La vocifération s'apaise : c'est maintenant un murmure d'une infinie douceur, des timbres argentins comme de claires clochettes, comme des rires d'enfants, de tendres voix qui chantent, une musique qui danse. Grande voix maternelle qui ne s'endort jamais ! Elle berce l'enfant, ainsi qu'elle berça pendant des siècles, de la naissance à la mort, les générations qui furent avant lui ; elle pénètre sa pensée, elle imprègne ses rêves, elle l'entoure du manteau de ses fluides harmonies, qui l'envelopperont encore, quand il sera couché dans le petit cimetière qui dort au bord de l'eau et que baigne le Rhin....»

Il semble que ce soit la voix du Rhin qui éveille le génie de Jean-Christophe. Son éducation se fait au contact des hommes. Durant sa période de révolte et de lutte contre un milieu hostile, le héros subit des influences nietzschéennes. Une grande force d'orgueil le soutient. Il brise les vieilles idoles. Il foule aux pieds tout ce qui s'oppose au libre développement de sa personnalité. Un esprit « dionysiaque » est en lui. A la vie, à ses lourdes tâches, à ses douleurs il dit « oui ! » joyeusement. Dans le *Buisson ardent*, nous voyons cette joie orgueilleuse brisée. Jean-Christophe a commis une faute qui le contraint à se condamner et à se mépriser lui-même. Sous ses pas le sol se dérobe. Le gouffre du néant l'attire. Il se sent près de sombrer dans le désespoir et la folie. C'est à ce moment que Dieu le saisit et le relève, non plus le Dieu panthéiste, épars dans le monde infini, indifférent au mal et au bien, aux joies et aux peines des créatures éphémères, mais un Dieu personnel, qui souffre et lutte, lui aussi, et ne se confond pas avec l'univers, puisqu'il condamne le mal auquel l'univers est en proie. A ce moment-là, la pensée de M. Romain Rolland se rapproche d'une religion tolstoïenne, voisine du christianisme et admettant les

idées de péché, de rédemption et de salut. A noter qu'il ne dit presque jamais Dieu tout court, mais bien, parlant de Jean-Christophe, *son* Dieu, son Dieu personnel, son génie familier, son moi supérieur, en contact avec une ineffable réalité dont procède la vie supérieure de l'Esprit. Ce Dieu, ou, mieux, ces Dieux, souffrent, combattent contre des forces hostiles. Ils soutiennent les hommes de bonne volonté, mais ils ont aussi besoin d'eux, pour remporter une victoire toujours incertaine. Car le sort du monde est en suspens. Pour un peu, il dépend de chacun de nous. Il faut noter qu'ici, M. Romain Rolland rejoint William James et cette rencontre est bien significative :

« Merci, m'écrivait-il, le 2 février 1912, merci de m'avoir envoyé le beau livre de M. Flournoy¹. J'en ai fait une première lecture rapide. Il m'a toujours attaché, et stupéfait quelquefois, par l'étroite parenté que j'ai découverte entre certaines idées du *Buisson ardent* et celles de James. De celui-ci, je n'avais jamais lu une page. Je n'ai plus ouvert un livre de philosophie depuis le temps lointain où, à l'Ecole normale, je m'enivrais (comme tant d'autres) de Spinoza et des Présocratiques. J'estimais qu'un homme vigoureux et sain doit refaire sa philosophie soi-même, comme il refait sa vie, son art, comme il se décide dans l'action et comme il aime, sans demander aux autres ce qu'ils feraient à sa place. Le résultat est frappant. Il montre à quel point les pensées exprimées par James le dépassent ; elles sont comme l'irradiation de la conscience humaine d'à présent, du Dieu caché, incarné en nous, à cette heure de sa vie millénaire. C'est pour moi une démonstration de plus de ces grands courants, irrésistibles, de ces vagues de pensée qui parcourent l'humanité entière, et, d'un bout à l'autre de l'univers, soulèvent les âmes les plus différentes et qui s'ignorent. »

¹ Théodore Flournoy, *La philosophie de William James*. Saint-Blaise, Foyer solidariste.

Mais Jean-Christophe n'en restera pas là. Son être intérieur a été transformé. Il a « émigré en Dieu. » Désormais il domine les contingences. Aucune angoisse ne peut le troubler à fond. Aucun malheur ne l'abat. Les années passent, fécondes. Maître de son art, comme de lui-même, Jean-Christophe donne les œuvres fortes et se-reines de la maturité. Le ciel d'Italie et un amour d'automne lui ont révélé la calme beauté classique. Il comprend tout. Il admet tout. Rien n'est pour lui sans utilité. Son esprit a fait le tour des choses. Mais, son cœur étant demeuré jeune, il aime la jeunesse et il ne réprouve ni ses étroitesse, ni ses injustices. On le voit parvenu à une olympienne sérénité. Après avoir vécu seul, ayant perdu, les uns après les autres, ceux qu'il aimait, il meurt seul dans une pauvre chambre. Au delà des portes de la mort, qu'il franchit sans crainte, il voit s'étendre à l'infini un océan de lumière.

Dans l'avant-propos de son dernier volume, M. Romain Rolland nous dit: « Je dis adieu à mon âme passée; je la rejette derrière moi, comme une enveloppe vide. La vie est une suite de morts et de résurrections. Mourons, Christophe, pour renaître. » Il y a eu ainsi dans la vie de Jean-Christophe plusieurs morts et plusieurs résurrections. Cette mobilité peut désorienter ceux qui ne sauraient se passer d'une certitude immuable. Elle semble être la loi intérieure d'un esprit qui jamais ne consent à se cristalliser, afin de rester apte à tout comprendre et à tout aimer. Il y a en lui une merveilleuse et bienfaisante intensité de vie. Le 9 novembre dernier, M. Romain Rolland m'écrivait: « Après avoir terminé *Jean-Christophe*, j'éprouve le sentiment de n'avoir encore rien dit, rien dit.... Il semble que *Jean-Christophe* m'ait rendu le service de m'avoir délivré de l'énorme far-

deau du passé. Je me sens au seuil d'un monde esthétique et moral nouveau. Si Dieu me prête vie, je vais tâcher d'y entrer. Vous ne pouvez croire quelle joie exaltée est en moi, au spectacle de la vie nouvelle, éternellement nouvelle. Ah! si j'avais dix ans de moins! »

Cette « joie exaltée » se communique à nous et nous y trouvons à la fois un réconfort et une promesse.

III

Malgré la mobilité de la pensée de M. Romain Rolland, il me semble pourtant qu'il y a dans *Jean-Christophe* une idée directrice et je vais essayer de la dégager. C'est une idée relative à la nature du génie. On en trouverait l'équivalent dans Emerson. Le génie, aux yeux de M. Romain Rolland, est une émanation du Dieu caché. On doit le considérer comme le voyant, le prophète auquel ce Dieu se révèle spontanément, et qui est chargé de le révéler aux autres hommes. Il est un prédestiné. Il naît n'importe où, de parents obscurs. Mais, avant sa naissance, il y a dans les générations de ceux qui le précèdent une obscure préparation inconsciente. Le génie est la floraison superbe qu'une lente germination a préparée. C'est ainsi que le grand-père Krafft et le père Krafft sont des ébauches de ce chef-d'œuvre que sera Jean-Christophe : la première belle, mais incomplète ; la seconde ridicule et caricaturale. Il semble qu'ainsi qu'un peintre qui cherche en tâtonnant et barbouille avant de trouver sa ligne définitive, la nature doive s'y prendre à plusieurs fois avant de créer un génie. La plante n'a pas encore réussi à percer la dure croûte de la glèbe résistante. Mais la sève monte. Elle est puissante. De ses ancêtres paternels Jean-Christophe hérite d'une puissante vitalité. Sa

mère lui lègue une âme aimante. Et, comme l'a dit Musset,

Ce que l'homme ici-bas appelle le génie
C'est le besoin d'aimer ; hors de là tout est vain.

Par cette femme du peuple, simple et bonne, Jean-Christophe tient à l'humanité commune. Il ne sera pas un surhomme, il sera plus et mieux : un homme, de ceux qui sont, dès leur naissance, marqués au front du signe des élus.

Il semble que, d'après M. Romain Rolland, ces hommes-là doivent nécessairement triompher. Une double tâche leur est imposée. Il faut d'abord qu'ils se réalisent eux-mêmes, au prix de quels efforts ! Il faut ensuite que, pour s'imposer, ils luttent contre un milieu hostile. Cette hostilité du public contre le génie créateur est une loi générale. Car le génie, seul de son espèce, brise les idées reçues. Il apporte des paroles inattendues et jugées fausses par là-même. Il dénonce les mensonges admis de tous et c'est pour cela qu'il est qualifié de menteur. On le repousse, on le bafoue, on le met hors la loi. Ou bien on cherche à l'étouffer sous des conseils prudents. S'il cède, pour chercher le succès immédiat, il est déchu comme le musicien Hassler auquel Jean-Christophe rend visite. Il faut que le génie accepte son isolement et qu'il garde son idéal, seul contre tous. Seul, c'est son destin. Cette solitude tragique du génie était déjà la pensée dominante de Vigny. Parvenu au seuil de la Terre promise, son Moïse s'écrie :

O Seigneur ! j'ai grandi puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

La réponse de Jean-Christophe à l'énigme du destin n'est pas désespérée comme celle de Vigny. Elle est

joyeuse et triomphante. Tous les obstacles que le génie rencontre sur sa route, il les brise. L'effort même de la lutte le grandit, en lui donnant la révélation de sa force. Et voici que la solitude elle-même est surmontée. Il a dû rompre avec son milieu naturel, avec ceux qui sont sa chair et son sang. Mais sa musique va éveiller de lointains échos. Il a trouvé la parole libératrice que des âmes obscures attendaient, et qu'elles ne pouvaient formuler. Elles se sont reconnues en lui, elles sont venues à lui. C'est un vieux musicien pauvre qui s'enthousiasme pour Jean-Christophe, alors que la critique et les chefs d'orchestre cherchent à étouffer sa voix. Puis, de bons philistins, gardant au fond du cœur un coin d'idéal, Potpetschmidt et ses amis ; puis l'exquise Antoinette et son frère Olivier, lequel, à Paris, deviendra l'ami intime de Jean-Christophe ; puis un cercle toujours grandissant d'amis qu'il vivifie de sa pensée et qui, en échange, lui prodiguent cette chaude sympathie sans laquelle aucun artiste ne peut vivre. Peu à peu, le génie s'impose. Le cercle de ses admirateurs grandit. On voit s'y faufiler les snobs, les malins qui veulent accaparer une gloire nouvelle et l'exploiter à leur profit. Nouveaux dangers, nouvelles embûches. C'est l'heure où beaucoup d'entre les meilleurs ont sombré. Ils avaient supporté l'adversité et la solitude. Ils ne résistent pas à la griserie du succès. Ou bien ils cèdent au démon de la sensualité qui les entraîne à l'abîme. Ceux qui sortent triomphants de ces dernières épreuves sont les héros, les êtres forts et lumineux qui, dans leurs puissantes mains, façonnent les humanités futures.

Je viens d'esquisser le sujet de *Jean-Christophe*.

IV

A côté de ce thème central de *Jean-Christophe*, il en est un autre non moins important. M. Romain Rolland a lancé son héros en plein courant de la vie moderne. Ce lui a été une occasion de nous faire part de son riche trésor d'observations sur la société contemporaine, sur l'Allemagne d'abord, puis sur la France, et enfin, dans le dernier volume, sur l'Italie. Le poète lyrique qu'est, à ses heures, M. Romain Rolland est doublé d'un observateur précis, ayant un sens robuste de la réalité, connaissant les hommes, leurs faiblesses et leurs mensonges. Blessé par les répugnants spectacles de la vie, l'idéaliste réagit, se redresse et s'arme du fouet de la satire pour en cingler les pitres et les pleutres. Le poète se transforme en un humoriste savoureux. On retrouve chez lui le caractère « d'ironie, de mépris héroïque et joyeux » qu'il signalait dans les dernières œuvres de Beethoven. Cette ironie, M. Romain Rolland la prête à son Jean-Christophe. A mesure que le jeune musicien grandit et qu'il prend conscience de sa force, il se différencie d'avec le milieu bourgeois qui l'entoure dans la petite *Residenzstadt* des bords du Rhin où il a vu le jour. Etant différent, il peut juger.

Il est peu d'écrivains français qui aient parlé de l'Allemagne avec plus de pénétration que M. Romain Rolland. Bien qu'il n'ait jamais séjourné longtemps au pays d'outre-Rhin, il est familier non seulement avec la pensée allemande, mais avec les menus détails de la vie de tous les jours. C'est surtout par la musique qu'il a pénétré les secrets de l'âme germanique, — c'est bien la meilleure clef, — par la musique ancienne et moderne, par la bonne et la mauvaise. Le langage des sons lui a révélé

les profondeurs de cette âme allemande, ses élans éperdus vers l'idéal, mais aussi ses côtés de sensiblerie larmoyante et clair-de-lunesque, s'alliant parfois à une assez épaisse matérialité. Là se trouve être précisément *le mensonge allemand*.

« Toute race, tout art a son hypocrisie, dit M. Romain Rolland. Le monde se nourrit d'un peu de vérité et de beaucoup de mensonges.... La vérité est la même chez tous, mais chaque peuple a son mensonge qu'il nomme son idéalisme... tout être l'y respire de sa naissance à sa mort. C'est devenu pour lui une condition de vie. Il n'y a que quelques génies qui peuvent s'en affranchir à la suite de crises héroïques où ils se trouvent seuls, dans le libre univers de leur pensée. » Ainsi fait Jean-Christophe. D'abord il se révolte et juge son peuple sévèrement. Plus tard il comprendra la grandeur du génie de sa race et tout ce qu'il lui doit.

Le mensonge allemand lui est révélé un soir, dans un concert à la *Städtische Tonhalle*. Il est, brusquement, frappé de la goinfretrie musicale d'un public qui, tout en buvant de la bière et en mangeant des saucisses, avale coup sur coup, et sans sourciller, les morceaux de musique les plus hétéroclites, du Beethoven, du Mendelssohn, du Nicolai, du Meyerbeer. Lorsqu'à la fin le *Chœur des hommes de l'Allemagne du Sud* vient chanter, en susurrant, l'aveu d'amour d'une jeune fille rougissante, il n'y tient plus. Il éclate de rire et fait un tel scandale qu'on l'expulse. C'est là le début des hostilités entre lui et ses concitoyens. Des écailles lui sont tombées des yeux. « Il voyait l'art allemand tout nu, nous dit M. Romain Rolland. Tous — les grands et les sots — étalaient leur âme avec une complaisance attentive. L'émotion débordait, la noblesse morale ruisselait, le cœur se fondait en effusions

éperdues ; les écluses étaient lâchées à la redoutable sensibilité allemande ; elle diluait l'énergie des plus forts, elle noyait les faibles sous ses nappes grisâtres : c'était une inondation.... » Jean-Christophe est écoeuré de cette sentimentalité qui « dégoûte de l'âme allemande comme d'un souterrain humide et sentant le moisi », de tous ces *Lieder*, *Liedchen* ou *Liedlein* où se déverse un *Gemüth* intarissable surtout dans ses effusions : les *Frühlingslied*, *Frühlingslust*, *Frühlingsgruss*, *Frühlingsfahrt*, *Frühlingsnacht*, *Frühlingsbotschaft*. Et puis, ce sont des dialogues nigauds avec la petite rose, avec le ruisseau, avec la tourterelle, avec l'hirondelle ; des questions saugrenues : *Si c'est avec un vieil époux que l'hirondelle a fait son nid, ou si elle vient de se fiancer depuis peu de temps*. Un déluge de tendresse fade, d'émotion fade, de poésie fade ; une habitude de déshabiller son cœur en public ; une propension affectueuse et niaise des bonnes gens allemandes à se confier bruyamment. Rien à dire et toujours parler. — Ce bavardage ne finira-t-il jamais ? s'écrie Jean-Christophe ?... Holà ! silence aux grenouilles du marais !

Le mensonge allemand est donc, selon M. Romain Rolland, une affectation de sensiblerie ; un idéalisme truqué et pleurnicheur qui sévit partout, en musique, en poésie, dans la vie quotidienne ; un attendrissement bête qui s'étale avec complaisance et noie la pensée sous les nappes grisâtres « d'une glaise humide et uniforme. » Ce qui est le plus oppressant pour Jean-Christophe, ce n'est pas l'hostilité des gens qui l'entourent, c'est leur nature inconsistante. Que faire en effet « contre une masse amorphe qui cède comme une gelée, s'enfonce sous la moindre pression et ne garde aucune empreinte ? » Il ne trouve devant lui que des hommes qui n'ont la

force ni d'aimer, ni de haïr, ni de croire, ni de ne pas croire — en religion, en art, en politique, dans la vie journalière — et dont la vigueur se dépense à tâcher de concilier l'inconciliable. Ce que l'on tente de concilier surtout, depuis les victoires de 1870, c'est le vieil idéalisme, dont on ne veut pas avouer la banqueroute, et l'esprit nouveau de domination, de lucre et de positivisme brutal. « Quand on était battu, on disait que l'Allemagne avait l'humanité pour idéal. Maintenant qu'on battait les autres, on disait que l'Allemagne était l'idéal de l'humanité.... La Force était devenue sainte depuis qu'on l'avait pour soi. La Force était devenue tout idéalisme et toute intelligence. » Et c'est là le triomphe suprême du mensonge allemand.

Après le mensonge allemand, Jean-Christophe va connaître le mensonge français. Expulsé de son pays à la suite d'une rixe où l'a entraîné son caractère généreux, le jeune héros part pour Paris. Il se tourne vers la France, nous dit l'auteur, « éternel recours de l'Allemagne en désarroi. » Ce point mériterait d'être développé. Les deux volumes intitulés *La foire sur la place* et les deux volumes intitulés *Dans la maison* sont une peinture de la société française en deux grandes fresques, l'une toute en ombre, l'autre toute en lumière. Au point de vue de l'art littéraire, nous préférons les premiers volumes. Ici, M. Romain Rolland a suivi une méthode d'exposition trop didactique. Alors que, dans la réalité vivante, les divers éléments d'une société, mauvais ou bons, sont confondus et doivent être observés simultanément, ils nous sont présentés les uns après les autres, par chapitres bien délimités : le monde musical, le monde des lettres, le théâtre, la politique, les femmes et leur influence prédominante, la société israélite, etc.

Il se peut que la seconde partie de Jean-Christophe dépasse les cadres généralement assignés au genre du roman. Cela importe peu à l'auteur. Il a pris soin de nous en prévenir. Son but ici a été de dire la vérité sur l'état actuel de son pays. Et nous ne croyons pas que nul avant lui l'ait fait avec cette courageuse franchise et cette perspicacité. Et d'abord, qu'est-ce que cette « foire sur la place » où il nous introduit avant de nous faire pénétrer « dans la maison ? » C'est le monde que voient d'emblée les étrangers débarquant à Paris : hommes du jour, gens de lettres, artistes, journalistes, financiers, députés, brasseurs d'affaires, femmes à la mode, demi-mondaines ou mondaines ayant des ressources inavouables; tous ces gens bien mis que l'on voit partout, dans les fêtes données en de somptueux hôtels, aux premières représentations, au pesage, dans les grands restaurants, faisant tant de tapage et soulevant tant de poussière qu'on n'aperçoit qu'eux et qu'ils peuvent avoir la sotte prétention de représenter la France. Ah ! si un écrivain étranger avait osé risquer, à l'égard de la France, la dixième partie des dures vérités que M. Romain Rolland prodigue à son pays dans le premier volume de *Jean-Christophe à Paris*, c'eût été un beau scandale ! Les petites malices amusantes, mais en sommes inoffensives, qu'il a décochées à l'Allemagne ne sont rien en comparaison de cette satire âpre, mordante, qui ne craint même pas de s'attaquer directement aux puissants du jour, en les désignant parfois d'une manière fort claire. Besogne répugnante peut-être, mais salutaire. Il faut savoir gré à celui qui a osé l'entreprendre. Il nous a donné une œuvre de grand courage et de grande bonne foi, amère, hautaine et loyale. Elle étonne au premier abord, elle

détonne au milieu de la veulerie ambiante. On l'a jugée maladroite, exagérée, antipatriotique. Pour nous, au contraire, elle est la voix même de la vraie France, de celle qu'on ignore parce qu'elle se tait. Et elle est sa revanche : un effort énergique tenté par le pur génie de la race pour reprendre conscience de sa force en face des déracinés et des critiques parisiens qui prétendent faire la loi au pays.

De ce monde cosmopolite, formé par des aventuriers de tous pays, une odeur suspecte se dégage, « une odeur de cadavre mélangée de pastilles du sérail. » Ce qui frappe surtout Jean-Christophe, c'est la suprématie de la femme. « Elle tenait, nous dit M. Romain Rolland, une place absurde, démesurée. Il ne lui suffisait plus d'être la compagne de l'homme. Il ne lui suffisait même pas de devenir son égale. Il fallait que son plaisir fût la première loi pour elle et pour l'homme. Et l'homme s'y prêtait. Quand un peuple vieillit, il abdique sa volonté, sa foi, toutes ses raisons de vivre dans les mains de la dispensatrice du plaisir. L'éternel féminin a toujours exercé une force exaltante sur les meilleurs, mais pour le commun des hommes et pour les époques fatiguées, il y a, comme l'a dit quelqu'un, un autre féminin tout aussi éternel qui les attire en bas. Celui-là était le maître de la pensée parisienne, le roi de la République. » Un art particulier exprime cette société efféminée, un art raffiné et morbide, produit de cette prostitution cérébrale que Jean-Christophe retrouve partout, et dans laquelle il découvre un mensonge français qui lui fait bientôt oublier la candide hypocrisie de ses compatriotes.

Mais la Foire sur la place n'est pas la France. En dé-

pit de cette pseudo-élite qui s'est emparée de Paris, il y a encore dans la vieille terre des Gaules une inépuisable réserve de foi, de dévouement, d'honnêteté laborieuse. Elle se cache bien. Il faut la chercher chez les obscurs qui vivent pour faire leur devoir, simplement et sans gloire. C'est par ces héros inconnus que la nation vit, répare ses désastres et prépare son avenir. Olivier et Jean-Christophe apprennent à connaître quelques-unes de ces vies humbles et fécondes dans la maison banale où ils occupent deux mansardes. Il y a là, à tous les étages, de braves gens, appartenant à des clans divers, murés dans leurs petites demeures, dans leurs préjugés, dans leur fierté ombrageuse, s'ignorant les uns les autres et se tenant mutuellement pour suspects, alors qu'ils sont de la même famille de bons Français et qu'ils devraient s'unir contre l'ennemi commun.

C'est là ce qui surprend Jean-Christophe : cet isolement volontaire des gens de bien, cette atmosphère d'universelle méfiance, cet éparpillement des forces vives de la nation. « Comme ils sont seuls ! » s'écrie-t-il. Seuls, les paysans dans leurs petits lopins soigneusement clôturés de murs et de haies vives ; seuls, les Parisiens cantonnés dans leurs appartements bien clos ; seuls, ses voisins qui ne répondent qu'en hésitant à son salut et à son sourire. Jean-Christophe s'indigne de les voir, tous ces bons et authentiques Français, douter de la puissance de leur effort. Il ne comprend pas l'idéal qu'ils se font d'une indépendance tout intérieure, ignorant la valeur de l'effort solidaire : « Je ne vous comprends pas, leur crie-t-il, vous êtes dans le plus beau pays, vous êtes doués de la plus belle intelligence, du sens le plus humain, et vous ne faites rien de tout cela, vous vous laissez dominer, outrager, fouler aux pieds par une poignée de drôles.

Soyez vous mêmes, que diable ! N'attendez pas que le ciel vous aide, ou un Napoléon ! Levez-vous, unissez-vous ! A l'œuvre tous ! Balayez votre maison ! »

Jean-Christophe se demande si la race n'est pas vieillie et si tant de siècles de culture n'ont pas amoindri en elle la puissance de vitalité. Pourtant, il doit reconnaître que des réserves d'énergie latente sont en elle. On peut les voir apparaître brusquement dans une de ces bourrasques de passion qui, si souvent, ont soulevé la France au-dessus d'elle-même et stupéfié le monde. Un jour que des bruits de guerre ont couru, Jean-Christophe est surpris de voir tous les Français qui l'entourent transformés du jour au lendemain. D'un commun accord, ils sortent de leurs petites cellules bien closes. On dirait une fourmilière où l'on a planté un bâton. Les rancunes, les méfiances, les discussions byzantines sont oubliées. Les antimilitaristes eux-mêmes se disposent à courir aux armes. Il semble que la nation tout entière se ramasse sur elle-même pour voler à la frontière, d'un élan unanime et formidable. Et Jean-Christophe, mis au ban par ses voisins, sent bien que la France veille et qu'elle n'est pas près de périr. Ces pages, où l'on sent passer le souffle d'un ardent patriotisme, avaient été écrites avant l'alerte d'Agadir. Elles ont été prophétiques.

V

Aucune épreuve n'a été épargnée à Jean-Christophe. Il a connu la misère, la souffrance d'être méconnu, l'hostilité des envieux. Il a connu même la honte d'une faillite morale. Autour de lui, la mort a frappé sans cesse tous ceux qu'il aimait. Quoiqu'il ait le cœur passionné et un infini besoin d'aimer, son destin est de rester, ainsi que Beethoven, un grand solitaire. Seul dans la vie. Seul

dans la mort. Seul, mais avec Dieu. Il s'est frayé, seul, sa voie. Mais, comme il arrive aux êtres vraiment forts, sa force a grandi de tous les obstacles qu'il a eu à briser. Son génie s'est enrichi de tant d'expériences de vie, de tant de douleurs vaillamment supportées. Après chaque coup reçu, il se redresse et reprend le combat avec une gaîté juvénile. L'âpre vie lui est une bonne et salubre école.

Les années ont passé. L'aube d'une « nouvelle journée » a lui. Jean-Christophe a triomphé. Il est célèbre dans le monde entier, célèbre mais mal compris. Il est rappelé à Paris pour une audition de ses œuvres. Et, avec surprise, il découvre une France nouvelle, celle d'aujourd'hui, celle de demain. Il la salue, comme Moïse salue de loin la Terre promise. Jean-Christophe a confiance dans le Dieu qu'il a fidèlement servi, dans le Dieu caché qui mène l'humanité à ses destins inconnus. Il croit à la victoire finale. Quelles que soient les forces qui raniment la terre, il est avec elles, même quand elles sont contre lui. Par-dessus tout, il aime la vie. Pour lui, comme pour le poète Emile Verhaeren, « la vie est à monter et non pas à descendre. »

Et c'est là l'enseignement de ce livre bienfaisant : non pas une doctrine, mais une attitude — une attitude en face du destin. Le destin peut être implacable, il peut nous faire, en plein cœur, de mortelles blessures ; il peut nous terrasser d'un coup ; il peut aussi nous étouffer lentement, sous la pluie de cendres des difficultés mesquines et des soucis quotidiens. Jamais il ne faut s'avouer vaincu. « Je prendrai le destin à la gueule, disait Beethoven, et je le vaincrai. » Et la douleur surmontée finit par se transformer en joie, en une joie supérieure, que le héros victorieux ne garde pas pour lui, mais qu'il donne

à ses frères en souffrance. *Durch Leiden Freude*, par la souffrance à la joie. C'est la grande pensée beethovienne, celle de l'*Héroïca*, celle de la Symphonie en ut mineur, — cette lutte sauvage contre le destin, — celle de l'immortelle neuvième, qu'achève l'*Hymne à la joie*.

On rencontre dans la vie des joies offusquantes. Il est des optimismes béats et bêtes, des partis pris de ne rien voir des tragiques réalités de la vie, de celles qui nous environnent sans cesse comme un cercle d'épées menaçantes et frappent autour de nous nos proches et nos amis, quand, par hasard, elles nous épargnent nous-mêmes. Pour ne pas voir les morts et les blessés qui tombent autour de nous, pour trouver que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, il faut se boucher les yeux et ne plus songer qu'à ses digestions heureuses.

L'optimisme qu'après Beethoven nous enseigne M. Romain Rolland est d'une tout autre nature : Voir les hommes tels qu'ils sont, avec leurs petitesesses, leurs vices et leurs trahisons, et pourtant les aimer. Voir la vie telle qu'elle est, avec ses criantes injustices, ses avortements, avec l'immense douleur qui tenaille tous les êtres de chair, et pourtant la vouloir, et lui dire : oui ! Homme, es-tu fait pour fuir la douleur, comme le chien fuit le fouet de son maître ? Peine perdue, tu n'y échapperas pas. Apprends donc ce que Lamartine appelait « le triste et beau métier de vivre. » C'est le métier que Jean-Christophe apprend en conscience. Voyez-le, adolescent, au chevet de son père mort. Le malheureux, dégradé, est tombé une nuit qu'il avait bu. Il est mort ainsi. Jean-Christophe le regarde, étendu, dans l'immobilité dernière, vaincu par la vie. Il entend la plainte de cette âme misérable, entraînée à la dérive, trop faible pour lutter, gémissant de sa vie inutilement perdue. Et brus-

quement Jean-Christophe se voit couché lui-même à la place du mort. « Ah ! se dit-il, toutes les souffrances du monde plutôt que d'en arriver là, de se trahir soi-même et de se mépriser dans la mort ! »

Il reconnaît alors que la vie est une bataille sans trêve et sans merci, où qui veut être un homme digne du nom d'homme doit lutter constamment, non seulement contre les forces destructives qui sont hors de lui, mais contre ses propres désirs, contre les pensées troubles qui, traîtreusement, le poussent à s'avilir, à s'anéantir. « Il vit, dit M. Romain Rolland, que le bonheur et l'amour étaient une duperie d'un moment, pour amener le cœur à désarmer, à abdiquer. Et ce petit puritain de quinze ans entendit la voix de son Dieu : « Va, va, sans jamais te reposer. — Mais où irais-je, Seigneur ? Quoi que je fasse, où que j'aïlle, la fin n'est-elle pas toujours la même, le terme n'est-il point là ? — Allez mourir, vous qui devez mourir ! Allez souffrir, vous qui devez souffrir ! On ne vit pas pour être heureux. On vit pour accomplir ma Loi. Souffre, meurs. Mais sois ce que tu dois être : un Homme. »

PAUL SEIPPEL.



VIE DE SAMUEL BELET ¹

I

Je m'appelle Jean-Louis-Samuel Belet, né à Praz-Dessus, le 24 juillet 1840, d'Urbain Belet, agriculteur, et de Jenny Gottret, sa femme, comme on peut voir sur mes papiers.

Je n'avais que dix ans quand mon père mourut. Cinq ans après ce fut le tour de ma mère.

J'allais entrer dans ma quinzième année. Un matin que j'étais à l'école, on heurte. Le régent va ouvrir ; il me dit :

— Samuel, il te faut rentrer chez toi.

Il avait un air tout drôle. Je lui dis :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne sais pas. C'est M^{me} Blanc qui vient te chercher.

M^{me} Blanc était une de nos voisines. Elle m'attendait dans le corridor. Et, elle aussi, je la regarde, et à elle aussi je lui trouve un air tout drôle ; je me mets à avoir peur ; je demande de nouveau :

— Madame Blanc, qu'est-ce qu'il y a ?

¹ Fragments.

Mais elle avait déjà pris les devants, et marchait à grands pas sans se retourner. N'est-ce pas ? je n'étais déjà plus un tout petit garçon, et puis la peine que nous avions à vivre, ma mère et moi, m'avait rendu raisonnable avant l'âge : je me mets à courir, je la rattrape, je lui dis : « Je suis sûr que c'est un malheur. » Et comme elle continuait à ne pas répondre, tout à coup je comprends, je pense : « C'est maman ! » Et sans plus m'inquiéter d'elle, je prends mes jambes à mon cou.

Notre maison était à l'autre bout du village. La première chose que je vois devant la maison, c'est la voiture du médecin. Une petite voiture à deux roues, peinte en jaune ; et le maréchal, avec son tablier de cuir et ses manches de chemise retroussées jusqu'à l'épaule, tenait le cheval par la bride, parce que le cheval était un peu nerveux. En m'apercevant il baissa la tête ; il y avait bien là cinq ou six personnes, outre lui : tout le monde se tait brusquement. Et ceux qui se tenaient devant la porte s'écartent. Moi, je courais toujours. Personne n'a l'idée de m'arrêter au passage. J'entre comme un fou : je trouve maman couchée sur son lit.

Elle n'était pas déshabillée : mais son corsage était tout dégrafé. A côté d'elle se tenaient le médecin et deux femmes qui, tous trois, se penchaient sur elle, et le médecin avait à la main une serviette mouillée avec laquelle il lui frottait les tempes, puis il se mit à lui frapper la figure avec le coin de la serviette : maman alors ouvrit les yeux et poussa un grand soupir, sur quoi de nouveau elle se raidit. Elle avait le bout du nez tout blanc et les lèvres bleues ; je me souviens aussi de ses cheveux, parce qu'ils étaient bien lissés d'ordinaire, et à présent ils traînaient en désordre sur le traversin. Elle avait donc ouvert les yeux, mais déjà ils s'étaient refermés ; elle

n'avait rien dit ; elle n'avait même pas eu l'air de me reconnaître ; et moi je restais là, debout au pied du lit.

Et moi non plus je n'avais rien dit ; il m'avait fallu un moment pour mettre en ordre mes idées. Mais voilà tout à coup que maman se renverse en arrière, saisit des deux mains le coin du coussin, s'y cramponne ; en même temps son corps se soulève sous le drap ; en même temps il se fait un bruit dans sa gorge comme quand un bassin de fontaine se vide. Alors je me mets à pleurer.

Le médecin se retourne et dit : « Qu'est-ce qu'il fait là, ce gamin ? » Il m'empoigne par un bras, une des femmes par l'autre ; ils m'ont fait sortir, je n'ai plus rien su.

Sauf que dans l'après-midi maman était morte et deux jours après on l'enterrait.

Comme on revenait du cimetière, mon oncle (c'était un frère de mon père, il s'appelait Julien Belet, et la cuisine était pleine de gens en train de boire et de manger) mon oncle s'approcha de moi et me dit :

— Il te faut venir derrière la grange.

C'était pour que nous fussions seuls. On va derrière la grange.

Il était grand, mais sec, avec une grosse moustache, plus longue d'un côté. Il avait un de ces habits comme on en portait dans le temps, c'est-à-dire avec un collet qui lui montait jusqu'aux oreilles, serré sous les bras, puis tombant en plis, comme une jupe, autour des reins. Il se tenait un peu penché pour me parler, et moi, au contraire, j'étais obligé de lever les yeux.

Une vieille herse était dressée contre le mur, les dents en avant. Il m'avait posé la main sur l'épaule. Il me dit : « Ecoute bien, Samuel ... » Mais moi, tout de suite, j'avais recommencé de pleurer.

Depuis deux jours je n'avais pas arrêté de pleurer, sauf dans les moments où j'étais distrait ; c'était comme si j'avais eu deux grosses poches d'eau derrière les yeux, qui avaient tout le temps besoin de se vider.

Mais lui il me regarda d'un air sévère :

— A quoi est-ce que ça te sert de pleurer ?...

Et comme, tout honteux, je passais ma main sur mes paupières, afin de faire rentrer l'eau :

— Veux tu me le dire ?

Je me taisais toujours.

— Tu entends, je veux que tu me répondes. Tu es assez grand garçon pour te bien tenir.

Et il recommence : « Réponds-tu ?... » Alors je fais un effort et entre deux sanglots, je lui dis :

— A rien.

— Tu vois, me dit-il, quand on veut, on peut.... A présent, on a à causer. Est-ce que tu m'écoutes ?

Je fais signe que oui.

— Eh bien, il faut que tu saches que c'est moi qui suis chargé de mettre en ordre tes affaires et qu'elles ne sont pas dans l'état qu'il faudrait. Il y a les champs et la maison, mais ta mère devait dessus. Avec la somme qu'on en retirera, ce sera tout juste s'il y aura de quoi rembourser les hypothèques. Heureusement que tu es en âge de gagner ta vie, sans quoi tu tomberais à la charge de ta famille, et quand on est fier on n'aime pas ça.

Il me dit : « Est-ce vrai ? » Je hochai de nouveau la tête.

— Il te faudra aller en place. Alors, voilà, j'ai réfléchi. Et tout de suite j'ai été en parler à quelqu'un chez qui tu serais très bien. M. Barbaz, de Vernamin. Il m'a dit qu'il consentait à te recevoir, à condition que tu travailles et que tu ne fasses pas la mauvaise tête. Je lui

ai dit : « Il ne manquerait plus que ça ! » Et la chose a été réglée ; il t'attend demain matin.

Mon oncle n'avait même pas pensé à me demander si sa proposition m'allait ; « la chose, comme il disait, avait été réglée » ; et c'était tant mieux, parce que je n'aurais pas su que lui répondre. Refuser, je n'aurais pas osé ; mentir, je n'aurais pas pu : mais il venait d'entrer dans mon chagrin un nouveau chagrin, il n'y avait plus en moi la moindre place vide, le malheur occupait tout. Je ne pleurais plus, maintenant : je crus que j'allais étouffer.

Il faut que je vous dise que j'avais toujours été le premier à l'école, et ce n'était pas tant mon goût de travailler à la campagne. J'aimais à lire dans les livres, à écrire, à compter. Et maman, en me voyant faire mes devoirs, le soir, sur la table de la cuisine, pendant qu'elle lavait la vaisselle et rangeait les assiettes sur le râtelier, maman, elle était tout heureuse, parce qu'elle pensait : « Il ira plus loin que nous, ce garçon. » Moi, de mon côté, je m'étais fait à cette idée. Je me voyais, moi aussi, « aller loin. » Où c'était, et où ça me mènerait, je ne le savais pas au juste, mais il y avait devant moi comme un long chemin qui montait.

Tout à coup, alors, survenait mon oncle. Quelque chose cassa en moi, et voilà, je baissai les yeux.

Il me vit baisser les yeux, mais sans doute pensa-t-il que cela voulait dire que j'étais d'accord avec lui. Il eut l'air tout content.

— Allons, me dit-il, tu vois bien, ça n'est pas terrible. Tu peux encore t'estimer heureux d'avoir quelqu'un qui s'occupe de toi. S'il reste de l'argent une fois les dettes payées, on le placera en ton nom à la caisse d'épargne ; tu le trouveras là quand tu seras majeur.

Puis il sortit une pipe de sa poche, il la bourra soigneusement, et il me dit :

— Il nous faut rentrer.

Les gens justement s'en allaient. Ils ne faisaient pas attention à moi. Les hommes serraient la main de mon oncle, les femmes embrassaient ma tante.

Vers cinq heures, mon oncle partit à son tour, à cause qu'il avait ses bêtes à soigner. Et ma tante prépara un petit repas de rien du tout pour nous deux : il y eut du fromage et des pommes de terre bouillies ; ensuite elle m'aida à faire un paquet de mon linge et de mes habits, afin que tout fût prêt le lendemain matin. Le paquet ne prit pas beaucoup de temps à faire ; il n'était pas bien gros.

Samuel reste quatre ans chez M. Barbaz ; un malheureux événement l'oblige à quitter la ferme. M. Loup, l'ancien régent, qui s'intéresse à lui, lui trouve une place chez un M. Gonin, notaire à Roche. Mais il laisse au village une bonne amie, Mélanie, et il a peur qu'une fois qu'il sera loin, elle ne pense plus à lui. Il se décide à lui parler.

V (Suite)

....Une fois de plus, nous nous retrouvâmes sous le saule. Mais cette fois c'était le soir. Elle avait dit à sa mère qu'elle allait chez une amie, moi j'avais fini ma journée : ainsi nous avions du temps devant nous.

Le soleil allait se coucher ; il était rouge dans la brume, je la fis asseoir à côté de moi.

Ou plutôt elle s'assit d'elle-même à côté de moi, parce qu'elle n'était point fille à hésiter en rien ; et elle eut soin d'abord de relever sa jupe, le sable étant un peu mouillé.

Je me tournai vers elle, et je lui pris la main. Elle se laissait faire. Je lui dis :

— Mélanie.

Elle leva les yeux sur moi ; comme ils étaient beaux, ses yeux, ce soir-là ! Sombres, profonds, pourtant brillants, humides, gras, tout en lumière ; et un éblouissement m'en venait qui fit que je baissai les miens, tandis que de nouveau je disais :

— Mélanie!

— Comme tu es drôle, me dit-elle. Qu'est-ce que as toujours à m'appeler, avant de parler ?

Je savais bien pourquoi je « l'appelais. » Ce n'était pas que les mots me manquassent : c'était plutôt qu'il y en avait trop ; et puis, aussi, certains, je n'osais pas les dire.

— Ecoute, Mélanie... avant de m'en aller... j'aurais voulu savoir... je ne sais pas si j'ose te le demander, mais il faudrait que tu me dises....

— Qu'est-ce qu'il faudrait que je te dise ?

— Il faudrait que tu me dises... si je peux... (et ne trouvant rien d'autre) si je peux compter sur toi.

— Comment l'entends-tu ? me dit-elle, de son même ton un peu sec.

— Si je peux me dire... quand je serai loin... qu'il y a quelqu'un ici qui pense à moi... et si je pourrai te revoir ... sans quoi je m'ennuierais trop.

— Bien sûr, dit-elle, qu'on pourra se voir.

Je vis que je n'étais pas allé assez loin dans mon explication ; je repris :

— Il ne faudrait pas seulement qu'on se revoie... ou bien si on se voyait, il ne faudrait pas que ce soit tout à fait comme avant, à cause que je serai loin, tu comprends ; alors ce n'est plus la même chose.... Ecoute, Mé-

lanie, est-ce que tu me promets... de ne pas m'oublier ?... Parce que, moi, vois-tu, je ne t'oublierai pas.... Parce que, moi je....

J'allais dire le vrai mot, il me resta sur les lèvres. Pour elle, elle s'était mise à rire.

— Mais rien ne sera changé, naturellement, me dit-elle. Est-ce une raison, parce que tu t'en vas, pour qu'on ne soit plus comme avant ? Encore si tu t'en allais bien loin, mais à Roche.... Allons, embrasse-moi.

On entendait toujours venir les vagues, il y en eut deux qui vinrent pendant le temps du baiser.

C'était bien la meilleure réponse qu'elle pût me faire. Il y avait cette joue douce ; en haut de cette joue ses cils bougeaient contre mon front. Et maintenant, je l'avais prise par l'épaule ; je tenais toute sa mince épaule dans le creux de ma main ; il semblait qu'elle fût faite à la mesure de ma main.

Mais c'était son tour de parler. Elle me dit :

— Il faut qu'on s'entende. Je n'aimerais pas que tu reviennes trop souvent, à cause des gens d'abord et puis de ma mère. Ma mère, vois-tu, si tu avais une bonne situation à la ville, je crois bien qu'elle ne dirait rien. Mais ta situation n'est pas encore sûre et tu ne gagnes pas encore assez. Alors, en attendant, il faut de la prudence. On pourra toujours se voir le dimanche. Tous les quinze jours, veux-tu, le dimanche ?

Il me paraissait que c'était bien peu ; elle ne voulut rien entendre.

— Il y a, continua-t-elle, dans le mur du cimetière, une pierre qu'on peut lever. C'est à gauche de l'entrée. Si tu ne peux pas venir, tu viendras mettre une lettre derrière la pierre. Et moi aussi, si je ne peux pas venir. Ainsi, nous saurons toujours à quoi nous en tenir, l'un et

l'autre. Ça te fera une promenade de venir jusque-là, le soir.

J'admiraïs combien elle était adroite et comme elle savait tout prévoir. De cette façon-là, il n'y avait pas moyen en effet qu'on ne s'entendît pas très bien, et j'étais tout heureux à l'idée de cette correspondance qui allait s'engager entre nous, me disant que rien ne m'empêcherait, quand j'en aurais envie, de lui écrire plus souvent, de lui écrire tous les jours. C'est ainsi que le chagrin que j'avais de partir se trouva bien diminué : et tout à coup il me vint dans l'esprit une grande légèreté. Et une gaiété dans mon cœur, un brusque besoin dans mon cœur de rire, tandis que je me pensais : « Profitons du dernier moment. »

Elle m'avait dit : « Ça te va ? » Je lui avais répondu : « Si ça me va ! » Et voilà que je la prends par les oreilles et je l'attire contre moi. Elle ne s'y attendait pas, elle fut tout interdite ; elle me disait : « Tu me fais mal. » Mais je savais bien que je ne lui faisais pas mal, je ne l'avais pas lâchée, et peu à peu je rapprochais sa figure de la mienne. Peu à peu alors sa figure grandissait, en même temps le lac, la grève, le ciel, tout ce qui nous entourait avait disparu ; et il n'y eut plus que sa figure. Une figure avec deux yeux à leur tour comme deux lacs, et la bouche comme une vallée. Et des joues comme deux collines, à l'heure où le soleil en éclaire le haut ; et une brume vient dessus, qui était son teint un peu brun, et il y avait comme une poussière dessus et comme un fard de fruit dessus.

Je dis : « Tu es une toute belle. » Elle rit. Ses lèvres s'entr'ouvrent ; je vois ses dents et la gencive ; je dis : « Je voudrais mordre dedans. »

— Quand je serai par les routes du monde, Mélanie, est-ce que tu continueras à rire ainsi ?

— Je ne saurai plus rire, quand tu seras par les routes du monde.

— Et quand je serai revenu ?

— Oh ! alors je rirai tout ce que je n'aurai pas ri pendant que tu étais loin

— Mélanie, tu vois, je te tiens par les oreilles ; je pourrais ne plus te lâcher. Avant que je te lâche, jure-moi ce qu'il faut jurer.

— Ce qu'il faut jurer, je le jure.

C'est de cette façon qu'il se trouva que je n'eus plus besoin de la tenir par les oreilles et elle fut rendue à sa liberté. Mais moi je m'étais laissé glisser en avant ; j'appuyai ma tête contre sa poitrine, je l'apercevais ainsi d'en dessous ; alors je l'appelai de nouveau par son nom, elle pencha la tête ; et son baiser me vint d'en haut.

Il n'y avait plus de soleil, il n'y eut presque plus de jour, et le lac devint gris, plat dans son étendue et lisse, comme s'il eût été changé en sable.

Elle s'était secouée, elle remonta du bout des doigts ses bandeaux qui s'étaient défaits ; elle me dit :

— Alors, dans quinze jours.

Il me semblait que tout allait être facile. Et quand elle s'en alla la première, et fondit devant moi dans l'ombre, j'eus bien sûr un mauvais moment à passer, mais il ne dura pas. Il y avait maintenant une lumière sur ma route.

Ce fut donc d'un pas courageux que je quittai la Maladière, le premier jour d'octobre, mon paquet au bout d'un bâton. Bientôt, je vis Roche sortir d'entre les hauts trembles de la place d'Armes.

En passant devant le cimetière, j'avais été m'assurer

que la pierre dont m'avait parlé Mélanie y était toujours ; elle y était toujours. Le mur se trouvait être un très vieux mur, dont le mortier s'était à la longue effrité, grâce aux gelées et au faux capillaire, qui est une plante qui guette les moindres fentes entre les pierres, et aussitôt y plonge ses racines ; la pierre non seulement bougeait, mais on l'amenait à soi aussi facilement qu'un tiroir. Et, dans le fond du trou, à l'abri de la pluie, il y avait place pour autant de lettres, et aussi longues qu'on voulait.

Je me dis : « Je vais lui faire une farce. » Sur une feuille de mon carnet que j'arrache, j'écris au crayon : « Je t'aime de tout mon cœur », je plie la feuille en deux, et je la mets dans la cachette....

Il y avait des soldats qui faisaient l'exercice. C'étaient des canonniers. Ils manœuvraient leurs canons à bras. Ils portaient en ce temps-là des hauts képis sans visière derrière, avec un plumet rouge qui se tenait tout droit ; ils avaient des habits à queue, des pantalons à pont, des grosses épaulettes en laine, et en travers du corps un baudrier de cuir blanc, au bout duquel pendait le sabre.

Ils mirent le feu à leurs canons chargés à blanc ; des petites filles qui étaient là se bouchèrent les oreilles. Le canon éclata, et par trois fois son bruit roula contre les murs de l'arsenal, tandis qu'il y avait dans l'air une espèce de petit anneau bleu de fumée, qui lentement montait en tournant sur lui-même.

Là-dessus je vois la grosse figure de M. Gonin se tourner vers moi de derrière son bureau ; il me dit : « Vous êtes à l'heure, c'est ce qu'il faut. » Et tout de suite je me rendis chez M^{lle} Grandjean me décharger de mon paquet. M^{lle} Grandjean était une personne maigre,

avec un grand nez sous un bonnet blanc ; dans les cinquante ou les cinquante-cinq ; une verrue à la joue gauche, un long cou, plate par-devant comme une planche à repasser.

Elle habitait dans une petite rue, nommée rue du Four, une maison à un étage, peinte en bleu ; l'appartement n'était que de deux pièces, mais il donnait sur des jardins.

C'était bien un intérieur de vieille fille. Partout des tapis au crochet, sur le lit, sur le poêle et jusque sur les chaises ; au mur, des cartons avec des versets de la Bible ; sous la lampe, un rond tricoté ; en haut du verre de la lampe, un petit chapeau tricoté ; mais il y avait partout un grand ordre et une grande propreté, des rideaux blancs pendaient à la fenêtre, le bois du lit brillait, le plancher n'avait pas une tache : jamais je n'avais été si bien logé. Je regardais une petite étagère ornée de nœuds de ruban rouge qui pendait au mur, je me disais que j'y mettrais mes livres ; et il y avait une table où je pourrais du moins travailler à ma guise, allant être libre désormais dès six heures et n'ayant plus de Recordon pour venir me déranger.

Une espèce de douceur que je n'avais pas encore connue entraît dans ma vie ; je me souviens maintenant encore avec plaisir des premiers mois que je passai à Roche. M. Gonin était un homme très entier, et plutôt un peu exigeant, mais juste. J'avais appris la bâtarde et la ronde ; il ne m'en demandait pas plus. Mon travail consistait à recopier, sur papier timbré, les minutes de contrats et d'actes, dont il me remettait les brouillons ; l'essentiel était que la page fût sans rature, les lignes bien droites et bien parallèles, les caractères réguliers. Ma main, d'abord un peu raide, n'avait pas tardé à s'as-

soupir, et si les deux ou trois premières fois M. Gonin avait hoché la tête, l'air de me dire : « On peut mieux faire », bientôt il parut tout à fait content.

Je devais être au bureau à huit heures, j'en sortais à midi ; j'y retournais à deux, j'y restais jusqu'à six. Quatre fois par jour, aller et retour, je faisais le même chemin. Je suivais jusqu'au bout la rue du Four (elle n'était pas bien longue) ; je tournais à gauche, je traversais la place, où se trouve l'église (et entre l'église et les maisons voisines on voit briller un coin de lac bleu) ; il ne me restait plus alors que quelques pas à faire. Des rues presque toujours désertes, à part le mercredi et le samedi, qui étaient jours de marché, et où elles se remplissaient de corbeilles, avec, devant les deux ou trois auberges, une double file de chars à bancs, les brancards levés ; mais dès les deux ou trois heures, tout avait repris son air ordinaire ; il ne restait que les pigeons qui se promenaient gravement parmi les crottins déjà secs. Et les coups de l'horloge tombaient lourdement dans le silence.

Moi j'étais assis à ma table, et j'écrivais. Il y avait un premier commis, nommé Perdriset, qui avait son pupitre dans la même chambre que moi. M. Gonin occupait seul une seconde pièce. Mais il lui arrivait souvent d'être sorti. Et quelquefois Perdriset, lui aussi, sortait ; alors je restais seul et c'était moi qui étais chargé de recevoir les clients. Cette marque de confiance me flattait.

Il n'en restait pas moins que je devais être rentré exactement pour midi et quart et six heures et quart, heures du diner et du souper, car M^{lle} Grandjean n'aimait pas à attendre. Cette régularité me plaisait ; elle convient à l'estomac. Le mien marquait l'heure comme une pendule. Et je me hâtais le long du trottoir, sans

m'attarder à regarder autour de moi, ne connaissant d'ailleurs personne. Il n'y avait que la blanchisseuse du rez-de-chaussée que je saluasse en passant, parce que c'était elle qui me lavait mon linge : une chemise par semaine, et de temps en temps un mouchoir.

On mangeait à la cuisine. A midi, on avait une soupe, une viande et un légume ; le soir, du beurre et de la confiture, un morceau de fromage et du café au lait. Parfois aussi un « plat doux », une crème ou une omelette au sucre, choses dont M^{lle} Grandjean était friande ; et moi, pas tant ; mais enfin je m'en arrangeais. Cela me changeait des grosses embarquées de lard et de choux de la ferme, et des pommes de terre à l'eau de là-bas, et de toute la lourde nourriture de là-bas. Quelquefois, je sortais de table ayant bien encore un peu faim ; je ne songeais pas à m'en plaindre, sachant que M^{lle} Grandjean en eût été toute peinée et qu'elle n'y mettait d'ailleurs aucun calcul.

C'était une très bonne personne, quoique un peu deséchée d'esprit, mais il eût été difficile qu'il en fût autrement. Pendant plus de trente ans elle avait été, comme on dit, en journées. Puis l'âge était venu, sa vue avait baissé, elle avait dû renoncer à son métier de lingère. A force d'économies, elle avait réussi à mettre de côté quelques milliers de francs qui la faisaient vivre, mais très exactement, si bien qu'elle avait été tout heureuse de trouver un pensionnaire, encore que ce pensionnaire-là ne dût certes pas l'enrichir. Elle parlait volontiers en proverbes. Elle était très pieuse. Elle ne manquait pas un sermon.

Il était rare qu'elle sortît de chez elle, à part donc le dimanche, et de temps en temps une commission. C'était une toute petite vie qui s'écoulait jour après jour, à

passer d'une chambre à l'autre, balayer, frotter, allumer le feu, et tirer l'aiguille ; sitôt la nuit venue, M^{lle} Grandjean se couchait. Mais la journée pour elle commençait de bonne heure. Beaucoup plus tôt pour elle que pour moi. Je n'étais pas encore tout à fait réveillé que je l'entendais déjà aller et venir. Si resserré que fût l'appartement, elle ne restait jamais sans rien faire ; elle avait la manie de l'ordre ; la moindre trace de poussière sur un meuble l'attristait.

On voit bien que je devais me sentir un peu à l'étroit chez elle, habitué que j'étais à tout autre chose, et à plus d'espace et de liberté, mais j'aurais été ingrat de me plaindre. D'autant plus que, malgré tout, j'avais l'impression de m'être élevé d'un degré ; après ce degré en viendrait un autre ; et je comprenais bien qu'il fallait en passer par là. Et puis je ne vivais plus dans le moment présent seulement ; il y avait trop d'espoir devant moi ; alors qu'importait parfois un peu d'ennui, ce sentiment d'étouffement qui me prenait à certains moments dans ma chambre, un peu trop de silence, car M^{lle} Grandjean parlait peu, et peut-être pas assez de gaieté et de mouvement, choses dont on a tant besoin quand on est jeune ? Je me disais : « Je me rattraperai plus tard. » Et je m'encourageais à faire en sorte que ce temps de préparation durât le moins longtemps possible.

C'est ainsi que, le soir, je ne bougeais plus de ma table. Ayant fini l'histoire de la Suisse, j'avais passé à celle de l'antiquité ; je savais maintenant la géographie des cinq parties du monde ; je faisais des compositions ; je connaissais à peu près toutes mes règles de grammaire, y compris celle des participes ; je venais de me mettre à l'instruction civique (dont M. Loup m'assurait que je pourrais avoir besoin), et puis surtout je continuais mes lectures, aux-

quelles M. Loup tenait beaucoup également. Tous les quinze jours, il me prêtait un nouveau livre, et il me posait des questions sur mes lectures, afin de s'assurer que j'avais bien compris. J'ai oublié les titres de ces livres : tout ce dont je me souviens, c'est qu'ils n'étaient pas toujours amusants, mais j'avais dans ce temps-là une espèce de grande faim qui me faisait tout avaler.

D'ailleurs, et par-dessus tout, il me restait Mélanie, et nos rencontres du dimanche après-midi, quand je revenais de chez M. Loup. Nous n'allions plus au bord du lac, cela m'eût trop détourné de ma route, et puis les prés commençaient à être mouillés. Mais derrière le cimetière, il y avait un petit bois ; un chemin y menait, c'était là qu'elle m'attendait. Tous ces premiers mois, elle fut très exacte aux rendez-vous. Je la voyais de loin à demi cachée derrière un buisson. L'hiver était venu, la nuit tombait déjà ; une petite brume flottait sur le marais. J'étais heureux de la brume et de l'ombre, qui nous protégeaient contre les regards. Je m'assurais encore une fois que personne ne nous épiait, puis je courais à sa rencontre. Elle se mettait à sourire, et tout disparaissait, sauf elle, et le petit blanc de ses dents.

Elle me disait :

— Tu sais, j'ai eu bien du mal à venir. Maman me demande toujours où je vais. Alors je ne peux pas chaque fois lui dire que je vais chez une amie. Je suis obligée d'inventer des choses. Et puis, pour sortir du village, il faut chaque fois que je prenne un autre chemin.

Était-ce vrai : je ne me le demandais pas. Tout ce que je voyais, c'est qu'elle se donnait de la peine pour moi et je lui étais reconnaissant de sa peine. J'aurais voulu le lui dire ; je n'étais pas assez adroit à ces choses,

ma langue s'embarrassait, alors il ne me restait plus qu'à lui prendre la main et à la lui serrer.

Cette main dans la mienne, je m'en allais sur le chemin, et il se dressait devant nous un second brouillard, plus épais que l'autre, qui était le bois devant nous. Bientôt nous y arrivions, il faisait tout à fait nuit. On ne distinguait plus du tout le chemin, mais nous le connaissions si bien que nous l'aurions suivi les yeux fermés.

Et puis cette main à tenir, c'était encore une assurance. Je tenais cette main, et une chaleur m'en venait. Je sentais sous mes doigts le battement et le sautillerment du poulx, et comment il allait de temps en temps plus vite, de temps en temps plus lentement. Mélanie avait beau ne rien dire, il me semblait qu'aucune de ses pensées ne pouvait me rester cachée, grâce à ce langage de son cœur. On peut se passer des mots ordinaires quand il y a ces autres mots. Et je me serais tu exprès pour les mieux entendre, tellement ils me semblaient plus beaux que ceux que la bouche profère, qui sont maladroits et trompeurs.

Était-ce à cause de cela qu'elle se taisait, elle aussi ? Mais il nous arrivait souvent de nous quitter sans avoir échangé plus de deux ou trois phrases. Plus il y avait de silence et plus je me sentais heureux. De temps en temps, une goutte tombait des branches, avec un petit bruit sec ; ou bien c'était un oiseau qui secouait ses ailes, ou là-bas encore les vagues du lac qui venaient se briser contre l'enrochement : on n'entendait rien d'autre. Nous deux alors sur le chemin. Et tout autour de nous la campagne endormie, les tristes champs noirs de l'hiver : il me semblaient plus beaux que toutes les beautés du monde, dans les sentiments où j'étais.

Elle me disait quelquefois :

— Comme c'est dommage que ce ne soit pas l'été ; on aurait pu s'asseoir ! Je connais des endroits où on serait joliment bien, tu sais des endroits avec de la mousse.

Je lui répondais :

— Est-ce que tu n'es pas bien, comme tu es ?
Moi, je suis bien.

— Oh ! oui, seulement on se fatigue un peu à marcher ainsi tout le temps.

Je lui disais à l'oreille :

— Quand je suis avec toi, je ne suis jamais fatigué.

Au contraire, le temps que nous avions à passer ensemble me paraissait toujours trop court. Il est vrai qu'il l'était assez : trois quarts d'heure, une petite heure. Elle n'osait pas rester plus longtemps. D'ailleurs moi aussi je devais partir, parce que M^{lle} Grandjean m'attendait pour souper.

Heureusement que je pouvais me rattraper en lui écrivant, et notre poste dans le mur nous était bien utile. Le soir, quand je sentais que l'ennui me prenait, ou bien quand j'étais fatigué de lire, vite je lui écrivais. Il me venait tout à coup des besoins de lui ouvrir mon cœur, et ce que je n'aurais jamais osé lui dire de bouche, ma plume s'y enhardissait. Pourtant, comme je me méfiais de moi, et qu'il me semblait qu'aucune phrase ne serait jamais assez belle pour elle, je faisais toujours un brouillon (et quelquefois deux, et quelquefois trois) que je recopiais ensuite, comme je faisais de mes actes : choisissant pour cela les plus beaux caractères, ma meilleure écriture, et le plus fin papier.

J'ai conservé quelques-uns de ces brouillons : c'est même tout ce qui me reste d'elle. Trois ou quatre car-

rés de papier, coupés dans les plis, à l'encre redevenue blanche, et comme brûlés sur les bords, que je tiens dans mon carnet, et je les relis quelquefois. Alors je ris de moi : il faut que j'aie été naïf. Mais en même temps je me fais envie, tel que j'étais en ce temps-là, à cause que j'étais simple de cœur alors, et je croyais aux choses. Je me fais envie et pitié. Je lui disais (c'est une de ces lettres que je recopie), je lui disais :

« Ma chère Mélanie,

» M. Gonin m'a annoncé cette après-midi qu'il me gardait, parce qu'il est content de moi. Il m'a semblé que c'était une si bonne nouvelle pour nous deux que j'ai vite voulu venir te l'apprendre. Je me tourmentais un peu, ces temps derniers, en me demandant ce qui arriverait si je ne pouvais pas rester à Roche ; voilà que je vais y rester. J'ai pensé que tu t'en réjouirais comme moi, parce que nos affaires en seront bien avancées. Comme ça, à présent, je m'en vais pouvoir travailler. Je veux avoir une belle position avant que tu parles de rien à ta mère. Il faut absolument que je te rende heureuse. Alors, quand je serai régent, je serai sûr de pouvoir t'entretenir et te donner des robes comme tu les aimes ; quand on est la femme du régent, on est respectée. J'ai voulu tout de suite t'écrire pour que tu aies ce petit plaisir. Et demain j'irai mettre ma lettre dans le trou du mur ; alors tâche de ne pas attendre trop longtemps avant d'aller la chercher. Je n'ai rien à te dire sinon que je vais m'appliquer le plus que je pourrai à faire avancer nos affaires. Je continue mon histoire de France, j'en suis à Louis XIV ; il y a quatre pages sur Louis XIV, et il y a en encore vingt-quatre en tout avant que j'arrive à la Révolution. M^{lle} Grandjean est toujours très

gentille avec moi et se donne beaucoup de peine pour que je sois content ; il pourrait seulement y avoir un peu plus à manger ; mais je dors bien et je me porte bien. Ma chère Mélanie, j'espère que toi aussi tu te portes bien et que toi aussi tu es heureuse. Sans cela, je n'aurais point de bonheur, parce que ton bonheur est le mien. Ma chère Mélanie, je t'embrasse bien. Pourquoi est-ce tu n'as pas voulu l'autre jour que je t'embrasse une seconde fois ? Un seul baiser, c'est bien peu quand on s'aime. Les baisers, c'est comme quand on a soif : plus on boit, plus on a envie de boire. Pourquoi est-ce que l'autre jour tu avais l'air fâchée et tu n'es restée qu'un tout petit moment ? Est-ce que je t'avais fait du chagrin ? Ma chère Mélanie, si jamais je te fais du chagrin, le mieux sera que tu me le dises tout de suite, parce que l'autre jour j'étais tout triste en rentrant à Roche, et tout le long du chemin je me suis demandé ce que tu pouvais avoir contre moi. Ensuite je me suis dit que j'étais injuste et que je n'avais pas le droit d'exiger de toi que tu fusses toujours de bonne humeur. Et ça a passé. Et maintenant je te demande bien pardon, d'avoir eu ces mauvaises pensées. Mais une autre fois, dis-moi tout. Ma chère Mélanie, il est tard, il faut que je te quitte ; et puis je suis au bout de mon papier. Adieu, ma chère Mélanie, et à dans dix jours d'ici. Comme je vais les compter ! »

Je mettais un baiser au coin de ma lettre, je faisais un rond autour pour marquer la place, je me disais : « Elle embrassera la place, ce sera comme si on s'embrassait réellement. » Alors, avec mille soins, je pliais le papier en quatre, je le glissais dans l'enveloppe et je mettais l'enveloppe sous mon oreiller pour dormir.

C'est des attentions qu'on a, elles me semblaient naturelles. Il faut dire pourtant que, si je lui écrivais au moins

deux fois par semaine, elle, elle ne m'écrivait jamais. Quand je lui demandais pourquoi, elle me disait qu'elle avait eu trop d'ouvrage, ou bien que sa mère pouvait entrer et découvrir notre secret.

A présent le ciel était clair, il était venu des froids secs, la neige craquait sous nos pas. Les étoiles dans le ciel noir semblaient des fleurs de givre ; quelques-unes étaient très grosses, les autres très petites.

Il nous fallait marcher vite pour nous réchauffer. Elle était tout embéguinée, avec un capuchon de laine tricotée, qui lui couvrait les oreilles. On ne lui voyait plus que le bout du nez.

Elle avait des mitaines rouges brodées de perles d'acier.

Je lui disais :

— Tu n'as pas froid ?

— Oh ! non, disait-elle.

— Sûr, bien sûr ?

— Puisque je te dis que non.

J'avais tellement peur pour elle, que je ne pouvais pas m'empêcher de lui poser tout le temps la même question ; cela l'impatiait. Elle tapait du pied :

— En quoi crois-tu que je sois faite ?

J'avais les mains dans mes poches. On entendait par moments un tronc éclater ; ou bien une branche, déchargée de sa neige, se redressait soudain comme quand on lève le bras ; une petite fumée nous sortait de la bouche.

Je continuais d'aller chez M. Loup. Je le trouvais dans la chambre du tour. Il ne travaillait pas le dimanche, mais l'ouvrage qu'il avait en train restait étalé sur l'établi, prêt à être repris le lendemain ; et curieusement, en entrant, je jetais un regard vers le tour, et avec respect en entrant.

M. Loup s'avancait à ma rencontre, vêtu d'un gros

gilet de chasse en laine brune, coiffé d'une calotte de velours. Il me faisait asseoir à côté de lui près du poêle, et aussitôt la leçon commençait. Un jour blanc, qui venait d'en bas, éclairait le plafond d'où un reflet cru tombait sur ses rides et son grand front bombé qu'agrandissait encore le cercle noir de la calotte; de temps en temps, il levait un doigt, ou il posait sa main à plat sur la page ouverte du livre; il tenait tout en parlant ses petits yeux gris fixés sur moi. Mais il y avait une grande bonté dans les plis de ses joues tombantes et la ligne mince de sa bouche; je ne cherchais plus à fuir son regard. Je l'écoutais, hochant la tête à telle ou telle de ses recommandations, et même l'idée que j'allais retrouver Mélanie n'arrivait point à me distraire, parce que je sentais qu'il m'aimait, et qu'en tout, et dans ses sévérités mêmes, qui étaient rares, il ne cherchait que mon bien.

Mars ainsi finit par venir: les premiers bourgeons éclairaient déjà dans les haies. Ce dimanche-là, j'étais arrivé un peu plus tôt qu'à l'ordinaire. Comme toujours, il commença par me faire réciter mes leçons. Mais ensuite, au lieu d'ouvrir son livre de dictées :

— Mon garçon, me dit-il, veux-tu que nous causions ?

Puis, ayant fait tourner sa chaise de façon à m'avoir en face de lui :

— Ecoute-moi bien, Samuel, nous avons maintenant à parler de choses sérieuses. Tu as dû sans doute te demander pourquoi je te poussais ainsi à étudier, puisque tu avais une place, une pas trop mauvaise place, et que tu en es content. Mais c'est que je crois qu'il faut que tout homme utilise ce qu'il a en lui, et tire profit des facultés que le bon Dieu lui a données. Je ne veux pas te faire des compliments, ce n'est dans mes habitudes; il n'en reste pas moins que tu vaux mieux que ton mé-

tier. J'ai des projets pour toi ; le moment est venu où il faut que je te les expose.

Je devinais bien où il allait en venir, mais je ne fis semblant de rien. Il me demanda tout à coup :

— Ça t'irait-il d'être régent ?

Je me sentis devenir tout rouge ; pourtant je soutins son regard ; et mes yeux qui brillèrent répondirent pour moi.

— Oh ! continua-t-il, ça n'est pas que tu seras riche. Logé, du bois et 700 francs par an. Mais tu pourras te rendre utile : il n'en faut pas plus pour être heureux. On n'a qu'une raison de vivre, qui est de donner aux autres ce que nous avons en nous. Dépenser pour les autres les forces que nous avons en nous, sans quoi elles se retournent contre nous, et elles deviennent comme une maladie.... Et puis, dit-il, une fois établi (là-dessus il se mit à sourire, et moi je rougissais toujours plus), tu pourras songer à te marier. Autant de raisons qui font qu'il n'y a plus à hésiter, n'est-ce pas ?

Je fis signe que oui, il toussa un peu, il repoussa sa calotte en arrière, et un outil d'acier brillait devant moi sur le tour.

Il toussa de nouveau, il était gai comme tout, ce jour-là, il reprit :

— Et maintenant, quant aux moyens, voilà à quoi je me suis arrêté. Il me semble que tu es assez avancé pour pouvoir entrer en première classe, à l'Ecole normale ; tu n'aurais donc qu'une année à y passer. Une année d'école, c'est neuf ou dix mois. Tu resterais chez M. Gonin jusqu'en septembre ; à ce moment-là, tu partirais pour Lausanne ; à Lausanne, avec septante francs par mois, tu t'en tires. Ça ferait donc neuf fois septante francs, mettons de sept à huit cents francs. Tu vois que

ce n'est pas énorme, reste pourtant à les trouver.... Je connais un de ces messieurs du Conseil d'Etat ; j'irai prochainement le voir et je lui parlerai de toi. Comme nous manquons d'instituteurs, je suis sûr qu'il fera le nécessaire. On te donnera une bourse. Mettons les choses au pis, tu pourras toujours emprunter. Et s'il te faut une caution... (il s'arrêta un instant), je suis là. Tu vois que tout s'arrange bien.

Ce que je voyais surtout, c'est qu'il n'avait rien oublié : il me servait la besogne, comme on dit, toute mâchée. Ma vie était faite, à présent. Tout à coup elle se découvrait devant moi : c'était comme si on venait d'ouvrir une porte, et le chemin brillait tout blanc dans le soleil, le fameux chemin d'une fois.

Je lui dis :

— Je vous remercie bien.

Il me dit :

— Ne me remercie pas, mon garçon. Quand on est vieux comme je suis, il n'y a pas de plus grand bonheur que de trouver des occasions de se raccrocher à la vie.... Tout ce que je te demanderai, quand tu seras installé, quelque part, dans ta maison d'école, ce sera de penser à moi.... Oui, quand je ne serai plus là, et on ne saura même plus la place de ma tombe, de penser à moi de temps en temps et de te dire : « Le père Loup avait du bon. »

Tout à coup il s'était mis à faire du soleil ; un rayon perçait entre deux nuages ; il tomba sur le jardin où les buissons déjà verdissaient ; on entendait crier un merle.

Mais moi, c'était en dedans que je regardais. Et ce que j'y voyais, c'était une maison. Une jolie maison blanche à toit rouge, avec un fronton, des contrevents verts et un clocheton sur le toit, vaste d'ailleurs et bien

distribuée ; la salle d'école au rez-de-chaussée, deux ou trois chambres au premier, dans la cour à côté des appareils de gymnastique ; et moi debout devant la porte en train de surveiller la récréation, tandis qu'à une des fenêtres par où s'apercevaient, pendues au mur, des casseroles, un visage me souriait....

Je courus dans le petit bois, je n'y trouvai pas Mélanie. Je l'attendis jusqu'à la nuit, ce fut en vain. Et en passant près du cimetière j'allai voir dans le trou du mur : il n'y avait même pas de lettre.

VI

Peut-être que je me suis arrêté trop longuement à ces petites choses, et qu'elles n'intéresseront personne, mais il me semble qu'en les racontant, je me les explique mieux à moi-même.

C'est ainsi que je m'aperçois maintenant que je n'ai jamais compris Mélanie. Quand je pense à elle, aujourd'hui encore, pour tout ce qui est du dehors, le détail de ses traits, ses gestes, et jusqu'à la façon dont elle était habillée, c'est comme si elle était toujours vivante devant moi ; sitôt que je passe aux choses du dedans, tout devient confus, tout s'embrouille.

Tantôt elle parlait beaucoup, tantôt elle ne disait rien ; un grand moment elle boudait, tout à coup elle éclatait de rire ; et il n'y avait pas plus de raisons à sa bouderie qu'à ses rires, ni qu'à son silence d'ailleurs et à ses besoins de parler. Pour moi, qui étais plus uni de caractère, ces changements d'humeur m'impressionnaient beaucoup. Ils m'attristaient aussi, occupé que j'étais à me demander tout le temps si je n'avais rien à me reprocher. Et j'avais beau ne rien trouver, mon assurance était perdue. Une incertitude en tout me gagnait.

C'était une fille à la fois précise et capricieuse, attentive aux choses et pleine de distractions ; une fille qui voyait tout, mais qui avait l'air de ne rien voir. Elle ne se donnait que pour se reprendre. Elle ne faisait un pas en avant que pour reculer de deux pas. Et elle me paraissait s'intéresser à moi, mais je vois maintenant qu'elle ne pensait qu'à elle. Sans doute qu'elle avait d'abord été tentée par les avantages que ma situation pouvait plus tard lui offrir, et la confiance que j'avais en moi-même lui en avait d'abord imposé ; il n'en était pas moins dans l'ordre des choses qu'elle me quittât dès qu'elle aurait trouvé mieux.

Peut-on d'ailleurs parler de caractère avec les filles ? Elles sont eau, fumée, nuage ; il faut du vent à la fumée, il faut un vase pour l'eau. Or j'étais maladroit encore à la vie, et sans expérience en rien. Quelquefois pourtant je me dis qu'un peu de gaieté aurait suffi. Et au fond de moi-même j'étais gai, parce que j'étais plein de santé et de vie ; mais les circonstances avaient fait que de bonne heure j'avais dû me raidir ; ce qui paraissait tout d'abord était justement cet aspect tendu de mon être ; elle m'avait dit que j'avais « l'air sérieux », c'était ce sérieux qu'on voyait ; le reste, il aurait fallu qu'elle s'y prêtât pour qu'il se montrât au jour.

J'attendais que le premier mouvement vînt d'elle, quand il aurait dû venir de moi. Là a été ma grande faute. J'aurais dû savoir oser, je ne savais pas oser. Peut-être n'attendait-elle pas autre chose, et peut-être est-ce pour l'avoir vainement attendu, qu'elle a fini par perdre courage. Je la revois certaines fois, une, entre autres, où nous nous tenions assis tout près l'un de l'autre au creux d'une haie ; tout à coup elle avait laissé

aller sa tête, qui avait touché mon épaule ; moi, je n'avais pas bougé. Je vois maintenant ce que j'aurais dû faire, c'est une invite ces choses-là ; j'aurais dû prendre cette tête, mettre dessus mes lèvres, et éteindre avec elles ce feu des joues qu'on sent, et aller avec elles chercher ces autres lèvres ; j'aurais dû avec mes dents mordre dedans ; j'aurais dû prendre dans mes mains ce cher léger fardeau qu'il faut vite qu'on serre, sans quoi il va nous échapper : je ne l'ai point fait, c'est de quoi j'ai été puni.

Mais c'est aussi qu'une crainte m'était venue, depuis le soir du lac et du père Pinget¹. Tout à coup des fenêtres s'étaient ouvertes pour moi sur le monde et un rideau avait été tiré. J'avais tout à coup distingué qu'un acte n'est pas une fin en soi-même, et n'est pas circonscrit au moment même où nous l'accomplissons, mais qu'il se prolonge et se répercute comme l'écho dans les rochers. Et où tout cela pouvait aboutir, je l'avais vu également. Je revoyais la couverture, et ceux qui étaient étendus dessus, tandis que la lune montait dans le ciel ; je me disais : « Eux aussi ont commencé par être comme nous sommes ; eux aussi ont commencé par les mouvements de mains, et les petits baisers ; eux aussi, par les paroles chuchotées ; eux aussi, par les rendez-vous : voilà où tout cela mène. » Alors je n'osais plus.

Maintenant j'ai une idée différente des choses : je crois qu'il faut toujours oser. Mais, encore une fois, en ce temps-là j'étais trop jeune. Et puis l'amour faisait que j'étais tout respect et tendresse pour elle, parce qu'elle représentait ensemble pour moi tout le présent, tout le passé, tout l'avenir.

¹ Allusion aux événements qui l'avaient obligé à quitter la ferme.

Je me revois toujours rentrant à Roche, après ma conversation avec M. Loup et le rendez-vous manqué. La route était blanche dans l'ombre, des petits oiseaux tout échauffés par le printemps faisaient un grand bruit dans les haies ; et il y avait en moi comme deux hommes, l'un qui était heureux, l'autre qui avait envie de pleurer.

Mais l'homme heureux finit par avoir le dessus. Il disait à l'autre : « Elle aura été empêchée, ne va pas chercher plus loin. »

Alors je n'eus plus qu'une idée qui était de rentrer le plus vite possible, et de lui raconter dans une lettre ce que M. Loup m'avait dit.

Le mardi déjà, j'allai voir s'il n'y avait pas de réponse à ma lettre, elle était toujours dans le trou du mur. Ce ne fut que le vendredi soir que je trouvai un billet où Mélanie me disait qu'elle m'attendrait le lendemain, à onze heures, sur la place de l'Eglise : elle devait venir à Roche pour le marché.

Je fus empêché d'aller la rejoindre. Et j'eus beau de nouveau lui écrire, je ne sus plus rien d'elle de toute une semaine et jusqu'à ce nouveau dimanche, qui était un dimanche ordinaire de rendez-vous. (C'est ainsi que les dimanches se partageaient pour moi en deux espèces de dimanches, ceux où je la voyais, et ceux où je ne la voyais pas.)

Je m'aperçus qu'elle était fâchée, à une certaine façon qu'elle eut de m'aborder. Elle ne me tendit que le bout des doigts ; et tout de suite :

— Tu sais, je suis pressée.

Je lui demandai pourquoi. Alors elle me regarda :

— Tu oses me demander pourquoi ? Est-ce que je

suis peut-être à ton service ? Est-ce que c'est toujours à moi de me déranger, quand tu ne peux pas seulement faire deux pas pour venir me voir. Je t'ai attendu toute une demi-heure devant l'église, et les gens se moquaient de moi en disant : « Qui attends-tu comme ça, Mélanie ?... » Vois-tu, Samuel, dans ces choses-là, il faut qu'il y ait égalité, sans quoi tout va de travers....

Là-dessus, elle se tut. Elle avait cassé une branche dans la haie ; elle en arrachait les petites feuilles, et les roulait entre ses doigts.

Je cherchai à lui expliquer qu'il m'avait été impossible de quitter le bureau, qu'elle m'avait écrit trop tard, que M. Gonin était sorti, que plusieurs clients attendaient : tout fut inutile. Elle continuait de regarder par terre, allant à petits pas ; et à présent la branche de saule était entièrement dépouillée de ses feuilles, mais elle la faisait claquer tout en marchant contre sa jupe, l'air de me dire : « Tout ça, ce n'est pas des raisons. »

Quelles raisons alors trouver et n'était-elle pas injuste ? Mais la crainte de lui déplaire m'avait fait mettre de côté toute espèce d'amour-propre, je ne pensai plus qu'à obtenir son pardon. Et me voilà la suppliant ; me voilà cherchant à lui prendre la main et elle qui la retirait, et moi qui m'obstinais quand même ; me voilà avec des mots doux, des regards mouillés, une voix tremblante, elle qui se taisait toujours ; et pendant ce temps le bois autour de nous était plein d'anémones blanches, et partout des oiseaux chantaient.

Enfin elle me dit :

— Il faudra voir.

Je ne comprenais pas bien, je lui demandai :

— Mélanie, qu'est-ce qu'il faudra voir ?

Elle me dit :

— Il faudra voir comment tu te conduiras à l'avenir. Pour le moment je me réserve.

Et brusquement elle reprit : « A la prochaine fois. » Je voulus la retenir, elle était déjà loin. Je l'appelai par son nom, l'écho seul me répondit. Je m'assis tristement dans les feuilles mortes et alors je m'aperçus qu'elle ne m'avait même pas parlé du grand événement que je lui avais annoncé dans ma lettre ; ce qui était pour moi une chose essentielle semblait n'avoir aucune importance à ses yeux.

Il y avait une troupe de garçons qui passaient en chantant sur la route. Je me demandais : « Pourquoi est-ce qu'elle me tourmente ainsi ? En me tourmentant ainsi, elle se tourmente elle-même. » Je gardais, comme on voit, toutes mes illusions.

Mais il faut que j'abrège, car la situation se prolongea tout le printemps. Je ne vous dirai pas combien de rendez-vous manqués il y eut encore, combien de lettres j'écrivis auxquelles elle ne répondit pas, et combien de fois je sortis de nuit pour aller les porter dans le trou du mur. Ce fut au point que j'avais été obligé de demander une clef à M^{lle} Grandjean, et qu'elle finit par être intriguée de toutes mes sorties.

Je dus mentir : ce n'était que le commencement de mes mensonges. Car, comme M. Loup s'étonnait de me voir me relâcher dans mon travail, je lui mentis à lui aussi, en lui disant que j'étais malade ; et je mentis à M. Gonin, qui, comme M. Loup, avait à se plaindre de moi.

Les choses allaient de mal en pis. Au commencement de juin, il y avait plus de quatre semaines que je n'avais pas vu Mélanie.

Je ne me rappelle pas un plus beau dimanche que ce dimanche-là. M. Loup était assis dans son jardin ; les abeilles étaient au moment de leur plus grand travail ; les ruches faisaient un bruit de machine à battre.

Il me demanda pourquoi j'étais si pâle (il avait bien fini pas s'en apercevoir). Je lui répondis que j'avais mal à la tête. Il me dit :

— C'est que tu travailles à l'ombre maintenant. Tu as un teint d'homme de bureau.

Je n'eus pas la force de sourire, malgré l'air de bonté qu'il continuait à avoir tout en me parlant. Il parut inquiet, il me dit :

— Mon garçon, tu es fatigué ; je te donne vacance pour aujourd'hui. Reste un moment avec moi, si tu veux. Ensuite, tu iras voir la fête. Tu as besoin de distraction.

J'ai oublié de vous dire qu'il y avait ce jour-là Fête de jeunesse au village. Je lui répondis :

— Oh ! merci, ce n'est pas la peine.

Mais comme il insistait, je finis par céder. Je venais de réfléchir qu'il était bien possible que je trouvasse Mélanie sur la place avant l'heure du rendez-vous. Alors ce serait du temps de gagné.

Donc un moment encore nous nous promenons dans le jardin, lui échenillant ses poiriers et coupant du tranchant de l'ongle les feuilles que la vermine avait fait s'enrouler, puis les ouvrant devant moi, et me montrant dans l'espèce d'enveloppe cotonneuse dont ils sont entourés les œufs prêts à éclore ; — moi marchant à côté de lui et faisant semblant de l'écouter.

De temps en temps, la musique d'un carrousel arrivait jusqu'à nous, apportée par un coup de vent ; et c'était une musique d'orgue de Barbarie, dans laquelle il y avait

des trous, parce que quelquefois la mécanique tournait à vide.

— ... La mère dépose ses œufs sur la feuille ; il y a un venin en elle qui fait que la feuille est attaquée comme par un acide, et elle se recroqueville....

A ce moment trois heures sonnèrent, trois coups comme une grosse toux, et à la musique du carrousel se mêla tout à coup celle de la fanfare. C'était le bal qui commençait.

— ... Le mâle est beaucoup plus gros que la femelle, seulement il est plus lourd et moins adroit. Et il y a au moins une douzaine de femelles pour un mâle.... C'est des choses qu'il te faut savoir, mon garçon. Car, s'il est bon que plus tard tu sois capable d'enseigner à tes élèves la géographie de la Chine ou l'histoire des Etats-Unis, il vaudra encore mieux que tu puisses leur expliquer ce qui se passe sous leurs yeux. On est paysan ou on ne l'est pas. Un paysan, ce qui l'intéresse, c'est ses champs avant tout, et la meilleure façon d'en tirer parti. Alors, vois-tu, toutes ces bêtes c'est autant d'ennemis qu'on a. Pour les bien combattre, il faut les connaître....

Mais je n'y tenais plus ; je lui laissai à peine le temps d'achever sa phrase :

— Je crois que je vais aller.

Il fut bon jusqu'au bout ; il ne m'en voulut pas. Au contraire, il s'était remis à sourire :

— Va, et amuse-toi bien. Il y a temps pour tout.

Il me tendit la main ; et me voilà courant du côté du village.

Le rond de danse était dressé juste en face des *Vingt-deux Cantons*. C'était un pont de danse en belles planches neuves, et il était garni de branches de sapin clouées, avec des roses de papier. On y montait par trois

marches. Et au-dessus de l'entrée il y avait une espèce de petit arc de triomphe, avec une guirlande et une inscription en belles lettres bleues sur une feuille de carton :

Salut aux amis de partout,
Qui viennent danser avec nous.

Quand j'arrivai, la musique était en train de jouer une polka. Il y avait déjà beaucoup de monde qui tournait, à cause qu'il faisait beau temps, et on était venu à Vernamin de tous les villages des environs. Les filles avaient des robes blanches, les garçons étaient tout en noir ; et cela faisait du noir et du blanc, qui tournait et se balançait un peu au-dessus de la place, rapport à la hauteur du pont.

Moi je regardais ces couples passer l'un après l'autre devant moi, et à chacun qui s'approchait du milieu du pont vers le bord, anxieusement je plantais mes yeux dessus ; puis tout de suite je sautais à un autre.

Au bout d'un moment la musique cessa et deux par deux, les danseurs, passant sous l'arc-de-triomphe, descendirent les trois marches et se répandirent sur la place ; j'eus encore tout le temps de les bien dévisager : décidément *elle* n'était pas là.

Tout à coup, j'avais retrouvé mon souffle, et une grosse bonne humeur m'était venue, qui fit qu'au lieu de me tenir, comme j'avais fait jusqu'alors, à l'écart, j'allai me mêler aux garçons qui entouraient le tir de pipes ; et même je tirai sur une espèce de mécanique qui représentait une porte, laquelle s'ouvrait quand on touchait le bouton ; alors on voyait apparaître une chambre où une femme se mettait à fesser son enfant, et un des hommes du tir, caché derrière la toile, faisait le bruit de l'enfant qui pleurait.

J'avais vite été reconnu, et les garçons du village s'approchaient de moi avec curiosité (à cause qu'on savait que je travaillais à la ville), me disant : « Tiens ! te voilà, qu'est-ce que tu deviens, depuis le temps qu'on ne t'a vu ? » Et d'autres] : « Salut, ça va bien ? » et ils me tendaient la main.

Puis naturellement : « Est-ce qu'on va boire un verre ? » J'étais de bonne humeur, comme j'ai dit, c'est pourquoi je me laisse entraîner, et nous entrons, toute une bande, aux *Vingt-deux Cantons*. La salle à boire était déjà plus que pleine ; il y avait des gens qui attendaient jusque dans le corridor. Nous entrons quand même ; un nommé Larpin commande un litre, et Rouge debout sur un tabouret avait commencé un discours, parce qu'il était saoul, et quand il était saoul, il lui fallait absolument parler en public, sans quoi, disait-il, il ne dormait pas.

Je me souviens quels rires il y avait partout et quelle gaiété partout, rapport à ce Rouge, et aussi à Guillaume l'Idiot, que je ne sais qui avait amené, et le grand amusement était de lui faire croquer des mouches. On les lui attrapait sur les murs, on les lui tendait, en les tenant par les ailes, il les prenait, et il les avalait. Il en a mangé ce jour-là à sa faim, on peut le dire. Et pendant ce temps, Rouge continuait son discours.

Et pendant ce temps, dans un coin, deux ou trois vieux parlaient politique.

Il y en avait un qui disait :

— Je m'en f..., moi, de ces Bernois et de leurs Chambres fédérales. On n'est pas tellement oublieux qu'on ne se rappelle pas tout ce qu'ils nous ont fait souffrir dans le temps et tous les embêtements qu'on a eus grâce à eux.... Alors à présent, il faudrait aller leur faire des courbettes.... Jamais de la vie !

Tout près de là, un certain Bailly buvait avec une fille qu'on appelait la grosse Marie. Il lui avait passé le bras autour de la taille, et, entre chaque gorgée de vin, l'attirant à lui, il l'embrassait dans le cou. La grosse Marie était toute rouge.

Nous, de notre côté, nous avions vidé notre litre. Et malgré le bruit et les distractions, je ne cessais pas de me dire qu'il fallait qu'avant cinq heures je fusse dans le petit bois.

C'est ainsi que, quand ce fut quatre heures et demie, je me levai sans avoir l'air de rien, sans même avoir fini mon verre, et comme si j'allais rentrer un instant après, je sortis.

Sitôt hors du village, le calme revenait. Il y avait de nouveau le bourdonnement des mouches et des taons autour des crottins sur la route ; un grand soleil donnait sur les pommiers bas et dodus ; par-ci par-là la pointe d'un haut cerisier, dépassant les autres feuillages, se découpait en noir dans le ciel.

Si loin qu'on pouvait voir, personne. D'ailleurs, j'avais déjà quitté la route, et prenant à travers champs je fus vite arrivé au bois.

Je continuais à me sentir tout léger de cœur, me disant que sans doute, si elle n'était pas allée danser, c'était à cause de notre rendez-vous.

Pourtant elle n'était pas à la place où nous nous retrouvions depuis qu'il faisait beau et que les journées s'étaient allongées, mais je devais être en avance.

Je m'assieds donc sous un grand chêne pour l'attendre et il y avait autour de moi des milliers et des milliers de fourmis qui allaient et venaient. Le silence était tellement grand qu'il semblait qu'on entendît le petit bruit de craquement et de grignotement que faisaient leurs

pattes sur les feuilles mortes ; elles portaient des débris de toute espèce entre leurs dents. Un bel oiseau de couleur brune, qui s'était posé au bout d'une branche, la faisait plier comme un fruit trop lourd. Et je continuais de préparer des phrases, arrangeant mes mots dans un certain ordre et choisissant les plus jolis, afin d'avoir tout de suite quelque chose à lui dire, quand elle arriverait.

Elle n'arrivait pas ; et on ne mesure pas le temps dans ces moments-là, mais c'était comme si je l'attendais depuis des heures.

J'attendais, je réfléchissais ; et, plus le temps passait, plus il se levait en moi quelque chose qui était comme ce sable qu'on voit monter du fond du lac, quand on tire son filet ; il faisait de plus en plus trouble en moi.

Elle ne venait toujours pas. Six heures allaient bientôt sonner, M^{lle} Grandjean devait m'attendre. Je ne m'inquiétais pas d'elle. Je ne pensais qu'à Mélanie. « Chère Mélanie ! » me disais-je. Et puis je me disais : « Non, c'est une vilaine fille. »

La musique de la fanfare continuait à se faire entendre ; c'était comme si j'avais eu, dans ma tête aussi, un rond de danse, où mes pensées tournaient. Il y en avait surtout des noires et des grises, mais il en restait une ou deux de blanches. Et tantôt je détestais Mélanie, tantôt je la méprisais, tantôt il me venait une telle tendresse pour elle, que mes bras s'ouvraient malgré moi.

Je me disais : « Il n'est pas possible qu'elle ne vienne pas. » Pourtant de plus en plus le soleil baissait, et maintenant il était caché derrière un nuage. Il y eut alors, avant la vraie nuit, une espèce de demi-nuit qui tomba sur la campagne ; une grande ombre descendit,

elle recouvrit le village ; de plus en plus elle gagnait de mon côté ; tout à coup elle fut sur moi ; et en moi il fit noir aussi, et sur mon pont de danse à moi.

Je m'étais levé, je n'hésitais plus. Je me dis : « Il faut absolument que je lui parle. Si elle n'est pas sur la place de fête, j'irai chez elle. » Je me disais cela, et je songeais bien à sa mère, mais sa mère elle-même ne me faisait plus peur.

C'est qu'il m'aurait été impossible de rentrer à Roche dans l'état où j'étais. Toute espèce de réalité me semblait maintenant préférable à cette incertitude où je me débattais.

Me voilà donc retournant au village. On ne dansait plus ; les musiciens étaient allés manger. Le carrousel lui-même avait cessé de tourner.

Mais des hommes sortirent de l'auberge, avec des lanternes allumées, et ils les pendaient, tout autour du rond de danse, à des poteaux.

Au bout d'un petit moment, les musiciens eux-mêmes reparurent ; ils étaient au nombre de cinq, dont le vieux Meillerat, qui les dirigeait, et qui jouait, lui, de la clarinette.

Ils montent, les cinq, sur l'estrade, et en moins de rien la place se trouve de nouveau couverte de monde ; c'était à ne pas comprendre d'où tous ces gens pouvaient bien sortir.

Des gros nuages noirs passaient dans le ciel ; poussés en divers sens, ils s'emboîtaient l'un dans l'autre, comme les pierres d'un mur ; bientôt ils se furent tous rejoints, les derniers morceaux du ciel bleu disparurent.

Mais le vieux Meillerat avait gonflé ses joues, et ce fut le signal. Pendant une mesure ou deux sa clarinette joua

seule, indiquant la cadence, puis toute la fanfare suivit. Et les couples déjà envahissaient le rond de danse.

Ils étaient plus nombreux encore que l'après-midi ; et on se demandait comment ils allaient tenir tous entre les barrières, d'autant plus qu'à chaque instant il en survenait de nouveaux.

Quant à moi, je m'étais placé à quelque distance de là sous un gros tilleul, voyant ainsi sans être vu. De temps en temps quelqu'un me frôlait, et ce quelqu'un se retournait, tâchant de me reconnaître, mais il n'y arrivait pas parce que j'étais dans l'ombre. Du reste, il commençait à ne plus faire jour du tout ; et, dans cette nuit de plus en plus noire, les lumières des lanternes s'ouvraient comme des yeux. Il n'y eut bientôt plus qu'elles, et les reflets qui en tombaient. Ils faisaient comme des flaques, tout autour du rond de danse, pendant que le milieu restait mal éclairé ; et moi, reprenant mon manège, je tenais mes yeux fixés sur une de ces lanternes, rien de ce qui passait dessous ne pouvait m'échapper. Il passait des têtes, encore des têtes et toujours des têtes. Une seule m'intéressait. Je me disais : « Si celle-là passe, je le verrai bien. Et si elle ne passe pas, je sais ce qu'il me reste à faire. »

Elle passa, la tête. C'était à la troisième danse. Il y avait toujours un terrible tapage sur la place, des hommes saouls se disputaient tout près de moi, le carrousel tournait, on pétillait au tir de pipes, on chantait en chœur dans l'auberge ; tout rentra pour moi dans le silence quand *elle* parut.

Elle avait mis une robe que je ne lui avais jamais vue, une robe de mousseline blanche à volants, serrée à la taille par un ruban bleu, et qui lui laissait le cou nu. Je

ne la reconnus pas tout d'abord, tellement elle était belle dans sa robe, et elle s'était frisé les cheveux. Elle avait lavé ses cheveux qui avaient gonflé en séchant et ils semblaient plus abondants qu'à l'ordinaire. Elle avait un bouquet piqué à son corsage ; elle portait des gants blancs.

Elle s'était arrêtée juste sous la lanterne où je tenais mes yeux attachés, et à présent elle me faisait face, en sorte que je distinguais nettement ses traits. Je la vis sourire, elle posa son bras sur l'épaule de son cavalier.

Ils restèrent un moment ainsi à se regarder, elle souriait toujours. Puis le sourire s'en alla, un peu de rougeur lui vint, elle baissa la tête ; l'autre alors se pencha vers elle, et un moment encore ils restèrent ainsi.

.

C. F. RAMUZ.

(*La suite prochainement.*)



LA DOCTRINE DE MONROE

ET

LA DOCTRINE DE DRAGO

D'APRÈS DES PUBLICATIONS AMÉRICAINES RÉCENTES

Pour peu qu'il y ait une affaire pendante entre l'Amérique et l'une des puissances européennes, il est impossible de ne pas voir rappeler ou discuter dans les journaux la *Doctrine de Monroe*. Nous ne pensons pas nous tromper beaucoup en supposant que, en dehors des publicistes et des jurisconsultes, bien peu de personnes sont exactement renseignées aujourd'hui sur ce qu'est cette fameuse doctrine vieille de quatre-vingts ans. On sait vaguement qu'elle implique, de la part des États américains et surtout de la part des États-Unis, la prétention d'interdire à tout État européen un établissement stable sur le continent américain ou une intervention même légitime en faveur de ses ressortissants contre une république américaine. Mais peut-être ne sera-t-on pas fâché de retrouver ici, en quelques pages, l'historique de cette doctrine, qui a été invoquée presque aussi souvent à tort qu'à raison dans des circonstances très différentes, et dont l'évocation toute récente à propos du canal de Pa-

nama a causé dans les chancelleries européennes, nous ne dirons pas quelque émotion, mais quelque étonnement.

Comment la Doctrine de Monroe a-t-elle été formulée ? Quel en était l'objectif primitif ? Quelles sont les déformations qu'elle a subies depuis trois quarts de siècle ? Et, tout d'abord, quelle en est l'autorité et la valeur juridique ?

James Monroe était président des États-Unis, de 1817 à 1825, à l'époque où les colonies espagnoles en Amérique venaient de se détacher de leur métropole et de proclamer leur indépendance. Sans contester à l'Espagne le droit de régler ce grave différend avec ses ci-devant colonies, on redoutait alors, en Amérique, une intervention des puissances de la Sainte-Alliance, dont le système politique différait essentiellement à cette époque des systèmes démocratiques adoptés dans le Nouveau-Monde. Monroe crut donc opportun d'insérer, de son chef, dans son message annuel du 2 décembre 1823 au Congrès des États-Unis, deux déclarations répondant aux préoccupations du moment.

L'une de ces déclarations se rapportait à des questions de limites pendantes entre les États-Unis, la Russie (qui possédait encore au nord-ouest du continent l'Amérique russe) et l'Angleterre, restée maîtresse du Canada. Monroe considérait comme « dangereuse pour la tranquillité et la sécurité de la république » toute tentative de la part de ces puissants voisins d'étendre leur régime politique en dehors de leurs frontières légitimes. Cette première déclaration perdit très rapidement toute importance, les États-Unis s'étant entendus avec leurs deux voisins et les tendances politiques en Europe s'étant peu d'années plus tard sensiblement modifiées.

Par sa seconde déclaration, le président Monroe pro-

clamait que, si, d'une part, les États-Unis ne songeaient à s'annexer aucune des anciennes possessions espagnoles et ne mettraient aucun obstacle à un arrangement amiable entre la métropole et ses colonies émancipées, et si, d'autre part, ils s'abstiendraient de s'interposer dans les affaires intérieures des puissances de l'ancien monde, ils repousseraient, par tous les moyens en leur pouvoir, l'intervention de ces puissances dans les affaires américaines, sous quelque forme qu'elle se produisît, surtout si elle tendait à implanter dans les colonies ci-devant espagnoles une souveraineté autre que celle de l'Espagne.

C'est en cette seconde déclaration que se résume aujourd'hui la doctrine dite *de Monroe*. Or elle n'a jamais reçu aucune sanction régulière. Il est douteux qu'en 1823 les Américains qui ont lu le message aient donné à ce paragraphe une sérieuse attention ; ils y auront seulement constaté avec satisfaction que leur président partageait leur répugnance à voir des monarchies absolues prendre pied sur le continent américain. De son côté, le Congrès n'engagea sur la question aucune délibération, ne formula aucun vote. Si la « doctrine » a souvent inspiré la politique étrangère des États-Unis, elle n'y a jamais pris le caractère d'une loi, et c'est pourquoi les publicistes lui ont toujours conservé ce simple titre plutôt didactique. Les républiques de l'Amérique espagnole, dans le congrès de Lima de 1865, ont solennellement déclaré l'adopter. Mais elle n'a jamais fait l'objet d'une convention diplomatique avec aucun État non américain. Elle n'a pour l'Europe aucune force obligatoire ; son principe ne fait point partie des principes du droit des gens universellement reconnus et consentis. La

prétention, émise plus d'une fois par les États-Unis depuis trois quarts de siècle, d'en imposer le respect aux puissances européennes, est dénuée de tout fondement juridique.

Il faut ajouter, d'ailleurs, que la simple manifestation des dispositions des États-Unis en matière d'intervention a suffi, presque toujours et sans nulle démonstration militaire de leur part, à prévenir toute tentative européenne dont ils eussent lieu de s'alarmer. L'Amérique du Nord n'a, en réalité, absolument rien à craindre d'aucun État de l'Europe ; elle entretient avec toutes les puissances les plus actives et les plus amicales relations, et les nombreux immigrants qui vont chercher du travail dans les immenses territoires encore inoccupés du continent américain s'y rendent sans la moindre arrière-pensée politique : ils y sont, au contraire, un précieux élément de prospérité par la supériorité de leur culture sur celle des nègres ou des Indiens.

Dans ces conditions, des penseurs américains commencent à se demander si les États-Unis ont encore les mêmes raisons et le même intérêt à continuer à s'armer, dans leur diplomatie, de la Doctrine de Monroe et de quel droit ils le font. On comprend, écrivait récemment M. Charles-F. Dole ¹, qu'ils invitent à s'écarter de leur propre territoire les individus qui songeraient à s'y installer au mépris des droits d'autrui (*trespassers*). Mais leur appartient-il d'exclure systématiquement les autres nations de territoires du continent américain sur lesquels les États-Unis ne possèdent absolument aucun droit ? En admettant qu'ils le fassent dans un sentiment d'hu-

¹ *The Right and Wrong of the Monroe Doctrine*, publié par la *World Peace Foundation*, Boston, 1912.

manité, comme un peuple plus fort en vue de protéger un peuple plus faible contre un adversaire redoutable, n'est-il pas dangereux pour un État, si haut placé qu'il estime être parmi les nations, de se gérer de par le monde comme un redresseur de torts et de s'arroger les attributions d'un *shérif*, d'un juge ou d'un jury ? Supposons, un instant, qu'un semblable droit ait été concédé aux États-Unis. S'il est vrai qu'en 1823 le peuple américain était plein de sympathie pour les jeunes républiques qui avaient secoué le joug de l'Espagne, peut-être y aurait-il aujourd'hui quelque hypocrisie à soutenir qu'il s'intéresse encore aussi sérieusement aux perpétuelles querelles de ses voisins de l'Amérique du Sud. De notre temps, l'Amérique du Nord, avec son prodigieux et si rapide développement, est plutôt quelque peu préoccupée de se gouverner elle-même, de gouverner ses millions de ressortissants de races diverses encore inégalement mûrs pour la liberté.

Sans doute, comme ç'a été le cas ces dernières années à propos des affaires vénézuéliennes, certains gouvernements européens ont pris parfois, dans le but de faire rentrer des créances devenues irrecevables autrement ou de protéger la vie et la liberté de leurs nationaux dans des États du Sud en révolution, des mesures de rigueur qui ont pu être désagréables aux États-Unis. Ces circonstances risquaient d'amener quelques frottements entre eux et ces puissances européennes. Or les affaires de cet ordre sont tout à fait en dehors de celles que la Doctrine de Monroe avait en vue ; et, depuis une quinzaine d'années, on s'est efforcé d'en trouver de meilleures solutions que des expéditions militaires. On a posé de nouvelles règles de droit international dans les Conférences et Congrès tenus depuis vingt ans à La

Haye ; on a créé dans cette dernière ville une Cour arbitrale, et l'on arrivera sans doute prochainement à la création d'une juridiction internationale permanente. Il n'est certes pas indispensable qu'une nation mobilise ses flottes et ses armées pour faire rentrer les créances d'aventuriers qui se sont risqués à des spéculations hasardeuses dans des pays à demi civilisés. On pourrait même se demander dans quelle mesure il y a un intérêt mondial à ce que des expéditions militaires soient entreprises pour venger des missionnaires, des explorateurs ou des commerçants qui sont allés de leur plein gré exposer leurs jours dans des contrées sauvages. Dans tous les cas, les faits de cet ordre soulèvent des questions de droit internationales et non spécialement américaines. Il s'agit de déterminer, en principe, quelle conduite un gouvernement doit tenir lorsque quelques-uns de ses ressortissants, plus ou moins intéressants, réclament son assistance pour réaliser leurs plans personnels à Bogota, à Caracas ou à Péking ; ou encore quel remède le droit international peut et doit offrir quand une ville ou un État d'outre-mer manque à des engagements solennellement contractés à Paris ou à Berlin.

Il a été fait récemment, à cet égard, une proposition qui mérite l'attention. Un éminent homme d'État argentin, M. Drago, a formulé une règle qu'on a appelée de son nom la *Doctrine de Drago*. La Doctrine de Drago est, dans le domaine du droit international, une nouvelle venue, qui se présente bien, mais qui n'a pas encore reçu non plus ses « lettres de grande naturalisation », c'est-à-dire la reconnaissance officielle des États du monde civilisé. Dans la deuxième Conférence de La Haye en 1907, l'un des délégués américains, le général Porter, a discrètement entretenu ses collègues du prin-

cipe posé par M. Drago et tendant à ce que, en matière de dettes à recouvrer, sans exclure d'avance toute mesure plus énergique, il fallût toujours commencer par tenter de résoudre le litige au moyen d'un arbitrage. La proposition a fait l'objet d'un assez long débat. La plupart des puissances ont fini par en admettre le principe, mais avec tant de restrictions diverses que la Doctrine de Drago n'a pas pu, dans le cours de la Conférence de 1907, prendre rang parmi les règles du droit international définitivement acceptées¹.

En ce qui concerne les puissances européennes, beaucoup de bons esprits aux États-Unis pensent que, de nos jours, la Doctrine de Monroe n'a plus la raison d'être qu'elle pouvait avoir en 1823 et que cette vieille épée pourrait, sans nul inconvénient pour la grande république, être remise au fourreau. Mais, on s'est demandé s'il était peut-être opportun de la maintenir pour l'opposer à des adversaires auxquels personne assurément n'aurait songé du temps de Monroe, savoir : au Japon, qui n'est pas sans donner de temps à autre quelque souci à certains hommes d'État de Washington. Qu'en serait-il si le Japon s'avisait de venir fonder une colonie sur le continent nord-américain ? Aujourd'hui que les États-Unis ont mis le pied en Asie, aux Philippines, contre le gré de la population, ils sont bien obligés d'envisager la possibilité qu'à son tour le Japon soit tenté d'occuper de plus ou moins vastes territoires en Amérique. A prendre les choses calmement, cette crainte semble absolument chimérique. Tous ceux qui con-

¹ On trouvera un intéressant exposé de la Doctrine de Drago et des discussions auxquelles elle a donné lieu, dans l'excellent ouvrage de notre savant collègue de la Havane, M. Antonio S. de Bustamante, *La seconde Conférence de la paix en 1907* (trad. française par George Scelle, 1 vol. in-8°, Paris, 1909).

naissent bien le Japon affirment qu'il ne nourrit aucun projet hostile contre l'Amérique : il est beaucoup plus occupé, en Asie même, par ses entreprises en Corée et en Mandchourie. Il entretient avec les États-Unis des relations commerciales de plus en plus actives, ce qui suppose avant tout des rapports pacifiques. S'il y a entre les deux nations une cause de mésintelligence, elle provient uniquement de ce que les États-Unis sont occupés à convertir Hawaï en une sorte de Gibraltar, ce qui ne peut être considéré de l'autre côté du Pacifique que comme une preuve de suspicion et de méfiance. En supposant que, à un moment donné, le Japon songeât à créer une colonie nipponne au Mexique ou dans tel autre État américain, il ne pourrait évidemment réaliser ce projet qu'avec l'assentiment préalable du pays où il s'établirait. L'expérience faite par le Japon à Formose n'a pas été si aisée et si avantageuse qu'il doive être tenté de se fourrer dans un guêpier analogue sur la rive américaine du Pacifique. Mais si, par impossible, le Mexique, ou le Chili, ou tel autre État du Sud trouvait convenance à recevoir sur son territoire une colonie japonaise, quelle ombre de droit auraient les États-Unis à s'y opposer ?

Dans ces dernières années, dit le publiciste dont nous analysons le mémoire, on s'est avisé de donner à la Doctrine de Monroe une nouvelle signification. Il y a maintenant aux États-Unis, des « impérialistes » ou pan-américains, comme il y a ailleurs des pangermanistes, des partisans de la « plus Grande » Bretagne, des panslavistes, et autres chauvins de la même espèce. A leurs yeux, les États-Unis exercent ou doivent exercer une sorte d'hégémonie ou de protectorat sur les deux Amé-

riques, de l'Océan arctique à la Patagonie : Porto-Rico leur appartient déjà ; Cuba, disent-ils, ne peut tarder à leur appartenir, et le Canada aspirera certainement un jour à se joindre à eux ! Au sud des États-Unis, bien peu de peuples donnent de sérieuses garanties de ce qu'on peut appeler un bon gouvernement, un gouvernement stable. L'ouverture du Canal de Panama va rendre encore plus particulièrement nécessaire le contrôle des États-Unis sur l'ensemble du Nouveau-Monde. Le continent encore vierge recèle des richesses de toute sorte et illimitées. Seul, le peuple de la grande république du Nord a la vigueur intellectuelle et les capitaux, et offre la sécurité politique indispensables pour l'exploitation pratique d'un continent qui forme la septième partie de la surface du globe !

Ces phrases sonores, sous le couvert de la Doctrine de Monroe, signifient tout simplement que, si l'on en croit ces mégalomanes, les États-Unis réclament pour eux, ou du moins réclameront au fur et à mesure qu'une occasion s'en présentera, l'ensemble des deux Amériques : ils prétendent exercer sur tout le continent un droit de préemption. Or une semblable extension de la Doctrine de Monroe serait grosse de dangers ; elle aurait les plus redoutables conséquences pour les relations des États-Unis non seulement avec les puissances européennes, mais encore très probablement avec les États de l'Amérique du Sud, qui sont, eux aussi, en pleine voie de rapide développement et n'accepteraient probablement pas aisément une sorte de protectorat. Il est superflu d'ajouter que le droit international qui, dans les temps passés, n'a jamais reconnu à la Doctrine de Monroe, même limitée comme elle l'était, aucune force obligatoire, admettrait bien moins encore la prétention des États-Unis de

considérer tout le Nouveau-Monde comme une réserve leur appartenant et d'empêcher les autres nations d'y pénétrer.

Des financiers plus clairvoyants se sont rendu compte des obstacles auxquels se heurterait forcément une mainmise éventuelle des États-Unis sur l'ensemble du continent américain et ont suggéré une formule moins rébarbative : Ne pourrait-on se montrer obligeant à l'égard des États sud-américains encore peu rompus aux règles d'une sage pratique financière ? Ne leur rendrait-on pas service en allant installer chez eux un régime fiscal honnête, soutenu au besoin par des cuirassés, comme on l'a fait, il y a quelques années, à Saint-Domingue ? Les publicistes de sens rassis et qui connaissent l'histoire, aux États-Unis comme en Europe, n'ont pas eu de peine à répondre à ces hommes d'affaires si soucieux de la prospérité de leurs voisins que leur ingénieuse combinaison serait aussi grave et périlleuse que la prétention à l'hégémonie politique. Quelle nation ayant le souci de son indépendance et de sa dignité consentira jamais à placer ses ports ou ses douanes sous le contrôle d'une puissance étrangère, même parfaitement bienveillante et, en apparence, désintéressée ? Qui pourra démontrer la possibilité d'empêcher qu'un contrôle fiscal dégénère peu à peu en protectorat effectif ?

Il n'est, d'ailleurs, pas permis d'oublier que le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple n'a jamais été considéré comme pouvant servir à gérer, en outre, les affaires d'autres peuples dans l'intérêt de leurs créanciers. Tout au moins faudrait-il que la nation américaine eût clairement accepté cette lourde tâche, par l'entremise des corps délibérants qui ont qualité pour parler en son nom et pour l'engager ; il n'appartiendrait pas au pouvoir exécutif seul de pousser la nation dans

cette voie, et en quelque sorte subrepticement. Or il est parfaitement certain que la nation, dûment consultée, ne consentirait jamais à voir gaspiller les finances de la république en des entreprises douteuses, au profit de brasseurs d'affaires désireux de voir leurs opérations secondées par la marine nationale. Elle a trop besoin, de la part des pouvoirs publics, d'incessants services en vue du développement de son propre bien-être pour approuver une politique qui éparpillerait sur toute l'étendue des deux Amériques l'activité et les ressources du gouvernement.

En résumé, et c'est la conclusion de M. Charles-F. Dole, la Doctrine de Monroe, avec l'extension abusive qu'on tend à lui donner depuis quelques années, menace tout d'abord et gravement les intérêts de tous les travailleurs américains. D'autre part, tant que les États-Unis resteront, comme ils prétendent l'être, les amis des États sud-américains, tant qu'ils tiendront à conserver leurs bonnes relations avec les nations européennes et avec le Japon, ils n'ont plus aucun besoin de cette doctrine, car personne ne menace ni leur complète autonomie ni leur glorieuse indépendance. Si, au contraire, ils songeaient à exploiter le continent dans un intérêt égoïste et à imposer leur suprématie aux autres États qui s'y sont créés, la nouvelle Doctrine de Monroe ne s'appuierait que sur la force et serait une source intarissable de graves conflits internationaux.

Il y a là un son de cloche très différent de celui auquel nous sommes habitués quand on nous parle en Europe de la Doctrine de Monroe ; et il est intéressant de constater qu'il nous arrive de l'autre côté de l'Atlantique.

ERNEST LEHR.

FLEUR MORTELLE

Le règne d'Abdul-Hamid appartient déjà à l'histoire et les événements politiques qui continuent à se dérouler dans la « Jeune Turquie » m'ont remis en mémoire un fait tragique dont je fus témoin.

On ne peut compter les victimes sacrifiées au caprice du « Sultan rouge. » L'avenir ouvrira peu à peu le lourd cahier, encore clos, de tous les meurtres accomplis par ce cruel despote ; mais que de larmes cachées, que d'angoisses ignorées jusqu'ici se révèlent déjà au grand jour !

Au moment de mon voyage à Constantinople on vivait en pleine terreur. L'espionnage et la délation n'avaient pas de bornes. On arrêtait même les étrangers, sous le moindre prétexte. Un de nos amis, un Russe, membre de la première Douma, arrivant de Paris par l'Orient-express, se vit appréhendé après lecture de son passeport, emmené au poste de police où il dut coucher, et ne fut relâché qu'après de nombreuses démarches de l'ambassade. Le motif de l'arrestation était

très simple : « un Russe libéral pouvait faire une propagande dangereuse à Constantinople ! »

Ce simple trait prouvera jusqu'où allait le régime de l'arbitraire absolu.

Revenons à notre récit.

J'arrivais de Crimée par l'*Ollègue*, affreux petit cargo-boat faisant périodiquement les transports de Sébastopol au Bosphore.

Nous avions eu comme compagnons de route quelques commerçants juifs, des Turcs, tous passagers de pont, quatre-vingts vaches ! soixante-dix porcs ! que nous pouvions voir de la passerelle attachés dans leurs stalles par des cordes retenues des deux côtés de la tête.

Bêtes et gens avaient copieusement souffert du mal de mer.

L'entrée du Bosphore est toujours à redouter. On dirait que la mer furieuse et sombre veut empiéter sur le domaine calme et bleu du détroit. Cette rude barre difficile à franchir produisait les effets les plus bizarres sur notre malheureux bateau. Nous roulions, tanguions, semblant sauter sur place, pendant que quelques vaches affolées brisaient leurs cordes et se heurtaient à deux énormes tonneaux ayant, eux aussi, rompu leurs amarres.

Il y eut un instant de panique, vite calmée pourtant ; notre mauvaise coquille reprit son équilibre, voyageurs, vaches et tonneaux retrouvèrent leurs places et nous pûmes enfin contempler les rives délicieuses qui passaient doucement sous nos yeux.



On a trop chanté le Bosphore pour que j'ose ajouter une note aux accords si connus d'un Loti, d'un Farrère

et de tant d'autres, sans oublier Byron, l'illustre et incomparable virtuose. Je dirai donc tout simplement que la vérité n'était pas au-dessous du rêve. A chaque tour d'hélice, chaque recoin découvert me semblait un nid délicieusement caché dans la verdure.

Le goût si sûr et si fin des Orientaux pour l'admirable nature se découvre toujours dans les places choisies entre toutes pour y édifier la demeure rustique, ou le palais de marbre, ou les temples de la prière.

Certaines sinuosités de la côte me rappelaient d'autres Edens entrevus au bord du détroit de Messine ; nous savons, hélas ! trop cruellement aujourd'hui combien est frêle l'œuvre de l'homme, contre les colères terribles de cette terre, qui semble parfois se réveiller comme pour secouer son joug.

Ici tout paraît immuable ! On montre des tours plusieurs fois centenaires, sœurs jumelles de celles que j'ai admirées en Crimée et qui datent de l'époque où la République génoise étendait son omnipotence commerciale jusqu'aux confins de la mer Noire.



Plus nous nous approchons de Constantinople, plus les villas, les palais deviennent nombreux. Je vois certaines petites maisons, battues par l'eau, qui peuvent être louées, me dit-on, pour trois cents francs par an, meublées, oh ! meublées à la turque : tables, chaises, lit en bois blanc et, comme lavabo, la cuvette de cuivre avec son aiguière si gracieuse et si svelte qu'elle semble être bibelot d'étagère plutôt que vulgaire pot à eau.

Ne serait-ce pas ici l'idéal du « petit trou pas cher »... quoique un tantinet lointain ?



Voilà Constantinople, — Stamboul, — au loin la côte d'Asie, Scutari.

Les maisons se coudoient, cascaden les unes sur les autres, et les barques attachées aux pilotis semblent prolonger indéfiniment la descente de la ville dans les eaux du Bosphore.

Quelques *yalis* de marbres blancs éveillent une tonalité crue dans les teintes douces qui les entourent.

De tous côtés les dômes des mosquées lourdement arrondis et les minarets piquant les nuages rosés du soir.

Notre cargo ralentit sa marche. Le soleil se couche peu à peu au-dessus de nos têtes, à nos pieds l'or fluide se roule dans les vagues ; nous sommes en pleine apothéose. J'admire et... je me tais.



Nous débarquerons à quai, heureusement ! Nous éviterons ainsi toutes les mains et les péniches qui rêvent de nous happer au passage.

Les voyageurs du pont font et refont des paquets mystérieux.

La douane.... Je redescends de mon rêve d'or pour me souvenir que moi aussi je cours les risques d'une énorme contravention. Je me suis chargée, à la demande de mes amis, d'un monstrueux jambon, viande prohibée et très chère à Péra même. Il s'agit de passer cela adroitement et j'espère que l'expérience acquise en maint voyage me servira.

Revision des passeports sévèrement faite, débarquement. L'enchantement disparaît. Misère, boue, malpropreté, — côté bas peuple ; uniformes, galons, sabres et bâtons, — côté fonctionnaires.

Au milieu de la cohue, je trouve mon jeune ami Richard Dini, venu seul à ma rencontre. Je lui avoue mon jambon ! Nous allons bravement dans la salle des visites, avec mes malles, qu'il accompagne d'un sourire !

Quant au gros paquet palpé par un employé, il paraît suspect ; on le retourne, on le flaire, et l'odeur antipathique à tout bon Turc révèle le contenu sans que nous ayons à dire un mot.

Alors se passe la scène la plus joliment mimée que j'aie vue de ma vie. M. Dini, sans un mot, regardant si nous étions bien seuls dans notre coin, tire une pièce de monnaie de sa poche et la montre délicatement.... Pas un signe de l'adversaire. — Seconde offre avec la mise doublée. — Mince sourire de dédain sous les belles moustaches turques ; légère négation dans le mouvement de la tête avec un petit air de dire : « Al-lons, ne vous fichez pas de moi ! » Troisième exhibition : la grosse pièce cette fois ! L'agent s'avance comme pour soulever l'objet du litige, glisse adroitement sa main à la rencontre de celle de M. Dini et d'un geste très noble nous indique la porte de sortie.

Je garde avec peine mon sérieux ; je n'avais jamais vu accepter le bakchich avec autant de dignité.

Par contre, j'oublie un vêtement de fourrure dans le fiacre qui nous emmène, et le lendemain matin je suis réveillée par un brave cocher qui, n'ayant pu me le rendre le soir même, me le rapportait au petit jour.

J'en fus étonnée ; mais mes hôtes (des Italiens habitant Constantinople depuis plusieurs générations) me dirent ce qu'on ne pourrait trop répéter. Le Turc homme du peuple est honnête et bon. On peut avoir confiance en sa parole ; en revanche, tout ce qui touche au sultan, de près ou de loin, ne vit que de concussions

ou de rapines. N'oublions pas que nous sommes ici sous le régime d'Abdul-Hamid : il y a comme partout quelques exceptions, mais elles sont si rares qu'il est facile de les compter.



La maison de mes hôtes est originalement construite, très haute, mais étroite. Trois grandes pièces forment les étages successifs qui mènent à un toit plat, superbe terrasse, prolongement de l'atelier du maître, M. Pietro Dini, peintre attitré du sultan, le père de mon jeune ami Richard.

Toute la famille m'accueille avec cette grâce si franche et si cordiale des Italiens.

M^{me} Dini, encore belle, alerte et gaie comme une toute jeune femme ; — Alba, la fille chérie, aux grands yeux charmeurs, délicate et frêle, avec cette morbidezza particulière à certaines Vénitiennes... de Venise.

Je passai plusieurs jours à visiter les deux villes si distinctes l'une de l'autre, et, si je ne découvris pas Stamboul, je dois dire que toute ma sympathie alla aux vieilles et splendides mosquées, aux quartiers les plus reculés et les plus pittoresques.

Certaines rues invraisemblables sont restées photographiées dans ma mémoire. Rues étroites aux maisons toutes de guingois soutenues par des poutres transversales. Pavé illusoire, se changeant brusquement en escalier, sur lequel glissent les femmes semblables à de grands fantômes sombres, jouent de beaux marmots et descendent de petits ânes qui s'arrêtent pour grignoter les feuilles d'un arbre, poussé je ne sais comment au milieu des marches. A l'extrémité de ces couloirs tortueux, au bout de ces ruelles sombres, un étincellement,

une orgie de lumière: l'eau profonde du Bosphore reflétant toutes les tonalités du ciel.

C'était une fête pour moi d'être accompagnée par M. Dini et son fils qui me ménageaient ainsi, avec leur sens artistique, des joies imprévues et spontanées, m'arrachant des cris d'admiration suivis de long silence.

Malheureusement je ne pouvais profiter toujours de la société du maître, retenu souvent par une sérieuse maladie de cœur et, souvent, le caprice du sultan, le faisant appeler à l'improviste.

Quant à Richard, fervent admirateur du parti jeune-turc, ayant fait toutes ses études au lycée de Péra, plus patriote qu'un Macédonien, il disparaissait parfois plusieurs jours en nous laissant quelque laconique billet d'explication: « N'attendez pas, retenu par le comité. »

Ces absences affolaient sa mère et sa sœur; le père, plus calme, recommandait la prudence, mais ne blâmait pas son fils de prendre part à ce noble mouvement d'évolution de tout un peuple.

Pour moi, il me semblait parfois vivre sur un volcan: l'anxiété de mes amies, la crainte de parler haut devant les domestiques, les sous-entendus employés dans la conversation quand nous nous trouvions en public me donnaient un peu l'âme d'une nihiliste traquée par la police russe. J'avais changé de pays pour trouver, hélas! sous d'autres étiquettes le même état de choses.



Un soir nous attendîmes Richard pour nous mettre à table.

Absent depuis deux jours, il nous avait envoyé quelques lignes de sa main nous annonçant sa venue

pour le repas familial. La mère, tout heureuse, le père, mieux portant, Alba chantonnant au piano, tâchaient de se cacher mutuellement leur impatience. Les minutes passèrent, l'heure sonna. On attendit en vain. Richard ne rentra pas.

Inutile de dire dans quelle angoisse nous passâmes cette soirée. Nous savions que depuis peu il faisait partie d'un nouveau club qui se réunissait chez un ami et où on rédigeait des notes secrètes pour les comités de Paris et de Genève. Richard s'était chargé de cette rédaction, et, si sa nationalité d'Italien lui donnait plus d'audace, elle n'excluait pas tous dangers. Nous savions aussi comme il était facile de faire disparaître, même un étranger, sans qu'aucune ambassade pût mener une enquête à bonne fin. On trouvait toujours un motif « avoué » à un accident mortel, mais la vraie cause restait éternellement dans l'ombre. La vie suspecte de Richard était donc une menace continuelle suspendue sur lui et sur tous les membres de sa famille.

Vers onze heures je forçai M. Dini et Alba d'aller se reposer; que pouvions-nous faire? Le sommeil n'est-il pas le grand repos, le grand consolateur? J'aurais voulu leur verser à tous un peu d'oubli et rester seule à veiller.

Je m'approchai de la fenêtre; la nuit était noire à ne pas voir la bordure claire des chiens pelotonnés sur le trottoir.

L'attente commença.



Nous nous étions assoupies, je crois, mon amie et moi, dans nos fauteuils, quand un violent coup de sonnette nous fit bondir, droites l'une devant l'autre, le cœur battant à se briser.

Second coup de timbre plus long, plus impératif. Deux heures tintent à la pendule. Qui peut venir ainsi dans la nuit? Ce n'est pas Richard, il connaît trop la nervosité malade de son père pour oser le réveiller aussi brusquement. On arrive sans doute prévenir les parents de son arrestation!

Toutes ces suppositions, je les fis, comme la mère, en même temps que nous descendions ouvrir la porte.

M^{me} Dini, tremblante, regarda par le petit judas et tout bas me dit:

— C'est une voiture du palais!

Le saïs et les chevaux s'impatiantant, elle demanda à mi-voix, toujours dans l'espoir que son mari n'entendrait pas:

— Que voulez-vous?

Le cocher lui répondit en turc en lui tendant un billet qu'elle me traduisit immédiatement: « Ordre de Sa Majesté à M. Dini de se rendre sur-le-champ au palais. »

La malheureuse femme ne pouvait dire un mot; elle me regardait, les yeux dilatés de terreur, ne sachant que faire, quand tout à coup la voix rauque de M. Dini questionna, impatiente:

— Voyons, montez! parlez! Qui est là? Est-ce pour Richard?

— Non, non, il ne s'agit pas de Richard, ce n'est rien, nous venons vous expliquer....

C'était moi, moi seule, qui répondais; ma pauvre amie me suivait en tremblant: chaque marche de cette courte rampe lui donnait un coup au cœur et lui semblait un calvaire sans fin.

M. Dini, en voyant le visage bouleversé de sa femme, pressentit un malheur. Alba, plus frêle et plus jolie que

jamais dans sa longue robe de nuit, se jeta sur sa mère en criant: « Maman! maman! » comme un pauvre bébé affolé.

Je racontai tout à M. Dini, qui ne s'illusionna pas longtemps. Pour que le sultan l'envoyât quérir ainsi au milieu de la nuit, c'est qu'il s'agissait d'une affaire grave: l'arrestation de Richard, sûrement, et une confrontation immédiate avec son père, qui, pouvant parfois approcher du monarque, était plus spécialement surveillé que tout autre.

Que faire? refuser de partir sous prétexte de maladie? Aller au consulat italien?

Mais par où s'enfuir? Il n'y a qu'une porte et la voiture est bien gardée. Les hommes qui sont là, souvent des brutes, ne reculeront pas devant une prise de corps, si les ordres sont formels.

Toutes nos idées se brouillent, nous ne voyons plus que l'horrible nécessité d'obéir.

Peut-être pourra-t-il sauvegarder la vie de son fils par une soumission plus prompte, plus complète.

Le malheureux homme s'habille, aidé par Alba et ma pauvre amie, qui agit et parle maintenant comme en rêve:

— Tu sauveras peut-être Richard; mais si ce maudit s'en prend à toi, reviendras-tu? Comment saurons-nous ce qui t'arrive?

Devant l'angoisse de sa femme, M. Pietro reprend assez d'énergie pour la consoler et lui donner un peu d'espoir.

Nous descendons, et tout bas, de crainte de montrer sa douleur aux séides du sultan, notre ami serre sur son cœur Alba et la pauvre mère qui sanglotent.

Il monte dans un superbe coupé que nous cache

bientôt la nuit sombre. La porte se ferme, le bruit s'éteint, tout est fini... il est loin déjà.



Et... l'attente recommence.

Il faut avoir vécu certaines heures d'angoisse pour pouvoir les décrire. J'avais passé récemment par de cruelles émotions pendant un *pogrom* russe où nous avions abrité quelques familles de juifs que les inoujiks voulaient massacrer, mais rien ne m'étreignit le cœur comme cette veillée lugubre où tous nos nerfs vibraient au moindre bruit.

Roulement lointain de voiture, pas de piétons martelant le pavé, choc du bâton du veilleur de nuit, aboiement d'un chien, claquement d'une fenêtre voisine brusquement close, tout nous bouleversait, nous faisait tressaillir de la tête aux pieds, tandis qu'Alba tremblait d'un continuel frisson qui l'empêchait de parler.

Trois heures, trois heures et demie. Rien, toujours rien.

Tout à coup, nous écoutons anxieuses. Un bruit de pas vif et alerte s'approche de nous, ralentit tout près de la maison. Nous nous précipitons au mirador du salon, un homme s'arrête, ouvre la porte : c'est Richard.

Ah ! de ma vie je n'oublierai ce cri de mère. C'était presque un rugissement de bête blessée. En un bond, elle était dans les bras de son fils, et, toute haletante, le couvrant de baisers, elle lui raconte ce qui vient de se passer.

Malgré son empire sur lui-même, le jeune homme pâlit et hésite dans sa réponse :

— Que peut-il être arrivé ? Je ne suis pour rien dans l'arrestation de mon père. (Il dit pourtant « arresta-

tion »). Le secret de notre comité n'a pas été trahi, personne de nous n'a été inquiété, nous aurions pâti les premiers, si la police avait eu quelque indice, — mais il n'y a rien, j'en suis certain ; il faut chercher d'un autre côté.

Le doute renaît, l'anxiété est moins pénible pourtant. L'épouse tremble encore ; mais la mère est plus calme ; l'ogre ne lui prendra qu'un seul de ses aimés ! Alba pleure toujours et invoque tout bas sa *madonna* préférée.

Je suis exténuée et n'ai plus aucun ressort ; pour consoler mes amis, j'ai épuisé mon cœur !



Le jour arrive grisâtre, une pluie légère comme une brume endeuille tout l'horizon. Je monte sur la terrasse et notre petite rue, enchevêtrée dans tant d'autres, me paraît triste à mourir, avec tous ces toits qui semblent pleurer.

La lugubre veillée est terminée enfin !

Tous ceux qui ont souffert savent combien la douleur s'exacerbe pendant la nuit. L'aube semble apporter toujours un peu de réconfort et d'espoir.

Il en fut de même pour nous.

Richard voulait aller aux nouvelles, tâcher d'avoir un indice, un renseignement. Mais à qui le demander... et à quoi bon ? Le tigre rend-il sa proie ? Le Sultan rouge a-t-il jamais fait grâce ? Qui ne sait combien la peur rend féroces les cœurs lâches : et, y eut-il jamais sur terre homme plus poltron qu'Abdul-Hamid ? Toutes ces raisons firent que nous gardâmes Richard auprès de nous ; sa présence seule réconfortait mes amies.



La ville s'éveillait peu à peu. Les volets s'ouvraient en claquant aux maisons voisines ; les chiens aboyant se par-

tageaient les premiers débris jetés sur le trottoir. Les cloches se mirent à sonner joyeusement, et nous rappelèrent que c'était dimanche.

Nous ne quittions plus les fenêtres et nous épiions chaque silhouette vaguement entrevue. Peu à peu les cris des marchands augmentèrent les rumeurs du dehors, et, ce ne fut bientôt plus que l'éternelle mélopée des rues de Constantinople, où de minuscules petits ânes apportent chaque jour aux ménagères les provisions qu'elles ne peuvent aller quérir plus loin.

Je me distrayais un peu de tous ces bruits divers qui donnent à chaque pays sa note originale.

Alba courut à l'église voisine s'agenouiller aux pieds de sa *madonna*, et revint peu après, l'âme plus calme.

Quelle consolation plus forte que la prière pourra-t-on jamais trouver pour ceux qui ont la foi?...



Tout à coup j'aperçus un équipage ressemblant à celui que nous avions si mal vu dans la nuit. Je cédai ma place à mes amies qui, haletantes, sans un mot, regardaient le coupé s'approcher de la maison. Bien avant d'arriver, les chevaux ralentirent leur allure et nous vîmes M. Dini, penché à la portière, nous faire de grands signes de joie.

D'un bond nous fûmes tous au bas de l'escalier !

Alba ouvrit la porte et sans vergogne sauta dans la rue au cou de son père. Richard, tout aussi ému que sa sœur, le prit par le bras et l'amena auprès de ma pauvre amie que ces émotions successives avaient brisée.

M. Dini, encore bouleversé, nous raconta les heures étranges qu'il venait de passer.

— Après vous avoir quittées, nous dit-il, j'arrivai en

peu de temps devant le palais. Toujours en coupé je franchis les immenses cours entourées de leur trois murs d'enceinte ; on me fit passer par des appartements inconnus et, de valets à chambellans, j'arrivai auprès du dieu. J'entrai tout à coup dans une serre admirablement éclairée et là, seul dans un coin, j'aperçus Abdul Hamid en contemplation devant une fleur. Toute sa physionomie, d'habitude si terne et si lasse, semblait sourire d'un sourire détendu, heureux, comme je ne lui en avais jamais vu. Sans préambule et de sa voix toujours voilée il me dit en turc :

» — Voici vos couleurs ; asseyez-vous et tâchez de me copier exactement cette fleur.

» C'était pour cela ! c'était pour copier une fleur, pour fixer sur mon papier cette éclosion de rêve que le sultan m'avait fait enlever pendant la nuit, sans me donner la moindre explication !

» Je m'effondrai sur ma chaise, plutôt que je ne m'assis et, l'âme en joie, je me mis à l'ouvrage avec une ardeur que vous comprendrez facilement. L'émotion faisait trembler mes doigts ; les battements de mon cœur ne pouvaient reprendre leur cours régulier. Abdul-Hamid ne se doutait certes pas, dans son égoïsme de tyran, de la terreur que ses ordres avaient pu m'inspirer, à moi et aux miens. Il s'absorba, sans un mot de plus, dans son admiration. La fleur s'était ouverte, paraît-il, devant lui, et le gardien qu'il avait mis en faction jour et nuit pour guetter l'éclosion de cette plante rare avait ordre de le prévenir à quelque heure que ce fût. »

Le sultan a toujours été grand amateur de fleurs. Cette passion est peut-être le seul « petit coin bleu » de cette âme impitoyable.

— Quant à moi, continua M. Dini, j'admirai tout en

peignant le chef-d'œuvre que j'avais sous les yeux. L'orchidée était une de ces plantes ayant des allures de bêtes méchantes. Il semblait que la fleur devait attirer l'homme par toutes les analogies cruelles qu'elle paraissait contenir. De longs pétales rosés terminés comme par une griffe se contournaient douloureusement. L'intérieur du calice, tacheté comme une peau de tigre, faisait ressortir tout au fond le point idéal : un rubis tombé là, comme une goutte de sang. C'était une merveille, et je comprenais maintenant l'admiration d'Abdul-Hamid.... Je terminai de mon mieux la copie demandée. Le sultan parut satisfait de mon œuvre et me renvoya bien calme dans ce même coupé où j'avais ressenti de si vives émotions.



M. Dini acheva son récit péniblement ; les premiers moments de joie passés, la détente se fit pénible et douloureuse.

Je partis de Constantinople, laissant mes amis sous une impression de crainte sérieuse. Les accès d'étouffement du maître devenaient chaque jour plus fréquents. La fêlure du corps était trop grande, le dernier choc trop rude l'avait brisé. Je reçus de mes amis, un mois après, une laconique dépêche : « Père mort hier. »

La fleur étrange et mauvaise, au cœur de sang, l'avait tué.

J. MURAIRE-BERTREN.



LE MILLION

ROMAN

SECONDE PARTIE ¹

IV

Que de beaux rêves M^{me} Lesueur ne fit-elle pas pendant ces quelques jours ! Elle planait très haut au-dessus des petits tracassés de la vie quotidienne. Julie connut des heures charmantes, et son intimité avec le garçon d'hôtel devint complète.

Assise dans la salle à manger, un ouvrage entre les mains, M^{me} Lesueur ne pensait plus à surveiller la cuisine ; les yeux perdus, la mine béate, elle suivait dans le vide des songes dorés.

M. Lesueur lui-même se laissait gagner par cette folie, et, bien que son imagination fût moins vagabonde que celle de sa femme, il se sentait ébranlé par cette idée, *qu'après tout c'était possible.*

Le jour du tirage arriva ; c'était un jour comme les autres : gris, maussade et froid. Dès le matin, M^{me} Lesueur ne vit autour d'elle que des présages. La blanchis-

¹ Pour la première partie, voir la livraison de novembre.

seuse ayant rapporté le linge, avant de le compter, elle se dit :

« S'il ne manque rien, c'est bon signe. »

Elle le compta fiévreusement ; il manquait deux cols, une paire de manchettes, une serviette de table, deux torchons. Elle fut atterrée tout d'abord, mais ne tarda pas à se rassurer :

« Que je suis bête ! Quel rapport y a-t-il entre ce linge et notre billet ? »

Alors, pour se tranquilliser tout à fait, elle décida que, si elle arrivait à faire sa toilette avant le retour de Julie, ce serait signe de gain. Comme une folle, elle s'agita dans sa chambre, s'arracha, en se coiffant, une bonne poignée de cheveux, mit tout sens dessus dessous, éclaboussa le cabinet de toilette, et rouge, triomphante, se trouva prête en quelques minutes : Julie n'était pas rentrée !

Après le déjeuner, elle s'assit devant la fenêtre, incapable de travailler. Elle avait besoin de mouvement, et cependant elle ne pouvait pas quitter la croisée, d'où elle épiait la venue des camelots. Leurs cris bourdonnaient dans sa tête, parfois si nettement qu'elle tendait l'oreille davantage, croyant qu'ils portaient de la rue ; mais rien ne venait, et, énervée d'attendre, elle eut une minute de découragement. La fragilité de ses rêves lui apparut. Un voile se déchira devant ses yeux. Pourquoi son billet sortirait-il entre des milliers d'autres ? Elle était folle de se mettre en pareil état ! Que cela leur arrivât, à eux justement, c'était impossible ! Jusque dans son doute, elle faisait d'elle, inconsciemment, le centre du monde, en attachant à l'idée de son gain celle d'un hasard spécialement prodigieux. Mais un cri retentit au loin, et, soudain reconquise par l'espoir, craignant de s'être trompée, elle écouta.

La voix lointaine du camelot résonna de nouveau. M^{me} Lesueur ne fit qu'un bond jusqu'à la cuisine, où Julie, accroupie, lavait son dallage.

— Descendez vite, lui dit-elle, et rapportez-moi la liste des numéros gagnants.

Julie redressa la tête et dit en riant :

— Madame a donc un billet ?

M^{me} Lesueur s'impatienta de la voir rester calme :

— Cela ne vous regarde pas. Dépêchez-vous.

Julie se releva, et, comme elle s'essuyait encore es mains à son tablier sale, M^{me} Lesueur la poussa dehors.

Elle courut à sa chambre et prit le billet dans l'armoire. Seule dans l'appartement, elle répétait à mi-voix : « Numéro 18 321, série 26.... numéro 18 321, série 26... » pendant que, dans la rue, le hurlement du vendeur semblait couvrir le bruit des omnibus et des fiacres :

— Liste complète des numéros gagnants !

Un moment après, Julie remontait. M^{me} Lesueur lui arracha la feuille, qu'elle parcourut, haletante, pendant que Julie, immobile, la regardait, un sourire stupide sur les lèvres. Mais les lettres dansaient devant ses yeux, elle se trompait de page. Tout à coup elle eut un éblouissement : les nombres 18 321 et 26 venaient de lui apparaître avec une netteté extraordinaire. Puis tout se brouilla. Elle se laissa tomber sur une chaise ; elle voulut comprendre, reprit la feuille, et revit encore les mêmes chiffres.

Il n'y avait pas de doute !

Elle restait assise, sans force, abasourdie, incapable d'imaginer comme réel ce fantastique dénouement que, dans ces derniers jours, elle n'avait pas cessé de se représenter. Elle s'était vue cent fois apprenant cette nouvelle ; elle avait cru éprouver, rien qu'en y songeant, des sen-

sations de bonheur ineffable ; elle s'était si bien laissé prendre à ses visions qu'elle avait eu souvent de la peine à en sortir. Et, maintenant, voilà qu'elle n'éprouvait plus rien, ne comprenait plus rien !

Julie, qui ne riait plus, lui dit :

— Madame est malade ?

Les yeux perdus dans le vague, elle n'entendit pas. Elle ne savait plus si ce qui lui arrivait était triste ou gai. Elle resta quelque temps ainsi, sans volonté ; puis son esprit s'habitua peu à peu à l'idée qu'un événement considérable venait de se produire, dont elle se sentait encore incapable d'apercevoir les conséquences. Le million n'était plus pour elle les toilettes, le luxe, les réceptions ; c'était seulement quelque chose d'énorme, une sorte de boule en or très précieuse, dont elle ne savait que faire. Elle avait repris son calme.

— Madame va mieux ? demanda Julie qui n'avait pas cessé de la regarder.

— Oui. Je n'ai rien. Vous pouvez retourner à la cuisine.

Quand elle fut seule, l'idée lui vint qu'il fallait prévenir son mari. Elle fit un effort, se leva, alla mettre son chapeau, se regarda dans la glace sans se voir ; elle prit ses gants et, bien que le ciel fût parfaitement bleu, son parapluie.

En passant devant la cuisine, elle dit à Julie, qui la regardait surprise :

— Je sors.

Puis, automatiquement, elle descendit l'escalier. Dans la rue, sur le trottoir, elle attendit l'omnibus, ne percevant autour d'elle rien des gens ni des choses. Un cocher de fiacre, la croyant en quête d'une voiture, s'arrêta devant elle.

Un gamin qui passait lui cria sous le nez :

— Liste complète des numéros gagnants !

Elle reprit conscience.

« Oui, le million, c'est nous qui l'avons gagné, se disait-elle. Hier encore nous n'avions rien, et aujourd'hui nous sommes riches ! Hier.... »

Et, en songeant aux jours passés, elle retrouva ses rêves ; tous ses désirs lui revinrent en foule ; une joie immense l'envahit. Le million cessa d'être une masse monstrueuse, écrasante : il redevint robes, voitures, soirées, festins, voyages. Elle sourit en songeant à l'omnibus qu'elle attendait ; elle monta dans le fiacre, avec des gestes de grande dame qui veut montrer sa toilette.

Elle donna l'adresse, puis s'installa largement : elle se sentait chez elle. Tandis que la voiture l'emportait, elle regardait, par les vitres, le déroulement des devantures, pensant que tout cela serait à elle, si elle le voulait.

Que de choses elle aurait à faire ! Elle ne savait encore par où commencer ; Antoine et elle en décideraient ensemble.

Au fait, son mari n'avait peut-être encore rien appris. A l'ivresse de lui porter la nouvelle s'ajoutait celle de songer que, toute cette fortune, c'était à elle qu'il la devait. N'était-ce pas elle qui avait tenu à acheter un billet ?

Le fiacre arrêté, elle descendit et entra dans le bureau. Son mari venait de partir.

— M. Lesueur s'est sans doute senti souffrant, dit un employé ; car il est sorti très brusquement.

M^{me} Lesueur eut un radieux sourire.

« Il sait tout », se dit-elle.

Et, voyant l'employé stupéfait de cette joie, elle eut envie, un instant, de le prendre pour confident de son bonheur ; mais elle se retint, et, comme elle éprouvait

par-dessus tout le besoin de manifester son allégresse, de revoir son mari, de parler, de faire des projets, elle s'en alla très vite, remonta en voiture et se fit reconduire chez elle.

Quand elle sonna à la porte, Julie accourut, épanouie, gesticulant :

— Madame, madame ! Monsieur m'a dit ! C'est ça qu'est de la chance !

M^{me} Lesueur fut un peu mécontente de trouver sa bonne si tôt renseignée ; mais M. Lesueur arrivait, tout joyeux, et, ouvrant les bras à sa femme :

— Allons ! dit-il, pour fêter ce beau jour, nous pouvons bien nous embrasser.

Ils s'assirent dans la salle à manger, l'un en face de l'autre, et commencèrent à se raconter comment ils avaient appris la chose. Ils parlaient en même temps ; M. Lesueur disait :

— C'est drôle ! Moi, ça ne m'a rien fait.

Et M^{me} Lesueur ajoutait :

— Moi non plus, je ne comprenais pas.

Puis ce furent des projets : M. Lesueur voulait voyager. M^{me} Lesueur objecta :

— Et ton bureau ?

Il eut un geste vague :

— Oh ! mon bureau ! On verra. On arrangera ça.

M^{me} Lesueur n'insista pas. Elle remit par habitude son vieux peignoir bleu.

Tout à coup une idée lui vint :

— Que diront les Granger, les Marty, les Dalmot ?

— Ils ne sauront rien, reprit son mari.

Elle parut incrédule ; au fond d'elle-même, elle sentait un vague désir d'informer tout le monde.

« Après tout, se disait-elle, c'est stupide de vouloir ca-

cher qu'on gagne à une loterie; ce n'est pas malhonnête.»

Ils étaient tous deux très excités. M. Lesueur, surtout, gesticulait en parlant. Il perdait rarement son calme, et, même à ses heures d'espérance, il n'avait jamais pu concevoir une existence autre que la sienne. Pourtant, à présent, tout lui semblait possible et beau.

M^{me} Lesueur, les jours précédents, avait vécu dans un monde de chimères, oubliant toute son existence passée et présente pour ne voir devant elle qu'un avenir lumineux et attirant. Mais, depuis qu'elle avait acquis le droit de rêver à son aise, elle était retombée dans la réalité. Elle ne sentait plus rien d'inouï ni de fantastique dans leur richesse soudaine : c'était déjà pour elle un fait accompli, dont on ne s'étonne plus. Elle était seulement heureuse, satisfaite des choses et d'elle-même.

M. Lesueur demanda :

— Quand partons-nous ? Demain ?

M^{me} Lesueur protesta :

— Comment, demain ! Mais nous avons, d'abord, bien des choses à régler.

Elle pensait à de multiples achats, à des toilettes, à des bijoux.

Comme ils causaient ainsi, un coup de sonnette les fit tressaillir.

— Qui peut sonner à cette heure ?

Ils écoutèrent. Julie parlait à la porte, et la voix du visiteur leur était inconnue.

— Qui cela peut-il bien être ? répéta M. Lesueur à mi-voix.

Ils n'osaient respirer ; ils s'interrogeaient du regard.

Julie entr'ouvrit la porte et dit :

— C'est un monsieur qui veut vous voir.

— Quel monsieur ? dit M^{me} Lesueur.

— Je ne le connais pas, répondit Julie; il dit seulement qu'il faut absolument qu'il voie monsieur et madame.

— Faites entrer au salon, dit M^{me} Lesueur.

Ils restaient immobiles sur leurs chaises, troublés par cette visite inattendue. M^{me} Lesueur eut cette idée : « Si c'était un voleur ? » Elle craignit pour ses bibelots.

— Allons-y vite, dit-elle.

Leur surprise ne diminua pas quand ils se trouvèrent en présence d'un jeune inconnu, élégant, souriant, le chapeau à la main, l'air à la fois aimable et protecteur, qui prit immédiatement la parole avec aisance. Il s'adressait spécialement à M^{me} Lesueur, qui se sentit très honorée :

— Excusez-moi, madame, si j'ose ainsi vous déranger ; mais j'espère que mon titre de rédacteur au *Grand Journal* me fera pardonner mon audace.

Peu habitués à des manières aussi distinguées, M. et M^{me} Lesueur ne savaient que répondre. Ils dirent ensemble :

— Oh ! monsieur ! Mais comment donc, monsieur !....

— Nous n'ignorons pas, continua l'étranger, le grand bonheur qui vous arrive ; aussi permettez-moi tout d'abord de vous adresser mes plus sincères félicitations.

M. et M^{me} Lesueur rougirent et baissèrent les yeux.

— Le journal que je représente, poursuivit-il, serait très heureux de pouvoir offrir à ses lecteurs quelques renseignements sur le couple fortuné que le hasard a fait sortir d'une obscurité où hier encore il était plongé. Seriez-vous assez aimables pour me donner ces renseignements ? acheva-t-il d'un air câlin, tandis que son regard d'une douceur caressante enveloppait toute la personne de M^{me} Lesueur.

« C'est une interview », pensa M. Lesueur, extrêmement flatté.

— Monsieur, je suis tout à votre disposition, dit-il.

La joie de M^{me} Lesueur était mêlée de dépit. Sa robe de chambre bleue, propre, mais simple, n'était pas la toilette qui convenait à une pareille cérémonie ; elle eût voulu s'en excuser, mais les mots ne lui venaient pas.

— Voulez-vous me donner quelques détails sur votre vie passée ? dit le journaliste à M. Lesueur.

Puis il tira un carnet, un stylographe, et attendit.

M. Lesueur, intimidé, ne savait par où commencer : il dit d'abord où et quand il était né, puis il se mit à parler de son père, de sa mère, de son pauvre frère qu'il avait perdu depuis dix ans. A ces souvenirs, il s'attendrit ; mais l'inconnu l'arrêta :

— Indiquez-moi votre façon de vivre, vos occupations.

M. Lesueur laissa de côté, avec regret, toute une partie de son existence. Il commença à décrire sa monotone vie de bureau ; il dépeignit ses chefs ; il dit à quelle heure il entra, à quelle heure il sortait ; mais le jeune homme, encore une fois, lui coupa la parole. Il se tourna vers M^{me} Lesueur :

— Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de prendre un billet, madame ?

M. Lesueur, un peu vexé, se tut ; sa femme, ravie, se mit à raconter, sans négliger aucun détail, leur réception, la conversation pendant le thé, son insistance auprès de son mari. Elle allait parler du déjeuner au restaurant, mais son interlocuteur l'arrêta, et, sur le ton de quelqu'un qui veut en finir, demanda :

— Maintenant, que comptez-vous faire ?

— Nous voulons voyager, dit M. Lesueur.

Et M^{me} Lesueur expliqua :

— Nous désirons voir du pays.

Le journaliste remit dans sa poche son carnet et sa plume ; il n'avait inscrit que la date de naissance de M. Lesueur. Depuis quelque temps il n'écoutait plus, et ses regards erraient autour de la pièce. Il demanda :

— N'auriez-vous pas une ou deux photographies à me confier ? S'il reste de la place, ça plaît toujours.

M. et M^{me} Lesueur, très émus, se regardèrent. Leur photographie allait paraître demain matin dans un journal ! Ils ne se sentaient plus de joie. M. Lesueur dit :

— On pourrait donner celle où je suis en redingote.

Mais M^{me} Lesueur poussa des cris :

— Oh ! non, je suis trop mal ! Donne celle de Saint-Cloud.

M. Lesueur fut indigné :

— Jamais de la vie ! J'ai l'air d'un mendiant !

Le visiteur avait perdu son sourire charmant et sa mine calme ; il regarda sa montre.

— S'il en est ainsi, monsieur, madame, dit-il, je m'en passerai.

Il fit un salut :

— Au revoir, madame ; au revoir, monsieur ; je vous remercie.

Et, avant que les Lesueur fussent revenus de leur surprise, il avait fermé la porte. Déjà on entendait le bruit pressé de ses pas dans l'escalier. M^{me} Lesueur, très mortifiée, dit la première :

— C'est ta faute ; pourquoi n'as-tu pas voulu donner la photographie dont je parlais ? Qu'est-ce que ça peut faire que tu sois un peu mieux ou un peu moins bien ?

— Eh bien, et toi ? dit son mari.

— Moi, ce n'est pas la même chose.

Et ils commencèrent à se disputer sur ce qu'ils avaient dit et oublié de dire. Pourtant ils finirent par s'apaiser, songeant qu'après tout ce journaliste ne devait pas gâter leur joie. Ils retournèrent dans la salle à manger. Mais leur bonheur avait une ombre.

Un second coup de sonnette les fit tressaillir de nouveau. C'était un rédacteur appartenant à un autre journal. Il refusa de s'asseoir, posa quelques questions précises, sur un ton si indifférent qu'il déplut à M^{me} Lesueur.

Il en vint encore un tout petit, qui se réclama d'une feuille obscure. M. Lesueur commençait à en avoir assez : il répondit de moins bonne grâce au petit bonhomme, qui, justement, voulant des détails, lui posa une infinité de questions et ne partit qu'après lui avoir tiré l'histoire complète de sa vie.

Puis ce fut le tour d'un quatrième. Mais, dès qu'il eut le dos tourné, les Lesueur, excédés, dirent à Julie de ne plus recevoir personne. Lorsqu'on sonna encore une fois, réfugiés dans la salle à manger, anxieux comme des criminels, ils n'osaient respirer. Ils entendirent de longs pourparlers et tremblèrent que le visiteur n'arrivât à forcer la porte. Heureusement, Julie resta victorieuse.

Seulement, après celui-là, il en vint encore un, puis un autre, et les Lesueur, affolés, n'eurent plus d'autre ressource que de s'enfuir. Ces coups de sonnette les secouaient comme eussent fait des décharges électriques.

Entre deux visites, ils sortirent sans bruit et ne commencèrent à respirer qu'une fois arrivés en bas. Ils éprouvèrent un soulagement immense à être n'importe qui, au milieu de la foule. Ils s'en furent au hasard, droit devant eux, heureux de n'avoir rien à dire et de croiser

tous ces gens qui passaient sans les regarder. Petit à petit, ils se sentaient sortir d'un mauvais rêve.

Ils marchèrent ainsi longtemps, n'ayant même plus la force de penser, et n'éprouvant que le désir de s'en aller à l'aventure, bien loin, bien loin. Cependant, ramenés par l'instinct, ils se retrouvèrent enfin devant leur maison et virent avec surprise que la porte était fermée. Ils ne se doutaient pas qu'il fût si tard.

Dans l'obscurité, à tâtons, ils gravirent l'escalier, qui leur sembla n'en plus finir.

L'appartement était vide, Julie était montée se coucher. Ayant allumé une lampe à essence, ils regardèrent tout autour d'eux, soulagés de voir que rien n'avait bougé, que chaque chose était en place, comme s'ils se fussent attendus à trouver le désarroi que laisse une catastrophe. Cette constatation acheva de remettre leur esprit en équilibre ; et ils s'aperçurent alors qu'ils n'avaient pas dîné.

M^{me} Lesueur, son chapeau sur la tête, alla chercher dans un placard du vin, des verres, des biscuits. Elle posa le tout sur la table, relevant par précaution un coin du tapis. Ils ne prirent pas la peine d'allumer le gaz, et tous deux, assis côte à côte, silencieux, sous la lumière fragile et tremblotante de la petite lampe, se mirent à tremper les biscuits dans le vin.

V

Lorsque tout Paris apprit, le soir même, que le numéro 18321, série 26, gagnait le million, il y eut de grandes déceptions. Bien des rêves s'envolèrent ; bien des projets s'évanouirent. Au nombre des déçus furent, bien entendu, les Granger, les Marty, les Dalmot. Chacun d'eux s'était dit et répété pendant les derniers jours :

« Pourquoi pas moi aussi bien qu'un autre ? »

Quand parut la fatale liste, ils durent s'avouer qu'il y avait un millionnaire de plus, mais que, pour eux, rien n'était changé. S'ils en furent un peu mélancoliques, ce fut bien autre chose le lendemain matin, lorsque les journaux publièrent que les heureux gagnants étaient M. et M^{me} Lesueur, demeurant 26 rue des Batignolles. D'abord, ils ne voulurent pas y croire ; mais comment reculer devant l'évidence ? Aucune erreur n'était possible. Il s'agissait de leurs amis, les Lesueur, qu'ils avaient vus cinq jours auparavant. A cette nouvelle, la déception de la veille, déjà apaisée par les bienfaits de la nuit, se réveilla en eux avec une acuité douloureuse, et s'augmenta d'envie et de dépit. L'idée de cette fortune, qui passait là, tout près d'eux, mais dont ils n'auraient rien, commença à les rendre très malheureux.

M^{me} Granger, nerveuse, agacée, plaisanta aigrement.

— Es-tu bien sûr, dit-elle à son mari, qu'en apprenant la chose elle n'a pas éclaté ?

— Le fait est, ajouta celui-ci, qu'ils n'ont pas des têtes à dépenser 40 000 francs par an.

Et ils n'hésitèrent pas à penser qu'eux-mêmes, à leur place, s'en seraient très bien tirés.

— Tu les vois, reprenait M. Granger, montant le grand escalier de l'Opéra, elle en robe à traîne, lui sanglé dans un habit !

Et ils riaient, mais d'un rire qui sonnait faux.

Chez les Marty, c'était différent. Pour parler des Lesueur, ils prenaient le ton apitoyé qui convient après un désastre.

— En seront-ils plus heureux ? disait M^{me} Marty, sceptique, à son mari, qui hochait la tête d'un air de doute.

— C'est un changement de vie complet, expliquait-elle, et il ne sont plus jeunes.

Elle oubliait qu'il n'y avait entre son âge et celui de M^{me} Lesueur que deux ans d'intervalle. Puis, après un silence, elle ajoutait avec un soupir :

— Si, au moins, ils avaient des enfants !

Et son regard attendri se dirigeait vers la chambre de Blanche.

— Enfin, concluait-elle, on verra, mais je ne sais pas.... Sa phrase inachevée semblait en dire très long.

M. Dalmot, ayant lu la nouvelle à sa femme, retint un sourire et la regarda.

— C'est ça qui serait drôle ! reprit celle-ci sans s'émouvoir, croyant à une fine plaisanterie de son mari.

Alors il insista, épanoui de l'effet produit :

— Lis toi-même, si tu ne me crois pas.

Et il lui plaça le journal sous le nez. Quand elle eut vérifié, roulant des yeux énormes, elle répéta indéfiniment :

— Eh bien, ça, par exemple ! On me l'aurait dit.... C'est égal, tout de même....

Son mari semblait trouver la farce très réussie :

— Ce pauvre Lesueur, quelle tête il a dû faire ! Il avait autant de dispositions à devenir millionnaire que moi à jouer de la flûte ! Elle est bonne, celle-là ! On parle quelquefois des hasards de la loterie....

Puis, soudain sérieux, il ajouta :

— Quelle institution stupide que celle des loteries !

D'un commun accord, à peine leurs maris partis pour leurs affaires, ces dames éprouvèrent le besoin de se voir, de s'annoncer mutuellement la nouvelle. M^{me} Dalmot et M^{me} Marty se rendirent chez M^{me} Granger, qui allait

sortir. Ce fut alors, à mots couverts, avec des apparences de restrictions, un éreintement complet de M^{me} Lesueur. On ne passa pas un détail : tout ce qu'elle avait dit, tout ce qu'elle avait fait depuis dix ans fut rappelé et commenté. On critiqua sa personne, sa toilette, son appartement, sa bonne, et jusqu'à sa concierge. On avait pour parler d'elle des mines compatissantes, on ne l'appelait plus que « cette pauvre M^{me} Lesueur. » Puis, quand elles eurent tout dit, leur dépit lui-même s'émuoussa. Elles se pénétrèrent si bien de la médiocrité de M^{me} Lesueur et de leur propre supériorité, que leur jalousie s'apaisa.

Alors toutes trois, réconfortées, se quittèrent avec de grandes protestations d'amitié, qui avaient, du reste, le mérite d'être parfaitement sincères.

Les jours qui suivirent furent pleins d'agitation pour les « heureux gagnants. » A mesure qu'ils prenaient conscience de leur fortune, et que le million se changeait pour eux en titres de rente pleins de sécurité, ils étaient dominés par cette idée : profiter de leur argent, faire quelque chose d'extraordinaire. Leurs projets de voyage devinrent de plus en plus précis : ils décidèrent de commencer par une grande tournée dans le midi de la France. Mais, comme ils n'avaient jamais voyagé, cette perspective mit le comble à leur bouleversement.

Les lettres et demandes d'argent commençaient à affluer, et M. Lesueur, qui avait des habitudes de grande ponctualité, voulait répondre à toutes. A un inventeur qui avait besoin de cinquante francs pour achever de construire un nouvel aéroplane, il écrivit : « Je n'ai pas le temps, car je pars pour un voyage ; mais, dès que je serai de retour, j'y songerai. » A un compositeur ruiné, qui demandait à lui vendre une de ses œuvres, il fit

savoir qu'il n'était malheureusement pas musicien du tout, et que ce n'était pas la première fois qu'il avait à se le reprocher. Il s'était acheté un petit carnet sur lequel il transcrivait toutes ces demandes, se promettant d'aller plus tard aux renseignements. Il lisait ses réponses à sa femme. Celle-ci écoutait distraitemment, acquiesçant toujours. Parfois il était inquiet :

— Trouves-tu que c'est assez poli ? Je ne voudrais fâcher personne. Ce qu'on m'offre est très honorable.

Ces lettres devinrent si nombreuses qu'il dut renoncer à s'en occuper.

Quant à M^{me} Lesueur, elle passait ses journées chez la couturière, chez la modiste, dans les magasins. C'est entre deux courses qu'elle eut le temps de voir ses amis. Elle ne leur parla que de ses achats, et n'écouta rien de ce qu'ils dirent. Il fut convenu en se quittant que tous iraient à la gare accompagner les Lesueur. D'avance M^{me} Lesueur se sentait fière de cette escorte.

Pendant qu'elle s'occupait de ses toilettes, son mari, muni d'indications détaillées, dut songer aux siennes, et chacun de son côté se mit à courir à travers Paris. M^{me} Lesueur ouvrait des yeux ravis quand sa couturière lui disait :

— Faite comme vous êtes, tout vous va !

Ou bien :

— Vous avez véritablement une taille de mannequin : c'est un plaisir de vous habiller.

Elle se fit faire deux costumes tailleur, l'un bleu et l'autre marron ; ce dernier lui plaisait tout particulièrement pour sa forme collante et l'abondance de ses garnitures. Elle eut aussi une robe en velours violet parme, une robe décolletée en satin vert d'eau. Ne fallait-il pas tout prévoir ?

Puis elle s'en fut chez la modiste. Celle-ci, après l'avoir accablée de compliments sur la finesse et la souplesse de ses cheveux, finit par conclure qu'il était nécessaire qu'elle les remplaçât par des faux. Ce furent alors, chez le coiffeur, de longues séances, dont M^{me} Lesueur sortait brisée.

Puis il fallut des malles, des sacs, des caisses à chapeaux. Cela ne finissait plus.

Julie, pendant cette période, avait presque abandonné le ménage, et le garçon d'hôtel avait eu souvent, en l'absence des maîtres, les honneurs du précieux canapé du salon.

Enfin le jour du départ arriva. Dès leur réveil, les Lesueur sentirent qu'une vie nouvelle allait commencer et qu'ils n'avaient fait jusqu'ici que la préparer.

Le petit appartement était encombré de caisses, de paquets de toutes les dimensions. Dès le matin, M^{me} Lesueur, très excitée, s'évertua à tout ranger dans les malles. Ce fut en vain : il restait trop de choses à caser, et il fallut aller dénicher au grenier une longue boîte noire, semblable à un cercueil, qui, au milieu de ces riches bagages, faisait très piètre figure. Sans bigoudis, les cheveux simplement serrés en nattes derrière la tête, M^{me} Lesueur était accroupie devant la malle. Elle portait son vieux peignoir des jours de nettoyage, et, comme elle était à genoux, ses pieds qui dépassaient par derrière montraient deux grosses pantoufles de feutre, sur lesquelles retombaient ses bas.

M. Lesueur, en tenue du matin, effondré sur une chaise, la regardait. Il avait essayé de l'aider, mais elle l'avait repoussé hautainement. Alors, sans insister davantage, il s'était assis à distance. A quelques pas, Julie,

ayant fait la même tentative sans plus de succès, restait aussi, les bras ballants, à contempler M^{me} Lesueur qui, pour la troisième fois, remplissait et vidait la malle, sans parvenir à y faire entrer les objets éparpillés autour d'elle. Ainsi baissée, elle était devenue plus rouge encore que de coutume ; il lui fallait à chaque instant s'interrompre, pour repousser derrière ses oreilles les mèches qui lui tombaient dans la figure. Enfin, n'en pouvant plus, elle releva la tête, et regarda son mari et sa bonne d'un air courroucé :

— Vous aurez beau me considérer, ça ne nous aidera pas, vous savez !

M. Lesueur en convint. Julie ne répondit pas.

— Il faut que nous partions, continua-t-elle.

— On pourrait peut-être faire un paquet qu'on tiendrait à la main, hasarda doucement M. Lesueur.

M^{me} Lesueur s'indigna :

— Faire un paquet avec tout cela ! (Et elle montrait les objets épars.) De quoi aurions-nous l'air ?

Julie osa dire :

— Si madame veut ma malle ? Bien sûr, je ne m'en servirai pas.

M^{me} Lesueur se radoucit :

— Ce serait peut-être une idée ; allez la chercher, on verra.

Sa bonne partie, elle se tourna vers M. Lesueur et lui dit :

— Vous n'avez pas honte de me laisser faire seule tous ces préparatifs ? Est-ce une besogne de femme ? Je suis éreintée ! Et notre voyage n'est pas commencé !

En disant ces mots, elle se redressa et s'assit sur une chaise. Comme il semblait vouloir parler, elle continua :

— Vous voulez donc me tuer ? Faut-il, pour vous faire plaisir, que je tombe malade ?

Alors, enjambant des caisses, elle alla s'enfermer dans sa chambre, tout en marmottant quelque chose que M. Lesueur ne comprit pas.

Il resta dans la salle à manger, promenant tristement ses regards autour de lui. Ses habitudes d'ordre et de méticuleuse propreté lui faisaient éprouver un sincère désespoir à la vue des torchons sales étalés sur la table, des restes du déjeuner traînant sur le buffet à côté d'une paire de chaussures.

Un grand vacarme le tira de sa contemplation : Julie apportait la malle, que, dans sa précipitation, elle cognait partout.

M^{me} Lesueur revint. Elle braqua sur son mari un œil plein de rancune, puis, remerciant Julie, elle s'accroupit de nouveau au milieu des bagages. M. Lesueur, timide, s'avança :

— Veux-tu que je t'aide ?

— Il est bien temps, en effet, répondit-elle sans se retourner.

M. Lesueur reprit sa place, ne sachant que faire ni où aller, écrasé par la mauvaise humeur de sa femme.

Quand tout fut prêt et qu'il ne resta plus qu'à s'habiller, M^{me} Lesueur se rasséra.

— Combien de temps resterons-nous à Marseille ? demanda-t-elle à son mari.

M. Lesueur, sans rancune, répondit :

— Je ne sais pas encore, mais il y a beaucoup de choses à y voir. On dit dans la géographie que c'est la seconde ville de France.

Quand vint le moment de se vêtir, M^{me} Lesueur déclara à son mari que la chambre à coucher était trop en-

combrée pour qu'on pût y rester à deux ; il fut réduit à faire sa toilette à la cuisine, au milieu des casseroles sales et des épluchures de légumes. Pour mettre ses habits neufs, il alla au salon.

M^{me} Lesueur, pendant ce temps, se démenait éperduement.

Sa coiffure, d'abord, lui donna beaucoup de peine, car elle n'arrivait pas à faire tenir toutes les boucles, chignons et nattes vendus par le coiffeur. Ce qui, dans la boutique, lui avait semblé presque naturel, lui paraissait extravagant au milieu de ces objets familiers, dans cette glace où elle se regardait depuis si longtemps. L'effort la congestionnait. Enfin elle triompha ; mais le col de son corsage de soie rose la serrait tellement qu'elle sentait le sang battre à ses tempes, et qu'elle dut le laisser dégrafé.

Pour accrocher sa jupe marron ornée de galons et de soutache, il fallut appeler Julie. Celle-ci, tout en s'efforçant, derrière son dos, de rapprocher les deux extrémités de la ceinture, disait en riant :

— Madame veut se faire fine taille !

M^{me} Lesueur, très vexée, fut heureuse de la congédier, aussitôt l'opération terminée. Quand elle eut complété sa toilette par un chapeau énorme, elle consulta son miroir, et fut déçue :

« C'est pourtant comme cela que je m'habillerai toujours.... Il faut le temps de s'y habituer. »

Et son costume, dont elle eût été si fière un jour de noce ou de première communion, la gênait comme s'il n'eût pas été à elle.

M. Lesueur, en le voyant, ne put retenir une exclamation, et M^{me} Lesueur, déjà agacée, lui dit brusquement :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne me trouves pas bien ?

M. Lesueur, assis devant elle, la considérait. Il s'empressa de répondre :

— Si, si, très bien.

Puis, hésitant, il demanda si c'était « avec cela » qu'elle comptait voyager ?

M^{me} Lesueur ne put y tenir :

— Comment, si c'est avec cela ? Ce n'est pas assez bien, peut-être ?

— Au contraire, au contraire, s'empressa-t-il de répondre ; et, avec une audace extraordinaire, il ajouta :

— C'est même trop bien.

Sa femme reprit très vite :

— Pour cela, ne te tourmente pas ! Il faut bien t'imaginer que je ne peux plus, dans notre position, sortir avec les affreuses petites robes que je portais hier encore. On doit se plier aux circonstances.

Et, très digne, elle quitta la salle à manger, entraînant avec sa jupe les papiers épars autour d'elle.

On vint enfin chercher les malles. De la fenêtre, elle les regarda installer sur la voiture, et la brutalité du cocher à leur égard la fit frémir. M. Lesueur, pour se rendre utile, surveillait d'en bas le chargement.

Quand tout fut prêt, M^{me} Lesueur descendit l'escalier, suivie de Julie qui disparaissait sous les menus bagages. Elle était de mauvaise humeur. La réalité lui semblait cruelle en comparaison de ses rêves. Sur le pas de sa loge, la concierge lui fit un grand salut, qui lui parut empreint d'une certaine ironie. Elle passa très vite et s'engouffra dans l'omnibus, où son mari l'attendait déjà.

Tandis que la voiture s'en allait cahin-caha à travers

les rues, M. Lesueur, qui regardait sa femme, lui demanda tout à coup :

— Tu t'es mis des faux cheveux ?

M^{me} Lesueur, se retournant vers lui, dit seulement :

— Ça te gêne ?

— Non, répondit-il en baissant les yeux.

Puis ils restèrent sans se parler.

Dans la gare immense et bruyante, ils furent bousculés, écrasés, ahuris par une foule de gens qui couraient dans tous les sens en faisant de grands gestes. On y voyait des hommes, des femmes, des enfants, chacun semblant, là plus que n'importe où, ne songer qu'à soi-même. On prenait d'assaut les guichets où un employé placide répondait aux questions haletantes des voyageurs. Des familles entières, encombrées de colis, suivaient les hommes de peine qui, d'un pas tranquille, poussaient les petits chariots chargés de malles. D'autres, occupées à surveiller des valises et des sacs posés par terre, attendaient, pareilles à des épaves, le retour du père ou du mari. De temps en temps, un personnage flegmatique se frayait un passage au milieu de cette cohue, et, sans heurts, parvenait le premier partout. Tout le monde parlait, s'agitait, s'interpellait, tandis que les employés, roulant leurs camions, mettaient le comble à l'affolement en poussant leurs cris d'avertissement dans les oreilles des voyageurs.

M. et M^{me} Lesueur, jetés dans cette foule, ressemblaient à deux bouées de sauvetage perdues sur les flots. Quand ils eurent erré de guichet en guichet, après s'être adressés à des employés qui leur répondaient par des gestes vagues, puis à des voyageurs qui ne leur répondaient pas du tout, ils se trouvèrent sans savoir com-

ment, un quart d'heure avant le départ du train, prêts à monter en wagon, leurs billets à la main. Tous deux étaient fatigués, énervés, et le grand chapeau de M^{me} Lesueur s'inclinait tristement sur le côté.

Sur le quai, ils cherchèrent des yeux leurs amis. Personne n'était encore arrivé.

« Tant mieux, se dit M^{me} Lesueur, je pourrai remettre mon chapeau. »

Tous les wagons étaient pleins; ils durent se contenter des deux dernières places d'un compartiment de fumeurs. M^{me} Lesueur fut vexée de voir que tant de gens pouvaient voyager en première classe.

Pendant qu'ils installaient leurs bagages, les Granger, les Dalmot, les Marty finirent par arriver. M^{me} Lesueur, d'un pas léger, alla au-devant de ces dames. Elle espérait un compliment, un mot sur son costume; mais il n'en fut pas question, ce dont elle fut froissée. Elle se sentit gênée dans sa robe neuve, elle éprouva le besoin de se cacher, et, prétextant le départ imminent du train, elle remonta en wagon.

On parla de choses indifférentes :

— A quelle heure arrivez-vous?... Vous nous enverrez des cartes postales....

M^{me} Granger et M^{me} Marty se regardaient et se souriaient amicalement. M^{me} Lesueur remarqua que toutes deux s'étaient mises en grande toilette.

Pendant ce temps, les voyageurs circulant dans les couloirs obligeaient M^{me} Lesueur à s'écraser contre la paroi. Aussi commençait-elle à désirer vivement le départ du train.

Ce fut bien autre chose quand elle entendit la grosse voix de M. Dalmot, qui couvrait tout le bruit de la gare, lancer joyeusement :

— On est bien là-dedans, hein, mon vieux ? C'est plus rembourré qu'en troisième classe ! Tu te rappelles, il y a deux ans, quand on a été à Bruxelles par le train de plaisir ?

M^{me} Lesueur se sentit rougir et fut envahie de la crainte que d'autres voyageurs n'eussent entendu.

Elle se retourna : personne, heureusement, ne semblait faire attention à leur groupe. Alors, tandis que, sur le quai, les amis riaient de la bonne farce de M. Dalmot, le train, sans bruit, sans choc, se mit en branle. Et M^{me} Lesueur fut soulagée.

VI

Arrivés à Marseille depuis quatre jours, les Lesueur sont tous deux, sans se l'avouer, assez désappointés. Ils attendaient autre chose de cette ville dont on parle tant. Ils espéraient des rues curieuses, une population étrange. Or, les rues qu'ils parcourent sont, comme à Paris, bordées de magasins où se vendent les mêmes choses, et les gens qu'ils croisent n'offrent aucune particularité, ni dans leur toilette, ni dans leur tenue. Parfois, cependant, passe à côté d'eux un Oriental à fez rouge, un Arabe en turban blanc ; mais ce n'est qu'un éclair, et bientôt la foule incolore enserre et dérobe dans ses replis mouvants ce chiffon de carnaval.

Le vieux port, seul, leur a semblé curieux, et ils ont admiré cette innombrable flottille de tout petits bateaux qui grouillent dans les eaux calmes ; puis les grands navires, dont les mâts montent, audacieux, vers le ciel, les ont arrêtés quelques instants. Mais ils sont de ces gens qui ne jugent les choses que la première fois qu'ils les voient, et qui, s'étant fait une opinion, n'y pensent plus ; ces deux citadins qui n'ont jamais quitté Paris ne s'éton-

neront bientôt plus de voir, en descendant la Cannebière par un soleil éclatant, cette forêt de mâts se dessinant sur le ciel bleu.

Le jour où ils allèrent voir au Prado la mer écumeuse et bleue, ils furent saisis et effrayés à la vue de tant d'eau, et, les yeux dans le vague, ils restèrent quelques minutes sans parler. Enfin M^{me} Lesueur dit à voix basse :

— Comme c'est grand !

M. Lesueur ajouta :

— Et encore on ne voit pas tout !

Puis ils se lassèrent de regarder cette eau, qui, au loin, semblait si tranquille, et que rien ne venait troubler ; ils auraient voulu, à l'horizon, des bateaux secoués par les vagues.

M^{me} Lesueur, examinant la côte à ses pieds, dit encore :

— Comme c'est sale !

Se penchant un peu, elle ajouta :

— On ne voit pas de poissons.

Et le charme fut rompu.

Tandis que le tramway les ramenait vers la ville, M. Lesueur se disait :

— C'est grand, évidemment, c'est très grand.

Mais une impression d'enfance le poursuivait : déjà quand il était tout petit et qu'il habitait avec ses parents, à Paris, boulevard Montparnasse, la mer le hantait, le professeur ayant expliqué en classe que c'était grand, que c'était bleu, que c'était vert, que l'on voyait de l'eau, toujours de l'eau, rien que de l'eau. D'ailleurs il savait que, chaque année, des vaisseaux semblables à des maisons sont engloutis, dévorés par la mer, et que les hommes qu'elle prend ne se retrouvent jamais ; aussi cette chose immense et effrayante l'attirait-elle invin-

ciblement. A sept ans, il avait voulu être marin, mais on avait ri de ses projets. Avec le temps, ces images s'étaient effacées, et, pris dans l'engrenage de la vie, il avait atteint ses quarante ans sans voir la mer. Maintenant qu'il venait de la contempler à loisir, tous ses vieux souvenirs lui étaient revenus, et il était déçu. Il ne comprenait pas comment des bateaux peuvent disparaître dans cette eau calme, bleue, riante, qui venait doucement mourir à ses pieds en petites vagues chantantes.

M^{me} Lesueur, pendant ce temps, se disait :

« Cela n'a rien de bien extraordinaire, mais enfin j'ai vu la mer, j'ai vu la mer. »

Et elle s'imaginait disant d'un air dégagé à ses amies :
— La mer, vous savez, c'est très surfait !

Leurs promenades dans la ville continuèrent ; quand ils étaient fatigués, ils s'asseyaient sur un banc, dans un square, à regarder les enfants qui jouaient autour d'eux, parlant tous ensemble, s'interpellant, se disputant, tandis qu'on entendait, dominant tout ce bruit, le jacassement des nourrices, qui, d'un œil distrait, surveillaient leur troupeau. Dans ces moments-là, quand ils n'en pouvaient plus, ils restaient affalés sans rien dire, assistant avec effarement au défilé de tant de visages nouveaux. Ces rues qui se croisaient, menant ils ne savaient où, ces tramways aux inscriptions incompréhensibles leur donnaient la pénible sensation d'être des étrangers perdus dans la ville ; et leur chambre d'hôtel leur apparaissait comme un paradis, où, entourés de leurs affaires, sans figure inconnue autour d'eux, ils retrouvaient un peu de sécurité. Ils quittaient alors leur banc, et, tout doucement, retournaient vers l'hôtel.

Un jour, le mistral se mit à souffler, balayant les rues,

leur coupant la figure. Ce froid inattendu acheva de les déconcerter.

M^{me} Lesueur, abdiquant toute fausse honte, ne manifestait plus aucun enthousiasme.

— Je ne sais pas pourquoi on parle tant de Marseille, dit-elle. Pour moi, ça ne vaut pas Paris.

M. Lesueur partageait son opinion, mais il espérait encore n'avoir pas tout vu.

— Nous ne connaissons pas tout, répondit-il.

Et M^{me} Lesueur soupira.

Un après-midi que le vent gémissait dans toutes les cheminées, elle refusa de l'accompagner, et, seul, le col de son pardessus relevé jusqu'aux oreilles, il partit chercher les merveilles qu'il attendait toujours.

M^{me} Lesueur, restée à l'hôtel, ne sut d'abord que faire, et, pour éviter ces grandes salles où elle ne se sentait pas à l'aise, elle monta dans sa chambre. Ses malles entr'ouvertes, d'où le linge et les vêtements sortaient pêle-mêle, lui donnèrent d'abord une impression de bien-être. Mais elle n'avait pas l'habitude de rester inactive, ayant toujours eu, depuis son mariage, son ménage à surveiller, sa bonne à diriger, son linge à raccommoder. Dans l'affolement du départ elle n'avait même pas songé à emporter sa dentelle. Du reste, maintenant, à quoi bon se donner du mal ?...

Pour se distraire, elle pensa à changer de toilette. Au moment où elle retirait sa robe et apparaissait devant la glace toute déshabillée, sans jupon, — les couturières lui ayant affirmé que ça ne se portait plus, — la porte de sa chambre s'ouvrit tout à coup et se referma immédiatement ; mais elle eut le temps d'apercevoir un homme grand, jeune, qui, très confus, disait avec un fort accent anglais :

— Oh ! pardon ! pardon !

Rouge, tremblante, elle resta d'abord les yeux fixés sur la porte, incapable de faire un mouvement ; puis elle se précipita sur le verrou, qu'elle poussa, et sur sa robe, qu'elle enfila à la hâte.

Elle ne savait quel sentiment devait l'emporter, de la honte ou de la colère, et elle se demanda quelques instants si cet homme l'avait fait exprès. Elle dut s'avouer que c'était peu probable, et sa colère s'en alla.

« Que ferai-je, se disait-elle, si je le rencontre dans un couloir ? Il me reconnaîtra certainement. »

Cette seule pensée la faisait rougir.

Elle s'assit devant la fenêtre et voulut se distraire à regarder les mouvements de la rue. Mais elle ne put apercevoir que le sommet des arbres furieusement agités par le vent. A voir ainsi les branches se tordre, elle sentait des courants froids lui passer dans le dos, et, n'y tenant plus, elle se résolut à descendre dans la salle de lecture, avec l'espoir d'y rencontrer quelqu'un, de bavarder un peu avec l'une ou l'autre de ces dames. Elle sortit avec prudence, craignant de se trouver nez à nez avec l'Anglais ; mais il n'en fut rien, et elle arriva en bas sans encombre.

Elle éprouva un respect presque religieux devant les longues tables couvertes de buvards, de plumes, de papiers, si admirablement rangés, qu'on eût dit que personne n'y touchait jamais. Tout autour de la pièce, on voyait d'élégants bureaux chargés de revues et entourés de fauteuils : on croyait se trouver en face de petits salons bien séparés. De ci de là quelques dames lisaient ; à la grande table, un monsieur écrivait.

Cela donna à M^{me} Lesueur l'idée d'écrire à ses amis. Elle s'assit le plus loin possible du monsieur, et, ayant

minutieusement choisi dans les nombreuses coupes en verre des cartes postales représentant l'hôtel, elle envoya quelques mots d'amitié aux Granger, aux Dalmot, aux Marty.

Quand elle eut fini, elle contempla son œuvre avec plaisir : ce qui l'enchantait le plus était de lire, imprimés en grosses lettres sur un des coins, les mots : « GRAND HOTEL DE LIVERPOOL », puis, au-dessous : « Ascenseur, calorifère, électricité, dernier confort moderne. » Que diraient les amis en voyant cela ?

Elle resta un moment les yeux perdus dans le vague ; puis elle regarda autour d'elle. Elle aurait voulu dire quelque chose à quelqu'un, et elle se prit à désirer le retour de son mari. Ce grand silence, troublé seulement par le bruit des feuillets qu'on tourne, l'oppressait. Les dames lisaient toujours, sans prêter aucune attention à ce qui les entourait.

M^{me} Lesueur résolut de faire elle-même les premières avances ; elle s'approcha d'une dame âgée devant laquelle s'empilaient plusieurs numéros de revues.

— Pardon, madame, dit doucement M^{me} Lesueur, puis-je prendre un de ces livres ?

La dame répondit, le visage froid et indifférent :

— Parfaitement, madame.

Puis elle se remit à lire.

M^{me} Lesueur se sentit un peu gênée. Cependant son désir de parler était si grand, qu'elle dit, en choisissant un journal :

— Quel vent il fait dehors !

La dame sembla ne pas avoir entendu ; extrêmement vexée, M^{me} Lesueur alla s'asseoir très loin, et, dans sa colère, elle ne pouvait s'empêcher de marmotter :

— Pimbêche, va ! pimbêche !

Mais cela ne la calmait pas, et elle se mit à parcourir furieusement quelques journaux. Elle ne voyait rien ; les gravures défilaient sous ses yeux sans parvenir à l'intéresser.

« La pimbèche ! » se répétait-elle.

Enfin un journal de modes lui tomba sous la main, et cela détourna le cours de ses idées ; elle se mit à examiner les toilettes.

« Qu'est-ce qui m'empêche de me faire faire cette robe ? » songeait-elle.

Mais elle ne sentait plus comme autrefois un grand désir monter en elle. Le temps passa ainsi, et, quand elle jeta les yeux sur la pendule, elle vit qu'il était six heures et demie.

« Comment, déjà ? » se dit-elle, vaguement inquiète. Que fait Antoine ? Pourquoi reste-t-il si tard dehors ? »

Elle alla vers une des fenêtres, mais les persiennes étaient fermées ; elle entendit seulement le bruit du vent qui balayait la rue, et cela ne fit qu'augmenter ses craintes.

« Il va attraper froid », pensait-elle.

Elle revint s'asseoir et reprit un livre ; mais, malgré elle, ses yeux se portaient sans cesse vers l'horloge.

« Sept heures moins un quart ! Que fait-il ? que fait-il ? »

Ce qui augmentait son désarroi, c'étaient les allées et venues des pensionnaires de l'hôtel, rappelés par l'approche du dîner. Quelques-uns qui se connaissaient s'abordaient avec bruit :

— Vous êtes content de votre journée ?

— Oui, mais quel froid ! Il y a de quoi attraper une congestion.

Cette idée affola M^{me} Lesueur : une congestion ! si son

mari avait eu une congestion ! Alors elle essayait elle-même de se rassurer. Mais d'autres dangers lui venaient à l'esprit : des voleurs ; un crime ; un accident de tramway ; la mer ! Ah !... s'il était tombé dans la mer ! Puis des remords lui venaient : pourquoi ne l'avoir pas accompagné ? Et, tandis que la grande salle se vidait peu à peu, les gens se dirigeant par groupes vers la salle à manger, M^{me} Lesueur, tordant son mouchoir dans ses mains, les nerfs tendus comme les cordes d'un violon, allait sans cesse de la fenêtre à la porte, de la porte à son fauteuil.

Elle souffrait inconsciemment de l'indifférence de tous :

« Que ferai-je, s'il ne rentre pas ? Où le chercher ? Où m'adresser ? »

Enfin un vieux monsieur s'approcha d'elle, et, sans aucun accent étranger, lui demanda :

— Vous attendez quelqu'un, madame ?

Devant l'intérêt qu'on lui marquait, M^{me} Lesueur n'y tint plus : elle s'écroula dans un fauteuil, et, le nez dans son mouchoir, répondit d'une voix entrecoupée :

— Oui, monsieur.... C'est mon mari... il est perdu... il est mort... sûrement... oh !

Quelques personnes s'étaient arrêtées autour d'elle et la regardaient sans comprendre. Le vieux monsieur lui dit doucement :

— Voyons, madame, il ne faut pas vous tourmenter ainsi ; votre mari est seulement en retard.

Mais M^{me} Lesueur répondait, têtue :

— Non, non, non, il est perdu, il est perdu !

Et ses larmes coulaient de plus belle.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et on vit apparaître, les mains dans ses poches, l'air heureux, le col de son pardessus lui montant aux oreilles, M. Lesueur. Tout le

monde s'écarta du fauteuil de M^{me} Lesueur, et celle-ci, apercevant son mari, se précipita dans ses bras, criant à tue-tête :

— Antoine ! Antoine !

Les spectateurs se mirent à rire, et s'en allèrent, non par discrétion, mais simplement parce que l'histoire ne les intéressait plus.

L'émotion passée, M^{me} Lesueur se sentit brisée. Elle s'aperçut qu'elle avait été ridicule, et ne voulut plus voir personne. Ils remontèrent chez eux. M. Lesueur expliqua qu'il s'était égaré et que cela l'avait mis en retard. Ils dînèrent dans leur chambre et se couchèrent très tôt, non toutefois sans avoir décidé de partir le lendemain matin, car M^{me} Lesueur ne voulait pas entendre parler de rester à Marseille un jour de plus. Elle ne put s'endormir, et, à diverses reprises, elle entendit dans les escaliers et les couloirs les gens qui regagnaient leurs chambres se répétant à voix basse : « Antoine ! Antoine ! »

En arrivant à Nice, ils se sentirent heureux. Il faisait doux ; le vent ne soufflait plus. Ils descendirent dans un des plus grands hôtels, et, après un déjeuner copieux dont ils se régalèrent, bras dessus bras dessous ils se rendirent à la promenade des Anglais. M^{me} Lesueur éprouvait un plaisir infini à croiser tous ces gens riches et désœuvrés. Quant à la mer, elle s'y intéressait peu. Ce n'est que de l'eau, après tout ! Par contre, ces étrangères en belles toilettes, qui causaient gaiement et à voix haute avec des messieurs en costumes clairs, ce spectacle élégant et mondain l'impressionnait agréablement. M. Lesueur se laissait aller à la digestion de son magnifique déjeuner.

Il dit tout à coup :

— C'était bon, hein, ces coquilles ?

Et M^{me} Lesueur lui répondit :

— Oui. Mais regarde cette robe verte !

Ils se laissèrent ainsi entraîner par le mouvement de la foule ; puis, quand ils furent au bout, ils revinrent sur leurs pas. Plusieurs fois, ils recommencèrent. Enfin, tout doucement, ils rentrèrent à l'hôtel, s'arrêtant à toutes les boutiques.

Le dîner leur parut encore plus excellent que le déjeuner. Assis à une petite table, ils mangèrent sans parler, tant leur joie était grande. Ils s'attardèrent à ces délices. Quand tout fut fini, le moindre mouvement leur était devenu pénible, et ils ne se décidèrent à se lever que lorsque la salle fut presque vide. Ils remontèrent dans leur chambre, s'établirent dans deux vastes fauteuils, et M. Lesueur tira de sa poche un journal acheté le matin et qu'il n'avait pas lu. Il dit en le dépliant :

— C'est drôle, on ne s'intéresse plus aux mêmes choses, quand on devient riche. Jamais je n'aurais pu, autrefois, me passer de mon journal.

Et M^{me} Lesueur répondit :

— C'est bien naturel ; on a tant de distractions et de plaisirs nouveaux qu'on n'a plus le loisir de s'occuper de ce qui se passe dans le monde.

— Peut-être, dit M. Lesueur.

Mais bientôt sa tête s'abaissa sur la feuille, s'abaissa toujours plus, son nez vint toucher le papier. Un ronflement régulier se fit entendre. M^{me} Lesueur, de son côté, la tête renversée en arrière, la bouche ouverte, dormait aussi.

Ils restèrent ainsi assez longtemps. Soudain, le bruit d'une paire de chaussures, qu'un voisin lança à sa porte avec fracas, les réveilla brusquement. Ils se regardèrent

un moment sans se voir, ahuris ; puis, jetant les yeux tout autour d'eux, ils comprirent.

M. Lesueur dit :

— J'ai sommeillé, je crois.

Et M^{me} Lesueur :

— Moi aussi ; un peu plus, je m'endormais profondément.

M. Lesueur consulta sa montre et poussa un cri :

— Comment ! une heure et demie !

Ils n'en revenaient pas. Les membres engourdis, ils quittèrent leurs fauteuils et commencèrent à se dévêtir, mais leurs mouvements étaient lents et maladroits.

M. Lesueur dit :

— Ça ne vaut rien de se laisser aller après les repas : on digère mal.

— C'est vrai, approuva M^{me} Lesueur, j'ai l'estomac lourd.

Puis, ayant éteint l'électricité, ils ne dirent plus rien : tout entra dans le silence.

Les jours suivants s'écoulèrent de la même façon, leur plaisir diminuant à mesure que tout ce qui les entourait leur devenait plus familier. Ils ne distinguaient pas le beau du laid : la nouveauté seule les frappait. Ils ne songèrent bientôt plus à regarder la mer, pas plus qu'ils n'auraient songé à admirer la Seine à Paris, lorsqu'ils passaient sur un pont.

Ils vivaient comme des boas, occupant leur temps à manger, à digérer, à dormir. Au bout de huit jours d'une existence semblable, M^{me} Lesueur s'aperçut un matin, en s'examinant dans son miroir, qu'elle avait sur le nez une petite tache rouge et douloureuse.

Elle appela son mari :

— Antoine, regarde ce que j'ai là.

Elle était en chemise de nuit, et, du doigt, elle montrait son nez.

M. Lesueur s'approcha, observa attentivement, puis dit avec calme :

— C'est un clou.

— Un clou !

M^{me} Lesueur prit cela pour une injure.

— Un clou ! répétait-elle ; mais je n'en ai jamais eu ! Tu n'y connais rien !

M. Lesueur reprit avec certitude :

— Pour ça, je puis t'affirmer que c'est un clou.

M^{me} Lesueur se récria :

— Voyons, pourquoi aurais-je un clou ? C'est stupide !

Mais M. Lesueur ajouta avec supériorité :

— Changement de régime : rien d'extraordinaire. Du reste, il ne faut pas exagérer ; c'est ennuyeux, certainement ; mais ce n'est pas un malheur.

Et, tranquillement, il continua sa toilette.

M^{me} Lesueur était suffoquée. Elle répétait :

— Pas un malheur ! pas un malheur ! Tu en parles à ton aise !

Puis, comme M. Lesueur jugeait inutile de répondre, elle finit par se dire qu'il était superflu de parler, et elle s'habilla en silence. Mais son cœur était triste.

La journée se passa comme les autres. Cependant la nature semblait résolue à donner raison à M. Lesueur ; la tache rouge devenait à chaque minute plus visible, et la mauvaise humeur de M^{me} Lesueur ne fit qu'augmenter.

La nuit, ils ne purent dormir. M. Lesueur se retournait à tous moments, poussant de grands soupirs. Enfin il se leva et alla s'asseoir dans un fauteuil. Malgré sa rancune, M^{me} Lesueur ne put s'empêcher de lui demander ce qu'il avait. Il répondit :

— Je ne sais pas, je me sens tout drôle. J'ai quelque chose qui ne passe pas.

M^{me} Lesueur eut envie de répondre :

— Ce n'est pas un grand malheur !

Mais elle se retint et dit seulement :

— Prends un peu d'alcool de menthe.

M. Lesueur en prit, mais cela n'empêcha rien. Toute la nuit, ils furent en mouvement. Peu habituée à voir son mari malade, M^{me} Lesueur était très effrayée. Lui, piteux, dans son lit, répétait :

— La tête non plus ne va pas.

Et M^{me} Lesueur lui mettait des compresses d'eau chaude. Vers le matin, ils dormirent un peu.

Quand M^{me} Lesueur se réveilla, sa première pensée fut pour son mari :

— Comment vas-tu ? dit-elle.

Le teint jauni par cette nuit agitée, M. Lesueur fit un geste vague :

— J'ai encore mal à la tête.

Alors M^{me} Lesueur songea à son nez et fut tout à fait démoralisée en constatant que le clou prédit ne demandait qu'à s'épanouir.

— Nous n'avons pas de chance, répétait-elle, nous n'avons pas de chance !

Les quelques jours qui suivirent furent pénibles. M. Lesueur n'allait guère mieux ; le médecin diagnostiqua un embarras gastrique, ordonna la diète et le lit. Quant au clou de M^{me} Lesueur, il vint, resplendit, puis disparut, comme fait toute chose ici-bas ; mais il ne partit pas sans laisser de traces, et M^{me} Lesueur épiait chaque matin la persistante tache rouge.

Petit à petit, ils furent envahis par un immense désir de se retrouver chez eux. Dans cet hôtel, tout était contrainte.

Le besoin de rentrer devint enfin si pressant, que, sans même attendre le rétablissement complet de M. Lesueur, ils reprirent leurs cinq malles et quittèrent Nice.

M. Lesueur avait maigri ; son teint avait perdu sa fraîcheur enfantine. Dans le train qui les ramenait vers Paris, M^{me} Lesueur dit à son mari :

— Ça nous a coûté cher, ce voyage, surtout pour le plaisir que nous avons eu !

M. Lesueur, trouvant pénible de renoncer à ses anciens rêves, ne répondit pas. Mais ensemble ils firent des comptes et furent épouvantés.

— C'est impossible, se dirent-ils, en recommençant les additions.

Hélas, tout était exact.

— Nous serons plus raisonnables à l'avenir !

Et pendant que le train filait si vite que les paysages passaient confus sous leurs yeux, M. Lesueur, le regard au loin, dit en se frottant les mains :

— C'est bon, tout de même, de sentir qu'on revient chez soi.

Et M^{me} Lesueur approuva.

JEAN-BERNARD DAVID.

(La fin prochainement.)

L'EUROPE ET LES NATIONALITÉS

« Le dix-neuvième siècle est le siècle des nationalités, » disaient volontiers les hommes de la génération qui a précédé la nôtre. Ils en avaient le droit; ils avaient vu des choses étonnantes: de grandes nations se soulever, des Etats sortir de terre, et ils n'avaient pas assisté à la triste défaillance de la fin. Le phénomène leur paraissait bien de leur siècle, car l'idée de nationalité n'a acquis sa pleine force que dans les temps contemporains.

On peut sans doute soutenir qu'il y a eu du patriotisme à toutes les époques de l'histoire. Il se confondait dans l'antiquité avec la notion de foyer, de culte et de sanctuaire; il s'est identifié depuis avec l'attachement à la ville, la fidélité au seigneur, le dévouement au roi ou même l'amour de la terre et de la liberté. A la longue les limites entre nations se dessinent: les Allemands, malgré les divergences politiques, se sentent une grande famille; les Italiens détestent d'instinct l'intrus qui se mêle de leurs affaires; les Français acquièrent, avec les premiers éléments de l'instruction, l'idée très nette qu'ils

surpassent tous les autres peuples; l'Anglais a deux mesures fort différentes: l'une pour les hommes et les choses de son île, l'autre pour le reste de l'humanité.

Mais que d'indécisions encore! Durant des siècles d'histoire moderne, les considérations religieuses l'emportent sur les instincts de race et de nation. Dans la guerre de Trente ans, les armées étaient un composite des peuples les plus divers; il y avait sous les drapeaux de Wallenstein des Allemands, des Slaves, des Hongrois, des Italiens, des Espagnols, des Anglais, et, si l'on en croit Freytag, quelques Suédois. Au dix-huitième siècle, le désordre est à son comble. On transporte d'un pays à l'autre des princes et des rois, en leur demandant parfois leur avis à eux, mais sans jamais consulter leurs futurs sujets. Militaires et diplomates suivent le maître qui sait le mieux discerner leur talent. Un bâtard d'Auguste I^{er} de Saxe est nommé maréchal-général de toutes les armées du roi très chrétien Louis XV. Un prince de Nassau-Siegen sert successivement la France, l'Espagne, l'empereur, le roi Stanislas de Pologne et la tsarine Catherine II; il est d'ailleurs correct avec chacun et se bat pour ses employeurs le mieux du monde.

La Révolution française proclama, avec cette conviction un peu naïve qui permet de formuler des dogmes, le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes. Le principe était simple; il fut compris jusque dans les chaumières: les armées des rois l'apprirent à leurs dépens. Mais quand la Révolution devint conquérante à son tour, les nations européennes lui opposèrent ses propres déclarations; c'est l'effort des peuples qui brisa la puissance napoléonienne et désormais il y eut quelque chose de changé dans l'histoire. Les nations prennent conscience d'elles-mêmes; le service étranger n'existe plus qu'à

l'état d'exception; la littérature, cosmopolite au dix-huitième siècle, devient nationale au dix-neuvième; les frontières ne se déplacent plus au gré des caprices et de l'ambition des rois. Et, chez les peuples qui n'ont pas eu le droit de former des Etats, c'est une agitation intense: ils écoutent leurs historiens et leurs poètes qui leur décrivent les gloires du passé et ils espèrent en l'avenir.



Pourtant ce dix-neuvième siècle tout vibrant des revendications de nationalités commença, en géographie politique, par le plus mauvais des règlements. Le Congrès de Vienne qui, après la défaite de Napoléon, s'était chargé de refaire une Europe sur des ruines parut oublier tout à fait qu'un grand mouvement de peuples venait de se produire; il n'eut d'égards que pour les souverains. Dans les commissions du congrès on évalue le nombre « d'âmes » auquel tel roi ou prince a droit, puis on prend ces âmes où on les trouve, sans se préoccuper de leurs sentiments.

Le résultat, ce fut une Europe étrange qui ne répondit ni aux espérances des peuples, ni aux traditions de l'histoire. L'Occident, que se partageaient depuis longtemps des nations compactes, fut laissé à peu près tel quel; l'ingéniosité des diplomates s'exerça sur le centre et le nord. La Pologne resta divisée en trois tronçons, mais non pas sur le mode de 1795. La Norvège fut prise au Danemark et livrée au roi de Suède en échange de la Finlande. L'Allemagne, qui s'était levée avec un ensemble admirable contre le dominateur corse, se réveilla de son rêve avec trente-six régimes différents. La monarchie des Habsbourg, qui avait absorbé tant de peuples divers, ne put résister à la tentation de repren-

dre le Lombard-Vénitien. L'Italie fut livrée à six ou sept souverains, des étrangers pour la plupart. Et cela se faisait sur un continent encore tout sanglant de la guerre, en face de peuples frémissants qui attendaient la réalisation des promesses merveilleuses qu'on leur avait distribuées sans compter.

Mais, de cela, les souverains n'ont cure. Ils ont mis la religion de leur côté: au nom du principe de la Sainte-Alliance, qui ne leur impose des devoirs qu'envers Dieu et ne leur laisse sur leurs sujets que des droits, ils peuvent taxer de mauvaises passions les désirs les plus légitimes et faire marcher leurs soldats contre ceux qui prétendent être libres.

C'était une bravade. L'histoire du dix-neuvième siècle ne fut qu'une protestation contre l'œuvre du Congrès de Vienne. Quelques années s'étaient à peine écoulées qu'elle se dessina en Allemagne, éclata en Espagne et en Italie, se propagea en sourdine parmi les peuples endormis sur les rives du Danube, tandis que la Grèce historique prenait les armes contre l'oppresseur osmanli. C'est un premier appel des peuples opprimés qui réclament plus de liberté, des nationalités asservies qui aspirent à l'indépendance.... Tentative prématurée, car les libéraux sont faibles, inexpérimentés, maladroits, et la Sainte-Alliance a de fortes armées. Effort intéressant, cependant, car il marque, en plein triomphe monarchique, le réveil d'un esprit qu'on croyait étouffé pour longtemps. Et si les insurgés espagnols ou italiens cèdent, écrasés par la force, la Grèce sait s'imposer à l'admiration de l'Europe entière: après une lutte aux péripéties héroïques, elle apparaît comme Etat.

D'ailleurs le répit fut court. A peine le tumulte guer-

rier de l'Orient s'est-il apaisé que la révolution agite de nouveau l'Europe. En 1830, la France chasse les Bourbons de la branche aînée, la Belgique se sépare de la Hollande, l'Italie centrale se soulève contre le régime des légats et des ducs, le royaume de Pologne essaie, par un effort puissant, de briser les chaînes qui le lient au tsar de Russie.... Désormais l'ancienne Sainte-Alliance est brisée: tandis que les trois cours de l'est se lient étroitement pour lutter contre l'esprit nouveau, la France libérale se rapproche de l'Angleterre.

La solution fut diverse, selon les zones d'influence. Personne n'essaya de ramener en France les anciens rois. La Belgique, soutenue par ses deux voisines, put s'organiser en Etat indépendant. Mais une armée autrichienne passa en Italie et rétablit tout sur l'ancien pied; la Russie, après une guerre sanglante, brisa la résistance de la Pologne et lui enleva tout ce qui lui restait d'autonomie. Encore une fois le calme se rétablit; mais ce n'était qu'un replâtrage.

Après 1830, les gens clairvoyants eurent l'impression que les cadres, reformés tant bien que mal, subiraient bientôt de nouvelles atteintes. Pourtant l'Europe connut pendant des années une paix profonde. Plusieurs des hommes qui avaient fait les traités de 1815 occupaient encore la scène; avec l'âge, leur amour de la paix croissait; entre les cours de fort bonnes relations s'établissaient; et, sauf peut-être l'Anglais Palmerston, chacun s'emploie à prolonger une tranquillité chère aux maîtres du jour. Mais une sorte d'attente inquiète règne parmi les peuples: on parle de liberté, de droits des nationalités; la propagande mazzinienne agit dans tous les pays; et des sociétés secrètes aux multiples ramifications préparent les

moyens d'agir. A la veille de 1848, l'Europe est pleine d'aspirations et de murmures ; brusquement l'orage éclate.

Il est plus redoutable que les précédents : non seulement les pays coutumiers des révolutions, la France et l'Italie se soulèvent, mais l'agitation gagne les vieilles citadelles de la réaction : l'Allemagne, la foule des peuples du Danube, jusqu'aux lointaines Principautés. Les ministres impopulaires s'enfuient, les trônes s'ébranlent et les souverains affolés par un péril nouveau pour eux ne savent que multiplier les concessions.

Les révolutions réalisent rarement les vœux de ceux qui les ont provoquées ; mais elles sont une pierre de touche : elles révèlent les désirs profonds des peuples. En 1848, les nations qui tendent vers l'unité, mais que le bon plaisir de la diplomatie a maintenues dans l'émiettement, se rapprochent d'un élan fougueux. Les Allemands, de la Prusse orientale au Rhin et de la Baltique au Danube, se groupent un moment autour de ce parlement de Francfort qui va, on l'espère du moins, combler les espérances de chacun ; les Italiens regardent vers Rome ou vers Turin et partent en guerre contre l'oppressur tudesque. Au contraire d'autres nations, à qui la force impose un même maître, mais qui n'ont rien de commun dans l'histoire et qu'aucune sympathie n'unit dans le présent, s'éloignent chacune dans sa voie avec l'espoir de ne se retrouver jamais : la mosaïque autrichienne, produit de la conquête, des traités et des marchés se disloque et menace ruine. Il y a un moment où, dans l'Europe centrale, tous les cadres se brisent ; des formations nouvelles et étranges se dessinent.



Pourtant, à la fin de 1849, la plupart de ces souverains si menacés sont encore sur leur trône et aucun changement n'apparaît sur la carte de l'Europe. C'est que, une fois de plus, les révolutionnaires ont péché par inexpérience et faiblesse. Ceux qui ne réclamaient que des libertés politiques ont conclu une alliance dangereuse avec des éléments avancés et la frayeur que la masse des gens paisibles, qui décide de tout en dernier ressort, en a ressentie a permis un retour offensif des princes et de leurs soldats. Ceux qui devaient combattre un ennemi du dehors manquaient de préparation et de soutien : l'enthousiasme des volontaires ne rend pas, quoi qu'on en dise, une armée invincible et des troupes organisées ont bien vite raison de rassemblements populaires. Au contraire, les cours se rapprochent : les robustes soldats de la Prusse font rentrer dans l'ordre les idéalistes allemands ; la Russie que la révolution a laissée intacte vient au secours de l'Autriche aux abois, achève le soulèvement magyar et fait place nette de la mer Noire à la Leitha. De sorte que l'Europe recommence à vivre selon le mode ancien ; c'en est fait des revendications populaires comme des révoltes nationales, croit-on ; et dans la mémoire des privilégiés le souvenir de la tourmente s'obscurcit, tel un mauvais rêve qui se dissipe au matin. Justement alors le principe des nationalités, va remporter de décisifs et éclatants succès.

La raison... c'est qu'un mouvement comme celui de 1848 ne passe pas sans laisser des traces profondes. Les peuples gardent le souvenir des journées héroïques et des enthousiasmes féconds. Ils n'oublieront jamais plus qu'ils ont été libres ; ils comprennent leurs fautes aussi

et comptent bien ne plus les commettre. L'œuvre qui s'est faite en bourrasque va être reprise avec méthode ; elle intéresse les intelligences : pendant vingt ans la diplomatie s'y emploie.

Puis il y a sur l'un des plus brillants trônes de l'Europe un personnage singulier. L'empereur Napoléon III n'est pas attaché, comme les autres souverains, au maintien des traités de Vienne ; il croit, peut-être à tort, qu'il a tout avantage à les détruire. Obligé par son grand nom, il veut faire quelque chose en Europe et le système qui se détache de ses longues rêveries, c'est la politique des nationalités, c'est-à-dire la politique qui encourage les groupements en Etats des peuples de même race et de mêmes aspirations.

Tout le pousse dans cette voie. S'il consulte ses traditions de famille, il rencontre ce livre étrange, le *Mémorial de Sainte-Hélène*, où le grand empereur déchu, qui refait par la pensée ses batailles et précise ses projets, se présente à la postérité comme un méconnu dont le but ultime était d'affranchir les peuples, mais qu'on a arrêté en chemin. S'il se reporte à sa jeunesse, il se voit faisant le coup de feu au milieu des patriotes italiens contre les carabiniers pontificaux. D'instinct il est attaché aux causes populaires : il rêve, dans un avenir lointain, de supprimer le paupérisme et de réaliser le bonheur, il voit dans des temps plus proches une Europe organisée rationnellement selon les vœux des peuples. Aussi, pendant les belles années du règne, alors que Napoléon III peut se croire le premier souverain du monde, la politique des nationalités inspire-t-elle son action.

Mais l'empereur ne l'applique pas franchement, car il en voit aussi les dangers. La politique des nationalités poussée jusqu'à ses dernières conséquences aboutirait à

mettre, au mépris des enseignements de l'histoire, une France à peine agrandie en face de puissances compactes : une Italie, une Allemagne énorme.... Et la seule mise en œuvre de ce système doit provoquer des guerres sanglantes, des bouleversements prodigieux ! Or, Napoléon III n'a rien de ce qu'il faut pour mener à bien ce travail : il n'est pas un général, la vue du sang lui fait horreur ; il n'est pas un politique, car il ne fixe pas ce qu'il veut. C'est le songe qui le séduit ; il vit comme en une brume de rêve, un peu sinistre vers la fin.

Les étapes de cette politique sont rapides. Au Congrès de Paris, en 1856, Napoléon III fait agir ses diplomates en faveur des principautés danubiennes, la Moldavie et la Valachie ; il les délivre ou peu s'en faut des ingérences turques et russes ; il prépare leur réunion en un Etat. Puis commencent ses mystérieuses combinaisons avec Cavour. Si l'empereur est surtout disposé à faire des projets, le ministre agit : il développe les forces du Piémont ; il prépare la péninsule, propageant partout le mot d'ordre : Italie et Victor-Emmanuel ; il pousse impitoyablement à la guerre.... Un beau jour, Napoléon, qu'il le veuille ou pas, est forcé d'intervenir, et deux cent mille Français entrent en Lombardie.

La guerre est heureuse ; pourtant, après Solférino, la politique impériale hésite et se reploie. Mais le ministre est tenace ; il n'entend pas en rester là. En 1860, l'action pour les nationalités reprend plus vigoureuse que jamais. C'est l'annexion au Piémont des duchés et des légations ; c'est Garibaldi qui surgit en Sicile comme un vengeur et conquiert le royaume de Naples au pas de course ; puis vient la marche des Piémontais du nord au sud, à travers la péninsule entière ; les armées se re-

joignent et le nouveau royaume apparaît, réunissant une grande nation, de la barrière des Alpes à la pointe de la Sicile.

Napoléon III a tout approuvé, tout encouragé. Mais il est à bout : la guerre l'a rempli d'angoisse ; il a senti hésiter la victoire ; la vue des champs de bataille l'a navré. Il a constaté aussi combien la politique des nationalités était dangereuse : un moment l'Allemagne s'est dressée contre lui, de Rome viennent des reproches et des menaces et le parti catholique français rompt en visière avec l'empereur qu'il a si bien soutenu d'abord. Il est grand temps de s'arrêter sur cette voie fatale qui conduira aux abîmes la dynastie et la France !

Désormais l'empereur laisse faire en attendant de réagir. En 1863, quand la Pologne se soulève de nouveau, il se borne à quelques encouragements vagues, à quelques démarches platoniques. En 1864, il parle encore du principe des nationalités à propos des duchés de l'Elbe ; mais, visiblement, il ne dirige plus les événements ; il les subit. Quelque temps il coquette avec la Prusse qui a réorganisé ses forces et commence à pratiquer elle aussi, par des moyens spéciaux, la politique des nationalités. Mais quand le résultat se dessine, il recule effaré et voudrait retarder les temps.

Car l'Allemagne bouge.... Non pas qu'il y ait chez elle un puissant mouvement patriotique ou national ; la désillusion de 1848 a été trop amère. C'est l'œuvre d'un homme : le redoutable ministre du roi Guillaume I^{er} veut faire à la Prusse une situation prépondérante en Allemagne et rendre à l'Allemagne la considération de l'Europe. Il poursuit son travail avec une ardeur endiablée, imposant des sacrifices aux peuples, réclamant des armées, enserrant souverains et hommes d'Etat dans

les mailles de sa diplomatie et fonçant droit sur l'obstacle à l'heure choisie par lui. C'est la politique par le fer et le sang qui reste inséparable du nom de Bismarck. En 1866, l'Autriche en subit les effets; quatre ans plus tard c'est la France.



En 1871 la carte de l'Europe est donc renouvelée. Sans parler de changements secondaires sur le bas-Danube ou aux confins du Danemark, deux grands peuples qui, à la fin du moyen âge, n'avaient pu, vu la persistance des divisions féodales ou l'action de l'étranger, se constituer en Etats ont réalisé leur unité. Mais n'ont-ils pas montré le chemin à d'autres? Indépendamment des Celtes d'Irlande, qui réclament depuis longtemps une existence autonome, mais à qui le parlementarisme britannique offre des combinaisons et des ressources variées, ne peut-on pas s'attendre à ce que le peuple polonais, l'un des plus fortement constitués, au point de vue ethnique, de l'Europe entière, fasse valoir ses droits, sinon à l'autonomie, au moins à une vie nationale; ne peut-on pas prévoir une nouvelle constitution de la péninsule balkanique qui assure aux chrétiens, que l'on a comblés de promesses, la possibilité de vivre?

Un moment on peut croire à un nouveau succès de la politique des nationalités. En 1875, des troubles avaient éclaté dans la Bosnie et l'Herzégovine. L'année suivante, toute la région au sud du Danube est en feu; la Serbie et le Monténégro prennent les armes en faveur de leurs frères de race. Puis, en 1877, c'est la Russie qui part en guerre; ses troupes franchissent le Danube et la chaîne des Balkans, écrasent aux prix de sanglants efforts la résistance des Turcs, descendent la vallée de la Maritza et poussent leur avant-garde jusque dans la ban-

lieue de Constantinople. Le traité de San-Stéfano signé le 3 mars 1878 déçoit bien des gens, mais il est un éclatant triomphe du slavisme ; la plus grande partie de la péninsule est partagée entre les protégés de la Russie : Bulgarie, Serbie, Monténégro... quant à la domination turque, elle est réduite en Europe à des tronçons épars.

Mais cette combinaison blessait trop d'intérêts. En face des menaces de l'Angleterre et de l'Autriche, la Russie épuisée par sa guerre est obligée de laisser la diplomatie européenne remettre son travail sur le métier et le Congrès de Berlin, qui s'ouvre au mois de juin 1878, agit dans un tout autre esprit.

Il fait d'étrange besogne. Sous prétexte de ne pas trop affaiblir le Turc, il mutile chacun des Etats créés ou agrandis à San-Stéfano et rend au sultan des provinces entières avec ou sans conditions. Mais les puissances qui ont proclamé le plus haut la nécessité de protéger l'empire ottoman le dépouillent sans vergogne. L'Angleterre, qui s'est bornée à des démonstrations navales, fait main basse sur l'île de Chypre ; l'Autriche qui n'a rien fait du tout s'adjuge le droit d'occupation de la Bosnie-Herzégovine. Quant aux obligations humanitaires, on les sauvegarde par des promesses fort belles que l'Europe, qui se proclame garante, oblige le sultan à faire aux chrétiens qui restent sous son joug : Slaves, Grecs ou Arméniens.

Ainsi les puissances, dont plusieurs, l'Italie par exemple, n'ont rien à faire là, s'arrogent le droit de disposer de l'empire ottoman dont elles ont, à mainte reprise, proclamé en principe l'intégrité. Elles ne le protègent pas, car le traité de Berlin est presque aussi onéreux pour le Turc que celui de San-Stéfano. Leur œuvre ne répond

pas au principe des nationalités puisque des territoires habités par des gens de même race et de même langue sont coupés et soumis à des régimes différents ¹. Elle ne s'inspire d'aucune justice, puisque, on ne sait pourquoi, les uns sont appelés à la liberté et d'autres rejetés dans la servitude. Quant aux promesses faites aux chrétiens, l'Europe refuse de fixer les moyens d'en contrôler l'application et elle s'enlève tout droit de le faire, puisqu'elle proclame comme un dogme la souveraineté du sultan. Le traité de Berlin a eu, à l'époque, des admirateurs ; il en a peut-être encore aujourd'hui.... Je l'ai toujours considéré comme un compromis égoïste entre forts, tout à fait dans l'esprit de l'ancienne diplomatie, comme une maladresse par-dessus le marché, car les puissances qui veulent la paix laissent toutes les questions ouvertes et la guerre menace toujours.



La crise de 1877 n'eut donc que d'insuffisants résultats quant à l'émancipation des nationalités, et après s'ouvrir une longue période d'une stérilité remarquable. Une fois, en 1885, les Slaves de la Roumélie orientale chassèrent leur gouverneur turc et s'unirent à leurs frères de Bulgarie. C'était si bien dans la nature des choses qu'on n'osa pas les rendre au sultan. Mais désormais, pendant nom-

¹ La Grande Bulgarie du traité de San-Stéfano est divisée en trois : la partie au nord des Balkans reste une principauté vassale du sultan, mais indépendante de fait ; la partie au sud est rendue à l'empire ottoman qui lui laissera une administration autonome ; la Macédoine est replacée purement et simplement sous la tyrannie turque. L'Autriche, qui occupe la Bosnie, se fait reconnaître le droit de tenir garnison dans le sandjak de Novi-Bazar uniquement pour couper la Serbie du Monténégro et garder ouverte la voie du sud-est. La Grèce, à qui l'on a promis la Thessalie et l'Épire, est laissée, sans raison aucune, en tête à tête avec le sultan qui lui refuse l'Épire et l'a gardée jusqu'à aujourd'hui, etc.

bre d'années, à part la très facile séparation de la Norvège et de la Suède, il n'y a plus d'appels à l'indépendance, plus de mouvements de peuples qui veulent conquérir leur place à la lumière. Tout s'assoupit, tout s'embrume. Que s'est-il donc passé ?

C'est que les nations encore asservies n'ont plus les moyens d'agir : leurs maîtres les tiennent de trop près. Elles n'ont pas de diplomate, à la manière de Cavour, capable d'enlacer l'Europe dans ses combinaisons tout en exaltant le patriotisme et en fourbissant des armes. Faibles et incertaines, elles ne savent qu'élever des plaintes qu'on ne veut point entendre.

Chez les grandes puissances, les intérêts conservateurs l'emportent. Il n'y a plus, sur aucun trône, de souverain disposé à courir les aventures. La fin déplorable de Napoléon III reste comme une utile leçon pour ceux qui seraient tentés de faire comme lui, les peuples sont pacifiques, même ceux qui ont conquis de haute lutte leur unité politique ne tiennent pas autrement à ce que leur exemple soit suivi ; il sont bien décidés, en tout état de cause, à ne pas se sacrifier pour les autres. Les sociétés riches ne s'excitent pas volontiers ; la guerre avec ses fatigues, ses sacrifices et ses souffrances paraît une anomalie à ceux que pénètre l'énorme bien-être moderne. Il y a dans chaque pays des gens excellents qui considèrent la paix comme un bien qu'on doit sauvegarder à tout prix. Les partis socialistes qui espèrent voir les armées se disperser inutiles et veulent concentrer l'attention sur les réformes internes désavouent nettement toute guerre, même quand il s'agit d'affranchir un peuple. Tout cela n'est que fort légitime : chacun cherche à réaliser les projets qui lui tiennent à cœur et celui qui a sa place au festin souffre malaisément qu'un intrus vienne le déranger.

Sans doute cette paix n'a rien d'idyllique : quand les intérêts sont en jeu la mauvaise humeur éclate. Il y a eu, après 1882, une opposition intense entre la France et l'Angleterre à propos de l'Égypte ; un peu plus tard l'Angleterre et la Russie parurent sur le point de se battre au sujet de l'Asie centrale ; la question marocaine a failli mettre aux prises l'Allemagne et la France ; une fois, une guerre sauvage a éclaté de l'autre côté du monde, entre la Russie et le Japon, pour des questions d'intérêt. Dans les colonies, l'homme civilisé a pour règle de pourchasser vigoureusement l'indigène qui ne veut pas se laisser exploiter par lui. La paix européenne elle-même est fondée beaucoup moins sur un principe moral que sur un équilibre entre les armements qui ferait de la guerre quelque chose de si incertain et de si horrible que personne, ni souverain, ni ministre, n'oserait en prendre la responsabilité.

Mais ces armements n'ont que ce mérite-là. Jamais les millions d'hommes qui stationnent sous les drapeaux, les batteries innombrables qui s'étalent sur les parcs, la masse de munitions qu'accumule une administration prévoyante ne sont utilisés pour une œuvre de redressement. Même, dans son amour du repos, l'Europe accepte de honteuses humiliations. Sous le prétexte reconnu faux que la moindre intervention en Orient provoquerait une guerre générale, elle a livré au rouge sultan Abdul-Hamid II des centaines de milliers d'Arméniens qu'elle avait pris sous sa protection directe. Elle a, des années durant, surveillé d'un œil paternel la sanglante comédie qui se jouait en Macédoine ; et quand l'un ou l'autre des petits pays balkaniques voulait courir au secours des opprimés, elle savait, par des promesses et des menaces, lui imposer la résignation. Que

les peuples souffrent et meurent, l'Europe n'en a cure ; il faut sauvegarder la paix ! Cependant les ministres de Nicolas II entreprenaient, on ne sait trop pourquoi, de dénationaliser la Finlande, et l'Autriche-Hongrie a saisi l'occasion d'enlever aux Serbes de Bosnie leur dernière espérance de s'unir jamais à leurs frères d'au delà de la Drina en annexant purement et simplement les provinces qu'elle n'avait fait qu'occuper.

Tout cela n'est pas d'une très haute sagesse. Non seulement l'esprit public souffre de cette étrange conception des choses : il considère comme normale une situation qui ne l'est pas et cette perversion peut réserver de fâcheuses surprises dans un avenir prochain ou lointain ; mais c'est une erreur que d'agir contre la tendance d'une époque. Car le principe des nationalités a pénétré dans le tréfonds des peuples. Il s'est produit une véritable renaissance littéraire jusque chez les populations les plus frustes ; des gens qui autrefois parlaient des dialectes informes se glorifient aujourd'hui de leur langue et se sentent une nation. Le travail de rapprochement des classes, qui se dessine à peine dans les Etats organisés, progresse à pas de géant chez ceux qui souffrent d'un même malheur. « Nous étions six cent mille quand on nous a asservis, me disait un jour un Polonais, nous sommes aujourd'hui vingt-six millions.... » Or est-il sage de refuser à ces peuples qui vibrent et qui se lèvent, non pas, je le répète, leur constitution en Etats, — il ne faut pourtant pas réclamer des gouvernements une vertu plus qu'humaine, — mais jusqu'aux droits les plus élémentaires de l'homme et du citoyen ?

C'est une singulière illusion de notre époque que de croire que les cadres politiques de l'Europe actuelle peuvent durer indéfiniment. On raconte que le roi

Louis-Philippe, qui prenait au sérieux son titre de Napoléon de la paix, eut un jour l'idée de rendre désormais un conflit impossible en invitant tous les souverains à déclarer solennellement que les frontières des Etats ne changeraient plus. Si cette intelligente proposition avait eu quelque fortune, la Turquie continuerait de border le Danube, il n'y aurait pas de royaume d'Italie, pas d'Allemagne unifiée. Nous sommes tentés de trouver cela ridicule ; qui sait si nos arrière-neveux ne trouveront pas très ridicule aussi notre Europe d'aujourd'hui ? Et si l'opinion contemporaine a l'air de prendre son parti de l'indifférence des gouvernements ou même de leurs actes oppressifs, il n'en sera sans doute pas toujours ainsi ; la lourde responsabilité que prennent aujourd'hui les souverains, au nom de qui tout se fait, pourra leur être reprochée plus tard ; elle fournira des armes aux adversaires de l'institution monarchique.



Car l'opinion est changeante ; elle s'exalte avec les courants du jour : les événements actuels en offrent la preuve.

Les petits Etats balkaniques ont perdu patience. Ils étaient las de voir maltraiter leurs frères de Macédoine par un oppresseur dont ils avaient deviné la faiblesse ; ils ne croyaient plus aux réformes que le gouvernement turc ne voulait ni ne pouvait exécuter aussi longtemps que le chériat serait sa loi ; ils en avaient assez de la tutelle annihilante des puissances.... Brusquement ils ont pris les armes et sont partis en guerre.

L'Europe en a éprouvé une stupeur. Les diplomates ont échangé des notes ; ils ont voulu imposer la paix. Selon leur louable habitude, ils sont intervenus avec

égards auprès des ministres du sultan, ils ont pressé, menacé les gouvernements chrétiens. Puis, constatant leur impuissance, ils ont proclamé le principe immoral que, quoi qu'il arrivât, rien ne serait changé au *statu quo*, c'est-à-dire que les efforts resteraient vains, que les régions opprimées étaient condamnées à souffrir toujours. L'opinion se réservait, très disposée à maudire ceux qui troublaient la paix.

Mais, quand on a constaté de quelle allure les chrétiens marchaient, quand on les a vus sacrifier gaiement leur vie, culbuter les Turcs dans toutes les rencontres, faire place nette en quelques semaines sur leur vaste champ de guerre, un prompt revirement s'est fait : un souffle de l'enthousiasme qui saluait autrefois la résistance de la Pologne ou les combats épiques des Grecs a passé. Aujourd'hui personne ne parle plus du *statu quo*, devant les parlements des hommes politiques proclament le principe : « Les Balkans aux peuples balkaniques. » C'est un hommage universel au courage et à la victoire. Seule l'Autriche déçue, mécontente, s'efforce de mesurer l'espace aux vainqueurs. Ses protestations rencontrent peu de faveur, ce qui ne veut pas dire qu'elles restent vaines.

La guerre est cruelle et affreuse. Les correspondants de journaux, que des règlements sévères empêchent d'aller sur les fronts, décrivent longuement les sinistres convois de blessés et les effets de l'horrible maladie qui s'est abattue sur les armées. Pourtant l'enthousiasme qui agite l'Europe a quelque chose de jeune et de sain. On était las de la politique égoïste et aveugle des puissances et de ces luttes de classes qui n'inspirent que l'amertume et la haine. On admire ces peuples qui s'unissent autour d'un même idéal, se déclarant prêts à sacrifier un

quart de leurs hommes forts pour réaliser leur mission et révèlent avec éclat que, malgré une oppression séculaire, ils n'ont jamais laissé éteindre la flamme, jamais perdu l'espoir.

Ainsi, en plein vingtième siècle, nous assistons à un réveil de cette politique des nationalités qui semblait depuis longtemps étouffée. Aura-t-il des suites, assisterons-nous à un énergique effort des peuples encore opprimés ? Je ne le crois pas : les causes qui ont motivé leur impuissance agissent encore aujourd'hui. Même nous voyons mal les résultats exacts de la guerre. Peut-être le congrès à qui, selon toute apparence, sera réservée la décision ultime des choses, provoquera-t-il de fâcheuses surprises et révélera-t-il des ambitions forcenées...

Mais un fait est certain : la péninsule des Balkans va prendre une configuration nouvelle ; ses frontières seront tracées avec plus de justice, elles répondront mieux aux désirs des peuples. Et si nous opposons la carte de l'Europe, telle qu'elle sera dans quelques mois, à l'étrange agglomération d'Etats élucubrée par le Congrès de Vienne, nous nous rendrons compte de la force croissante du principe des nationalités et aussi du progrès de l'histoire.

ED. ROSSIER.



VARIÉTÉS

LA CRISE TESSINOISE¹

Qui dit crise dit danger ; qui dit crise dit espoir de guérison. Une crise est un état transitoire qui peut finir bien ou mal, mais qui a besoin d'être surveillé de près et, si possible, soutenu dans le sens d'une solution favorable.

Le Tessin traverse en ce moment plusieurs crises. Il y a la crise *politique*, dont on a trop parlé. Elle s'est déjà bien apaisée et il est à prévoir qu'elle continuera à s'adoucir encore. Jamais la lutte entre les deux partis historiques n'a été moins vive ; jamais il n'y avait plus d'entente sur les questions essentielles. Comparée à celle d'autres cantons, la situation politique au Tessin est encore bien instable et peu enviable. Mais si on regarde le passé, on trouve des progrès immenses dans la solidarité des partis, dans le ton de la polémique, dans la diminution de l'égoïsme régional et de la politique de clocher. C'est un chapitre que nous ne toucherons pas aujourd'hui.

Il y a en outre la crise *économique*, mal étudiée, très complexe dans ses raisons multiples et qui mériterait une étude spéciale. Elle dépend d'un côté des communications encore malaisées avec la Suisse intérieure et spécialement des surtaxes de montagne qui augmentent artificiellement une distance déjà longue en la majorant de 66 km. dits de tarif. De l'autre, des barrières doua-

¹ Depuis que ces lignes ont été écrites, une nouvelle période de luttes paraît se préparer.

nières au sud, particulièrement sensibles pour un canton frontière, dont les habitudes et les goûts se dirigent vers le sud plus que vers le nord. Enfin, la faute en est aux Tessinois qui, avec une coupable légèreté, mettent sur pied des entreprises sans étudier auparavant leurs chances de succès, et qui en confient la direction à des personnes peu recommandables au point de vue du caractère ou de la compétence technique, tout en négligeant d'autres entreprises qui pourraient très bien réussir, — comme la culture des légumes, des fruits ou des fleurs, — et pour lesquelles ils se laissent concurrencier par l'étranger, plus habile, plus soigneux dans son travail, et qui détient à un plus haut degré le secret de l'organisation solidaire des forces.

Il y a enfin la crise *culturelle*, celle que nous allons esquisser ici parce que sa description et sa critique se prêtent mieux à une revue du genre de la *Bibliothèque universelle*.

Résumée en quelques mots, la crise culturelle s'exprime dans ces mots : péril pangermanique, diminution de l'italianité, lutte pour la culture indigène, rapports plus suivis avec l'Italie.

Prenons d'abord la question de la *langue*. Plus qu'aucun autre canton, le Tessin représente géographiquement un tout. La séparation des cantons allemands est complète. Partout il y a la barrière des Alpes, sauf près de Bellinzone vers les Grisons, mais le district grison de la Moësa est de langue italienne. Au sud la frontière vers l'Italie est par trop ouverte. Où voit-on un danger pour la langue du canton ?

Ce danger pourrait venir de Berne ou des confédérés allemands immigrés. De Berne d'abord. L'italien est langue nationale conformément à l'article de la constitution fédérale. (Le romanche, soit dit entre parenthèses, ne l'est qu'au point de vue cantonal grison, mais la Confédération ne le reconnaît pas.) Mais ici la question se pose de savoir si la langue nationale doit être respectée d'une façon *absolue* ou seulement *en proportion* du nombre des habitants qui la parlent. Dans le premier cas, l'italien est loin d'être reconnu en Suisse comme il le devrait ; dans le second, il l'est trop. Si je ne fais erreur, l'interprétation de

l'article constitutionnel a lieu plutôt dans le premier sens. Certaines innovations récentes le font croire. Mais on conçoit combien il est difficile de reconnaître *absolument* une troisième langue qui est parlée seulement par le 8 % de la population. Le français, qui représente environ le 22 %, a un avantage autre que numérique sur l'italien. Le prestige de la langue de Molière est séculaire. Il se base non seulement sur sa beauté, sa simplicité, sa littérature, la culture qu'elle représente, mais aussi sur sa valeur pratique dans la vie. Encore que ternie un peu en faveur de l'anglais, cette valeur pratique est incontestable. Le français est encore — ou à peu près — la langue des gouvernements et de la bonne société, la langue qu'on essaie avec l'étranger qui ne parle pas la nôtre, la langue intermédiaire entre deux personnes dont elle n'est pas l'idiome maternel.

L'italien est loin d'avoir ce prestige. Il ne se maintient que dans la musique, et encore ! L'Italien même, subjugué par le charme de la langue sœur, l'adopte dans les relations internationales : le théâtre français et la presse française sont tout-puissants outre-Gothard et outre-Simplon, malgré l'alliance, contraire au sentiment populaire, avec deux nations non latines.

Ces faits qui se passent en dehors de nos frontières ont eu leur contre-coup sur le crédit de notre troisième langue nationale. Parlée par une minorité infime, d'un prestige médiocre, abandonnée souvent par ceux mêmes qui devraient la défendre et qui montrent une remarquable aptitude pour l'étude du français et même de l'allemand, l'italien souffre en Suisse. Il est vrai que le nombre de ceux qui le parlent augmente sans cesse et rapidement. La proportion d'augmentation dans la période de 1900 à 1910 est de 12 % pour l'allemand, de 9 pour le français, de 36 pour l'italien. De 221 000, les personnes parlant l'italien en Suisse comme langue maternelle sont montées à 301 000. Cette augmentation est due cependant exclusivement à l'immigration d'Italie et non pas à l'augmentation des Tessinois. Le nombre des citoyens suisses parlant l'italien n'a augmenté que peu d'un recensement à l'autre. Devons-nous tenir plus de

compte dans notre pratique gouvernementale d'une langue et d'une mentalité représentées surtout par des étrangers? La question est là et elle supporte des réponses bien diverses.

Ce qui a influé enfin sur le prestige relatif de l'italien en Suisse, c'est la qualité de ceux qui le représentent chez nous. L'opinion populaire se représente l'Italien comme un ouvrier plus ou moins analphabète, malpropre, content de peu, bon enfant et sobre, mais excitable et parfois dangereux, grand travailleur et ignorant, bref, une classe d'hommes inférieure à nous. L'Italien cultivé ne se montre guère chez nous pour corriger cette impression fâcheuse, et le Tessinois en souffre à son tour. On le met dans le même pot et on le méprise. L'Italien et le Tessinois, ce sont les *Tschingg*, comme on dit à Zurich, les *Couachtres*, comme on les appelle à Lausanne, deux mots assez inoffensifs, mais cependant guère flatteurs, qui paraissent être empruntés au jeu préféré de la race, la *morra* (cinq, quatre!). C'est une chose qui ne se raisonne pas. Un Vaudois ne voudrait pas être qualifié de Français, et le Bâlois se rebiffe quand nous l'appelons Allemand. Le Tessinois, bien que pauvre et souvent peu cultivé, est suisse comme nous, bien que par son genre il soit certainement plus *italien* que le Neuchâtelois n'est français et le Bernois allemand. Cela se rapporte surtout au *Sottocenerino*, au Tessinois des districts de Lugano et de Mendrisio, que nous voyons le plus, en le confondant trop facilement avec les sujets du royaume.

Malgré tout cela, la bonne volonté de Berne de respecter la langue italienne à l'égal du français et de l'allemand ne peut faire de doute pour tout observateur impartial. Les lois sont traduites et bien traduites. La correspondance entre Berne et Bellinzone se fait en italien. Un certain nombre de traducteurs italiens a été engagé à Berne et il va croissant. Les formulaires de nos services publics, les horaires, etc., respectent l'italien avec une scrupulosité touchant au pédantisme. Si l'*italien fédéral* est malheureusement parfois une réalité, il faut s'en prendre aux traducteurs tessinois, qui font cependant ce qu'ils peuvent. Et si quelques chemins de fer tessinois auxquels Berne

offrait la correspondance en italien ont répondu qu'ils préféreraient le français ou l'allemand, on ne pouvait faire autrement que d'obtempérer à leur désir.

Voyons maintenant le danger linguistique venant des confédérés immigrés. Leur nombre est minime, comparé à celui des Italiens établis (4000 contre 42 000, sur une population de 157 000). Ils se composent d'employés et ouvriers du chemin de fer, du téléphone et d'autres services fédéraux, puis d'un certain nombre de petits commerçants. Cette colonie, qui n'est certes pas une élite cultivée, a peut-être le tort de faire un peu trop bande à part et de résister à une assimilation qui, dans la Suisse française, se fait sans peine. La raison en est au prestige déjà mentionné du français, au niveau de culture générale élevé dans la Suisse romande et aussi un peu à l'étendue de son territoire. Le Tessin a une faculté d'absorption moindre parce que l'instruction y est inférieure à celle de la Suisse française. La question de la confession ne joue qu'un rôle secondaire, car la moitié de la colonie confédérée est catholique et le gouvernement tessinois est si libéral qu'un protestant ne se sentira jamais gêné dans ce pays. Il est regrettable que les confédérés forment un groupe politique à part, alors que leurs convictions sont exactement représentées par un des cinq groupes politiques de la population indigène. L'abîme qui se creuse ainsi entre Tessinois et confédérés est nuisible à la bonne entente. Les écoles allemandes du canton y sont sans doute pour quelque chose. Elles constituent la pierre d'achoppement de nombre de Tessinois et sont le prétexte le plus évident de l'accusation de pangermanisme officiel. Ces écoles, au nombre de quatre ou six (suivant qu'on y comprend les écoles privées de Lugano et Locarno) et représentant un nombre de 400 élèves avec 12 maîtres et maîtresses, ont été créées en 1882, par la Compagnie du Gothard, moins pour protéger la mentalité germanique de ses employés que pour leur offrir de bonnes écoles, dont le Tessin, à ce moment encore ultra-clérical et rétrograde, était privé. Un gouvernement plus large de vues aurait pu empêcher leur fondation et prévoir les complications qui en résultent.

teraient. Une fois créées, il était difficile et injuste de les supprimer. En 1909, lors du rachat de la ligne, les Chemins de fer fédéraux, sous peine de s'exposer à de violents reproches du personnel, ont dû se charger de ces écoles, sans enthousiasme il est vrai, et exposer ainsi la Confédération au reproche plus ou moins juste d'entretenir dans la Suisse italienne (et à Erstfeld et Luino) *des écoles fédérales allemandes* au mépris de la constitution. Il est évident qu'elles pèchent, non pas contre la lettre, mais contre l'esprit de la loi. Les supprimer d'un jour à l'autre est impossible. On pourrait cependant les transformer en classes préparatoires pour les écoles de l'Etat avec un programme de deux ans. Car le prétexte de devoir conserver aux enfants des employés allemands des C.F.F. leur langue maternelle nous paraît sans fondement. A ce taux, on devrait ouvrir des douzaines d'écoles allemandes dans la Suisse française, ce à quoi personne ne songe. Si nous voulons conserver en Suisse la paix des langues que l'Europe nous envie, et qui nous paraît cependant passablement menacée, il faut condamner en principe les écoles d'une langue étrangère à la région, parce qu'elles entravent l'absorption de la population immigrée. Du moment que le français ou l'allemand ne sont pas une des marques distinctives de notre nationalité, — et ceci nous distingue complètement de nos voisins et constitue notre originalité, — il vaut mieux ne pas tolérer une école allemande à Lausanne, une française à Saint-Gall, une italienne à Zurich, sauf à titre exceptionnel et transitoire ou au bénéfice d'une clientèle en majorité étrangère à la Suisse.

Pour le moment, le gouvernement tessinois s'est borné à exiger l'enseignement sérieux de la langue italienne, jusqu'ici passablement négligée, et a toléré ces écoles sans protestation, malgré les menaces d'une minorité irritée. Il a considéré aussi l'économie de 40 000 francs qu'elles font réaliser au canton en le déchargeant de l'instruction des élèves confédérés qui les fréquentent. Malheureusement le nombre des Tessinois qui profitent de cette excellente occasion d'apprendre gratuitement l'allemand et qui pourraient atténuer le caractère par trop germanique de

ces écoles est minime. Peut-être ferait-on bien d'introduire l'allemand facultatif à côté du français dans les écoles secondaires en enlevant ainsi aux écoles allemandes une partie de leur incontestable raison d'être. Le départ d'un certain nombre d'employés de langue allemande, remplacés par des Tessinois, agira dans le même sens. Il ne faut d'ailleurs pas s'imaginer que les enfants sortant de ces écoles en terre italienne soient de purs Germains. Loin de là. On les entend parler entre eux l'italien et même le dialecte à côté de l'allemand. Aussi bien les enfants donneront-ils toujours la préférence à la langue du *milieu* dans lequel ils vivent et non pas à celle de la *maison*, ni même à celle de l'école, qu'ils parleront toutefois sans faute et sans accent.

On a voulu accuser l'immigration allemande au Tessin de corrompre la langue officielle de ce canton. C'est lui faire trop d'honneur : elle est beaucoup trop faible et trop localisée pour pouvoir être coupable du crime dont on la charge. Le mal vient presque uniquement de l'*émigration* tessinoise et surtout de l'émigration temporaire pendant six mois de l'année dans les cantons français ou allemands. Les Tessinois en reviennent avec un langage bâtard. Le français surtout, par sa grande ressemblance, est dangereux à la pureté de l'italien, et l'on cite les phrases les plus barbares et les plus amusantes de Tessinois rentrés au pays. Refrénér l'émigration dont l'opportunité économique est de plus en plus contestée, vu qu'une forte immigration d'Italie lui correspond, c'est en même temps lutter contre la corruption de l'italien par les Tessinois eux-mêmes. Lutter contre le pangermanisme en attaquant les confédérés et en semant la discorde pour les dégoûter du Tessin, est une mauvaise méthode. Nous ne combattons pas non plus l'excès d'immigration en Suisse par des lois prohibitives et des chicanes administratives. L'invasion étrangère ne peut, de nos jours, être combattue que par l'augmentation de la puissance d'assimilation, c'est-à-dire par l'intensification de la culture indigène et autochtone. La méthode positive est préférable et de beaucoup supérieure à la méthode négative. Et le seul moyen de combattre l'influence allemande ou française au Tessin, c'est le relèvement

du niveau de l'école primaire et par conséquent de l'école normale.

Un canton qui a encore de nombreuses écoles de six mois, qui souffre d'une permanente disette d'instituteurs, qui est obligé d'occuper des maîtres et maîtresses sans patente dont la science est trop élémentaire et qui doit chercher une partie de son personnel en Italie, n'est certes pas encore à la hauteur de sa tâche pédagogique et patriotique. L'école normale, organisée laïquement sur les principes des internats du moyen âge, a besoin d'une réforme dans le sens de la liberté et de la responsabilité individuelle. Une discipline ne doit pas s'obtenir par la terreur, mais par l'affection et la supériorité morale des pédagogues. Et le laïcisme a peu de valeur s'il n'est qu'une contrefaçon de la mentalité catholique. Il est vrai que le recrutement du personnel enseignant supérieur au Tessin est un problème compliqué. « Je ne désirerais y voir que des confédérés français et allemands, sauf pour l'enseignement de l'italien », me disait naguère un Tessinois haut placé. Il est cependant naturel qu'on recoure beaucoup à l'Italie. Trop souvent, celle-ci ne peut fournir que des réfugiés politiques ou des personnes capables, mais qui repartent au premier rappel d'outre-frontière. L'instabilité du personnel enseignant est grande et l'Italie s'intéresse peu à nos Tessinois, que souvent elle méprise et qu'elle plaint. Il faut remarquer que la qualité des émigrés politiques cultivés a beaucoup baissé, d'une manière générale, depuis 1848, non seulement à notre frontière sud, mais aussi à celle du nord et de l'ouest. Alors c'étaient les philosophes, les musiciens, les naturalistes qui s'expatriaient, aujourd'hui ce sont en majeure partie les socialistes et les anarchistes; seul le petit parti démocratique italien fournit encore au Tessin des hommes de valeur. Très fidèle à sa patrie, l'Italien hésite longtemps à se faire naturaliser, conservant toujours l'espoir de rentrer chez lui. Et l'enseignement de ces professeurs est une instruction intellectuelle plutôt qu'une éducation morale et nationale.

On parle beaucoup du péril allemand au Tessin, mais il y a aussi et surtout le péril italien. Il est moins évident et il échap-

pera facilement à l'observateur superficiel, car l'identité de la langue et la ressemblance des traditions le voilent. Mais vu de plus près, il est réel. La conception politique de l'Italien diffère du tout au tout de celle du Suisse, Tessinois ou confédéré. Jamais on ne se comprendra à cet égard. Puis, l'immigration italienne représente une couche sociale de beaucoup inférieure à celle de France ou d'Allemagne. Au bas Tessin, l'Italien monopolise le petit commerce. Très instable, il se déplace, s'établit et part, s'associe, se désassocie, se réassocie avec une facilité prodigieuse. Il fait faillite et recommence sans relâche. Dans le commerce, il a introduit des habitudes déplorable. Il est rusé et souvent peu honnête. Son commerce n'a pas de base solide. Il n'offre que le bon marché de qualité inférieure, mais de trompeuse et brillante apparence. Loin d'éduquer sa clientèle, il la rabaisse en la trompant et en l'obligeant à marchander.

L'influence morale exercée sur le peuple tessinois n'est guère meilleure. Si au Sottocenere le massacre des oiseaux n'a pas encore complètement disparu et qu'on y organise des tirs aux pigeons vivants, pour la haute société ; si en fait de chants on n'entend que des mélodies militaires italiennes et des chansons rosses ou banales ; si le peuple manque de propreté et d'hygiène ; s'il se passionne pour les jeux de hasard ; si les enfants même jouent dans la rue pour de l'argent et mendient des sous à l'étranger, l'immigration italienne y est pour beaucoup. Dans le haut Tessin et les vallées où elle est nulle ou minime, tous ces inconvénients sont inconnus ou peu sensibles. On juge trop souvent les Tessinois d'après la population de Lugano et des environs, qui représente un type très spécial. Locarno et Bellinzone sont déjà de beaucoup supérieurs, et dans les districts de Blenio et de la Léventine vous avez affaire à de très braves gens, honnêtes, propres, éduqués, grands patriotes et point germanophobes. Sauf dans les agglomérations urbaines, et même à l'extrême frontière, dans le Malcantone ou le Val Colla, dans le Gembroagno et les vallées de Locarno, la population indigène offre les mêmes caractères et on ne voit que trop bien d'où viennent

les éléments délétères qui ont réussi à altérer les excellentes qualités du Tessinois et qui lui ont valu, outre-Gothard, un mauvais renom qui n'est que très partiellement mérité. Ajoutons enfin que l'antimilitarisme si déplorable des Tessinois, qui va de pair avec une curieuse et excessive admiration pour l'entreprise tripolitaine¹, est aussi limité aux deux districts du sud et que les notes humiliantes obtenues aux examens de recrues proviennent exclusivement de ces mêmes régions, auxquelles, dans l'intérêt de la patrie, on devrait vouer une attention toute spéciale.

* * *

Qu'y a-t-il de vrai dans cette fameuse accusation d'*irréden-
tisme*? demande-t-on souvent à ceux qui ont séjourné au Tessin. Il est nié catégoriquement par les uns et affirmé avec la même énergie par les autres. Il vaudrait mieux renoncer d'emblée à ce mot par lequel on entend des choses très différentes et qui est une source abondante de malentendus. Demandons-nous plutôt *si l'amour des Tessinois pour la culture italienne revêt un caractère politique*. Ici encore, il faut distinguer. On peut nier d'une façon absolue que les districts de la Lévantine, de Blenio, de Riviera, aient jamais manifesté des sentiments italianophiles. Un vote populaire, organisé aujourd'hui, donnerait à l'Italie une bien faible minorité et cette minorité se composerait exclusivement de personnes cultivées : avocats, médecins et pédagogues. Au point de vue politique, à peu près personne ne désire être italien. Le système démocratique du Tessin est le plus fort lien qui rattache ce canton à la Suisse. Ah ! si l'Italie était une république, nous aurions de la peine à nous maintenir au delà des Alpes. Economiquement parlant, plusieurs Tessinois affirment qu'il y aurait avantage pour leur pays à se rattacher au royaume. Les belles industries de la Lombardie paraissent, en effet, séduisantes. Mais le Tessin italien deviendrait une misérable province, brutalement exploitée, dans ses forces naturelles, au seul bénéfice des villes lointaines, et les vainqueurs s'y promène-

¹ Ces lignes furent écrites au mois de juillet.

raient en maîtres. L'industrie hôtelière serait aussi bien ruinée que celles, florissantes, des tabacs et des chocolats, et la suppression des barrières douanières au sud serait largement compensée par l'augmentation du prix des denrées coloniales. Il faut de la mauvaise foi ou de l'ignorance pour affirmer la supériorité économique d'un Tessin italien sur le Tessin suisse. Même au point de vue cultural, qu'y gagnerait-on? L'Italie ne connaît pas nos tendances décentralisatrices. Loin de créer de nouveaux établissements d'instruction supérieure au Tessin, elle découronnerait les trois ou quatre qui s'y trouvent et l'école primaire ne pourrait que perdre au changement du régime politique. Le Tessin, dont la presse s'occupe chaque jour, deviendrait une terre conquise qui n'intéresserait plus personne, parce qu'elle est trop petite pour pouvoir solliciter l'attention d'un grand pays.

Il faut distinguer deux groupes nettement séparés au Tessin : ceux qui ont été *au dedans* ou *en Suisse*, comme on y dit couramment, et ceux qui sont restés dans leur canton ou ont séjourné en Italie. Les jeunes gens qui ont fait leurs études outre-Gothard, qui y ont été comme fonctionnaires ou employés fédéraux, comme professeurs ou simples commerçants, ont définitivement renoncé à la nostalgie d'Italie. Ils voient tout de suite la supériorité politique et économique de notre pays et apprécient nos établissements d'instruction, lors même qu'ils sont français ou allemands. Ils admirent les qualités d'honnêteté, de sincérité, de sérieux et d'énergie du confédéré, ils sentent aussi les bonnes dispositions de ceux qui nous gouvernent à l'égard de tous les cantons, le leur compris. Ils fraternisent volontiers avec les autres Suisses et ils comprennent qu'en demandant davantage et mieux à Berne, ils obtiendront certainement ce qui est équitable et au delà.

Il en est tout autrement des Tessinois qui se sont confinés dans les régions suisses ou italiennes de la langue du Dante. On ne saurait assez regretter leur ignorance des choses suisses. Même les détails les plus simples qu'on enseigne à l'école pri-

maire leur sont inconnus. J'ai trouvé des professeurs de gymnase qui m'affirmaient qu'un conseiller national ayant une autre bourgeoisie cantonale ne pouvait représenter le Tessin à Berne et qui ignoraient que la nationalité suisse est imprescriptible. Connaissant très mal leur canton, qu'ils n'ont jamais systématiquement exploré, il ne faut pas leur demander de connaître les autres. Sur leur conception du Suisse allemand, la peur italienne de l'Autrichien et du Croate a fortement influé. Ils s'imaginent qu'à Berne on veut dominer à tout prix et que l'idéal du Conseil fédéral est la germanisation de la Suisse. La situation politique du Tessin leur paraît unique et ils se refusent à comparer leurs besoins spéciaux avec ceux d'autres cantons. L'idée est fortement ancrée au Tessin que Berne lui refusera toujours ce qu'il désire et qu'on y prend un malin plaisir à le contrecarrer. Par une espèce de coquetterie naïve et enfantine on s'écrit parfois : « Si Berne ne nous accorde pas ceci ou cela, nous nous tournerons vers l'Italie », et nos bons confédérés, prenant lourdement au sérieux des propos de Don Quichotte, plus dépourvus de goût que de patriotisme, s'en effraient outre mesure. La centralisation croissante qui, pour le Tessin, est un bien incontestable, y est assez mal vue. On n'est pas préparé à des lois aussi hautement humanitaires que celles sur les fabriques, sur les denrées alimentaires, sur la police des eaux et forêts, sur la protection des oiseaux, et l'on n'y voit que des chicanes inutiles et des vexations permanentes. L'introduction du code civil signifie, dans les habitudes du Tessin, une telle révolution que seuls les avocats les plus cultivés arrivent à comprendre les bienfaits de certaines dispositions et plus spécialement de celles du droit de famille. Il faut dire que par *pangermanisme* le Tessinois n'entend pas seulement l'importance grandissante accordée à la langue allemande, mais aussi un ensemble de notions, de traditions et d'innovations dont il se méfie d'emblée parce qu'elles viennent du Nord. Il oublie que l'Italie et la France subissent fortement cette influence *nordique*, qui est tout à fait indépendante de l'idiome parlé. Elle est représentée par certaines qualités de la race : la

discipline, la solidarité, la persévérance qui, dans le domaine industriel et commercial, ont eu vite raison de la concurrence indigène et qui, pour cela même, sont détestées. Cette influence est si générale qu'elle est inéluctable. Du nord vient aujourd'hui, sinon le salut du moins, un ensemble de réformes qui conquièrent le monde. Que le nord s'appelle Suisse allemande, Allemagne, Autriche, Angleterre, Scandinavie, le fait est là, et au lieu de repousser en bloc, il faudrait démêler ce qui est assimilable de ce qui est inacceptable pour le génie latin.

Plus que l'Allemand et le Français, le Tessinois croit au génie de sa race et ce mot, à côté de l'*italianité*, joue un rôle énorme dans sa presse et dans ses revendications. N'oublions pas que physiologiquement cette race n'existe plus depuis longtemps. L'influence germanique est très reconnaissable dans le nord de l'Italie comme au Tessin, elle est même prédominante dans certaines vallées tessinoises, comme le type latin nous frappe à Berne ou à Saint-Gall. Le mot de race ne peut donc être employé que par extension et dans le sens moral. Là encore, il sera permis de remarquer que la mission morale de la Suisse n'est nullement celle de la réalisation d'un type cultural pur, — représenté par nos voisins, — mais son originalité consiste précisément dans l'élaboration d'un type de culture mixte avec prédominance, dans chaque région, de l'élément français ou italien ou allemand. C'est en cette qualité d'intermédiaires parlant une langue avec correction, et comprenant les deux autres, que nous pouvons vraiment être utiles aux autres. Nos lois et nos institutions doivent refléter à parties égales la collaboration des trois mentalités constituant la nation suisse. Quant à la langue maternelle du Suisse allemand, français ou italien, il se contentera de la parler correctement, purement et d'arriver à une certaine richesse de vocabulaire. Malgré ses efforts il n'arrivera cependant jamais à cette virtuosité dans le maniement de l'idiome, réservé aux habitants des grands pays destinés à réaliser un type unique. Méconnaître cette mission, c'est se condamner volontairement à l'infériorité complète, car, si nous ne voulons

pas réaliser le type mixte en remplissant une tâche qui nous est assignée par notre histoire et notre organisation politique, nous ne pouvons pas non plus atteindre le type pur sans nous détacher de la patrie. Il y a entre la politique et la culture des liens profonds et solides qu'on ne pourra trancher impunément. L'idéal suisse, fait de fraternité, de justice, d'affection entre trois groupes assez divers, implique, pour la langue et la culture des deux autres groupes, une sympathie qui n'exclut nullement la préférence donnée à la sienne propre, et telle qu'elle est parfaitement réalisée en dehors de nos frontières. Cet idéal n'est pas encore suffisamment compris au Tessin, dont le régionalisme égoïste ne cède que lentement à des considérations plus larges de solidarité confédérale. On s'y méfie encore trop du Suisse d'autres cantons et jamais on ne croira une personne qui affirme qu'un Suisse d'outre-Gothard peut parfaitement défendre la mentalité italienne et désirer son développement. Il faut pouvoir juger les choses objectivement en faisant abstraction des prédilections personnelles et en donnant à chacun ce qui lui est dû. L'idée d'une société suisse pour la paix des langues, dans laquelle des Suisses appartenant aux trois groupes discutent en frères les conflits et luttent pour la justice accordée à tous au lieu de défendre chacun son groupe, censément toujours attaqué, toujours opprimé, ne doit pas être qualifiée de chimère. Si nous ne voulons pas que l'étranger se mêle davantage de nos affaires internes et nous désunisse en offrant son secours à tel groupe qui se croit menacé, nous devons nous-mêmes établir l'équilibre parfait des trois éléments.

Et pourtant, nous ne nions pas que la crise tessinoise existe et qu'elle a sa raison d'être. Nous ne contestons pas le bien-fondé partiel de tant de plaintes et de reproches et de menaces. L'italien est loin d'occuper en Suisse le rang de troisième langue nationale qui lui convient. Dans le domaine administratif, ses progrès sont évidents. Il a suffi d'insister sur ses droits pour les voir respectés tout de suite. Une majorité, sans le vouloir et le remarquer, écrasera vite une minorité aussi faible. Mais il a suffi

de lui soumettre le cas pour l'amener au respect de la loi. Si le Tessin avait réclamé plus tôt, il aurait obtenu plus vite ce qui était juste. Aucune autre nation au monde ne montrera autant de respect et d'égard pour les droits du plus faible. Si cependant le nombre des employés tessinois dans les places bien rétribuées de nos administrations — et spécialement celles des chemins de fer — est très modeste, la faute n'en est pas au mépris pour des Tessinois qui trop vite sont affectés d'une innocente manie de la persécution, mais elle en est à la culture professionnelle de ces derniers, souvent inférieure à celle des confédérés. Grâce aux forts subsides fédéraux, cet inconvénient disparaîtra de plus en plus. L'école cantonale de commerce de Bellinzone et l'école professionnelle pour jeunes filles de Lugano sont deux établissements d'instruction de tout premier ordre.

Le mal est ailleurs. Il résulte de la part plus que modeste faite à la langue et à la culture italiennes dans la vie publique en Suisse. Il n'y a que Lucerne ou Zurich où l'on rencontre quelques traces de vie italienne et quelque intérêt pour la langue. De nos universités, Zurich, Berne, Neuchâtel et Fribourg accordent à l'enseignement académique de l'italien une place assez équitable. Mais Genève, Lausanne et Bâle lui consacrent à peine une ou deux heures par semaine. Seuls, Neuchâtel et Fribourg ont un professeur de langue italienne ; aucune université suisse ne possède de *lecteur* pour cette langue. L'étranger venant en Suisse aura le sentiment que l'*anglais* est notre troisième langue nationale. Nos gymnases et nos collèges lui accordent la préférence. Dans la Suisse française spécialement, le zèle pour l'anglais, si peu conforme aux goûts et aux aptitudes des Latins, est surprenant parmi notre jeunesse, tandis que l'indifférence pour l'italien qui offre tant d'analogies avec la langue du pays, est complète. Il est vrai que l'anglais est pratique, utile au commerce. Et pourtant, devons-nous fouler aux pieds à ce point des considérations nationales et patriotiques ? Oublions-nous que Lausanne est à 100 km. de la frontière italienne, que le Simplon, qui a considérablement rap-

proché la Suisse romande du Tessin et de l'Italie, nous impose aussi des devoirs? Ne serait-il pas normal que nos établissements d'instruction classique donnassent la préférence à l'italien tandis que ceux d'instruction industrielle et commerciale cultiveraient l'anglais? Avons-nous jamais songé à préférer le Tessinois à l'Italien pour les rares places de maîtres ou de maîtresses que nous avons à repourvoir?

Le Tessin a toujours négligé de s'appuyer, dans la lutte pour sa *latinité*, sur ses deux alliés naturels en Suisse, sur les *Grisons* et la *Suisse romande*. Les Grisons sont sans conteste un canton mi-latin : 40 000 personnes y parlent le romanche, 10 000 l'italien. Même celles de langue allemande savent le français ou l'italien. Le dialecte allemand y est moins enraciné que dans n'importe quel autre canton et le haut-allemand des Grisons est si pur et si beau qu'il peut en remonter à celui de l'Allemagne du nord. Mais c'est une vieille expérience que l'entente est difficile entre ceux qui sont parents et qu'elle s'établit plus facilement entre les extrêmes opposés. Les Grisons et le Tessin ne se sont jamais aimés. Les premiers reprochent au second ses luttes intestines, son agitation stérile et ses sympathies italiennes. Et le Tessin blâme l'esprit par trop commercial, cupide et « profitard » des Grisons. Du reste, la question du percement des Alpes orientales n'a pu que creuser l'abîme entre deux frères particulièrement prédestinés à s'entendre. Tous les Grisons ne sont pas des affairistes. La région de Poschiavo, de la Bregaglia, la basse Engadine, l'Oberland grison sont encore si foncièrement latins qu'une entente est possible. Après avoir échoué dans la revendication d'un second siège au Tribunal fédéral, la presse tessinoise s'est refusée à appuyer un Romanche qui avait vécu longtemps à Trieste et lui a préféré un Zuricois qui ne sait pas l'italien ! Méconnaissance surprenante de ses intérêts et déplorable manque de solidarité. Et pourtant les Grisons donnent au Tessin un exemple de concorde, de force basée sur la paix intérieure qui les a rendus puissants à Berne. La délégation grisonne est d'une distinction, d'une finesse et d'une habileté peu communes.

La situation économique des Grisons est aussi à peu près la même que celle du Tessin, et sa population moins nombreuse. Malgré tout cela, l'entente solidaire paraît encore très lointaine. Le percement du Bernadino ou de la Greina y changera-t-il quelque chose ?

Il en est autrement de la *Suisse française*. Malgré une différence plus notable de l'idiome, et une situation géographique beaucoup moins favorable, l'affinité est plus grande et les relations sont plus suivies. Le Tessinois se sent très à l'aise en pays romand et le Romand, quand par aventure il lui arrive de se rendre au Tessin, est tout étonné et très heureux de se sentir chez soi et en Suisse. Le nombre des étudiants tessinois à Lausanne et Genève augmente sans cesse. Fribourg est la résidence préférée des jeunes gens et jeunes filles de familles conservatrices. L'obstacle à une intimité plus grande réside dans l'indifférence des Romands vis-à-vis de la troisième langue nationale. Puisse l'amélioration des communications changer cet état de choses. La ligne en construction de Domodossola à Locarno par les Centovalli raccourcira la distance de Lausanne au Tessin de quatre heures. C'est de bon augure pour des relations futures plus intenses. La Suisse *latine* ne perdra rien à s'organiser mieux, car, ainsi unie, elle représentera près du tiers de la population totale. Déjà le Tessin est officiellement reconnu comme septième canton romand avec Fribourg, Berne et le Valais, et il tient à se faire représenter en cette qualité. Mais notre presse romande, très lue et aimée au Tessin, devrait s'occuper davantage de la vie de ce canton. Nos jeunes gens et nos jeunes filles devraient y fréquenter les cours de vacances et faire un stage dans les établissements d'instruction supérieure. Le Tessin, à son tour, pourra à peu de frais entretenir des lecteurs auprès des universités suisses pour la défense et la diffusion de sa langue.

Il est vrai que, depuis longtemps, la Suisse italienne rêve non seulement d'une école d'art fédéral, mais aussi d'une université à Lugano. Le projet est trop beau pour être réalisable. On a parlé d'une loterie, d'un don de Mécène, car, grâce à l'émigration, les grandes fortunes sont nombreuses au Tessin, — mais on

oublie que la Confédération ne subventionne pas, ou pas encore, nos universités, que le recrutement du personnel devrait se faire de préférence en Italie, ce qui n'est pas sans un certain danger et que ce nouveau foyer de culture risque plus encore que les autres de porter le cachet d'une honnête médiocrité et de la déconsidération de l'étranger. L'idée de ne créer que des facultés de droit et de lettres est d'ailleurs impraticable. Depuis, l'idée d'une école fédérale de droit à Lugano a pris pied et est discutée avec ardeur dans la presse du canton. Mieux vaudrait se borner pour le moment à créer des chaires italiennes de droit et de lettres dans les universités existantes et amener ainsi un peu plus de vitalité aux plus petites de nos universités cantonales. Avec raison, les Tessinois font remarquer que la *fédéralisation* des études de droit et de médecine rend de plus en plus difficiles les études, même partielles, en Italie, telles que les faisait la génération précédente. Obligés ainsi d'étudier outre-Gothard et outre-Simplon, leur culture italienne en souffrirait. Bien qu'il semble que l'*italianité* d'un médecin, d'un avocat, d'un ingénieur ou architecte est chose assez secondaire et que cette réclamation n'a de valeur que pour les lettres, il y a là cependant une situation anormale à laquelle il faudrait remédier promptement. D'un côté les études des Tessinois à Berne, Bâle ou Lausanne ont d'incontestables avantages patriotiques. Elles ont poussé à l'émigration une classe de Tessinois qui émigrerait peu et en avait justement le plus besoin : la classe cultivée. Elles ont réussi à dissiper nombre de malentendus et de préjugés. Une réaction se fait néanmoins sentir. Seulement, nous constatons que si les anciens Tessinois et une grande partie des Grisons rentraient de leurs études en Italie plus patriotes que jamais, les Tessinois d'aujourd'hui, sous l'influence du nationalisme italien et sous celle des Autrichiens de langue italienne, nous reviennent avec des sentiments peu patriotiques et, ayant manqué l'unique occasion de s'instruire enfin sur les choses suisses et les sentiments de leurs confédérés, essaient souvent de gagner leurs concitoyens à des idées très contraires à la solidarité confédérale et à

la pénétration réciproque. Il ne faut donc pas s'étonner si les patriotes voient partir les jeunes gens et les jeunes filles sans enthousiasme vers le sud et il est à souhaiter qu'une politique fédérale sage et prévoyante réfléchisse aux moyens de les retenir sur notre territoire en leur donnant la facilité de faire chez nous une partie des hautes études dans leur langue.

* * *

La crise tessinoise, en tant que crise culturelle, est donc un phénomène complexe. Le pays paraît trop petit pour produire une culture autochtone, telle que nous la voyons dans la Suisse romande malgré les larges emprunts que celle-ci fait tout naturellement à la France. Le Tessin cherche donc un appui et ne sait où le trouver. Les uns comptent sur la Suisse latine, sur la justice des confédérés, et travaillent avec modération à faire respecter toujours plus leur langue, à éveiller toujours plus d'intérêt pour leur culture dans le reste de la Suisse. Selon nous, ils ont raison et si les confédérés comprennent le sérieux de la situation et leur propre intérêt à l'évolution d'une belle culture italienne sur notre sol, s'ils croient à l'influence salutaire et équilibrante de la mentalité italienne dans l'élaboration de nos lois et dans le perfectionnement de nos institutions, s'ils aspirent à réaliser l'entente et l'harmonie de nos trois groupes nationaux et leur influence *égale* sur la chose publique, s'ils renoncent à toute comparaison de valeur entre les trois civilisations que représente la Suisse en les appelant toutes les trois à concourir, aimées et respectées, au bien de tous, sans égard à leur force numérique, alors seulement nous réaliserons l'idéal suisse, qui doit être pour l'Europe un modèle et une réalisation partielle du rêve de paix et d'amour entre les nations civilisées.

Les autres attendent la lumière du sud. L'évolution se présente à eux comme un combat de races, dont la race latine sortira victorieuse. Ce n'est pas la fusion des races, mais leur séparation et le retour à leur pureté originelle qui est leur but. L'essor politique et économique du peuple italien les grise et ils voient poindre à l'horizon lointain une espèce de panitalianisme.

D'Italie ils n'attendent pas seulement une renaissance des lettres et des arts, mais aussi un triomphe sur la science du nord, sur ses progrès techniques, ses innovations pratiques. Et tout succès italien, militaire, économique, technique, scientifique, est salué par eux comme une confirmation de leur thèse, un acheminement vers l'idéal rêvé, tandis que chaque voyage outre-Gothard, le séjour dans d'autres cantons, le désir d'apprendre d'autres langues les en éloignent. Cette tendance a trouvé récemment, au Tessin, un organe appelé *Adula*, feuille hebdomadaire fondée par un mécène et dirigée par deux institutrices cultivées et intelligentes à souhait, qui sont des écrivains de race. L'idéal qu'elles développent, par son exagération même, se dévoile à nous dans toute sa netteté. Sans qu'elles le veuillent, il a pris d'emblée une couleur politique accentuée. Au lieu de contribuer à l'élaboration d'une culture autochtone, de donner au Tessin une *histoire* écrite d'après nos idées modernes, de publier une *anthologie* de la littérature tessinoise, d'instruire le peuple qui nulle part n'en a un plus grand besoin, elles croient devoir débayer le terrain en se livrant à des polémiques personnelles, en signalant le moindre fait défavorable à la Suisse et aux confédérés et en s'inclinant dans une extase mystique devant tout ce qui vient d'Italie. Leur tentative est certes intéressante, mais elle sombrera après tant d'autres parce qu'elle est trop isolée et ne jettera pas de racines dans l'opinion publique, qui est plus équilibrée et plus modérée qu'on ne pense¹.

¹ D'autres efforts pour l'*italianité* du Tessin, moins agressifs et parfaitement louables, ont été faits par la *Société pour la protection des beautés naturelles et artistiques*, le *Heimatschutz* tessinois, qui, tout en refusant de s'associer à la société suisse, a cependant accompli un travail hautement patriotique en publiant une série de reproductions des monuments du Tessin, dont elle défend habilement et sans provocation l'originalité en luttant contre l'invasion de la vulgaire bâtisse tudesque ou internationale, digne pendant des horreurs dont les entrepreneurs italiens gratifient la Suisse française. La même société aurait volontiers assumé le devoir de défendre la langue italienne dans les limites assignées par le patriotisme et le respect des droits de tous les Suisses, si une section suisse de la

Une revue *suisse* de culture, à la fois populaire et de sentiments élevés, est une chose bien nécessaire dans notre Tessin. Elle pourrait trouver un accueil favorable auprès des confédérés. Elle mettrait les Tessinois au courant des livres qui paraissent à Zurich ou Lausanne, Genève ou Bâle. Elle aurait des correspondants dans tous nos centres. Elle décrirait les initiatives généreuses qui surgissent sur notre sol. Elle ferait connaître aux Italiens nos efforts littéraires, scientifiques, économiques, et aux Suisses ceux d'Italie. Elle stimulerait et elle instruirait un peu cette aristocratie financière tessinoise qui, rapidement enrichie et élevée du rang de pauvres paysans à celui de millionnaires, comprend si mal son devoir social. Car, dans aucun autre canton, les contrastes sociaux ne sont aussi grands qu'au Tessin, qui, tout en ayant les droits populaires les plus étendus, est loin d'être moralement une démocratie. Entre le *signorotto* élégant, assez égoïste et rarement très instruit, et l'humble paysan qui, le chapeau à la main, se laisse tutoyer, il n'y a pas encore le lien que l'égalité des droits devrait créer. Les efforts de chacun devraient tendre à combler l'abîme et à élever le niveau moral et patriotique de tous. On y arrivera en s'abstenant de toute polémique, en renonçant résolument aux reproches et aux insultes coutumières de la presse quotidienne, en adoptant une conduite faite de modération, de tact et de sérénité, basée sur la connaissance intime des choses. Plus qu'aucun autre ce canton a besoin de paix et de progrès. Il a eu bien des torts et la Suisse a commis bien des erreurs envers lui. Qu'on se pardonne et qu'on reprenne confiance. Qu'on manifeste mutuellement, par des actes, la ferme volonté de se connaître, de s'aimer

Dante Alighieri (non à confondre avec les sections italiennes de la même société au Tessin), composée exclusivement de citoyens suisses tessinois et confédérés, ne s'était pas réservé le monopole de cette activité, sans cependant donner signe de vie depuis deux ans. L'éparpillement regrettable des forces a considérablement nui à l'accomplissement d'une tâche belle et patriotique, et nous espérons qu'une fusion des susdites sociétés entre elles et avec le groupe de l'*Adula* pourra s'effectuer pour reprendre le travail en concentrant toutes les bonnes volontés.

mieux. Qu'on soit sincères et confiants. Que la chère Helvétie, qui a toujours essayé d'être correcte et équitable, soit à l'avenir plus compréhensive et plus généreuse, sans cesser d'être ferme. Qu'elle montre plus d'intelligence, plus de cœur et un sens plus affiné des besoins spéciaux de chacun de ses enfants. Qu'elle ne réponde pas au mal par le mal, mais par le bien, en convainquant par des faits même les plus irréductibles. Et que l'opinion publique en Suisse l'appuie dans ces sentiments. Que tous nous sortions de notre indifférence vis-à-vis de ce vaillant petit peuple qui a donné tant de preuves d'attachement à la Suisse et qui cherche encore son chemin en tâtonnant. Aidons-le à conquérir son individualité propre, aimons-le dans ce qui lui est particulier, afin qu'il contribue pour sa part à ce qui fait l'originalité et la richesse de notre pays.

ED. PLATZHOFF-LEJEUNE.



CHRONIQUE PARISIENNE

Le renouveau de la littérature féminine. La femme vue par la femme.

— Trois livres : *Le couple*, d'Aurel ; *La petite Lotte*, de Simone Bodève ; *Le ressac*, de Camille Mallarmé. — Elections académiques.

Il y a plus de quarante ans, le poète A. Rimbaud, qui eut de l'époque nouvelle tant d'intuitions hallucinées, écrivait :

« Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, elle sera poète, elle aussi. La femme trouvera de l'inconnu. Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres ? Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses ; nous les prendrons, nous les comprendrons¹.... »

La prophétie a commencé de s'accomplir. Une ère nouvelle s'est ouverte pour l'esprit de la femme. Il ne s'agit pas seulement du mouvement féministe, qui d'ailleurs me paraît légitime, en dépit de quelques excès et de beaucoup de ridicule. L'émancipation dont je veux parler est tout intellectuelle. Elle s'attaque à la mainmise de la pensée de l'homme sur la pensée de la femme.

Nous nous sommes trop habitués à ne voir dans l'univers que nous. Ce n'est pas seulement Dieu que nous avons fait à notre image ; c'est aussi celle qui, après Dieu, — (si je n'étais dans une revue aussi grave, je me demanderais si c'est après, ou avant), — a toujours occupé la première place dans nos pensées. Je suis toujours surpris, quand je relis les meilleurs romans psychologiques de notre temps, ou même les œuvres les plus célèbres du passé, du peu de réalité profonde des personnages féminins. La silhouette en est souvent séduisante, ou frappante ; mais la construction morale est presque toujours fragile et factice ; çà et là des traits justes, épars, contradictoires, sans

¹ Lettre du 15 mai 1871. (*Nouvelle Revue française*, 1^{re} octobre 1912.)

que l'auteur s'efforce de les relier : il semble tout au contraire tenir à cette incohérence qui paraît, à des yeux d'homme, caractériser la femme (*la donna è mobile...*); les types, pour la plupart, se ramènent à trois : la femme que l'homme voudrait avoir, la femme qu'il croit avoir, la femme qu'il ne peut avoir. C'est le désir de l'homme, son contentement, ou sa peur, qui s'exprime ; ce n'est presque jamais la femme, observée en elle-même, pour elle-même. J'ai l'impression de cette cécité morale jusque chez les romanciers russes qui, plus avant que les autres, ont pénétré dans l'âme féminine ; plus primitifs, plus près de la nature, ils ont eu quelquefois des intuitions sauvages et saisissantes ; mais, comme tous les hommes, ils ne s'intéressent guère qu'à la femme aimante ou aimée : comme si tout l'être de la femme gravitait autour de ce soleil unique, — l'amour de l'homme !

Les femmes écrivains n'ont rien fait, tant s'en faut, pour combattre cette idée. Aucun homme n'a tant parlé d'amour, et d'une façon plus insistante à la fois et plus insipide, — confondant la fadeur avec la beauté morale et l'effronterie avec la liberté. Soit qu'écrivant pour les hommes, elles tâchent à les imiter ou à les attirer ; soit que celles qui écrivent ne soient pas toujours recrutées parmi les femmes les meilleures, les plus vivantes, les plus femmes. Et de celles-ci, le petit nombre qui ont osé s'exprimer, comme la grande George Eliot, ont senti constamment leur langue paralysée par une peur, des scrupules, une pudeur hautaine, religieuse, animale, qui les empêchait de dire le plus profond de soi.

Cependant, il faut parler, il faut se connaître soi-même, il faut se faire connaître. C'est un devoir social et un devoir moral. Dans une époque où pèse sur la société de tous les pays un malaise, qui tient aux formes de pensée caduques où elle est à l'étroit, il importe de refaire la maison vermoulue, et de la refaire plus large (l'humanité a grandi), plus claire (ses yeux sont meilleurs), mieux aérée (elle s'étiole). Que chacun y travaille, en apportant à l'œuvre commune sa pierre, — sa vérité ! Que chacun puisse dire : « Voilà comment je suis. » Il sera plus fa-

cile ensuite d'arriver à une entente que si les différences qui séparent les êtres restent hypocritement ou peureusement cachées, et si notre maison repose sur un sol mouvant.

La femme d'aujourd'hui l'a compris, comme nous. Mieux que nous, peut-être. Car elle a eu un plus grand effort à faire. Et de ses luttes avec elle-même, plus encore que de ses luttes avec la société que les hommes ont bâtie, est sortie une élite féminine, dont le besoin de vérité et l'ardeur idéaliste ont quelque chose d'héroïque. Pour ma part, je n'hésite pas à regarder la nouvelle génération féminine comme supérieure à la génération d'hommes ; et c'est d'elle que j'attends les plus grands progrès.

Des écrits où s'exprime la femme d'aujourd'hui, je veux signaler ici trois œuvres récemment parues, qui me semblent parmi les plus caractéristiques. Bien différentes toutes trois, non seulement par le sujet observé, mais par la qualité d'âme et d'art : *Le couple* d'Aurel, *La petite Lotte* de Simone Bodève, et *Le ressac* de Camille Mallarmé. Trois femmes, trois races de femmes.



Chacun de ces trois livres est le miroir d'un esprit qui se rêve lui-même.

« C'est notre préférence que nous sommes, écrit M^{me} Aurel. Comme sous-titre à mon livre : *Voici la femme*, j'ai mis : « *Préférences*. »

A regarder les préférences reflétées dans le miroir, il n'est pas très difficile d'entrevoir le visage qui s'est penché sur lui.

Celui qu'on aperçoit dans le livre de M^{me} Aurel frappe par l'intensité violente du regard dans l'immobilité voulue des traits. Il attire et il inquiète ; non pas qu'il soit énigmatique, comme il s'efforce à l'être : on voit trop bien au contraire la force impérieuse de cette âme et ses dangereuses faiblesses. L'art et la nature y sont naturellement mêlés ; la vérité la plus âpre et la plus intrépide s'y poudre, par moments, de miévrerie mondaine. Elle a le bel orgueil de ne pas vouloir cacher ses défauts ; mais elle a le défaut de vouloir embellir sa beauté. C'est le produit d'une société composite et raffinée : la femme intellectuelle, artiste, élégante, déracinée, — la femme de luxe, — le type le

plus représentatif et le plus intelligent de la race qui règne dans les salons parisiens.

Son livre, — étrange monstre, qui n'est ni une œuvre lyrique, ni un traité philosophique ou moral, mais un monologue démesuré, raisonneur et passionné, — a pour titre : *Le couple*, et pour sous-titre : *Essai d'entente*¹. — Entente léonine, qui pose, comme premier article, la domination de la femme :

« Que la femme parle, et qu'elle avoue, si elle parle, que ce sera toujours pour prendre l'empire. Alors, donnez-le lui; ça gagnera du temps; et, soyez tranquille, vous n'aurez rien changé, sinon le procédé » (p. 211).

Point féministe, pourtant. Il s'agit bien de conquêtes politiques ou sociales ! Il s'agit que la femme règne d'abord sur elle-même, qu'elle arrache sa pensée au servage de l'homme, à la hantise de l'amour. Ce livre, où il est constamment question d'amour, n'est fait que pour délivrer la femme de l'amour.

« L'amour n'est pour la femme qu'une étape, un passage » (p. 161).

Qu'elle le connaisse donc, mais afin de s'en affranchir, de s'élever plus haut ! Le dernier mot du livre est :

« Je suis sauvée de l'amour, donc je suis. »

Qu'est-elle ? — Non pas une maîtresse, mais un maître humilié.

« Aimer est un sens de maître, et c'est déjà conquête.... Qui en reste à aimer, n'aima donc qu'à demi. La vraie race d'amour finit par la puissance.... Il faut aimer d'abord, pour ambitionner.... Aimer comporte vouloir. L'amour n'est que le fœtus de l'ambition.... La femme saisit, dans l'amour, son âme de chef.... La femme est le chef vaincu de la nature » (p. 152).

(Mot profond, qui évoque le plus grand drame peut-être de l'humanité.)

Jamais la femme n'a perdu complètement le souvenir de sa défaite et l'espoir de la réparer. A en croire M^{me} Aurel, le moment est venu de reprendre la bataille. Elle ne craint point la

¹ Paris, Eugène Figuière, 1912.

lutte. Elle la cherche, elle l'aime. Il y a dans ce livre une ardeur fauve du combat :

« Toute vraie femme veut la lutte (p. 32)... La joie s'apprend dans l'anxiété, comme la vie.... Nous n'aimons que ce qui s'oppose à nous, ce qui nous varie, ce qui nous fait obstacle.... Nos lèvres ne se délient du silence éternel, nous ne nous échangeons qu'avec des adversaires de nos âmes (p. 155)... Le vrai amour : quand, la familiarité du premier amour vaincue, l'homme et la femme se regardent enfin tout entiers, comme deux dangers qu'ils sont. »

Un immense orgueil, qui volontiers répéterait le mot de l'empereur romain : *Oderint, dum metuant!* Etre crainte, plus encore qu'aimée....

« L'homme devrait montrer à la femme la terreur qu'il a d'elle, parfois, et pour sa nature trouble. Cette frayeur les unirait » (p. 14).

Et toujours, ces cris de Walkyrie moderne, qui aime l'amour, pour ses dangers, qui veut l'union, « parce qu'elle est un défi à la vie » (p. 168), qui a « le culte du risque, » qui veut « alarmer la vie pour la hausser » (p. 119).

Une telle femme a un sens profond du tragique de la vie. Elle trouve des mots inoubliables, qui s'enfoncent dans la réalité cachée de l'âme féminine, comme des coups de lumière violente dans la nuit, soit qu'elle parle « de la tragédie d'être jeune » (p. 110), de « cette vraie jeunesse, qui est toujours sombre comme la foi », de l'ascétisme des jeunes êtres (p. 158), « de la vierge qui est bien la plus terrible des femmes » (p. 124); — soit qu'elle dévoile la passion qui se cache sous l'aspect de la froideur, « la pudeur : l'ardeur masquée. Et l'ardeur se masque toujours. Qui ne sait céler, ne sait aimer » (p. 151); — soit qu'elle chante, avec une sorte d'ivresse sauvage, la bataille des âmes qui aspirent à se dévorer l'une l'autre, « le carnage de s'unir » (p. 205), et la tristesse divine de l'amour....

« La tristesse d'une amoureuse est incommensurable. Je ne sais pas de femme éprise, qui ne cherche, sitôt qu'elle a le temps, un coin de solitude pour y pleurer à mort.... » (p. 181).

Pourquoi faut-il qu'un intellectualisme monstrueux vienne constamment glacer l'émotion de ces révélations passionnées?

Le cœur semble à peine compter pour cette femme, qui est tout instinct et toute intelligence. Elle prend même un plaisir paradoxal à le nier :

« Jamais un sentiment d'amour, dit-elle, ne vint du cœur (p. 44)... Le cœur n'est pas un ami de l'amour.... L'amour est connaissance. L'amour est intelligence.... L'amour est une conquête de l'esprit, une construction de l'esprit (p. 147)... L'amour est la meilleure idée. L'intelligence est le suprême amour » (p. 271).

Du moins, cet intellectualisme atteint-il parfois à une hauteur platonicienne. Mais ce qui est plus regrettable, c'est le bavardage intellectuel, l'abus des discussions, des ratiocinations, un style fatigant, incorrect, limoneux, où les pensées profondes sont engluées dans le sablon, un galimatias fade, une préciosité lourde, trop de littérature, et de la plus médiocre ; — sans parler des moments où la femme éternelle, « le chef vaincu », cède la place à la femme du monde, qui expose complaisamment l'esthétique et la morale de la Parisienne, « ses artifices de beauté, les petits moyens que la femme prend pour s'aider » (p. 142).

Mais il faut accepter les êtres comme ils sont ; et l'originalité même de ce caractère tient au mélange d'une force démoniaque, issue des sources mêmes de la vie, avec les pires défauts de la femme de lettres. Une flamme de pensée, qui est digne de Nietzsche, et le cœur d'une mondaine, qui ne fait pas de distinction — c'est elle-même qui le dit — entre « paraître » et « être » ¹. Que cet amalgame me soit quelquefois déplaisant, je n'en vois pas moins briller, au travers, des lueurs de génie. Honorons-les. C'est des nuages les plus troubles que jaillissent les plus éblouissants éclairs.



On ne saurait imaginer antithèse plus absolue qu'entre M^{me} Aurel et Simone Bodève. La première, qui affecte de mé-

¹ « Nous n'avons pas au fond d'autre réalité que celle que nous prenons le temps de paraître. Paraître, c'est être aux yeux qui nous aiment. » (p. 142.)

priser la nature ¹, et pour qui tout est de l'art, jusqu'à l'amour. L'autre, pour qui l'art n'est qu'un instrument, qu'elle manie rudement, et qui réserve toute son ardeur d'amour et son culte à la vérité. Le livre de Simone Bodève ² s'ouvre par une invocation mystique :

« Vérité, une et infinie, qui n'existes que pour qui te cherche, et te dérobes à qui te tient.... Toutes ces âmes, celles qui te chérissent, celles qui te méconnaissent, sont nées pour ta grandeur ; toutes pour toi ont souffert et dorment ou dormiront avec ta paix. Je n'ai pas su très bien les réunir, ni juger de chacune selon ta seule justice ; mais je tiens de toi la joie de l'avoir tenté avec piété et dans ton espérance. »

Cette prière, qui frappe par son accent de religieuse ferveur, paraîtra plus émouvante si l'on songe que celle qui la dit est une femme sortie du peuple, qui a passé sa jeunesse dans l'enfer de la misère parisienne, qui a lutté durement pour vivre, pour sauver son âme libre, et dont cette foi héroïque en la Vérité fut le seul guide et le seul soutien.

Au reste, que cette invocation ne vous trompe pas sur la nature de l'œuvre ! Vous n'y trouverez guère d'autres effusions lyriques. Ce cœur est trop réservé, trop fier, trop maître de lui, pour se livrer davantage. Il est aussi trop modeste pour se mettre au premier plan. C'est la vie tout entière, ce n'est pas sa propre vie seulement qui l'intéresse. Point d'art plus objectif. Nulle dissertation. Nulle variation de virtuose. L'objet de l'art, pour Simone Bodève, est de refléter le réel, tout le réel, clairement, purement, sans inutile beauté. Elle prend pour devise le mot de Spinoza : *Est vraie toute chose adéquate à son objet*. Et l'on sent que c'est aussi la règle de son esthétique : « Est beau tout ce qui exprime exactement l'objet. » Cette loyauté d'esprit, ce culte de la vérité sont déjà faits pour attirer notre attention sur l'auteur. Mais l'œuvre dépasse toute attente.

C'est l'histoire d'une fillette du peuple de Paris, — une petite âme pure, fière, sauvage, qui, à la suite de tristesses domesti-

¹ « La nature, dit-elle, est un mot de roman. »

² *La petite Lotte*. Paris, P. Ollendorff, 1912.

ques et d'une honte atroce (sur laquelle je jette un voile et dont elle est innocente), fuit la maison paternelle, veut gagner seule sa vie, plonge au fond de la misère, se débat au milieu de beaucoup d'autres infortunées, et va disparaître dans le gouffre, sans la rencontre d'une amitié qui devient un amour ; mais, toujours ravagée par l'idée fixe de la honte passée (en partie imaginaire), incapable de l'avouer à celui qu'elle aime, et plus incapable encore, dans sa loyauté, de la lui cacher, elle se tue, à la veille de son mariage avec lui.

Il est impossible de rendre, dans cette sèche analyse, la beauté frémissante de cette âme de jeune fille, silencieuse, solitaire, sensitive, constamment froissée, tendre, aimante, constamment menacée, qui reste naïve et pure, au milieu de quelle vie ! et qui meurt « pour rien », comme le dit un personnage, « parce qu'il y a la fausse pudeur, nos conventions, nos préjugés », parce que surtout elle a cette admirable fierté des grandes âmes féminines, cette flamme aristocratique qui brûle dans les cœurs les plus misérables et les plus humiliés.

Et plus encore que la petite héroïne, le milieu qui l'entoure atteste la maîtrise de l'artiste qui l'a peint. Je ne saurais assez dire la grandeur poignante du tableau. Pas un livre, en France, qui ait, jusqu'ici, fait vivre avec cette vérité le peuple de Paris, et principalement le prolétariat féminin. C'est une révélation. En lisant *La petite Lotte*, on se rend mieux compte du mensonge déclamatoire de toutes les peintures populaires faites par des bourgeois rhéteurs, comme Zola. Par la simple puissance de la vie simplement reflétée, j'ose dire que le livre de Simone Bodève est, dans ses meilleures pages, grand comme du Tolstoï. Il fourmille de personnages tous vrais, tous frappants ; et entre tous ses talents, l'auteur possède un don merveilleux du dialogue. Les premiers chapitres sont un modèle de vérité sobre, d'originalité puissante et simple dans la peinture des caractères. Simone Bodève y raconte la vie des parents de la petite Lotte. Une ouvrière fleuriste, un vendeur dans une grande maison. Ils s'épousent, par amour. Lui, de nature généreuse, faible, affectueuse, violente, très expansive. Elle, très froide en apparence,

mais « le cœur étouffé, d'amour et de reconnaissance », pour cet homme qui l'a prise malgré sa pauvreté. Une fois mariés, elle se tue de travail. Nul soin de la maison, ni d'elle-même, nulle coquetterie; elle n'aime aucune distraction; elle envoie son mari s'amuser ou se promener seul. « Elle a pris l'engagement secret de faire son bonheur, c'est-à-dire sa fortune. » A cette vie de fatigue sans relâche, elle perd ses charmes, et lui, prend de mauvaises habitudes; il s'irrite, il revient ivre, il mange tout ce qu'elle gagne. « Elle lui apprend à haïr le travail. » Jamais on n'a représenté ainsi la folie de travail qui mine certaines ouvrières de Paris, — des âmes de fourmis.

Puis, c'est l'enfance de Lotte, évoquée avec la même précision brève et saisissante. Puis, une terrible peinture de la vie conjugale, qui est digne de l'auteur de la *Sonate à Kreutzer*. Ensuite, le monde de la misère, où s'enrôle la jeune fille, — une multitude vivante, — certains tableaux de la bohème du travail, brossés avec une verve et une audace sans égales (la famille d'Armandine, une ouvrière qui loge dans la même chambre, avec ses cinq enfants, — un fils de quatorze ans, quatre filles de seize, dix-huit, vingt-trois et trente ans, — et son amant de passage! Braves gens, tous, d'ailleurs, s'aimant bien, et tous bons travailleurs. Mais quel vacarme! quelles disputes! quels rires! quelle bonhomie gaillarde et débraillée!...) — Après le monde des ouvriers, voici le monde des patrons, la maison Décoiffer (fabrique du feuillage et des fleurettes, vend aux maisons de monture). Et ce sont des portraits incisifs de ces êtres amphibies, demi-bourgeois, demi-peuple, vaniteux, travailleurs, déclassés partout, et qui s'ennuient. Autour d'eux, leurs ouvrières, travailleuses, faisant la noce, luttant contre une misère affreuse, avec une vaillance, une patience incroyables. Puis la mort traverse, un instant, la scène. Une fille d'Armandine s'éteint, à l'hôpital; et le récit atteint à une simplicité admirable. Le dernier tiers du volume est moins bon. A partir du moment où Lotte a rencontré son amoureux, l'œuvre perd son intensité. Il est évident que le monde bourgeois, auquel appartient l'ami, est moins familier à l'auteur que le peuple; le caractère du jeune

homme est médiocrement vrai¹ ; mais la jeune fille garde, jusqu'à la dernière page, sa fiévreuse réalité.

Dans l'ensemble de l'œuvre, il y a plus d'un défaut : une composition touffue, une surabondance excessive de vie, certaines taches de goût, une crudité de dialogues parfois presque repoussante, des fautes de style barbares, primaires, inattendues. — Mais il faut penser aux conditions où ce livre a été écrit, et qu'il est une œuvre de début. Tel quel, je l'estime admirable. Comme dit M^{me} Aurel, vive « le livre à grands défauts bien riches ! » Je serais fier de l'avoir écrit. Puisse un tel talent, un tel cœur croître et fleurir normalement ! Je vois deux obstacles qu'il lui faudra surmonter : la fatigue de l'écrasant labeur qui a opprimé l'auteur, pendant des années, et son respect superstitieux de la vérité. Qu'elle ose non seulement voir, mais rêver la vie !



Le roman de M^{lle} Camille Mallarmé² est loin d'avoir l'accent d'âpre vérité, qui saisit dans l'œuvre de Simone Bodève, ni le fauve génie de M^{me} Aurel. Mais il sera, pour la plupart des lecteurs, au sortir de ces âmes orageuses, un repos et un bienfait, comme l'est, pour l'héroïne du livre, « *Sienna mystique*, » à laquelle « *ce songe moderne* » est dédié. — *Le ressac* a pour devise le vers mélancolique de Dante :

Che giova nelle fata dar di cozzo ? (Inf. IX.)

(A quoi sert de lutter contre le destin ?)

On ne trouvera point là ces âmes guerrières d'Aurel et de Bodève, que la misère a trempées, ou qu'entoure leur orgueil d'une cuirasse d'acier. L'héroïne, Mary-Ann Fielding, anglaise par son père, française par sa mère, avec un peu de sang hindou, orpheline de bonne heure, restée seule dans la vie dès l'âge de seize ans, mais à l'abri des misères, des vulgarités de la vie, et ne les

¹ Défaut commun, d'ailleurs, aux trois livres que j'examine ici : la psychologie masculine est d'une extrême faiblesse, chez Aurel et chez Camille Mallarmé.

² *Le ressac*. Paris, Bernard Grasset, 1912.

soupçonnant pas, riche, très indépendante, âme artiste, habituée à tisser autour d'elle le réseau des beaux songes poétiques qui lui cachent le visage de la réalité, — s'est éprise d'un jeune littérateur parisien, qui l'aime et doit l'épouser. Brusquement, sans qu'elle puisse en deviner la raison, le fiancé, qu'inquiètent les façons un peu libres de la jeune Anglaise, lui rend brutalement sa parole. La jeune fille, brisée dans son grand amour et dans sa fierté, fuit de Paris, se réfugie à Sienne, y lutte pendant des mois contre sa passion qui la ronge et qui est près de la détruire ; elle semble l'avoir étouffée ; mais à peine l'homme qui l'a outragée, et dont elle sait la médiocrité, reparait, qu'elle retombe ; elle accepte toutes ses conditions ; elle est vaincue, et, sinon heureuse, soulagée, au fond, d'être vaincue.... « A quoi sert de lutter contre le destin ? »

« Chacun de nous connaît son rocher néfaste contre lequel s'épuise l'instinct, le ressac ; et pourtant rien au monde ne peut l'empêcher de recommencer à s'y briser. » (p. 284.)

« Un homme qui m'aime mal, dit-elle de son fiancé, c'est-à-dire qui m'aime pour lui et redoute, plus qu'il n'apprécie, la loyauté de mon affection, — à qui déplaisent mes habitudes, mes goûts, mon genre d'esprit ; — dont la susceptibilité ne m'épargnera jamais une piqure, et la rancune jamais une blessure ; — qui m'a infligé la plus gratuite, la plus douloureuse des insultes ; — et, malgré tout, le seul homme que j'aime.... » (p. 407.)

Et le livre se ferme sur la vision de deux bœufs olympiens, attelés à un char et soumis à l'aiguillon d'un rustre. Ils pourraient se défendre. Ils s'offrent gravement à leur servitude. *Servitude* : le dernier mot du livre.... « *Dienen* » : le mot de *Parsifal*.

Cette hantise d'une passion, contre laquelle lutte en vain une âme indépendante, est le thème principal de l'œuvre, — (si profondément empreint dans l'esprit de l'auteur que le même motif se retrouve, rappelé, en d'autres âmes, comme celle de Jacqueline Ronceray, l'amie de Mary-Ann).

Mais l'œuvre est tout enveloppée d'une frondaison d'art et de nature italienne. On a reproché à l'auteur l'abondance

disproportionnée des paysages et des notations d'art. Le rapproche est injuste : car le cadre s'harmonise avec l'âme, au point qu'il devient difficile de distinguer l'un de l'autre. Certaines de ces vues de Sienne et de la campagne siennoise, par toutes les saisons, et à toutes les heures du jour et de la nuit, ont une telle beauté poétique qu'il faudrait, pour les sacrifier, être un barbare classique, — (les deux mots peuvent très bien se rencontrer associés).

L'Italie n'a pas seulement fourni à M^{lle} Camille Mallarmé de beaux décors à ses pensées, mais de jolis types locaux, finement observés : une gracieuse petite fille d'une dizaine d'années, qui se prend d'une passion brûlante, *a posso non più*, pour la jeune dame étrangère ; — le grand-père de la petite, un artiste paysan, doux révolutionnaire, à l'âme franciscaine ; — et surtout, un vieux médecin, dont la silhouette est spirituellement tracée : le Dr d'Angelo, hobereau, vieux garçon, esprit fort et superstitieux, enthousiaste et hâbleur, *galantuomo* et curieux comme une vieille portière, la mémoire meublée de belles poésies et le regard net et cru qui déshabille les gens, amoureux comme un jeune homme et d'une gaieté que rien n'effleure.

Nul doute que cette partie italienne ne fasse le succès de l'œuvre. Mais j'avoue que ce qui, pour moi, lui assure son prix, c'est la vie intérieure et le drame qui se déroule dans le cœur féminin. Certes, tout n'est point parfait ; l'auteur est une jeune fille, dont ce roman est l'ouvrage de début ; il y a là plus d'une inexpérience, quelque naïveté, beaucoup de romanesque ; — et d'autre part, en revanche, l'œuvre doit à cette jeunesse je ne sais quelle grâce ensoleillée qui sourit, malgré elle, jusque dans la peine. — Mais l'admirable, justement, est que ce livre de jeunesse ait des divinations si exactes et profondes. L'étude de cet amour qui se repaît de lui-même a une vérité émouvante ; on est surpris de l'intensité de certains mots, qui dévoilent les troubles dessous de l'âme la plus pure, « l'arrière-fonds d'injustices, d'ingratitude et de haine », qui peut se cacher sous la tendresse d'une innocente enfant, l'abîme de désirs, de faiblesses

honteuses, au bord duquel l'esprit le plus honnête se trouve parfois penché. Surtout, il est remarquable que même dans cette nature de jeune fille du monde, très à l'abri de la mêlée sociale, d'un caractère tendre, rêveur, un peu brisé, on voit poindre les mêmes angoisses que nous remarquons chez Bodève ou chez Aurel, et qu'éclatent les mêmes révoltes de la femme moderne, qui veut briser son joug et réclame sa liberté. Telles conversations entre les deux jeunes filles (Mary-Ann et Jacqueline) montrent une amertume, un mépris, dont l'accent douloureux va au cœur, pour la société contemporaine qui oblige la femme — et particulièrement la jeune fille du monde — à une sorte de suicide moral, « à une hypocrisie suppliciente et abêtissante », au mensonge, à la ruse, jusqu'à ce que soit venue l'heure de « l'évasion libératrice. »

« Laquelle ? — L'unique que leur offre la société : le mariage.... Toute notre éducation ne tend qu'à cette délivrance. Lorsque nous sommes en âge de raisonner, on nous place devant une situation si hostile, à solution si urgente, que nous ne songeons même pas à hésiter; par n'importe quels moyens, nous devons franchir l'impasse.... Hors le *mariage*, il n'existe pour les jeunes filles françaises que la *famille*, dans les pires conditions : accepter le célibat, c'est se vouer à l'atrophie intellectuelle, physiologique et sentimentale.... Impossible de se créer une vie indépendante.... Dès l'enfance, on nous inculque l'ambition de nous décharger de notre avenir sur quelqu'un; on nous habitue à tuer le temps, on paralyse notre développement, on nous désarme.... »

Lisez ces trois livres. Vous serez frappés de retrouver, en trois âmes différentes, à des âges, dans des milieux, avec des tempéraments différents, les mêmes cris de douleur, de honte et d'orgueil, les mêmes aspirations, la même passion de liberté. Et vous admirerez, en même temps, que l'homme ait depuis tant de siècles exploré la terre et le ciel et se soit acharné à résoudre l'énigme de l'univers, sans qu'il ait jamais fait un effort sérieux pour découvrir ce monde auprès duquel il vit, auquel sa vie est liée, et qui est resté, en majeure partie, jusqu'à nous, *terra ignota* : — l'âme de la femme.



Trois élections académiques. A l'Académie française, le général Lyautey et M. Boutroux. A l'Académie des Beaux-Arts, M. Gustave Charpentier. Avec le premier, c'est « la plus grande France », la France d'au delà des mers, le rêve impérialiste dont tous les peuples d'aujourd'hui sont obsédés, qui entre à l'Institut. Avec M. Boutroux, c'est l'idéalisme éclectique et officiel. Avec M. Charpentier, c'est *Louise*, c'est Montmartre et ses cabarets d'art, avec leurs sages extravagances et leur bohème académique.

Je voulais vous parler, à propos du Salon d'Automne, des récentes manifestations de la peinture française. Ce sera pour ma prochaine chronique.

ROMAIN ROLLAND.

CHRONIQUE ALLEMANDE

Une nouvelle édition de Liliencron. Liliencron essayiste. — Flaubert en Allemagne. — Philosophes du jour. — Avec 100 marks en Amérique. — Le dernier drame de Gerhart Hauptmann. — A propos d'Uhland. — Publications nouvelles.

Avec une grande piété, le poète Richard Dehmel publie une édition nouvelle des œuvres de Liliencron ¹. Huit beaux volumes nous donnent l'œuvre entière : *Poggfred*, les poésies, les drames, les romans et les nouvelles remplissent sept volumes, et le dernier est consacré aux mélanges. Nous venons de relire, à l'affilée, tous ces livres et jamais nous n'avons mieux senti combien l'art de Liliencron est original, et mieux mesuré la place qu'il occupe dans les lettres allemandes. Dans toute cette œuvre il y a une fraîcheur de sentiments, une spontanéité de langue

¹ Detlev von Liliencron, *Gesammelte Werke*. Neue, vermehrte, endgültige Ausgabe in 8 Bänden. Berlin, Schuster & Löffler, 1912.

qu'on chercherait vainement ailleurs. Pour s'en rendre compte, il faut considérer ce qu'était la littérature allemande au moment où il débuta. De jeunes écrivains, les frères Hart, Conradi, Bleibtreu, Arno Holz, Hartleben, cherchaient leur voie en imitant des réalistes français. Mais, plus théoriciens qu'artistes créateurs, leurs œuvres ne répondaient point à leurs ambitions. Liliencron, lui, du coup, se révéla un maître. Entrant en conquérant dans la mêlée, il fut mieux qu'un combattant, il fut le vainqueur. Par lui le naturalisme s'imposa dans la poésie et le roman, comme plus tard il devait triompher au théâtre avec Gerhart Hauptmann. Le naturalisme de Liliencron est le plus vivant et le plus sain qu'on puisse imaginer : il rappelle Maupassant ou mieux encore Rabelais, dont il a la truculence, la verve et la belle humeur. Pour Liliencron, comme pour Rabelais, Nature ou Physis est la bonne mère nourricière pourvoyeuse de force et de gaieté, source inépuisable d'harmonie, de bonté, de santé et de vie. Cette nature, il la veut souverainement libre, émancipée de tout joug, étalant au grand soleil sa splendeur et sa fécondité. On a souvent parlé de l'immoralité de Liliencron, et Hermann Hesse, qui a du reste peu de sympathie pour sa mentalité d'homme du Nord, lui reproche son sensualisme. Oui, sans doute, la poésie de Liliencron est sensualiste, mais dirai-je aussi qu'elle est trop près de la nature pour être immorale ? Si la décence lui fait parfois défaut, du moins est-elle exempte de perversité et son influence ne peut point être pernicieuse. Il y a même un fond de candeur chez cet homme que ses lettres, récemment publiées, nous montrent peut-être davantage. Et c'est parce qu'il était naturel, primesautier, qu'il disait tout ce qu'il pensait avec une certaine naïveté, que Liliencron paraît, aujourd'hui comme au premier jour, neuf et profondément original.

Cette originalité, il la révèle surtout dans ses esquisses, croquis, sensations et réflexions, qu'on a réunis dans le dernier volume sous le titre de *Mélanges*. Et, en lisant ce livre savoureux, je me disais qu'il y aurait un bien joli article à faire, *Liliencron essayiste*. On y montrerait que cet homme de grand

air, qui fut un chasseur passionné, n'était pas homme de lettres pour un sou. Lorsqu'il nous décrit son petit domaine, sa chienne de chasse Leäne, ses chiens-loups, une chevauchée dans la lande, la forêt de hêtres où il se promène, un beau soir d'été plein de parfums et des bruits mystérieux, il nous donne positivement la sensation de la chose vécue. Liliencron lisait peu, mais il avait le goût délicat. Ses notes nous montrent qu'il adorait la Bible, l'Ancien-Testament surtout, et, parmi les profanes il relisait surtout Henri de Kleist, qu'il tenait pour le plus grand dramaturge allemand, et son compatriote Théodore Storm. A cet égard on lira avec délectation les feuillets de critique qu'il leur a consacrés, ainsi que des pages fort suggestives sur Maupassant, Arno Holz, Hermann Conradi, Timm Kröger, John Henri Mackay, et surtout la belle lettre adressée à son ami Richard Dehmel qui clôture le volume.

Il n'est sans doute pas besoin d'ajouter que Liliencron ne fait point là de la critique professorale. Plus sensible aux beautés d'une œuvre qu'à ses défauts, il ne s'occupe pas de la classer, mais d'en jouir. Dans cette critique éminemment impressionniste, il révèle le même beau talent d'écrivain qui sent fortement et exprime avec vigueur ses sentiments.

— Flaubert a mis du temps à pénétrer en Allemagne, mais sa réputation n'en est que mieux assise aujourd'hui. De nombreux traducteurs s'attaquent à son œuvre. La plus complète de ces traductions est celle de M^{me} Caroline Franklin-Grout, qui a paru en dix volumes chez Bruns, à Minden. Une autre traduction, celle de *Salammbô* est publiée par l'Insel-Verlag de Leipzig dans sa collection des romans modernes les plus célèbres. Mais il y a mieux. On commente Flaubert. Alors qu'en France Louis Bertrand l'explique et le situe dans son milieu, en Allemagne on veut avoir le fin du fin de sa pensée. En voyant ces multiples efforts, on songe à la lettre que Flaubert écrivait un jour à George Sand : « J'éprouve une répulsion invincible à mettre sur le papier quelque chose de mon cœur ; je trouve même qu'un romancier n'a pas le droit d'exprimer son opinion sur quoi que ce soit. Est-ce que le bon Dieu l'a jamais dite, son opi-

nion ? Voilà pourquoi j'ai pas mal de choses qui m'étouffent, que je voudrais cracher et que je ravale. A quoi bon les dire, en effet ? Le premier venu est plus intéressant que Gustave Flaubert, parce qu'il est plus général et, par conséquent, plus typique. »

Oui, mais le même Flaubert expliquait aussi à la même George Sand, qui s'évertuait à le comprendre sans y réussir : « Hélas ! les convictions m'étouffent. » En écrivant cela il ne se contredisait pas, car, si dans ses romans il n'a jamais dit sa pensée, il est une œuvre, la *Tentation de saint Antoine*, où ses convictions éclatent et où il laisse déborder son lyrisme. Or, c'est précisément cette œuvre que nos critiques s'évertuent à expliquer, lui trouvant, comme ils disent, une ressemblance avec *Faust*. Je recommande surtout les pages que M. Théodore Reik a consacrées à ce sujet dans son étude : *Flaubert et sa Tentation de saint Antoine, contribution à la psychologie de l'artiste*. (Minden, Bruns, 1912). M. Reik s'efforce de prouver que le caractère de Flaubert se retrouve tout entier dans saint Antoine, et que les visions de son héros sont précisément celles qui hantaient la propre imagination du solitaire de Croisset.

— Les philosophes sont de nouveau à la mode. Non point les philosophes scolastiques et les métaphysiciens d'antan, mais les philosophes pratiques qui, sans se piquer de vouloir de prime saut percer l'énigme de l'univers, en éclairent les alentours par des études positives. Nos modernes philosophes ne ressemblent point à leurs prédécesseurs, constructeurs de beaux palais d'idées, les Schelling, les Hegel, les Herbart et les Lotze. Ils ressemblent plutôt au personnage du roman de Dickens qui disait : *Stick to the facts, sir*. Ils s'en tiennent, en effet, aux faits. Ils bornent leur action à grouper et à commenter des faits, — faits scientifiques, faits sociaux, faits moraux, faits religieux, faits historiques, — et à en extraire des idées générales. Ils ont sans doute leurs systèmes, car il n'y a point de philosophie sans système, mais les leurs sont plus liés, mieux coordonnés, surtout plus vraisemblables que ceux des abstraiteurs de quintessence, alchimistes de la pensée d'autrefois. Car la pensée de

nos contemporains, si elle s'interdit les vastes spéculations, ne veut point pour cela rester fragmentaire. Elle aspire au contraire à nous donner la synthèse de toutes les sciences. Le mouvement a commencé avec Dilthey qui, le premier, des recherches de détail, a voulu dégager une conception plus large de la vie humaine en analysant méthodiquement la vie intellectuelle et émotionnelle des sociétés. Puis Wundt a fondé la psychologie expérimentale, suivie bientôt de la socio-psychologie, c'est-à-dire de la psychologie appliquée à définir les groupements humains. Ensuite est venu avec Eucken un essai de philosophie religieuse ; avec Lipps, Vokelt, Dessoir et Neumann, des essais de philosophie de l'art ; avec Simmel, un essai de sociologie ; avec Eduard Meyer, Theodor Lindner, Kurt Breysig, des essais de philosophie de l'histoire.

Il n'y a pas jusqu'aux sciences exactes, — mathématiques, physique générale, mécanique, chimie générale, biologie, botanique, ethnographie, géographie, — qui n'aient été scrutées par des spécialistes doublés de philosophes et qui en ont extrait la substantifique moelle. Bref, en tous domaines se poursuit une vaste enquête qui n'a certes point la prétention de résoudre les énigmes de l'univers, mais qui s'efforce d'établir des synthèses vraisemblables.

C'est ce travail que des professeurs de l'université de Paris, auxquels s'est joint un agrégé de l'université de Berlin, viennent de résumer pour le public cultivé dans un volume qu'ils intitulent, assez improprement à nos yeux, *La philosophie allemande du XIX^e siècle*¹, car il n'y est guère question que du mouvement philosophique allemand de ces cinquante dernières années. On y trouve, avec une préface de M. Charles Andler, des études de B. Grœthuyzen sur Dilthey et son école ; de Victor Delbos sur Husserl et sa critique du psychologisme ; de J. Benrubi sur Rodolphe Eucken et sa philosophie religieuse ; de Victor Basch sur les grands courants de l'esthétique allemande contemporaine ; de G. Dwelshauvers sur Wundt et sa psychologie expérimentale ; de H. Norero sur la socio-psychologie de

¹ Paris, Alcan, 1913.

Wundt ; de C. Bouglé sur Simmel ; de Ch. Andler sur la philosophie des sciences historiques.

Je ne puis que signaler cette importante publication traitée par les plumes les plus compétentes. D'autres volumes viendront plus tard qui nous tiendront au courant des plus récents travaux de la philosophie du droit et de la philosophie des sciences exactes. Nous aurons ainsi en un grand tableau synthétique toute l'histoire de l'acquis philosophique sur lequel vit l'Allemagne contemporaine. Et il est intéressant de constater que ce premier travail d'ensemble vient de Paris.

— Comme on agitait il y a peu de mois dans le bureau de rédaction de la *Gartenlaube* la question de savoir ce qu'un émigrant sans ressources pouvait bien faire aux Etats-Unis avec les cents marks exigés au débarquement par le gouvernement américain, un journaliste d'esprit aventureux, Kurt Aram, offrit de tenter l'expérience. La direction de la revue accepta et Kurt Aram muni de ses 100 marks, plus 180 marks nécessaires pour son passage sur le bateau, s'embarqua à Brême. Il voyagea avec de pauvres diables, Allemands, mais surtout Slovaques, Polonais ou Juifs de Galicie. Débarqué, il chercha de l'ouvrage, travailla comme ouvrier, exerça toutes sortes de métiers et après avoir lutté plusieurs mois contre la misère, il revint dans son pays. L'expérience était faite. Même avec la meilleure volonté du monde, un homme qui veut travailler ne trouve pas toujours à gagner son pain sur le nouveau continent. Les beaux temps de l'Amérique sont passés. La lutte pour la vie y est même plus dure et plus âpre que dans le vieux monde. Kurt Aram nous dit tout cela dans le livre qu'il a écrit à son retour et qui offre un intérêt prodigieux, *Mit 100 Mark nach Amerika*. (Berlin, F. Fontane.)

Fidèle à son métier de reporter, Kurt Aram fait causer les gens et nous trace des portraits fort vivants de ses compagnons de route, des logeurs dans les taudis desquels il trouva abri, des patrons et employeurs qui lui donnèrent de l'ouvrage. Oh ! ce ne fut pas chose commode pour cet intellectuel, habitué à tous les raffinements de la civilisation, de vivre la vie de ces gens.

Il avoue que, recru de fatigue, il n'aspirait le soir qu'à dormir son saoul. Et le sommeil ne venait pas toujours. « Toute mon énergie, dit-il, se consumait dans la lutte pour la vie matérielle, et à cette souffrance morale s'ajoutait la souffrance physique de la fatigue corporelle. La monotonie de mon activité et l'abrutissement de mon entourage finissaient par agir sur moi d'une manière déprimante. »

Du moins Kurt Aram a-t-il rapporté de son voyage d'Amérique un bien qu'il ne méconnaît point : il a appris à connaître les hommes. Après avoir roulé dans tous les bouges de New-York et avoir été en promiscuité avec les hommes les plus tarés, il confesse que c'est encore parmi les pauvres hères qui sont le rebut de la société qu'il a trouvé le plus de générosité et de mains secourables. Par contre, il est fort sévère pour les patrons qui l'ont occupé et qui tous l'ont exploité ignominieusement. Sa conclusion est : « Si l'Amérique ne m'a pas rendu riche en dollars, elle m'a rendu plus riche en expérience. »

Et cela certes valait bien le voyage !

— Gerhart Hauptmann vient de transporter Sapho au théâtre, je veux dire la Sapho dont Alphonse Daudet a fait l'héroïne de son roman. La pièce qu'il appelle *Gabriel Schillings Flucht* était écrite depuis quelques années, mais il ne se décidait point à la faire représenter. Au mois de janvier 1912, la *Neue Deutsche Rundschau* la publia avec ces quelques mots d'introduction de Gerhart Hauptmann : « Je ne voudrais point que cette œuvre fût profanée devant le grand public. Une seule représentation, mais parfaite, voilà ce que je désirerais devant un public de choix. »

Depuis, l'auteur a changé d'idée, puisque c'est au Lessing Theater de Berlin que la pièce qu'il ne voulait point voir profanée a été montée, et il est bien certain qu'après cela elle fera le tour des scènes allemandes, autrichiennes et suisses. Elle n'en sera pas meilleure pour cela. Depuis quelques années le théâtre de Gerhart Hauptmann semble baisser avec chaque œuvre nouvelle. Les dons du dramaturge s'atténuent de plus en plus et les caractères ne sont plus dessinés avec la vigueur des drames.

de jadis. *Gabriel Schillings Flucht* n'a eu qu'un succès d'estime à Berlin. Décidément les beaux jours de Gerhart Hauptmann sont passés !

— Le 13 novembre l'Allemagne a célébré le cinquantième anniversaire de la mort de Ludwig Uhland. Elle l'a fait comme il convenait de le faire pour ce grand poète, qui fut un noble caractère et un patriote ardent. Naguère les écrivains du nord, ses contemporains, parlaient avec assez d'ironie de ce Souabe vertueux, qui chantait sur des rythmes graves et doux les vieilles légendes germaniques. « J'aime assez Uhland, écrivait Wienbarg, comme j'aime un blond Allemand du sud, né au milieu des montagnes, des vignes en fleurs, des châteaux en ruine ; mais je ne l'aime que par instants, à certaines heures. » — Aujourd'hui on l'aime à toute heure et le mouvement est général. On a pu s'en convaincre aux innombrables articles qui ont plu sur sa tombe comme une pluie de fleurs. Et comme il n'y a pas de meilleure façon d'honorer un écrivain que de publier ses œuvres et de les rendre accessibles au public le plus étendu, la maison Bong a fait paraître dans sa belle collection populaire, *Goldene Klassiker Bibliothek*¹, une édition d'Uhland en deux volumes à très bas prix. Dans le premier on trouve les poésies et les drames, avec les ébauches et esquisses dramatiques ; dans le second, les œuvres publiées après la mort du poète sous le titre de *Uhlands Schriften zur Geschichte und Sage*, ainsi que son *Histoire de la poésie allemande au moyen âge* et son *Histoire de la poésie allemande au XV^e et au XVI^e siècle*. Tout cela mérite d'être lu et relu, car il ne faut point oublier que, si Uhland fut l'un des grands lyriques allemands du dix-neuvième siècle, il fut aussi un historien littéraire grand de mérite.

— Les grandes publications de la maison Bong, *Der Mensch und die Erde* et *Die Wunder der Natur*, se sont enrichies de nouvelles livraisons. La première (livraisons 156 à 161) nous fait une curieuse histoire de la porcelaine et de ses applications in-

¹ *Uhlands Werke*, in drei Teilen herausgegeben von August Silbermann. Berlin und Leipzig, 1912.

dustrielles, illustrée de fort belles planches. La deuxième (livraisons 12 à 14) nous donne d'intéressants articles du Dr Marshall sur le scorpion ; du Dr Heinz Welten sur les espèces de composées de la Nouvelle-Zélande dont les petites fleurs accumulées forment des masses serrées et feutrées rappelant le dos d'un mouton ; du Dr Adolf Heilborn sur les tortues géantes ; du Dr Carl Tingwald sur les trombes et les cyclones ; de Carl Neumann sur les poissons lumineux ; du Dr Max Hilzheimer sur le singe *Indris brevicaudatus* ; du Dr Curt Thesing sur le mimétisme des insectes ; du Dr Th. Zell sur le caïman ; du Dr Adolf Heilborn sur les escargots.

On voit combien variées sont ces études, accompagnées de belles planches photographiques et de superbes illustrations en couleur.

ANTOINE GUILLAND.

CHRONIQUE ANGLAISE

L'Angleterre et la crise balkanique. Les à-côté de la guerre : correspondants de guerre ; tunnel sous la Manche. — La jeunesse de la reine Victoria. — Noël dans tous les temps et dans tous les pays.

Quand on s'efforce de suivre, à intervalles, le mouvement des faits et des idées particuliers à un pays, il est impossible d'échapper aux préoccupations du moment précis où l'on écrit ; et à l'heure présente les Anglais sont, comme le reste de l'Europe, obsédés par la guerre des Balkans et par l'aspect menaçant qu'a pris, très rapidement, la situation générale. Il est possible, — et l'on doit l'espérer, — qu'à l'heure où paraîtront ces notes, les gros nuages noirs que l'on voit s'amonceler à l'horizon auront été dissipés par un vent plus clément que celui qui souffle actuellement. Les événements marchent si vite qu'il ne faudrait pas en être surpris ; mais, d'un autre côté, il se peut aussi — ce qu'à Dieu ne plaise ! — que d'autres nations

soient entraînées dans la querelle et que l'Europe assiste à une conflagration comme elle n'en pas vu dans les temps modernes.

Très sincèrement pacifiques, les Anglais ont vu avec le plus grand regret l'impuissance de la diplomatie qui n'a pu, malgré ses très loyaux mais tardifs efforts, empêcher la guerre, peut-être, dans une certaine mesure, parce qu'elle avait peine à y croire, peut-être aussi parce qu'elle comptait sur des dissensions entre les alliés, sur une ou deux défections qui ne se sont pas produites. On croit encore, dans les chancelleries, à la vieille maxime : diviser pour régner, probablement parce que la tendance moderne, politique, économique, industrielle, est au contraire vers l'union, le groupement des forces et des efforts. Mais une fois la guerre déclarée et les premiers coups de canon tirés, l'opinion unanime de l'Angleterre a été nettement en faveur des Etats balkaniques alliés. Deux courants l'y portaient. L'Angleterre est un pays de profondes convictions religieuses et politiques. Les romans à part, il s'y publie plus de livres consacrés à la religion et à la politique qu'à tout autre sujet. Il était donc tout naturel que les Anglais fussent heureux des succès remportés par les armées alliées — des armées chrétiennes — sur celles du sultan, du triomphe de la croix sur le croissant. Au point de vue politique, les Anglais, qui ont toujours été favorables aux pays luttant pour leur indépendance, aux jeunes nationalités demandant à croître et à s'affirmer, ne pouvaient voir autrement qu'avec faveur quatre nations, longtemps opprimées et récemment nées à la liberté, lutter pour arracher leurs compatriotes et leurs coreligionnaires au joug qu'elles-mêmes avaient secoué.

En cela, l'opinion publique, il faut le constater, avait devancé les hommes d'Etat. Cela ne veut pas dire que les hommes d'Etat anglais fussent, individuellement, moins bien disposés que le reste de leurs concitoyens envers les populations de la Macédoine ou envers les quatre nations alliées. Mais il y a, en Angleterre comme ailleurs, des traditions officielles, et une des plus solidement enracinées de ces traditions dans l'esprit administratif

britannique est que la Grande-Bretagne, qui compte dans son vaste empire plus de sujets musulmans (70 millions) que le sultan lui-même, doit toujours se montrer pleine d'égards, de ménagements, de déférence pour le chef religieux d'un si grand nombre de sujets du souverain anglais. Devant les victoires des alliés, la tradition a fléchi. De là les déclarations de sir E. Grey et de M. Asquith sur la nécessité de laisser les vainqueurs jouir des fruits de leurs victoires, déclarations qui ont été approuvées par le pays tout entier.

Et puis les événements marchaient avec une foudroyante rapidité ; les succès inespérés des alliés balkaniques, l'effondrement inattendu de la Turquie avaient eu pour effet de modifier les sentiments et le point de vue officiels. Le *statu quo ante bellum* des déclarations antérieures à la guerre était reconnu impossible, la carte de l'Europe orientale était à remanier et les souvenirs de 1854 et de 1878 étaient oubliés. De plus, n'est-ce pas lord Salisbury qui avait dit, en parlant de 1878, que l'Angleterre « avait mis son argent sur le mauvais cheval ? » C'est ainsi que les événements et les nécessités politiques ont mis d'accord l'opinion publique de l'Angleterre et les sentiments de ses hommes d'Etat.

La grosse difficulté aujourd'hui, c'est de concilier les vues des grandes puissances les plus directement intéressées à la question des Balkans avec les faits accomplis, les aspirations des Etats balkaniques et le sort de la Turquie d'Europe, — ou ce qui en reste, — sans parler des intérêts supérieurs de l'Europe, qui paraissent exiger que le sultan reste à Constantinople. A l'heure qu'il est, malheureusement, les grandes puissances ne sont pas d'accord sur la solution à donner à la question de l'Albanie soulevée par le désir très compréhensible des Serbes d'avoir un débouché, un port sur l'Adriatique, afin d'assurer l'indépendance économique de leur pays et l'écoulement des produits de leur agriculture. L'Autriche et l'Italie s'opposent, dit-on, à ce projet des Serbes et seraient appuyées par l'Allemagne. C'est donc la Triple alliance ayant, sur cette question, des vues identiques. Mais la Russie protège la Serbie et soutient

ses revendications, secondée, dans les limites de leurs accords avec elle, par la France et l'Angleterre. C'est la Triple entente, dont les membres sont eux aussi unanimes. Et ce spectacle des deux grands groupes européens se trouvant en désaccord, sinon en opposition ou même en antagonisme, est, en ce moment, ce qui cause les graves préoccupations de l'opinion publique anglaise dont il est parlé au début de cette chronique.



Une des singularités de la guerre des Balkans, c'est qu'elle semble marquer la disparition définitive de cette physionomie moderne si curieuse, le correspondant de guerre. Le premier correspondant de guerre fut, en réalité, Crabb Robinson qui, à l'époque des guerres de Napoléon, envoyait de Hambourg des lettres au *Times* sur la politique et les faits militaires. Mais celui qui fit de la correspondance de guerre une profession véritable, c'est William Russell, qui suivit, pour le *Times*, la campagne de Crimée. En 1870, la rapidité avec laquelle les correspondants des journaux renseignaient leurs lecteurs eut son influence sur les opérations militaires, les chefs des armées hostiles trouvaient dans leurs lettres des informations utiles sur les dispositions et les intentions de leurs adversaires. Comme les avantages de ce système étaient moins grands que les inconvénients, les états-majors prirent dès lors la résolution de se montrer moins accueillants. C'est aux Japonais, cependant, qu'il était réservé d'inaugurer le nouveau régime d'après lequel les correspondants de guerre des journaux de tous les pays, très surveillés, encadrés, parqués et conduits par des officiers spécialement désignés, soumis, de plus, à une censure rigoureuse, ne peuvent voir et raconter, pendant la durée des opérations, que ce qu'on veut bien leur laisser voir et dire.



Un autre à-côté de l'impuissance actuelle des correspondants de guerre, c'est que le public est privé de ces descriptions parfois éloquentes, mais navrantes et trop souvent exagérées, de l'as-

pect des champs de bataille pendant et après les combats. Avec les meilleures intentions du monde, on nous faisait trop voir

De morts et de mourants cent montagnes plaintives,

moins pour nous apitoyer que pour faire de la sensation et du réalisme. A ce point de vue la disparition de la correspondance de guerre serait plutôt un bien. Il est des spectacles sur lesquels il est bon de jeter le voile, non par hypocrisie, mais par décence, par convenance, par respect même pour la souffrance et la mort.



Il est un dernier à-côté de la guerre des Balkans indispensable à signaler. C'est qu'elle a fait de nouveau penser au tunnel sous la Manche. C'est sir Arthur Conan Doyle, l'illustre créateur de Sherlock Holmes, qui le premier en a parlé. Dans un discours qu'il a prononcé tout récemment à un banquet anglo-français, il a très nettement abordé la question. Il est d'avis que lorsqu'il y a une vingtaine d'années le gouvernement anglais a fait suspendre les travaux du tunnel, il a commis une des plus énormes fautes que puisse commettre un gouvernement. Le tunnel, à l'heure qu'il est, serait achevé, très probablement, et grâce à ce moyen de communication avec le continent, moyen sûr, rapide, et à l'abri de toute attaque, la crainte de voir l'Angleterre affamée en cas de guerre européenne s'évanouirait à tout jamais. Il n'est pas douteux que la science moderne a donné à nos ingénieurs les moyens de continuer le tunnel sous la Manche ; d'autre part, il est démontré aujourd'hui que la construction du tunnel, au point de vue purement économique, serait une affaire rémunératrice, et qu'au point de vue des relations commerciales et individuelles entre Anglais et Français elle ne peut offrir que des avantages.

L'Angleterre n'a pas à redouter cette fameuse invasion dont on parle si souvent. Le seul danger, en cas d'une guerre avec une grande puissance maritime, c'est que la flotte anglaise soit battue ou dispersée ou empêchée d'assurer le ravitaillement du Royaume-Uni. On ne sait pas, ou l'on oublie trop souvent, que,

conséquence du régime économique sous lequel elle vit, la Grande-Bretagne est devenue de plus en plus un pays industriel et de moins en moins un pays agricole. Pour son alimentation elle dépend, pour les deux tiers, des pays étrangers d'où elle fait venir ce qui lui est nécessaire pour sa consommation ; et elle n'a jamais de réserves pour plus de quelques courtes semaines, presque pour un certain nombre de jours.

Comme l'a dit très justement sir Arthur Conan Doyle, avec le tunnel sous la Manche l'Angleterre n'aurait pas à redouter d'être affamée, et si elle avait à envoyer des troupes sur le continent, avec quelle rapidité, avec quelle sécurité elle pourrait le faire ! Bien entendu, c'est à la condition que l'Entente cordiale subsiste ; mais en admettant que, par malheur, l'Angleterre et la France se trouvent dans des camps opposés, le tunnel ne serait un danger ni pour l'une ni pour l'autre de ces deux nations, car il y a plusieurs moyens d'en rendre le passage impossible. En résumé, le tunnel sous la Manche ne peut offrir que des avantages, et les inconvénients, s'il y en a, sont insignifiants.

— Il vient de paraître, avec approbation et privilège, comme on disait au grand siècle, avec l'autorisation de Sa Majesté le Roi, comme on dit aujourd'hui, sous le titre : *The Girlhood of Queen Victoria*, un choix d'extraits du journal de la reine Victoria allant de l'année 1832 — elle avait treize ans — à l'année 1840, époque de son mariage avec le prince Albert. Ces extraits, remplissant deux gros volumes publiés par lord Esher, qui avait déjà édité les trois volumes de la correspondance de la reine Victoria, sont fort intéressants en ce sens qu'ils éclairent et complètent les volumes précédents et font mieux connaître le caractère un peu complexe de la mère d'Edouard VII. Comme le dit lord Esher, et comme le prouvent surabondamment les mentions figurant dans son journal, la reine Victoria ne reçut pas une éducation spéciale, de nature à la préparer à la haute situation qu'elle devait occuper plus tard. Elle fut élevée comme l'étaient les jeunes filles du monde de son temps : l'anglais, un

peu de géographie et d'histoire, un peu de chant, un peu de dessin, un peu de musique, une teinture des langues étrangères, l'allemand, le français et assez d'italien pour chanter quelques-uns des airs d'opéra que lui enseignait Lablache. On chercherait en vain, dans ce journal, une allusion à un sport quelconque. Que la jeune Anglaise d'aujourd'hui diffère de sa grand'mère, — ou faut-il dire de son arrière-grand'mère ! Elle manie le *golf club* et le *hockey stick* autrement bien que le crayon. Elle sait vaguement le français ou l'allemand et pas du tout l'italien ; mais en revanche elle possède admirablement l'argot du turf et celui des coulisses et elle joue au bridge comme père et mère. Elle est peut-être plus robuste et donnerait d'excellents défenseurs à la patrie, si elle avait le moindre goût pour les joies de la maternité.... Il y a bien des choses à dire en faveur de l'éducation de 1830 !

Le journal de la jeune princesse n'est pas absolument un journal intime, car, très surveillée par sa mère et par sa gouvernante, la baronne Lehzen, elle devait leur montrer ses cahiers. Mais, naturellement très franche, elle y consigne sans détour ses impressions sur les gens et les choses. C'est bien une enfant qui écrit (24 mai 1833) : « J'ai aujourd'hui quatorze ans. C'est très vieux ! »

Deux ans plus tard, jour pour jour, elle fait la même réflexion, « C'est aujourd'hui mon seizième anniversaire. Comme cela semble vieux ! » Et quand elle a dix-huit ans, la même pensée lui revient : « C'est aujourd'hui mon dix-huitième anniversaire. Que c'est vieux ! »

Cela est très enfantin. Elle est un peu plus femme le 20 juin 1837, jour où on lui annonce qu'elle est reine. Pour la première fois de sa vie elle voit sans témoin des personnes qui ne sont pas des membres de sa famille. Et elle le note dans son journal, qui, à partir de ce moment, devient moins naïf : « A neuf heures est venu lord Melbourne (son premier ministre) que j'ai vu dans mon appartement et, *cela va sans dire, toute seule*, comme je verrai toujours tous mes ministres. » Et elle souligne.

Lord Melbourne, qui avait 58 ans, se prit d'une sincère et respectueuse affection pour la jeune reine ; et dès le premier jour, il s'établit des relations d'une franche et cordiale intimité entre l'homme d'Etat et la souveraine. Il s'y mêlait, du côté du ministre, une paternelle tendresse et du côté de la reine une innocente et féminine admiration. Lord Melbourne était à la fois un tuteur aimé et un mentor écouté. Dans les moments de conversation familière, la reine lui demande son avis sur une toilette qu'elle porte et remarque un gilet de velours vert qu'elle voit pour la première fois.

Avec une habileté inouïe, un tact infini et une patience insaisissable, lord Melbourne fait l'éducation générale et politique de son élève qui doit sans contredit à celui qui fut le premier de ses premiers ministres d'avoir été ce qu'elle a été, c'est-à-dire une grande souveraine.

On se demande ce qu'elle serait devenue si, au lieu d'avoir eu lord Melbourne comme ministre lors de son avènement, c'est-à-dire un homme qui lui était sympathique et qui savait se mettre à son niveau intellectuel, elle était tombée sur un Gladstone, par exemple, qui lui était antipathique et avait toujours l'air de lui faire la leçon, ou même sur un Disraëli qui, l'endormant de ses flatteries, eût adulé la femme et amoindri la souveraine.

Ce fut donc très heureux pour la reine Victoria comme pour l'Angleterre que lord Melbourne ait eu à former l'esprit et le caractère de la jeune reine.

Comme le dit lord Esher, qui la juge avec une haute impartialité, celle-ci était impérieuse, volontaire, emportée même ; mais elle était d'une impeccable loyauté et avait au plus haut point le sentiment du devoir et celui de sa dignité. Elle se regardait certainement comme d'une essence supérieure et pour elle le droit divin était une vérité, sinon pratique et matérielle, du moins morale. Au physique elle était petite, agréable sans être jolie, et elle savait, par son maintien d'une véritable majesté, inspirer le respect.

En dépit de sa naissance, de son éducation aristocratique, —

plutôt que princière, — de ses idées sur la nature et le rôle des souverains dans ce monde, de ses allures d'une imposante dignité, la reine Victoria avait l'esprit bourgeois, *middle-class*, comme on dit en anglais. Lord Esher s'exprime ainsi à ce sujet : la reine était peut-être plus à même d'envisager les événements et les gens au point de vue de la majorité de son peuple qu'elle ne l'aurait été si son éducation lui avait fait occuper un rang élevé parmi les intellectuels ; elle eut cet avantage, pendant son long règne, que, tout en pouvant distinguer l'intelligence et la capacité, ses sympathies allaient vers les gens moyens, dont elle comprenait plus facilement les sentiments et les opinions et qu'elle représentait en réalité.

Ce jugement de lord Esher sur la reine Victoria ressemble d'une façon bien frappante à celui que lord Salisbury portait sur elle, au lendemain de sa mort, dans le discours qu'il prononça à la Chambre des lords. Il disait en substance que, lorsqu'il voulait connaître l'opinion des *middle-classes* sur un sujet ou un événement quelconque, il trouvait invariablement auprès de la reine Victoria toutes les lumières dont il avait besoin.

— Voici un livre qui est tout à fait de circonstance ; c'est *Christmas in ritual and tradition, christian and pagan*, par M. Clement Miles. Dans ce volume, agréablement illustré, l'auteur s'est attaché à décrire la célébration de Noël dans tous les pays et dans tous les temps en recherchant et déterminant l'origine des éléments païens qui se sont mêlés à cette fête de l'Eglise. Il y a réuni une énorme quantité de faits puisés aux sources les plus diverses ; mais il ne s'est pas borné à faire une simple compilation et tous ceux qui tiennent à se renseigner sur les origines, les cérémonies, les traditions et les légendes de Noël consulteront avec fruit cet intéressant volume qu'enrichissent des notes et une bibliographie très complètes. Il est imprimé et illustré avec tout le soin qu'apporte la maison Fisher-Unwin à ses publications.

P. VILLARS.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

XI^e exposition nationale suisse des Beaux-Arts. — Livres.

Qu'en dire encore, après tant d'autres ? Au moins ai-je cet avantage de pouvoir généraliser ; ce qui est souvent, je l'avoue, l'habile refuge de l'incompétence et de l'incertitude, un des coutumiers stratagèmes de la prudence ; mais ce qui peut être aussi un effort de juste mesure, une recherche de clarté plus grande, une ascension de conscience. Si défiant qu'on soit des idées générales, et quelque mal qu'elles fassent, en art, dès qu'elles deviennent formules ou traditions, règles d'autorité, et non plus synthèse vivante, harmonieuse résultante et rythmique résumé de la diversité apparente de l'heure, c'est en elles que réside la puissance d'action définitive, que s'établit la somme utile, que se fonde l'assise durable. L'évolution est faite d'étages d'idées générales. Du reste, ce qu'on appelle idées générales, ce n'est que des façons particulières et successives de concevoir le général. Dès qu'elles sont immobiles, elles provoquent le changement ; leur fixation même détermine l'élan contraire ; elles sont le soutien nécessaire de ce qui les nie. Elles sont éternelles et perpétuellement caduques. Elles sont l'infini dans l'agitation du relatif. Elles forment un tout dont les parties sont hostiles. Elles entretiennent dans l'humanité l'antagonisme d'où naît l'équilibre. Elles alimentent l'ardent conflit où se renouvelle la vie. Il n'y a pas de nouveauté de forme sans renaissance d'idée. L'idée crée la forme, comme la fonction l'organe.

On ne peut séparer l'idée de la forme. L'idée et la forme, en art, sont un. Mais il faut s'entendre. Car je me prépare justement à reprocher à certains de nos peintres d'avoir une « idée », d'avoir trop d'idées.

Je ne parle pas de ceux qui prétendent puérilement à l'idée morale, sociale ou humanitaire, des faiseurs d'allégories, ou

de ceux qui illustrent l'anecdote sentimentale. (Passons, sans mépris, car ce sont sans doute d'honnêtes gens ; mais sans regret, car ce sont rarement des peintres.) Je parle de ceux qui, certainement artistes, ont fait de leur art, par crainte de la banalité et par défiance de leur spontanéité, une si subtile analyse, qu'ils se perdent en essais, s'appauvrissent par trop de recherche, se rendent stériles pour avoir trop voulu décomposer le mécanisme de leur faculté créatrice. Ceux-là n'ont que trop d'idées ; ils peignent leur théorie plutôt qu'ils ne peignent leur vision. Leur tableau est la morte naissance des plus riches et des plus sympathiques espérances. Ceux-là sont à tel point embarrassés d'idées qu'ils ont un besoin constant de commentaires. Ils font la fortune des critiques d'art qui, en général, sont plus littérateurs que peintres. Ce genre de peinture, si intellectuelle, et où se dépensent si inutilement des trésors de fine, et peut-être malade sensibilité, convient admirablement à l'ingénieuse interprétation littéraire. Le critique reprend importance et compétence ; il nous donne une leçon de « lecture expliquée » ; il est nécessaire, car c'est lui, en bonne partie, qui fait le tableau ; il le parle où il le chante ; il ne fait pas ainsi une transposition ; il ramène les choses à leur plan, à leur milieu naturel ; c'est le peintre qui avait transposé.

Notez que cette peinture est compliquée justement parce qu'elle recherche la simplicité. Seulement, cette simplicité ne se comprend pas si on ne l'explique pas. Mais j'espère développer cela dans un moment. Pour l'instant (Dieu ! qu'il est difficile de suivre son petit sentier dans le fourré où je m'engage ; je le perdrai, je le crains, bien souvent), je voudrais essayer de montrer qu'il y a en art une idée qui crée et des idées qui tuent. L'idée est différente suivant qu'elle naît dans l'intelligence ou dans l'imagination. L'idée, en art, est toujours image. Elle ne doit cesser de l'être à aucun moment, de sa conception première jusqu'à son extériorisation définitive. Il ne faut pas d'idées mises en image ; il ne faut pas non plus d'images mises en idées, qui deviennent des formes d'idées, ou des idées de formes, alors qu'elles devraient être des formes-idées, des idées-images, ce

qui n'est qu'un. Toutes les fois qu'il y a « deux », que l'un n'est pas le composé, mais le complément de l'autre, il y a juxtaposition, séparation, analyse. L'art est synthèse. L'image a profondeur, la profondeur est image. Il ne faut pas de tableaux à démonstration, mais des tableaux à suggestion, à impression. Il leur faut l'élan qui produit le choc, par puissance de motion interne et comme organique.

L'exemple le plus banal de la fausse peinture, c'est celle de M. Jeanneret ou de M. L'Eplattenier. Leur idée n'est pas même une idée de peintre ; elle n'a pas pris, malgré le dessin et la couleur, forme et nature d'idée de peintre. Ce n'est qu'un sujet, ce n'est pas une image, au sens profond.

Mais il est des idées qui sont des idées de peintres (à tel point qu'elles sont presque inaccessibles au public), et qui restent cependant des notions, — notions d'art, certainement, et fort intéressantes ; mais enfin pensées sur l'art plutôt que pensées d'art. Il est impossible de nier qu'il y ait, dans ce cas, manifestation certaine d'un tempérament artistique. Mais ces peintres mettent tant de finesse d'intelligence, tant d'exaspération de sensibilité à ne vouloir être que peintres ; ils déterminent avec tant de restrictions les conditions particulières de leur art ; ils écartent avec une telle minutie de scrupule tout ce qui n'entre pas dans leur définition mentale de la peinture ; ils veulent à tel point éviter ce qui, pour être trop général, a perdu, à leurs yeux, cette signification exclusive à laquelle ils aspirent, — qu'ils éliminent la vérité essentielle et la remplacent par une vérité subtile et outrée, supprimant le corps pour garder le geste, la couleur pour garder le ton, le dessin pour garder le caractère, l'air pour garder la masse, — la lumière parce qu'elle gâterait l'effet. Ils avancent de ratures en ratures, d'appauvrissement en appauvrissement, croyant avancer en force et en simplicité. Il ne reste, après tant de travail, de leur tableau, qu'une épaisseur de pigments durcis, — une croûte.

Ceux-là aussi sont victimes de l'idée parce qu'ils en ont peur, et qu'ils en ont mis cent en bataille par crainte d'en avoir une. Ils mettent tant de soin à vouloir faire la bête qu'ils en de-

viennent, — si j'ose dire, — des faiseurs d'anges. Ils tuent eux-mêmes leurs petits.

Chez ces artistes l'idée créatrice, l'idée-matrice, l'idée-instinct, celle qui contient le germe plastique vital, celle qui est chair sitôt qu'elle est conçue, celle qui a puissance et force intime de forme, je ne la retrouve plus.

L'idée qui crée est souvent obscure à celui même qui en subit l'impérieuse action et qui l'exprime dans son œuvre. L'artiste souvent ignore le sens de son œuvre; s'il en croit saisir le sens, s'il veut qu'elle ait un sens, il risque fort d'en fausser la signification et d'en refroidir la spontanéité. L'œuvre qui n'est pas idée parce qu'elle est œuvre, tout simplement (tout profondément plutôt) et indissolublement, n'est pas vraie. Celui qui dissocie ces éléments brise le lien, rompt la racine, remplace l'art par l'artifice. L'artiste n'a pas besoin de penser, puisque l'idée agit nécessairement en lui, qu'il ne serait pas artiste sans idée.

Hodler n'a pas d'idées, au sens vulgaire du mot; mais il a du génie : j'entends qu'il est un puissant générateur de formes où la vie est incluse. Il est vraiment père. Ses portraits ne nous renseignent pas sur ce qu'il a pensé d'un être; ils ne sont pas la copie d'un être, ou de l'idée d'un être; ils sont un être en eux-mêmes, ils sont l'être. Je ne dis pas l'être réel tel qu'il existe, celui que vous et moi pourrions connaître, l'individu inscrit sur un registre d'état civil : celui-là ne nous intéresse pas ici, ce n'est pas de ressemblance qu'il s'agit, ni d'identité avec le modèle, ni même de convenance au modèle; il importe seulement que ce soit une pensée vivante qui, mûre, pleinement incarnée, s'est détachée par naturel enfantement, et se suffit à elle-même.

Maintenant il va sans dire qu'on peut plus ou moins aimer ces œuvres-là. Les formes de la vie impressionnent différemment les sensibilités; mais l'œuvre d'Hodler existe indépendamment des goûts variables. Il est certain, du train dont vont les choses, qu'il se produira avant longtemps (qu'il se produit même peut-être déjà) une réaction contre Hodler. Maintenant

que la foule s'est à peu près résignée, et que le snobisme marche, l'opposition partira des groupes avancés ; Hodler connaîtra le dédain des petits (les grands mêmes commencent par être petits) esthètes de la génération nouvelle. On est lassé de l'entendre toujours appeler le Maître. Un homme de cette taille asservit ou révolte ceux qui le suivent de trop près. Mais cette réaction, c'est lui-même qui l'engendrera. C'est parce qu'il est qu'on le niera. C'est parce qu'il a « réalisé », qu'on cherchera autre chose. Ce qui serait triste, c'est qu'on n'y songeât pas.

Les vrais artistes ne conçoivent pas le relatif. Une création est un absolu. On ne se figure pas une création relative. Les artistes doivent avoir, si j'ose dire, des idées fausses afin qu'elles soient entières : une idée juste est toujours balancée entre « d'une part... » et « d'autre part... » Le critique doit s'efforcer d'avoir des idées justes (hélas !). Ce serait au contraire dangereux pour l'artiste ; il suffit qu'il ait des idées vraies : ce qui n'est pas la même chose. Il y a d'innombrables vérités, il ne peut y avoir qu'une justice. L'art est passion ; l'artiste est un croyant ; il a la foi (donc le parti pris ; — on comprend de quelle foi je parle, qui n'est pas celle du catéchisme) ; il a la foi efficace, celle qui crée, celle qui fait des miracles. L'art est miracle.

Il dispose à son gré des forces de la nature ; il est maître de la matière ; il l'assemble à sa volonté ; il en transmue les éléments ; il recrée la nature et lui impose, — sans transgresser ses lois, auxquelles il participe en tant que créature, — des formes nouvelles où son âme se substitue à l'âme indifférente des choses. Il dit à la nature : « Sois moi » ; et elle devient « moi. » La forme d'art est toujours une interprétation personnelle de la forme naturelle, un mode personnel du mode général. L'art conforme les objets à un tempérament ; ils les transforme, il les déforme donc. C'est à la déformation que commence l'art. Il suffirait d'être persuadé de cela pour que tout s'éclaire et qu'on discute enfin en entrant dans la question. Rien n'est plus hors de propos que la plupart des discussions qui se sont échauffées ces derniers temps autour de certaines toiles de notre Salon suisse, à Neuchâtel en particulier. L'attaque a été

non seulement discourtoise, elle portait à faux. Quand on vise, il faut savoir où est le centre. Mieux vaudrait se taire que de répondre, car, quelques bonnes raisons qu'on ait à objecter, tout se trouvant déplacé dès le début, on risque de tirer à faux soi-même.

On a surtout fait du bruit autour de la *Cueillette de pommes* de M. Amiet, qui ne m'emballe nullement. Je trouve qu'il y a là moins de puissance que de violence. Je trouve que cela est de couleur plus voyante que chaude, de surface plus que de rayonnement. La vraie force est plus discrète, plus contenue, plus profonde; elle ne fait pas pétard à ce point-là. C'est trop feu de Bengale et pas assez lumière. Ce qui ne m'empêche pas de reconnaître tout ce qu'il a fallu, chez le peintre, de talent et de sûre technique pour animer de si riches variations la violence mal modérable d'un ton déjà exaspéré.

Je trouve aussi, et malgré l'opulence de la couleur, que cette peinture est trop abstraite et d'un symbolisme un peu puéril. On devine le raisonnement du peintre, on aperçoit son intention. Il s'est dit : « Rien ne donne l'impression de la fécondité, de l'éclatante et pleine abondance, autant qu'un beau verger d'automne où l'on cueille des pommes. Or quelle est, sur ma palette, la couleur qui, en soi, contient par excellence la vertu d'évoquer l'idée d'abondance ardente et plantureuse? — Le rouge, assurément. Donc faisons un tableau rouge.... » Cela aurait pu être une symphonie en rouge; je crains que cela ne soit resté qu'une étude en rouge.

C'est en revenir au touchant langage des couleurs. On peindra en vert des tableaux-espérance, et en bleu des tableaux-tempérance. Je ne nie pas, du reste, que chaque couleur n'ait sa vertu, et n'impose, comme dominante, à une œuvre, une certaine signification sentimentale, idéale ou morale. Le blanc des petites communiantes de M. Muret est très pur, très chaste, très jeune. Elles ne sont pas en blanc parce que, seulement, la coutume veut qu'elles soient vêtues de blanc; ce blanc est un état d'âme. C'est de cette façon, ou par d'autres analogues, qu'il est permis de faire de la morale, du sentiment ou de l'idée en peinture : jamais par *le sujet*. Mais il ne faut pas exagérer; il faut

que cela reste suggestion ; il faut que ce soit appel et non provocation, — qualité et non quantité.

Mais quelles que soient ces restrictions, qui prouvent, j'espère, ma modération, ce principe subsiste que, non seulement l'artiste a le droit d'interpréter et de transformer, mais qu'il ne serait pas artiste sans cela. Je dirais même qu'il a le devoir de déformer, si l'on voulait bien comprendre ce que cela signifie, et si l'on ne se figure pas une altération grotesque ou extravagante de la forme, mais une décomposition de cette forme complexe, non par opération d'analyse, mais par choix d'émotion : — puis une combinaison nouvelle, qui ne reproduit pas le réel, mais le « ressenti. »

Seulement il arrive souvent, et de plus en plus, que le peintre, — dans l'ardente inquiétude de ses recherches, dans le trouble où le jette la cohue confuse des idées ou des œuvres, dans le désarroi de sa sensibilité irritée par l'inertie ou l'injustice de la foule, — se laisse aller, s'il est jeune ou s'il n'est pas un de ces esprits supérieurs en qui se condense et se mûrit la force éparsée, à des exagérations, à des étrangetés, à des outrances qu'il croit vraies, comme on croit vraies, et calmes, dans des moments de crise, certaines paroles exaspérées.

Et que dans ce beau tapage il y ait quelques jeunes facétieux qui s'amusent, qu'il y ait de vrais détraqués qui se livrent à des excentricités fâcheuses, des incapables ou des insignifiants qui prennent des airs d'originalité trompeuse, cela est inévitable, mais cela ne vaut pas la peine qu'on s'émeuve. Cela met à l'épreuve notre bon sens ; c'est excellent pour le former et le tenir en éveil.

Mais ce contre quoi on ne saurait trop protester, c'est contre cette sentence sommaire du public qui traite de « fumisterie » tout ce qu'il ne comprend pas, et qui se permet de juger, avec la plus injurieuse légèreté, de la sincérité d'un artiste.

Avec cela qu'on ne peut pas être sincère dans l'erreur, — si vraiment erreur il y a ! — C'est plutôt de trop de sincérité, d'une hypertrophie de sincérité, d'un paroxysme de sincérité artistique, que souffrent nos peintres, — j'entends ceux dont le

public s'indigne et se raille ; — ils veulent à tel point distinguer de la masse normale des sensibilités moyennes ce qui fait l'essence de leur sensibilité particulière qu'ils perdent le contact et deviennent inintelligibles. Leurs moyens d'expression, ils sont seuls, avec leurs initiés, à en savoir encore le sens. Appelez-les des insensés, car les insensés, c'est ceux qu'on ne comprend plus. Ce qui ne veut pas dire qu'ils n'aient leur logique et leur raison à eux. — Mais y a-t-il plus sincères que les fous ? On sent bien que je pousse à l'extrême pour rendre l'évidence plus éclatante : je ne considère aucun de nos peintres comme fou. Cependant ce reproche de folie serait moins injuste que celui d'insincérité, qui est vraiment intolérable !

Je suis le premier à convenir que ce qui manque le plus à nos peintres, c'est le bon sens, le sens profond, le sens puissant, le sens divin de la mesure, de la belle mesure forte, non pas timide, non pas soumise, non pas de paresse et de bourgeoisie et banale prudence, mais d'équilibre et de durée.

Ah ! qu'apparaît délicateuse la si pleine, la si distinguée, la si simple, et si multiple cependant en ses forces coordonnées et balancées, la si classique, la si française mesure d'un Blanchet ! Allez voir Buri après ça ! Un tableau de Blanchet, c'est un accord ; voilà une symphonie, voilà un poème en couleurs ; c'est la richesse des notes et la fluide densité d'une harmonie parfaite, la délicatesse du détail et l'ampleur fondue de l'ensemble.

Ah, les classiques ! ils ont du bon pourvu qu'on les recommande sans cesse. Ils ont dit la vérité éternelle, celle qui doit naître chaque jour nouvelle parce qu'elle est toujours vraie. C'est eux qui ont trouvé l'admirable formule que : le vrai en art c'est le vraisemblable ; formule qui dégage l'art de la servile imitation du vrai matériel, étroit et accidentel, et rend légitime, à la sensibilité, l'interprétation ; substitue l'apparence, source de toute poésie et de tout art, à la réalité scientifique ; fonde presque l'impressionnisme, puisque ce qui semble vrai est le seul vrai qui importe, — mais qui contient dans les larges limites de la raison et du bon sens, de la mesure et du rythme, l'indépendance trop aventureuse de la sensibilité....

Boileau, Boileau, que de mal on a fait en ton nom (et tu en es responsable, car tu ne t'es pas compris toi-même); mais que de bien on pourrait faire, si les cuistres, tes sombres gardiens, le permettaient !

— Voici, arrivé à l'instant, le livre ému, et tout simple, que M. Paul Seippel consacre à la mémoire d'une jeune fille, d'une jeune Lausannoise, *Adèle Kamm*. C'est une vie de sainte. M. Seippel s'est contenté de recueillir pieusement, en une coupe sans parure, le parfum exquis, salubre, et si purement exaltant, d'une âme virginale. Je cite quelques lignes de la préface : « Adèle Kamm a fait sienne l'essentielle parole de Beethoven : *Durch Leiden Freude*. Elle a gravi le sentier abrupt qui, par la douleur mène à la joie, à une joie que rien ne peut plus troubler. De ses souffrances mêmes, acceptées avec un sourire, elle a fait du bonheur pour les autres.... Ce n'était pas tant par sa ferme raison, par son intelligence vive et pratique, qu'elle différerait de tant d'autres simples jeunes filles de notre pays. Sa valeur était ailleurs, dans la volonté et dans le cœur. Pour bien l'apprécier, il faut déposer l'orgueil de l'esprit et comprendre, avec Pascal, que la grandeur suprême de l'homme « est dans l'ordre de la » charité. »

P. S. J'ai manqué à un engagement. Je l'avoue non seulement avec cette décente confusion qu'exige la politesse, mais avec un vrai regret. J'avais dit que je reparlerais de la *Vie littéraire dans la Suisse française* de M. René de Weck. J'aurais voulu faire bonne place à cette excellente brochure, d'un sens si juste et d'une forme si agréable. D'autres ardeurs m'ont entraîné. Mais si une première occasion est perdue, — celle du *Vient de paraître*, — d'autres se retrouveront. Ce que dit M. de Weck reste d'actualité. Je compte consacrer ma prochaine chronique, en février, à l'examen de quelques publications de fin d'année. M. de Weck m'y aidera.

— J'ai reçu les *Désirs du cœur* de M. de Traz (Payot & C^{ie}); les *Symphonies rustiques* de M. Georges Verdène (Payot & C^{ie}); le *Ludwig van Beethoven* de M. W. Berteval (Basset & C^{ie}, Paris).

EDMOND GILLIARD.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE



Comment intercepter les signaux de la tour Eiffel. — Conférence internationale de l'heure. — Les zones de l'atmosphère. — Un mode nouveau d'extraction de la houille. — Le danger des porteurs de bacilles typhiques. — Publications nouvelles.

Depuis que la tour Eiffel envoie régulièrement chaque jour l'heure exacte à travers l'Atlantique pour le plus grand profit de la navigation, beaucoup de personnes se sont dit, en France et dans les pays voisins, qu'il n'y a nulle raison pour ne pas intercepter les signaux et en faire son profit. Cela ne fait de mal à personne, c'est encore très utile, et si la tour Eiffel doit distribuer ses messages à travers l'espace, c'est pour que tous en profitent. Aussi, depuis quelque temps déjà, diverses villes, en France, en Suisse et ailleurs, se sont organisées pour capter les signaux ; beaucoup de particuliers aussi en ont fait autant.

En réalité, c'est beaucoup plus simple qu'on ne pense. Il n'est nullement besoin de disposer de mâts et d'antennes, aux distances dont il s'agit, et on peut très bien tirer parti de dispositifs existants.

Dans le courant de septembre, M. Jégou a fait à Saint-Brieuc des essais de réception des signaux de la tour Eiffel au moyen de fils horizontaux. Avec un fil de 80 mètres tendu à hauteur d'homme, dans un terrain de 100 mètres légèrement incliné, il n'obtint rien. Mais avec deux fils écartés de 30 centimètres la réception se fit, et le mieux du monde ; on ne gagna rien à employer trois et quatre fils, au lieu de deux. Signaux horaires et signaux météorologiques furent parfaitement perçus.

M. Jégou s'avisa alors d'une autre méthode. Pourquoi tendre des fils, alors qu'il en existe de tout tendus : ceux du téléphone ? Il brancha son appareil récepteur sur une ligne téléphonique d'abonné en prenant contact sur une borne-ligne de l'appareil, mettant l'autre pôle du récepteur à terre. Et dans ces conditions

il entendait évidemment les signaux. Mais c'était au milieu d'une friture intense. En intercalant un petit condensateur entre la borne et le récepteur, il put arrêter les courants parasites et dès lors tout marcha bien. Les signaux de la tour Eiffel furent désormais perçus avec la plus grande facilité. Les fils télégraphiques donnent les mêmes résultats que les téléphoniques. Différentes personnes ont eu la même idée que M. Jégou et ont constaté comme lui que le réseau des fils aériens constitue d'excellentes antennes toutes prêtes à fonctionner.

— A propos de signaux horaires, on sait qu'une conférence internationale de l'heure s'est tenue à Paris. Elle a voté un certain nombre de résolutions ; il reste aux gouvernements à les appliquer.

Au point de vue technologique, les astronomes ont été d'avis que dans la détermination astronomique de l'heure on peut viser à la précision du centième de seconde. Hipparque les déterminait à 1 minute près, et c'était déjà admirable pour l'époque ; Tycho-Brahé, à 5 ou 10 secondes près, mais avec peine ; l'Observatoire, à la fin du dix-septième siècle, à moins d'une seconde près.

La conférence a été d'avis aussi que la transmission télégraphique de l'heure peut et doit se faire avec la même précision. Elle a décidé entre divers observatoires une collaboration permanente qui permettra d'avoir partout et à tout instant l'heure avec la plus grande précision. Enfin elle a décidé la création d'un Bureau de l'heure qui siégera à Paris. Et c'est la tour Eiffel qui est chargée du service international de la distribution de l'heure.

— L'Observatoire de Belgique vient de publier d'intéressantes considérations sur les résultats obtenus au moyen des ballons-sondes sur la constitution de la haute atmosphère. Sur les 100 premiers lancers, 15 ont atteint et dépassé 25 000 mètres, 25 kilomètres de hauteur ; un ballon a même été au delà de 30 kilomètres, à 32 430 mètres.

Un des curieux résultats des expériences faites est de montrer

qu'on se trompait en croyant que la température de l'air diminue à mesure que l'on traverse des couches plus élevées.

La diminution thermométrique avec l'altitude n'est véritable que jusqu'à un certain niveau. La température baisse bien, à mesure qu'on s'élève jusqu'à une certaine hauteur, mais plus loin, au lieu de continuer à s'abaisser, elle se relève. Assurément elle ne continue pas indéfiniment à se relever ; aux limites où l'atmosphère est au voisinage de l'espace interplanétaire, très froid (au zéro absolu, -273°), le froid doit être intense. Et à la couche relativement tiède doit faire suite une couche qui va se refroidissant. Quoi qu'il en soit, il y a une inversion de température et celle-ci se maintient jusqu'aux plus hautes altitudes atteintes à ce jour. Le niveau où commence l'inversion de température est relativement bas : il varie, selon les saisons et la pression, de 7000 à 14 000 mètres. C'est-à-dire qu'à une altitude variant de 7 à 14 000 mètres la température, qui jusque-là avait baissé progressivement, se met à remonter. Ainsi, dans l'ascension du 2 février 1911, la température a baissé jusqu'à 12 000 mètres, où elle était de -70° C. Mais à 14 000 mètres elle fut de -65° , à 19 000 mètres de -63° . Dans un autre cas on a relevé -67° à 12 000 mètres, -63° à 13 000 et $-56^{\circ}5$ à 16 700 mètres.

En somme, l'atmosphère apparaît comme composée de trois régions. Dans la supérieure, dont la limite reste encore inconnue, la température s'élève avec l'altitude, ce qui est le contraire de tout ce qu'on savait et croyait. Dans la moyenne, il y a un décroissement de température assez régulier, d'environ 7 dixièmes de degré par 100 mètres d'élévation : ici les choses se passent de la manière traditionnelle. Dans l'inférieure, qui comprend les 4 premiers kilomètres, c'est le désordre qui règne. Sans doute, la température baisse le plus souvent avec l'altitude, mais il y a des cas où elle se relève aussi, de façon inattendue. Cette région est troublée, tumultueuse : c'est celle où se font les nuages, sauf les cirrus, nuages d'aiguilles de glace qui se tiennent bien plus haut, à 10 kilomètres environ.

C'est dans la zone moyenne, au-dessus du plan d'inversion,

que se fait toute la circulation atmosphérique ; cette zone est donc d'une importance particulière : il faut l'étudier de près pour découvrir les lois générales de l'atmosphère.

— Deux Américains proposent un mode nouveau d'exploitation des mines de houille ; ils l'ont même appliqué et en déclarent les résultats excellents.

Au lieu d'extraire la houille au moyen du pic et des explosifs, ce qui suppose beaucoup de personnel et de fatigue et de danger, ils la désagrègent au moyen d'un jet d'eau très puissant. Ce jet réduit la roche en petits morceaux et en poussière, ou plutôt en fait de la boue. Mais la pompe, qui est foulante, est aspirante aussi, — et du reste il faut évacuer l'eau sous peine de noyer la mine, — elle aspire l'eau chargée de parcelles de charbon et la fait remonter à la surface. On devine ce qui se passe ensuite : l'eau est déversée dans des réservoirs où elle laisse déposer la poussière de houille, dont on fait des briques ; l'eau, une fois purifiée, peut servir de nouveau.

La méthode, évidemment, présente des avantages. L'effectif des ouvriers du fond est diminué, et celui des ouvriers au jour, accru ; car il faut du monde pour sécher la poudre de houille et l'agglomérer en briques. Il devient inutile d'avoir au fond des enfants et des animaux. Les galeries seront plus propres, évidemment, étant sans cesse nettoyées : il n'y aura plus de poussières susceptibles de s'enflammer et d'exploder. Les explosifs seront abandonnés, ce qui rendra inoffensif le grisou. L'hygiène y trouvera son compte, et on réalisera des économies sérieuses, d'après les promoteurs du système, ce qui fera plaisir aux propriétaires et actionnaires. Mais nous, consommateurs, paierons-nous moins cher ? C'est la chose qui nous intéresse le plus, et personne n'en souffle mot....

— Chacun sait que les personnes qui ont eu la fièvre typhoïde continuent à être dangereuses pour leur entourage, même après complète guérison. Cela tient à ce que l'expulsion de bacilles typhiques par le tube digestif ne cesse pas avec la guérison : elle continue à se faire, et surtout il se fait une excrétion de

bacilles par les voies urinaires, qui dure non des jours ou des semaines, mais des mois et des années. Naturellement, tous ces bacilles répandus à droite et à gauche risquent de contaminer l'eau, les aliments et les objets. Quelques récentes observations faites aux Etats-Unis montrent que le « porteur de bacilles » — car tel est le nom du typhoïdique guéri qui continue à excréter des bacilles — peut rester tel pendant de nombreuses années : 2, 4, 6, et plus encore ; dans un cas, on a vu l'excrétion de bacilles continuer 26 ans après la guérison. Remarquez que, dans ces conditions, les sujets guéris sont bien plus dangereux que les malades. Les malades sont isolés et on les évite, on les met à l'écart ; leur pouvoir nocif est restreint. Mais les guéris circulent et répandent partout les germes infectieux.

— Publications nouvelles : *La vie et la mort du globe*, par M. A. Berget (Flammarion, Paris), est un livre particulièrement intéressant et bien compris. L'auteur nous retrace successivement la genèse, l'enfance, l'évolution du globe, il nous en décrit les phénomènes de croissance et de modification ; il en montre le vieillissement et l'usure aussi, faisant présager la sénilité et la mort. Ce volume aura certainement beaucoup de lecteurs, et les intéressera vivement. — Le livre de M. Martinet-Lagarde, sur *Le moteur à explosion*, vient tout à fait à son heure ; on s'occupe beaucoup et avec raison des moteurs de ce genre, qui paraissent vouloir prendre un essor important (Paris, Berger-Levrault). — Dans *Le langage et la verbomanie*, de M. Ossip-Lourié (Paris, F. Alcan), nous avons un très curieux essai de psychologie morbide sur la manie en fait de mots et d'expressions, et sur la signification de cette manie, fort répandue à l'époque de rhéteurs et de bavards où nous sommes. — Le livre de MM. Orliac et Calmettes sur *La lutte contre le saturnisme* (Paris, Berger-Levrault) traite la question à fond. Les auteurs envisagent le saturnisme au triple point de vue de l'origine (chimie et pathologie), de la prophylaxie (hygiène), et de la législation française et étrangère. — Les personnes voulant être renseignées sur les usages des rayons ultra-violets liront avec profit

la brochure éditée par le « Mois scientifique et industriel », sous le titre : *Les rayons ultra-violets et leurs applications*. C'est un résumé très complet de tout ce qu'on a publié sur la question. — Signalons enfin la réédition de l'œuvre magistrale de M. Jean Brunhes : *La géographie humaine* (Paris, F. Alcan), remaniée, accrue et améliorée. Pour qui a l'esprit philosophique, les deux volumes signalés en tête et en queue de cette liste, ceux de MM. J. Brunhes et de A. Berget, constituent une lecture infiniment profitable et « développante. »

H. DE VARIGNY.

CHRONIQUE POLITIQUE

La guerre. — Le conflit austro-serbe. — Choses et autres.

La guerre des Balkans fournira des enseignements précieux à nombre d'écrivains militaires. Elle est étonnamment variée : concentrations sur des théâtres éloignés et application d'un plan unique, marches sur des plaines marécageuses et sur des crêtes de montagnes, attaques de places fortes, les unes brusquées par des assauts, les autres poussées méthodiquement selon les règles de la poliorcétique moderne, batailles préparées par de vastes déploiements d'artillerie et attaques furieuses à la baïonnette... tout s'y trouve; et la comparaison entre l'offensive vigoureuse pratiquée par l'un des camps et la résistance passive de l'autre sera invoquée bien souvent dans les cours d'écoles spéciales.

Maintenant, c'est la surprise qui domine encore. On se représentait volontiers les petits Etats de la péninsule balkanique comme d'éternels mécontents qui ne savaient que se quereller et réclamer ce qu'ils ne possédaient pas, alors qu'ils auraient mieux fait de mettre en valeur ce qu'ils avaient déjà. L'événement a prouvé qu'ils s'étaient préparés avec une précision minutieuse à toutes les éventualités et qu'ils ne revendiquaient rien

que ce qu'ils étaient en mesure de prendre. Et, quand on regarde de l'un à l'autre, on ne sait lequel il faut le plus admirer.

La Bulgarie, naguère coupée en deux tronçons, attaquée par ses ennemis, malmenée par ses protecteurs, cherchait un prince dans toute l'Europe et sollicitait laborieusement la liberté de vivre, sans finances, sans armée, sans organisation aucune.... En un quart de siècle, un Etat moderne a été créé de toutes pièces, cadre d'un peuple solide, âpre au travail, prêt à tous les dévouements et fanatique de l'œuvre nationale. La Serbie était probablement la plus malheureuse de toutes : tenue en d'étroites lisières par sa grande voisine du nord, déçue dans ses désirs les plus légitimes, elle était le jouet de souverains détestables. Une révolution sanglante lui fit en Europe une réputation de barbarie sans que, au début du moins, le nouveau régime parût beaucoup meilleur que l'ancien. L'annexion de la Bosnie par l'Autriche sembla lui donner le dernier coup. Nous voyons aujourd'hui qu'elle s'est trempée dans le malheur, disciplinée dans le silence ; brusquement elle s'est dressée pour l'action. Le petit Monténégro est entré en guerre avec une crânerie stupéfiante et sa minuscule armée fait bravement sa partie dans l'entreprise commune. La Grèce s'épuisait dans les vaines disputes des partis ; la rébellion gagnait les troupes ; l'Etat inclinait vers la ruine. Elle a compris, elle s'est ressaisie : sous la direction d'un ministre résolu, elle fait trêve à ses querelles pour tout subordonner à la reconstitution de son armée. Aujourd'hui elle efface l'humiliation profonde de 1897 et marche à la victoire.

Ainsi ces vaillants peuples révèlent subitement au monde qu'ils ont une force matérielle à mettre au service d'un idéal moral et l'ardeur avec laquelle, au prix de mutilations effroyables, ils poursuivent leur tâche historique, leur vaut l'admiration universelle.

Les Turcs, au contraire, sont restés en dessous de ce qu'on attendait d'eux. On avait cru que, si l'Etat ottoman se débattait dans l'impuissance, le soldat conservait toutes les qualités de vaillance, d'endurance, de discipline et de sobriété qui lui assuraient l'estime de tous les connaisseurs d'hommes. Il semble

bien qu'il n'a pas dérogé. Si, sur certains théâtres éloignés, les cadres n'existant plus, il a pu suivre l'exemple des irréguliers et se livrer à des actes de pillage et de barbarie qu'expliquent son ignorance et sa rudesse native, ailleurs il a supporté la détresse, les privations, les blessures de façon à stupéfier les témoins de ces scènes d'horreur. Mais l'armée a pâti de l'Etat ; le même souffle de destruction a passé sur les deux.

A quoi bon posséder des canons à tir rapide si les servants ne savent pas les utiliser, quelle peut être l'attitude au feu d'une infanterie, si les soldats parviennent tout juste à mettre la cartouche dans le fusil ? Et surtout, comment maintenir le moral d'une armée qui ne sent derrière elle ni intendance, ni services sanitaires ; comment pousser sur l'ennemi des hommes qui n'ont pas mangé depuis trois jours ? Les Jeunes-Turcs orgueilleux qui prétendaient unifier par la force les populations diverses de l'empire devaient pourtant savoir que leur armée n'était qu'une ombre.... Ils ne se sont pas préoccupés de la préparer à sa tâche et de lui faciliter le sacrifice en la munissant de ce que possèdent toutes les armées modernes. Même ils l'ont corrompue. Pendant quatre ans, ce régime de sociétés secrètes notait les officiers, non d'après leurs capacités, mais au prorata de leur valeur comme politiciens ; il réservait les hauts commandements aux hommes dont il était sûr, qu'ils y eussent des droits ou pas.

« Mais, me disait-on, aucun régime n'a aussi étroitement uni la politique à l'armée que la Révolution française ; elle eut pourtant des généraux habiles et des soldats invincibles.... » Certes, lorsque le comité de salut public faisait surveiller les généraux par ses délégués, accueillait les dénonciations de soldats contre leurs officiers et, sous le moindre prétexte, faisait tomber des têtes, il s'y prenait de la façon la plus rapide pour désorganiser la défense nationale et faciliter la tâche de l'ennemi. Mais la révolution avait des ressources profondes. Chacun de ses soldats savait qu'il combattait pour sauvegarder l'égalité civile, prévenir le retour de l'oppression féodale et défendre le pays. Le souffle patriotique était si puissant que, même en pleine Terreur, personne ne songeait à se soustraire aux dangers des hauts com-

mandements. Et la France nourrissait ses armées. Le Turc, au contraire, n'a rien eu de sa révolution ; sa situation sociale n'en pas été améliorée d'un iota. Les maîtres du jour, tout occupés de leurs projets et de leurs querelles, ne se sont pas donné la peine de lui inculquer une idée qu'il puisse comprendre et qui l'inspire. Et tandis qu'il combat, affamé, sous des chefs qu'il ne connaît pas, il ne sait pas même ce qu'il doit défendre : est-ce le padischah de Constantinople ou l'autre, le vrai, que des mains sacrilèges ont arraché de son trône, est-ce le comité, est-ce l'assemblée?... De sorte que, chefs maladroits et soldats incertains, tous sont entraînés dans la même déroute.

Les opérations militaires se sont développées sur les différents théâtres de la guerre d'après la donnée primitive. Les alliés, grâce à la vigueur de leur offensive, paraissent avoir été victorieux dans toutes ou presque toutes les rencontres ; mais, étant donné la configuration du terrain et les obstacles naturels ou artificiels qu'ils ont rencontrés, les résultats ont été très divers selon les régions.

Les Monténégrins ne pouvaient, vu la faiblesse de leurs effectifs, s'éloigner beaucoup de leur base. Ils ont rencontré sur la colline fortifiée du Tarabosch et dans la place de Scutari une résistance vigoureuse dont ils n'ont pas encore triomphé. Des colonnes monténégrines accompagnées de Serbes ont poussé vers Alessio, Saint-Jean de Média et atteint l'Adriatique.

Les Serbes ont poursuivi leurs opérations le long du Vardar et dans la région montagneuse qui sépare ce fleuve, de la Strouma d'une part et, de l'autre, de Monastir et du lac d'Okrida. Ils ont été particulièrement heureux. Les dépêches nous ont parlé de furieuses batailles et de grandes armées turques faites prisonnières, à Monastir notamment. Peut-être faudra-t-il plus tard en rabattre un peu.... Les Serbes n'en paraissent pas moins avoir atteint leurs principaux objectifs de guerre. Ils ont débouché sur la mer Egée.

La principale armée grecque a occupé Salonique ; d'autres troupes progressent lentement en Epire ; cependant la flotte débarque des soldats dans les îles, à Mitylène entre autres.

Quant aux Bulgares, tout en coopérant aux mouvements des Serbes dans les régions de la Mesta, de la Strouma et jusqu'à Salonique, ils ont continué leur principale offensive en Thrace. Grâce à l'élan patriotique de la nation, qui envoie tous ses hommes valides sous les drapeaux, ils ont pu, tout en entourant Andrinople, poursuivre leur marche vers l'est. A Lule-Burgas, ils ont remporté une éclatante victoire. Un instant on s'est attendu à voir Turcs et Bulgares, pêle-mêle, encombrer l'isthme et arriver à la grande muraille de Constantinople. Mais une armée, même victorieuse, a besoin, au lendemain d'une sanglante bataille, de se ressaisir, de refaire ses cadres. Les Turcs, malgré l'effroyable désarroi de leur retraite, ont pu, avec les renforts qui continuent à venir d'Asie, faire front une fois de plus. Il y a là, derrière Tchataldja, du lac de Derkos au lac de Bujuk-Tchekmedje, une des positions les plus fortes qui se soient jamais offertes à une armée en retraite. C'est, du nord au sud de l'isthme, une série de collines en face desquelles s'allongent des champs de tir réguliers. Elles ont été fortifiées après 1878 par des ingénieurs allemands et il n'a été nécessaire que de remuer un peu de terre et de faire revenir en hâte les grosses pièces qui, pendant la guerre italo-turque, avaient été enlevées pour garnir les Dardanelles, pour rendre à cette ligne toute son importance. C'est là que, depuis une quinzaine de jours, ce qui reste de l'armée turque fait face à l'ennemi. Des dépêches de Constantinople parlent de résistance victorieuse suivie de contre-offensives ; et nous ne savons trop à quoi attribuer l'arrêt des Bulgares. Ont-ils vraiment été repoussés après s'être engagés à fond ou n'ont-ils procédé jusqu'à présent qu'à des reconnaissances ; craignent-ils, en allant de l'avant, d'attirer sur leur armée l'horrible épidémie de choléra qui décime les Turcs ou attendent-ils seulement le résultat des pourparlers ouverts avec Constantinople ?...

Car la Turquie traite : au grand-vizir Moukhtar pacha, qui n'était que décoratif, a succédé Kiamil, l'homme politique le plus expérimenté, le diplomate le plus subtil de l'empire. On a toujours fait appel à lui aux heures critiques et, malgré ses quatre-

vingts ans passés, il a accepté, avec un patriotisme digne d'éloges, de payer de sa personne en pleine catastrophe nationale. Sa première démarche n'a pas été heureuse : il aurait voulu une intervention de l'Europe pour arrêter les progrès des armées alliés. Mais les puissances, tout habituées qu'elles soient à se prêter aux désirs des Turcs, ont trouvé que c'était un peu trop ; elles n'ont offert que leur médiation. Alors la Turquie a, par une démarche directe, demandé un armistice. Les alliés lui ont fait connaître leurs conditions, qui sont dures ; et l'on discute. Cependant les opérations de guerre ne sont pas arrêtées, mais ralenties.

— Depuis longtemps ce qu'on veut bien appeler encore le concert européen était l'objet de vives critiques. On lui en voulait de son outrecuidance qui prétend régler toutes choses ; on lui reprochait sa maladresse, car il ne fait presque rien de bon. Jamais l'incapacité des « puissances » ne s'est plus complètement révélée qu'en l'occurrence actuelle.

L'Europe n'a pas su prévenir le conflit, alors que cela n'a dépendu que d'elle jusqu'au milieu du mois de septembre. Elle a déclaré ensuite que, quels que fussent les résultats de la guerre, rien ne serait changé au *statu quo* balkanique. Bien vite elle s'est déjugée, constatant son impuissance à maintenir une prétention aussi absurde. Il a été admis implicitement qu'on laisserait les événements suivre leurs cours, quitte, quand le moment serait venu, à fixer dans de solennelles assises la situation nouvelle des Balkans. Entre temps, les puissances étaient d'accord pour ne négliger aucun moyen de localiser le conflit.

Mais voici que l'une d'elles au moins paraît faire tout ce qui est en son pouvoir pour aggraver les choses et créer des difficultés internationales. L'Autriche-Hongrie a été désagréablement surprise par les brillantes victoires des alliés : tous les résultats d'un long effort qui tendait à soumettre à son influence la région du Vardar jusqu'à la mer Egée se trouvaient compromis ; mais, à Vienne, l'embarras était grand, car, au delà des frontières du sandjak, on ne savait vraiment pas sous quel prétexte intervenir.

La diplomatie autrichienne a été de tout temps fertile en res-

sources : se rendant compte que la première chose à faire était d'arrêter la marche des Serbes sur l'Adriatique, elle a mis en avant l'Albanie à propos de laquelle des accords avaient été conclus avec le gouvernement italien et dont il fallait protéger la nationalité contre les ambitions des Slaves.

Le prétexte est singulièrement choisi : défendre la liberté des Albanais, gens aux habitudes sauvages, bergers, chasseurs et brigands, est le fait d'un bon naturel ; mais vouloir sauvegarder l'intégrité de l'Albanie au point d'interdire aux Serbes d'occuper un seul port sur l'Adriatique est une prétention caractéristique. Car les Albanais sont partout et nulle part : on les trouve dans la vallée du Vardar, à Monastir, à Uskub, dans toute la vieille Serbie et jusque sur la Morava bulgare ; en revanche, ils sont pénétrés de campements slaves ; au moyen âge, les *Krals* de Serbie ont dominé toute la côte de l'Adriatique avec Scutari comme capitale. L'Albanie, pays sans frontières, sans langue commune, séparée par trois religions, ensanglantée par la guerre civile, n'est pas même une expression géographique.

Pourtant l'Autriche tient bon. Elle proclame ses « intérêts vitaux », envoie des notes diplomatiques, mobilise des troupes... visiblement elle veut créer un fait accompli, intimider la petite Serbie avant que l'Europe reprenne son cas. Et ses alliés la suivent. Que l'Allemagne, malgré un peu de mauvaise humeur, soutienne la puissance qui s'est complètement émancipée du rôle de « brillant second », c'est naturel : toute sa politique est basée sur l'alliance autrichienne. Que le gouvernement italien, alors que l'opinion publique de la péninsule est nettement en faveur des Serbes, encourage, au nom de l'équilibre adriatique, la création d'une principauté d'Albanie que l'Autriche, qui travaille ce pays depuis de longues années, aura sous sa dépendance morale sinon politique, cela déconcerte la pensée.

Dans la Triple entente, on est, comme de juste, favorable aux revendications slaves ; mais, une fois de plus, il semble que l'accord se réalisera plus difficilement dans ce camp que dans

l'autre. Pourtant, vu l'état de l'Europe, il me paraît que toute la question dépend de l'attitude d'une seule puissance : la Russie. Qu'elle se déclare en faveur des Serbes et, à tout le moins, elle empêchera qu'une violence immédiate leur soit faite : l'Allemagne et l'Italie seront les premières à agir sur leur alliée qui, elle-même, n'aime pas à courir les aventures. Qu'elle renonce à défendre les Slaves, comme en 1908-1909, et nous assisterons une fois de plus à une grande injustice, sans que, pour cela, la paix de l'Europe en soit mieux assurée, au contraire. L'opinion publique russe, avec un instinct très juste, se prononce tout entière pour les peuples balkaniques. Les ministres de Nicolas II, autant que nous pouvons le savoir, ne se sont pas encore décidés. Sans doute que, s'il s'agissait d'une campagne contre les malheureux Persans ou de mesures répressives en Finlande, leur hésitation durerait moins.

— D'autres choses se sont produites pendant ce mois de novembre. En des temps moins troublés elles fourniraient la matière d'une chronique et captiveraient l'attention ; mais la guerre fait tant de bruit que l'on n'entend rien qu'elle.

Quel acte déplorable que le meurtre de M. Canalejas par un forcené anarchiste ! Cet homme d'Etat avait pu parfois paraître un peu raide : il était le premier, depuis de longues années, qui se fût attaché résolument à concilier la tradition monarchique avec les conditions d'existence d'un peuple moderne. Il combattait à la fois la révolution sous ses formes diverses et le cléricalisme étroit dont l'influence a été fatale à la nation espagnole. Plus heureux ou plus conséquent que d'autres chefs de gouvernement, il se maintenait ferme sur sa ligne. C'était le moyen de se faire des ennemis ; c'était la seule manière aussi d'accomplir une œuvre.

La mort du président du conseil a relégué au second plan la conclusion enfin obtenue du traité franco-espagnol. Désormais, les zones d'influence qui diviseront le Maroc sont exactement fixées et le partage des obligations financières aussi. A la vue de cette convention, nous sommes tenté de nous écrier qu'un

an de pourparlers était un peu trop pour arrêter un arrangement dont les grandes lignes étaient prévues d'avance. Mais quand un journal officieux comme le *Temps*, qui mainte fois s'est élevé contre l'entêtement ibérique, déclare que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, nous aurions mauvaise grâce à être d'un autre avis.

— L'élection de M. Woodrow Wilson à la présidence des Etats-Unis était prévue ; elle rompt avec le trop long maintien des républicains au pouvoir ; elle va permettre au vieux parti démocratique, qui contient tant de forces, de montrer ce qu'il sait faire ; elle est un événement heureux. Mais le nombre de voix obtenues par M. Roosevelt fait de l'impression ; les cadres établis depuis quelque 50 ans sont rompus. Il y a du nouveau dans la politique américaine. Nous y reviendrons.

Lausanne, 24 novembre 1912.



BULLETIN LITTÉRAIRE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

GUIDE A ZERMATT ET AU CERVIN, par *Edward Whymper*. Traduit de la quatorzième édition anglaise. Première édition française. — 1 vol. broché de 243 pages et 76 illustrations et cartes. Genève, A. Jullien, éditeur, 1912.

Il est étonnant qu'on n'ait pas songé plus tôt à traduire le fameux guide d'Edward Whymper qui en est à sa quatorzième édition anglaise. C'est maintenant chose faite, et le bon éditeur Jullien vient d'en publier une excellente traduction. Ce petit volume de 250 pages de texte compact, agréablement illustré et muni de cartes, n'est pas seulement le plus utile et le plus pratique des guides de cette région, tenu rigoureusement à jour jusqu'à la mort toute récente de son auteur cette année même ; c'est encore une monographie complète de la vallée de Zermatt. Naturellement, le Cervin a la part du lion ; l'histoire détaillée de sa conquête y est retracée, ainsi que les drames qui s'y déroulèrent. Dans toute cette partie, l'auteur a largement emprunté à ses classiques « Escalades dans les Alpes », depuis longtemps traduites en français. Outre les renseignements divers et les itinéraires des courses et ascensions à effectuer depuis Zermatt, le « Guide » contient aussi toutes les informations désirables sur les autres localités des vallées de Saint-Nicolas et de Saas.

Remercions le traducteur — qui a tenu à rester anonyme — pour l'excellence de sa traduction et l'utilité de son travail. Avec quel plaisir on se laisse conduire par Whymper, avec quelle émotion toujours renouvelée on relit les péripéties de sa conquête héroïque du Cervin !

B. G.

LE NOUVEL HOMME, par *Michel Epy*. — 1 vol. in-16. Lausanne, Payot & Cie.

Dans ce roman, M. Michel Epy raconte l'influence extraordinaire acquise sur les populations cévenoles par un homme qui a des allures de prophète visionnaire. C'est une influence religieuse

et moralisatrice, mais malheureusement éphémère, car l'aventure se termine d'une façon dramatique.

On pourrait discuter sur certains épisodes et certains éléments qui paraissent impossibles, en particulier sur les traits par lesquels l'auteur dépeint son héros de manière à en faire un saint, plus que cela, un véritable sur-homme, comme on en trouve fort peu, si même on en trouve dans la réalité ; mais l'auteur a des intentions si généreuses qu'au lieu de le critiquer, il faut lui en savoir gré. A part le fond même du roman, il y a de jolies et intéressantes descriptions des Cévennes et une intrigue qui communique de la vie et du mouvement à l'histoire qu'il nous conte.

EM. BZ.

MA VIE. Tome III : (1850-1864), par *Richard Wagner*. — 1 vol. in-8°. Paris, Plon, 1912.

C'est le troisième et dernier volume des mémoires du grand musicien. Non que sa carrière soit achevée, puisque le livre se clôt sur le message du roi de Bavière et, pour Wagner, la veille de l'apothéose. Mais, sans vouloir atténuer l'intérêt de la période de gloire, on peut avancer que la période de lutte en offre un plus grand encore. Wagner, réfugié à Zurich, travaille successivement à élaborer le drame de *Tannhäuser*, la *Walkyrie*, l'*Or du Rhin*. Il subit l'influence du philosophe Schopenhauer et mène une vie toujours difficile, attristé par des échecs et la mésintelligence de son foyer, soutenu par son infatigable ardeur et la croyance en son génie, rasséréné par l'affection de Liszt et de ses filles. Deux événements d'importance inégale s'enlèvent sur la trame quasi monotone des soucis matériels et des préoccupations morales : le voyage à Londres et la réception chez la reine Victoria, et la cabale contre *Tannhäuser* à l'Opéra.

Ce dernier épisode est parmi les plus captivants du volume. Il est conté avec sincérité et sans acrimonie et plein de détails intéressants sur l'attitude de la cour, du Jockey-Club, du monde des théâtres et des lettres dans cette scandaleuse affaire, historique autant que la cabale contre Racine ou la bataille d'*Hernani*. Méconnu à Paris, Wagner n'est guère plus apprécié à Vienne et à Berlin : il faudra le génie mélancolique et raffiné du roi Louis II pour rendre à cet astre errant la fixité de son splendide rayonnement.

R. F.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SOIXANTE-HUITIÈME

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1912. — Nos 202-204.

	Pages
LA POÉSIE POLITIQUE ET SOCIALE CHEZ LES TCHÈQUES, par <i>Louis Leger</i> , de l'Institut	5
L'ÉTRANGER. Conte, par <i>F. Chavannes</i>	21
PRESSE SUISSE ET POLITIQUE ÉTRANGÈRE, par <i>Félix Bon- jour</i> , conseiller national	41
L'HOMME DANS LE RANG, par <i>Robert de Traz</i> . Seconde et dernière partie	57
DANS LA CAROLINE DU SUD, par <i>Edouard Dufour</i>	80
LA VEUVE. Nouvelle, par <i>Charles Gos</i>	113
LA PROPOSITION BERCHTOLD ET LA DÉCENTRALISATION EN TURQUIE, par <i>A. Adossidès</i>	128
VARIÉTÉS : LA FINLANDE D'APRÈS SON ATLAS, par <i>J.-El. David</i>	146
IDÉES NOUVELLES DE L'ESTHÉTIQUE, par <i>Paul Stapfer</i> ..	225
LE MILLION. Roman, par <i>Jean-Bernard David</i> . Première partie	256
Seconde partie	536
LES ÉMOTIONS DE LA TROUPE SUR LE CHAMP DE BATAILLE, par le lieutenant-colonel <i>Emile Mayer</i>	297
LA VILLE NOUVELLE. Poème, par <i>Emile Verhaeren</i>	330
DOSTOIEWSKY MAÎTRE DE TOLSTOI, par <i>Henri Odier</i>	334
MON TUTEUR. Nouvelle, par <i>Irène Montandon</i>	347
LE GOUT DES AVENTURES LOINTAINES ET LES APTITUDES COLONIALES CHEZ LES FRANÇAIS, PAR <i>J. de Byans</i> ...	360

VARIÉTÉS: FRÉDÉRIC GODET, par <i>Louis Emery</i> . — L'ORGANISATION INTERNATIONALE, par <i>Georges Werner</i> ...	378
« JEAN-CHRISTOPHE », par <i>Paul Seippel</i>	449
VIE DE SAMUEL BELET, par <i>C.-F. Ramuz</i> .	
Première partie	471
LA DOCTRINE DE MONROE ET LA DOCTRINE DE DRAGO. D'APRÈS DES PUBLICATIONS AMÉRICAINES RÉCENTES, par <i>Ernest Lehr</i>	510
FLEUR MORTELLE, par <i>J. Muraire-Bertren</i>	521
L'EUROPE ET LES NATIONALITÉS, par <i>Edmond Rossier</i> ...	573
VARIÉTÉS: LA CRISE TESSINOISE, par <i>Ed. Platzhoff-Lejeune</i>	592
CHRONIQUES PARISIENNES.	
Octobre. — Retour de villégiature. — Vers les pays où brillait le soleil. — Nécrologie: le compositeur Massenet et son œuvre. — A propos du dernier roman d'Anatole France. — Comment il faut faire de la publicité	163
Novembre. — La « symphonie parisienne. » — Panorama de l'art nouveau. — Les deux courants, dans la jeune littérature: la Renaissance religieuse. La Renaissance révolutionnaire. — Classiques et Whitmaniens. — Renouvellement universel. — « La petite Espérance »	396
Décembre. — Le renouveau de la littérature féminine. La femme vue par la femme. — Trois livres: <i>Le couple</i> , d'Aurel; <i>La petite Lotte</i> , de Simone Bodève; <i>Le ressac</i> , de Camille Mallarmé. — Elections académiques ...	614
CHRONIQUE ITALIENNE.	
Novembre. — Expositions des beaux-arts. — L'édition complète des œuvres de Léonard de Vinci. — Concours Rovetta. — Le prêtre dans le roman italien actuel. — Publications sur l'art régional. — Livres nouveaux	409
CHRONIQUES ALLEMANDES.	
Octobre. — Le Berlin qui s'en va. — Un naufragé. — Hommes de lettres berlinois. Colonies littéraires. — Un livre français sur Peter Rosegger. — L'esprit public en Allemagne. — Publications nouvelles	171
Décembre. — Une nouvelle édition de Liliencron. Liliencron essayiste. — Flaubert en Allemagne. — Philosophes du jour. — Avec 100 marks en Amérique. — Le dernier drame de Gerhart Hauptmann. — A propos d'Uhland. — Publications nouvelles	627
CHRONIQUE ANGLAISE.	
Décembre. — L'Angleterre et la crise balkanique. Les [à-côté de la guerre: correspondants de guerre; tunnel sous la Manche. — La jeunesse de la reine Victoria. — Noël dans tous les temps et dans tous les pays.	635

CHRONIQUE RUSSE.

- Octobre.** — M. Poincaré en Russie. — La future Douma. — La loi sur la presse. — Nécrologie : Alexis Souvorine, Nicolas Annenski. — La commémoration de 1912. — Un portrait de l'Aiglon. — Le *Bibliophile russe* 179

CHRONIQUE AMÉRICAINE.

- Novembre.** — Crise religieuse. — Le scandale de la police à New-York. — A propos de la loi du canal de Panama. — Les États-Unis aux Jeux olympiques. — Livres nouveaux 417

CHRONIQUES SUISSES.

- Octobre.** — Culture nationale. — Quelques réflexions sur l'Oberland bernois. — F.A. Forel 187
- Décembre.** — XI^e exposition nationale suisse des beaux-arts. — Livres 644

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE.

- Novembre.** — Impressions d'automne. — Jacob Burckhardt en voyage. — Lettres de Karl Stauffer. — Betsy Meyer et Julius Rodenberg. — Un amour de Gottfried Keller. — La maison Gottfried Keller à Zurich. — Exposition Welti. — Sinner de Ballaigues. — Livres 425.

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES.

- Octobre.** — Les neiges colorées. — Rôle de la fragilité des tôles dans le naufrage du *Titanic*. — Les gaz rares des sources thermales; gisements d'hélium. — Les pluies de pierres et le transport des matériaux lourds par le vent. — Congélation du sol dans les travaux des mines 195
- Novembre.** — Le goudronnage des routes et ses méfaits. Comment y remédier. — La digestion avant la déglutition. — Le forçage des fraisières à l'éther. — Béton armé et bois; étude comparative. — L'indol et la sclérose. — Le courant électrique est-il nuisible au ciment armé? — L'éclairage par distribution en France. — Un nouveau moteur à vent. — Publications nouvelles 433
- Décembre.** — Comment intercepter les signaux de la tour Eiffel. — Conférence internationale de l'heure. — Les zones de l'atmosphère. — Un mode nouveau d'extraction de la houille. — Le danger des porteurs de bacilles typhiques. — Publications nouvelles 653

CHRONIQUES POLITIQUES.

- Octobre.** — Les Français au Maroc. — Guerre et paix. — L'Europe et les conflits balkaniques. — Les embarras du ministère anglais. — Mort du baron Marschall. — La concentration de la flotte française dans la Méditerranée et ses conséquences. — En Suisse : les grandes manœuvres; la visite de l'empereur allemand 200
- Novembre.** — La paix italo-turque. — La guerre dans les Balkans 439
- Décembre.** — La guerre. — Le conflit austro-serbe. — Choses et autres 658

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

	Pages
<i>Stapfer, Paul.</i> — L'inquiétude religieuse du temps présent	209
<i>Filon, Augustin.</i> — Le prince impérial. 1856-1879	212
<i>Dierauer, Johannès.</i> — Histoire de la Confédération suisse. Tome II: de 1415-1516. Trad. de l'allemand, par <i>Aug. Reymond</i>	214
<i>de Lessert, Gaston.</i> — Le château et l'ancienne seigneurie de Vincy	216
<i>Hautesource, L.</i> — Gaspard Vallette	219
<i>Haussonville, le comte d'.</i> — Femmes d'autrefois et d'aujourd'hui ..	219
<i>Faguet, Emile.</i> — En lisant les beaux vieux livres	220
<i>Seligmann, Edwin, R. A.</i> — L'impôt progressif en théorie et en pratique. Trad. française par <i>Ant. Margaggi</i>	221
<i>Troufleau, Ch.</i> — Ici commence... Poème	222
<i>Montessus de Ballore, le comte de.</i> — La sismologie moderne	223
<i>Haug, Emile.</i> — Traité de géologie. II : Les périodes géologiques, fasc. 3	224
<i>Cramer, Lucien.</i> — La seigneurie de Genève et la maison de Sa- voie de 1559 à 1603	448
<i>Whymper, Edmond.</i> — Guide à Zermatt et au Cervin	667
<i>Wagner, Richard.</i> — Ma vie. Tome III (1850-1864)	668



